

LE

LYCÉE ARMORICAIN.

Antè omnia musæ.

CINQUIÈME VOLUME.



A NANTES,
DE L'IMPRIMERIE DE MELLINET-MALASSIS.

1825.

1.re Liste des Souscripteurs
AU LYCÉE ARMORICAIN.

LE ROI.

DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE.
A NANTES.

MESSIEURS

ACQUARY, notaire.
ARNEAUDEAU, membre de la Société Académique.
ATHENAS, membre de la Société Académique.
AUDOUY, chef du bureau des finances à la préfecture.
AUBRON fils, arquebusier.
BARBEREL-BONNET, marchand de nouveautés.
BENOIST, chef de la comptabilité de la préfecture.
BERNÈDE, commis à la poste aux lettres.
BERTRAND-GESLIN fils, membre de la Société Académique.
BLANCHARD-DE-LA-MUSSE (le comte), membre de la Société Académique.
BRENTJONC, maître d'étude au collége royal.
BOISTEAUX, pharmacien.
BOSSIS, avocat.
BOUSIGUES, directeur des théâtres de Nantes et d'Angers.
BOUTEILLER fils (Joseph).
BUROLLEAU, libraire (2 exemplaires).
BUSSEUIL (M.me), libraire.
CADORET (l'abbé), professeur au collége royal.
CAILLIAUD aîné, horloger-bijoutier.
CHAGNIAU, architecte.
CHAMBRE DE LA RÉUNION.
CHAMBRE DU PONT D'ERDRE.
CHAMBRE DU CHATEAU.
CHAPPLAIN (Ludovic).
CHASSING.
CHARETTE DE BOISFOUCAUD, écuyer du Roi.
CHESNARD, chef de la comptabilité de la mairie.
CHESNEAU, huissier.
CHESNEAU, notaire.
CITERNE jeune.

Nota. -- Cette 1.re Liste doit précéder le 5.e volume du Lycée. -- Ceux de MM. les souscripteurs dont les noms y sont omis, sont invités à en prévenir l'éditeur, pour la régularité de l'envoi des livraisons.

CLEMANSIN-DUMAINE, commissaire de marine.
COQUEBERT (Th.), commis-négociant.
DANGUY, chevalier de Saint-Louis.
DARBEFEUILLE, docteur-médecin, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, membre de la section de médecine de la Société Académique.
DAUPHIN, notaire-certificateur.
DE BECDELIÈVRE (le marquis).
DE BUSSY, notaire-certificateur.
DE LA BROSSE, directeur de la compagnie d'assurances mutuelles contre l'incendie.
DE LA FERRONAYS (M.me la comtesse Louise).
DE LA JARRIETTE, receveur municipal.
DE LA MUSSE (le chevalier).
DELAPORTE, courtier-délesteur.
DE LA ROUSSIÈRE, inspecteur d'académie.
DE LINCÉ, chevalier de Saint-Louis.
DEMAILLY, fondeur en caractères d'imprimerie.
DEMEURÉ (l'abbé), inspecteur d'académie, proviseur du collége royal.
DE MONTTESSUY, directeur des contributions directes.
DE ROBINEAU (M.me)
DESPINOY (le comte), lieutenant-général commandant la 12.e division militaire.
DE TOLLENARE, secrétaire-général de la Société Académique.
DE TREVELEC.
DE VILLENEUVE (le vicomte), maître des requêtes au conseil d'État, Préfet de la Loire-Inférieure, membre honoraire de la Société Académique.
DOBRÉE (Thomas), négociant, membre de la Société Académique.
DORÉ-GRASLIN.
DUFAY DE LIVOYS, membre de la Société Académique.
DUBUISSON, conservateur du muséum d'histoire naturelle, membre de la Société Académique.
DUFORT (Alphonse), conseiller de préfecture.
DUFOU (le comte), négociant.
DUROCHER.
ESMEIN, docteur-médecin, membre de la section de médecine de la Société Académique.
ETIENNEZ, secrétaire en chef de la mairie.
FELLONNEAU.
FOIGNET, artiste-dramatique.
FOREST, libraire (2 exemplaires).
FORTIN, commissaire-priseur.
FRANCHETEAU aîné, avocat, membre de la Société Académique.
FOURÉ jeune, docteur-médecin, membre du comité de médecine de la Société Académique.
GAILLARD aîné.
GAULLIER oncle, professeur d'écriture.
GIRAUD (Auguste).
GODINEAU, fabricant.
GRELIER, membre de la Société Académique.

GUIBERT, constructeur de navires, membre de la Société Académique.
GUILLET, bibliothécaire, professeur au collége royal, membre de la Société Académique.
GUY, pharmacien.
HERSART (Charles), membre de la Société Académique.
HIGNARD, docteur-médecin.
HUARD, cirier.
HUETTE, opticien, membre de la Société Académique.
JÉGOU, professeur au collége royal, membre de la Société Académique.
JOUSSET, notaire-certificateur.
LABOUCHÈRE, négociant, membre de la Société Académique.
LAMAIGNÈRE.
LANGLAIS fils, négociant.
LAPORTE (M.me)
LE BEC, notaire.
LE BOYER, professeur au collége royal, membre de la Société Académique.
LECADRE fils (Théophile).
LEDUC fils (Alexandre).
LEMASNE aîné.
LERAY, clerc de notaire.
LE ROMAIN fils.
LEROUX DE COMMEQUIERS fils.
LE SANT, pharmacien, membre du comité de médecine de la Société Académique.
LEVESQUE aîné, maire de Nantes, député de la Loire-Inférieure, membre de la Société Académique.
LEVRAULT, horloger-mécanicien, membre de la Société Académique.
LUMINAIS, membre de la Société Académique.
MANDAR fils, directeur de l'École d'enseignement mutuel.
MARION, vice-président du tribunal civil et vice-président de la Société Académique.
MARION DE PROCÉ, docteur-médecin, secrétaire de la section de médecine de la Société Académique.
MERCIER (Félix).
MICHAUD, négociant.
MULNIER fils, peintre et professeur de dessin.
MUSSEAU, membre de la Société Académique.
OGÉE, architecte du département, membre de la Société Académique.
PÉAN, instituteur.
PELLERIN.
PELLOUTIER.
PEPIN DE BELLISLE fils.
PESNEAU.
PETITJEAN, négociant.
PICART, imprimeur-compositeur.
PLIHON, professeur des langues anglaise et française, membre de la Société Académique.

PLUMART.
PONCHARD, professeur de musique.
POUPAR, inspecteur des domaines.
PRADAL, chirurgien-dentiste.
PREVEL, pharmacien, membre du comité de médecine de la Société Académique.
PRIOU, docteur-médecin, membre du comité de médecine de la Société Académique.
REBEYROL, professeur de musique.
REVEILLÉ DE BEAUREGARD, substitut du procureur du Roi.
RICHARD, avocat.
RICHER (FRANÇOIS).
RIVIÈRE, professeur de musique.
ROGER DE LA MOUCHETIÈRE.
ROLLAND, commissionnaire de courriers.
ROUILLARD, docteur-médecin, membre de la section de médecine de la Société Académique.
ROUSSIN, directeur de l'enregistrement et des domaines.
SEHEULT, architecte.
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE.
SOURISSEAU, docteur en chirurgie.
TACHÉ, avoué.
TERTRIN, chef du bureau des contributions à la mairie.
TESTIER, horloger-mécanicien, membre de la Société Académique.
THÉBAUD, négociant.
THOMINE, président de la Société Académique.
TIGER, docteur-médecin.
TREBUCHET père, archiviste et chef du secrétariat de la préfecture.
URSIN, membre de la Société Académique.
VILMAIN, membre de la Société Académique.
VILLAIN, receveur du timbre.
WALSH (le vicomte), directeur de la poste aux lettres.
WILSON, pasteur de l'église réformée.

A LA BASSE-INDRE.

LANDRIN.
THOMAS.

A BRAINS.

LUCAS DE LA CHAMPIONNIÈRE, maire.

A MACHECOUL.

MOURAIN, docteur-médecin.

A SAINT-PHILBERT.

CORMERAY, officier de santé, correspondant de la Société Académique.

A CLISSON.

LA CHAMBRE DE LECTURE.

A SUCÉ.

EDOUARD RICHER, membre de la Société Académique.

A PAIMBOEUF.

BESSARD, docteur-médecin, membre de la section de médecine de la Société Académique.

BICLET, greffier du tribunal civil.
CHAPUIS, receveur de l'enregistrement.
DENIS.
DITHURRY (M.me veuve).
DUCHESNE, pharmacien.
QUERBEZ, juge au tribunal civil.
RIOU.
RONDINEAU.

A BOURGNEUF.

M.lle DE LA SICCAUDAIS.

A VUE.

M. AUBINAIS, maire.

A ANCENIS.

DE LA VALLÉE, officier au 31.e de ligne.
WILHAUME, receveur des domaines.

A MONTRELAIS.

LEFERME, directeur des mines.

A OUDON.

FOUCHARD.

A CHATEAUBRIANT.

CONNESSON, juge-de-paix.
LE BRETON, conservateur des hypothèques.

A SAVENAY.

LARCHER, avoué.
QUERRION, instituteur.

A BLAIN.

BIZEUL, notaire, correspondant de la Société Académique.
COUETOUX, docteur-médecin, correspondant de la Société Académique.

A PIRIAC.

RESILLON DE LA BLOSSIÈRE.

A CAMPBON.

MEIGNEN.

A PONTCHATEAU.

GIRAUD.

A GUERANDE.

GUIGNARD, professeur de mathématiques au petit séminaire.

DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE.

A RENNES.

BESNARD.
BLOUET (M.lle), libraire.
CARRÉ, professeur en droit.
DE LA VILLETHÉART (M.me).
DE PENHOUET, colonel de gendarmerie, correspondant de la Société Académique.
DE VANDOEUVRE (le comte), préfet d'Ille-et-Vilaine.
DUCREST DE VILLENEUVE.
DUVAL fils, docteur en chirurgie.
FRANÇOIS, chef de bataillon en retraite.

LEGRAND, professeur de mathématiques au collége royal, correspondant de la Société Académique.
LORIEUX, substitut du procureur du Roi.
MASSÉ (Isidore).
MIORCEC DE KERDANET, avocat.
MOLLIEX, libraire.
NADAUD, substitut du procureur-général.
SOCIÉTÉ DE L'AMITIÉ.
TAILLANDIER.
TRUBLET DE LA VILLEJEGU.

A SAINT-MALO.

LA MAIRIE.
LE TRIBUNAL CIVIL.
SEREL-DESFORGES, avocat.

A MONTFORT.

Le chevalier DE VALLONS, sous-préfet.
POIGNAND, juge.

A SAINT-MOGAN.

JUGAN, propriétaire à la Basse-Ardaine.

A SAINT-MÉEN.

PINOUL, propriétaire.

DÉPARTEMENT DU MORBIHAN.

A VANNES.

GALLES, imprimeur du Roi.

A PONTIVY.

TAHIER fils.

A LORIENT.

BLUTEL, sous-inspecteur des douanes.
BRIOTE aîné.
LEDÉAN, ingénieur de la marine, correspondant de la Société Académique.
SOCIÉTÉ DU CERCLE.

A GUER.

APURIL, capitaine d'infanterie.

DÉPARTEMENT DES COTES-DU-NORD.

A SAINT-BRIEUC.

CHEVALIER, rédacteur de la feuille d'annonces.
COESSUREL-VILLENIZANT.
LAENNEC père.
LECOURT DE LA VILLETHASSETZ, substitut du procureur du Roi.
PRUDHOMME, imprimeur-libraire.

A LANNION.

LA CHAMBRE LITTÉRAIRE.
DE SAINT-MIREL, procureur du Roi.
MICAULT DE VIEUVILLE, contrôleur des contributions.
PERENNÈS fils, percepteur.

A BINIC.

HYACINTHE MARIE, négociant.

A PLANCOET.

DE LA VILLEMENEUC.
RIOUST DE L'ARGENTAIE.

A LAMBALLE.

CORNILLET, notaire.

A DINAN.

VICTOR AUBRY.

A PAIMPOL.

ONFRAY-PENNIÈRE.

A GLOMEL.

SOL, employé des ponts-et-chaussées.

DÉPARTEMENT DU FINISTÈRE.

A QUIMPER.

DE KLÉAN.
LE BIHAN, professeur au collége.

A MORLAIX.

DE BLOIS, ancien capitaine de vaisseau.
Le comte DE LA FRUGLAYE.
LEMOAL fils.
PETIT, libraire (2 exemplaires).

A ROSCOFF.

LESQUIN (M.me).

A BREST.

CHABANCE, négociant.
HUON DE KERMADEC, trésorier des invalides de la marine.
LEGENTIL DE QUELERNÉ, colonel-directeur des fortifications.

A LESNEVEN.

MIORCEC DE KERDANET père, jurisconsulte.

(HORS DE LA BRETAGNE.)

A PARIS.

CIGONGNE.
DARU (le comte), pair de France, de l'Académie française, correspon ant de la Société Académique.
DE LA VILLEGONTIER (le comte), pair de France.
DENIS (Ferdinand).
DE SENNONES (le vicomte).
DE SESMAISONS (le comte Gabriel).
DE VÉRIGNY, conseiller-d'état, ancien Préfet de la Loire-Inférieure, membre-honoraire de la Société Académique.
LE DIRECTEUR DU *GLOBE*.
FOUINET.
HALGAN (le contre-amiral), directeur du personnel au ministère de la marine, membre de la Société Académique.
HUGO frères.
JOUY, de l'Académie française.
JULLIEN, directeur de *la Revue Encyclopédique*.
LAMBERT (M.me).
LAFONTA.
MENNECHET (Edouard), lecteur du Roi.

PARIZET, docteur-médecin, correspondant de la Société Académique.
PATRU, fonctionnaire au collége Louis-le-Grand.
RAYNAL, libraire.
TREBUCHET fils.

A LYON.

Le comte DE BROSSES, préfet du Rhône, ancien Préfet de la Loire-Inférieure, membre-honoraire de la Société Académique.

A BOURBON-VENDÉE.

JOSLIN, docteur-médecin.

AUX SABLES-D'OLONNE (Vendée).

DELANGE, avocat.

A SAINT-GILLES (Vendée).

DAUSSE, notaire.

A NOIRMOUTIER (Vendée).

BENOIST, docteur-médecin.
IMPOST, correspondant de la Société Académique.
CASIMIR LE BRETON.
PIET, notaire, correspondant de la Société Académique.

A RIÉ (Vendée).

REBULET, receveur des douanes.

A BELLISLE-EN-MER.

CHASLE DE LA TOUCHE.

AU HAVRE.

MORLENT, employé à l'administration des douanes.

A COUTEVILLE (Eure).

REVER, correspondant de l'Institut et de la Société Académique.

A SAINT-GAUDENS (Haute-Garonne).

Le baron MOSNERON.

A GRIZOLLES (Haute-Garonne).

Le marquis DE CHESNEL.

AU MANS.

LE GREFFIER du tribunal civil.

A ANGERS.

MORDRET fils.

A BESANCON.

DE RAIMOND, ancien inspecteur des postes.
PERENNÈS, professeur de rhétorique au collége.

A KENSINGHTON (ANGLETERRE).

Le baron NOUAL DE LA LOYRIE, colonel de cavalerie.

A EMMITSBURG (ETATS-UNIS).

Le R. S. BRUTÉ.

5.ᵉ Volume. An 1825. 25.ᵉ Livraison.



LE LYCÉE ARMORICAIN.

SUR L'ORIGINE DES PEUPLES DE L'ARMORIQUE ET DU PAYS DE GALLES.

Parva nunc civitas, sed gloria ingens;
veterisque famæ latè vestigia manent.
(Tac., *Germ.* 37.)

Quand, laissant de côté les Grecs et les Romains, on promène ses regards sur les anciens habitans de l'Europe, deux peuples bien distincts paraissent avoir, tour à tour, porté leur langue et leurs usages dans les vastes contrées qui s'étendent depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux bords de la Neva. Ces deux peuples, connus sous les noms de Sarmates et de Celtes, ont une physionomie tellement caractéristique, que partout où ils ne se sont pas intimement mêlés et confondus ensemble, partout où les effets des révolutions et des conquêtes n'ont point entièrement effacé leur type originel, il est facile de rétablir la filiation des nations, oubliée par l'effet du tems et du silence de l'histoire. C'est ainsi que nous allons essayer de déterminer la véritable généalogie des Armoricains et des Gallois, dont il nous semble qu'on a mal-à-propos rattaché l'origine aux Celtes. Enclavés dans des pays purement celtiques, on n'a pas cru pouvoir se dispenser de confondre avec les Celtes, des peuples dont la physionomie, les mœurs et la langue n'avaient que des conformités accidentelles avec l'idiome, les usages et le physique des Gaulois; tandis que tout concourait, au

contraire, à nous montrer des Sarmates dans les habitans de la partie la plus occidentale de l'Europe.

C'est autour du Caucase que les plus anciennes traditions placent le berceau des nations Scythiques dont nous descendons : c'est à ce point de départ qu'il faut s'arrêter, quand on veut distinguer les migrations Scytho-Finnoises ou Scytho-Sarmatiques, des migrations Indo-Gothiques, qui succédèrent aux premières et qui en furent l'occasion ; car les nations Sarmatiques n'inondèrent l'Europe, probablement déserte avant leur arrivée, que parce qu'elles furent poussées et dispersées, soit par d'autres nations Sarmatiques, soit par des nations Celtiques venues d'Asie à une époque moins reculée. Il paraît même naturel de penser que les Sarmates occupaient encore exclusivement les parties les plus occidentales de l'Europe, sous les noms d'Ibères, de Cimbres, de Cimmériens, de Silures, d'Albaniens, d'Ossismiens ou Ostydamiens, de Venètes, à l'époque où les Celtes, cotoyant le Danube pour pénétrer en Europe, se mêlèrent avec eux dans tous les pays connus des anciens sous le nom de Germanie. Mais, si l'empreinte primitive dut résister aux outrages du tems et des révolutions, ce fut surtout dans l'Europe occidentale, en Irlande, en Angleterre, dans l'Armorique, enfin, dans toutes les contrées dont l'isolement était favorisé par leur éloignement du berceau commun des premières colonies, et par la barrière insurmontable de l'Océan. C'est aussi dans ces régions que nous retrouvons le fil qui rattache ces peuplades à leurs congénères, dont elles étaient séparées par de vastes intervalles de lieux et de tems. Etablissons d'abord les caractères les plus tranchés qui faisaient des Sarmates et des Celtes deux peuples tout à fait différens.

Ce serait une erreur de regarder les uns et les autres comme des sauvages plongés dans la même barbarie : tout nous prouve qu'en fait de rudesse de mœurs, de superstition et de cruauté, les Sarmates l'emportaient de beaucoup sur les Celtes. On en peut juger par l'état dans lequel furent trouvés les Sarmato-Scythes par leur plus ancien législateur, qu'un poëte grec fait parler en ces termes :

« Ils avaient des yeux, et ne voyaient point ; des » oreilles, et n'entendaient point. Leurs actions, sans

» suite et sans liaison, semblaient émaner de ces êtres
» fantastiques qui sont le fruit des songes. Inhabiles à
» se garantir des injures de l'air, par des maisons de
» brique ou de bois, ils se cachaient, à la manière
» des fourmis, dans des antres souterrains. Tout était
» confondu par leur inexpérience : la saison des frimas
» faisait place à celle des fleurs ; celle des fruits cou-
» ronnait l'année, sans qu'aucune observation leur eût
» appris à en assigner les époques ; lorsqu'enfin je leur
» enseignai l'art difficile de reconnaître le lever et le
» coucher des constellations. Je leur découvris, en outre,
» les propriétés des nombres, cette base de tous les arts,
» et le secret de l'écriture, qui devint la mère des muses
» et de la mémoire. Je fus le premier qui imaginai de
» mettre sous le joug des bêtes de somme, de leur im-
» poser le bât et la bride, et de les donner pour auxi-
» liaires à l'homme, dans ses plus grands travaux. J'in-
» ventai ces chars pompeux, auxquels le luxe des grands
» attela des coursiers fiers d'obéir aux rênes. Enfin,
» je donnai à l'homme, pour la première fois, l'idée
» de parcourir les mers avec des vaisseaux qui s'em-
» blaient voler sur les ondes. » (*Eschyle, Promethée.*)

Depuis ces bienfaits signalés, qu'Eschyle attribue à Promethée, et qui retentirent jusque dans l'Inde et dans la Perse, car il en est fait mention dans les livres de Zoroastre et des Indoux, il faut convenir que la civilisation, à peine ébauchée des peuples Sarmatiques, resta stationnaire jusqu'aux tems modernes ; tandis que les Celtes, au contraire, firent dans la politique, dans les sciences et dans les beaux arts, des progrès sans cesse croissans, que la jalousie des historiens Romains n'a pas toujours pu leur contester. Une nouvelle preuve de la prépondérance des Celtes sur les Sarmates, c'est que partout où il y a eu mélange des deux nations, le nom et la langue des premiers ont toujours prévalu. Le midi et le centre de l'Europe devinrent exclusivement leur patrimoine ; et, si les vastes régions qui s'étendent depuis le golfe de Dantzick jusqu'à la mer Noire, et depuis celle-ci jusqu'à l'Epire, ont constamment conservé la langue et les traditions Scytho-Sarmatiques, c'est que les nations Finnoises n'ont point partagé la domination de ces contrées avec des rivaux capables de les faire oublier.

Dans l'occident de l'Europe, au contraire, un petit nombre de nations, telles que les Irlandais, les Gallois, et les Armoricains, conservèrent la langue, les usages et la religion des peuples du Caucase; mais l'éloignement des lieux et des tems leur en fit méconnaitre la source. Il ne faut cependant que recueillir un petit nombre de documens historiques pour nous remettre sur la trace de la vérité. Nous avons remarqué plus haut qu'à une époque très-reculée, les bords de la mer atlantique étaient habités par des Sarmates portant le nom d'Ibères, d'Albaniens, de Liguriens; les anciens s'accordent à donner tous ces noms aux peuples de la Colchide. (*Voyez Strabon, Ptolémée, Eusthathe sur Denys le Periègète.*) C'est aussi de la Colchide qu'Homère et Diodore de Sicile font partir Circé, reine des Kerkétes ou Circassiens, quand, après avoir été chassée par ses sujets, elle se retira vers l'Océan, dans une isle déserte, avec quelques femmes, compagnes de sa fuite; et lorsque plus tard, les Argonautes, ravisseurs de Médée et meurtriers d'Absyrthe, se dirigèrent vers l'Europe occidentale, l'histoire nous les montre retrouvant encore, aux bords de l'Atlantique, les compatriotes et la religion de Médée (*Voyez Orphée, poëme des Argonautes*). Une saine critique nous prouve d'ailleurs que ce voyage eût été impraticable, si la route ne leur avait pas précédemment été tracée par les migrations plus anciennes des Sarmates ou des Finnois, que nous supposons avoir été les primitifs habitans des Gaules. A ces preuves historiques, incomplètes sans doute, mais dont on ne saurait contester l'importance, il est intéressant d'ajouter les preuves résultant du culte sombre et terrible, qui, non encore oublié de nos jours au pied du Caucase, a porté jadis ses affreux mystères jusqu'aux bords de l'Océan. Nous savons par les anciens, que le culte adopté depuis par les Celtes, et dont un des rites fondamentaux consistait dans les sacrifices humains, inonda de sang les autels de la Chersonèse Taurique, et toutes ces contrées barbares qui avaient des Circé, des Médée pour prêtresses, et la capitale de la Colchide pour métropole. Il est aujourd'hui constant que la magie noire, encore en usage chez les Lapons et jadis chez les Germains, les Scandinaves et les Pelages de

Dodone et de l'Epire, avait été communiquée à tous ces peuples, dans des tems très-reculés, par les Colchiens et les Sarmato-Scythes. Tel ne fut point, au moins, dans sa pureté primitive, le systême religieux des Celtes. Originaire de la Perse ou du moins des contrées voisines, comme tant de conformités de langages, de mœurs et de liturgie l'ont prouvé jusqu'à l'évidence, la croyance Celtique dut respirer ce spiritualisme sublime qui fait encore la base de la religion des Parses ou Guèbres. Loin de verser le sang ou de soumettre l'homme à des macérations d'un mérite imaginaire, Zoroastre dirige tous ses préceptes vers l'avantage particulier des créatures. Le dogme par excellence est, selon lui, de fuir et de détester tout mal moral et physique, et de retracer dans sa conduite l'harmonie qui règne entre les différentes parties de l'univers. Son Dieu n'est point un Dieu sanguinaire qu'on n'ose invoquer qu'en tremblant, et dont le nom même ne doit pas être prononcé. C'est un être bienfaisant, qui écoute partout les plaintes de l'homme malheureux et qui ne se montre à lui qu'avec les attributs de la clémence et de la protection. « O Ormusd ! s'écrie Zo-» roastre (*Ieschts Sadès*), quelle est la parole victorieuse? » quelle est la parole source de lumière ? quelle est la » parole vivifiante ? quelle est la parole qui, dans tout » le monde existant, remplit les désirs ? Mon nom, » répond Ormusd, nom immortel, nom excellent ; in-» voquez-le, Zoroastre, jour et nuit. J'irai à votre » secours et vous mettrai dans la joie. Mon nom est » celui qui donne la santé; mon nom est le gardien, » le protecteur, celui qui nourrit, le roi qui aime » son peuple, le roi de l'abondance, le roi qui pro-» duit le plus de biens, qui détruit les maux, qui » désire le plus le bonheur des hommes. Dans le monde » qui existe par ma puissance, ô sapetman Zoroastre, » dites tous ces noms, recitez-les, prononcez-les le jour » et la nuit ; soit qu'après avoir été debout, vous vous » asseyiez, soit qu'après avoir été assis, vous vous » leviez; que vous ceigniez le kosti, ou que vous le » deliiez, que vous sortiez d'une ville, ou d'une pro-» vince, prononcez mes noms. L'homme qui exécutera » cet ordre, ni l'esprit malfaisant qui ne respire que » cruauté, ne pourra lui nuire, ni le jour ni la nuit.

» Ni l'arc, ni le tchacar, ni la flèche, ni le poignard, » ni la massue ne pourront anéantir le repos dont il » jouira. Je le garderai comme mille hommes en gar» dent un. » Certes, il y a loin de cette religion si paternelle, à l'affreuse superstition des Semnonais ou Sarmates de la Pomeranie et de la Lusace, que Tacite nous représente ouvrant leurs assemblées par *l'immolation publique d'un homme et ne pénétrant dans leurs forêts sacrées que les pieds et les mains liés, comme pour annoncer leur infériorité et la puissance du Dieu adoré dans ces épouvantables sanctuaires.* Ne serait-ce point dans la nature si douce et si favorable à l'homme sous le beau ciel de la Perse, si rigoureuse et si ingrate, au contraire, dans le nord de l'Asie et de l'Europe, qu'il faut chercher la cause qui modifia d'une manière si énergique la croyance religieuse de l'homme jeté nu sur la surface de la terre? Partout où, vêtu du climat, il vit prédominer les causes conservatrices de son être, sa férocité naturelle s'amollit, l'espoir et la reconnaissance entrèrent dans son cœur, il bénit l'auteur de son être; il l'honora par des actions de grâces aussi pures que la source vers laquelle elles remontaient. Dans les montagnes du Caucase, au contraire, dans les steppes glacés de la Siberie, de la Germanie et même des Gaules, car pour des peuples privés de civilisation, les Gaules durent être une véritable Sibérie, l'homme, aigri par l'âpreté des saisons et du sol, vit dans l'auteur de son être un tyran qu'il ne chercha à désarmer que par l'hommage de son sang et de ses terreurs. Cette idée féconde peut expliquer jusqu'aux nuances de mœurs et d'usages qui distinguaient les Celtes des Sarmates. Tout, dans la vie des Celtes, annonçait, comme nous l'avons dit, une nation moins barbare et sortie d'une contrée plus heureuse; les habitations, les armures, les alimens étaient autant de signes caractéristiques propres à faire reconnaître les uns et les autres. « Les » Finnois (*dit Tacite. Mœurs des Germains, cap. LVI,* » *traduction de Lamalle*) vivent dans le dernier état » de sauvages, dans une misère affreuse. Ils n'ont point » de maisons, broutent l'herbe, se vêtissent de peaux » et se couchent sur la terre. Toute leur ressource est » dans leurs flèches, qu'à défaut de fer ils arment

» d'os pointus. Les femmes subsistent de la chasse, ainsi
» que les hommes; elles les accompagnent toujours et
» partagent la proie. Les enfans n'ont pas d'autre
» refuge, contre les bêtes féroces et contre la pluie,
» que des branches d'arbres entrelacées sous lesquelles
» on les cache. C'est là le gîte où les jeunes gens re-
» viennent, où restent les vieillards. Mais ils trouvent
» cela plus doux que de consumer sa vie à cultiver,
» à bâtir, à tourmenter sa destinée et celle d'autrui,
» à se bouleverser d'espérances et de craintes. » Ajoutons à ces renseignemens précieux que, suivant le même Tacite (*Loc. c.* 1.) et suivant Pausanias (*Att. cap.* 21.), les Sarmates, à la différence des Gaulois, ne portaient point de boucliers, et se servaient, pour armes, de l'arc et des flèches. En général, les armes défensives n'étaient point en usage chez eux, et leur humeur belliqueuse était portée cependant à un tel degré de férocité, que, parmi eux, les filles ne pouvaient se marier avant d'avoir tué un ennemi. Leurs alimens, suivant Ammien Marcellin (*liv. XXI, cap.* 3.), se ressentaient, comme le reste, de la rudesse de leurs mœurs, et consistaient en chair crue ou à peine mortifiée pendant quelques heures entre leur selle et le dos de leurs chevaux. On voit avec étonnement que toutes ces singularités formaient encore au XIII[e] siècle, la physionomie des peuples du pays de Galles. Voici le portrait que nous en a laissé Guillaume le Breton :

» Habituée à triompher d'un climat rigoureux et des
» plus rudes fatigues, cette nation indomptable a les
» forêts pour demeure et la guerre pour élément. Il
» ne faut à ces guerriers agiles et robustes, ni bottines,
» ni aucune autre chaussure pour parcourir leurs déserts.
» Ils dédaignent toute arme propre seulement à repous-
» ser la mort. A peine couverts d'un court vêtement,
» l'épaisse cuirasse ne sert point de rempart à leur
» poitrine, ni le casque à leur front. Leur ardeur pour
» le butin et pour le sang ne demande que des armes
» meurtrières, telles que le javelot, les épieux, les
» flèches, l'arc, le carquois, la hache, les dards et la
» lance. A peine connaissent-ils d'autre mort que celle
» qui frappe ses victimes sur le champ de bataille, et
» pour eux le dernier degré d'opprobre, c'est le reproche

» de sortir d'un père qui ait succombé loin des com» bats. Ennemis de toute recherche dans leurs alimens, » les plus distingués d'entre eux regardent comme des » mets exquis, le beurre, le fromage ou des viandes » presque crues qu'ils pressent entre les éclats d'un » tronc d'arbre pour en exprimer le sang. Le pain » leur est inconnu, et une liqueur qu'ils tirent du lait » de leurs bestiaux leur tient lieu de vin. » (*Philippide. liv. V, v. 280 et seq.*)

Que l'on rassemble tous les passages des anciens, relatifs aux Sarmates, et j'ose dire que le tout qui en résultera, ne s'éloignera pas, en un seul point capital, de cette peinture des Gallois; peinture qui met également devant nos yeux les Armoricains de la même époque, puisque ces deux nations, sorties de la même souche, ont de tout tems parlé la même langue et pratiqué les mêmes usages. Mais ce n'est pas seulement par la religion et les mœurs, que les Gallois et les Armoricains se distinguaient des Celtes; ils en différaient encore par le physique et par le langage. Les Celtes avaient une haute stature, le teint blanc, les cheveux blonds et les yeux bleux; on sait que cette description ne convient pas plus aux Gallois, qu'aux Armoricains, qui sont en général d'une taille moyenne, ont les cheveux noirs et le teint brun; les Ibères ou Sarmates, établis en Espagne, différaient aussi beaucoup des Celtes, suivant Strabon (*lib. IV*); et, ce qui fait voir que cette disparité tenait moins au climat qu'à l'origine, c'est que ces mêmes Ibères ressemblaient entièrement aux habitans du pays de Galles, alors nommés Silures. Cette ressemblance fit même supposer à Tacite que ce peuple était venu d'Espagne. Le teint basané des Silures, dit-il, (*Vie d'Agricola, cap. XI*) leurs cheveux assez communément crépus, et la position de leur canton en face de l'Espagne, font croire que les Ibères y ont passé anciennement, et l'ont occupée.

Cependant, les autres nations britanniques n'offraient pas toutes les mêmes caractères de ressemblance avec les Ibères. Les Bretons les plus voisins des Gaules, c'est-à-dire ceux de la province de Kent, se rapprochaient des Gaulois, au moins de ceux de la Picardie et de l'Artois, par la figure, la langue et la religion. Mais

Tacite fait entendre que les uns et les autres n'égalaient pas les Silures en férocité ; et l'on doit surtout remarquer que la similitude des langues, *sermo haud multum diversus*, ne porte nullement sur les peuples du pays de Galles, fort différens des Gaulois en tout point, mais bien sur les peuples riverains du Pas-de-Calais, *proximi Gallis*, les seuls dont Tacite ait prétendu établir la ressemblance avec les Gaulois. Si ceux qui ont cité ce passage, pour prouver l'identité des langues Celtique et Bretonne, l'avaient bien entendu, ils auraient reconnu qu'il ruinait leur système de fond en comble. César, fortifie d'ailleurs le témoignage de Tacite, en établissant que l'intérieur de l'île, c'est-à-dire la partie la plus éloignée de la Manche nourrissait depuis un tems immémorial, les mêmes habitans, regardés, par cette raison, comme indigènes, et que les rives orientales avaient été envahies par des Belges, attirés par l'appât du butin. Ces habitans du centre, ou du moins de la partie qui s'éloigne le plus de la Manche, avaient et ont encore la prétention de descendre des Cimbres ou Cimmériens, peuples qui, suivant Macrobe et Philémon, (*ap. Plinium*) parlaient la langue des Scythes ou Sarmates. C'est même par ce nom de Cimmériens, qu'Homère désigne les Bretons dans l'*Odyssée*, quand il suppose Ulysse envoyé chez eux par Circé pour évoquer les ombres. Cette cérémonie de l'évocation des ombres appartenait, comme les sacrifices humains, au culte sombre et terrible dont nous avons fixé ci-dessus l'origine dans les contrées voisines du Caucase; c'est, en effet, de ce mont, que partirent, comme d'un centre commun, les Cimmériens qui allèrent peupler les bords du pont Euxin, ceux qui ne s'arrêtèrent que sur les rives de l'Atlantique ou dans les isles Britanniques, ceux enfin que Tacite place au delà de la Vistule, dans l'Estonie, la Courlande et la Livonie. Il est à remarquer que ces dernières contrées contenaient une foule de peuplades, dont le nom, la langue et les mœurs rappelaient des nations établies dans les Gaules. On trouvait à l'embouchure de la Vistule, des Venèdes parlant (*suivant Appien*) l'idiome des Cimmériens, par conséquent celui des Venètes de l'Armorique ; on y trouvait des Estiens ou Estoniens, dont le langage rappelait celui des Bretons, *lingua Britannicæ proprior*

(*Tac. Germ.* 45) Par ces mots, il est évident que Tacite les assimilait, pour le langage, aux Bretons par excellence, aux Bretons du pays de Galles; s'il avait voulu les comparer à ceux de la province de Kent, qui parlaient le Gaulois, il est clair qu'il eût dit, des Estiens, que leur langue approchait de celle des Gaulois, langue moins inconnue des Romains et, par conséquent, plus susceptible de fixer leurs idées. On sait, de plus, par un passage de Strabon, que ces Estiens, ainsi que les Ossismiens de l'Armorique, étaient connus sous le nom commun d'Ostidamiens; et Pythéas de Marseille, qui n'était pas aussi fabuleux dans ses récits que Strabon paraît le croire, avait attribué à ces deux nations des coutumes et des superstitions entièrement semblables.

Comme de nouvelles citations ne sauraient rien ajouter à l'autorité des précédentes, nous terminerons la série de nos preuves par un fait important, qui en sera le complément: c'est que le savant Klaproth, le dernier voyageur qui ait visité les régions situées entre la mer Noire et la mer Caspienne, a retrouvé les racines Finnoises chez la plupart des peuples indigènes du Caucase. Malgré les changemens introduits dans leurs superstitions, par la religion mahométane qu'ils ont embrassée, le même voyageur a remarqué chez eux de notables vestiges du culte magique de leurs ancêtres. Quelques traits de mœurs et quelques caractères d'institutions, semblent, il est vrai, rapprocher les Circassiens des Goths et des Germains; néanmoins, M. Klaproth, fondé sur la ressemblance de la langue Circassienne avec celle des Finnois et des Gallois, croit devoir rejeter l'origine Indo-Gothique des Circassiens, et attribuer cette conformité à leur mélange avec les nations Gothiques et Celtiques, venues des contrées situées au sud-est du Caucase.

Rassemblons maintenant les conséquences qui découlent des recherches auxquelles nous nous sommes livrés. Autour de la vérité fondamentale que nous avions entrepris de prouver, c'est-à-dire, l'origine Sarmatique des Armoricains et des Gallois, nous allons voir se grouper une foule de faits non moins nouveaux et non moins précieux pour l'histoire de l'ancienne Europe. Ainsi, nous reconnaîtrons que ses primitifs habitans appartenaient à une nation totalement étrangère aux Celtes, puis-

qu'elle en différait par le langage, les mœurs, la religion et le physique; que cette nation, sortie du mont Caucase, que l'on peut considérer comme le point de départ de toutes les premières peuplades qui vinrent habiter nos contrées désertes, a porté jusqu'aux bords de l'océan occidental, sa langue, ses mœurs et sa religion; que si l'on peut espérer de trouver quelque part la langue de ces nations dans toute sa pureté originelle, c'est principalement dans l'Armorique, le Southwales et l'Irlande, les plus reculées de toutes les contrées occidentales de l'ancien monde, et, par conséquent, les mieux préservées des révolutions qui ont si souvent changé la face de l'Europe; qu'au contraire les parties orientales et septentrionales de cette partie du monde, la Russie, la Pologne, une partie de la Hongrie et toutes les régions qui se rapprochent de la mer Noire, bien que plus voisines du berceau de la langue Sarmatique, ont dû néanmoins la voir s'altérer davantage par le mélange si souvent renouvelé de leurs habitans avec les peuplades asiatiques; que postérieurement à l'établissement des Sarmates en Europe, une race, peut-être originairement sortie du même berceau, mais cependant moins féroce, et parvenue jusqu'à un certain degré de civilisation dans des contrées plus favorisées de la nature, vint disputer aux Sarmates Européens leurs premiers établissemens; que cette nation plus moderne, connue sous le nom de nation Celtique, professait une religion moins cruelle, assez semblable au culte institué par Zoroastre, et parlait aussi une langue plus philosophique et plus harmonieuse; que cette langue, dont le vieux allemand et le français paraissent conserver les plus nombreux débris, avait également, comme l'ont prouvé le père Paulin de St.-Barthelemi et les orientalistes anglais, les plus grands rapports avec les anciennes langues de la Perse et de l'Inde; que, plus tard, les Celtes se confondirent tellement avec les Sarmates, qu'il ne fut plus possible de distinguer, dans la nation qui résulta de leur mélange, ce qui appartenait à la religion, aux mœurs et à la langue des premières migrations Sarmatiques; que la langue armoricaine, loin d'avoir été apportée de la Grande-Bretagne dans les Gaules, par Conan Mériadec, a, au contraire, passé des Gaules dans la Grande-Bre-

tagne, à une époque antérieure à toutes les traditions historiques; aussi, voyons-nous, qu'encore aujourd'hui, les Bretons se servent de deux mots différens pour désigner leur langue et la langue parlée en France hors des limites de leur pays; comme, sans doute, ils le faisaient déjà au commencement du quatrième siècle, c'est-à-dire antérieurement à Conan. Guillaume de Malmesbury dit, en effet, qu'à cette époque, Constantin, venant de l'île de Bretagne, trouva dans l'Armorique la langue et les mœurs des peuples qu'il venait de quitter; qu'enfin, à l'époque de l'arrivée des Bretons insulaires dans les Gaules, la langue Bretonne y était à peu près restreinte à l'Armorique et à l'Aquitaine, où, suivant Strabon, on parlait une langue différente de la langue Celtique.

Plus on se pénétrera du système que nous venons d'établir, plus on trouvera de facilité à répondre aux objections apportées, mal à propos, en preuve de l'identité des nations Celtique et Armoricaine. Ainsi, quand César nous dit que les Gaulois envoyaient leurs enfans en Albion, pour y apprendre à fond la religion druidique; cela s'explique aisément: en effet, les Celtes, établis dans les Gaules, avaient adopté le culte des premiers habitans de ces contrées; mais le tems et les révolutions, suites nécessaires du mélange des peuples, avaient nécessairement un peu obscurci les notions de la religion primitive, qu'il fallait, en conséquence, aller étudier dans le lieu où elle avait conservé toute sa pureté, c'est-à-dire dans l'île de Bretagne. Citons un autre exemple: on trouve, dans les Gaules, des villes, des rivières, des montagnes, etc., portant des noms évidemment bretons; on cite des mots évidemment bretons, et donnés comme Gaulois par les écrivains Grecs et Latins; et l'on conclut de ces deux faits que les Gaulois parlaient la langue appelée improprement aujourd'hui le Celto-Breton. Les difficultés qui naissent de ces différentes objections, ne s'évanouissent-elles pas aussitôt que l'on réfléchit que toutes les Gaules parlèrent jadis le Breton, ou plutôt le Sarmato-Breton; et que, par conséquent, les Celtes ont fort bien pu conserver les noms donnés aux lieux par leurs devanciers, et même leur emprunter beaucoup de mots qui, s'incorporant dans la langue Celtique, finirent par être considérés comme Celtiques? N'est-ce pas aussi

cette fusion des langues, née de la fusion des nations, qui a fait penser à Diodore de Sicile que la langue des Cimmériens était la même que l'idiome des Gaulois, opinion d'ailleurs détruite par Strabon et par Tacite ?

Si nous nous sommes arrêté, avec quelque complaisance, à rechercher l'origine des Gaulois et des Bretons, c'est que nous pensons avec Bernardin de Saint-Pierre (préambule de l'Arcadie, pag. 74) *que le premier état d'un peuple influe sur toutes les périodes de sa durée, et se fait sentir jusque dans sa décadence, comme l'éducation que reçoit un homme dès la mamelle, influe jusque sur sa décrépitude.* Semblable au cèdre et au chêne, renfermés tout entiers dans leur semence, les mœurs, les usages et le caractère d'une nation concentrés dans son berceau, peuvent, malgré leur enveloppe, dérouler ses destinées aux yeux perçans de l'historien éclairé du flambeau de la philosophie. Que l'on ne s'étonne donc point, si les plus grands hommes de l'antiquité, les Hérodote, les Tite-Live, les Denys d'Halicarnasse, ont consumé tant de veilles à éclaircir les premiers chapîtres de l'histoire des Grecs et des Romains ; de leur tems, comme du nôtre, le fruit de ces nobles recherches paraissait à la frivolité ignorante à peine digne de sortir de la poussière des bibliothèques ; mais la postérité éclairée en a porté un plus équitable témoignage, et a comparé leurs triomphes à ces palmes de Pise, rendues plus éclatantes encore par la poussière olympique.

P.-F.-M. URSIN.



12.° LETTRE D'UN *ARMORIQUE* (1).

L'Antiquaire grommelait entre les dents depuis la dernière séance. Il passait à-côté du poëte, le saluait froidement et passait outre. L'orage allait éclater sans doute, si M. l'Académicien, dont le tems était précieux, ne s'était hâté de les reconcilier. Comme l'éloquent Ulysse, qui allait de la tente d'Achille à celle d'Aga-

(1) Voyez les pages 187 du 1.er volume du *Lycée*; 61, 104, 226, 339, 415 et 550 du 3.e volume; 10, 124, 208 et 406 du 4.e volume.

memnon, le Parisien allait de l'un à l'autre, et fit si bien, qu'au bout de trois jours, nous partîmes pour aller écouter notre vieil ami, en présence de cette belle nature, qui nous avait inspirés tant de fois.

Nous choisîmes, ce jour-là, les ruines d'un ancien couvent situé au bord de la mer. Le bruit sourd des vagues nous plongea bientôt dans une extâse profonde. L'Antiquaire en sortit le premier. On demande quelquefois, Messieurs, dit-il, à quoi sert l'histoire ? On ne veut y voir que le récit des faits douteux ou contradictoires, et l'on ne voit pas que c'est un des plus nobles besoins de l'esprit humain. Sans doute, il est à-peu-près inutile à un homme d'état, de lire les belles phrases d'un rhéteur sur des évenemens que le moindre coup-d'œil apprend de suite à juger. L'usage fait tout en pareil cas. On naît diplomate, comme le poëte disait l'autre jour qu'on naissait poëte. Des inclinations innées dirigent l'homme dans une carrière ou dans une autre, et il apporte toujours, dans le chemin qu'il a choisi, ce qu'il faut pour arriver au but.

Le Poëte. — Ainsi, mon cher Antiquaire, vous croyez aux vocations. Sujet profond et totalement oublié par la philosophie de notre siècle ; mais que je traite aussi moi dans l'histoire que je prépare, *des progrès et des erreurs de l'esprit humain.*

L'Antiquaire. — Ce n'est pas le seul point de contact que nous ayons ensemble, mon cher ami ; mais laissez-moi continuer. Il importe fort peu qu'un érudit avance des faits contestés. Les gens de cette nature s'amusent avec ces menuailles, comme un chien de basse-cour avec des os, qui lui ont été jetés, quand le couvert a été ôté ; mais le vrai besoin moral qu'éprouve tout homme sensible, n'est-ce pas celui qui se fait sentir à nous dans ce moment ? A l'aspect de ces murs en ruines, qui de nous n'éprouve pas le désir de savoir quels en ont été les habitans ? Je n'aperçois jamais, sur ma route, un vieux monument, que je ne ressente aussitôt, dans le fond de mon ame, une émotion semblable à celle de Robinson, quand il aperçut la tracé d'un pas d'homme sur le sable de son île. Ces monumens, mes amis, ce sont les pas de nos devanciers. Cette nature, qui dit tant de tant de choses à votre ame, n'a-t-elle rien dit

à la leur ? Comment l'ont-ils comprise ? Comment ont-ils lutté avec la vie ? Ce monument, bien interrogé, nous dira tout. Il nous avertit que nous ne sommes pas seuls, que d'autres en ces mêmes lieux, ont senti, pensé comme nous. Qu'il nous aide donc à remonter ce fleuve du tems, qu'on redescend toujours. A l'aspect de ces arcades brisées, l'histoire deviendra une leçon vivante....

Moi. — Et, sans faire des phrases de rhétorique, l'historien deviendra éloquent, parce que la vue des lieux ajoutera à sa narration ce qui pourrait y manquer.

L'Académicien. — Contentez-vous, Messieurs, d'indiquer cette idée. Je la saisis parfaitement, et je vous dispense des explications. Je n'ai que peu d'instans à vous accorder, et je serais fâché de partir sans avoir encore une fois entendu M. l'Antiquaire.

L'Antiquaire. — J'aurais entretenu M. l'Académicien d'un mémoire inédit sur l'indépendance des ducs de Bretagne, question politique jusqu'ici très-mal agitée; d'un résumé analytique des conciles tenus en Bretagne, travail qui jette un grand jour sur les mœurs bretonnes, de siècle en siècle; d'un résumé semblable, et dans le même but, des assemblées des états, dans lesquelles, malgré quelques disputes de préséance, il s'est toujours enregistré quelque acte caractéristique; j'aurais, enfin, soumis à votre censure un mémoire sur le nom de *Bretagne*, dans lequel je prouve que le continent l'a porté avant l'île, ou au moins avant la fin du IV.e siècle, époque où les Bretons de l'île ont passé sur le continent; mais ces recherches ne paraissent pas du goût du poëte.

L'Académicien. — Celui qui lira vos procès-verbaux, Messieurs, ne pourra s'empêcher, en vérité, d'y trouver ce ton naturel qui persuade et qui démontrera bien à tout venant que vous êtes trois et non pas un, comme paraissait l'insinuer, il y a quelque tems, M. le Poëte. Il y a des gens qui font des dialogues; mais savez-vous comment ? Ils font débiter des exagérations à un des interlocuteurs, un second renchérit sur celui-là, mais dans un sens opposé, et il y a un troisième, sorte de Perrin-Dandin, qui les met d'accord. Pour vous, Messieurs, vous vous fâchez, vous vous raccordez,

il y a quelque chose de si vrai dans vos dialogues, que jamais on ne croira qu'ils sont faits à plaisir. Mais, pour en revenir à notre sujet, avec la permission de M. le Poëte, je désirerais bien que vous puissiez me donner, en deux mots, l'idée du dernier mémoire dont vous venez de parler. J'admire, en vérité, comment un grand nombre de mes collégues blanchissent à la recherche de quelques systêmes, tandis que vous avez ici, à vous trois, des matériaux pour écrire pendant cent ans.

L'Antiquaire. — J'ai là-dessus une foule de preuves; mais, pour me borner à une qui suffit, je vous dirai que ce que César dit de la Bretagne, dans le passage suivant, regarde évidemment la Bretagne continentale : *Apud Suessionnes fuisse regem nostrâ etiam memoriâ divitiacum qui cum magnæ partis harum regionum tum etiam Britanniæ imperium obtinuerit.* (de Bello Gallico. Lib. II, C. 4). Nous trouvons dans Juvénal ce vers :

Gallia Causidicos docuit facunda Britannos.

Si les Bretons insulaires eussent mérité l'éloge qu'en fait le général romain, comment les Gaulois, interrogés par lui, eussent-ils été dans l'impuissance de lui peindre le caractère et les mœurs d'un peuple dont ils auraient été les instituteurs. Il ne faut donc pas croire que ce peuple éloquent fut le peuple britannique insulaire. Quand César dit ailleurs, que c'est dans la Bretagne qu'est née la doctrine druidique, vous avez vu tous les savans en général revendiquer ceci pour l'île; et, cependant, notre patrie n'a-t-elle pas ses monumens, auxquels rien n'est à comparer, et la tradition, qui veut que les Druides affectionnassent l'Armorique de préférence à tout autre pays, tradition qu'appuie le témoignage d'Auzone : *Druïdæ gentis Armoricæ?*

L'Académicien. — Ah! Monsieur, que de notes vous avez recueillies! Allons, je me rends à tout ce que vous dites, et il ne vous reste plus qu'une épreuve à subir près du public, mais c'est la plus forte de toutes, je veux parler du style. Vous avez les matériaux d'une histoire critique; mais ce n'est que l'échafaudage de l'édifice; il faut maintenant prouver que vous savez en faire usage. Quand j'ai vu le travail du manœuvre, je désire connaître celui de l'architecte.

L'Antiquaire. — Ce n'est pas là le difficile, comme vous l'imaginez. Le caméléon prend toutes les teintes des objets sur lesquels il se repose ; un vrai littérateur doit, de même, s'identifier complètement avec les auteurs qu'il prend pour modèles.

Le Poëte. — Que dites-vous-là, mon ami ? Vous réduiriez ainsi les beaux arts à une imitation servile, tandis qu'on n'est quelque chose que quand on n'imite personne.

L'Antiquaire. — Ceci est vrai, pour vous, mon cher poëte ; mais le commun des hommes, dans lequel je suis compris, a toujours besoin que sa verve soit fouettée par la verve d'autrui : aussi, quand j'ai voulu écrire mon histoire, ai-je lu attentivement nos meilleurs historiens. Ensuite, j'ai mis la plume à la main, et cela marchait tout seul.

L'Académicien. — Quel a été votre modèle, s'il vous plait ?

L'Antiquaire. — Tout le monde, et personne. Quand l'abeille a rempli sa ruche de miel et de cire, il n'y a aucune fleur en particulier qui puisse se dire : j'ai fourni telle chose. Elles y ont toutes coopéré, et l'abeille industrieuse, en devant à toutes, n'est, au bout du compte, obligée d'en remercier aucune. Quand j'ai lu Voltaire, j'ai appris de lui à être facile et naturel ; mais j'ai vu qu'il lui manquait de la gravité, et je me suis dit : je serai plus grave. En lisant Bailly, je me suis dit ; je *philosopherai* comme lui, mais je serai moins prolixe. Roberston m'a appris à être élégant sans monter jusqu'à la poësie ; Hume, à raisonner en publiciste sur les événemens ; Montesquieu, à les juger.

L'Académicien. — D'après cela, vous avez dû faire quelque chose de merveilleux.

L'Antiquaire. — Hélas ! mon cher Monsieur, tout paraît beau en théorie, et la pratique découvre toujours des défectuosités dont on ne s'apercevait pas. Ce que j'ai fait n'est pas grand'chose, je vous assure. Quand je me promène dans mon jardin en rêvant à mon plan, je trouve tout superbe, j'improvise des discours magnifiques, et, quand j'ai la plume à la main, je baille quelquefois ou je m'endors sur mon papier.

L'Académicien. — Cela vous est commun avec bien

d'autres. L'esprit est comme un ressort qui ne peut pas être toujours tendu.

Le Poëte. — Où prenez-vous cette comparaison, Monsieur. Je n'avais pas fini ma rhétorique que je riais à gorge déployée, quand je l'entendais dire à mon professeur. J'ai composé un traité inédit sur les adages populaires qu'on répète tous les jours dans le monde; j'en fais voir la fausseté, et celui-ci est un de ceux que je critique le plus amèrement. Plus l'esprit est tendu, plus il se dégage des impressions du dehors, plus il acquiert de force. Quand la corde se rompt, tout est fini, et c'est précisément quand l'esprit a tout rompu au-dessous de lui qu'il commence à être quelque chose. Dans la patrie de l'idéal, il ne sent plus ni fatigue, ni dégoût; il y resterait toujours, s'il n'était pas attaché à ce corps de boue qui le rappelle à chaque instant à la terre, parce qu'il en a besoin. C'est donc ce corps misérable et grossier qui ne peut rester un moment sans s'occuper des choses d'ici-bas, c'est lui qui se fatigue, c'est lui qui se brise comme un ressort; mais l'esprit, grand Dieu, l'esprit peut-il se rompre! Ce qui est immatériel s'unit à l'unité, et l'unité n'a ni portions, ni étendue.....

L'Académicien. — Voilà encore votre philosophie! Je vous l'ai dit, pour moi c'est de l'inintelligible. Revenons donc à l'histoire. Voulez-vous, Monsieur l'Antiquaire, me faire la lecture de quelques passages de votre livre?

Le Poëte. — Lisez à Monsieur quelque chose de très-clair; car je m'aperçois qu'il serait en disposition de prendre bien vîte un éblouissement, et il accuserait encore notre philosophie. Quand le lait tourne subitement dans un vase, on peut être assuré qu'il y a quelque chose qui produit cet effet-là.

L'Antiquaire. — Vous vous échauffez, mon cher poëte. Prêtez-moi un moment d'attention. Ma prose vous endormira peut-être, et, à votre réveil, vous serez plus indulgent. Voici, Messieurs, mon exorde:

« Je te salue, noble Armorique, terre de gloire et d'amour, toi dont les souvenirs se sont associés naturellement à tout ce qui a été grand dans le monde, toi qui n'as pas un écho qui ne retentisse d'un nom célèbre; patrie des héros et des sages, je te salue! L'aspect de tes rivages solitaires, qui force l'esprit à se

replier sur lui-même ; tes déserts, qui se sont lassés de produire, comme s'ils étaient fatigués de gloire ; tes monumens, qui ont lutté avec le tems ; tes pierres sans art, qui ont survécu au Capitole ; je ne sais quoi d'austère et de grand empreint dans ta physionomie antique ; tout, chez toi, frappe l'esprit d'une admiration inépuisable; et, en racontant tes prodiges, l'historien est forcé d'emprunter le langage du poëte....

L'Académicien. — Il paraît que votre travail sera dans le genre romantique ; car il me semble entendre l'exorde de quelque poëme en prose.

L'Antiquaire. — Nous sommes convenus, dans notre petite société, de nous exprimer toujours ainsi. Nous vivons dans un siècle où l'on écrit si bien, qu'en vérité si nous ne montions pas sur des échasses, tout le monde serait à notre niveau. Vous sentez bien que ce n'était que pour vous éprouver, et je suis bien aise de vous voir......

Moi. — Pardonnez, Monsieur ; mais voilà la maladie de notre ami qui lui reprend. C'est un reste de ses anciennes préventions contre la poësie. Jamais, au contraire, on n'a écrit plus mal qu'on ne le fait aujourd'hui. On fait de la prose poëtique, parce qu'on ne peut pas faire de véritable poësie, et notre poësie elle-même se meurt de timidité.

Le Poëte. — Mon cher Antiquaire, je ne suis pas de votre avis. Votre exorde n'a rien de ces idées exagérées qu'on prête aujourd'hui aux romantiques, et je ne sais pourquoi vous ne l'avoueriez pas. Je ne comprends pas davantage pourquoi on semble applaudir les idées communes que vous venez d'émettre. Ce qu'il y a de plus rare en littérature, c'est le courage d'avouer les beautés d'un genre qui a une foule de sots enthousiastes. Le romantique est l'imitation vraie des sentimens de l'âme et des aspects de la nature. Le classique est l'imitation des anciens. En imitant la nature, nous pourrons devenir modèles à notre tour ; en nous bornant à copier les autres, nous ne serons jamais rien. Est-ce le nom de romantique qui vous fait peur ? Craignez-vous de passer pour un extravagant, parce que vous cultivez une littérature décriée ? Mon cher ami, les extravagans véritables sont ceux qui sont assez malheureux pour que l'âme et la nature soient pour eux des romans. Ils

s'enferment dans leurs cabinets, et, ne voyant que leurs livres, critiquent tout ce qui ne s'y rapporte pas. Je n'approche jamais de ces gens-là, que je n'éprouve ce que ressentait Werther, quand il saisissait son voisin par sa main de bois, et qu'il retirait aussitôt la sienne. Vous ressemblez ici, mon cher Antiquaire, à cet homme de lettres, qui imprimait régulièrement deux colonnes de philosophie dans son journal. Cette philosophie, disait-il, il la portait dans son cœur, et il était prêt à la défendre envers et contre tous. Un critique de Paris, soit ignorance, soit malice, plaisanta sur la pauvre philosophie. Le journaliste, au lieu de deux colonnes, n'en donna plus qu'une. Si une autre critique avait paru, il aurait fait disparaître tout-à-fait la philosophie.

Moi. — Et si on était revenu à la charge une troisième fois, il aurait peut-être calomnié ce qu'il louait avec enthousiasme. Ces peureux ne me ressemblent pas; c'est quand tout le monde est d'un avis différent du mien, que je mets mon orgueil à persister dans mon opinion. Je fais consister mon plaisir à braver la foule, comme un autre met le sien à lui céder. Plus on appuie sur un bon ressort et plus il se relève.

L'Académicien. — Ne vous échauffez pas tant, Messieurs, je suis de votre avis. Je félicite Monsieur l'Antiquaire du bon esprit qu'il a de ne pas mettre un exorde poëtique en tête d'un livre d'histoire, dont la simplicité et la clarté font les premiers mérites; mais je vous approuve très-fort, de vouloir que notre poësie et notre prose reconnaissent leurs domaines respectifs, et surtout d'employer le romantique dans des compositions poëtiques auxquelles il convient très-bien, quand on sait en faire l'usage convenable. Actuellement que nous voilà d'accord, si Monsieur l'Antiquaire veut nous lire un passage de son histoire, pour nous faire juger de son style, je lui prête toute mon attention:

L'Antiquaire. — Voici un parallèle auquel aucun historien breton n'a pensé jusqu'à présent.

ARTUR ET DUGUESCLIN.

« Duguesclin et Clisson, tous deux contemporains, tous deux doués de la même valeur, ont été mis cent fois en parallèle l'un avec l'autre, quelqu'ait été la dif-

férence de leur caractère. Ce n'est qu'en franchissant un demi-siècle depuis la mort de Duguesclin, que nous trouverons enfin un héros qui puisse lui être comparé.

» Les Anglais étaient les maîtres de la France, sous Edouard III, quand Duguesclin reçut l'épée de connétable. Bedfort régnait à Paris, quand Artur de Richemond fut honoré de la même épée. La carrière militaire de Duguesclin n'a commencé qu'après la funeste bataille de Poitiers ; le rôle politique de Richemond, après la bataille, non moins funeste, d'Azincourt. L'un et l'autre, ainsi, ont paru à deux époques où tout était perdu sans eux. Le premier a été l'ornement du règne de Charles-le-Sage. Le second a associé sa gloire à celle de Charles-le-Victorieux. L'un est tombé dans la disgrâce d'un prince dont il avait relevé le trône. L'autre, puni de chaque victoire par un exil, a défendu la France malgré son roi. Tous deux ont été faits prisonniers des Anglais, et leur captivité est devenue un malheur public. Disgraciés tous deux de la nature, ils ont prouvé que ce n'est pas sur une physionomie vulgaire qu'on juge de l'âme des héros. Duguesclin, en guerre avec son prince, entraînait sur ses pas l'élite de sa nation, et la gloire de la Bretagne était avec lui. Artur suivait le parti de la France, quand Jean V, son frère, le reconnaissait ou le reniait tour-à-tour, et la Bretagne, privée de ses défenseurs, accourait tout entière sous ses drapeaux. Elevés dans les guerres civiles, ces deux grands capitaines n'ont tourné leurs armes que contre les ennemis du dehors. Tous deux, vivant à une époque où les rois, n'ayant point d'armée à leur solde, dépendaient davantage de l'ascendant d'un seul homme, loin de profiter de cet ascendant, ont imaginé une milice nationale. Le premier a rassemblé les grandes compagnies, que son nom et son exemple ont formées à la discipline. Le second a créé les compagnies d'ordonnance qui ont remplacé pour toujours le service féodal, et ont fait introduire des armées régulières dans toute l'Europe. Les lauriers d'Edouard et de Henri V, les deux plus grands monarques dont l'Angleterre s'honore, ont été flétris par ces deux capitaines. L'un et l'autre ont survécu à ces deux princes, dont les exploits ont précédé les leurs, et chacun d'eux, en mourant, a vu la patrie vengée de ses défaites et purgée de ses ennemis.

» Donés de cette éloquence guerrière, qui remue toujours fortement les âmes, Duguesclin et Richemond sont les seuls des guerriers de la Bretagne dont la franchise ait fait pardonner la rudesse, dont les paroles soient encore citées aujourd'hui. Ce sont les seuls dont la renommée soit devenue populaire. Ce sont les seuls dont il ait fallu expliquer la bravoure par le merveilleux, et auxquels se soient appliquées les dernières superstitions armoricaines, les prophéties de Merlin. »

L'Académicien. — Il y a là-dedans un peu de partialité; cependant, je vous avoue, Messieurs, dans toute la sincérité de mon ame, que je ne sais qu'en croire. Voilà le véritable style de l'historien. Vous êtes, en vérité, les Michel-Morin de cette ville. Si votre philosophie répond à tout cela, je serai confondu. C'est à vous que je m'adresse, Monsieur l'Antiquaire; car vous savez qu'une histoire sans philosophie est une lettre sans orthographe.

L'Antiquaire. — C'est précisément là notre fort; et, si vous lisiez, par exemple, ce que je dis *de la Scholastique au moyen âge!*

L'Académicien. — Vous aurez détourné, avec raison, vos regards de cette philosophie obscure, la honte de l'esprit humain.

L'Antiquaire. — Pas du tout, Monsieur, c'est ce qui vous trompe. Vous autres Parisiens, vous êtes d'un siècle en arrière de la vraie philosophie. Vous ne voyez dans la Scholastique qu'une route ténébreuse, et vous ne savez pas que le propre de l'ame étant de tout animer de sa vie, il se trouve des choses admirables dans Abeilard, dans Saint-Bernard et dans Saint-Thomas. Ils se sont trompés quelquefois, j'en conviens; mais il y avait plus de génie à se tromper de cette manière-là qu'à critiquer, comme on le fait aujourd'hui, tout ce qu'on n'est pas capable de comprendre.

L'Académicien. — Eh! voilà absolument la philosophie de vos deux amis. Expliquez-là moi, de grâce, Monsieur l'Antiquaire, afin que je puisse traduire en français les exclamations de Monsieur Mériadec, qui m'a vraiment bouleversé au commencement de l'avant dernière séance.

L'Antiquaire. — Au moment de nous séparer, Monsieur l'Académicien, nous ne pouvons vous laisser rien

de plus cher que cette philosophie-là. L'intérêt que vous nous avez témoigné exige que nous y répondions. Mais, faites bien attention à une chose, c'est que, pour que cette philosophie fructifie chez vous, il faut que vous renonciez à toutes vos idées scolastiques et académiques. C'est un grand sacrifice, comme vous voyez; mais il faut s'y résoudre de toute nécessité: autrement, cette philosophie vous ferait beaucoup de mal. On ne donne pas un sabre bien aiguisé à un enfant; ni une épée nue à un malade, au lieu de canne. Le premier, en jouant, et le second, en s'appuyant, pourraient se blesser.

L'Académicien. — Je vous entends, et je suis disposé à tous les sacrifices pour acquérir la lumière.

L'Antiquaire. — Puisqu'il en est ainsi, je commence... Nous pensons que l'homme, soit qu'il se soit constitué ainsi par un mauvais usage de sa volonté, soit que cela provienne d'un défaut inéhrent à sa nature, soit qu'il y ait là-dedans quelque raison cachée qui nous échappe, nous pensons, dis-je, que l'homme est une créature tout-à-fait défectueuse. Les animaux ont, pour les guider, une lumière intérieure appelée instinct, qui vient au monde toute perfectionnée, et l'homme en est dépourvu. Il posséde une lumière différente qu'on appelle la raison. Celle-ci s'instruit par l'expérience; mais comment arranger une vie courte avec une longue expérience? La raison, d'ailleurs, appuyée sur les sens, ne peut saisir que des rapports matériels, et ce sont toujours des émotions morales qu'il nous faut. Tout ce qui est matériel est sujet au changement; et, pour trouver le type absolu du beau et du bon moral, pour trouver ce monde où Platon supposait les exemplaires des choses, il faudrait une faculté différente, une faculté dont le cœur fût l'organe, comme le cerveau est le siége de la raison......

L'Académicien. — Je vous dirai comme les aréopagistes à Saint-Paul: *Je vous entendrai là-dessus une autre fois.* Où diable allez-vous chercher cette doctrine mystique, née dans les brouillards de la Germanie? Il résulte de tout ceci que la raison n'est plus de mise et qu'il ne faut que de l'enthousiasme. Je vous avoue que je n'y vois goutte. D'ailleurs, je n'aime pas ce

vague-là, et je dirai de vous ce que Molière disait de Trissotin :

On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé.

Le Poëte. — Comment pouvez-vous, Monsieur, depuis le tems que vous nous connaissez, nous croire capables d'embrasser une doctrine qu'une plaisanterie suffirait pour foudroyer ? Vous devriez penser que trois hommes comme nous, qui ont passé quinze années de leur vie à réfléchir, ont aussi bien envisagé le côté faible ou plaisant de leur sujet, que le premier venu qui se mêle d'en jaser. L'Antiquaire vous parle trop tranquillement de notre philosophie, pour vous émouvoir. S'il montait sur des tréteaux, comme quelques-uns de vos confrères, vous le croiriez de suite. Sachez donc que vos idéologues français, dont vous venez de reproduire les plaisanteries, nous font lever les épaules. Ces Allemands, que vous prenez pour nos maîtres, nous font gémir : nous ne les trouvons pas seulement dans l'avenue qui conduit au vestibule du palais de la science. D'où venez-vous donc avec de pareilles objections ? Vous ne comprenez rien aux exclamations de Mériadec : parbleu ! Je le crois bien ; vous n'en prenez pas le chemin. Avouez donc tout de suite que votre esprit est trop plein de ses opinions académiques pour se rendre si vîte à la vérité. Vous voudriez ne pas chercher ce que nous disons après que nous avons parlé.... Oh ! Monsieur, sauf le respect que nous devons à Molière, quel lieu commun vous avez débité-là ! Molière faisait bien d'écrire quelquefois pour être compris de sa servante ; mais croyez que ce n'était ni le *Misanthrope*, ni le *Tartuffe*, qu'il soumettait à ce tribunal domestique. Voilà, Monsieur, le mot qu'ont à la bouche tous les hommes superficiels : parlez de manière à ce que nous vous comprenions. Eh ! malheureux que vous êtes, mettez-vous d'abord en état de nous comprendre ! Vous vous croyez juges compétens en toutes sortes de matières, mais vous êtes aussi loin de certaines connaissances, que vos cuisinières le sont de vos discours académiques. Si celles-ci se plaignaient de ne pas vous entendre, vous seriez les premiers à en rire. Nous vous rendons la pareille de bon cœur. Vous ne voulez rien que de clair, dites-vous ? Que tous

ces dictons-là nous pesent ! Seigneur Dieu ! et nous aussi, nous ne voulons rien que de clair. Quelle merveille vous nous débitez-là ? Mais est-ce notre faute, si ce qui nous parait clair comme le jour vous semble tout embrouillé. Otez vos lunettes, et vous verrez comme nous. Otez ces milieux qui s'interposent entre la vérité et vous, et elle apparaîtra dans votre ame. Les brouillards dont vous vous plaignez, ne tiennent pas à son essence, ils tiennent à la vôtre. L'habitant de la terre dit que le soleil se cache dans les nuages ; mais les habitans du soleil, s'il y en a, disent avec raison qu'il n'y a point de nuages pour eux ; qu'ils sont tous pour nous.

Moi. — Cette pensée, mon ami, est tout-à-fait semblable à celle qui fut imprimée dans le *Lycée*, 3.e volume, page 372, et qui fut critiquée parce qu'elle était imprimée avec une faute d'impression. On y avait oublié une négation, et voilà, pour la faute d'un prote, un auteur perdu de réputation jusqu'à la dernière postérité. Je vous assure que je ne voudrais pas être à sa place.

Le Poëte. — Vous prenez mal votre tems, Mériadec, pour nous parler de ces niaiseries-là. Qu'y a-t-il de commun entre les critiques et nous ! Laissons-leur faire leur métier à tant la page. Nous sommes tous trois d'un flegme à les déconcerter tous. Laissez répondre Monsieur l'Académicien.

L'Académicien. — Abandonnons, croyez-moi, le champ de la métaphysique. Je devine votre philosophie, et j'en ai suffisamment comme cela. Quand vous retrancheriez cette philosophie idéaliste de la liste de vos connaissances, il vous en resterait encore assez pour avoir des droits incontestables à la renommée ; et je suis très-fâché de vous voir enterrés dans une petite bourgade comme celle-ci. Je parlais dernièrement à Monsieur Mériadec, du désir que j'aurais de vous voir à Paris. Si vous paraissiez sur le champ de bataille, vous auriez de quoi y opérer une révolution.

Le Poëte. — Il parait que Mériadec n'a guères bien défendu notre cause, puisque vous revenez à la charge. Vous parlez ici, Monsieur, comme nos compatriotes. Il y a long-tems que nous avons chassé les banalités de

notre conversation, et nous souffrons beaucoup, je vous assure, quand la politesse nous oblige d'en écouter quelques-unes. C'est-à-dire que, s'il n'y avait pas de Paris dans le monde, il n'y aurait ni goût, ni enthousiasme dans les arts, ni vérité en morale et en histoire. Thèbes et Palmyre, Athènes et Babylone raisonnaient ainsi, Monsieur : elles ont passé, et la vérité existe encore. Hors d'elles il n'y avait pas de lumière, disaient-elles, et le génie, qui visite leurs cendres muettes, sait ce qu'il en est. Les prétentions d'une ville sont comme celles d'une société : elles trompent, parce qu'elles sont exclusives. L'esprit de corps est comme l'esprit de secte : tout ce qui ne se rapporte pas à lui est faux ; et je vous dis, au contraire, qu'il n'y a de vrai sur la terre que l'homme simple qui ne se laisse entraîner par aucune prévention. Le séjour d'une ville peut perfectionner l'esprit, cet esprit que donne la société et qui consiste à remarquer de petites choses ; mais le génie, et chacun sait que nous en avons, le génie, qui ne s'attache à rien de variable, ne trouve ses alimens véritables que dans la solitude : il s'assimile la lumière qui est répandue partout, comme la plante s'incorpore les gaz qui forment sa substance. En cherchant à le polir, on l'énerve ; en cherchant à le diriger, on le conduit dans l'ornière des préjugés ; en voulant enfin l'exciter, on ne fait naître dans l'imagination qu'une fièvre éphémère. La nature n'agit qu'avec tems, poids et mesure : elle conçoit, elle porte, elle amène à la maturité, et tout ce qu'elle enfante ainsi est immortel comme elle-même. La plante, dont je vous parlais tout-à-l'heure, appelle-t-elle les vents qui doivent lui porter les principes vivifians, se plaint-elle au soleil de ce qu'un nuage passe sur ses rayons ? Elle reste, et la nature agit. L'ame de l'homme est, de même, un réceptacle de cette lumière increéée qui fait sa nourriture. Quand le vase est pur, elle s'y loge ; quand elle trouve la place prise, elle s'en va ; et, dans les brouillards de votre Paris, qu'il y a de cerveaux pleins de vapeurs méphytiques où ne s'allumera jamais le plus petit rayon de vérité !

L'Académicien. — Voilà encore des idées métaphysiques. Pour les combattre, il nous faudrait disputer long-

tems ; et, après bien des raisonnemens, vous tiendriez à votre opinion, et moi à la mienne : c'est le résultat de toutes les discussions de ce genre.

Le Poëte. — Encore un lieu commun ! Monsieur, ce n'est jamais sur la vérité qu'on dispute, c'est sur l'erreur. Le caractère de la vérité est d'être reconnue aussitôt qu'elle est aperçue ; mais, pour cela, il faut que les deux champions soient organisés pour la comprendre. Aussi, il ne m'arrive pas plus de parler de la vérité morale à certaines gens, que de disputer sur les couleurs avec un aveugle.

L'Académicien. — Grand merci ! je suis cet aveugle-là.

Le Poëte. — Je ne dis pas cela pour vous, Monsieur. Vous savez qu'ordinairement on ne veut pas qu'on remue la table, de peur qu'on ne fasse écrouler des châteaux de cartes. Cette comparaison est plus polie que l'autre, et elle vous convient à merveille.

L'Académicien. — Je vois bien que je ne gagnerai rien avec vous. Mais, si je vous propose le séjour de Paris, ce n'est pas pour perfectionner votre éducation poëtique ou philosophique : je vois que vous la croyez toute faite. Je vous parle de ce projet, parce que je suis convaincu que c'est le seul moyen de vous faire connaître. Dans ce pays, vous écririez pendant cent ans, que vous ne seriez lu de personne. Vous posséderiez, d'ailleurs, le génie le plus sublime, que vous seriez repoussé encore. Cet esprit national, qui nous fait critiquer si amèrement les littératures étrangères, nous met dans une disposition plus hostile, en quelque sorte, envers les ouvrages de nos compatriotes, quand ils essaient de voler sans notre approbation.

L'Antiquaire. — Les fumées de la gloire, Monsieur, ne nous ont pas encore monté au cerveau ; nous nous sommes dit, bien des fois, que c'était une chimère, et nous ne nous bornons pas à le dire comme tant d'autres. Nous mettons notre philosophie en pratique, en gardant pour nous seuls nos belles conceptions. Cependant, Monsieur, nous avons un petit faible qu'il faut vous avouer, car vous savez mieux que personne que la philosophie humaine n'est jamais parfaite. Le soleil est bien deshonoré par des taches, comment le génie n'aurait-il

pas aussi lui quelques nuages! Nous sommes comme Montaigne ; nous aimons mieux une renommée épaisse que longue. Peu nous importerait de passer pour des génies aux deux pôles, si nous devions toujours être méconnus dans notre patrie. Ah ! Monsieur, concevez combien il est pénible pour nous de songer que tous les grands hommes comme vous, qui voyagent dans ce pays, remportent de nous l'idée la plus avantageuse, et que, dans notre ville, le moindre avorton de collége nous est quelquefois comparé. Imaginez-vous, Monsieur, que le premier imbécille de votre pays, qui s'avise, dans un journal, de critiquer nos livres de province, que très-souvent il n'entend pas, est cru par-dessus tout. On ne dispute pas plus après sa critique sur le mérite du livre, que l'on ne dispute sur la probabilité d'un événement politique, quand on a lu la partie officielle du *Moniteur*. Il y en a bien quelques-uns qui vont jusqu'à croire qu'on peut se tromper à Paris comme en Bretagne ; mais ils sont si satisfaits de voir humilier ceux qui valent mieux qu'eux, qu'ils se gardent bien de laisser apercevoir quelque hésitation à cet égard. Ils souscrivent à tous vos jugemens, sans s'apercevoir que leur tour peut venir un jour...

Le Poëte. — Non, mon ami, ils sont trop prudens pour cela. Ils savent que l'impression les ferait tomber si bas...

L'Antiquaire. — Et ils s'observent les uns les autres, font la réputation de celui qui fait une charade, et se taisent sur celui qui tente un poëme épique. Ah! Monsieur, c'est si petit, c'est si petit dans notre pauvre pays, qu'en vérité, tout en vous priant de parler pour nous, je crains comme une nouvelle injure la petite opinion que l'on concevra de nous ; on croira faire beaucoup en nous mettant sur la même ligne que l'un de vos plus minces écrivains. Je ne sais, en vérité, si la critique de ces gens-là n'est pas encore préférable à leurs éloges. Je sens combien cela est pauvre; mais, Monsieur, la contagion est plus fréquente dans un trou, qu'en plein air ; et, quand nous pensons à l'ingratitude de nos compatriotes, la colère nous rend aussi petits qu'eux. Je sais que cet aveu, fait à d'autres qu'à vous, nous ferait déchoir beaucoup du rang où nous placent nos conceptions ; mais nous

voulons répondre à l'intérêt que vous nous témoignez, par la franchise la plus entière. Un mot, nous vous en supplions, un seul mot à votre homme d'affaires, et nous prendrons dans l'estime de nos compatriotes le rang que nous tenons déjà dans la vôtre.

L'Académicien. — Je vous rendrai de bon cœur ce petit service-là, Messieurs. Loin de perdre dans mon opinion par votre franchise, vous y avez gagné. Si je vous disais ce qui se passe dans l'ame de mes confrères, vous vous enorgueilliriez de la candeur de la vôtre....

Le Poëte. — Ainsi, mon cher Antiquaire, vous nous avez plus que convaincus de l'excellence du plan que vous méditez. Nous allons actuellement commencer à travailler en silence, chacun de notre côté; et, quand tout cela sera fini, nos associés de la chambre de lecture verront beau jeu. Monsieur est libre de leur parler ou de garder le silence. Je ne fais pas dépendre mon bonheur de l'estime de quelques personnes qui regardent toujours leurs meneurs pour savoir si elles doivent rire ou pleurer. Quand j'aurai forcé les meneurs à l'admiration, il faudra bien que le reste du troupeau suive.

Moi. — Mes amis, souvenez-vous de cette philosophie si consolante, dont j'entretenais le Poëte dans sa convalescence. Les occupations littéraires transportent l'ame dans une région si paisible, qu'en vérité on n'a plus le courage de s'occuper des petites tracasseries de ce bas monde. Chaque chose porte avec elle sa récompense. Une grandeur, immatérielle comme la nôtre, ne doit prétendre qu'à des palmes immatérielles. Ne serez-vous pas payés de toutes vos peines, quand un homme sensible, en vous lisant, mettra le doigt sur une pensée profonde, et, méditant en silence, se dira en lui-même : *J'ai pensé comme lui!* Que vous importerait l'approbation d'un homme qui ne vous lit pas, qui ne vous comprend pas? Imitez la nature : elle répand ses bienfaits sur ceux qui la calomnient comme sur ceux qui l'admirent. Travaillez, et le travail vous remplira d'une volupté si pure, que vous ne demanderez plus où cela conduit; travaillez, et vous formerez votre raison sur la raison des sages qui vous ont précédés. Relisez souvent ce que vous aurez produit : vous assisterez au passé de votre vie, vous rectifierez vos tableaux par des impressions nouvelles; et,

comme la chenille, qui laisse toujours après elle un petit fil qui, ajouté aux autres, finit par l'envelopper tout entière, les œuvres de chaque jour, en se réunissant dans une masse, vous retraceront enfin votre existence dans toutes ses phases; votre pensée se reposera avec complaisance sur cette image délicieuse en attendant la réalité, comme la chrysalide attend le jour de sa métamorphose dans la soie qu'elle a filée.

Le Poëte et l'Antiquaire. — Bien! Mériadec, terminez ici le procès-verbal, de peur que nous ne changions d'avis.

L'Académicien. — Attendez, Messieurs, que je signe ce procès-verbal, comme les deux précédens.

Je certifie que j'ai entendu aujourd'hui deux poëtes qui parlent de philosophie, et un antiquaire qui s'occupe d'histoire, ce qui m'a semblé assez rare pour être noté. Je certifie également que j'ai trouvé, dans leurs procès-verbaux, l'art inconnu jusqu'à présent de composer un livre de manière à empêcher le prote le plus avisé de faire une table des matières.

L'ACADÉMICIEN.

Moi. — Je termine le procès-verbal par la déclaration ci-jointe:

Nous, poëte épique, poëte dramatique et historien philosophe, déclarons que nous avons rencontré un académicien très-versé dans les sciences et dans les lettres, mais dont les opinions n'ont pu nous faire abandonner les nôtres, et dont toute l'éloquence a échoué contre l'opiniâtreté bretonne.

L'ANTIQUAIRE. LE POÈTE. MÉRIADEC.

Pour copie conforme,

MÉRIADEC,

habitant de la Cornouaille bretonne.

L'Académicien. — Mettez en *Post-Scriptum*, Monsieur Mériadec, que vous avez fait à votre tour ce que vous reprochiez aux Parisiens. Ressouvenez-vous de la fable que vous me citiez: *Le Lion terrassé par un homme.* Gare à mes confrères, s'ils lisent jamais ce que vous avez écrit!

9.e LETTRE MORBIHANNAISE (1).

COMPAGNIE DES INDES.

Je me doutais bien, Madame, qu'un simple coup d'œil sur la ville et le port de Lorient ne vous suffirait pas, et que votre avide curiosité exigerait bientôt des détails plus instructifs que la description romantique de mon dernier panorama. Vous êtes, dites-vous, impatiente de connaître par quelle espèce d'enchantement une société de marchands a pu, au commencement du dernier siècle, changer une lande marécageuse, et dédaignée même par le bétail, en l'une des plus jolies et des plus riches cités de la France, et quels motifs si puissans ont pu déterminer ces spéculateurs à faire, de ce coin de terre ignoré, l'entrepôt général de l'immense commerce des Indes et de la Chine. Bien plus, oubliant que depuis l'âge de dix ans j'ai toujours habité le noble faubourg de la capitale où l'on s'occupe plus d'intrigues politiques que d'opérations mercantiles, c'est cependant à moi que vous croyez devoir vous adresser pour vous apprendre ce que fut décidément cette Compagnie des Indes, qui eut si long-tems l'honneur de vous fournir le thé, ainsi que les oranges tapées dont vous faisiez vos délices, et ces magnifiques lampas à grands ramages, qui sont encore le plus bel ornement de votre garde-robe et de vos appartemens. Hélas! que ne suis-je aussi l'épouse d'un directeur de cette association privilégiée, comme cette bonne Madame Le Brêt qui, en 1689, donna à dîner au duc de Chaulnes et à notre Sévigné, dans ce même lieu de Lorient d'où je vous écris aujourd'hui! Qui mieux que moi pourrait alors vous faire connaître tous ces Soubabs, Nababs et Rajas, alliés tributaires ou vassaux d'une douzaine de négocians Français, et vous offrir le bordereau le plus fidèle du prix annuel des

(1) Voyez, pour les lettres précédentes, les pages 51, 154, 263 et 447 du 3.e volume du *Lycée*; 18, 251, 365 et 464 du 4.e volume.

nankins, des mouchoirs et des poivres, pendant le règne d'un demi-siècle de ces souverains fournisseurs. Privée de cet avantage, je me vois réduit à recourir aux divers renseignemens que je me suis procurés, et j'ose espérer qu'ils suffiront pour vous donner une idée du haut point de prospérité auquel étaient parvenus les monopoleurs à la mémoire desquels vous conservez toujours un si tendre intérêt.

Les Portugais, les Hollandais et les Anglais exploitaient seuls le vaste commerce des Indes Orientales, lorsque Sully, voulant aussi faire participer la France aux précieux avantages de ce négoce, sollicita et obtint d'Henri IV, en 1601, la création d'une Compagnie qui s'établit en Bretagne. Ayant malheureusement choisi Java pour y faire le premier essai de son entreprise, cette Société, qui au bout de deux ans vit revenir son expédition privée, par les maladies, de la moitié de ses équipages, et ne rapportant en retour que de modiques cargaisons, suffisant à peine pour couvrir les frais d'armement, cette Société, dis-je, fut découragée et remit son privilége. Richelieu, après quelques tentatives, ne fut pas plus heureux; il n'avait, cependant, rien épargné pour assurer les succès de la seconde Compagnie qu'il avait fondée; mais, reconnaissant bientôt que les Français n'étaient point encore assez versés dans les connaissances nautiques et commerciales pour pouvoir lutter avec les trois puissances dont il enviait le bonheur, il se vit forcé de renoncer à l'espoir flatteur qu'il avait conçu.

Il était réservé au génie de Colbert de réaliser enfin les projets de ses deux illustres prédécesseurs. Il renouvela une troisième Compagnie à qui, cette fois, il fut accordé un privilége exclusif de 50 années, pour le commerce maritime au-delà du Cap-de-Bonne-Espérance. N'ayant pu s'établir à Madagascar, qu'elle s'était flatté de coloniser, cette Société, après avoir inutilement sacrifié une partie de ses capitaux dans cette chimérique entreprise, tourna ses vues sur la Péninsule Indienne. Elle fut assez heureuse pour obtenir, de quelques princes Indous l'autorisation d'établir des comptoirs sur les bords de la côte de Coromandel. Le principal fut celui qu'elle forma dans l'aldée ou village de Pondichéry, dont le terrain lui fut concédé avec une circonférence de 1200

toires. Cet établissement devint bientôt assez florissant pour porter ombrage aux Hollandais; et, à peine la guerre eut-elle éclaté en Europe, peu d'années après entr'eux et la France, qu'ils s'empressèrent de paraître devant Pondichéry, dont ils s'emparèrent en 1687. Résolus de ne jamais s'en dessaisir, ils sacrifièrent des sommes énormes pour le fortifier et l'embellir pendant les dix années qu'il resta en leur pouvoir. Mais lorsque la paix de Riswik les eut contraints de restituer cette conquête, la Compagnie n'eut qu'à se féliciter de la perte qu'elle en avait faite, en recouvrant, au lieu d'une ville naissante, une métropole de la plus grande magnificence. Pendant les 22 années qui suivirent cette restitution, le commerce de cette Société éprouva plusieurs vicissitudes qui auraient fini par entraîner sa ruine. Pour la prévenir, le Gouvernement rendit, en 1719, un arrêt qui réunit toutes les associations commerciales privilégiées en une seule qui prit le nom de *Compagnie des Indes*. La masse de fonds dont purent alors disposer les Directeurs, leur fournit bientôt les moyens de se livrer aux spéculations les plus hardies ; et c'est à dater de cette époque que la Compagnie commença à prendre dans l'Inde l'attitude imposante qu'elle conserva jusqu'à ce que la jalousie de l'Angleterre, secondée par la faiblesse du gouvernement Français, lui eût arraché le fruit de cinquante années de travaux. On doit cependant convenir que le ministère parut d'abord prendre le plus vif intérêt à ses succès. Afin de les protéger plus efficacement, il ne voulut confier, dans les premiers tems, qu'à des gouverneurs habiles le soin de la conservation des droits de la Compagnie et de la défense des territoires qu'elle avait acquis. Le premier de ces agens supérieurs fut le sage Dumas, qui, par ses talens et sa prudente fermeté, sut en imposer aux peuples de la presqu'île et se concilier leur confiance affectueuse. Pour leur inspirer encore plus de considération pour le pouvoir dont il était revêtu, il voulut prendre rang parmi leurs souverains et se fit délivrer, par l'empereur du Mogol, le firman qui l'élevait lui et ses successeurs à la dignité de Nabab.

Après cet excellent administrateur, parut Dupleix, d'abord simple employé de la Compagnie, et qui, par ses rares talens, était parvenu à fonder une nouvelle co-

lonie, qu'il présidait depuis douze ans au Bengale lorsqu'il fut appelé, en 1742, au Gouvernement général de tous les établissemens français. Les affaires de la Compagnie étaient alors dans l'état le plus florissant : elle avait acquis de vastes possessions sur la côte de Coromandel. Ses retours annuels en Europe étaient de 24 millions ; ses vaisseaux, montés par l'élite des marins, sillonnaient toutes les mers de l'Afrique et de l'Asie, et flottaient dans tous les ports de ces deux parties du globe. La guerre s'étant renouvelée, en 1744, entre la France et l'Angleterre, La Bourdonnais, qui s'était déjà illustré par sa belle administration à l'Isle de France, voulut prévenir Dupleix en s'emparant de Madras, principal établissement de l'ennemi dans l'Inde, et dont il savait que ce gouverneur méditait depuis long-tems la conquête. Il se hâte, en conséquence, d'armer à ses frais six vaisseaux de toute grandeur, rencontre et bat l'escadre anglaise en vue de Madras, et se rend maître de la ville. Peu disposé à laisser à un autre le fruit de sa victoire, il traite avec les habitans et promet d'évacuer la place moyennant une contribution de quatorze millions. Dupleix, furieux de se voir privé d'un triomphe qu'il ambitionnait, refuse, comme gouverneur général, de ratifier cette capitulation, arrive à Madras, livre cette ville au pillage et la réduit en cendres. La plus funeste mésintelligence éclate aussitôt entre les deux chefs. Les équipages, irrités de la perte des quatorze millions, dont il leur revenait un tiers, se révoltent; et, pour comble de malheur, l'escadre victorieuse, annullée par une tempête affreuse, essuie des avaries irréparables. Le trop vindicatif gouverneur rend son rival responsable d'un si grand désastre. Il le fait mettre aux fers et le renvoie dans cet état humiliant en France, où il est aussitôt renfermé à la Bastille pour récompense d'une victoire navale et de la conquête du chef-lieu du commerce anglais. N'ayant plus à redouter la présence de son vainqueur, l'ennemi, après avoir repris possession des auches de Madras, réuni toutes ses forces pour tirer une vengeance éclatante de la barbarie dont les Français avaient les premiers donné l'exemple, s'avança sur Pondichéry qu'il assiégea par terre et par mer. Aussi brave dans le danger qu'il était implacable dans sa colère, et quoiqu'ayant à combattre des forces doublement supérieures aux siennes,

le général français ne voulut écouter aucune proposition, se défendit en héros, et parvint, après 42 jours de tranchée ouverte, à forcer les Anglais de se rembarquer dans la plus épouvantable confusion.

La levée du siége de Pondichéry mit le comble à la haute réputation dont jouissait déjà Dupleix, et acheva de donner à la France la suprématie dans l'Inde. Les secours de tous genres, qu'il ne tarda pas à recevoir d'Europe, ne pouvaient arriver plus à propos, et il sut s'en servir habilement pour commencer l'exécution de ses vastes desseins. Convaincu que s'il pouvait une fois se faire des alliés des Nababs voisins des établissemens européens, il lui serait ensuite facile d'expulser les Anglais de l'Inde et de devenir l'arbitre de la péninsule, il ne s'occupa plus que de ce soin. Il commença d'abord par s'immiscer dans les débats qui divisaient les divers prétendans à la possession d'Arcate; et, non-seulement il réussit à l'assurer à son protégé, mais bientôt après il disposa de celle du Carnate; et, ce qui était d'une bien autre importance, de la vaste soubabie du Décan, première puissance de la presqu'île. Jamais la Compagnie n'avait été aussi puissante; et c'était, cependant, au génie d'un seul homme qu'elle en était redevable. Les Anglais, alarmés, commençaient à désespérer de pouvoir désormais résister à l'ascendant d'un pareil adversaire, lorsqu'un particulier obscur, un simple munitionnaire de leurs troupes, le trop célèbre Clives parut, pour la première fois, sur la scène où il ne tarda pas à remplir un rôle si brillant. Après avoir persuadé au conseil de Madras qu'il fallait, à quelque prix que ce fût, soutenir les droits des prétendans repoussés par les Français, il fut assez heureux, non-seulement pour affranchir du joug de ces derniers les deux princes les plus rapprochés de Madras et de Pondichéry, mais encore pour faire mettre bas les armes à plusieurs garnisons françaises. Ces succès, quelque importans qu'ils pussent paraître aux Anglais, firent peu d'impression sur l'esprit du général français, et l'on prétend même qu'il s'en félicita, puisqu'ils lui fournissaient l'occasion d'agir hostilement contre les possessions britanniques, incapables de se défendre contre la masse de forces qu'il allait déployer. Les Anglais regrettèrent bientôt de s'être

trop avancés; et, prévoyant tous les malheurs dont ils étaient menacés par un ennemi dont ils ne connaissaient que trop les talens et l'activité, ils ne virent plus d'autres ressources que de s'adresser à leur gouvernement. Le cabinet de Saint-James ne perdit pas un moment pour venir au secours de ses compatriotes. Certain que les ministres français, dont il connaissait si bien la faiblesse, sacrifieraient tout plutôt que de s'exposer à soutenir une nouvelle guerre, il les en menaça, s'ils ne se hâtaient pas de désapprouver hautement la conduite du gouverneur général de Pondichéry, en lui donnant un successeur et en le rappelant en Europe. Son attente ne fut pas trompée; le gouvernement français exécuta ponctuellement les ordres insolens qui lui furent remis par l'ambassadeur britannique. Le malheureux Dupleix, au lieu d'être protégé et secouru, fut destitué; et, forcé d'abandonner à un ennemi, dont l'expulsion était immanquable, le théâtre de sa gloire, il revint en France mourir de désespoir.

Pendant que la France s'avilissait dans l'Inde par la monstrueuse ingratitude dont elle avait payé les services du grand homme qu'elle avait sacrifié à la jalousie de ses éternels rivaux, Clives, pour récompense de ceux qu'il avait rendus, venait d'être comblé d'honneurs et appelé en Angleterre, pour y faire approuver les vastes projets qu'il avait conçus. Le directeur Godeken, homme probe, mais faible et timide, remplaça Dupleix; et, d'après ses instructions, eut ordre d'éviter toute altercation avec le gouvernement de Madras. Celui-ci, n'ayant plus aucun obstacle à craindre de la part de la France, se croyait dans la plus grande sécurité, lorsque le Soubab du Bengale, ennemi déclaré des Anglais, fut sur le point d'anéantir lui seul leur puissance, en s'emparant de Calcuta. Malheureusement pour ce prince, Clives revint alors d'Angleterre avec carte blanche. Cet habile officier, non content de la reprise de la ville conquise, résolut de punir le Soubab de son triomphe momentané, en lui enlevant sa couronne. Le succès justifia son audace, et tout le Bengale soumis reçut un fantôme de souverain, qui ne fut que le vassal et le tributaire de ses protecteurs. Cette conquête fut d'autant plus facile, qu'avant de s'en occuper, Clives, en s'emparant de Chandernagor, dès qu'il

eut eu connaissance de la reprise des hostilités en Europe, et en ne laissant plus un seul français dans le Bengale, n'eut plus à combattre que les naturels du pays. Une fois maîtres de ce vaste et riche pays ainsi que de la navigation du Gange, il ne restait plus aux Anglais qu'à chasser également leurs ennemis de la côte de Coromandel, ainsi que de celle d'Orixa, où ils dominaient; et, dès lors, l'Inde devenait pour eux une proie assurée. Le succès de cette audacieuse entreprise était au moins douteux; mais il cessa de l'être dès que le ministère eut confié la défense des intérêts de la Compagnie au général Lally, brave officier, il est vrai, mais privé de toutes les qualités et des talens qui convenaient à un homme qui devait être à la fois guerrier et administrateur. Le premier acte de son autorité fut de rappeler à Pondichéry l'habile et intrépide Bussy, qui gouvernait les quatre provinces de la côte d'Orixa. A peine cet ordre fut-il exécuté, que les Anglais s'emparèrent du vaste territoire auquel un caprice venait d'enlever son défenseur; et, par cette conquête rapide, ils privèrent leurs ennemis d'un revenu de dix millions. Honteux d'être l'unique cause de cette perte irréparable, Lally veut la compenser par la prise de Madras, et croit, malgré toutes les sages représentations qui lui sont faites pour le détourner d'une tentative aussi téméraire, qu'il se rendra aussi facilement maître de cette place importante que du fort Saint-David, qu'il a fait capituler. Il persiste, échoue complétement; et se trouve trop heureux de regagner Pondichéry après avoir perdu ses meilleures troupes et une grande partie de son artillerie. Les vainqueurs l'y poursuivent. Il veut encore tenter la fortune, en livrant une bataille qu'il perd et qui fait tomber au pouvoir des Anglais toutes les villes, les forts et les comptoirs que possédait la Compagnie sur la côte Coromandel. Il ne lui restait plus que la capitale de toutes ses riches possessions. Rien n'était encore désespéré, si Lally eût voulu suivre le conseil qu'on lui répéta cent fois de se réunir avec l'un des compétiteurs de la puissante soubabie du Décan, ce qui eût triplé ses forces et lui eût donné une supériorité numérique sur toutes celles que pouvait lui opposer l'ennemi. Mais, par suite de son indomptable opiniâtreté, il s'obstina à défendre Pondichéry. Il y fut bientôt bloqué, puis assiégé.

Enfin, après trois mois d'une résistance courageuse, il mit le comble aux fautes innombrables qu'il avait commises, en rendant cette ville sans capitulation. Les Anglais profitèrent de cet oubli impardonnable, pour exercer sur cette magnifique cité les terribles représailles par lesquelles ils avaient juré de venger l'incendie de Madras par Dupleix. Leur premier soin fut de déporter en Europe tous les individus attachés au service de la Compagnie. Toute leur fureur se porta ensuite sur la ville, qui devait expier, par sa destruction, les torts d'un seul individu, et ils ne s'en éloignèrent que lorsqu'ils eurent joui de la barbare satisfaction d'en voir écrouler le dernier pan de muraille et la dernière maison de quatre-vingt mille habitans, qui n'eurent plus que la voûte du ciel pour abri. Poursuivi par l'indignation générale, Lally essaya vainement, pendant les quatre ans que dura son procès, de se justifier, et finit par payer de sa tête la faute irréparable de ceux qui lui avaient confié une mission au-dessus de ses forces.

La chute de Pondichéry dut nécessairement entraîner l'anéantissement du commerce de la Compagnie. Par le traité de honteuse mémoire, signé en 1763, elle recouvra l'emplacement où gissaient les débris amoncelés de cette malheureuse ville et les contours qui en dépendaient, mais non les provinces dont elle avait été la capitale, ni l'influence qu'elle avait si long-tems exercée sur les princes Indous. Tel était alors l'épuisement de ses ressources, que ce ne fut que deux ans après le retour de la paix qu'il lui fut possible d'effectuer ses premiers armemens. Grâces à l'activité et à la confiance que sut inspirer le nouveau gouverneur, M. Law de Lauriston, Pondichéry se releva bientôt de ses ruines, et, en moins de quatre ans, fut peuplé de plus de 27 mille habitans; mais les destinées de la Compagnie étaient accomplies. Le commerce particulier, ruiné par la guerre désastreuse terminée depuis quatre ans, éleva des plaintes si multipliées contre le monopole, que le gouvernement, fatigué de les entendre, crut, pour les faire cesser, devoir sacrifier une Société, qu'il eût été de son intérêt et de sa justice de soutenir, et l'arrêt qui suspendit son privilége exclusif, fut enfin lancé le 13 août 1769. C'était proclamer les Anglais les souverains de l'Inde,

et renoncer à jamais à l'empire qu'il eût été encore possible de leur disputer. Tel est, Madame, le précis de l'histoire de cette compagnie fameuse qui prospéra tant qu'elle fut dirigée et défendue par des hommes qui lui avaient appartenu, et ne dut sa ruine qu'aux intrigans que lui imposa le gouvernement, lorsqu'il s'immisça si mal-à-propos dans tous les détails d'une administration qui devait lui être étrangère. Loin de lui être à charge comme on l'a prétendu pour consommer la ruine de cette Société, elle prouva que tant qu'elle a existé, et malgré les pertes qu'elle a dû éprouver pendant un demi-siècle, ses ventes en Europe ont excédé la somme de 600 millions, que depuis 1725 jusqu'en 1763, le bénéfice des marchandises d'exportation a varié de 35 à 40 pour cent, et celui sur les objets d'importation de 90 à 140, tandis que ses pertes maritimes n'ont jamais été au-delà de 3 pour cent. Loin d'avoir à lui reprocher de s'être exclusivement réservé d'aussi grands profits, on doit, au contraire, lui rendre la justice de reconnaître qu'elle en a consacré la majeure partie, pour former les premiers établissemens du Canada, de la Louisiane et de la Chine, du Bengale, du Sénégal, des côtes de Coromandel et du Malabar. On n'oubliera pas non plus, que c'est à elle que nous avons dû la création des colonies des isles de France, de Bourbon et celle du port de Lorient. Qu'on calcule ce qu'il lui en a coûté, pour construire des villes, des ports et les entretenir, élever des fortifications, bâtir et fournir des arsenaux, solder les autorités et les agens civils, soudoyer les troupes, pensionner ses employés, et l'on sera forcé de convenir que ceux qui, pendant 50 ans ont exercé le monopole de l'Inde, n'en ont pas seuls recueilli tous les fruits.

Le contrôleur-général Calonne, alarmé de voir le commerce particulier incapable de faire face aux dépenses nécessitées pour les expéditions lointaines de l'Inde et de la Chine, et craignant qu'il ne finît par être abandonné, ne put trouver d'autre moyen pour prévenir ce malheur, qu'en rétablissant en 1785, une Compagnie qui ne fût que l'ombre de celle dont je viens de vous donner la notice. Je vous en ferai connaître les résultats, lorsque je répondrai à votre question sur le motif de

la préférence que ses prédécesseurs donnèrent au lieu de Lorient, pour en faire l'entrepôt de leur immense commerce; sur ce, je prie Dieu, ma tante, qu'il vous ait en sa digne garde, et que vous ne me détourniez plus de mes occupations champêtres, pour devenir peut-être encore malgré moi, l'historienne de nos antipodes, si j'ai eu aujourd'hui le bonheur et le malheur de vous satisfaire.



NOTICE SUR LORD BYRON.

Nous venons un peu tard payer notre tribut de regrets et d'éloges au poëte célèbre que, depuis plusieurs mois, pleure la république des lettres. Toutes les nations ont, à l'envi, honoré sa mémoire; nos auteurs les plus illustres ont jeté des fleurs sur son tombeau; seul, au milieu de la douleur universelle, *le Lycée* a gardé le silence. Que l'on ne nous accuse pas, cependant, d'être insensibles à la perte cruelle qu'ont éprouvée, et les amis des lettres et les défenseurs des Grecs: si notre hommage est un peu tardif il n'en est pas moins sincère. Nous n'avons pas à craindre, au surplus, qu'il soit hors de saison; nous ne redoutons point que le nom du barde que nous célébrons soit déjà effacé de la mémoire de nos lecteurs. Lord Byron n'est pas un de ces hommes que l'on oublie aussitôt qu'un peu de poussière a recouvert leurs cendres: par ses écrits impérissables il est encore présent parmi nous, et il le sera toujours, car la gloire le rendra immortel (1).

Issu d'une famille aussi illustre qu'ancienne, allié à celle de ce fameux maréchal de Byron, le compagnon d'armes et l'ami d'Henri IV; lord Byron faisait remonter sa généalogie jusqu'à l'époque de la conquête. Ses ancêtres, originaires de la Normandie, quittèrent leur patrie dans le XI.e siècle, pour s'attacher à la fortune de Guillaume-le-Conquérant, qui leur en témoigna sa reconnaissance en leur accordant de vastes domaines

(1) In æternum per gloriam vivere censetur.

dans les comtés d'York, de Lincoln, de Nottingham et de Derby. Leur postérité n'a point déchu de son antique splendeur; souvent cité, et toujours d'une manière honorable, leur nom se joint au récit de tous les grands événemens de l'histoire d'Angleterre, et le sang des Byron s'est transmis, depuis l'invasion des Normands jusqu'à nos jours, par une suite non interrompue de personnages fameux. On peut citer particulièrement l'amiral Byron, aïeul du poëte, et devenu célèbre par son expédition dans la mer du Sud, sous les ordres du commodore Anson. Du côté de sa mère, miss Gorden, Byron pouvait se glorifier d'une origine non moins illustre, puisque par elle, il comptait les Stuart, les souverains de l'Ecosse, au nombre de ses aïeux.

Byron vint au monde dans le comté d'Aberdeen, le 21 janvier 1788. A l'époque de sa naissance, il ne semblait pas destiné à jouir des richesses immenses dont la fortune l'a, depuis, rendu possesseur; car son père, que ses déportemens firent surnommer Byron *le fou*, fut obligé de s'expatrier pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers. Demeurée veuve et sans ressources, ses biens ayant été entièrement dissipés par son mari, lady Byron se trouva seule chargée de l'éducation de son fils, qui, en raison de cette circonstance, ne porta dans ses jeunes années que le nom de sa mère, et fut appelé Georges Gordon. D'une complexion fort délicate et boiteux de naissance (1), ainsi que l'avaient été plusieurs de ses ancêtres, le jeune Gordon était d'une santé qui exigeait beaucoup de ménagemens; aussi lady Byron qui, privée de toute consolation et n'ayant que lui sur qui elle pût fonder toutes ses espérances, l'aimait avec la tendresse aveugle qu'une mère éprouve ordinairement pour un fils unique, le laissa-t-elle maître absolu de ses actions. Au lieu d'être assujéti à la tutelle et aux leçons d'un précepteur, Gordon n'eut d'autre occupation que de gravir les montagnes, de franchir les torrens, de traverser les lacs à la nage ou de lutter avec les jeunes montagnards écossais, seuls compagnons de son enfance. Cependant, ce tems d'oisiveté ne fut pas entièrement

(1) Une singularité digne de remarque, c'est que Walter-Scott est atteint de la même infirmité.

perdu pour lui; et, s'il ne contribua pas à son instruction, il fortifia sa santé et développa ses facultés intellectuelles. L'habitude de la fatigue et des exercices violens donna à ses membres de l'agilité et de la souplesse; ses idées s'agrandirent: il apprit de bonne heure à lire dans le livre de la nature; et son ame, exaltée à l'aspect des sites agrestes et sauvages de la contrée qu'il habitait, acquit une énergie prématurée, et cette hauteur indomptable, cette fierté indépendante qui, depuis, furent les traits distinctifs du caractère de lord Byron. L'on voit, en lisant ses ouvrages, combien furent profondes les impressions qu'il reçut dans son enfance: elles sont toujours présentes à sa pensée, il les rappelle sans cesse, et semble se complaire à décrire en détail les lieux où s'écoulèrent ses premières années.

Cependant, la constitution du jeune Gordon s'étant fortifiée par la vie active à laquelle il se livrait, lady Byron pensa qu'il était tems de lui faire commencer ses études, et l'envoya suivre, à Aberdeen, les leçons d'un maître élémentaire. Il était alors âgé de 9 à 10 ans, et déjà l'on pouvait apercevoir en lui quelques singularités de caractère, que l'âge n'a fait que développer. Aux heures de récréation, tandis que ses camarades s'adonnaient tout entiers aux jeux de leur âge, il se retirait à l'écart pour se livrer à des méditations étrangères à l'objet de ses études; rarement il prenait part aux divertissemens de ses condisciples; mais aussi, lorsqu'il le faisait, c'était avec une vivacité, une adresse qui étonnaient tous ses camarades; quoique moins robuste que la plupart d'entr'eux, il les surpassait à la course et à la lutte; et, lorsqu'il consentait à s'y prêter, c'était toujours lui qui était choisi pour diriger leurs amusemens.

Tandis que Georges Gordon était encore écolier à Aberdeen, un grand changement s'opérait dans sa fortune; son oncle, William Byron, mourut à l'abbaye de Newstead, le 17 mai 1798, laissant à son neveu une fortune considérable, avec le titre de baron de Byron et de Rochdale, qui était héréditaire dans sa famille depuis, qu'en l'année 1643, le roi Charles I.er en avait décoré un de ses ancêtres, en récompense de ses nombreux et fidèles services (1). Mais, quoique trop jeune encore

(1) Lord Byron se trouva, par la mort de son oncle, héri-

pour être insensible aux avantages que donnent le rang et les richesses, Byron se montra peu ému de cette élévation subite : il fit voir dès lors, que, pour établir sa réputation dans le monde, il comptait plus sur son caractère et ses talens que sur des titres héréditaires, ou sur les faveurs périssables de la fortune. Un de ses condisciples lui demandait, à cette occasion, pourquoi on l'appelait *Dononus de Byron*; il répondit, avec une froide indifférence : « Je n'y suis pour rien; hier la fortune m'a exposé au fouet pour une faute que je n'avais pas commise; aujourd'hui, elle fait de moi un lord, parce qu'un autre a cessé d'exister : je n'ai pas là sujet de la remercier, car je ne lui demande rien. » C'est ainsi que, dès la plus tendre enfance, Byron annonçait cette volonté ferme qu'il a constamment manifestée dans un âge plus avancé, de ne dépendre que de lui seul, et de ne rien devoir qu'à lui-même.

Ce changement, qui survint dans la position de Gordon, fit bientôt changer aussi le plan d'éducation que sa mère avait adopté pour lui. Il fut enlevé à lady Byron et confié à la tutelle du comte de Carlisle, devenu son oncle, par son mariage avec Isabelle de Byron, femme d'un esprit distingué, qui s'est fait, ainsi que son fils, un nom dans les lettres. Par les soins de son tuteur, Byron fut placé d'abord à l'école de Harrow, puis au collége de la Trinité, à l'université de Cambridge, où il ne tarda pas à manifester et à développer ses talens et ses défauts. La lecture des poëtes, dont il faisait son occupation favorite, annonçait déjà son goût pour la poésie; mais, en même tems, les critiques amères qu'il dirigeait souvent contre le mode d'enseignement adopté par l'université, faisaient assez connaître son caractère frondeur et saty-

---

d'une fortune considérable qu'il a encore augmentée. On a prétendu qu'au lieu de chercher à tirer parti de ses ouvrages pour accroître ses richesses, il en faisait présent à ses amis; le fait est inexact. Lord Byron s'est toujours montré grand et plein de mépris pour les auteurs qui trafiquent de leur réputation; mais

Il pensait qu'un auteur, peut sans honte et sans crime.
Tirer de son travail un tribut légitime;

et les sommes que produisit la vente de ses ouvrages furent très-considérables, puisque, d'après l'état publié par son libraire, M. Murray, lord Byron a reçu, en total, 15,455 liv. sterl. ou 386,375 fr. de notre monnaie.

rique. Ce qui prouve, cependant, que ses censures n'étaient pas uniquement dictées par la mauvaise humeur ou le ressentiment d'une punition injuste, c'est que, tout en blâmant la méthode, il faisait l'éloge des maîtres. Au reste, on cite de Byron, écolier, un trait de bizarrerie qui doit trouver ici sa place. Il avait choisi, pour compagnon d'études, un jeune oursin, pour lequel il avait conçu une telle affection, qu'il le tenait constamment dans sa chambre, et il l'y laissa au moment de son départ, en disant que c'était un candidat pour la première bourse vacante (1).

Lord Byron avait environ dix-neuf ans, lorsque, prenant congé des pédagogues et de l'université, il se retira dans ses terres; et là, il s'occupa à rassembler et à mettre en ordre quelques petits poëmes qu'il avait composés au collége, et qu'il livra à l'impression sous le titre de *Mes Loisirs*. Ce recueil de poésies médiocres, sorti d'une presse obscure de Newark, devait rester ignoré, ou se répandre seulement dans un petit cercle d'amis, à qui il était destiné; imprimé sans prétention, il ne méritait ni les éloges ni la critique. Cependant, la *Revue d'Edimbourg*, journal redouté des auteurs, qui, à cette époque, faisait les réputations et disposait des couronnes littéraires, censura amèrement les essais de lord Byron. Voulant apparemment se dédommager sur lui des éloges mendiés qu'ils avaient prodigués à des protégés sans talent, les rédacteurs s'armèrent de toute leur sévérité envers le jeune présomptueux qui, dédaignant les sollicitations et les intrigues, n'avait compté que sur son génie pour établir sa réputation, et le

(1) Quelqu'extraordinaire que puisse paraître ce goût passionné pour un animal aussi laid que l'ours, Byron n'est pas le seul en qui on l'ait remarqué. On rapporte que le duc de Wharton, voyageant avec son gouverneur, acheta un petit ours auquel il était si attaché, qu'il ne le quittait ni le jour ni la nuit, au grand déplaisir de son pédagogue. Enfin, rendu à Genève, le bizarre duc partit brusquement pour Lyon, laissant derrière lui le jeune Bruin, son gouverneur, avec la lettre que voici : — « Ne pouvant plus long-tems supporter vos manières, j'ai jugé convenable de me séparer de vous; mais, pour que vous ne soyez pas seul, je vous ai laissé mon oursin, comme le personnage du monde dont la société vous convient le mieux.

jugèrent avec une dureté à laquelle on était loin de s'attendre, en considérant le titre modeste de l'ouvrage et la jeunesse de l'auteur. Les journalistes écossais avaient cru, sans doute, qu'ils écraseraient impunément un jeune écolier sans appui; mais ils ignoraient à qui ils avaient affaire, et ils l'apprirent à leurs dépens. D'un amour-propre irascible, violent dans ses ressentimens, Byron, piqué au vif, jura de se venger. Il rassembla toutes ses forces, et l'indignation dont il était enflammé (1), donnant à son génie une nouvelle vigueur, il s'éleva, dès son début, à une hauteur que, malgré ses succès, il n'a jamais surpassée. Sa réponse, intitulée : les *Poëtes Anglais et les Journalistes d'Écosse*, est le modèle du genre. Par cette satire, où s'unissent, à l'élégance de la versification et à la force du style, le sel piquant d'une bonne plaisanterie, la finesse des pensées et la profondeur des observations, il prouva, tout d'un coup, la flexibilité de son talent, et réduisit au silence ses adversaires couverts de ridicule.

Après cet éclair de génie, qui étonna et confondit ses ennemis mêmes, Byron demeura quelque tems dans l'inaction (2), partageant ses loisirs entre Londres et l'*Abbaye de Newstead* (3). Ce château magnifique, un des plus beaux monumens d'architecture gothique qui existent en Angleterre, reçoit encore un nouveau lustre de cette circonstance, qu'il fut donné par Henri VIII à Byron, un de ses favoris. Byron prit plaisir à orner cet antique manoir; mais les embellissemens qu'il y fit à grands frais, annonçaient plutôt la brillante imagination d'un poëte que les sages précautions d'un père de famille. Tandis que, dans tous les appartemens, il étalait un luxe asiatique, il négligeait les toitures, de sorte qu'avant peu d'années, la pluie avait gâté ses plus riches ameublemens : les tentures, endommagées par l'humidité, tombaient en lambeaux et couvraient

---

(1) *Facit indignatio versus.*

(2) Lord Byron fit suivre sa première satire d'un petit poëme intitulé : *Avis à Horace*. Mais à peine l'ouvrage fut-il sous presse, qu'il le supprima.

(3) Byron en donne la description dans le 13.e chant de *Don Juan* stances LV — LIX.

de leurs débris les tapis superbes et les draperies d'or et de soie dont les lits étaient décorés. Quant à l'extérieur, Byron le négligea entièrement; il laissa aux sites romantiques qui entourent le château toute leur sauvage rudesse; les jardins, à l'abandon, n'offraient aucune trace de culture; et, sans les statues que l'on apercevait de distance en distance, le parc aurait semblé un désert. C'est dans cette résidence que Byron passa une grande partie de sa jeunesse et les intervalles de repos que lui laissèrent ses longs voyages. Les paysans de la contrée conservent encore le souvenir des plaisirs bizarres auxquels il aimait à se livrer; le divertissement que, suivant eux, il choisissait de préférence, était de se promener en bateau sur le lac de Newstead avec deux énormes chiens de Terre-Neuve; rendu au milieu du lac il abandonnait les rames et se précipitait dans les flots; ses fidèles compagnons ne manquaient pas de voler à son secours et chacun d'eux le saisissant de son côté par le collet de l'habit, il se laissait conduire tranquillement à terre.

Lord Byron avait une affection toute particulière pour l'un de ces animaux, et l'on voit encore dans le jardin de Newstead le mausolée en marbre blanc qu'il lui fit élever et sur lequel il grava cette inscription. — « Vous qui contemplez ce monument modeste, passez.... vous n'accorderiez pas une larme à celui qu'il honore. Ce marbre couvre les restes d'un ami, je n'en eus qu'un seul, et c'est ici qu'il repose. »

Cet amour de la solitude, ces singularités de caractère qui se développèrent de bonne heure chez lord Byron, l'éloignement que, dans ses voyages, il témoigna toujours pour la société de ses compatriotes; son esprit mordant et chagrin fournirent à ses ennemis un prétexte plausible pour l'accuser de misanthropie, et il semble que lui-même prit plaisir à fournir un nouvel aliment à leurs calomnies, par l'étrange manie de faire monter, en forme de coupe, un crâne humain. Cependant peut-on supposer qu'il était misanthrope, l'auteur passionné qui a mis tant de sensibilité dans ses ouvrages, le poëte aimable qui a répandu dans ses chants une si douce mélancolie? Celui qui sait nous faire verser des larmes sur des infortunes imaginaires, peut-

il être insensible à des malheurs réels ? Le poëte ne vit que d'enthousiasme : ce sont les agitations d'un cœur brûlant, ce sont les élans d'une imagination ardente qui inspirent de beaux vers, et non une ame glacée par la haine des humains. Est-ce un misanthrope, celui qui a donné des pleurs à la mémoire d'un chien fidèle ? Est-ce un misanthrope celui qui, se sacrifiant tout entier pour la liberté des peuples qu'il avait adoptés, leur a donné sa fortune et sa vie même ; car il est mort de douleur, le cœur déchiré par le spectacle de leurs dissentions ? Voilà l'homme que l'on accuse de dureté et d'égoïsme. Mais, parmi les philanthropes de nos jours, parmi ces philosophes à grands sentimens qui prêchent la plus sublime morale, en est-il beaucoup qui soient capables d'un dévouement aussi désintéressé ? En est-il beaucoup, à une époque où les hommes font leur Dieu de leur argent, qui veuillent, comme lord Byron, se sacrifier sans réserve, je ne dis pas à des parens, à des amis ; mais à un peuple étranger et peut-être ingrat.

Il est facile de se méprendre sur le véritable mobile de nos actions ; une sensibilité excessive donne souvent l'apparence de la misanthropie : celui qui aime beaucoup, veut être aimé de même ; et, las d'offrir son amitié brûlante à des êtres qui en sont indignes, il finit par fuir les humains qui ne peuvent lui donner ce qu'il attendait d'eux. Certes, Rousseau n'était pas né pour être misanthrope. Doué d'une sensibilité exquise et d'un cœur brûlant, tourmenté du besoin d'aimer et d'être aimé, il n'aurait fallu qu'un ami sincère ou une amante fidèle, pour assurer le bonheur de sa vie ; mais son orgueil indomptable, son excessive susceptibilité, le rendirent à charge à lui-même et insupportable aux autres ; malheureux, parce qu'il croyait l'être ; toujours dupe des illusions d'une imagination déréglée et d'un jugement faux, il se plaignit sans cesse d'être trompé, et finit par l'être ; et, en croyant voir partout des ennemis, il s'en créa de véritables. Tel fut peut-être lord Byron : aimant les hommes et digne d'en être aimé, on le vit toute sa vie prêt à voler au secours des malheureux ; mais né fier, indépendant, poussant la franchise jusqu'à la rudesse, il fronda sans ménagement les travers

et les préjugés de son siècle. Le rang ou la naissance n'était rien pour lui ; ennemi juré du vice, il le poursuivait partout ; et, par ses observations aussi piquantes que profondes, il déchira le voile épais sous lequel l'hypocrisie cherchait à se cacher. Cette censure hardie, mais imprudente, lui attira des ennemis irréconciliables ; les hypocrites qu'il avait démasqués ne purent le lui pardonner ; et les personnes mêmes que leur inclination portait vers lui, écartées par cette rudesse apparente, finirent par s'en éloigner, et ne surent pas distinguer, sous cette enveloppe trompeuse, les vertus qu'elle couvrait.

Cependant, les traits de bonté et même de bonhomie que l'on rapporte de lord Byron, prouvent que son caractère a été étrangement calomnié.

A l'époque où il se disposait à voyager sur le continent, un jeune Irlandais, informé de son prochain départ, conçut le projet de s'offrir à lui en qualité de secrétaire. En conséquence, il mit dans sa parure autant de propreté et d'élégance qu'il lui fut possible, et se dirigea vers la demeure de lord Byron, dans l'Albanie (1). Sa Seigneurie était à la porte de son hôtel, et se disposait à monter en voiture, lorsqu'elle fut arrêtée par le candidat secrétaire. Celui-ci commença par faire longuement l'éloge de ses talens : il s'étendit ensuite sur la route qu'il convenait de prendre, et étala à ce sujet beaucoup d'érudition géographique. Il finit par présenter sa requête, en demandant à quel jour serait fixé le départ. — « Mon cher Monsieur, répondit Byron, avec bonté, nous partons à l'instant ; et vous voyez que je ne puis accepter vos services, car ma chaise de poste n'est qu'à deux places, et mon coquin de valet de chambre s'est emparé de la première. »

Ses heureuses dispositions ne furent point altérées par ses voyages ; et lorsqu'à son retour, il fit un long séjour à Newstead, une infinité de personnes reçurent des preuves de sa générosité. Mais la plupart de ces actes de bienfaisance sont demeurés ignorés ; car le plus sûr moyen de perdre tout droit aux faveurs de lord Byron était de les publier. On peut citer, cependant, quelques

(1) Quartier de Londres.

traits honorables qui ont échappé à l'oubli auquel il les avait condamnés.

Une jeune personne d'un mérite distingué, et qui jusqu'alors n'avait pas eu l'occasion de tirer parti des talens que lui avaient procuré une bonne éducation, se trouva réduite, par les malheurs qu'éprouva sa famille, à la plus dure extrémité. Les protecteurs dont elle espérait du secours étaient éloignés ; de sorte que, ne sachant plus à qui s'adresser, pressée d'ailleurs par les souffrances de tout ce qui l'entourait, plus encore que par les siennes propres, elle prit la résolution de s'adresser à lord Byron, pour le prier de souscrire à un petit volume de poësies qu'elle se proposait de publier. Elle ne le connaissait que par ses ouvrages ; mais, d'après ces mêmes écrits, où quelques personnes ont trouvé la preuve que l'auteur était un monstre, elle jugea qu'il devait être humain et compatissant. Elle ne s'était point trompée. Introduite dans le cabinet de lord Byron, où elle entra d'un pas mal assuré et respirant à peine, elle lui expliqua en peu de mots l'objet de sa visite. Byron l'accueillit avec bonté ; il écouta son récit avec une attention marquée ; et, lorsqu'elle eut fini, il chercha, en lui parlant avec une douceur et une affabilité dont elle fut vivement touchée, à détourner son attention d'un sujet qui devait être pénible pour elle. Pendant ce tems, il écrivit un billet qu'il lui remit, en disant : « Voilà le montant de ma souscription ; mais, ajouta-t-il, je ne ferai aucune démarche pour vous procurer d'autres souscripteurs ; nous sommes jeunes l'un et l'autre ; la calomnie est active, et mes soins vous seraient plus nuisibles qu'utiles. » La jeune auteur se retira, confondue de la délicatesse de ce procédé ; et ce ne fut qu'après être descendue dans la rue, qu'elle s'aperçut, en ouvrant le billet que lord Byron lui avait remis, qu'il contenait une traite sur son banquier, pour la somme de cinquante livres sterlings.

Un autre trait semblable, nous semble digne d'être rapporté : Un jeune homme, d'un comté éloigné, et qui s'était brouillé avec son père pour quelques guinées qu'il avait dissipées en folles dépenses, se trouvait à Londres, sans amis, sans argent, et par conséquent dans la plus grande détresse. Enfin, ne sachant où donner de la tête,

il composa un mauvais poëme, qu'il courut offrir à tous les libraires. La plupart le refusèrent avec mépris; l'un d'eux, cependant, lui dit que, pour dix livres sterlings, il l'imprimerait et partagerait avec l'auteur les bénéfices de la vente. Transporté de joie, notre poëte sortit du magasin à l'étourdi, et courut jusqu'à Piccadilly, sans savoir ce qu'il faisait ni où il allait; enfin, épuisé de fatigue, il s'arrêta à l'entrée de l'Albanie, tenant son manuscrit à la main. Le hasard voulut que lord Byron passât en ce moment; et, frappé de l'attitude singulière de ce jeune homme, il l'aborda sur le champ. En un instant l'histoire fut contée, et le rimailleur introduit dans l'appartement du poëte. « — Ainsi, vous vous êtes querellé avec votre père? — Hélas oui! répondit le jeune homme les yeux baissés. — Et, pour dix livres, vous feriez imprimer votre poëme et vous auriez la moitié des bénéfices? — Oui, dit le jeune écrivain, en relevant la tête. — Et combien vous faudrait-il pour vous réconcilier avec votre père? Autant; dix livres sterlings. — Eh bien, les voilà! donnez-les à votre père, et laissez-lui le soin de publier votre poëme, si cela peut lui faire plaisir; voici en outre cinq livres pour vous, et hâtez-vous de partir. — » Étonné de cette générosité inespérée, notre jeune homme se disposait à remercier son bienfaiteur; mais déjà il avait disparu.

Certes, de pareils traits, et les amis de lord Byron pourraient en citer beaucoup d'aussi honorables, sont loin d'annoncer la haîne des humains: ils suffisent sans doute pour répondre aux calomnies que l'on a répandues contre lui. Son caractère présente, il est vrai, certaines particularités qu'il serait difficile d'expliquer; mais quel est l'homme dont les actions sont entièrement conformes aux règles de la droite raison? D'ailleurs l'étonnement qu'inspirent les singularités que l'on remarque dans lord Byron cesserait peut-être, si nous connaissions les véritables motifs de sa conduite; ses actions mieux appréciées, sembleraient moins bizarres; et c'est à cet égard, surtout, que l'on ne saurait trop déplorer la perte des mémoires où il rendait compte de sa vie privée. Il les avait confiés à l'amitié de Thomas Moore qui en avait annoncé la publication; et, tout-à-coup, nous avons appris que ces mémoires avaient été livrés

aux flammes. On ne peut en blamer Thomas Moore, si, comme on le prétend, il n'a agi ainsi que pour se conformer aux volontés de Byron lui-même; mais, quoi qu'il en soit, l'on regrettera toujours, sous le rapport moral et littéraire, un ouvrage qui nous promettait des détails curieux sur un des hommes les plus extraordinaires de son siècle (1).

Mais le désir de venger lord Byron des injustes attaques de ses ennemis, nous a un peu écartés de notre sujet: reprenons l'ordre des tems.

Parvenu à sa majorité, lord Byron résolut d'augmenter ses connaissances et d'étudier, en voyageant, les hommes et leurs institutions. Ce ne fut point, comme on l'a prétendu, une inquiétude vague, le besoin de changer de place pour éviter l'ennemi ou fuir le chagrin, qui le détermina à quitter sa patrie; ce ne fut pas non plus une vaine curiosité, un désir frivole de contempler des ruines, d'étudier des langues étrangères ou de voir des peuples et des costumes différens; une soif ardente du savoir, une volonté ferme d'étendre le cercle de ses idées et de connaître les hommes en les observant par lui-même, voilà ce qui porta lord Byron à voyager. Aussi, personne ne grava plus profondément dans sa mémoire le souvenir des lieux qu'il avait parcourus, et des événemens dont ils avaient été le théâtre; personne ne fit des progrès plus rapides dans la connaissance des mœurs, des coutumes, des lois et des institutions des peuples qu'il visita. On trouve, dans ses ouvrages, et dans les notes dont il les a accompagnés, des notions plus précises et plus exactes sur les contrées qu'il décrit, que dans tous les récits des auteurs de voyages.

Ce fut vers l'est de l'Europe que Byron dirigea ses premières excursions: il s'embarqua à Falmouth avec sir John Com Hobhouse, que son goût pour les lettres et son ardent amour de la liberté rendaient digne d'être le compagnon de voyage de lord Byron, et fit voile vers Lisbonne, où il s'arrêta pendant quelques mois; après quoi il se rendit, par le midi de l'Espagne, aux

(1) Nous espérons que les conversations de lord Byron, que publie en ce moment le capitaine Medwin, nous dédommageront de cette perte.

bords de la Méditerranée; et, se rembarquant de nouveau il alla prendre terre aux pieds des montagnes de l'Albanie. Son male génie se réveilla à l'aspect de cette contrée agreste, qui lui rappelait ses jeunes années; et, frappé du caractère fier et entreprenant de ses habitans, il prit plaisir à le retracer souvent dans ses ouvrages. Bientôt il traversa, en tout sens, la terre classique de la Grèce, et y puisa de nouvelles inspirations; son imagination ardente, que, dès sa plus tendre enfance, anima l'amour des lettres et des arts, fut vivement émue à l'aspect de cette belle contrée qui parle à l'ame par les souvenirs et aux sens par la beauté de ses sites enchanteurs. Nourri de la lecture des anciens, il se plaisait à les relire encore en parcourant les lieux qu'ils ont décrits avec une telle exactitude, qu'on les reconnait encore aujourd'hui, malgré les changemens qu'ont opérés plusieurs siècles. En foulant la cendre des héros, il s'enflammait au récit de leurs exploits, et brûlait du désir de devenir leur émule de gloire en les imitant. Mais, de toutes les actions que l'antiquité rapporte il en était une seule qu'il pût renouveler, et il le fit. Museus a chanté les tendres amours de Héro et Léandre, et a célébré, en vers pompeux, la constante ardeur de l'amant téméraire qui, chaque nuit, guidé par une faible lumière, traversait l'Hellespont à la nage pour rejoindre sa bien-aimée. Aussi intrépide nageur, Byron, sans autre motif que le désir de vérifier si le fait était possible, entreprit de parcourir le même trajet. Le phare lumineux qui guidait Léandre, ne brillait plus sur la tour de Sestos; mais l'imagination du poëte y suppléait : il effectua heureusement la traversée, et acquit la réputation d'un habile nageur; mais il paya cher son triomphe, car il gagna la fièvre, ainsi qu'il le rapporte lui-même d'une manière assez plaisante (1).

Ce fut pendant son séjour en Grèce que Byron traça le plan de la plupart de ses ouvrages, et qu'il en composa même la plus grande partie; l'on s'aperçoit aisément, par l'exactitude des détails et la fidélité des descriptions,

---

(1) *Stang as Written after Swimmung from Sestos to Abydos.* 1810. T. 6, p. 210, édit Baudry.

que ses poëmes ont *été écrits*, sur les lieux mêmes qui les ont inspirés.

Après une absence de trois ans, Byron revint à Londres et publia les deux premiers chants du *Pélerinage de Childe Harold*. Jamais ouvrage n'excita plus de sensation et ne fut accueilli avec des applaudissemens plus unanimes. Un cri d'admiration s'éleva de toutes parts : on plaça d'un commun accord le jeune poëte à côté de Walter-Scott, qui jusque-là avait tenu sans partage le scèptre de la poësie; et la *Revue d'Edimbourg* elle-même, oubliant ses anciennes querelles, éleva jusqu'aux nues son terrible antagoniste. Cependant, quelque complet que fut ce premier succès, lord Byron ne s'en laissa point enivrer : il pensa que, pour assurer sa réputation, il devait remplir les espérances que son premier début avait fait concevoir, et il fit suivre *Childe Harold* de différens poëmes, qui mirent le sceau à sa gloire. *Le Giaour, la Fiancée d'Ab'ydos, le Corsaire, Lara, les Mélodies Hébraïques* se succédèrent rapidement et furent accueillis avec la même bienveillance.

Au faîte de la gloire, lord Byron semblait goûter un bonheur inaltérable: possesseur d'une immense fortune, héritier d'un grand nom dont il rehaussait encore l'éclat par son mérite personnel, étranger à toutes les discussions politiques, et préférant aux honneurs de la pairie, que lui assuraient ses titres et son rang, le repos d'une vie privée, il jouissait jeune encore d'une réputation brillante que la renommée accorde rarement aux auteurs vivant. Universellement applaudi, admiré, il semblait atteindre au faîte de la félicité, lorsque soudain son bonheur fut troublé, précisément par un événement qui semblait destiné à le consolider.

Lord Byron épousa, le 2 janvier 1815, la fille unique de sir Rolph Milbank Noël, baronnet du comté de Durhem, héritier des dignités et des richesses immenses de l'illustre maison de Wentworth. Mais cette alliance, qui doubla sa fortune, empoisonna le reste de sa vie. Peu de mois après leur union, une rupture éclata entre les deux époux; on ignore quelle en fut la cause. Le public, excité par la malignité naturelle, et par cette ardente curiosité qui le porte à scruter les moindres actions des hommes célèbres qui commandent

son admiration, s'empara de cet événement et l'expliqua par les suppositions les plus absurdes (1); mais les véritables motifs de la séparation sont restés inconnus, et peut-être est-il convenable, aujourd'hui que la mort a mis un obstacle insurmontable à toute réconciliation, de respecter le voile qui couvre ce mystère.

Lord Byron avait, avant son mariage, la réputation d'un homme galant; il était loin de s'en défendre; et d'ailleurs la célébrité qu'il acquit par ses écrits, son esprit aimable et le caractère ardent qu'on lui connait, ne permettent guère de douter qu'il n'ait aimé les femmes et qu'il n'ait eu quelque succès auprès d'elles. D'un autre côté, il avait conçu, dans sa jeunesse, une violente passion pour Miss Claworth qu'il a chantée dans *Ses Loisirs*, sous le nom de Marie, et dont il ne put obtenir la main, peut-être parce qu'un de ses ancêtres avait été tué en duel par le grand oncle de lord Byron. Néanmoins et malgré les regrets qu'exprime à ce sujet lord Byron, il ne parait pas que lady Byron ait eu à se plaindre d'être négligée par lui.

Au surplus, si lord Byron eut des torts, il les a réparés peut-être en pardonnant à lady Byron ceux qu'elle avait eus à son tour; car on ne doit pas oublier que ses dernières paroles, à son lit de mort, furent l'expression de sa tendresse pour sa femme, sa sœur, et sa fille, unique fruit de son union. Cette conduite de lord Byron dispose en sa faveur, et contraste avec celle de lady Byron, s'il est vrai, comme on le prétend, qu'elle ait refusé d'aller recevoir les dépouilles mortelles de son époux.

Immédiatement après cette séparation, lord Byron se

---

(1) Plusieurs journaux de Londres ont répété, sur la foi d'un journaliste de Dublin, que miss Mardyn, célèbre actrice, se trouvant un jour chez lord Byron, sa présence devint le motif d'une scène de jalousie entre les deux époux; que mylord s'étant emporté, une altercation très-vive s'ensuivit, à la suite de laquelle il ordonna à mylady de sortir sur-le-champ de l'hôtel, dans le carrosse même qui était destiné à miss Mardyn. Cette fable ridicule fut tellement accréditée, que miss Mardyn se crut obligée de faire insérer une lettre dans les journaux, pour affirmer que de sa vie elle n'avait parlé à lord Byron.

décida de nouveau à voyager, et publia, en partant, cette petite pièce si connue, intitulée : *Adieu*, et où règnent une douceur et une sensibilité inexprimables. En quittant l'Angleterre, il traversa la plaine de Waterloo, encore blanchie par les ossemens des braves qui y ont succombé, et paya un juste tribut d'éloges aux mânes de ses compatriotes. Il remonta ensuite le cours du Rhin, s'éleva sur les sommets majestueux des Alpes, parcourut les bords du lac de Genève; et, rempli d'inspirations nouvelles à l'aspect de ces lieux si vantés, il fit paraître la suite du Pélerinage de Childe Harold. Animé de ce zèle patriotique qu'on lui a vainement refusé, il parut s'élever encore au-dessus de lui-même en célébrant la valeur et la gloire de ses compatriotes; et, parmi tous les poëmes que la trop fameuse journée de Waterloo a inspirés, il n'en est aucun qui mérite d'être comparé au 3.e chant de Childe Harol.

Plusieurs petits poëmes, entr'autres *le Prisonnier de Chillon*, *Manfred* et *les Lamentations du Tasse*, parurent bientôt après. Byron passa en Italie; et, le beau ciel de cette heureuse contrée fournissant à son imagination des images plus riantes, il publia *Beppo et Mazeppa*, où l'on remarque une légèreté de style qui n'existe pas dans les premiers ouvrages de l'auteur. C'est également en Italie qu'il traça le plan, et qu'il commença l'exécution du plus considérable de tous ses ouvrages, de celui qui lui a mérité le plus d'éloges et de critiques, *Don Juan*. C'est dans ce poëme qu'il déploie toute la fécondité de son talent, en prouvant combien il lui était facile de prendre tous les tons. Sous sa plume, la langue anglaise devient aussi flexible qu'harmonieuse. Il passe du grave au doux, du plaisant au sévère; aux images les plus gracieuses il fait succéder les descriptions les plus sombres, sans que rien paraisse contraint ou forcé; tout est facile, naturel : il peint, avec la même aisance, le crime ou le ridicule; et, dans ses tableaux, tantôt légers, tantôt profonds, et toujours vrais, il retrace successivement tous les penchans, toutes les passions qui peuvent agiter le cœur de l'homme. Mais, si, malgré quelque négligence de style, *Don Juan* donne peu de prise à la critique littéraire, il n'en est pas de même sous le rapport moral : des détails licencieux, des opinions aussi fausses que per-

nicieuses ne sont point rachetés par des observations délicates et des satyres pleines de verve. Aussi, lorsque Byron présenta son poëme à M. Murray, son libraire, celui-ci fut si effrayé de la hardiesse des principes professés par l'auteur, qu'il refusa d'y attacher son nom : il ne fit paraître que celui de l'imprimeur. L'événement sembla justifier ses craintes : *Don Juan* excita de vives réclamations; et, de toutes parts, l'opinion publique sembla se prononcer contre l'auteur, que l'on accusa d'immoralité et d'athéïsme. Il est permis de supposer que les hypocrites, que le poëte, armé du fouet sanglant de la satyre, avait immolés à la risée publique, saisirent avec avidité un prétexte pour se venger, en déguisant leur ressentiment sous un voile sacré. Néanmoins, le zèle le plus indulgent sera forcé de convenir que l'on ne peut disculper entièrement lord Byron.

Cependant, plusieurs chants de *Don Juan* parurent à de courts intervalles, et obtinrent le plus grand succès. Dans le même tems, lord Byron publia plusieurs tragédies, *Werner*, *les Deux Foscari* et *Faliero* (1), ainsi que quelques drames tirés des écritures sacrées, et qu'il intitula *Mystères*. Au nombre de ceux-ci, on remarque *Le Ciel et la Terre*, où, par un hasard étrange, l'auteur a traité le même sujet sur lequel s'exerçait également Thomas Moore, dans son poëme intitulé : *les Amours des Anges*. Il est assez curieux de comparer ces deux ouvrages des deux plus grands poëtes que l'Angleterre ait produits de nos jours, et d'observer la marche différente qu'ont suivie les deux auteurs, en traitant le même sujet. A la même époque, parut aussi *Caïn*, poëme irréligieux, où les opinions les plus hardies du fatalisme étaient ouvertement professées, et qui parut assez dangereux pour devoir être condamné dans le pays du monde où l'on respecte le plus la liberté de la presse. Ces drames et les articles qu'il fournit au *Libéral*, journal littéraire,

(1) On se rappelle la singulière contestation à laquelle cette pièce a donné lieu. Le directeur d'un théâtre de Londres l'avait fait représenter sans le consentement de l'auteur ; lord Byron s'en plaignit ; et, après d'assez longs débats, défense fut faite aux acteurs de jouer *Faliero*. Nous n'avons pas encore vu, en France, nos auteurs élever de semblables réclamations.

qu'il avait créé en Italie, avec une société d'amis, furent les dernières productions littéraires de lord Byron. Mais, soit que le *Libéral* déplut par son style virulent, soit que le talent de lord Byron ne suffit pas pour racheter la faiblesse de ses collaborateurs, ce journal ne se soutint pas long-tems; alors, abandonnant le commerce des muses, Byron donna à toutes ses idées une autre direction.

La Grèce lui avait toujours été chère. Passionné pour la poësie et grand admirateur des anciens, il avait de bonne heure puisé dans leurs ouvrages un ardent amour pour cette terre favorisée du ciel, antique berceau des lettres et des arts. Cette passion ne fit qu'augmenter par le séjour de plusieurs années qu'il fit dans la Grèce; et, devenu témoin de la malheureuse condition de ses habitans et de la barbare oppression de leurs tyrans, il sentit redoubler encore l'intérêt qu'il avait toujours éprouvé pour eux. Aussi, lorsque, secouant leurs chaînes, et se rappelant que le sang qui coule dans leurs veines n'est pas fait pour l'esclavage, les Grecs levèrent l'étendard de la liberté, lord Byron vola le premier à leur secours, prêt à tout sacrifier pour soutenir une cause sainte et éteindre les rivalités qui s'allumaient déjà entre les différens chefs de l'insurrection et menaçaient d'anéantir la république naissante. Engagé avec ardeur dans cette lutte, entre la servitude et le despotisme, son ame, brûlant de l'amour de la liberté, fut souvent déchirée par les revers qu'essuya sa patrie adoptive. Cependant, ce qui l'affligea plus vivement encore, fut le spectacle des divisions intestines qui agitèrent ce malheureux pays, et la douleur qu'il en éprouva fut peut-être la véritable cause de sa mort. Les Philhellènes avaient établi à Missolonghi un atelier et un arsénal; un capitaine Suliote voulut le visiter avec sa suite: on lui en refusa l'entrée. Irrité de cet affront, le barbare s'arme d'un pistolet, le dirige à bout portant sur le chef de l'établissement et l'étend roide mort sur la place; une rixe s'ensuivit, et plusieurs personnes y périrent. Lord Byron se trouvait sur les lieux; l'officier tué était un Prussien à son service, et sa perte l'affecta si vivement, qu'il fut saisi, sur le champ, d'une violente attaque de nerfs qui fit craindre pour ses

jours. Il se rétablit cependant, mais c'était pour succomber, quelques mois plus tard, au moment où tout danger paraissait éloigné. Le 9 avril 1824, lord Byron fut atteint, à Missolonghi, d'une fièvre rhumatismale qui, après dix jours de souffrance, le conduisit au tombeau. Ainsi périt, dans la force de l'âge, le poëte fameux qui semblait destiné à chanter la délivrance des Grecs, après en avoir été le héros. Sa mort les priva d'un de leurs plus fermes soutiens; aussi fut-il pleuré par eux, comme s'ils avaient perdu le plus brave de leurs guerriers. On était alors au tems de Pâque, solennité que les Grecs célèbrent pendant plusieurs jours par des jeux et des fêtes; mais toutes les réjouissances cessèrent aussitôt, les festins furent suspendus; les tavernes, les boutiques, les cours de justice et tous les lieux publics furent fermés pendant trois jours, comme au tems des plus grandes calamités; et les batteries des remparts, par 37 coups de canon, nombre égal à celui des années de lord Byron, annoncèrent à toute la ville la perte irréparable qu'elle venait de faire. Un deuil général, de vingt et un jours, fut ordonné et rigoureusement observé, parce que la douleur était sincère; il devint le plus bel éloge de l'étranger que tout un peuple honorait de ses larmes. Enfin, son corps, soigneusement embaumé, fut envoyé en Angleterre, et son cœur, réclamé par ceux dont la délivrance avait occupé ses dernières pensées, fut déposé à Missolonghi, dans un mausolée élevé aux frais de la république. Bientôt le bruit de sa mort parvint jusque dans sa patrie et y excita une douleur non moins vive. Chacun s'empressa de témoigner son estime pour le poëte, ornement de l'Angleterre, en achetant ses œuvres; et, au bout d'une demi journée, il n'en restait pas un seul exemplaire chez tous les libraires de Londres.

Pendant sa vie, lord Byron a été l'objet des jugemens les plus contradictoires; entouré d'ennemis implacables et de partisans non moins zélés, jugé par eux avec une injuste sévérité ou une excessive indulgence, suivant les préjugés ou les préventions qui les animaient, il a été successivement représenté comme un héros et comme un monstre. En butte à la jalousie de ses rivaux, les actions les plus odieuses, les crimes les plus atroces lui ont été

reprochés (1), et il n'est point de fable ridicule que la malignité de ses ennemis n'ait répandue contre lui, et que la crédulité populaire n'ait accréditée. Avide de connaître les moindres particularités de la vie d'un homme célèbre, la curiosité publique saisit sans examen tout ce que l'on publie sur son compte, et malheureusement elle ajoute plus facilement foi au mal qu'au bien. Enfin, la mort a mis un terme à toutes les rivalités, la calomnie se tait et permet à la vérité de faire entendre sa voix. Lord Byron, si cruellement déchiré de son vivant, a été célébré, après sa mort, par un concert de louanges unanimes. S'il a eu quelques faiblesses, on les pardonne à la condition humaine; on les oublie, pour se rappeler uniquement son noble désintéressement et son dévouement généreux pour la cause de la liberté.

Si la vie privée de lord Byron a été l'objet des jugemens les plus opposés, son talent poëtique a donné lieu à des opinions non moins diverses. Chef d'une école nouvelle, indépendant dans ses écrits comme dans ses actions, ardent, plein de feu, mais ne connaissant ni règle ni frein, et ne consultant que son génie; heurtant sans ménagement les travers et les préjugés; inégal comme tous les auteurs qui écrivent d'inspiration et s'abandonnent à la fougue de leur imagination; il a justifié peut-être, et les éloges outrés, et les critiques amères dont il a été l'objet. Enfin, malgré ces défauts, lord Byron, à sa mort, a été proclamé, d'une voix unanime, le premier poëte de son siècle, et il conservera ce rang aux yeux de la postérité. Toutefois, sans lui contester ce titre mérité, sans refuser à son talent les éloges qui lui sont dus, et à sa mémoire les regrets qu'inspire la perte d'un beau génie, il est permis de restreindre les louanges exagérées que, dans leur enthousiasme pour un de leurs compatriotes, nos voisins ont prodiguées à lord Byron. On ne peut lui refuser les

(1) Goethe n'a pas craint de l'accuser d'un assassinat. Suivant lui, une dame de Venise, avec laquelle lord Byron avait une intrigue, fut immolée à la jalousie de son mari; mais, peu de jours après, celui-ci fut trouvé mort dans une rue détournée, et incontinent Byron quitta la ville. Lord Byron a déjà été vengé de cette imputation aussi odieuse que ridicule.

qualités qui font les grands poëtes, une imagination ardente, un esprit vif et profond, un cœur brûlant qu'animent un noble enthousiasme et des sentimens généreux. On voit qu'il écrit de verve; rien dans ses ouvrages n'annonce le travail, et l'on sent que ses vers, toujours faciles, ne lui ont rien coûté. Ses descriptions sont vraies, brillantes et animées; ses observations, justes et profondes; ses narrations, pleines de feu et d'intérêt. Il donne à ses vers un sel piquant et satyrique; ses pensées sont fortes, ses expressions hardies et énergiques. Mais son talent est fort inégal; et, si quelquefois il s'élève jusqu'au sublime, souvent aussi il tombe au-dessous du médiocre. Son style négligé devient faible et traînant; des expressions triviales, des tournures communes déparent ses plus belles pages, des enjambemens vicieux, des rimes en monosyllabes rendent ses vers durs et prosaïques; enfin, il outrage souvent le bon goût par des images basses et dégoûtantes. Ainsi, malgré le vague de sa narration, il intéresse lorsque, dans ses chants gracieux et mélancoliques, il raconte les sombres amours du *Corsaire*, les malheurs du *Giaour* ou la mort tragique de la *Fiancée d'Abydos*. Mais il révolte l'imagination lorsqu'il peint le bourreau examinant le fil de la hache, puis tranchant d'un seul coup les jours de l'infortunée Parisina, dont la tête sanglante roule d'un côté du billot, tandis que son corps, conservant encore un reste de vigueur, bondit sur le parvis. Le livre tombe des mains lorsque, dans le *Siége de Corinthe*, il nous présente des chiens dévorans, broyant, sous leurs dents acérées, de vieux ossemens blanchis que l'on entend craquer entre leurs mâchoires, et dont les fragmens tombent de leur gueule écumante; ou bien encore, lorsqu'il dépeint ces animaux qui, repus de carnage, et ne pouvant plus soutenir leur corps surchargé de nourriture, se roulent dans un sang corrompu, ou se traînent, couverts de cette horrible fange, sur des cadavres meurtris et déchirés. Il n'est pas un spectateur qui ne détourne la tête, en frémissant d'horreur, lorsque dans *Faliero* il voit dresser l'échafaud sur le théâtre et préparer tous les instrumens du supplice. S'il est un romantique assez intrépide pour admirer de telles atrocités, qu'il s'en rassasie à loisir: c'est un plaisir que je ne

lui disputerai pas. Lorsque je vais au théâtre, ce sont des émotions plus douces que j'y viens chercher, et, si je consens à être agité par la terreur, je veux que la pitié en adoucisse l'impression. Je fuis les spectacles où les souffrances les plus horribles sont étalées à nos yeux ; je ne veux point voir transporter sur le théâtre les exécutions de la place de Grève ; je ne veux point assister aux convulsions d'une malheureuse expirant dans les angoisses de la faim, ou se débattant sous le fer d'un bourreau ; et, si pour remuer mon ame flétrie il me fallait de tels ressorts, à des imitations toujours imparfaites, je préférerais la nature elle-même, et j'irais au pied de l'échafaud me satisfaire à loisir, en contemplant l'exécution d'un Bastide ou d'un Castaing. Comment des hommes de génie peuvent-ils s'abaisser jusqu'à employer des moyens atroces pour produire de l'effet ? Comment ne voient-ils pas qu'en partageant, avec le machiniste ou le décorateur, la gloire du succès, ils se mettent au niveau de la médiocrité ; puisque le dernier écolier peut dresser un échafaud sur le théâtre tout aussi bien qu'un Byron, et qu'il n'est pas de mélodrame qui ne produise plus de ces effets terribles si vantés aujourd'hui, que la plus sublime tragédie de Racine.

On aura peine à croire que Byron, auteur de productions aussi bizarres que *Manfred* et *Faliero*, ait eu la prétention d'être classique. Tel était cependant, le titre qu'il ambitionnait, et un de ses premiers écrits (*Lettre à Murray*) est une philippique contre le romantique. Plus rigoureux observateur que Shakespear des règles de l'unité, il se croyait classique parce que ses pièces ne comprennent pas, comme celles de son devancier, la vie entière de son héros: il ne songeait pas que ce qui distinguera toujours les classiques des romantiques, c'est le choix du sujet ou des incidents, et la marche du drame.

Mais si lord Byron a sacrifié aux faux Dieux, en embrassant la secte des romantiques, on peut l'en disculper en se rappelant l'étrange manie qui s'est emparée de tous les écrivains de nos jours. Il est une imputation plus grave dont ses plus zélés partisans ne pourront le défendre ; il a donné aux écrivains de son pays un funeste exemple qui a déjà été suivis et qui peut l'être encore. La littérature

anglaise a toujours été chaste: nos voisins n'ont point vu, comme nous, des écrivains célèbres prostituer leur génie pour embellir le vice et lui donner l'attrait de la vertu. Chez les poëtes anglais, tout est pur; religieux observateurs de la morale, ils rougiraient de l'outrager; et, avant de confier leurs écrits à ses enfans, un père de famille n'est pas obligé de faire un choix sévère. Lord Byron a pris une autre route, son génie hardi ne connaît ni règle, ni frein; et ni la religion ni la morale n'échappent à ses traits : des détails licencieux, des images obscènes interdisent la lecture de *Don Juan*, et des doctrines impies, ouvertement professées, rendent son poëme de *Caïn* non moins dangereux.

Voilà des reproches auxquels il est impossible de répondre, car ils sont fondés; mais, sans nuire à lord Byron, l'on peut retrancher de ses poësies, comme de celles de Voltaire, tout ce que la religion et la morale condamnent; sa réputation morale y gagnera, sans que sa renommée littéraire y perde rien; car il lui restera encore des droits incontestables au titre de premier poëte de son siècle.

A.



CHANSONNIER DES GRACES.

Nous devons une annonce au *Chansonnier des Grâces* de 1825, puisqu'il renferme quelques productions de plusieurs de nos poëtes bretons, parmi lesquels M. Evariste Boulay-Paty est appelé à tenir une place distinguée, si nous en jugeons par les vers suivans :

LE CHARME.

Le charme est un prestige enivrant et rapide,
Un mystère d'amour, un doux enchantement;
C'est le premier baiser d'une épouse timide,
Le doux sourire d'un enfant.

C'est la brise odorante échappée au bocage,
L'approche de la nuit, la fraîcheur du matin,
Le ruisseau murmurant, le gazon sous l'ombrage,
Les chants du soir dans le lointain.

C'est le bruit de la rame, ou l'oiseau qui soupire,
La tremblante Phébé, le léger papillon ;
C'est un espoir heureux, c'est la voix de la lyre,
Et la solitude au vallon.

C'est la rose entr'ouvrant sa vermeille couronne ;
Le suave parfum de nos prés emmaillés ;
C'est le rayon mourant du soleil de l'automne
A travers les bois dépouillés.

C'est le penser d'amour d'une vierge naïve ;
C'est ce trouble inconnu, ce vague inspirateur,
Songe mystérieux, cher à l'ame plaintive
Du poëte triste et rêveur.

Délire inattendu, le charme a sur notre ame
Je ne sais quel pouvoir qui révèle les cieux....
Ange au monde exilé, c'est surtout dans la femme,
Qu'on trouve ce don précieux.

Mon cœur en connaît une..... une belle et modeste !
Je ne la nomme point... O vous qui l'ignorez,
Malgré mes chants discrets, à son charme céleste,
Voyez-la, vous la connaîtrez.

BIOGRAPHIE NANTAISE.

LEVÊQUE.

Pierre Levêque, ingénieur-hydrographe de la marine, ancien professeur aux écoles royales d'hydrographie et de navigation, examinateur de l'école polytechnique et de la marine, de l'Institut de France, de la Société académique de Nantes ; et membre de la Légion-d'Honneur, reçut le jour à Nantes, le 4 septembre 17[illegible], d'une famille qu'il a honorée par ses connaissances et ses travaux. Il se livra de bonne heure à l'étude de l'hydrographie ; et, pour en connaître à fond la pratique, il s'embarqua, à l'âge de 18 ans, sur un vaisseau de l'État. Les fonctions qu'il y remplissait n'étaient pas propres à flatter son amour-propre ; mais il voulait s'instruire, et il en prit la voie la plus directe et la plus sûre. Il étudia encore à son retour sous un maître habile qui enseignait, à Nantes, la théorie de l'art dont il venait d'étudier la pratique. Il s'attacha même à son professeur en qualité

de répétiteur, et lui succéda en 1771. Il a professé pendant plus de 20 ans la navigation, de la manière la plus brillante. En 1781, il reçut le titre d'ingénieur-géographe de la marine; et, en 1787, il fut nommé examinateur de la marine. Mais ce ne fut qu'en 1792 qu'il quitta la chaire d'hydrographie de Nantes, pour se livrer exclusivement à ces dernières fonctions.

M. Levêque a consacré toute sa vie à l'instruction des marins, tant par les leçons orales qu'il leur donnait, que par les ouvrages utiles qu'il ne cessait de composer pour leur usage. Ce sont ces ouvrages qui l'ont rangé parmi nos bons géomètres et lui ont ouvert les portes de l'Académie des Sciences, et ensuite celles de l'Institut Royal de France.

Le premier ouvrage qu'il ait fait paraître renferme *des tables générales de la hauteur et de la longitude de nonagesime, calculées pour toutes les latitudes terrestres, tant septentrionales que méridionales, depuis l'équateur jusqu'au cercle polaire, à l'usage de l'astronomie et de la marine.* Ces tables, qui facilitent le calcul des différentes circonstances des éclipses, sont très-utiles dans la navigation, pour trouver les longitudes. Elles ont dû lui coûter beaucoup de tems, par les vastes calculs qu'elles ont exigés. Elles parurent en 1776, en 2 vol. in-8.°, à Avignon. Le gouvernement fit, en partie, les frais de l'impression.

M. Levêque conçut encore le projet de grandes tables pour faciliter aux marins le calcul de l'angle horaire; plusieurs feuilles de ces tables ont été imprimées; mais elles furent trouvées trop volumineuses, quelques efforts qu'il fit pour les abréger, et il y renonça. Cet ouvrage est resté imparfait.

Il rassembla ensuite les matières de ses leçons de navigation et les fit imprimer en 1779, à Nantes, chez J. A. Malassis, sous le titre de *Guide du Navigateur*, ou *Traité Pratique des observations et des calculs nécessaires au navigateur.* On y trouve une pratique très-détaillée des opérations qui s'exécutent en mer et des tables astronomiques nautiques très-bien faites. Il a beaucoup contribué, par la publication de ce livre, à remplacer, dans la marine, le quartier anglais et les arbalestrilles par l'octant et le sextant, qui donnent beaucoup plus de précision dans les observations.

Cet ouvrage fut bientôt suivi d'un autre bien plus important. Il publia, en 1783, aussi à Nantes, chez J. A. Malassis, la traduction d'un ouvrage espagnol de don Georges Juan, intitulée : *Examen Maritime et Pratique ou traité de mécanique appliquée à la construction et à la manœuvre des vaisseaux*. Cette traduction, en 2 vol. in-4.°, renferme des notes et des additions de M. Levêque, qui la rendent double de l'original espagnol. Ce n'est donc pas une simple traduction qu'il nous a donnée, mais un traité complet de construction navale et de manœuvre maritime, auquel l'ouvrage de don Juan sert de base. Les savans français font un grand cas de cet ouvrage, et c'est à lui sans doute qu'il doit son admission à l'Institut.

Il inventa, en 1784, un appareil pneumatochimique propre à remplir les ballons ; la description s'en trouve dans les mémoires de l'Académie, pour cette année. Nantes lui doit, à la même époque, une pompe à feu, une des premières exécutées en France. Elle était destinée à moudre des grains.

Admis, en 1801, à siéger dans le premier corps littéraire de France, je pourrais dire de l'Europe, M. Levêque ne s'endormit point dans le fauteuil académique. Il publia un volume in-4.° sur *la Manière de faire des Observations sur l'heure et la grandeur des Marées dans les différens ports de France*. C'est ce livre intéressant qui a guidé les professeurs d'hydrographie de la France dans les recherches qu'ils ont faites pendant plus de 20 ans sur les marées, et leurs observations ont été utiles pour établir ce beau système qui se trouve exposé dans la mécanique céleste de M. de la Place. Il a, en outre, enrichi les mémoires de l'Institut et les connaissances des tems, de mémoires sur les différentes branches des mathématiques et de l'hydrographie, qu'il serait trop long de mentionner ici.

Le ministre de la Guerre avait chargé M. Levêque, pendant plusieurs années, de faire les examens pour l'admission à l'école polytechnique. Les infirmités auxquelles il était sujet dans ses dernières années, infirmités encore augmentées par la perte d'un fils, qui, dans la carrière du génie, promettait de faire ce que le père avait fait dans la marine, l'ont déterminé à quitter cette place,

dont il s'acquittait à la satisfaction générale. Il se borna aux fonctions d'examinateur de la marine qui étaient plus de son goût. Forcé d'être sévère dans les examens, pour garantir à l'État et au commerce des officiers instruits, il y mettait cependant toute la douceur possible, et il donnait toujours aux jeunes gens, par sa complaisance et sa grande patience, le tems et les moyens de développer leurs connaissances.

En 1814, M. Levêque, malgré son indisposition, a encore voulu faire sa tournée accoutumée. Le 16 octobre, en faisant son examen au Hâvre, il s'est tout-à-coup trouvé extrêmement malade. « Hâtez-vous, a-t-il dit au jeune marin qu'il examinait, si vous voulez que je termine votre examen. » On l'a presque aussitôt transporté à son logement, et une heure après il n'existait plus.

Il s'était marié, en 1782, et avait épousé Mlle Mornet, dont il avait eu un fils qu'il a perdu à l'âge de 27 ans, et une fille, tendre objet de tous ses soins. Il a laissé, en mourant, une veuve, une fille et une sœur, qui faisaient les délices de ses jours et qui le regretteront toute leur vie.

Il avait conçu, 12 à 15 ans avant sa mort, le plan d'un dictionnaire polyglotte des termes de la marine. Il en avait tous les matériaux, et plusieurs parties en sont avancées.

Il préparait, en même tems, un traité pratique de la manœuvre, et un traité théorique et pratique de tous les instrumens usités dans la navigation : il devait avoir 2 vol. et est presque achevé, ainsi qu'un abrégé historique de l'origine et des progrès de la navigation.

Il a laissé beaucoup d'observations et de recherches sur les marées, pour servir à la composition d'un ouvrage sur ce sujet.

Enfin, un grand travail sur le jaugeage des vaisseaux, demandé en 1786 par le ministre de la marine.

Tous ces ouvrages méritent d'être livrés à l'impression, et l'on espère que les savans, auxquels ils ont été confiés, satisferont le public à cet égard.

Son éloge académique a été prononcé à l'Institut, par M. Delambre, dans la séance publique du 8 janvier 1816.

J. LE BOYER.

BIOGRAPHIE DU LYCÉE.

M. DITHURRY.

Le *Lycée* vient de perdre un de ses plus zélés collaborateurs. M. Charles Dithurry, né à Paimbœuf, le 26 juillet 1793, y est décédé le 28 novembre 1824.

Elève du Lycée de Nantes (aujourd'hui le Collége Royal), M. Dithurry y avait fait d'excellentes études; et, telle était son aptitude au travail, qu'en même tems qu'il suivait avec une profitable attention les cours scientifiques, qu'il ornait son esprit des plus beaux passages des classiques grecs et latins, qu'il lisait avec fruit les auteurs français les plus célèbres et qu'il se rendait familière la langue anglaise, il n'en faisait pas moins de rapides progrès dans les beaux-arts. Une société d'émulation se fonde dans le Collége, Dithurry la préside; on exerce les élèves aux manœuvres militaires, il a le commandement d'une compagnie; ses camarades forment des réunions musicales, pour exécuter entre eux les compositions de nos grands maîtres, ils le choisissent pour les diriger. Ainsi, ses premières années n'étaient pour lui qu'une suite de succès, et chaque distribution de prix les terminait par une ample moisson de lauriers scolastiques. — Rentré dans sa ville natale, riche de connaissances acquises sous de savans professeurs, il eut d'abord l'intention d'aller à Montpellier, pour y suivre les cours de l'école de médecine; mais il fut retenu dans sa patrie par un de ces sentimens profonds et irrésistibles qui font le bonheur ou le malheur de la vie : pour lui, ce fut le bonheur, car il dut ses plus beaux jours à celle qui le lui inspira. Jusques là, il avait été en proie à une profonde mélancolie; mais bientôt une union vivement attendue vint remplir tous les désirs d'un cœur aimant d'autant plus qu'on le croyait moins susceptible d'aimer. M. Dithurry, se livrant tout entier aux affaires commerciales, entreprit les diverses fournitures nécessaires aux bâtimens de commerce, et il obtint rapidement la confiance des

armateurs de Nantes. Peu de temps après, il ressentit les premières atteintes d'une maladie incurable, qui ne lui laissa plus que des craintes continuelles. Les lettres seules lui procurèrent quelques distractions. Entouré de ses auteurs de prédilection, Horace, Virgile, Homère, La Fontaine, Boileau, Shakespear, Adisson, il lisait plus qu'il n'écrivait, lorsque M. Richer entreprit, pour son *Voyage Pittoresque dans le département de la Loire-Inférieure*, la description des rives de la Loire de Nantes à Paimbœuf; M. Dithurry lui transmit, sur cette dernière ville, une notice pleine d'intérêt, que M. Richer a citée intégralement. *Le Lycée Armoricain* parut ensuite : breton et homme instruit, M. Dithurry en était de droit un des collaborateurs; et, en effet, il y fit successivement insérer *les Bals d'Aujourd'hui, Notice sur la Plaine, les Caquets, du Bel-Esprit chez les femmes, la Médecine sans Médecin, la Redoute et les Cabales, Épître à Zulmé, l'Influence du Printems, l'Omnis Homo, l'Aveugle et son Chien, Rose*, enfin *Canaris* (1). — Ces aimables productions l'enhardirent à se présenter à la Société Académique de Nantes, sous l'égide de M. Palois, président de la section de médecine de cette Société et un de ses membres les plus distingués. Une commission fut chargée d'examiner les deux ouvrages qui devaient assurer sa réception : un *Essai sur les journaux littéraires* et un *voyage en bateau à vapeur*; par l'organe de M. Lecadre, elle en fit l'éloge le plus flatteur, et l'auteur réunit les voix de tous nos académiciens. Son brevet de membre-correspondant lui est envoyé; mais c'est le lendemain même de sa réception, lorsqu'il en manifestait son contentement à celle qui partageait tous ses succès, parce qu'avant tout autre suffrage c'était le suffrage de cette intime amie qu'il lui fallait obtenir, c'est dans ce moment de satisfaction d'un amour-propre bien pardonnable, qu'il succombe à une épouvantable maladie : c'était une lésion du cœur, dont rien n'a pu arrêter les progrès.

On trouve, dans les opuscules de M. Dithurry, cette facilité qui semble ignorer le travail et que le travail

---

(1) Pages 417 du 1.er volume; 14, 290, 319, 422 du 2.e vol.; 122, 322, 455 du 3.e vol.; 37, 268, 382, 401 du 4.e volume.

ne saurait imiter. Tout en sacrifiant aux muses, ces sacrifices, n'étaient pas assez fréquens pour l'empêcher d'être assidu à son état : il s'y faisait estimer par sa rigoureuse probité et la rectitude de ses mœurs : il prouvait ainsi que les affaires commerciales n'excluent point les délassemens que procurent les lettres. Mais il est enlevé aux unes et aux autres au moment où son expérience pouvait le rendre le plus utile à ses concitoyens, au moment où l'habitude d'écrire, et surtout de relire ses écrits imprimés, donnait plus de correction à ses productions, un tact plus sûr dans le choix de ses expressions ; car, il faut le dire, sa dernière pièce est aussi sa meilleure. Est-ce donc à l'instant où il nous révelait son talent, qu'il devait en perdre l'usage. — Pendant les derniers mois de son existence, il s'était presque entièrement retiré des affaires et ne se plaisait plus qu'au milieu de ses livres : c'est là qu'il levait un tribut sur le petit nombre d'heures qui lui restaient encore.

Doué de ces qualités solides qui commandent la déférence et la considération, M. Dithurry y joignait cette douce sensibilité, cette aménité de mœurs qui font le charme de l'amitié et le bonheur domestique, ces qualités avec les quels on rend heureux tout ce qui vous entoure. Pénétré de ces grandes vérités religieuses qui ennoblissent l'esprit et remplissent le cœur, la mort ne l'a point surpris : quoiqu'il ne s'attendît pas au coup qui l'a frappé, il était prêt, ses jours étaient pleins.

Sous une apparence de froideur et de sévérité, il cachait une ame pleine de bienveillance : aussi, n'a-t-il jamais eu d'ennemi, et sa ville natale tout entière l'a pleuré. Cependant, pour le bien apprécier, il fallait vivre dans son intimité : se plaisant peu dans les grandes réunions, il cherchait ses plaisirs au sein de sa famille ; ceux qui le connaissaient bien ne pouvaient s'empêcher de l'aimer, et c'était pour toujours..... Et à l'instant où ceux de ses amis qui ne vivaient pas auprès de lui, lisant son dernier chant, lui adressaient tacitement leurs éloges, à cet instant même il n'existait plus que dans leur cœur !... Heureux, du moins, qui peut, comme lui, être assuré de ce dernier asile.

C. M.

TEMPLE DE LANLEFF.

Parmi les avantages que procure aux lecteurs du *Lycée* la variété des sujets qui réunissent l'agréable à l'utile, il en est un essentiel pour les amis de la vérité, au fait des recherches historiques sur la Bretagne, c'est celui de leur procurer le moyen de se communiquer, même par la critique.

La dernière livraison renferme un article sur *le temple de Lanleff*; l'auteur de l'article n'admet pas les preuves que j'ai données à l'appui d'un baptistaire.

La critique est un champ aussi libre que possible à tous, où l'on aime à se rencontrer avec un échange mutuel d'égards.

Je me permettrai donc de dire à M. Le Boyer, qu'à l'égard de ce qu'il pense des douze portes ou arcades du monument dont les ouvertures, dit-il, eussent exposé les cathécumènes aux regards de tous, il n'a pas bien saisi ce que j'ai écrit, ou je me suis mal expliqué dans ma description; car, s'il est vrai qu'on voit douze portes à l'édifice de Lanleff, elles sont intérieures et masquées extérieurement par un mur qui renfermait le tout; alors, une seule porte était nécessaire à l'entrée du bâtiment.

M. Le Boyer dit encore : *dans les baptistaires dont nous avons des descriptions, on ne voit rien de semblable.*

Voici une réplique que j'ajoute aux comparaisons déjà produites dans la discussion.

L'académie royale des Antiquaires de France, après avoir entendu la lecture de ma dissertation dans une de ses dernières séances, a unanimement reconnu que mon explication était bonne, parce qu'il a existé dans le cloître de Notre-Dame à Paris, un monument qui était en tout semblable à celui de Lanleff.

C'est M. Eottin, secrétaire de cette académie, qui m'a communiqué ce jugement d'un aréopage dont la compétence ne peut être récusable, d'où je me crois fondé dans l'explication que je me suis aventuré à donner sur un monument qui pique la curiosité publique ; et, comme dit M. Le Boyer, fait le tourment des antiquaires.

L'auteur de l'Archéologie Armoricaine. (1)

(1) On propose de publier, par souscriptions, une suite des Mémoires sur les *Monumens anciens de la Bretagne qui se rattachent le plus à l'Histoire du pays* L'auteur de ces Mémoires fit paraître, en 1814, un volume (avec une liste en tête d'environ deux cents souscripteurs, la plupart Bretons) ayant pour titre; *Recherches Historiques sur la Bretagne, d'après ses Monumens anciens et modernes.* Les nouveaux Mémoires en sont la continuation. Pour se dispenser d'indiquer quel est le genre de l'ouvrage annoncé, on a déjà fait imprimer plusieurs livraisons, qui se trouvent chez les principaux libraires de la province, chez lesquels on souscrit.

Le prix de la Souscription est d'un franc 25 centimes pour chaque livraison, qui sera ornée d'une gravure, et contiendra environ vingt pages d'impression in-4°. Il y aura douze livraisons.

PREMIÈRE NOTE EN ITALIE. (1)

Le changement de scène est général et subit pour le voyageur qui quitte la Suisse et entre en Italie par la route du Simplon.

Nous traversions de noires forêts de pins et de mélèze, fréquemment sillonnées par les orages; nous nous trouvons tout-à-coup dans la région des oliviers, des mûriers et des citronniers, que les zéphyrs se plaisent à caresser. Les chalets en bois, les modestes et fragiles demeures Valaisannes ont disparu devant de vastes et solides habitations, revêtues des pompes de l'architecture. Sans transitions graduées, aux cabanes ont succédé les palais; à la rondeur et à la rustique bonhomie, la cauteleuse civilité; aux heurtemens gutturaux, produits par les accens tudesques, le doux gazouillement d'un harmonieux langage.

Nous débouchons par les gorges étroites et austères de Fariolo, sur le bord même du *lac Majeur*; notre vue perce rapidement l'étendue, et le beau ciel d'Italie étend son pur réseau sur nos têtes.

Une barque légère nous reçoit à *Baveno*; la table en est chargée de fleurs et de beaux fruits; elle glisse sur la surface de l'onde; elle se dirige vers une île, distante de deux milles; elle nous dépose au pied d'un escalier royal.

Est-ce donc déjà ici le pays des fécries? Sommes-nous dans le séjour où le paladin Renaud fut transporté par l'amoureuse Armide? Des voûtes hardies, qu'on voit surgir du sein des eaux, tiennent suspendus, sur leurs cintres élevés, des jardins semblables à ceux de la superbe reine d'Assyrie. Un chemin, embaumé par les jasmins, nous conduit à un épais bosquet de lauriers; nous passons par des terrasses multipliées, ombragées d'orangers et de cédrats, et nous parvenons à un vaste

(1) Faisant suite aux *Notes prises en Suisse*, par le même auteur. Voyez les pages 41, 137, 247, 357, 433 et 553 du 3.e volume du *Lycée*; 41, 148, 231, 339, 427 et 529 du 4.e volume.

parterre orné de plantes rares, de statues et de vases. Il est animé par des eaux qui jaillissent de ces vases, ou s'écoulent, en nappes, d'un perron magnifique, que surmonte une gigantesque licorne de bronze, symbole héraldique des maîtres, nous dit-on. Un noble péristyle nous introduit dans un immense château, éblouissant de richesses : deux grands monarques y tiendraient, à la fois et à l'aise, la nombreuse cour qui forme leur cortége. Les marbres précieux, les stucs polis, qui en imitent les plus curieuses espèces, les glaces, les dorures, s'y disputent la place dans des salons disposés pour des fêtes princières. De longues galeries sont remplies de tableaux de choix : on ne peut les traverser qu'en s'arrêtant à chaque pas. Ici, sont des suites de pièces où régne la sérieuse magnificence du siècle de Louis XIV; plus loin, d'autres appartemens, également complets, respirent le luxe oriental, adapté par des artistes modernes aux mœurs européennes. De chacun deux, l'œil va se récréer, ou sur des jardins enchanteurs, ou sur le beau lac, dont les légères vagues viennent mollement se dérouler sous les balcons; tandis qu'à un horizon jamais trop éloigné, ces mêmes eaux vont baigner des campagnes fertiles qui s'élèvent, peu à peu, sur des côteaux pittoresques, lesquels se confondent bientôt avec les masses lointaines des Alpes Réthiennes. — Cependant l'atmosphère caniculaire peut pénétrer de ses ardeurs, ces hauts et riches salons, et l'on peut se fatiguer de la solennité continuelle : on y a pourvu. Nous descendons à des appartemens souterrains, qui communiquent de plain-pied avec le lac et qui en reçoivent la plus délicieuse fraîcheur. Les salles ne sont ni moins vastes, ni moins nombreuses qu'au-dessus, mais on a feint d'en voiler la magnificence, en les revêtissant de rocailles. On ne se promène que dans des grottes, mais ce sont les grottes de Calipso, voulant flatter son illustre amant par le prestige de tout ce que la nature et l'art produisent de plus séduisant. Les siéges paraissent de formes brutes et grossières, mais ils sont doux et commodes; les voûtes et les parois sont construites de stalactites irrégulières, ou de pierres rongées par les eaux; mais elles sont incrustées de coquillages nacrés, de coraux branchus, de madrepores dentelés, de tous les riches produits du domaine d'Amphitrite

et, sous le demi-jour qui enveloppe ces fraîches retraites, des vases d'un pur albâtre, des statues voluptueuses, chefs-d'œuvre des grands maîtres, décèlent tous les charmes de leurs formes arrondies, rendues plus gracieuses par les heureux reflets que l'art a ménagés.

Je ne fais point ici une description fantastique : j'expose avec fidélité ce qu'offre réellement à l'admiration l'*Isola-Bella*, séjour de la famille milanaise des *Borromées*. L'un d'eux, il y a 160 ans, convertit à grands frais un rocher stérile en cet assemblage de merveilles, auquel ont continuellement ajouté ses opulens successeurs. — A un mille, vers le nord, est *l'Isola-Madre*. Elle est plus bocageuse que l'autre; elle renferme quelques cultures utiles ; mais on y trouve encore un palais, un théâtre, des terrasses ornées et toutes les recherches du luxe. — *L'Ile des Pêcheurs*, appartenant, comme les deux autres, aux Borromées, est placée à l'est de *l'Isola Bella ;* elle en fait ressortir la pompeuse élégance par la rusticité de son humble clocher et par la simplicité des cabanes qui la couvrent.

Nous revenons sur la plage où nous attend notre voiture, et tandis que, suivant les rives du lac, nous nous dirigeons vers *Arona*, le ciel, tout à l'heure si pur et si lumineux, se trouble et se voile de vapeurs ; les cimes des montagnes ne se distinguent plus de l'horizon qui les couvre d'une brume rougeâtre ; l'air est calme, mais étouffant, quelques roulemens se font entendre dans l'éloignement. D'épais nuages, qui se sont amoncelés, descendent lentement et pèsent sur le lac qui s'agite sans brise ; ils enveloppent tous les objets et bientôt *l'Isola Bella*, dont les formes s'altèrent peu à peu, ne marque plus sur un fond ardoisé que par une teinte indécise plus foncée. En vain le soleil lance, par intervalle, d'ardens rayons dorés qui veulent lutter encore contre les noirs génies de la tempête : l'air s'obscurcit de plus en plus, l'orage éclate avec fureur, les tonnerres se répondent, l'île enchantée semble se décomposer. — Un rapide et brûlant éclair a lui, soudain un coup éclatant lui succède, a-t-il frappé l'orgueilleuse et magique Licorne ? Elle a disparu à nos yeux, sous les flots d'une abondante pluie. Ce blason était-il le talisman auquel Armide avait attaché la conservation de son brillant palais ? Renaud vient-il de quitter sa séductrice ? Celle-ci déses-

pérée, vient-elle de détruire tous ses enchantemens ? — Telle était l'illusion que pouvait faire naître l'orage qui nous assaillit au lac Majeur et qui, malgré notre beau penchant pour les œuvres magiques, nous contraint pourtant de chercher un vulgaire et salutaire abri.

Cependant, les nuages se sont allégis ; ils se dépouillent de la teinte foncée qui les couvrait uniformément ; ils se divisent en larges flocons, dont les bords, diversement éclairés, figurent des montagnes, des cités, des forêts, des monstres, des combats, et, si un vif rayon vient à les pénétrer, des gloires resplendissantes. Ils passent l'un sur l'autre avec une rapidité inégale ; d'espace en espace le vieux fond azuré du ciel se laisse apercevoir. Il ne tombe plus que quelques rares et grosses gouttes de pluie : l'atmosphère s'est raffraichie, la terre et les plantes exhalent une odeur forte ; nous pouvons nous remettre en route. — Nous cheminons ; et, sur une partie du ciel encore grise, se détache comme un fantôme offrant des reflets métalliques : c'est la statue colossale en cuivre de Saint-Charles-Borromée, élevée près d'Arona, il y a 150 ans par la reconnaissance des habitans que ce vénérable prélat combla de ses bienfaits. La statue est haute de 100 pieds, dont 36 pour le piédestal, 64 pour la figûre. Par un des plis de sa robe, qui récèle intérieurement une échelle, on monte jusqu'à la tête, d'où, par des ouvertures ménagées dans les yeux, on jouit d'une vue étendue. Malgré cette énorme dimension, l'effigie du saint a conservé une belle expression : le sage évêque tient, sous le bras gauche, le livre qui inspira sa douce piété, et sa main droite levée donne la bénédiction pastorale aux peuples qu'il affectionna. Cette pose vaut, sans doute, beaucoup mieux que celle de l'Apollon de Rhodes, sauf tout le respect que nous pouvons devoir à l'une des sept merveilles des Grecs.

Nous entrons dans la petite ville *d'Arona*. Le port qui l'embellit est mis à couvert de l'ennemi et des flots par d'antiques fortifications, dont les ruines pourraient servir d'études aux peintres de fabriques. Quinze ou vingt barques le remplissent ; cela suffisait aux tems anciens comme à présent, pour le commerce des grains du pays. D'une tourelle ou guérite, suspendue à un angle des remparts, nous voyons le lac s'appaiser,

les cimes des Alpes poindre peu à peu dans la brume, et les îles Borromées, frappées par le soleil qui a lancé un de ses traits derrière la nue, réparaître avec tout leur éclat. La montagne à laquelle est adossée la ville, présente les restes d'un vieux château fort, dont l'enceinte délabrée, descendant jusque dans la vallée, atteste qu'il fut très-étendu. Sur la montagne qui est de l'autre côté du lac, se développe une longue suite de hautes tours à machicoulis, unies par des courtines crénelées ; le tout d'une belle conservation : c'est le château *d'Angera*, dont les riches propriétaires font soigner l'entretien, pour conserver vivante la tradition des habitations seigneuriales du moyen-âge. On devine ici, par la comparaison avec les castels féodaux de nos provinces septentrionales, de combien l'emportait, sur l'étroite et revêche architecture de ceux-ci, la noblesse du goût italien, toujours empreint, même au siècle de la barbarie, de la grandeur et de la magnificence, dont les modèles antiques, encore debout, défendaient d'abjurer totalement la pensée.

Notre entrée en Italie est marquée par des rencontres vraiment trop séduisantes ; car nos pauvres têtes ne tiendraient pas à l'état continuel de fascination où elles se trouvent. Mais, voici les officiers de douane et de police, qui se chargent, à *Sesto-Calende*, de nous faire descendre des régions trop élevées, où nos esprits ne se tenaient que menacés de vertiges. Distraits de nos idées romantiques, il nous faut exhiber nos passeports, ouvrir nos paquets, consentir à l'ignoble examen de nos nippes, lutter contre la crasse ignorance, pour la conservation de quelques volumes, dictionnaires ou itinéraires de poche ; répondre à de sottes questions inspirées par une mal-adroite défiance, nous voir toisés avec impertinence, et éprouver presque le refus d'être admis au-delà de la frontière.

La province que nous venons de parcourir depuis Domo d'Ossola, et dont Novarre est la capitale, est renommée pour sa fertilité, quoiqu'elle soit encore hérissée de bien des montagnes. Objet de la convoitise des souverains voisins, elle s'est vue soumise tour-à-tour aux ducs de Milan, de Parme, de Savoie, et saccagée nombre de fois par les empereurs d'Allemagne, comme par les rois de France. Au moment de notre révolution,

elle appartenait au roi de Sardaigne, qui la céda à la France; Napoléon l'incorpora à son royaume d'Italie; lors du congrès de Vienne, l'Autriche la désira, et la Sardaigne l'obtint. — Les difficultés que nous éprouvons à *Sesto-Calende* ne nous paraissent avoir pour objet, que le passage accordé à regret des états de Savoie dans le royaume *Lombardo-Vénitien*; car ce n'est pas précisément comme Français que nous sommes si scrupuleusement examinés. Les agens Autrichiens, qui ont ordre de flairer partout les *Carbonari*, voudraient que chaque voyageur, suivant directement la grande route, fût coucher le soir même à Milan, sous la main du directeur-général de la police; mais, au mépris du risque de contrarier ces agens, nous exprimons l'intention de nous détourner et de prendre la traverse pour gagner *Varèze* et le lac de *Côme*; la passion que nous manifestons pour les excursions pittoresques, donne de l'ombrage, et on nous paie en petites molestations la monnaie de l'inquiétude que nous causons. Un assez puéril motif de déférence pour le modeste emploi administratif dont le passeport de l'un de nous annonce qu'il est revêtu, et peut-être, l'ascendant de l'opiniâtreté armoricaine, finissent cependant par nous dégager: tout s'applanit, nous obtenons des chevaux, et nous nous dirigeons au nord-est: c'est la route de *Varèze*. — Nous croyons d'abord, en nous enfonçant dans les montagnes, que nous rentrons en Suisse; mais, soit prévention, soit prestige de la saison, soit effet naturel de l'exposition du revers des Alpes, nous jugeons bientôt que la douce température qui nous caresse, appartient au climat d'Italie; les mûriers, les lauriers et les myrtes qui bordent la route, confirment d'ailleurs incessamment ce jugement. Les villages sont rares; un magnifique pélerinage se fait remarquer sur une hauteur; et le postillon salue la *Madona del Monte*; la lune se réfléchit dans le lointain sur un lac qu'entourent de fastueuses habitations: nous le laissons sur la gauche. Nous avançons, des chants joyeux se font entendre; nous entrons de nuit à *Varèze*. — Ce n'est encore plus là la Suisse: de nombreux palais sont illuminés intérieurement, le mouvement qui y règne, annonce que l'abondance, et les plaisirs sont là: en effet, Varèze est, pendant l'été, le séjour des gens riches de Milan et des autres cités de la plaine

Lombarde. Les rues sont garnies latéralement de galeries couvertes, où les habitans prennent le frais devant des cafés et des magasins élégamment éclairés; dans les parties obscures de ces galeries se promènent des couples enlacés, qui cherchent l'isolement et causent à voix basse. L'atmosphère voluptueuse qu'ils respirent comme nous, nous fait soupçonner la nature de leurs mystérieux entretiens. Deux charmantes filles, à tournure Cyprienne, pénètrent jusque dans notre chambre pendant notre souper : elles nous chantent d'amoureuses barcaroles et de vives cavatines, en s'accompagnant de la harpe : elles causent volontiers. — Voyageurs chastes, tenez-vous sur vos gardes !

Si nous rapportons que le lendemain, de *Varèze* à *Côme*, nous parcourons, à la fraîcheur du matin, des vallons et des coteaux enchanteurs; que l'écume des cascades s'y mêle à la verdure des bosquets, le murmure des ruisseaux au ramage des oiseaux, nous ne ferons que ressasser des descriptions de sites déjà connus. Mais la scène paraîtra différente quand nous ferons connaître que cette moderne Thessalie est couverte des plus élégantes constructions qu'aient imaginées les arts pour charmer l'opulence, et qu'on y trouve accumulées les brillantes *villas* ou maisons de Plaisance des Milanais et des Comasques. — Avez-vous, quelquefois, feuilleté ces riches recueils d'architecture destinés à éclairer le goût, ou plutôt parcouru les portefeuilles d'un artiste fécond, habile à exciter les désirs ? Vous voltigez d'un édifice à l'autre : celui-ci vous séduit, vous aimez mieux cet autre, vous vous décidez pour un suivant; puis, vous rapportez votre préférence au dessin qui précède ; vous voudriez les trésors du Potose pour les faire exécuter tous. Ce délicieux embarras se renouvelle ici, mais c'est en présence des modèles mêmes. Jeunes architectes de nos provinces ; qui n'êtes pas encore appelés à l'érection des monumens royaux, mais dont l'aisance privée réclame les talens, venez étudier la collection que vous offrent les environs de Varèse, et soyez sûrs que vous réussirez ensuite à satisfaire toutes les envies, inspirées qu'elles soient par la pureté de goût, par l'estime du genre vieilli, par l'amour de la nouveauté, ou par le caprice. — Ici, sous les portiques latéraux d'un palais moderne, roulent

les équipages qui vont déposer les arrivans au pied d'escaliers somptueux ; la façade, à deux étages, est parée de l'élégant ordre corinthien ; une cour sablée, deux jets d'eau, une longue grille à fers dorés la précèdent. Plus loin, c'est l'ordre toscan, ombragé d'ormes séculaires, qui décore un manoir sans soubassement ; il écrase un péristyle obscur, où la fraîcheur habite à toutes les heures du jour ; les pavillons adjaçens sont coupés de larges refends et de bossages. Vient ensuite le château nobiliaire à fronton arrondi, et le tympan chargé d'un énorme écusson armorié. La double rampe d'un perron conduit au grand appartement, dont les hautes croisées sont à pésans encadremens sculptés, avec des monstres aux clefs ; il domine sur un parterre à enroulemens en buis qu'émaillent des caillous colorés au lieu de fleurs, et que peuplent de nombreuses figurines ou statues ; des deux côtés règnent des berceaux en treillages sculptés, peints et dorés. Ils couvrent des pavés de marbre. Voici l'image de la simplicité recherchée : point de colonnes, point de pilastres ; mais, sur des plans lisses horizontaux, séparés par des plintes, sont appliqués des bas-reliefs antiques, d'un travail précieux. Ailleurs, l'apparence est rustique : ce serait la demeure d'un fermier, n'était la propreté qui règne dans les abords ; des valets à riches livrées font d'ailleurs le service sous des berceaux de verdure : ils y déposent des pièces d'orfèvrerie sur des tables de marbre. Que sont ces portes et ces croisées inégalement espacées, les unes carrées, les autres arrondies ; ces pilastres affranchis des règles de Vignole, cette cascade qui descend sous un arceau sans décoration correspondante, ces niches à statues, cet attique sans corniche surmonté de vases élancés, ces pavillons dissemblables ? C'est le genre fantastique, c'est le badinage du caprice, et néanmoins chaque partie séparée est d'un pur dessin. — Tous les modèles se succèdent, sauf cependant la gothique ogive qu'aime le septentrion, et le frêle kiosque, doré ou bariolé, qu'élèvent à grands frais le Hollandais et l'Asiatique.

C'est en faisant cette curieuse revue, que nous arrivons dans l'imposante ville de *Côme* : déjà nous y remarquons une cathédrale extérieurement revêtue de marbre blanc. Côme est la patrie de Pline le jeune et de Catulle, mais

ce n'est plus le séjour des lettres. Les Comasques luttèrent long-tems contre les ducs de Milan, et furent même sur le point d'entrer dans la ligue Helvétique. Mais lorsqu'ils se virent à la fin contraints de se soumettre, ils eurent le bon esprit de stipuler en faveur de leur cité des droits municipaux assez précieux pour pouvoir se livrer avec sécurité à un commerce fort étendu. Il reste encore des témoignages de la richesse qu'a produite cette libre industrie; et, quoique la ville ne renferme que 15,000 habitans, elle est très-vivante. — Comme nous ne venons y acheter ni soie, ni velours, ni chaudronnerie, nous suivons le conseil qu'on donne à tous les voyageurs : nous nous embarquons sur le lac qui reçoit son nom de la ville et qui s'étend à dix lieues dans le nord, en pénétrant dans les montagnes jusqu'aux confins des Grisons.

Nous n'avions vu, près de *Varèse*, que le premier et le moindre tome de ce recueil d'architecture dont nous avons parlé; en voici le second. Les *villas* sont sans nombre, on dirait que les artistes y ont tenté toutes les combinaisons du goût, et ils y ont été mieux servis qu'à *Varèse*, puisqu'à chaque instant, ils ont eu la ressource des points de vue, sur les croupes verdoyantes comme sur les cimes neigeuses, sur les forêts comme sur les eaux : les cascades, descendant des hauteurs, ont animé leurs bosquets; les baies, les promontoires ont reçu leurs jardins, dont les pelouses ou les grottes, les terrasses ou les portiques sont venus se baigner et se réfléchir dans une onde azurée. — Le lac de Côme est beau comme les lacs de Wallenstadt et de Lucerne, sans que les montagnes y aient les arides déchirures qui rendent l'aspect de ceux-ci un peu sauvage. Les sommités et les gorges sont communément garnies de bois et de pâturages; s'il y apparaît des rochers, c'est accidentellement, et comme pour n'y laisser manquer aucun des genres de beautés pittoresques. Toutes les masses ont, avec le mérite de la variété, celui de l'élévation, de l'étendue et du repos. Les élégantes constructions semblent éclore comme des roses au sein des touffes de verdure. — Nous n'entreprendrons pas une description de ces charmantes habitations, mais nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot de la *Villa Pliniana* et de la *Villa d'Este*.

Au fond d'un petit golphe qui pénètre dans la cavité d'un coteau escarpé, est un asile solitaire, qui n'a d'autre vue que celle du lac et des Alpes. Il est ombragé par d'épais châtaigniers, entre lesquels descendent en bouillonnant deux cascades aux flots d'argent. On y débarque sur un talus orné d'une rampe à balustres et couvert d'un berceau de lauriers; on arrive à un péristyle découvert, ou sorte de cour carrée, pavée en mosaïque et cernée d'un portique à colonnes. L'une des cascades y tombe dans un bassin que décore une arcade de rocailles, et va jaillir d'une cuvette qui occupe le milieu du péristyle. Les arbres, invités par cette eau jaillissante, étendent leurs rameaux par-dessus l'entablement de la colonade; et, de ce mélange de verdure et d'architecture, résulte un effet enchanteur. Le péristyle donne accès à deux salons opposés. De l'un d'eux, on voit descendre, de 200 pieds, la seconde cascade, dont les chutes successives s'approchent incessamment des croisées et vont ensuite se précipiter dans les appartemens qui sont au-dessous; c'est la salle à manger. Sur les murs de l'autre salon, on lit la lettre que Pline le jeune, retiré dans ce séjour, écrivait à son ami Licinius, en lui décrivant les délices de sa retraite. Tout ce qu'explique la lettre se retrouve encore aujourd'hui; le rocher, le coteau, les deux chutes d'eau, le péristyle humecté par l'une d'elles, les salons souterrains, d'où la vue, rasant la surface du lac, va se reposer sur les larges masses du bord opposé; tandis que les abondantes eaux des deux cascades, distribuées avec art dans les appartemens, y bruissent de toutes parts. C'est bien là l'asile de l'étude consolatrice et de la méditation, mère des nobles pensées. Ce sera aussi, si l'on veut, celui du voluptueux repos qui hume une inaltérable fraîcheur, en dépit d'un ciel embrâsé; car les Romains, du tems de Trajan, savaient apprécier à merveille les jouissances des sens, comme celles de l'esprit. Au reste, les ornemens qui sont supposés appartenir à l'époque de Pline, sont d'un style peu riche et tels que pouvait se les permettre un citoyen qui ne voulait plus se donner que pour un homme de lettres. L'opulent seigneur italien qui lui a succédé, aurait pu embellir de statues le péristyle et revêtir de marbre les appartemens souterrains, sans rien gâter à la disposition qui en fait le charme; mais il a

préféré en conserver le caractère original antique; ce qui prouve qu'il sent le prix de la demeure d'un homme célèbre et estimable. — Nous voudrions que les vieux domestiques qui nous font voir les détails de la maison, eussent servi le sage Pline, et qu'il fût possible de les questionner sur les détails de sa vie privée, tant nous semblent récens les faits qui se lient à la localité. Un vénérable pêcheur, âgé de 103 ans, qui tend encore tous les jours ses filets dans le golphe, pourrait un moment faire illusion; mais il sait peu de chose du philosophe; c'est de Louis XIV, son contemporain, qu'il se plait à nous entretenir. Il nous souhaite obligeamment autant d'années qu'il en a compté; et, quand nous nous éloignons, il est pour quelque chose de doux dans l'impression que nous laisse la *Villa Pliniana*.

Nous cotoyons pendant quelque tems la rive orientale sur laquelle est située la maison de Pline; nous aspirons le parfum des orangers qui garnissent diverses terrasses; car notez que cet ami des beaux climats croît ici même au pied des Alpes. On nous fait passer devant le village de *Turno*, qui fournit l'Europe de marchands ambulans, fabricans de baromètres; et nous débouquons du golphe. Une brise orageuse enfle notre-voile, elle nous transporte, en une heure de tems, de l'autre côté du lac, et nous mettons pied à terre à la *Villa d'Este*, dont les beaux bâtimens, d'abord confusément aperçus sur un horizon un peu brumeux, ont successivement développé à nos yeux leurs gracieuses lignes architecturales.

Ce séjour est celui qu'avait préféré la feue reine Caroline d'Angleterre, après de lointaines excursions aux pays renommés pour embellir l'existence, aux campagnes de Naples, en Grèce, aux rives du Bosphore, au Delta, aux côtes de Smyrne et d'Ephèse. Blessée dans ses affections d'épouse et de mère, bannie de sa cour, elle chercha, dans le genre de vie qu'aurait recommandé Aristippe, les distractions dont son cœur avait besoin; et, par ses soins, la *Villa d'Este* devint le temple des plaisirs. Nous ne dirons rien des jardins qui, quoique beaux, n'avaient encore pu se ressentir des travaux de perfectionnement entrepris par la princesse: sans doute qu'elle en eût fait disparaître les difformes statues et la mesquine fabrique qui représente la ville espagnole de Tar-

ragone. Quant aux appartemens, on peut s'y enivrer d'admiration ; on croit, en s'y promenant, être admis au palais de la déesse de Cythère. L'artiste magicien qui l'a décoré, semble avoir fait recherche de tous les genres de sensualité, pour les faire entrer dans un harmonieux amalgame de la magnificence italienne, de la riche élégance française et du *comfort* anglais, mariés au luxe voluptueux des Asiatiques. Le théâtre, sur-tout, est d'un goût exquis. — C'est ici que se sont données ces fêtes qui ont causé tant de rumeur dans le parlement britannique. La princesse, qui y présidait avec grâce, se faisait adorer des habitans de Côme : quel dommage que l'épisode de *Bergami* soit venu altérer la fraîcheur de la couronne de fleurs dont elle aimait à se parer !

Nous nous éloignons de Côme, pour nous rendre à Milan. — Les montagnes vont décroissant de hauteur : elles ne sont bientôt plus que des collines ; l'horizon s'étend, nous entrons définitivement dans une plaine sans bornes. Les costumes changent : la chaussure, qui était un socque, tel qu'on le voit dans les statues antiques, est maintenant un soulier mignon ; les femmes avaient la tête couverte : elles sont à présent coiffées de leurs cheveux relevés en tresses et retenus par de longues et nombreuses épingles, dont les têtes, travaillées en orfévrerie, forment comme une radieuse auréole. Les champs sont cultivés avec un soin extrême ; les mûriers, tenus à basses tiges, servent de clôture à des terrains arables qui jamais ne reposent. Les routes sont à souhaits ; mais, circonstance désolante ! elles sont peu sûres. En 1809, je voyageais ici tranquillement, de nuit comme de jour ; aujourd'hui, et parce qu'il serait imprudent d'arriver tard à Milan, nous devons nous priver d'aller à *Monza* visiter la couronne de fer que portèrent Alboin, Didier, Charlemagne et Napoléon.

Nous entrons dans la capitale de la Lombardie, à la chute d'un jour de fête, en nous mêlant à l'affluence du peuple qui revient de la promenade avec une gaîté tumultueuse.

Un français est-il ici un étranger, nous demandons-nous en entrant ? La différence de langage le fait croire ; et, cependant, nous foulons le sol que conquirent les Gaulois, nos ancêtres, avant même que les Romains y parussent. Nous sommes dans la Cisalpine, dans la *Gallia*

Togata; c'est l'héritage de Louis XII : ses statuts y forment encore la jurisprudence des tribunaux ; sans *Pavie*, les successeurs de François I.er y seraient les souverains légitimes ; plus récemment encore, nous y donnâmes des lois qui ne furent pas trouvées trop rigoureuses. Aujourd'hui, ce sont des officiers allemands qui nous demandent sévèrement nos passe ports, aux portes intérieures de la ville italienne. Sans doute que, de leur côté, ils croient leurs manières impérieuses, justifiées par le souvenir des *Othon* et des *Frédéric*. — Peuples italiques ! civilisateurs de l'Europe ! ne devez-vous donc jamais obéir qu'à des Germains ou à des Gaulois ? Expiez-vous le mépris dont vous les avez jadis injustement frappés ?

Il faut donner plusieurs jours à Milan. — La station que nous y faisons est pleine de charmes ; mais nous nous sentons trop faibles pour apprécier tout ce qui est propre à y attirer l'attention. Tandis que nous y cherchons les traces des *Ambroise* et des *Théodose*, nous y trouvons, tout frais, le souvenir de plusieurs savans : de *Beccaria*, dont les écrits, goûtés par Louis XVI, amenèrent l'abolition de la torture en France ; du comte de *Veri*, le premier qui ait bien défini le commerce (1) ; de *Porta*, *Carli*, etc. On se plaît à nous entretenir de ces modernes recommandables. — Cependant, nous demandons à voir des antiquités : il n'y en a point. Sauf seize vieilles colonnes rudentées, peu estimables, près de l'église de San Lorenzo, on ne trouve point ici de vestiges romains. Au XII.e siècle, les Milanais, trop vains de la liberté qu'ils avaient conquise, osèrent braver les chefs de l'empire, alors embarrassé dans ses querelles avec les papes : *Frédéric Barbe-Rousse*, pour les punir, ruina leur ville de fond en comble, et y fit semer le sel d'anathême. Leur courageuse république se releva de cette catastrophe; mais, c'est à la fin du moyen-âge, aux tems de l'usurpation des *Visconti*, sur-tout du célèbre *Jean Galeas*, l'envahisseur, qu'il faut arriver, pour trouver des édifices splendides ; c'est au milieu des combats et des a-

(1) Le commerce n'est autre chose que le transport des marchandises d'un lieu à un autre, a dit le comte de Veri. Jusqu'à lui, les écrivains sur les matières d'économie politique, avaient merveilleusement embrouillé la question de savoir comment le commerce contribue à accroître la richesse des nations.

larmes qu'on les voit s'élever. — A la vue de ces gigantesques entreprises d'architecture, comme à la vue de celles de Louis XIV et de Bonaparte, on se demande s'il est donc vrai que les conquérans et les ambitieux soient les seuls ou principaux générateurs des grands monumens. On aimerait à les devoir à des sources plus pures. — Peut-être la coïncidence des faits fait-elle se méprendre sur la cause.

La cathédrale (*il Duomo*), la plus grande basilique de l'Italie après Saint-Pierre de Rome, a été commencée par le brillant Galeas Visconti. Le genre de l'édifice n'est ni grec ni gothique, on le nomme tudesque : je serais loin de le prendre pour modèle, du moins pour l'extérieur. L'idée mère est celle d'une grange de 449 pieds sur 275, couverte d'un toit à deux versans, dont le pignon, en vue, est soutenu par six poteaux ou piliers. Elevez des aiguilles sur ces piliers, chargez ceux-ci de sculptures, de niches, de statues, et vous aurez la façade du *Duomo*. Ce n'est sûrement pas une forte combinaison; mais c'est d'une élévation surprenante, c'est tout en marbre, il faut admirer. Une maîtresse aiguille, ou pyramide aussi en marbre, et de 117 pieds, élevée après coup sur les voûtes, remédie un peu à la sécheresse du plan principal ; elle est surmontée d'une statue colossale de la Vierge. Du reste, tout l'extérieur de l'édifice est couvert d'une si grande quantité de statues, qu'il est impossible de s'attacher à remarquer celles qui ont un grand mérite : on chercherait plutôt les defectueuses, mais il y en a peu, même dans les réduits les moins en évidence. — L'intérieur est solennel, c'est un gothique pur. Cinquante-deux colonnes de 84 pieds soutiennent les hautes voûtes des cinq nefs, dans lesquelles se glisse, à travers de beaux vitraux coloriés, un demi-jour religieux, comme nous l'aimons dans nos basiliques. Le pavé mosaïque, au lieu d'être en dalles, est en gros blocs de marbre, dont pas un ouvrage romain ne fournit le modèle; mais il n'est pas terminé. Quatre statues de vingt pieds sont placées à l'entrée du chœur, et ne paraissent pas énormes dans cet espace, où circule un si grand volume d'air. Dans vingt endroits, on est arrêté devant des morceaux de sculpture du plus grand prix; et, cependant, l'église paraît dénuée d'ornemens, parce qu'il les eût fallu de triple proportion. Pendant notre inspection, une foule de dévots prient devant

le caveau de Saint-Charles Borromée, des messes se disent à de nombreux autels, et chaque autel attire beaucoup de monde, un prédicateur est en chaire; néanmoins nous trouvons facilement des endroits solitaires, tant, dans cet énorme vaisseau, les vides sont immenses.

Nous descendons à la sépulture de Saint-Charles. Dieu, quel éclat dans ce silencieux séjour de la mort! On nous introduit dans un salon de vingt pieds sur douze: les murailles qui le cernent, les portes qui le closent, le plafond qui le couvre, au lieu d'être revêtus de menuiserie, le sont en plein de pur argent; les pilastres et les moulures sont de vermeil. Les panneaux et les frises ont pour ornemens de forts reliefs en argent, représentant les principaux traits de la vie du saint, exécutés par des artistes du premier ordre. On vous a montré quelquefois, dans les trésors des sacristies, de ces anciens calices d'apparat, poussés, ciselés et dorés, chef-d'œuvre d'orfévrerie: figurez-vous un salon tout entier, travaillé avec le même soin; avec cette différence que les dessins ont toute la noblesse et la pureté du grand siècle. C'est dans ce magnifique appartement qu'est déposée la chasse. Elle est d'argent massif, et couverte de reliefs du même métal, d'un excellent dessin. Le prêtre se revêt de son aube et de son étole, il allume des cierges, fait une courte prière et ouvre le précieux reliquaire. Les yeux sont éblouis du feu des pierreries dont est couvert le corps embaumé du Saint, qui se laisse apercevoir, revêtu de ses habits pontificaux, à travers des panneaux de cristal, encadrés d'or. Jamais les narrateurs orientaux n'ont, dans leur délirante imagination, conçu la pensée d'un amas de richesses aussi extraordinaire. On dit que la valeur du métal seul est de quatre millions de francs; certes, le prix du travail surpasse celui de la matière.

La cathédrale de Milan, après plusieurs siècles de travaux, offrait encore, en 1809, l'aspect d'un édifice en construction; les fondations pieuses destinées à l'achever, étaient détournées de leur emploi, et je me rappelle en avoir vu la façade toute cachée par des échafaudages ruinés. Les Français, pendant leur courte domination en Italie, voulurent que le scandale cessât, et en peu d'années, les Milanais ont joui de leur merveilleux monument.

Nous ferions un volume, si nous entreprenions de consigner, dans ces simples notes, tout ce qui est susceptible d'intéresser dans la visite des principales églises de Milan, c'est pourquoi nous invitons les lecteurs curieux à recourir aux itinéraires détaillés qu'ont rédigés les savans de profession. Nous signalerons seulement Saint-Alexandre, cité pour sa chaire qui est incrustée d'agathes, d'opales, de lapis et autres pierres précieuses. — *La Grazzia*, où il faut aller porter une admiration de commande au célèbre cénacle de Léonard de Vinci. Cette fresque, qui est dans un réfectoire, est très-détériorée, et l'on ne peut guère y remarquer que le caractère de quelques têtes. J'affirme que je n'ai pu y découvrir le fameux apôtre aux six doigts : il se pourrait qu'un pli de manteau fût la cause du conte que l'on fait à ce sujet. — *Saint-Victor*, aux riches, mais un peu lourds arabesques. Le peintre a fait preuve d'une grande fécondité d'imagination, dans les physionomies variées qu'il a su donner à ses milliers d'anges et de chérubins. — *Saint-Ambroggio*, où se voient des mosaïques du IX.e siècle, qui attestent que Frédéric Barbe-Rousse ne détruisit pas absolument tout ici, en 1162. C'est le temple dont Saint-Ambroise refusa rudement l'entrée à son souverain, l'empereur Théodose, chrétien, mais pécheur. En mémoire de ce prélat, on célèbre la messe dans tout Milan, non d'après notre rite romain, avec certaines variantes qui constituent le rite ambroisien. Un serpent d'airain, élevé dans l'église de *Saint-Ambroggio*, donne de la tablature aux antiquaires, qui veulent y voir, les uns le serpent de Moïse, les autres celui d'Esculape : c'est peut-être une simple allégorie du moyen-âge. Pendant ce débat, le peuple dit qu'il siffla un jour, pour annoncer une grande calamité. — *Santa-Maria del Celso*, où, en 1400, la Sainte-Vierge daigna apparaître en personne (*la propria Madona*). Cette église qui, à cause du miracle qu'on croit s'y être passé, attire un grand concours d'offrandes, est resplendissante de dorures fraîches, d'ornemens de toutes sortes. Elle renferme des ouvrages très-estimés d'*Appiani* : les apôtres et les pères de l'église, de ce peintre célèbre, sont en effet vraiment des êtres surnaturels. La décoration extérieure est de ce *Bramante*, dont la forte tête a conçu le plan de Saint-Pierre de Rome. La façade en marbre,

est précédée d'un parvis carré, orné d'une colonade. De beaux bas-reliefs remplissent tous les intervalles des lignes d'architecture. Les saillies du fronton supportent deux sybilles couchées, qui sont d'un excellent effet; et, dans deux niches latérales, sont placés deux vrais morceaux de musée qui représentent Adam et Eve. Ces statues donnent lieu à une historiette : le sculpteur avait fait, dit-on, une Vénus; ne trouvant pas la défaite d'un sujet si profane, il s'avisa de mettre au pied de la déesse un serpent, présentant une pomme, et en fit l'Eve que nous voyons ici. Le serpent a l'extrémité supérieure terminée par un corps féminin d'une beauté à tenter, non pas la première femme, mais tous les hommes. L'Adam est une superbe figure académique, telle que l'aurait conçue Milton. Il n'a d'autre vêtement qu'une feuille de figuier : c'est aussi celui de sa charmante épouse, mais l'expression pudique et la pose de celle-ci, lui servent jusqu'à un certain point de voile.

Nous commençons à vérifier ce qui a été dit souvent, que les Italiens mettent les beaux-arts avant tout; avant la religion, dans leurs tableaux et dans leurs statues; avant la vérité historique, dans leurs monumens politiques; et avant la commodité, dans la décoration de leurs palais. Ils représentent souvent leurs saintes, dans un désordre de toilette, qui peut allumer d'autres feux que ceux de la dévotion, et se soucient fort peu d'un anachronisme, s'il a amené une belle situation. Ils vont même jusqu'à altérer le texte formel des livres sacrés, sans se faire et sans encourir aucun reproche : c'est ainsi que nous avons déjà vu Jésus-Christ recevant à genoux la bénédiction de sa mère, avant d'aller à la mort; et, dans une fuite en Egypte, les prêtres de Memphis se prosterner au passage du divin et modeste cortége. Une étude d'écorché, évidemment faite pour un cabinet, est devenue, dans la cathédrale, un Saint-Barthélemy; enfin, la complète nudité de l'Eve de *Santa-Maria del Celso*, est très-propre à accréditer l'historiette dont elle est l'occasion. — Au fait, et mondainement parlant, quoiqu'il soit très-possible d'être tout à la fois sublime et décent, la condescendance des chefs de l'église pour le goût un peu libre des peintres et des statuaires, devait beaucoup contribuer aux pro-

grès des arts naissans, qui, comme le génie qui les enfantait, aimait par-dessus tout l'indépendance. Aujourd'hui, la piété et le goût se marient mieux ensemble, et il est permis d'imposer plus de réserve à la fougueuse imagination des hommes à talens.

Il ne faut cependant pas se figurer que l'engouement pour les chefs-d'œuvre des artistes, fasse entièrement oublier ici les objets sérieux et essentiels. On reviendra promptement de cette prévention, en visitant l'hôpital de Milan, quoiqu'on y rémarque aussi qu'il a été élevé sous le patronage des beaux-arts aussi bien que sous celui de la charité. Disposé pour deux mille, et même pour trois mille lits, en cas de besoin; n'en comptant habituellement que mille occupés, il est doté de quinze cent mille francs de rentes; il nage dans une abondance qui admet le luxe même dans l'exercice de la bienfaisance. Aussi, après avoir libéralement traité ses malades, payé, à 2 et 3 fr. par mois, la pension à la campagne de deux mille enfans de 0 à 7 ans, et assisté de deux cent quarante mille francs divers petits hospices du district milanais, l'établissement fait-il des épargnes considérables qui lui permettent de songer à agrandir l'azile des vieillards et surtout de voir sans effroi la possibilité des tems calamiteux.

L'édifice est de trois constructions différentes. La première remonte au tems des *Sforzes*, qui voulurent se faire pardonner leur usurpation par cette fondation. Les richesses de l'architecture et de la sculpture y sont prodiguées avec plus de profusion qu'aux Invalides de Paris, l'église exceptée. Les deux autres constructions sont dues à deux riches citoyens de la ville, dont le dernier a fait don de deux millions; elles sont plus simples à l'extérieur, mais l'intérieur n'en est pas moins largement disposé.

L'ensemble offre six cours, toutes munies d'un double rang de portiques, non pas mesquines comme les couloirs de notre Palais-Royal, mais larges de vingt-cinq pieds: ce sont de superbes et salubres promenoirs. La plus grande cour, qui est carrée, a 250 pieds de côté, et les deux rangs de portiques y sont soutenus par de nombreuses colonnes de marbre, d'un effet imposant.

Des salles où nous mettrions 120 lits, n'en reçoivent ici que 60 à grande distance les uns des autres; elles sont voûtées à 25 à 30 pieds, et toujours munies de fe-

nêtres opposées. Les lits sont en fer, les couvertures propres, le linge assez fin. Au cœur de l'été, nous trouvons la température fraîche, tout soigneusement balayé et sans odeur. Comme on ne connaît pas les congrégations des religieuses hospitalières, le service se fait par neuf médecins logés, nourris dans la maison, et assistés de cinq infirmiers par salle. — Je dois croire que les malades sont bien traités, puisque l'un d'eux, en nous voyant passer, nous prend pour des administrateurs et nous arrête pour nous témoigner spontanément la satisfaction du traitement qu'il éprouve.

Les personnes qui disent que les Italiens ne respirent que pour les beaux-arts et pour les plaisirs, doivent donc s'expliquer moins vaguement, et, sous peine d'être elles-mêmes taxées de légèreté, comprendre dans l'énumération des plaisirs séducteurs, celui de soulager noblement l'infortune. Nous venons d'en donner la preuve.



LE CRIMINEL ET SON JUGE.

CONTE ANECDOTIQUE.

Sur son tribunal redoutable,
Certain juge avait prononcé
L'arrêt de mort contre un coupable
Pour faux et pour vols dénoncé.
Soudain le nom, la ressemblance
A son esprit se retraçant,
D'un sien ami d'adolescence
Il croit reconnaître l'accent.
Son doute est une certitude;
Au même tems, aux mêmes lieux,
Le juge fit son cours d'étude,
Et fut le compagnon de jeux
De celui que son ministère
Vient de condamner au moment.
Il déroge à son ton sévère,
Il s'informe amicalement
De tels ou tels dont sa mémoire
A conservé le souvenir.
Mon triste sort est leur histoire,
Dit le voleur, avec soupir!
Hélas! d'une funeste chance
Ils ont tous supporté la loi;
Tous ont péri par la potence,
Si j'en excepte vous et moi.

V.....N.

JOURNAL D'UN OFFICIER FRANÇAIS.

Vingtième Extrait. (*)

« Rien d'extraordinaire dans le commencement du mois d'octobre; seulement, l'armée murmure de son trop long séjour à Moscou, où elle commence à manquer de vivres. Les soldats de la garde ont tout accaparé; ils vendent les vivres très-cher, et c'est à leur quartier qu'il faut aller les acheter.

» Une troupe de comédiens Français donne des représentations à Moscou.

» Ma blessure allant de mieux en mieux, je jette une de mes béquilles au feu, afin qu'on me trouve capable de reprendre mon service et, le 10 octobre, je suis dans les rangs pour passer la revue du colonel.

» Le 12 octobre, nous passons une revue générale. On fait sortir des rangs ceux qui sont proposés pour de l'avancement ou la décoration, et je suis de ce nombre. Napoléon, me voyant blessé, demande au colonel Buquet où j'ai reçu ma blessure. Sur la réponse du colonel que j'ai reçu cette blessure la veille de la bataille de la Moskwa, ce qui ne m'a pas empêché de prendre part, le lendemain, à l'attaque de la grande redoute, et que je suis un des anciens *Dromadaires* de l'armée d'Égypte, il me dit : *Que demandes-tu?* Mon colonel, sans me donner le tems de prendre la parole, répond : *la croix.* — *Accordé.*

Dans cette affaire, mon colonel me nuisit en voulant me servir; car, en disant que j'avais fait les campagnes d'Italie, d'Egypte, d'Austerlitz, de Prusse, de Pologne, d'Espagne, d'Allemagne et de Russie, j'allais demander une dotation à laquelle je croyais avoir droit. Mais il était dit que le hasard ou l'oubli apporterait toujours

(*) Voyez les pages 359 et 409 du 1.er volume du *Lycée*; 56, 131, 223, 294, 377 et 418 du 2.e volume; 171, 169, 268, 379, 478 et 608 du 3.e volume; 162, 243, 357, 442 et 568 du 4.e volume. — Nous croyons devoir joindre au Journal de Campagne du capitaine François (qui se trouve à Nantes en ce moment), quelques notes extraites de l'intéressante relation de M. Eugène Labaume, et de celle de M. le général comte de Ségur : les premières seront désignées par des chiffres, et les secondes par des lettres.

des obstacles à mon avancement. Dans cette circonstance même, ma lettre de nomination de légionnaire fut envoyée au 13.e léger, où servait un autre capitaine François : fort heureusement qu'il n'avait pas les mêmes prénoms que moi ; l'erreur fut reconnue, et je reçus enfin la décoration, après avoir été proposé plus de cinquante fois pour cette récompense. Je ne puis concevoir par quelle fatalité, ayant toujours rempli mon devoir avec zèle, m'étant presque toujours trouvé dans les corps d'élite et dans les combats les plus mémorables, ayant fait plusieurs actions d'éclat toujours remarquées de mes chefs, je n'ai jamais obtenu les récompenses pour lesquelles j'ai été proposé........

» Jusqu'au 17 octobre, le tems est superbe, peu froid, à quelques gelées blanches près, et il ne tombe pas de neige.

» Ce changement dans la température devait être la cause de nos désastres : nos généraux ne pouvaient croire à tout ce qu'on leur disait de l'excessive rigueur du climat, puisque le froid était aussi peu vif au commencement de l'hiver. Enfin l'armée part. (*a*) Le 30.e a reçu

(*a*) C'était « une colonne de 140,000 hommes et d'environ 50,000 chevaux, de toute espèce : cent mille combattans marchant à la tête avec leurs sacs, leurs armes, plus de cinq cent cinquante canons et deux mille voitures d'artillerie, rappelaient encore cet appareil terrible de guerriers vainqueurs du monde. Mais le reste, dans une proportion effrayante, ressemblait à une horde de Tartares, après une heureuse invasion. C'était, sur trois ou quatre files, une longueur infinie, un mélange, une confusion de calèches, de caissons, de riches voitures et de chariots de toute espèce. Ici, des trophées, des drapeaux russes, turcs et persans, et la gigantesque croix du grand Yvan ; là, des paysans russes avec leurs barbes, conduisant ou portant notre butin, dont ils font partie ; d'autres, traînant à force de bras jusqu'à des brouettes pleines de ce qu'ils ont pu emporter. Les insensés n'atteindront pas ainsi la fin de la première journée ; mais, devant leur folle activité, 800 lieues de marches et de combats disparaissent. On remarquait surtout, dans cette suite d'armée, une foule d'hommes de toutes les nations, sans uniforme, sans armes, et des valets jurant dans toutes les langues, et faisant avancer, à force de cris et de coups, des voitures élégantes, traînées par des chevaux nains, attelés de cordes. Elles sont pleines de butin arraché à l'incendie, ou de vivres. Elles portent aussi des femmes françaises avec leurs enfans. Jadis, les femmes furent d'heureuses habitantes de Moscou ; elles fuient aujourd'hui la haine des Moscovites, que l'invasion a appelée sur leurs têtes : l'armée est leur seul asile. Quelques filles russes,

du renfort. Je me trouve assez bien de mes blessures ; mais, peu ingambe, je ne marche qu'à l'aide d'une béquille. Le chirurgien-major veut me faire rester à l'hôpital, en me disant que je ne suis pas en état de suivre le régiment ; mes chefs me font la même observation ; mais je persiste à suivre mes camarades, et je fais mes dispositions en conséquence. Je charge un de mes chevaux de quelques vivres et je me fais suivre par l'autre, en attendant que je puisse le monter, et me voilà faisant route, avec ma compagnie, à l'aide d'une béquille. Le 22 octobre, je me trouve bien fatigué, mais je ne souffre pas beaucoup. Dans cette marche, nous livrons la bataille de Maloiaroslawertz, ville devant laquelle presque toute notre armée se réunit. Notre division forme l'arrière-garde. Les Russes débordent sur plusieurs points, et la route que nous devons suivre, pour effectuer paisiblement notre retraite, est coupée. Toute l'armée est obligée de retourner par Mojaïsk, pour rejoindre la route de Moscou à Smolensk.... Quelles ressources pouvons-nous attendre dans ce pays que nous avons déjà parcouru en manquant de tout ?

» Le 27, notre corps d'armée (le 1.er) livre un combat en avant de Borowsk, dans lequel il défait une nuée de Cosaques.

» Le 29 au soir, nous arrivons à Mojaïsk. J'ai dit que la bataille du 7 septembre avait eu lieu près de cette ville : toutes les maisons sont encore remplies de morts. (1) En y fouillant, nous en trouvons plusieurs

---

captives volontaires, suivaient aussi. On croyait voir une caravane, une nation errante, ou plutôt une de ces armées de l'antiquité, revenant toute chargée d'esclaves et de dépouilles, après une grande destruction. On ne concevait pas comment la tête de cette colonne pourrait trainer et soutenir, dans une si longue route, une aussi lourde masse d'équipages. »

(1) « Plus nous approchions et plus la terre était en deuil ; toutes les campagnes, foulées par des milliers de chevaux, semblaient n'avoir jamais été cultivées. Les forêts, éclaircies par le long séjour des troupes, se ressentaient aussi de cette affreuse dévastation ; mais rien n'était horrible à voir comme la multitude des morts qui, depuis cinquante-deux jours, privés de sépulture, conservaient à peine une forme humaine. En approchant de Borodino, ma consternation fut à son comble..... De toutes parts ce n'étaient que cadavres à demi-enterrés : là étaient des habits teints de sang, et des ossemens rongés par les chiens et les oiseaux de proie ; ici,

qui, avant de mourir, se sont mangé les bras, leurs blessures les ayant empêchés de se traîner hors des maisons. On y reconnait le corps d'un capitaine du 30.e, qui, après avoir mangé son bras jusqu'à l'os, a encore la bouche dessus.

» Le 30, nous nous remettons en route. (*b*) Mais nos derrières sont assaillis par des nuées de cosaques,

---

des débris d'armes, de tambours, de casques et de cuirasses; on y trouvait également des lambeaux d'étendards; mais, aux emblêmes dont ils étaient couverts, on pouvait juger combien l'aigle moscovite avait souffert dans cette sanglante journée.... La fameuse redoute dominait toute la plaine, et, semblable à une pyramide, s'élevait au milieu d'un désert. En songeant à ce qu'elle avait été et à ce qu'elle était alors, je crus voir le Vésuve en repos. »

(*b*) « L'armée s'écoulait, dans un grave et silencieux recueillement devant le champ funeste, lorsqu'une des victimes de cette sanglante journée, y fut, dit-on, aperçue, vivant encore et perçant l'air de ses gémissemens. On y courut: c'était un soldat français. Ses deux jambes avaient été brisées dans le combat; il était tombé parmi les morts; il y fut oublié. Le corps d'un cheval éventré par un obus fut d'abord son abri; ensuite, pendant cinquante jours, l'eau bourbeuse d'un ravin où il avait roulé et la chair putréfiée des morts, servirent d'appareil à ses blessures, et de soutien à son être mourant. Ceux qui disent l'avoir découvert, affirment qu'ils l'ont sauvé. — Plus loin, on revit la grande abbaye ou l'hôpital de Kolotskoï, spectacle plus affreux encore que celui du champ de bataille. A Borodino, c'était la mort, mais aussi le repos; là, du moins, le combat était fini; à Kolotskoï, il durait encore. La mort y semblait poursuivre ses victimes échappées au combat; elle s'y acharnait, elle pénétrait en eux par tous leurs sens à la fois. Pour la repousser, tout manquait, excepté des ordres inexécutables dans ces déserts, et qui, d'ailleurs, donnés de trop haut et de trop loin, passaient par trop de mains pour être exécutées. Toutefois, malgré la faim, le froid et le dénuement le plus complet, le dévouement de quelques chirurgiens et un reste d'espoir soutenaient encore un grand nombre de blessés dans ce séjour fétide. Mais, quand ils virent que l'armée repassait, qu'ils allaient être abandonnés, qu'il n'y avait plus d'espoir, les moins faibles se traînèrent sur le seuil de la porte, ils bordèrent le chemin et nous tendirent leurs mains suppliantes. » — Il fut ordonné que chaque voiture, quelle qu'elle fût, reçut un de ces malheureux. Mais alors on vit une action atroce. « Plusieurs blessés venaient d'être placés sur des charrettes de vivandiers. Ces misérables, dont le butin de Moscou surchargeait les voitures, ne reçurent qu'en murmurant ce nouveau poids; on les contraignit à l'accepter: ils se turent. Mais à peine furent-ils en marche, qu'ils se ralentirent; ils se laissèrent dépasser par leurs colonnes; alors, profitant d'un instant de solitude, ils jetèrent dans des fossés tous ces infortunés confiés à leurs soins. Un seul survécut assez pour être recueilli par les premières voitures qui passèrent: c'était un général. On sut par lui ce crime. »

qui nous harcelent sans cesse. Nous ne pouvons marcher mille pas sans être obligés de faire volte-face, mais sans tirer, car ce mouvement seul suffit pour mettre en fuite ces enragés. Ils viennent jusqu'à cent pas de nous, et ils nous étourdissent de leurs *houras*. Parfois nous tirons dessus quelques coups de canon. Le 31, à l'approche du village de Kolotskoi, ils se réunissent en une immense quantité, et ils attaquent notre corps d'armée. Nous les repoussons, après avoir tué quelques hommes et pris cinq caissons.

» Le 1.er novembre, les mêmes Cosaques veulent nous arrêter devant la tête du pont de Giat; mais ils ne peuvent nous empêcher de traverser la rivière, et nous allons bivouaquer sur les hauteurs en avant de la ville. (*c*) Après une marche lente et pénible d'environ six lieues, par une neige, dont le sol est entièrement couvert, nous n'avons pas un brin de paille pour nous coucher, et nous ne pouvons faire du feu, à cause de la violence du vent qui l'éteint à chaque fois qu'on essaie de l'allumer. Les Français maudissent leur triste destinée et attendent impatiemment le lever du soleil pour se mettre en marche, sans avoir pris la moindre nourriture pour réparer leurs forces...., A cette époque, la position de l'armée est horrible!... Pour moi, depuis mon départ de Moscou, malgré mes deux trous de balle dans la jambe gauche et plusieurs autres blessures non encore cicatrisées, j'ai continuellement marché, le pied droit chaussé dans une botte

---

(c) « La route était à chaque instant traversée par des fonds marécageux. Une pente de vergias y entraînait les voitures; elles s'y enfonçaient; pour les en retirer, il fallait gravir contre la rampe opposée, sur un chemin de glace, où les pieds des chevaux, couverts d'un fer usé et poli, ne pouvaient pas mordre; à tous momens, eux et leurs conducteurs tombaient épuisés les uns sur les autres. Aussitôt, des soldats affamés se jetaient sur ces chevaux abattus et les dépeçaient; puis, sur des feux, faits des débris de leurs voitures ils grillaient ces chairs toutes sanglantes, et les dévoraient. Cependant, les artilleurs, troupe d'élite, et leurs officiers, tous sortis de la première école du monde, écartaient ces malheureux, et couraient dételer leurs propres calèches et leurs fourgons, qu'ils abandonnaient pour sauver les canons. Ils y attelaient leurs chevaux, ils s'y attelaient eux-mêmes; les cosaks, qui voyaient de loin ce désastre, n'osaient en approcher; mais, avec leurs pièces légères, portées sur des traîneaux, ils jetaient des boulets dans tout ce désordre et l'augmentaient. »

et le pied gauche dans une savatte ; mais, ainsi que tous mes frères d'armes, je prévois tant de maux, que je ne songe pas à m'occuper de mes blessures : je ne les panse plus, et ma jambe engourdie va comme par mécanique. Mes chevaux me portent encore quelques vivres, mais il n'y a plus de quoi les nourrir, excepté quelques feuilles pourries qu'ils cherchent sous la neige.

» Il n'y a pas un soldat qui ne soit effrayé de son avenir. Nous sommes à trente lieues de Moscou, au milieu d'une coutrée dévastée, dans laquelle nous n'avons combattu qu'à la lueur des incendies. Le soldat qui, autrefois, partageait son morceau de pain avec son camarade, ayant à peine de quoi manger aujourd'hui, cache avec soin le peu qu'il a. Les chevaux, d'une si grande utilité pour porter les vivres, manquant de fourrages, sont si faibles, qu'il en faut de huit à quinze pour traîner une pièce de campagne. Ils mangent de l'écorce d'arbre ou de la mousse, et quelquefois de la paille pourrie dans les lieux ou l'armée a bivouaqué : aussi, en périt-il chaque jour des milliers. Il faut alors faire sauter les caissons, brûler les fourgons et briser ou enclouer les pièces que nous ne pouvons plus emmener. C'est nous qui, d'arrière-garde, sommes chargés de cette triste opération. Ainsi, le matériel de l'armée disparaît sous nos yeux d'une manière effrayante.

» A tant de maux (dont les lugubres détails m'entraîneront dans des répétitions, qu'il me sera difficile d'éviter dans une narration, et qu'on pardonnera à un soldat), qu'on joigne les nuées de cosaques et de paysans armés qui nous entourent, et qui poussent l'audace jusqu'à traverser nos rangs, en enlevant les chevaux de bât et les fourgons qu'ils croient le plus richement chargés. Nos soldats n'ont pas même la force de s'opposer à ces enlèvemens. Ceux qui s'écartent de la route, pour marauder, sont égorgés par les paysans. Il y en a qui quittent exprès les rangs pour se faire tuer par les cosaques, ou pour devenir leurs prisonniers ; mais les cosaques mêmes n'en veulent point et se contentent de les dépouiller, quand ils ne les massacrent pas. Ces malheureux, dans leur désespoir, se jettent dans les bois ou dans les marais : là, ils trouvent la fin de leurs infor-

tuées, n'ayant plus la force de rejoindre l'armée. Nul ne songe à conserver l'or ou les bijoux qu'il a ramassés dans les ruines fumantes de Moscou ; il ne songe qu'à ne pas mourir de faim. Bientôt, le froid, qui devient chaque jour plus vif, doit se joindre à la famine pour anéantir notre armée, cette armée si belle, quand elle traversa le Niémen !

» Tant de privations démoralisent les soldats, qui, marchant sans regarder devant eux, heurtent indistinctement les généraux ou leurs camarades. Tous, ayant l'air égaré, sont couverts de fourrures plus ou moins riches, qui présentent une diversité de costumes plus bisarres les uns que les autres. Comment reconnaître les mêmes hommes qui, il y a six mois, faisaient trembler l'Europe.

» Pour moi, armé de ma béquille, couvert d'une pelisse rose doublée d'hermine, le capuchon sur la tête, je chemine avec mon fidèle soldat et mes deux chevaux, qui, malgré la liberté que nous leur laissons, nous suivent pas à pas. Nous avons le soin de marcher toujours avec la plus grande partie du reste du régiment.

» Manquant de vivres, nous mangeons les chevaux dont les cadavres bordent notre route ; mais, étant d'arrière-garde, nous ne trouvons souvent que des restes de ces animaux, qui ont déjà été mangés en partie par ceux qui nous précèdent. Heureux ceux qui peuvent s'en procurer! Ils ont été ma seule nourriture jusqu'à Wilna, excepté une livre de pain d'avoine, qu'un militaire de la garde m'a vendue vingt francs. Je mange cette chair à moitié cuite, de sorte que la graisse et le sang tombent sur moi, et, du menton aux genoux, teignent mes vêtemens de couleur rouge et jaune. Qu'on joigne à cela une longue barbe, dont chaque poil est terminé par un petit glaçon, se détachant d'une figure enfumée, des cheveux gras, cachés sous le capuchon de ma pelisse rose brodée en or, et l'on pourra avoir mon portrait. Malgré ma triste situation, je riais quelquefois, lorsqu'il me prenait envie de m'examiner ou de regarder mes frères d'armes, dont l'aspect était, pour le moins, aussi plaisant que le mien.

« Bientôt la ressource des chevaux morts n'est plus suffisante pour les trois quarts d'une armée affamée. Il n'y a donc que ceux qui ont encore un peu de courage qui peuvent se procurer cette nourriture. Les soldats qui n'ont conservé ni couteau, ni sabre, ou ceux qui ont les mains gelées, ne peuvent même user de cette ressource. J'en ai vu, cependant, à genoux et d'autres assis, mordant à pleines dents dans ces carcasses décharnées, comme des loups furieux..... Grâces à mon brave et fidèle soldat, je n'ai pas été réduit à une telle extrémité. J'avais, par jour, de deux à trois livres de cheval, à moitié cuit et sans sel, il est vrai, mais que j'étais encore trop heureux d'avoir. Ma boisson était de la neige fondue dans une casserole, conservée soigneusement par mon soldat.

« Malgré la démoralisation générale, un reste d'humanité empêche de tuer les montures des blessés. Je garde donc les miennes pour porter mes vivres; mais je ne monte pas dessus; car tout homme à cheval, quelque couvert de vêtemens qu'il soit, est sûr de geler en peu d'heures.

« Tel est le tableau qu'offre notre armée dans les premiers jours de novembre. Mais, si les hommes épargnés par le climat et échappés aux hasards de la guerre, ont autant à souffrir, que dirai-je donc de la situation des malades et des blessés. Entassés pêle-mêle sur des charrettes, dont les chevaux succombent de fatigue et de faim, abandonnés dans les bivouacs et sur les routes, ces malheureux meurent dans les convulsions de la rage du désespoir, ou terminent eux-mêmes leurs souffrances, quand ils ont la force de se donner la mort. Les compagnons, les amis de ces tristes victimes, sont sourds à leur voix, ou détournent les yeux pour ne les pas voir.... La misère éteint tout sentiment d'amitié, l'instinct de la conservation domine seul, et le plus froid égoïsme a remplacé cette douce fraternité d'armes dont, jusqu'alors, les Français avaient donné de si touchans exemples.

« Le 2, auprès de Semlewo, de l'autre côté de Wiazma, les positions avantageuses qu'occupe l'ennemi nous font craindre une affaire sérieuse.... craindre.... c'est la première fois que cette expression se trouve sous ma plume en parlant de l'armée française.

(La suite au prochain cahier.)

HISTOIRE NATURELLE.

GÉOLOGIE.

FOSSILE HUMAIN.

Entretenir encore le public du fossile humain, c'est lui parler de l'histoire ancienne, puisqu'il s'est écoulé plus d'un an, depuis la découverte de ce phénomène. Mais il ne sera peut-être pas sans intérêt, pour les souscripteurs du *Lycée*, d'y voir insérer ce qu'on pourrait appeler l'historique de l'homme fossile, depuis son enlèvement de la forêt de Fontainebleau jusqu'au mois d'Octobre 1824, époque où parut le dernier écrit de M. Barruel, l'un des premiers chimistes de la capitale. (1)

Je commence par déclarer franchement que je ne suis ni géologue, ni naturaliste, ni chimiste. Ainsi, qu'on ne s'attende pas à une dissertation approfondie, de ma part, sur l'objet dont il est question. Mais je puis raconter ce que j'ai vu, lu et entendu; et, sous ce rapport du moins, je ne crains pas d'être démenti.

Ce n'est donc qu'en amateur, et surtout en ami de la vérité, que j'ai voulu retracer rapidement tout ce qui s'est passé concernant cette étonnante pétrification, dont la découverte a causé tant d'émotion parmi les savans. Si les lecteurs ne voient pas en moi une autorité capable de rectifier leur jugement ou de dissiper leurs doutes, au moins seront-ils assurés que je ne me laisserai pas entraîner, soit par conviction ou opiniâtreté, par les séductions d'un système quelconque, puisque je ne puis en avoir aucun.

Pour connaître les différentes particularités qui accompagnèrent cette intéressante découverte, ouvrons la première notice de M. Barruel; nous y lisons :

» C'est au long rocher, territoire de Montigny, près » Moret, que le colonel Juncker et le docteur Genot,

(1) *Réponse aux principaux écrits qui ont paru sur le fossile humain*, etc.; par M. J.-P. Barruel.

Cette brochure, de 40 pages, se vend à Paris, chez tous les marchands de nouveautés. Prix 1 fr. 50 c.

» découvrirent, dans le courant de septembre 1823, en
» allant à la chasse, une pétrification des plus rares
» par ses formes et sa nature, un homme enfin ren-
» versé en partie sur un cheval également pétrifié. »

Informé de cet événement, M. Barruel, dans l'intérêt de la science, se hâte de se rendre dans la forêt de Fontainebleau, au moment où MM. Juncker et Ganot faisaient opérer l'extraction du fossile.

Après avoir examiné attentivement ces objets, il déclare qu'il devint évident pour lui qu'ils étaient les restes, l'un d'un corps humain, dont une partie a conservé ses formes et des proportions parfaitement belles, l'autre d'un cheval dont la tête est admirable.

On sait que l'annonce d'un fait extraordinaire, qui » trouve en opposition avec des idées reçues, rencontre presque toujours une foule d'incrédules. N'a-t-on pas nié le mouvement de notre globe? Et Galilée n'expia-t-il pas, dans un cachot, le tort d'avoir eu trop tôt raison?

Lorsqu'on parla, pour la première fois, de la chute des aérolithes, des hommes de mérite n'ont-ils pas souri, comme s'il s'agissait d'un *conte des Mille et une Nuits*, et le sucre de betteraves, ne fut-il pas l'objet des plaisanteries d'incrédules, qui chaque jour en prenaient dans leur café, sans s'en douter?

Il n'est donc pas étonnant que l'homme fossile ait d'abord subi un pareil sort.

En effet, tout le monde ne partageait pas la première impression qu'il avait produite sur M. Barruel. Mais il n'est pas moins vrai que cet événement fut, dès lors, considéré comme assez important pour devenir le sujet de toutes les conversations. Plusieurs journaux s'en emparèrent, en provoquant une explication des savans. Dans les salons de la capitale, il n'était question que de l'homme fossile. Tout devint naturaliste, pour ou en contre; et jusqu'aux petites maîtresses, tout le monde voulut parler géologie.

Cependant, soit prévention, soit indifférence de la part des hommes, qui *par leurs connaissances sont placés au sommet de la science*, la discussion approfondie, vainement provoquée et si impatiemment attendue, n'arrivait pas. En son absence, M. Barruel trouva, dans les procédés de son art, des argumens sans

réplique ; et la chimie, enfin, mit au grand jour, la vérité que le fanatisme des systêmes aurait peut-être voulu étouffer.

« Je ne suivrai pas M. Barruel dans tous les détails de ses opérations (1) ; il suffit de savoir que le résultat en fut tel qu'il l'espérait, pour être bien convaincu que les morceaux de grès soumis à son analyse étaient des fragmens d'un fossile humain, puisqu'ils renfermaient une des bases de tous les os, le *phosphate de chaux*, élément considéré comme aussi ancien que le globe et indestructible comme lui ; tandis que d'autres morceaux, enlevés du rocher auquel adhérait le fossile, et analysés de même, ne contenaient ni *matière organique animale, ni phosphate de chaux*.

La notice où le savant chimiste consignait le résultat de son analyse fut accueillie du public avec le plus vif intérêt. Il ne s'agissait plus de vains argumens, de conjectures hasardées, mais de faits, qui ne pouvaient être contredits que par des faits plus positifs encore, s'il était possible.

Quelque tems après, MM. Saint-Clair et d'Hermilly ayant fait l'acquisition du fossile humain, l'exposèrent à la curiosité publique. Ce fut alors qu'on dut regretter que l'extraction de ce trésor d'histoire naturelle eût été confiée à des mains mercenaires qui, pour le détacher, firent jouer les coins si mal-adroitement, que plusieurs parties en furent endommagées. En effet, quoiqu'on ait avancé, avec aussi peu de vérité que de bienveillance, que ces morceaux de grès (en parlant du fossile), *avaient été offerts avec beaucoup d'art*, M. Barruel, qui l'a vu dans les deux situations, affirme que le fossile est loin d'avoir conservé au salon d'exposition, l'aspect favorable que lui donnait son adhérence au rocher ; ce que j'ai été à même d'apprécier aussi bien que le public, en jetant un coup d'œil sur des dessins exécutés par plusieurs artistes dans la forêt de Fontainebleau.

L'homme et le cheval, trouvés gisant l'un à côté de l'autre, paraissent avoir été victimes d'un malheur qui

---

(1) Les personnes qui désireraient connaître la nature de ces opérations, pourront s'adresser à moi. Je leur prêterai la notice où elles sont consignées.

leur a été commun ; car tous deux portent des marques incontestables d'une pression violente, occasionnée soit par la chute d'un rocher, soit par l'effet de toute autre catastrophe ; en sorte, que les personnes qui s'attendaient à trouver des formes telles qu'on doit les rencontrer dans une statue, ont été un peu désappointées.

Quant à moi, j'avouerai que, sans le bras gauche qui est très-bien conservé, il m'eût été moins facile de reconnaître l'homme que le cheval ; et, j'aurais dit, comme plusieurs curieux et savans de bonne foi : « C'est aux » chimistes à décider cette question pour prouver que » ces formes ne sont pas un jeu de la nature. »

Mais ceux qui ne veulent pas voir, ceux accoutumés à effleurer les questions les plus importantes, tous ceux qui, à la prétention de paraître savans, joignent encore la crainte d'être mystifiés ; enfin, tous les détracteurs de cette nouvelle découverte, imbus de systèmes plus ou moins erronés, redoublaient leurs attaques.

Souvent ces attaques se détruisaient les unes par les autres. Par exemple, on refusait au cheval *sa ressemblance avec les animaux de son espèce*, tandis que d'un autre côté, on prétendait qu'*il avait été, ainsi que l'homme, sculpté à dessein*. Cette dernière assertion quoiqu'aussi dénuée de fondement que la première, était plus adroite, puisque le public s'obstinait à reconnaître une tête de cheval, véritablement admirable, et qu'un artiste célèbre témoigna le désir de la voir modelée en plâtre, afin de pouvoir la dessiner sur toutes ses faces.

On n'osait pas donner un démenti à M. Barruel ; mais on disait que les fragmens n'ayant pas été détachés par lui du fossile, il aurait bien pu n'analyser que des morceaux de grès, dans lesquels on aurait fait pénétrer des substances organiques animales : supposition peu obligeante, sans doute, pour M. Saint-Clair, qui avait fourni les fragmens, mais que cet ancien officier aura considérée comme étant trop au-dessous de lui, pour pouvoir l'atteindre.

Au milieu de tant d'opinions diverses, dont quelques-unes étaient entachées de ridicule, et d'autres de mauvaise foi, ce qui est bien pis, plusieurs écrits parurent successivement dont les principaux sont :

1.° La notice géologique sur le prétendu fossil humain, par M. J.-J.-N. Huot;

2.° L'analyse de l'homme fossile, par MM. Chevalier, Payen et Julia Fontenelle;

3.° Le rapport fait à la Société Linnéenne de Paris, par MM. Descourtils, D.-M.-P. Gillet de Laumont fils, et Thiébaut de Berneaud.

Ces écrits circulèrent d'abord sans contradiction, et l'on s'étonnait que M. Barruel les laissât sans réponse; mais on n'eut pas long-tems à s'applaudir de son silence. M. Barruel a de trop nombreuses occupations, pour se livrer exclusivement à la polémique, avec laquelle il avoue modestement qu'il est peu familiarisé. Tel qu'un vigoureux athlète qui sent ses forces, il attendait que tous ses adversaires fussent dans la lice, pour y entrer lui-même, et les combattre tous à la fois, ou, comme dans le combat des Horaces, les uns après les autres.

Il commence par M. Huot. Cet écrivain, après avoir défini ce qu'on entend par fossile, pétrification et incrustation, n'accorde au fossile humain aucune de ces trois qualifications, et il en donne pour raison, « que les » parties solides des corps organisés, c'est-à-dire les os, » peuvent seuls devenir fossiles, la chair par sa mol- » lesse, arrivant bientôt à une destruction complète, » hâtée encore par l'évaporation des parties *grasses.* »

Il faut qu'une raison soit bien péremptoire pour satisfaire un adversaire tel que M. Barruel. Aussi refute-t-il l'assertion de M. Huot, en lui faisant observer que de toutes les parties animales, la *graisse* est, après les os, la matière qui résiste le plus à la destruction; qu'elle est même conservatrice des autres, puisqu'elle ne se putréfie pas, et que, par cette raison, elle est moins volatile.

Mais c'est peu d'opposer un argument à un argument, si on n'y joint aucune preuve.

Pour démontrer que les parties molles sont susceptibles de pétrification, M. Barruel a déposé au salon du fossile une noix dont la chair seule est pétrifiée; et, ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que la partie ligneuse, appelée vulgairement la coque de la noix, a disparu, après avoir laissé son empreinte dans la gangue qui la renfermait. Cette singulière pétrification se compose du carbonate de chaux cristalisé. Je l'ai vue.

Quelques géologues prétendent que l'homme est d'une création trop moderne pour qu'on puisse trouver quel-

ques-uns de ses débris fossiles comme on en rencontre de tant d'animaux. Aussi, M. Huot, s'appuyant sur cette opinion, dit qu'un *os*, ou seulement un *fragment osseux humain*, serait plus digne de l'attention des savans. Eh bien, M. Barruel a encore une réponse toute prête et sans réplique : c'est un péroné parfaitement pétrifié et faisant feu au briquet, qui a été présenté à la faculté de médecine, à l'occasion d'une thèse soutenue le 7 août dernier. Ce péroné, qu'on voulait d'abord faire passer pour un madrépore, a été reconnu par la faculté pour un véritable péroné, conséquemment un os humain : je l'ai vu au salon d'exposition.

M. Barruel, après avoir combattu victorieusement les assertions de M. Huot, passe à l'analyse de MM. Chevalier, Payen et Julia Fontenelle.

Il ne s'agissait plus de répondre à des opinions plus ou moins hasardées, mais à un fait, à une opération d'autant plus importante, qu'elle présentait un autre résultat que celui obtenu par M. Barruel.

Cette analyse parut dans le feuilleton littéraire du 10 août dernier, sous ce titre : Analyse de l'homme fossile, par MM. Chevalier, etc., lue à l'Académie par M. Cuvier.

Ces Messieurs, en reconnaissant que les échantillons (*qu'ils avaient été demander au salon d'exposition du fossile de la part de M. Barruel, quoique celui-ci ignorât cette démarche faite en son nom*), contenaient tous de la *matière animale*, déclarent qu'ils n'ont pu y constater la présence du phosphate de chaux ; et il m'a été rapporté qu'à l'Académie, on appuya fortement sur cette circonstance. Cependant, comme il existe des os pétrifiés qui ne recèlent que de la silice avec un peu de matière azotée, M. Barruel observe que l'absence même du phosphate de chaux ne prouverait rien contre le fossile.

Mais en lisant attentivement l'analyse de ces Messieurs, il reconnut qu'ils avaient erré ; et, pour le prouver, il entre dans des développemens qu'il serait trop long, et d'ailleurs superflu, de reproduire ici, puisque plus tard MM. Thenard et Vauquelin, commissaires nommés par l'Académie des sciences, pour examiner ce travail, confirmèrent, par les résultats d'une contre-analyse, le jugement que M. Barruel en avait porté (1).

(1) On peut apprécier, par le passage suivant, le ton de modération que ce savant, aussi modeste que poli, emploie dans la polémique : « Si ces

Il termine, en discutant le rapport fait sur le fossile à la Société Linnéenne de Paris, par trois de ses membres.

Il s'étonne d'abord que ces Messieurs qui ont reconnu le *phosphate de chaux*, se soient permis de l'exclure de leurs résultats, sous le prétexte *qu'il ne s'y trouvait que dans des proportions trop minimes, pour être pris en considération*; car, ajoute-t-il, un fait existe ou n'existe pas.

Ces Messieurs déclarent en outre qu'ils sont loin d'avoir vu des os et des proportions parfaitement belles. « Sans » doute, réplique M. Barruel, l'homme du Long-Rocher » n'est pas un Apollon du Belvédère; néanmoins, ces » Messieurs conviennent que son bras ressemble à *un bras* » *humain*, que le coude est *bien formé*, que l'avant-» bras est *arqué comme dans la nature*; et, il faut le dire, » cette description physico-anatomique ne peut appar-» tenir à une bizarrerie de la nature. »

Cependant le fossile n'est, pour la Société Linnéenne, qu'un *anthropomorphose*, ou, si l'on aime mieux un *monument singulier*; bien singulier sans doute, puisqu'il *renferme* de la *matière organique animale*.

Pour en finir, M. Barruel avait eu l'intention d'appuyer ses premières opérations d'une seconde analyse, en quelque sorte publique; « mais je crois, dit-il, pou-» voir m'en dispenser désormais, MM. *Thénard et Vau-* » *quelin* ayant constaté, dans tous les échantillons qu'ils » ont pris sur divers points de la surface du fossile hu-» main, la présence de la *matière organique animale*, » et celle du *phosphore*, précisément dans la partie du » bras dont j'ai moi-même analysé un fragment. »

Au reste, M. Barruel est loin d'admettre que l'homme soit d'une création aussi moderne que certaines personnes le supposent. L'examen qu'il a fait du fossile humain et de la place qu'il occupait sous le rocher de Fontainebleau n'a fait que le confirmer dans son opinion. Cette masse (le rocher) qu'il estime être d'un million de livres au moins, lui semble avoir éprouvé un léger déplacement, indiqué par les lignes de ses couches su-

---

chimistes dit M. Barruel, qui, bien que je n'aie été informé de leur démarche que par MM. les propriétaires du fossile, avaient demandé en mon nom, les fragmens qu'ils ont analysés, m'eussent communiqué les résultats de leurs travaux avant d'en faire faire la lecture à l'institut, je me serais fait un plaisir de leur en révéler le défaut. Je ne sais pourquoi ils se sont abstenus d'une démarche que, s'ils ne la regardaient pas comme un devoir, la politesse devait au moins leur suggérer. »

perposées, et ce déplacement, selon lui, ne peut avoir eu lieu que par les effets violens du cataclisme qui a bouleversé nos contrées.

D'après toutes ces considérations, M. Barruel, plus convaincu que jamais, déclare de nouveau que *l'homme pétrifié du Long-Rocher est un être de la plus haute antiquité*, et qu'il ne peut voir, dans cette pétrification, la plus rare qui ait jamais été découverte, autre chose que *les restes d'un homme.*

De leur côté, MM. Saint-Clair et d'Hermilly sont suffisamment autorisés à se croire possesseurs du seul *homme fossile* découvert jusqu'à ce jour.

CITERNE JEUNE.



OBSERVATIONS SUR LE THEATRE.

I.er *Article.*

La diversité des opinions sur le talent des acteurs, en province, est une des causes principales des progrès lents que beaucoup d'entr'eux font dans leur art. Le peu d'ensemble qu'ils apportent souvent dans les représentations théâtrales, est dû, en partie, moins à des causes quelquefois étrangères au talent de chacun, qu'aux mutations fréquentes que notre inconstance naturelle occasionne. En province, les acteurs sont, pour ainsi dire, isolés, et forment une société particulière ; quiconque connait l'intérieur d'un théâtre sait que les petites rivalités ne rendent pas toujours sincères les conseils qu'ils se donnent mutuellement, et tel approuve une chose en avant, qu'il blâme en arrière. Comment le comédien, privé plus que tout autre artiste, des lumières des gens instruits, peut-il parvenir à la supériorité dans un art qui lui offre tant d'écueils et de dégoûts ; il faut qu'il soit doué d'une grande vertu pour surmonter les difficultés sans nombre qu'il rencontre dans une carrière si épineuse, et, jusqu'ici, si faiblement encouragée. Il existe, cependant, des règles exactes, précises, d'après lesquelles on peut déterminer l'éloge ou la critique que mérite l'acteur dans telle ou telle situation. Mais, ordinairement, toutes les réflexions qu'on entend faire sur ce sujet sont si insignifiantes, si peu fondées, qu'il ne faut pas s'étonner que les acteurs, qui ne possèdent qu'une heureuse routine, se trouvent également offensés,

soit qu'on loue ou qu'on blâme leur jeu. Car, dans le premier cas, ils s'imaginent qu'on n'apprécie pas encore assez leur mérite; et, dans le second, ils pensent que la critique est trop sévère; quelquefois même, ils ne savent si c'est un compliment ou un reproche qu'on leur adresse. Il y a long-tems que j'ai remarqué que leur sensibilité à la critique est plus vive ou plus faible, en raison de ce qu'ils ont des principes plus ou moins sûrs de leur art. Les journalistes donnent des conseils, à la vérité; mais c'est toujours avec circonspection: pour ne pas décourager, il les placent entre tant d'éloges, que la critique ne peut assez ressortir.

Dans l'intérêt des lettres, il est essentiel de rappeler ces principes. Pour imiter fidèlement tous les signes, toutes les modifications du corps qui, d'après notre expérience, ont une signification particulière; notre âme, déterminée par l'impression des sens, doit se mettre dans une situation analogue aux mouvemens, à l'attitude du corps, ainsi qu'à l'accent de la voix. Le talent d'acquérir cette imitation est fondé, cependant, sur des règles invariables; dont quelques personnes contestent l'existence, mais qui n'en sont pas moins la véritable et seule méthode d'étudier cet art. Tout le monde parle *de chaleur*, *de sentiment*, *d'entrailles*, *de vérité*, *de nature* et *de grâces* à la scène, et peu de personnes en ont une idée nette. On prétend qu'il faut que l'acteur parvienne à se pénétrer de son rôle jusqu'à l'enthousiasme. Un comédien qui s'abandonne simplement à la sensibilité de son âme, peut tout au plus espérer de représenter fidèlement les passions offertes à son imagination; mais la copie fidèle de la nature est-elle un principe qui suffit dans aucun art? Elle crée souvent des choses dans une telle perfection, que l'art doit se borner à les saisir telles qu'elles sont, à les rendre avec la plus scrupuleuse fidélité; mais, quelquefois aussi, la nature même, en développant toutes ses forces, n'atteint pas le degré de perfection nécessaire: ses productions sont tantôt faibles, tantôt outrées; il est donc du devoir de l'art de les corriger, d'adoucir convenablement ce qui peut être trop fortement prononcé, et de rendre la vigueur nécessaire à ce qui est faible. Le jeu du plus habile acteur, guidé uniquement par la nature, offre souvent, dans le ton de la voix, dans l'expression de la physionomie et dan

les mouvemens du corps, des taches, des négligences, des traits trop faibles ou trop outrés ; il en résulte alors des superfluités à retrancher, des discordances à rectifier. On voit un exemple de ce que j'avance dans deux des plus estimables acteurs de notre théâtre, MM. Mainvielle et Charles. L'un détruit quelquefois l'harmonie par des éclats de voix et une expression de physionomie trop outrés ; l'autre ne marque pas ses effets par le manque de mordant et la couleur trop pâle qu'il donne à certains passages de ses rôles. Les ouvrages de l'art doivent s'offrir comme les productions les plus parfaites de la nature, qui, dans des millions de chances, peuvent se rencontrer ; mais qui, selon toutes les apparences, ne se rencontreront jamais facilement. Ce n'est que l'accord parfait entre les paroles, l'accent, le geste et leur harmonie rigoureuse avec la situation et le caractère du rôle, que se produit le plus haut degré de vérité qu'il soit possible d'atteindre : l'illusion la plus complète en sera toujours la suite nécessaire. Croirait-on que tout ce qui se fait après les règles soit froid et roide ; oui, tant que la règle sera présente, tant que la mémoire la rappellera sans cesse, et que, timide et incertain dans l'application qu'on doit en faire, on craint de commettre des fautes ; aussi, long-tems l'exécution restera imparfaite et même au-dessous de ce qu'elle serait, si l'on ne suivait que l'impulsion de son âme ; aussi, l'habileté de l'exécution ne s'acquiert-elle plus tard que par l'étude et la connaissance approfondie des règles, que par le tact que donnent les idées confuses du sentiment ; cependant, avec de la persévérance on y parviendra toujours. La règle qui s'offrait d'abord avec clarté, se transformera d'elle-même en idée, et se confondra avec le sentiment, qui, au besoin, se présentera avec plus de promptitude et de facilité. L'âme, par l'attention qu'elle doit donner à la règle, ne perdra plus rien de sa force, parce que cette attention ne sera plus nécessaire ; l'exécution deviendra aussi facile, elle aura autant de vivacité et de souplesse que celle du plus simple élève de la nature ; mais il y aura plus de fermeté, plus d'effet, plus d'adresse à surmonter les obstacles. Le travail, comme on le voit, ne doit pas consister à apprendre des rôles pour venir nous les débiter sans une étude approfondie, et d'après laquelle on peut espérer un jour de pouvoir inscrire son nom à côté de Lekain, de

Préville, de Molé, de Fleury, de Talma, de Contat, de Mars, etc., on pourra vaincre alors toutes les difficultés possibles d'une manière aussi facile que sûre et précise, avantage auquel l'homme, guidé par son instinct naturel, ne pourra jamais prétendre. Il en est de même de tous les beaux arts : celui du comédien seul ferait-il une exception à la règle. Combien de fautes contre la langue, ou du moins de négligences ; combien d'expressions louches, faibles, outrées, prolixes, obscures ou confuses n'échappent pas à l'homme entraîné par la chaleur du sentiment ? Parce qu'en pareil cas il se sert toujours de la première manière de s'exprimer qui se présente à son esprit, et que sa mémoire lui refuse souvent la meilleure, la plus éloquente et la plus convenable, ainsi que le tour le plus heureux, pour en augmenter l'effet, faut-il pour cela que le poëte copie servilement tout ce que la nature pourrait lui offrir ? Ne doit-il pas, au contraire, chercher à donner à son expression cette perfection qui ne se rencontre que rarement, choisir des mots propres à indiquer le ton, la mine et le geste convenables, sans qu'il soit besoin de les chercher ? Et son ouvrage n'aura-t-il pas atteint le suprême degré de vérité, toutes les fois qu'on y trouvera partout cette convenance rigoureuse, et cette frappante précision dans les expressions ? Enfin, si tel est le devoir du poëte, celui du comédien peut-il être différent ? D'où je conclus que celui qui peut se rendre compte de ce qu'il exécute, fait preuve d'un talent réel; mais que, pour l'acquérir, il faudra toujours de l'instruction, des moyens, du goût. Si les imperfections de la nature ôtent quelquefois du prix à quelques-uns d'eux, ils peuvent les racheter par des qualités qui en tiennent lieu. Mais, disons-le avec regret, les préjugés éloignent de cette carrière une foule de gens instruits qui pourraient tracer des routes nouvelles, et peut-être inspirer de nouveaux Racines.

Je vais hasarder une opinion qui m'a été suggérée dans l'intérêt de l'art, et que je soumets avec d'autant plus de confiance, qu'elle m'a paru assez bien accueillie par quelques bons esprits. Nous avons une école de déclamation au Conservatoire, dirigée par les plus habiles professeurs de la capitale; mais ces cours sont purement théoriques; si ma voix pouvait être entendue, je dirais que le gouvernement pourrait, après ces pre-

mières études, en accordant de modiques appointemens à chaque élève, les faire jouer sur un théâtre particulier, qui serait sous sa protection immédiate: le public en ferait les frais, car les recettes couvriraient immanquablement une partie des dépenses. On verrait alors, après quelque tems d'exercice, ces élèves, dans les deux sexes, bien en état de ressusciter l'honneur de la scène française, à Paris comme dans les départemens; ils y arriveraient avec un répertoire et une entente de la scène qu'ils ne peuvent acquérir même au Théâtre-Français, puisqu'après des débuts qu'ils obtiennent très-difficilement, quand ils annoncent le germe d'un grand talent, ou, s'ils sont admis une fois, on ne les emploie plus que dans des rôles dans lesquels le public ne peut les apprécier. Ces études deviendraient profitables, et le théâtre ne serait pas, comme on le voit dans ce moment, menacé d'une décadence complète; car enfin, on doit voir avec chagrin, sur le premier théâtre de l'Europe, des sujets dont plusieurs seraient peu dignes de paraître sur notre modeste scène provinciale. Je sais qu'immédiatement après leur sortie du Conservatoire, ces élèves savent, il est vrai, attaquer, graduer et clorre une inflexion; mais qu'on n'oublie pas qu'il faut l'expérience de plusieurs années pour qu'un acteur connaisse toute la puissance et l'étendue de son art: ce n'est qu'alors qu'on peut être plein d'exaltation pour les beautés poëtiques, penser avec chaleur, avoir de l'entraînement, et qu'on peut enfin brûler du désir d'exprimer les passions tracées par nos grands maîtres. Je le répète, ce n'est que par une bonne théorie de l'art, jointe à la pratique, qu'on peut espérer de réussir auprès des vrais amateurs. L'étude de l'homme moral est encore aussi précieuse à l'esprit observateur du comédien que le puceron l'est aux yeux du naturaliste. Le comédien ne peut réellement connaître la nature de l'ame que par ses opérations; et il trouverait certainement la solution de nombre de difficultés, s'il voulait observer avec plus de soin ce genre, ainsi que les expressions variées de ses passions. Ne pouvant la voir d'une manière immédiate, il devrait être d'autant plus attentif à examiner son miroir, ou pour mieux dire son voile qui est assez diaphane et assez mobile, pour qu'au travers de ses plis légers, il puisse en deviner la forme.

J.-C. GAULLIER.

VINGT-CINQUIÈME REVUE BRETONNE.

ENCORE NANTES EN 1924.

Sunt geminæ somni portæ; quarum altera fertur
Cornea, quâ veris facilis datur exitus umbris;
Altera, candenti perfecta nitens elephanto:
Sed falsa ad cœlum mittunt insomnia manes.
(VIRGILE.)

Le sommeil de ses fils sépara les cohortes,
Et pour eux, nous dit-on, il destina deux portes.
L'ivoire éblouissant, sur deux pivots légers,
Tourne et livre une issue aux songes mensongers;
La corne transparente et ses gonds redoutables
Ouvrent l'autre passage aux songes véritables.
(GASTON)

CORRESPONDANCE.

A Monsieur le Vieux Conteur.

Il faut convenir, Monsieur, que vous êtes un heureux mortel, et surtout un dormeur merveilleusement organisé; l'avenir est pour vous couleur de rose; vous ne voyez que favorables systêmes, sages améliorations, nombreux perfectionnemens. Il y aurait vraiment du plaisir à rêver sans cesse, si l'on était sûr de rencontrer une génération semblable à celle que nous préparent les petits neveux de votre façon, et de pouvoir traverser aussi lestement tout un siècle, en changeant notre bonne ville de Nantes en vrai pays de Cocagne. Les constructions nouvelles, les entreprises gigantesques, les embellissemens ne vous coûtent rien; et je vois, d'ici, les architectes; les commerçans, les artistes, les spéculateurs, qui vous votent des remercîmens, si l'on adopte votre plan de réforme et celui de vos châteaux en Espagne. Vous avez bien mauvaise grâce, Monsieur, à vous réveiller aussi brusquement pour nous faire sentir le peu que nous valons; je gage que tous vos lecteurs se sont écriés avec Colin d'Harleville:

C'est dommage, en rêvant vous faites des merveilles.

Je rêve quelquefois, mais je ne suis pas aussi favorisé que vous. Il y a songes et songes ; vous savez que l'antiquité assigne deux demeures différentes à ces légers fantômes, d'où je conclus que les vôtres sortent tous par la porte d'ivoire, et les miens par la porte de corne; ou bien, si vous l'aimez mieux, c'est que lorsque votre bon génie fait passer devant vous ses ombres fantasmagoriques, qui rappellent les tableaux de l'Albane et des scènes de l'âge d'or, je ne vois que des peintures sombres, effrayantes, comme celles de Michel-Ange, ou des dénouemens de mélodrames. Je ne rencontre partout que malheurs et destructions ; vous sentez que la répartition n'est pas égale, et qu'il vaudrait mieux, pour moi, rester toujours éveillé. Aussi, je rêve le moins que je peux ; cependant, Monsieur, au risque de vous désenchanter ainsi que vos lecteurs, de calomnier l'esprit de la génération future, d'arrêter les progrès de l'industrie, et de nier la possibilité de la perfectibilité humaine, je veux vous raconter un rêve de ma façon, qui se trouve en tout point opposé au vôtre ? Qui de nous doit avoir raison ? Je l'ignore. Je souhaite de tout mon cœur que ce soit vous, mais je tremblerais que ce fût moi si.... Revenons à mon rêve.

J'aime le commerce, la politique et même la littérature, qui n'est pas aussi incompatible que vous le croyez avec les deux premiers genres d'occupation. Tout en cherchant à faire mes affaires, je veux que tout le monde fasse les siennes ; et je désire, avant tout, le bonheur de mes compatriotes, moi compris, bien entendu, ce qui signifie que je suis dans la classe mixte des égoïstes. Or, pour savoir tout ce qui intéresse ma patrie d'abord, mon département ensuite, et ma ville natale après, je lis le *Moniteur*, le *Lycée*, le *Journal de Nantes*, *l'Ami de la Charte* et la *Feuille Commerciale*. J'achevais, il y a quelques jours, de parcourir les huit colonnes du respectable doyen de la politique ; j'avais remarqué, au milieu des inondations du Nord, de la flotte turque, des brûlots grecs et des batailles du Mexique, le discours adressé au Roi par M. le syndic des courtiers de commerce, près la Bourse de Paris, tendant à demander à S. M. l'éta-

blissement d'un entrepôt de marchandises coloniales dans la capitale. Toutes les raisons que l'orateur donnait, pour prouver l'importance et la nécessité de cet établissement, devaient paraître excellentes à un Parisien, mais non pas à un provincial, et surtout à un Nantais. Ce projet me semblait, j'en demande pardon à M. le syndic, entaché d'un petit égoïsme métropolitain, car, me disais-je, je n'y vois qu'un défaut, c'est que ces Messieurs invoquent le désir de quelques-uns de leurs concitoyens et non celui de tous leurs compatriotes; c'est qu'ils songent à la prospérité d'une ville, en oubliant celle de la France; c'est que.... Après mille et une réflexions sur ce sujet, votre *Vingt-quatrième Revue Bretonne* me tomba sous la main; et, tout en commentant le projet de MM. les Parisiens et votre songe, tout en redoutant l'effet de l'adoption de l'un, et en désirant l'accomplissement de l'autre, je m'endormis.... O surprise! comme vous je me retrouvai à un siècle de distance, dans cette même ville de Nantes que nous habitons; mais c'est en vain que j'y cherchais tout ce qui vous avait charmé; l'illusion ne valait pas même la réalité.....

J'étais établi, je ne saurais trop vous dire comment, à *l'Hôtel de France*, dans ce vaste caravanceraïl, autrefois si fréquenté des étrangers. Quel fut mon étonnement lorsqu'on m'apprit qu'un seul étage était plus que suffisant pour loger ceux que le hasard y conduisait, et que le reste de l'hôtel était occupé par des habitans. Allons, me disais-je, il paraît que dans ce siècle-ci on n'a pas la manie des voyages. Je me mis à la fenêtre: une voiture arrivait de Paris; elle ramenait deux pauvres diables de commis-négocians, qui n'avaient pu trouver à se placer dans la capitale. Tout à côté, une autre voiture s'apprêtait à partir pour la même ville; là, c'était bien différent, il y avait foule; la caisse, le cabriolet, l'impériale étaient encombrés de voyageurs: c'étaient, d'après ce que j'entendais dire, des commerçans, des marchands, des artistes qui allaient s'établir à Paris. Allons, me disais-je, il paraît que dans ce siècle-ci on a la manie des émigrations. Je sortis pour aller visiter les *Tuileries Nantaises*. Hélas! je cherchais des yeux le palais, je n'en vis que les fondemens; au lieu d'une foule empressée de solliciteurs

et de curieux, je n'aperçus que trois ou quatre vieux politiques. Je m'arrêtai tristement, en essayant de me rendre compte de cet abandon, de cette solitude. Un petit vieillard, à l'air malin, au sourire goguenard, et tant soit peu diabolique, s'approcha de moi. — Vous paraissez étranger, me dit-il : peut-on savoir d'où naissent votre surprise et votre dépit, en considérant notre promenade ? — C'est que j'y cherche envain les améliorations qu'on m'avait annoncées. — Les plans en sont tracés ; l'exécution est encore à venir. En attendant, si vous voulez contempler les changemens qui ont eu lieu, suivez-moi ; le tableau n'en est pas très-gai ; en revanche, il vous paraîtra moral et philosophique. Mais il est nécessaire, avant tout, de vous faire connaître, par un petit préambule historique, les causes qui ont amené dans notre cité ces grands changemens, objets de votre étonnement, et que vous appellerez des améliorations, si cela vous fait plaisir :

Nantes, après avoir subi la tourmente révolutionnaire, se relevait avec dignité, réparait peu à peu ses pertes, et s'efforçait, par des travaux assidus et nombreux, de remonter au rang qu'elle occupait autrefois dans le monde commercial. Secondés par une population active, industrieuse, nos armateurs étendaient au loin leurs relations ; leurs vaisseaux abordaient aux rives du Gange et du Mississipi, parcouraient les mers du Nord et les côtes du Sénégal. Les richesses de tous les pays étrangers, rassemblées dans son sein, en sortaient bientôt, pour aller approvisionner toute la Bretagne ; et, remontant la Loire, arrivaient jusqu'à Paris. Ces entreprises heureuses ranimaient le courage de nos concitoyens, arrachaient le petit peuple à l'oisiveté et à la misère, et nous promettaient le retour de notre ancienne prospérité. — Mais votre préambule ne m'apprend rien de nouveau. Je sais fort bien que tel était l'état de Nantes en 1824 ; et je ne vois pas quel rapport peut avoir cette description flatteuse avec ce que je vois. — Idées gothiques, préventions d'un homme d'autrefois : tous les journaux de la capitale pourtant vous prouveront que le luxe et les arts ont fait des progrès étonnans. — Mais la plupart de vos magasins sont fermés ; et ceux que j'aperçois n'ont rien d'étonnant. — C'est que j'oubliais de vous dire que les produits des arts et les artistes

sont tous à Paris ; ces mêmes journaux vous diront, d'ailleurs, que les bienfaits du commerce sont immenses, qu'ils communiquent la joie, le mouvement, l'abondance à tous les enfans de notre patrie. — Mais, vos rues sont désertes, silencieuses, et nous sommes assaillis par une troupe de mendians. — Aussi, par le mot de patrie, il faut entendre Paris. — Paris, toujours Paris ; est-ce qu'il n'y a plus qu'une seule ville en France ? — Vous arrivez au sujet, et je reprends mon discours.

Ici, Monsieur, le tableau va se rembrunir un peu ; mais je ne dirai pourtant que la vérité. L'état florissant de notre commerce ne fut pas de longue durée ; un coup funeste anéantit l'espoir de nos concitoyens, et c'est Paris qui vint arrêter les progrès de notre industrie. Non contens de jouir de l'activité, de l'abondance que jetaient au sein de la capitale le siége du gouvernement et le concours perpétuel des étrangers, d'être les privilégiés des arts, les oracles du goût, les possesseurs des premiers établissemens de l'univers et les propagateurs des inventions nouvelles, on vit, au commencement du dernier siècle, quelques hardis spéculateurs Parisiens envahir la suprême puissance commerciale. Ils obtinrent, en 1825, après bien des efforts impuissans, et malgré les cris des provinces alarmées, de joindre à leurs richesses un entrepôt des marchandises de toutes les parties du monde. Cachant sous des idées philantropiques tout ce que ce projet d'envahissement avait d'effrayant pour leurs compatriotes des ports de mer, ils représentèrent Paris comme centre d'action, et distribuant dans toute la France ses immenses capitaux et les productions de toutes les contrées de l'univers. Ce système, si beau au premier coup-d'œil et surtout si avantageux pour ses auteurs, parvint à séduire des enthousiastes. Le tableau était brillant, l'exécution en parut facile : on l'entreprit. Ebloui dès le début par de beaux résultats, on ferma les yeux sur l'intérêt général. Toutes les remontrances des habitans de la province ne furent point écoutées ; mais aussi toutes leurs prédictions se réalisèrent. Dans l'espace de peu d'années, les nombreux magasins de la capitale se remplirent de marchandises ; nos marchés, moins bien approvisionnés, ne purent soutenir la concurrence : tout reflua vers Paris. La fraude trouva moyen de percer les triples rangs d'une armée de doua-

niers ; ces introductions multipliées causèrent des pertes énormes aux commerçans ; et les armateurs des ports abandonnèrent aux agens de la capitale un reste d'affaires stériles, pour transporter dans le centre commun ou chez les autres peuples leurs richesses et leur industrie.

Nantes, comme toutes les villes maritimes, vit donc avec effroi les trésors des pays étrangers s'éloigner de son port pour retomber dans le gouffre immense qui dévorait sa proie. Sa population nombreuse, vouée presque entièrement aux travaux qu'entretiennent le commerce et une navigation importante, ne put trouver, dans l'exploitation de l'industrie agricole ou manufacturière, les ressources précieuses qui venaient de lui être enlevées, et dont le vaste enchaînement se répandait parmi toutes les classes de la société, embrassait dans ses replis multipliés le capitaliste, le fabricant, l'artiste, le marchand, l'ouvrier, et consolidait la base de l'édifice social en augmentant les progrès de la civilisation. Cette population, dont la réunion faisait la force et la prospérité, se trouva tout-à-coup dispersée, isolée, réduite à elle-même, sans autre commerce que celui qui était nécessaire à la consommation. Les nombreux édifices entrepris depuis long-tems restèrent suspendus, les malheureux qu'ils occupaient eurent recours à l'aumône pour vivre, ou se répandirent dans la France, pour renforcer les troupes des fraudeurs; leur audace, qu'augmentaient le désespoir et la misère, bientôt ne connut plus de bornes; ils osèrent attaquer à mains armées les agens de l'autorité, jetèrent la terreur dans les campagnes, et la confusion dans les affaires. Les résultats de ce beau projet ont donc été jusqu'à présent d'augmenter la fortune de quelques hommes, pour en ruiner un plus grand nombre, et de diminuer considérablement les ressources du trésor, auquel les ports offraient un aliment continuel. Le mal est fait, on le voit, maintenant osera-t-on le réparer. — Diable! diable! ce tableau est passablement noir. — Peut-être allez-vous m'accuser maintenant de l'avoir trop chargé : venez avec moi, vous verrez qu'il n'est malheureusement que trop exact. — Vous m'effrayez vraiment, moi, qui m'imaginais, sur la foi d'un certain *conteur*, que votre cité renfermait l'abondance et la joie, qu'elle avait brisé

[illegible] sur elle la capitale, que ses enfans cultivaient les arts et les lettres, enfin, qu'ils étaient entièrement régénérés. — Hélas! Monsieur, tout ce n'est qu'un beau rêve, et si ce nouvel Epiménide se réveillait véritablement aujourd'hui, il trouverait plus d'une correction à faire; je crois même qu'il serait obligé de supprimer tout son article. Faisons, comme lui, une petite promenade sentimentale et d'observation, qui ne vous paraîtra peut-être pas aussi amusante que la sienne. Descendons sur le port; nos chantiers sont déserts ainsi que ceux de la Basse-Indre. Semblable à un volcan qui a cessé de fumer, Indret voit ses fonderies abandonnées, et Paimbœuf n'est plus qu'un petit village, habité par quelques pêcheurs. Vous cherchez en vain cette forêt de mâts qui faisait l'ornement de nos quais, vous n'apercevez plus que de petits navires caboteurs. Ces bateliers des bords de la Loire, qui formaient une nation active, laborieuse, et desservaient les rives de notre beau fleuve, de génération en génération, ont été obligés d'abandonner leurs barques, seule richesse de la plupart d'entre eux, depuis qu'Orléans et les autres villes des départemens voisins vont s'approvisionner à Paris. Les fourneaux de nos belles raffineries sont éteints. Les ouvriers des ports se disputent, avec avidité, quelques faibles travaux. Nos bateaux à vapeur sont tous relégués le long de l'île Videmant et dans l'étier de Richebourg. Les bords du canal ne sont point habités, les capitalistes, qui pouvaient les embellir par des constructions nouvelles, ayant retiré leurs fonds. Presque tous nos établissemens sont des succursales de Paris, où l'industrie métropolitaine met à contribution les besoins ou les caprices des provinciaux; la salle de spectacle est fermée, et nous n'avons plus que deux cafés. — Diable! Et votre Académie des Sciences? — S'est dissoute: tous les membres s'étant dispersés. — Et votre Lycée? — Ne pouvant plus se soutenir dans notre ville, il est allé se réfugier à Rennes, où un petit nombre de savans veille à la conservation de ce dépôt précieux, qui est pour eux ce qu'était autrefois pour les Romains le feu sacré des autels de Vesta. — Quelle honte pour notre cité! Quoi! sans commerce, sans littérature, elle est donc retombée dans la barbarie du premier âge.

— C'est la suite inévitable du système d'envahissement de nos maîtres ; la révolution, qui a anéanti le commerce, a bouleversé les beaux arts et la littérature ; Paris a formé aussi un entrepôt d'esprit, de sciences, de talens, qui absorbe le peu qui en reste ici. S'il est encore quelque homme de mérite parmi nous, un préjugé fatal étouffe son génie, arrête sa vocation, transmet à peine són nom à la génération naissante. Et, à moins d'être petit rentier, modeste propriétaire, avec un esprit bourgeois, des goûts simples, des habitudes paisibles, on ne saurait rester en province. — De sorte que, d'après cela, vous ne devez plus avoir d'intrigans, d'ambitieux, de brouillons, de facheux : est-ce un mal ? — Oui, vraiment, car notre ville présente un aspect triste et monotone, un peuple sale et misérable, des jeunes gens sans goût, sans émulation, des bourgeois ignorans, des scribes routiniers, des administrateurs ennuyés, des monumens restés au premier étage, et des habitations sans locataires ; ce qui nous fait ressembler à des revenans du XIII.e siècle, ou à des habitans de quelque village de la Basse-Bretagne ; et, cependant, des journalistes officieux de la capitale vantent, à tout propos, le bonheur dont jouit la France qui finit pour eux aux barrières, et nous assimilent aux acteurs du grand drame de la vie, lorsque nous n'en sommes que les spectateurs payans. — Ma foi, j'avoue que la représentation n'est pas très-amusante pour vous. Mais je serais curieux de voir vos journaux : entrons au café. — Voici *le Moniteur*... — Breton ? — Non pas, parisien. — Quoi ! pas même de journal du département. — Hélas ! non, mais vous n'osez pas lire ? Avez-vous peur ! — C'est ce maudit timbre rouge... Attendez donc, je vois une adresse de félicitation présentée au Roi, par les agens de change et courtiers de Paris. On y parle des heureux résultats de l'établissement de l'entrepôt. Plus bas on y lit le détail des désordres qui ont lieu dans l'intérieur du royaume pour l'introduction des marchandises en fraude. Ici, il est question de l'étendue, de la richesse de la ville par excellence, de l'augmentation de sa population ; là, on cite plusieurs faillites, et les réclamations des habitans des ports. Oh ! oh ! leurs pétitions sont discutées en ce moment à la Chambre des Députés : elles sont appuyées

par un grand nombre d'orateurs qui proposent leur renvoi au ministère de l'intérieur; on vote: la première épreuve est douteuse, une seconde a lieu et je tournais la page avec vivacité......... Malheureusement je me réveillai tout à coup, et je me retrouvai en 1825. Notre cité était heureuse, le commerce y fleurissait, et l'établissement de l'entrepôt de Paris n'existait qu'en rêve.

D'après ce récit fidèle, vous devez penser, Monsieur le Conteur, combien j'ai eu peur pour votre génération et vos châteaux en Espagne: ils sont fort beaux, mais convenez avec moi qu'on peut se contenter, en attendant, de la réalité telle qu'elle est. Et, puisque nous sommes au renouvellement de l'année, je ne saurais mieux terminer ma lettre qu'en souhaitant, dans l'intérêt de vos petits neveux, que vous ayez dit la vérité en dormant, et qu'on puisse toujours m'appeler

LE VIEUX RÊVEUR.

Pour copie conforme:

LE VIEUX CONTEUR.



SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE.

La Société Académique de la Loire-Inférieure propose, pour sujet de prix, à décerner en 1825: *Quel était l'état des sciences au commencement du XIV.e siècle dans le comté Nantais, et quels sont les progrès qu'ils ont faits jusqu'à l'époque actuelle.* Le prix sera une médaille d'or, de la valeur de 200 fr. — Elle décernera, de plus, une médaille d'or, de la valeur de 150 fr., à la meilleure production, en vers, sur la tour du Four. — En 1826, elle décernera une médaille d'or, de la valeur de 200 fr., à celui qui sera jugé avoir le mieux traité les questions suivantes: 1.° *Quels sont les amendemens ou engrais dont l'usage s'est introduit dans ce département depuis qu'une nouvelle impulsion a été donnée à l'agriculture?* (depuis 10 à 12 ans) 2.° *Quelles sortes de terre réclament la préférence pour l'emploi plus particulier de chacun de ces amendemens?* 3.° *Ces agens de fertilisation ou quelques-uns d'eux sont-ils susceptibles de sophistication ou de mélanges frauduleux?* Et une médaille d'or, de la valeur de 150 fr., *au meilleur morceau de poësie sur le combat des Trente.*

(Le programme de ces divers prix sera inséré dans la prochaine livraison du *Lycée*).

RECAPITULATION jusqu'au 31 [illegible]

Baromètre....	Plus grande élévation le 13,	= 28° 0, 0,5 = 0,773 mill.
	Moindre élévation le 4,	= 27, 4,5 » = 0,743 mill.
Thermomètre.	Plus grand degré de chaleur	+ 11 Réaumur. = + 13,6 centigr.
	Moindre degré de chaleur	+ 3 Réaumur. = + 3,6 centigr.
Hygromètre à cheveux.	Plus grande humidité................	= 91 degrés.
	Moindre degré........................	= 85 degrés.

Jours dont le vent a soufflé.		Nombre		
Du N.	1		de beaux jours	2
N.-E.	0		de couverts	29
E.	2		de pluie	23
S.-E.	0		de grêle	1
S.	8		de vent	19
S.-O.	10		de gelée avec glace	9
O.	9		de tonnerre	0
N.-O.	1		de neige	0
			de brouillard	31

Il est tombé 0m 139 mill. de pluie sur la plate-forme de l'Observatoire, du 1.er au 31.
Eau en évaporation exposée au soleil — 0m 107 mill.

HUETTE, *Opticien.*

TABLEAU DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES, *faites à l'Observatoire de Nantes* *25 mètres d'élévation au-dessus du sol, et 44 mètres, à-peu-près, d'élévation au-dessus des* *moyennes de la mer. — Baromètre réduit à la température de la glace fondante.*

DÉCEMBRE 1824.

JOURS DU MOIS.	Phase de la Lune.	MATIN, à sept heures. Barom. métriq	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. deRéau	Hygr à chev	Vents.	SOIR, à six heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm centig.	Therm. deRéau	Hygr. à chev.	Vents	ÉTAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
		met.	p. l.					mèt.	p. l.					
1		0,747	27,7	+12,5	+10	87	ouest	0,754	27,10	+13,6	+11	86	o. s. o	Temp. dans la nuit, brumeux, couvert, pluie, v
2		0,755	27,10,5	+4,4	+3,5	83	s. o.	0,752	27,9	+12,6	+10	87	s. o.	Brumeux, gelée blan., nuageux, ſoleil, pluie, v
3		0,749	27,8	+10	+8	86	s. o.	0,747	27,7	+13,6	+11	86	o. s. o.	Tempête dans la nuit, nuageux, brumeux, vent.
4		0,743	27,4,5	+7,5	+6	86	sud	0,744	27,5	+10	+8	86	s. o	Nuageux, brumeux, ſoleil, pluie le ſoir.
5		0,749	27,8	+11,2	+9	86	s. o.	0,754	27,10	+12,5	+10	85	o. n. o	Forte brume, vent, nuages, ſoleil.
6	⊙	0,758	28	+7,5	+6	87	e. n. e.	0,756	27,11	+8,6	+7	86	o. n. o.	*Idem, idem, idem.*
7	10 h 19'	0,755	27,10,5	+8,6	+7	87	o. n. o.	0,759	28,0,5	+6,2	+5	85	ouest	*Idem, idem, idem.*
8	matin.	0,761	28,1,5	+3,6	+3	86	o. s. o.	0,759	28,0,5	+7,5	+6	86	s. s. o.	Gelée blanche, couvert, brume.
9		0,756	27,11	+7,5	+6	86	sud	0,758	28	+10	+8	86	s. o.	Couvert, brumeux, pluvieux.
10		0,757	27,11,5	+9,4	+7,5	87	o. s. o.	0,763	28,2	+12,5	+10	87	est	*Idem, idem,* vent, pluie.
11		0,765	28,3	+8,6	+7	85	est	0,767	28,4	+12,5	+10	87	s. s. o.	Brume épaiſſe, couvert, pluvieux
12		0,770	28,5,5	+10	+8	88	ouest	0,771	28,6	+12,5	+10	87	sud	Forte brume, couvert.
13		0,773	28,6,5	+8,6	+7	83	e. n. e.	0,773	28,6,5	+6,2	+5	87	e. n. e	*Idem, idem.*
14	☽	0,772	28,6	+5	+4	88	est	0,770	28,5,5	+5,6	+4,5	86	s. e.	*Idem, idem.*
15	7 h. 39'	0,766	28,3,5	+7,5	+6	87	sud	0,765	28,3	+11,2	+9	87	s. s. o.	Brume épaiſſe, couvert, nuages, pluvieux le ſoir, v
16	matin.	0,758	28	+12,5	+10	88	ouest	0,75[illegible]	27,11	+12,5	+10	86	o. n. o.	Couvert, brumeux et pluvieux, vent.
17		0,764	28,2,5	+6,8	+5,5	88	o. n. o.	0,764	28,2,5	+10	+8	88	s. o.	Forte brume, nuageux, pluvieux, couvert le ſoi
18		0,766	28,3,5	+11,2	+9	88	ouest	0,761	28,4,5	+10	+8	89	s. o.	*Idem, idem, idem.*
19		0,769	28,5	+8,6	+7	89	s. s. o.	0,765	28,3	+10	+8	89	s. o.	*Idem, idem.*
20	●	0,756	27,11	+11,2	+9	89	s. o.	0,758	28	+11,2	+9	89	s. o.	*Idem, idem,* vent.
21	10 h.38'	0,759	28,0,5	+8,6	+7	89	s. o.	0,758	28	+10	+8	89	s. o.	*Idem, idem,* pluie, vent.
22	matin.	0,749	27,8	+11,2	+9	90	s. o.	0,746	27,6,5	+10	+8	90	s. o.	*Idem, idem,* tempête.
23		0,756	27,11	+4,4	+3,5	88	n. o.	0,763	28,2	+10	+8	89	o. s. o	Nuageux, ſoleil, couvert, pluie, vent, brume lé
24		0,760	28,1	+6,8	+5,5	85	s. o.	0,760	28,1	+3,6	+7	86	s. o.	Couvert, pluie, brume, vent.
25		0,759	28,0,5	+11,2	+9	88	s. o.	0,760	28,1	+11,2	+9	87	s. o.	Forte brume, couvert, pluie, vent.
26		0,763	28,2	+12,5	+10	91	ouest	0,766	28,3,5	+12,5	+10	90	s. o.	*Idem, idem, idem.*
27		0,765	28,3	+10	+8	91	s. s. o.	0,763	28,2	+12,5	+10	90	s. s. o.	*Idem, idem,* pluvieux.
28	☾	0,763	28,2	+11,2	+9	90	s. s. o.	0,762	27,11,5	+12,5	+10	90	s. s. o.	*Idem, idem,* grand vent.
29	0 h. 38'	0,758	28	+12,5	+10	90	s. s. o.	0,765	28,3	+8,6	+7	93	n. n. o.	*Idem, idem,* ouragan, éclairci le ſoir.
30	soir.	0,772	28,6	+6,2	+5	90	sud	0,772	28,6	+8,6	+7	89	o. s. o	Brumeux, nuageux, couvert.
31		0,772	28,6	+7,5	+6	90	s. o.	0,772	28,6	+10	+8	90	o. s. o.	*Idem, idem, idem.*

j'Amus

5.e Volume. An 1825. 26.e Livraison.



LE LYCÉE ARMORICAIN.



HISTOIRE DES DUCS DE BOURGOGNE DE LA MAISON DE VALOIS;

PAR M. DE BARANTE (1).

Nous aurions voulu faire ici, comme à l'occasion du compte rendu de l'*Histoire de Venise*, une comparaison de l'Histoire de Bourgogne et de celle de Bretagne; mais le plan de l'auteur nous rend ce travail impossible.

Cet ouvrage porte pour épigraphe, ce précepte de Quintilien : *Scribitur ad narrandum non ad probandum.* Tout le système littéraire de l'auteur est renfermé dans ce peu de mots. Ce n'est point l'ouvrage d'un érudit, ce n'est point celui d'un publiciste qu'on trouve ici : c'est simplement celui d'un narrateur. On sait que l'auteur pouvait juger, pouvait douter comme un autre, mais qu'il a préféré raconter.

Ne cherchons donc point, dans l'histoire des règnes des princes bourguignons de la maison de Valois, les rapports multipliés qui s'offrent partout avec les règnes de Jean IV, de Jean V, d'Artur III, et surtout de

(1) Dix vol. in-8.° ; prix : 60 francs; à Paris, à la librairie de Ladvocat; à Nantes, à la librairie de Mellinet-Malassis.

François II. M. de Barante ne nous donnerait point de raisons du choix qu'il a fait dans les versions contemporaines ; il ne nous dirait point pourquoi telle version, rejetée par nos historiens, est adoptée par lui ; et, au lieu d'une comparaison critique, qui eût pu éclaircir quelques faits obscurs ou mis dans l'oubli, livrons-nous avec l'auteur à l'examen d'une question littéraire qui intéresse tous les esprits judicieux.

On reprochait avec raison, à notre histoire moderne, de la sécheresse, et on s'étonnait que les Français, si supérieurs aux autres peuples dans l'art d'écrire des mémoires particuliers, échouassent précisément dans un art fondé sur l'emploi de ces mémoires. L'esprit raisonneur prend la place, dans nos livres d'histoire, de cette naïveté, de ce naturel qui font le charme de nos mémoires, et quand on raisonne, on juge, on discute ; mais on ne peint plus. Pour peindre avec vérité, il faut sentir avec vivacité. Il faut être, pour ainsi dire, sous le charme de sa propre imagination ; il faut croire à ce qu'on dit comme à ce qu'on sent : il résulte de cette disposition d'esprit, une certaine chaleur par laquelle on s'échauffe de son sujet, on s'anime de sa croyance. On met tous ses soins à bâtir son roman, et on ne s'arrête sur aucune des circonstances qui pourraient le détruire.

Hérodote a écrit dans ce goût-là, et c'est précisément ce qui a donné à son histoire le charme épique qui l'a fait lire de ceux-mêmes qui s'en défient le plus. Nos anciens chroniqueurs, venant à une époque où l'art de la critique n'était pas né, où l'esprit philosophique ne s'était pas encore répandu dans la nation, n'ont consulté, dans leurs narrations, que le plaisir qu'ils trouvaient à parler d'événemens dont ils avaient été témoins pour la plupart. Comme tous les hommes qui parlent d'eux-mêmes, ils ont été prolixes ; ils n'ont oublié aucune des circonstances qui pouvaient jeter de l'intérêt sur l'époque qu'ils retraçaient. Ils peignaient et ne jugeaient point. Ils émettaient leurs sentimens, et n'accompagnaient point chaque fait de ces sentences philosophiques qui sont devenues, depuis, les ornemens obligés de l'histoire. Depuis le siècle de Louis XIV, nos laborieux bénédictins ont cherché à éclaircir tous

les doutes ; ils ont fait disparaître tous ces détails naïfs qu'ils regardaient comme des longueurs. En multipliant les volumes, comme leurs devanciers, ils n'ont pas été prodigues de détails vivans et locaux, mais de ces détails politiques, de ces faits ecclésiastiques qui confondent la masse et non plus les individus. Au lieu de biographies piquantes, par les particularités qu'elles rapportent, ils n'out donné que les récits des négociations, les détails des guerres, des traités de paix. Ils n'écrivaient plus comme des contemporains toujours émus par l'impression récente des événemens ; mais ils écrivaient comme des hommes de lettres qui, dans le silence du cabinet, ne sont frappés que des résultats généraux de l'histoire. Ils apportaient de plus, dans ce travail, une disposition d'esprit qui n'y était pas favorable et qui prenait sa source dans les études ordinaires d'hommes qui avaient vécu loin des affaires et dans une ignorance absolue, ou dans un dédain peu réfléchi des études accessoires qui donnent tant d'intérêt à l'histoire.

L'esprit philosophique, qui régna en France sur une autre classe de la société, modifia l'histoire d'une manière différente. On se fit des idées fixes des choses, et on songea à y assujettir les hommes. L'histoire ne fut plus considérée que comme une série de preuves à l'appui d'un système; et, comme les systêmes n'embrassent que les théories politiques, on donna à l'histoire, non plus la forme de mémoires critiques, non plus celle de mémoires biographiques, mais celle qu'elle n'aurait jamais dû avoir, la forme d'un long discours. Le style oratoire en devint la substance principale. On la déclama, tandis qu'elle devait être récitée.

A l'époque où nous vivons, la littérature se ressent, dans toutes ses branches, de l'esprit particulier qui, sous le nom de romantique, s'est glissé dans la poësie. La poësie romantique se plait surtout dans les souvenirs vivans et dans les mœurs naïves du moyen-âge. Ces souvenirs, ces mœurs, disparaissent totalement dans les discussions critiques de nos bénédictins, ou dans les considérations philosophiques de nos publicistes ; les faire revivre, c'est ranimer l'histoire comme on a vivifié la poësie. Tel est le but que se propose aujourd'hui

la nouvelle école historique ; tel est le plan que paraît avoir suivi l'auteur de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*.

Ce plan a, sans doute, de grands avantages ; mais il n'est pas, néanmoins, sans inconvéniens. Il est très-amusant, j'en conviens, de lire les récits d'un homme qui juge dans sa propre cause ; qui mêle, tour à tour, l'ironie à la bienveillance ; qui parle, dans son livre, comme il le ferait dans un salon. Mais l'impression sérieuse de l'histoire disparaît totalement; et, observons en passant, que c'est ce sérieux lui-même qui nous donne un témoignage non équivoque de son impartialité. Il est rare, en effet, que la passion se montre chez celui qui ne considère plus les individus, mais les choses ; qui ne parle plus de lui, mais de l'époque dans laquelle il s'est transporté en imagination ; qui en appelle toujours au calme de l'esprit, et non à cette légèreté d'ame, la marque non équivoque d'un esprit superficiel et nourri d'anecdotes.

Appeler à son secours cette légèreté française, ce talent de narrer, de peindre le lieu de la scène, de mettre les personnages en action ; ce talent, qu'on retrouve dans nos anciens écrivains, est un sûr moyen de réussir. C'est changer la forme sévère et presque monotone de l'histoire, pour la forme légère et variée du roman. Mais, il le faut avouer, ce n'est pas écrire l'histoire. Il faut être éloigné des hommes et des choses pour les bien juger; et, se servir des seuls mémoires des contemporains pour écrire l'histoire d'un siècle, c'est s'identifier avec eux ; c'est perdre, sans fruit, le tems qui nous a séparés d'eux pour les mieux juger; c'est faire revivre les passions qu'il avait fait disparaître. Il y a, je le veux bien, quelque chose d'artificiel dans une histoire écrite un siècle après l'événement, et quelque chose de plus spontané dans celle qui n'offre que le récit d'actions contemporaines ; mais l'art est quelquefois utile pour corriger les instincts irréfléchis ou les inspirations du moment, et se plaindre qu'on introduise l'art dans le genre qui s'aide le plus de la réflexion, ce serait faire preuve d'une ignorance absolue sur la théorie des sentimens moraux, et la manière dont ils affectent la nature humaine.

Le style naïf du XIV.e siècle est plein de charmes. Nous

lisons avec plaisir Froissart, le moine de Saint-Denis et le judicieux Comines venu après eux ; mais, en les lisant, nous n'oublions pas de faire la part des tems. Nous savons que leur style est l'expression de leur siècle; mais nous savons aussi que chaque siècle ayant ses mœurs, ses habitudes et, par conséquent, son style, ce serait faire un contre-sens politique, aussi bien qu'un contre-sens moral, que d'affecter, dans le XIXe siècle, les formes littéraires du XIVe et du XVe Le langage et les idées ne sont plus les mêmes : une imitation exacte n'est donc qu'une prétention que le goût ne peut avouer. En lisant la préface de l'auteur de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, nous applaudissons à ce style pur, sévère, à cette raison tranquille qui se place si haut pour juger souvent avec équité; en lisant le texte même de l'histoire, nous ne retrouvons plus qu'un homme complétement abusé par les préjugés, les superstitions, les idées contemporaines de l'époque qu'il raconte, nous ne retrouvons qu'un style qui à force d'être simple perd de sa dignité, qui à force d'être naïf devient trivial, et qui enfin, par trop de ressemblance avec celui du tems, perd sa propre originalité. Les artifices du style doivent être permis à un romancier : son devoir est de nous tromper si complétement, que nous nous transportions de suite à l'époque dont il veut réveiller en nous les souvenirs ; mais le devoir d'un historien est de faire en sorte que l'illusion ne soit jamais assez complète pour que nous oubliions nos opinions dominantes qui doivent nous faire apprécier les opinions passées, et que nous perdions de vue en nous l'homme du XIXe siècle, qui doit partout, pour la comparaison, juger celui du XVe

Quand je dis que nous retrouvons, dans l'auteur dont nous examinons l'ouvrage, un homme abusé par les idées contemporaines, on comprend assez que je veux dire un homme qui veut se montrer comme tel. Mais M. de Barante a trop de lumières et trop d'esprit pour ne paraître au lecteur exercé qu'un chroniqueur du XIVe siècle habillé à la moderne. Il ne peut donc réussir à être complétement un autre, et il cesse d'être lui. On objecte en vain que le moyen d'émouvoir est de s'identifier si bien avec les personnages, qu'on entre dans leurs erreurs, dans leurs goûts, dans leurs passions. Cela est bon pour Lafon-

taine ; plus il eût mis d'art dans ses tableaux, plus il se fût éloigné de la perfection ; mais, si l'art consiste à se rapprocher de la nature, il consiste par conséquent à s'écarter de la société qui n'est jamais établie sur elle. Or, l'histoire ne peint pas la nature, mais les hommes ; elle écrit pour instruire : et un tableau trop fidèle des institutions qu'elle ne juge pas, des erreurs qu'elle ne condamne pas, est l'ouvrage d'un copiste servile ; ce n'est pas celui d'un littérateur.

Un défaut plus grave encore de ce genre de composition, c'est d'écarter toute discussion critique pour se livrer au plaisir de raconter. Il y a deux avantages à cela pour l'auteur. Le premier est, qu'il se donne beaucoup moins de peine, puisqu'il ne fait que copier les chroniques du tems passé. Le second, c'est que le lecteur, qui n'est jamais désenchanté, lui fait honneur de tout le plaisir qu'il a trouvé dans la lecture agréable d'un récit varié qui ne paraît jamais douteux ou contradictoire. Deux mois de recherches suffisent pour coudre les uns aux autres des récits qu'il eût fallu des années pour discuter. La foule enivrée se précipite sur un travail facile, comme sur un champ qu'on aurait aplani pour elle ; mais le premier mouvement, qui est celui de la curiosité, cesse bientôt ; après le suffrage turbulent de la multitude, vient le jugement des connaisseurs. Ceux-ci veulent que les points obscurs soient scrupuleusement mis en lumière ; ils ne veulent pas qu'on dissimule des lacunes sans les faire remarquer ; ils savent, enfin, qu'il est dans la nature humaine de ne plus s'intéresser à une erreur sitôt qu'on la reconnaît pour telle, et ils veulent que les passages les plus frappans soient précisément ceux qui présentent les preuves les plus détaillées et les raisonnemens les mieux fondés. En vain le peuple s'étaierait devant eux du plaisir qu'il trouve à sa lecture, pour rejeter leurs règles et les qualifier de conventions ; le plaisir n'est pas la pierre de touche de l'histoire, comme elle est celui du roman ou de la poësie ; la vérité en est le but. Qu'importe après cela, si ceux qui ne sont pas dignes de la connaître ou qui s'effraient des recherches qu'elle exige, y trouvent des détails arides ou fastidieux ; on emmielle les bords de la coupe qu'on présente aux enfans ; et, si le public consent à ce qu'on le traite ainsi, la postérité

et les contemporains judicieux, qui en sont déjà l'organe, s'y refusent toujours. Il en coûte de faire un tel reproche à M. de Barante; il y a peu de livres dont la lecture soit aussi amusante, dont l'intérêt soit aussi soutenu; mais c'est justement contre ce plaisir qu'il faut être en garde. Les auteurs médiocres ennuient si souvent, qu'on prend souvent pour l'indice de la médiocrité, l'ennui que cause à la légèreté la lecture d'un ouvrage utile.

Il y a plus de vie et de réalité dans nos chroniques anciennes que dans nos histoires modernes; et, s'il ne fallait que peindre, on pourrait préférer les premières. Mais sitôt qu'il faut ajouter au tableau du passé la philosophie qui en fait une leçon, c'est aux dernières qu'il faut avoir recours. Le vrai talent de l'historien est de ne rien négliger de ce qui peut donner une physionomie distincte à ses héros; mais, s'il faut sacrifier des vues utiles, des raisonnemens profonds, des détails précieux, quoique arides, à ces peintures pittoresques; mieux vaut, sans doute, laisser de côté celles-ci. On nous dit qu'avec cette poëtique, nous voyons des héros du XIVe siècle, transformés en soldats modernes, que nous négligeons ce qui était le cachet du tems : c'est un oubli grave, sans doute; mais de même que le talent du peintre ne consiste pas uniquement dans la representation des costumes, de même celui de l'historien n'est pas limité tout entier à ces tableaux extérieurs. Les passions exprimées par les attitudes de l'homme et les traits de la figure humaine, sont principalement ce que se propose le peintre. L'historien aurait-il donc un autre objet? Tout ce qui est naturel au cœur humain est de son ressort. Il commettrait des anachronismes légers, qu'il ne cesserait pas, pour ces distractions, d'être un profond observateur. L'essentiel, dans l'histoire, c'est la connaissance de la nature humaine. Les différences que les siècles amènent entre les peuples ou entre les individus de la même nation, sont de ces choses accessoires qu'on peut omettre, sinon sans inconvéniens, du moins sans manquer de talens. Présenter un turc ou un chinois avec notre habit à la française, serait une faute grave sur le théâtre; mais parler en historien des passions qui agitent ce turc ou ce chinois, sans faire mention de son costume, n'est qu'une fort légère imperfection.

Toutes ces choses locales, qui contribuent tant à la vérité du récit, sont presque toujours du domaine de l'imagination, qui aime à se transporter dans les lieux et dans les tems avec une netteté précise. Elles ne font rien à cette rectitude d'esprit, qui ne juge pas seulement les actions, mais les motifs. Il y a des abus dans l'histoire philosophique et raisonnée, alors qu'elle cherche à voir la suite d'un système, dans ce qui n'est que l'œuvre fortuite des événemens ; mais il n'y a pas d'abus moins graves dans l'histoire pittoresque, alors qu'elle fait jouer devant nous, les hommes comme des poupées ; qu'elle laisse au hasard le soin de terminer ce qu'il paraît avoir produit, sans présenter autre chose à notre esprit que des images. L'homme qui écrit l'histoire, doit se placer, par la pensée, au-dessus des hommes dont il raconte les actions. Celui qui, du haut d'un promontoire, examine la marche des vaisseaux, ne se borne pas à en détailler les manœuvres, il y ajoute les motifs qui ont forcé les hommes à s'assujettir un élément qui n'était pas le leur ; Il agrandit notre esprit par la sphère morale qu'il nous présente ; et, au charme du spectacle magnifique qui se développe sous nos yeux, il joint les jouissances intellectuelles qui résultent de la connaissance approfondie de la navigation, du commerce et de la politique. Il flatte notre vue par les lointains variés de l'espace, et il amuse notre esprit par les perspectives plus diversifiées encore de l'intelligence.

L'histoire classique, telle que la considère le commun des lecteurs, est certainement un récit totalement défiguré. Toutes les phrases sont des phrases de rhéteur, qu'on déclame en relevant la tête. On transporte le lecteur dans une sphère idéale de vertus ou de crimes, qui n'a rien de commun avec le réel de la vie. On a peur de risquer le trivial, comme on a peur de se compromettre, par suite de cet esprit étroit qui fait que l'auteur, s'identifiant avec les personnages, craint autant de les rendre ridicules que de se rendre ridicule, lui-même. Mais observons que cette histoire n'est réputée classique que chez quelques hommes obscurs qui critiquent tout ce qui est naturel et simple, et qui n'apprécient que ce qui est guindé et de faux goût. Il ne faut pas que notre dégoût pour leurs lieux communs ambitieux, nous porte à

une innovation qui aurait plus de dangers encore. L'histoire pittoresque, traitée par M. de Barante, deviendra peut-être un monument curieux et qui caractérisera parfaitement les mœurs et la physionomie du quinzième siècle; mais, traitée par les imitateurs, elle ne deviendra plus qu'un roman dans lequel on préférera les costumes aux hommes, les actions extérieures aux motifs qui les faisaient commettre. On croira absoudre le merveilleux en le présentant comme le fruit du siècle, tandis que l'insatiable besoin du cœur humain est de pénétrer dans les croyances populaires pour y découvrir la vie même qui les agitait. De peur de paraître factice, l'histoire alors ne sera plus qu'un tableau, mais un tableau dont on aura dédaigné le moral, et dont il faudra chercher les secrets que ces héros si naïfs n'ont pas toujours divulgués; car, on le sent bien, tous ces discours, prononcés en public, ne sont pas plus, dans leur antique simplicité, l'expression de l'ame, que nos harangues de tribune, dans leur pompe et leur solennité officielles, n'expriment nos sentimens véritables : cette ame, qu'ils ont cachée, si l'historien ne la fait connaître, restera toujours ignorée.

Ces réflexions sont d'autant plus importantes, que le dégoût des histoires, purement politiques, va nous jeter dans un excès opposé. Déjà, de toutes parts, des hommes dont la France s'honore, prostituent leur talent à des compositions réprouvées par le goût. Des romans historiques, qui nous donnent une idée des mœurs et des costumes de nos aïeux, sont répandus de tous côtés pour nous dispenser de la lecture d'ouvrages plus importans, qui nous retraceraient, avec ces mœurs, des détails d'un intérêt bien plus puissant. On cherche partout à soulager cette paresse du public que les grands écrivains ont toujours dédaigné de flatter. La légèreté, qui est dans nos mœurs, s'introduit dans la littérature, et elle est non-seulement tolérée, mais encore approuvée depuis que des hommes recommandables, se laissant entraîner par le double appât d'une réputation facile et des spéculations de librairie, sacrifient au goût dominant.

Peu importe, dit M. de Barante, ce que je pense du XV.e siècle ! je veux mettre mes lecteurs à même de voir ce que ce siècle pensait de lui-même. Mais,

dans ce cas, la réimprssion de Montrelet, de Philippe de Commines et autres, remplissait ce but, mieux encore qu'un ouvrage moderne, puisque, de l'aveu de M. de Barante, il n'y a pas dans son livre une réflexion, un discours, qu'il n'ait puisé dans les leurs. Si une histoire moderne ne se fait point remarquer par une analyse philosophique, une appréciation juste et éclairée de la race humaine, de ses erreurs et de ses progrès, l'auteur n'a fait que donner une édition nouvelle de mémoires imprimés depuis long-tems ; et ce n'est pas la peine de placer un nom déjà célèbre, en tête d'une œuvre de ce genre.

Une comparaison, dont tous les lecteurs bretons peuvent juger, éclaircira ce que j'ai reproché à M. de Barente : Un auteur qui donnerait aujourd'hui au public une édition de la *Vie des Saints de Bretagne*, d'Albert de Morlaix, et qui en conserverait religieusement les réflexions, écrirait-il un ouvrage très-utile ? Je ne le pense pas. Celui qui, à son tour, s'emparerait de ces matériaux pour les épurer, comme l'a fait D. Lobineau, pour y porter sans cesse ce coup-d'œil scrutateur qui en détruirait l'illusion, travaillerait-il sur un meilleur plan ? Je ne le crois pas davantage. Dans un travail comme celui-là, qui donnerait une idée si juste des mœurs naïves et des croyances superstitieuses des anciens peuples de l'Armorique, il faudrait conserver les miracles comme témoignages des mœurs, mais il faudrait en même tems en indiquer la source, quand on parviendrait à la découvrir, afin que le lecteur, après avoir été ému par des sentimens et charmé par des tableaux, pût en même tems se rendre compte, en critique éclairé, de tout ce qui l'aurait frappé. Ce qu'on ferait ainsi, avec tant de succès, sur les premiers siècles de notre histoire armoricaine, devrait être fait également pour ce long épisode de l'histoire de France au XV.e siècle, qui comprend les règnes des quatre princes bourguignons de la maison de Valois.

M. de Barante s'est laissé aller, sans doute, au charme qu'il a trouvé dans la lecture de nos anciens historiens. Ces auteurs, dont notre d'Argentré fut à peu près contemporain, séduisent par une grande franchise, une grande naïveté, et une expression parfois singulièrement

pittoresque. Mais, ce qui ne s'est présenté qu'une fois dans l'histoire des lettres ne peut plus se reproduire aujourd'hui, sans avoir l'air emprunté. Les auteurs du XVI.e siècle écrivaient avec leurs impressions : nous devons religieusement conserver ces impressions; mais il ne faut pas oublier qu'elles doivent être soumises à notre manière propre de sentir et de juger. Si nous consultions les autres pour savoir comment nous devons juger ce qui leur est relatif, ce serait inutilement que la nature nous aurait accordé une confiance à part, au fond de laquelle les opinions d'autrui ne doivent pénétrer que pour y être examinées. Dans l'histoire, ce serait inutilement aussi que les siècles auraient introduit de nouvelles opinions dans la société, si nous devions nous mettre exactement à la place de nos devanciers, juger exactement leurs erreurs d'après leurs préjugés, et nous condamner à ne jamais nous servir de l'instruction dont la race humaine depuis eux a recueilli l'héritage. ED. RICHER.



BIOGRAPHIE NANTAISE.

LES DEUX BOUGUER.

Jean Bouguer, professeur royal d'hydrographie au Croisic, est né à Saint-Molf, paroisse du canton de Guerande, située à un myriamètre de la ville où il a enseigné la navigation avec tant de succès. Les environs du Croisic fournissent un très-grand nombre de marins, et l'école de Bouguer était une des plus suivies de toute la France; aussi a-t-il formé un grand nombre de capitaines, qui parcouraient la mer dans tous les sens; et qui, aidés de ses conseils habiles, maîtrisaient cet élément dangereux. La vie d'un savant est très-monotone et présente peu d'événemens à raconter. M. Bouguer n'est connu que par ses grands succès dans l'enseignement et par un ouvrage qu'il publia pour l'instruction de ses marins : c'est un *Traité complet de Navigation*, qui a eu deux éditions; l'une en 1699 et l'autre en 1706, toutes les deux à Paris, et in-4.°

Ce traité est clair, et s'étend beaucoup sur la pratique de la navigation. On y trouve même une théorie un peu plus développée que dans ceux qui avaient paru avant lui. Jean Bouguer est le père du suivant, qui l'a de beaucoup surpassé.

Pierre Bouguer naquit au Croisic, le 10 février 1698. Il s'instruisit à l'école de son père, et devint un des plus célèbres mathématiciens de son tems. Dès l'âge de 13 ans, lorsqu'il faisait ses études au collége de Vannes, un professeur de mathématiques avança dans une de ses leçons une proposition peu exacte : le jeune Bouguer s'étant aperçu de son inexactitude, eut la hardiesse de la contester, quoiqu'il ne fût encore qu'en troisième. Souvent, les professeurs n'aiment pas à avouer leurs torts ; celui-ci, indigné de ce qu'un enfant avait l'audace de le contrarier, le traita avec légèreté et lui proposa un défi que le jeune homme accepta. Ce dernier vainquit son adversaire et le réduisit au silence dans une discussion publique.

M. Bouguer ne se borna pas aux théories purement spéculatives; et il aima mieux diriger ses profondes connaissances vers des objets d'utilité publique, que de s'occuper de la métaphysique épineuse et stérile du calcul. La navigation fut surtout l'objet de ses méditations ; et toute sa vie fut employée à en perfectionner la théorie et la pratique. Il eut le malheur de perdre son père, lorsqu'il n'avait encore atteint que sa quinzième année. Il eut cependant la noble ambition de lui succéder. Le père Aubert, professeur royal d'hydrographie, lui fit subir l'examen d'usage et le trouva au niveau de la chaire qu'il demandait. On vit alors un jeune professeur de 15 ans, avoir pour auditeurs des marins qui avaient le double de son âge. Le jeune Bouguer sut mettre dans ses leçons tant de douceur, de clarté et de dignité, qu'il trouva bientôt le moyen de se concilier leur estime et leur amitié.

A l'âge de 29 ans, en 1717, il fit un mémoire sur la mâture des vaisseaux, qui fut couronné par l'Académie des Sciences. Il remporta un second prix, en 1729, sur la meilleure manière d'observer les astres à la mer; et un troisième en 1731, sur la méthode la plus avantageuse pour déterminer en mer la déclinaison de l'aiguille aimant

Ses grandes connaissances le firent transférer au Hâvre, en 1731 ; là, il continua à se distinguer par ses travaux et par ses succès. Le 5 septembre de la même année, il fut élu membre de l'Académie des Sciences, dont il a enrichi les mémoires d'un grand nombre de ses productions. Cette compagnie le choisit, en 1736, pour aller, avec MM. Godin et de La Condamine, au Pérou, déterminer la figure de la terre : il contribua alors à la mesure du degré sous l'équateur, et à fixer le tems des oscillations du pendule. Il en a rendu compte dans un ouvrage qu'il publia à son retour, sur la figure de la terre. Il eut à ce sujet quelques altercations avec un de ses confrères. Il trouvait que La Condamine cherchait à s'attribuer une trop grande part dans le résultat de cet intéressant voyage. Bouguer ne put souffrir ces prétentions peut-être exagérées : de là, des attaques vives de sa part, et des répliques mieux écrites de La Condamine ; les rieurs furent souvent pour ce dernier. Ces contrariétés conduisirent le trop sensible Bouguer au tombeau, le 10 février 1758, à l'âge de 61 ans.

Il a travaillé pendant trois ans à la rédaction du *Journal des Savans*, et nous a laissé plusieurs ouvrages écrits avec beaucoup d'exactitude, et très-intéressans sous le rapport des matières, mais écrits péniblement et avec peu d'élégance. Ils n'en sont pas moins recherchés des navigateurs et des mathématiciens, qui s'attachent plus au fond des choses qu'au style.

On ne peut reprocher à cet académicien, vraiment savant, qu'un seul défaut qui a empoisonné sa vie. Le peu de connaissance qu'il avait des hommes, qu'il avait peu fréquentés, le rendait défiant et inquiet. Il était porté à regarder ceux qui s'occupaient des mêmes matières que lui, comme des ennemis qui voulaient lui enlever une partie de sa gloire.

Outre les trois pièces couronnées dont nous avons parlé, la relation de son voyage au Pérou et les morceaux insérés dans le *Journal des Savans*, de 1752 à 1755, il a composé les ouvrages suivans :

1.° Essai d'Optique sur la gradation de la lumière. Paris, 1729. 1 vol. in-12.

2.° Traité du Navire, de sa construction et de ses mouvemens. Paris, 1746. 1 vol. in-4.°

3.° Entretiens sur la cause de l'inclinaison des orbites des planètes. Paris, 1748. in-4.°

4.° Théorie de la figure de la Terre. Paris, 1749. 1 vol. in-4.°.

5.° Nouveau traité de Navigation et de Pilotage. Paris, 1753. 1 vol. in-4.°, plusieurs fois réimprimé avec des notes de Lacaille et de Lalande.

6.° Manœuvre des Vaisseaux. Paris. 1757. 1 vol. in-4.°

7.° Traité d'Optique, sur la gradation de la lumière, publié par Lacaille. Paris, 1760. 1 vol. in-4.°.

8.° Mémoires justificatifs sur la théorie de la Terre. Paris, 1753. 1 vol. in-4.°.

J. LE BOYER.

SUR MON GOUT POUR LA POÉSIE.

Bouillant d'une héroïque ardeur,
Valcour veut s'illustrer dans le métier des armes ;
Dorilas, dans la paix rencontrant plus de charmes,
Chez un prince étranger suit un ambassadeur ;
Damis, sous une autre bannière,
Dicte les arrêts de Thémis.
Le monde estime la carrière
Où Dorilas vient d'être admis ;
Il applaudit Valcour, il approuve Damis...
Et moi... lorsqu'au bord du Permesse
Je viens me consacrer au culte d'Apollon,
A me blâmer chacun s'empresse !
Eh ! quoi donc, le sacré vallon
N'a-t-il pas ses lauriers, ses combats et sa gloire ?
Du fils de l'harmonie et du brave indompté
Les noms volent ensemble à la postérité :
L'enfant de Mars aux champs de la victoire
Attend de nous son immortalité.
Plus d'un juge suit l'équité
Dans la crainte de la satyre ;
Plus d'un diplomate vanté,
Pour payer ses travaux, compte sur notre lyre.

Je sais bien qu'on ne peut, par des chemins de fleurs
Arriver sans efforts aux sommets d'Aonie ;
Qu'il faut, pour aspirer au culte des neuf sœurs,
Consacrer au travail le printems de sa vie ;
Mais une douce erreur, caressant mon désir,
A la nuit de la tombe arrache ma poussière,
Je crois voir nos neveux garder mon souvenir,
Et le laurier du Pinde illustrer ma carrière ;
Quand alors je m'élance au sein de l'avenir,
En vain, pour m'écarter des sentiers du Parnasse,

De maints auteurs fameux on me dit les malheurs :
Croit-on par ces récits arrêter mon audace ?
Ah ! fut-il mouillé de nos pleurs,
Le laurier qu'on décerne aux combats de la lyre,
M'enivrant d'un charme vainqueur,
Serait encor, dans mon délire,
Le prix le plus cher à mon cœur.

Aux premiers jours de ma jeunesse,
J'aimais à moduler des vers ;
Et, lorsque la pâle vieillesse,
Sur ma tête blanchie entassant les hivers
Viendra glacer ma voix et du tems qui nous presse
Me présagera le courroux,
Tranquille aux rives du Permesse
Je poursuivrai mes chants, en dépit de ses coups :
Les travaux du Parnasse ont seuls droit de me plaire,
Et quand un destin trop contraire
Me fait aujourd'hui de Thémis
Arborer la triste bannière,
A ses lois il me voit soumis.
Mais ma lyre me reste chère,
Mes doigts la caressent encor
Et mon unique jouissance
Est d'entendre un heureux accord
Echapper à mon indolence.
Qu'un autre, au culte de Plutus,
Consacrant sa lourde existence
Recherche des biens superflus !
On ne me verra point, vers l'aveugle fortune,
Guidé par un penchant impur.
En vain une voix importune
Me rappelle Gilbert mort dans l'asile obscur
Où l'on n'admet que la misère ;
Darnaud abandonné de la nature entière ;
Malfilâtre expirant, moissonné par la faim,
Lorsqu'il cueillait des fleurs au domaine des grâces :
De ces infortunés je déplore la fin,
Et je marche encor sur leurs traces.

Ah ! qui de l'art des vers a connu les douceurs
Ne cherchera jamais une nouvelle étude :
Dans le commerce des neufs sœurs,
Exempt de toute inquiétude,
Heureux est le mortel, protégé par les Dieux,
Qui peut, sur la double colline,
Voir les filles de Mnémosyne
Dicter ses chants mélodieux !

Lorsque l'amour charme son ame,
Ses vers peignent sa douce flamme,
Et par sa jeune amante il est mieux écouté.
S'il veut vivre dans la mémoire,
Il voit son nom couvert de gloire

Passer à la postérité.
Le destin trop souvent rebelle
Est-il propice à ses désirs,
Il saisit sa lyre fidèle,
Il nous peint son bonheur et double ses plaisirs.
Pour lui la fortune cruelle
N'a-t-elle rien que des rigueurs,
Il chante, et sa peine mortelle
Avec ses doux accens pénètre tous les cœurs.
Alors, la lyre du poëte
Avec lui soupire, gémit;
Dans les bosquets du Pinde il trouve une retraite,
Et contre la tempête
Apollon l'affermit.
En doutez-vous encor?... Voyez Gilbert lui-même,
Lorsqu'en butte aux coups du malheur
Il touche à son instant suprême;
Quel est son seul consolateur?
C'est son luth! Il le prend, il chante sa misère
Et l'allége en versant des pleurs.
En nous retraçant ses douleurs,
Il sut charmer la France entière,
Alors qu'il succombait sous les coups du destin!
Ainsi du Dieu du jour plus douce est la lumière,
Quand il arrive à son déclin.
Dans les chagrins amers Gilbert coula sa vie:
Toujours le sort lui fut cruel,
Et Gilbert cependant excite mon envie:
Il vécut peu de jours; mais il est immortel!

En vain on blâme la manie
Qui me fait rechercher des lauriers incertains;
Je veux de Malfilâtre affronter les destins:
Son égal en misère et non pas en génie,
Comme lui, dieu des arts et de la poësie,
Par tes doctes accords je me sens exalté,
Et dans les doux transports dont mon ame est saisie
Je rêve l'immortalité.

THÉODORE.

L'AMOUR ET LA SENSITIVE.

Le volage enfant de Cythère,
Lassé des plaisirs de sa cour,
Pour les bosquets de Flore, un jour,
S'échappa des bras de sa mère.
La brillante reine des fleurs,
L'ai-je du moins entendu dire,

Sentit redoubler ses couleurs
En l'accueillant dans son empire.
Le jeune Amour, d'un air léger,
Vante l'éclat de sa figure,
Ses nombreux attraits, sa tournure,
Et débute par un baiser :
Hélas ! que peut-on refuser
Au dieu gâté de la nature ?
Et d'ailleurs, il paraît si beau !
Aussi, Flore, à l'instant, s'empresse
De le payer d'une caresse,
Et lui détache son bandeau.
Pour lui, merveille sur merveille ;
Mais, se rendant à ses efforts,
Elle abandonne sa corbeille :
Il en disperse les trésors.
Tantôt, une rose charmante,
Par sa jeunesse et sa fraîcheur,
Le fixe un instant et l'enchante,
Puis il désire une autre fleur.
Souvent, dans l'ardeur qui l'anime,
Il en comble une de faveurs,
Puis, l'accablant de ses rigueurs,
D'amante elle devient victime.
D'abord, près d'elle il est brûlant,
Sa bouche entr'ouvre son calice :
Soudain, le dieu, plein de malice,
La foule aux pieds en l'effeuillant.
Hélas ! c'est bien ce dieu volage,
Cet enfant perfide et trompeur,
Qui semble, surtout à mon âge,
Nous promettre le vrai bonheur !
Pourtant, aimable souveraine,
La jeune amante de Zéphyr,
Avec l'Amour veut parcourir
Les lieux secrets de son domaine.
A chaque pas, dans ce séjour,
Tout offre une aimable féerie :
Là, c'est une grotte fleurie
Qu'éclaire un heureux demi-jour :
Sur un trône émaillé de roses
On y désire le sommeil,
En espérant, pour le réveil,
Des bouquets de fleurs demi-closes,
Une douce et suave odeur,
De l'ombrage et de la fraîcheur.
Plus loin, sur des gazons humides,
Où l'Aurore versa des pleurs,
En élégantes pyramides
S'élèvent des faisceaux de fleurs.
Ce rare et brillant assemblage

De couleurs, qu'éclaire un beau jour,
Sut flatter les yeux de l'Amour
Et sut obtenir son hommage ;
Mais vous savez que le fixer
Doit être chose peu facile :
Il finit donc par se lasser
D'admirer ce charmant asile.
Il va partir, quand à ses yeux,
Ainsi qu'une nymphe craintive,
Auprès d'un lys audacieux,
Paraît une humble sensitive.
D'abord, la pitié, le dédain
Sont les sentimens qu'elle inspire ;
Pour la toucher il tend la main :
La fleur aussitôt se retire.
Il s'étonne, il est interdit,
Il regarde ; mais, ô prodige !
Cette plante, à présent languit,
Et vers le sol courbe sa tige.
Il s'éloigne, triste et rêveur ;
Mais, aussitôt (quel caractère !)
Rouge de dépit, de colère,
Il vient encor près de la fleur.
Il la trouve pleine de vie ;
Il s'approche pour la saisir :
Il la voit, de nouveau, flétrie ;
Elle se penche pour mourir.
La rose, ivre de sa puissance,
Lui présente en vain ses faveurs ;
Dès lors la timide innocence
Le fixe enfin par ses rigueurs.

O vous, le plus charmant ouvrage
Sorti des mains du créateur !
Femmes, recevez mon hommage,
Et daignez sourire à l'auteur.
C'est pour vous que, dans son ivresse,
Il fit parler son Apollon ;
Et, s'il vous donne une leçon,
Que, pour vous, sa vive tendresse,
Lui fasse obtenir son pardon.
Vous êtes les fleurs de la vie :
Pour inspirer constante ardeur,
La plus fraîche et la plus jolie
Doit se parer de sa pudeur.
Sans les charmes de l'innocence,
La beauté plaît peut-être un jour ;
Mais, hélas ! elle est sans puissance
Aux yeux du véritable amour.

TAHIER FILS.

L'ADIEU.

Adieu, je dois te fuir, déjà brille l'aurore,
Et le jour ne doit point me trouver en ce lieu :
Donne un dernier baiser, fais un dernier aveu ;
Et, s'il faut le redire encore,
O ma Julie..... encore adieu !...
Donne-moi tes deux mains !... Pourquoi verser des larmes?
Bientôt va paraître le jour :
Sur ce dernier instant, ah! répandons les charmes
De quelques souvenirs d'amour.
Redis-moi les plaisirs d'une amante sincère,
Près de l'heureux mortel qui reconnaît ses lois;
Rappelle-moi ces jours, ramenés tant de fois,
Où, le soir, à côté du foyer solitaire,
Penché sur tes genoux, les yeux tournés vers toi,
Je sentais sur mon front passer ta main légère,
Je voyais ton regard se reposer sur moi !
Oh! tu souris enfin; tes paupières timides
Voilent tes yeux empreints des secrets de ton cœur :
Ils se baissent, chargés d'une douce langueur ;
Mais le feu de l'amour, dans tes regards humides,
Malgré toi, m'a peint ton ardeur.
Lève, ah ! lève sur moi cet œil si plein de charme ;
J'aime à voir, dans ton doux regard,
Semblable au rayon pur qui perce le brouillard,
La tendresse briller à travers une larme ! . . .
Qu'importe ce cruel départ ?
Quand je t'aurai quittée, ô ma tendre Julie,
Sous ce bosquet riant où nous venions le soir,
Dans tes souvenirs, recueillie,
Tu reviendras encor t'asseoir.
Là, quand Phébé sur toi versera sa lumière;
Quand tes yeux, dans le ciel, contempleront son char,
Mon œil, en suivant sa carrière,
Croira rencontrer ton regard !
Là, peut-être, au milieu de cette douce veille,
Sur l'aile du zéphir, dans le calme des bois,
Un son de ma guitare, un souffle de ma voix
Viendront mourir à ton oreille.
Peut-être que tes bras se tourneront vers moi ;
Et, dans l'enchantement de ce moment suprême,
A ton cœur plein d'un doux émoi,
Arrivera le mot : *Je t'aime* !

Mais le jour ne doit point me trouver en ce lieu ;
Et ses premiers rayons déjà chassent l'aurore :
Donne un dernier baiser, fais un dernier aveu ;
Et, s'il faut le redire encore,
O ma Julie ! . . . encore adieu.

E. SOUVESTRE.

LE ROSSIGNOL, LA FAUVETTE ET LA GRENOUILLE.

FABLE.

Au plus épais d'un frais et vert bocage,
Que le sóleil, de ses rayons brûlans,
Disputait, mais en vain, aux zéphyrs à l'ombrage ;
Un rossignol, modèle des amans,
Pour récréer sa compagne chérie,
Brûlant d'amour, auprès d'elle chantait;
Et sa jeune moitié, par ces chants attendrie ;
Ses frêles œufs couvait,
Se nourrissant de rêverie.
Maternité future, et vous doux chants d'amour ;
Vous ravissiez son ame et la nuit et le jour.

Contre les feux du ciel, cherchant un sûr asile,
Vint s'abattre, non loin, sur la branche fragile,
Une jeune fauvette, à la fleur de ses ans,
Rivale des zéphyrs messagers du printems.
Elle était à cet âge
Où le cœur inquiet, et pourtant libre encor,
Court après l'esclavage,
Le croit un vrai trésor.
Livrée au trouble le plus tendre,
Dont son cœur agité ne pouvait se défendre,
La belle allait chanter, lorsque du rossignol
La douce mélodie
Frappa l'air d'un bémol
Étranger aux échos de l'antique Arcadie.
Dès lors ; adieu plaisirs, adieu futur bonheur,
Le désespoir en cette ame ulcérée,
Se glisse, hélas! l'accable de douleur :
D'un feu secret la voilà dévorée.
Pour n'avoir pas une aussi belle voix,
Que l'Apollon des oiseaux de ces bois,
De ce bocage, oubliant qu'elle est reine,
Son cœur n'exhale et que fiel et que haine ;
Et, sans sujet, elle insulte soudain
Une pauvre grenouille, au sortir de son bain.

Sourde aux nobles accords de tendre Philomèle,
La pécore, il est vrai, croassait auprès d'elle.
Son tour venu, l'habitante des eaux
Lui dit : tout ce courroux te vient de jalousie
Contre l'Orphée et le roi des oiseaux.
Reine en Europe, aussi bien qu'en Asie,

Du ciel plutôt, reconnais les faveurs :
Il n'est oiseaux, et des plus gros seigneurs,
Qui ne voudraient se trouver à ta place,
Même aux dépens de l'éclat de leur race.
Grâce à tes jeunes ans de toi je prends pitié :
A la haine il est beau d'opposer l'amitié !
Crois-en donc mes conseils, fruits de l'expérience ;
Ils m'ont coûté d'une sœur l'existence.
Pour vouloir en grosseur se rapprocher du bœuf,
L'imprudente créva, grosse en tout comme un œuf.

Cette ancienne leçon est toujours de notre âge :
Le monde a beau vieillir, il n'en est pas plus sage.

L*.

LE PRINTEMS ET L'HIVER DE LA VIE.

Au printems de mes jours, d'une jeune bergère
Je pouvais faire le bonheur :
Heureux de mon amour, plus heureux de lui plaire,
Son cœur répondait à mon cœur ;
Oui, tout entier à ma tendresse,
Brûlant de mille feux prompts à se rallumer,
Je m'écriais, dans mon ivresse :
Est-il bonheur plus grand que le bonheur d'aimer!

Toujours aimant, peut-être encor plus tendre,
Quoique dans le déclin des ans,
C'est en vain qu'aujourd'hui, je veux me faire entendre
De l'objet qui maîtrise et mon cœur et mes sens !
La vie, hélas ! pour moi n'a plus de charmes !
Je souffre, et dans mon cœur forcé de renfermer
Et mes ennuis et mes alarmes,
Je dis, les yeux baignés de larmes :
Est-il malheur plus grand que le malheur d'aimer !

BLANCHARD DE LA MUSSE.

L'HOMME COMME IL Y EN A PEU.

Savez-vous, mes amis, pourquoi, de toutes parts,
On cite d'Héricourt avec tant davantage ?
C'est que tout homme a droit à ses égards,
Et chaque femme à son hommage.

BLANCHARD DE LA MUSSE.

ÉCLAIRCISSEMENT

D'UN POINT DEVENU DOUTEUX

DANS LES ANNALES BRETONNES.

DISCOURS.

Allain, dit Barbe-Torte, com l'histoire raconte....
Il fut en Angleterre porté petit enffent.
Et illec fut nourry iusques à certains ans,
Puix reuint en Bretaigne et chacza les Normans...
Breu.^te *des Bretons*..... 1500.

Et les deffit, ce fut en l'an neuf cens
Et trante et six, desploya sa bannière.....
Bien se monstra à celle nascion,
Qui se nommoit Roussars de Normandie,
Lesquels tenoient en leur subgection
Le pays Nantais, et la ville iolie,
Il les destruit, et se mist en saisie.....
Gen.^ie *d'Anne de Bretaigne*..... 1510.

MESSIEURS,

Un des événemens le plus remarquable en notre histoire de Bretagne, est la défaite et l'expulsion des Normands, cantonnés à Nantes au commencement du Xe siècle. Tous les annalistes anciens, et tous les écrivains modernes qui les ont consultés, racontent, à peu près, uniformément le fait principal. Tous sont presque d'accord sur l'époque, sur les chances et sur le résultat du combat; mais les derniers, trompés, sans doute, par des noms que la tradition a successivement dénaturés, varient dans la désignation du champ de bataille. Les uns l'indiquent à *Saint-Aignan*, bourg à deux lieues et demie outre Loire; les autres dans la prairie de *Mauves*; et d'autres, enfin, dans la plaine que couvre, aujourd'hui, notre quartier *Sainte-Catherine*. Ceux-ci diffèrent encore entre eux sur un point particulier: le lieu de la retraite momentanée du vain-

queur. Plusieurs ne parlent que d'une *hauteur* ou *colline*; quelques-uns nomment le *coteau de la Hautière*, en Chantenai; et, selon nous, le plus grand nombre donne à penser que ce pourrait bien être *Sainte-Marie*, près de la place de Bretagne.

Si vous croyez avec nous, Messieurs, que des recherches ne sont pas oiseuses, quand il s'agit de déterminer, par la précision des détails, la fixité topographique d'une action militaire qui illustra notre naissante cité, nous nous livrerons, sous vos yeux, à un court examen qui nous mènera, peut-être à une plus grande justesse d'interprétation.

Pierre Le Baud, qui écrivait son Histoire de Bretagne en 1498, s'exprime ainsi (page 132), à l'année 936 : « L'acteur des Chronicques Nantoises dit que la cité » de Nantes demoura gastée iusqu'à ce qu'Allain, sur- » nommé Barbe-Torte, neueu d'Allain-le-Grand, s'esleua » qui debouta lesdits Normans de toute la région de » Bretagne et du fleuve de Loire qui leur estoit » grand nourrissement. — Allain, nourry dès son en- » fance auecques Adelstane, roy d'Angleterre, fut fort » de corps, puissant et hardy, entant qu'il ne dai- » gnoit occire les sangliers ne les ours par fer ne par » glaiue, mais avec vn baston seulement. Si assembla » en Angleterre petit nombre de nefs, repassa en Bre- » tagne auecques les Bretons qui encores luy estoient » demourez : arriuast à Dol où il trouua vne tourbe de » Normans qui celebroient festes, nopces et esbate- » mens, laquelle il assaillit en despouruu, et la de- » trancha et mist en pieces. Et de là en après pour » ce qu'il entendit qu'à Sainct Brieux y en auoit vne » autre multitude, il nagea celle part, et occist tout ce » qu'il en trouua. Et comme ces choses ainsi se fissent » il fut rapporté à Allain qu'*en la cité de Nantes* y auoit » grand nombre desdits Normans qui ladite cité vou- » loient habiter : pourquoy il assembla des Cheualiers, » non pas grand nombre, et cheuaucha *iusques à celle* » *cité, où il les trouua logez au pré Sainct Aignan* en » grand multitude. Si combattit Allain contre eux : » mais les Normans prisants peu sa force le *chassèrent* » *iusques à la sommité de la montagnes* où Allain re- » sidant grandement las et trauaillé souffrant soif mer-

» ueilleuse, commença à plorer griefuement, et par » humbles prieres appeller l'aide de la benoiste Vierge » Marie, qu'elle luy daignast ouurir vne fontaine » d'eau, dont luy et ses Cheualiers abbreuuez reprinssent » leurs forces. Lesquelles prieres oyes par la Vierge » Marie elle luy ouurit à son vouloir vne fontaine, » qui *encores est appellée la fontaine Saincte Marie*, » de laquelle luy et les siens suffisamment raffraichis et re- » creez recouurerent leur vertu, et retournerent vaillants » à la bataille. Si assaillirent fermement les Normans, » et leurs resistants aigrement les occirent et detran- » cherent, fors ceux qui s'enfuirent : lesquels grande- » ment espouuantez *descendirent nageants par le fleuue* » *de Loire*, et s'en allèrent.

Entré victorieux dans la ville « Allain Barbe-Torte fit » un grand terrare au circuit de l'église, refist la tour » principale du chasteau, et constitua sa maison dedans. » — Et diuisa Allain le tribut du port de la cité dont » l'Euesque par-auant auoit vne moitié, et l'ordonna » en trois parties, desquelles il retint la première à luy, » la seconde donna à l'Euesque, et la tierce aux Vi- » comtes. Et semblablement diuisa la cité en trois, dont » il bailla audit Euesque l'vne qui estoit terminée au mur » par-deuers Acquillon iusques au port Tararie, et » *aux prez où la Vierge Marie quand il eut soif lui* » *ouurit la fontaine* : et les autres deux parties distri- » bua à ses Cheualiers (1).

(1) De là, suivant Travers et les autres historiens, l'origine des différens fiefs qui existaient en notre ville. Le plus grand, sous le nom de Prévoté, appelé autrefois le gentil fief du Duc, était au Roi, auquel, par droit de reversion, excepté ce qui était en main morte, tout se trouva ensuite réuni. La juridiction de l'Evêque était demeurée sous le nom des Regaires. Sa première circonscription avait été, selon la Chronique de Nantes, depuis le mur du côté du nord jusqu'à la *Porte-Charrière*, et aux prairies *de la Fontaine Notre-Dame*; et, d'après la Chronique de Saint-Brieuc, elle devait commencer à l'église Saint-Pierre jusqu'à Notre-Dame, descendre par la rue Saint-Denis, remonter par la rue Saint-Gildas, descendre par la petite rue des Jacobins et se terminer, par la rue Germonde, au Port-Tararie, appelé aujourd'ui Port-Maillard. La différence que remarque Travers entre ces limitations, cesse d'avoir lieu, si l'on rapproche les comparaisons, comme nous cherchons à le faire aux articles *Porte-Charrière* et prairie *de la Fontaine Notre-Dame*. Tout consiste à déterminer la position des lieux indiqués.

Par cette traduction littérale que nous donne Pierre Le Baud, du texte de la Chronique Nantaise qui se trouve rapporté, en latin, par dom Lobineau, dans ses preuves de l'Histoire de Bretagne, tome II, page 46. On ne voit pas d'autre désignation pour le lieu de la retraite d'Alain que *la sommité de la montagne* (*usque ad summitatem montis*) où apparut la *fontaine* Sainte-Marie. Ce n'est que par une note marginale que le citateur, dom Lobineau, fait remarquer que la Chronique de Saint-Brieuc indique nominativement cet endroit *auprès du manoir de la Hautière : prope monasterium la Hautiere*, doit dire cette Chronique de Saint-Brieuc qui nous a conservé, en partie, celle de Nantes, laquelle commence à 841 et va jusqu'au XI.e siècle. Mais comment des annales étrangères à notre ville ont-elles pu être mieux instruites que les nôtres de nos dispositions locales, pour y faire cette correction ou addition?

Après avoir établi notre base principale sur quelques-unes des anciennes autorités, qui, avec les titres fournis par leurs devanciers, sont les sources uniques où ont dû puiser leurs successeurs pour les faits des tems antérieurs, passons maintenant plus rapidement en revue ces derniers historiens. Bertrand d'Argentré, arrière-neveu de Pierre Le Baud, et qui dédia son Histoire de Bretagne, en 1582, aux Etats assemblés à Vannes, dit (éditions de 1588 et de 1604), année 936, que « Allain Barbe-Torte trouva les Normands logez » *contre Saint-Aignan, près la ville de Nantes* (auprès » de Saint-Aignan, non loing de la ville), qu'il se re- » tira d'abord, avec sa cavallerie, en *la croupe* (ou sur » la croppe) *d'une colline*, où il cuida mourir et asse- » chez de chaud lui et les siens ; que, par l'intercession » de la Vierge, il y trouva une fontaine : laquelle, » ajoute-t-il, *encores aujourd'huy se monstre et s'appelle* » *Saincte-Marie*. Avec ce rafraîchissement, ayant » quelqu'heure séjourné, Barbe-Torte *descend*, et de plus » frais recommença le combat vivement. Enfin, les » Normands qui ne purent soutenir cette fois, furent » rompus et mis en route, *étant contraints se retirer* » *en leurs vaisseaux*, par la rivière de Loire. »

Dom Lobineau, dont l'Histoire de Bretagne parut

en 1767, dit (tome 1, page 80), année 937 : « Il ne » restait plus aux Normands que Nantes : ils voulaient » s'y fortifier ; Alain se présente *devant les murs et* » *campe dans la plaine St.-Anien* ; les Normands *retran-* » *chés dans la même plaine*, sortirent brusquement de » leur camp et chargèrent les Bretons qui plièrent, et se » retirèrent cependant en bon ordre *jusques sur une petite* » *hauteur qu'ils avaient laissée derrière eux.* — Après » avoir imploré le secours de la Sainte-Vierge, et s'être » rafraîchis des eaux *d'une fontaine* qui passa dans leur » esprit pour un miracle, *ils poursuivirent les Nor-* » *mands l'épée dans les reins jusqu'à leurs vaisseaux*, » où les Normands, *s'embarquant à la hâte*, mirent » aussitôt à la voile. »

Dom Morice, dans son Histoire de notre même province (édition de 1750, tom. 1, page 60), année 937, dit que : « Alain se présenta *devant Nantes*, *et campa* » *dans la plaine de St.-Anien*, qu'avec sa cavalerie peu » nombreuse, il plia d'abord et se retira *sur une col-* » *line qui était derrière eux*, où ils invoquèrent le » secours de la Sainte-Vierge, et se rafraîchirent » de l'eau *d'une fontaine* : *ils poursuivirent les Nor-* » *mands l'épée dans les reins jusques sur leurs vais-* » *seaux*, où ils s'embarquèrent à la hâte. »

L'abbé Desfontaines, dans l'Histoire des Ducs de Bretagne, nomme aussi *Saint-Anien* la plaine près de Nantes où se donna le combat.

L'abbé Travers qui, vers le milieu du dernier siècle, redigea, à Nantes même, son excellente Histoire (malheureusement demeurée manuscrite) des Evêques, du comté et de la ville de Nantes, dit, années 936 à 939, « qu'après trois ans passés en petits combats, *Alain* » *Barbetorte trouva les Normands dans les prairies de* » *l'Aniane*, appelées depuis, par syncope, *prées de la* » *Anne*; qu'il se retira *près le lieu de la Hautière*, et que » l'événement fit appeler *fontaine Notre-Dame* la source » d'eau qu'il y obtint de la Sainte-Vierge ; qu'à la suite » de sa victoire, Alain, à la place de l'ancien mur bâti » par l'évêque Foulcher et détruit par les Normands, » fit élever *une forte chaussée*, d'où le nom de rue de » la Chaussée fut alors donné à celle que, long-tems » après, on a appelée Grande-Rue.

L'abbé Expilly, tom. V de son Dictionnaire géographique et politique des Gaules et de la France, dit que la bataille d'Alain-Barbe-Torte, contre les Normands *qui occupaient Nantes*, se donna, en 939, *sur le pré Anien, en Saint-Aignan, ou sur la prairie de Mauves*.

Dom Bonnard du Hanlay, Abrégé Chronologique de l'histoire de Bretagne (manuscrit) donne pour date l'année 937, et, pour le champ de bataille d'Alain, la plaine de Saint-Anien, sans autre désignation.

Ogée, au tom. III, page 31 de son Dictionnaire historique et géographique de Bretagne, rapporte, à l'année 936, l'attaque contre les Normands, dans le comté de Nantes, par Alain Barbe-Torte. « Il les trouve, » dit-il, retranchés, selon les uns, *dans la prairie de* » *Mauves*, près Nantes, et, selon les autres, *dans la* » *paroisse Saint-Aignan, même diocèse*. Alain, ajoute- » t-il seulement, est d'abord repoussé et obligé *de se* » *retirer* pour faire reposer ses troupes ; mais, deux » heures après, il revient à la charge avec tant de furie, » qu'il force l'ennemi dans son camp et en fait un » horrible carnage, etc. » Ogée ne parle point *de la fontaine* miraculeuse, et n'indique pas le lieu de la retraite.

Guimar, dans ses Annales Nantaises, page 68, place le débarquement d'Alain en Bretagne, en 936 ; mais, comme Travers, il fait faire, par ce héros, la petite guerre pendant trois ans. « Il y réussit au point, nous » dit-il, qu'il ne lui restait plus à combattre que les » Normands *cantonnés sur les bords de la Loire*. Il attaque » les ennemis *près Nantes, sur la prairie de l'Aniane*, » *ou la Hanne*, dont j'ai parlé, ajoute-t-il, à l'article » Saint-Félix (donc *la prairie de Mauves*). Le combat » fut des plus opiniâtres. Alain se vit obligé de se retirer » *du côté de la Hautière* pour y laisser rafraîchir ses » troupes ; après quoi il revient à la charge, tue le plus » grand nombre des Normands et met le reste en fuite. » Guimar passe également sous silence et la *fontaine*, et le nom qui lui demeura.

M. Ed. Richer, page 80 de son Précis de l'Histoire de Bretagne, porte à l'année 937 l'action qu'il décrit ainsi : « Alain alla camper *dans la prairie d'Aniene*, appelée

» depuis *de la Anne*, voisine de la cité, *et occupée aujourd'hui par les nouveaux quartiers* : ses gens ayant » été mis en fuite, il se retira sur *la colline de la Hautière*. Là, après s'être rafraîchies des eaux d'*une fontaine* qu'elles y trouvèrent, ses troupes revinrent à la » charge avec une telle vigueur qu'elles mirent, à leur » tour, l'armée ennemie en fuite. La victoire d'Alain fut » complète. Un petit nombre des barbares étant parvenu » à s'échapper, *se rembarqua précipitamment* et quitta » enfin les rivages de la Bretagne. »

Dans l'Histoire lapidaire de Nantes, manuscrit de P. Fournier, on trouve, au premier volume, les notes suivantes, extraites d'inscriptions conservées dans la collection de G.me Harel, mort en 1532. Cet ouvrage précieux fut brûlé en 1793 : destruction à craindre, même par simples accidens, pour tous les manuscrits.

» En 939, *la prairie de Mauves* s'appelait *la prairie* » *des Fontaines* : en 560, elle avait le nom de *prairie* » *des Hannes*. » [Nous ne dissimulerons pas que ceci est à remarquer ; mais, pour à présent, nous ne voyons pas de preuves péremptoires, ni même de motifs d'argumens redoutables à en déduire] (1). « Dans » cette même année 939, le duc Alain fait construire » une chaussée depuis la Haute-Grande-Rue jusqu'au » canal de l'Erdre. — A cette époque, tout ce terrain » était une prairie alternativement baignée par les eaux » de la Loire et de l'Erdre. — En 1220, Pierre, duc de

(1) Rien de plus naturel que des eaux découlent de l'intérieur des collines et se fraient des issues. Au pied des terres en culture qui descendent de Saint-Donatien à la prairie de Mauves, on voyait naguères une fontaine appelée Polerreur, du nom d'un assassin qui s'y lava les mains du sang dont il venait de les souiller au Marchix, et qui, trahi par ses propres traces, fut arrêté au Bourg-Fumé. Un ruisseau sort encore du Jardin-des-Plantes, et Richebourg est rempli de puits. Il en est maintenant de même sur tout le penchant du coteau depuis Saint-Similien jusques au Sanitat. — Avant que par les excavations de maisons, par les aqueducs et par les nouveaux réservoirs factices, on eût dérangé le cours des eaux vives dans le terrain Graslin, une forte source jaillissait au-dessous de l'hôtel (actuel) des Postes. Son eau était réputée la meilleure de Nantes, et la fontaine de Rédy avait de la célébrité. Si les bassins *de la Hautière* ont attiré la préférence des idées du merveilleux, c'est par leur situation sur la crête même du monticule ; mais, depuis long-tems les effets de syphons souterrains ne sont plus des phénomènes pour les naturalistes physiciens.

» Bretagne, fait combler le canal de l'Erdre passant » proche la porte de ville, aux Changes, et ouvrir un » nouveau canal à travers *la prairie Nian*. Tout le » quartier, ajoute Fournier, connu maintenant sous » le nom de Sainte-Catherine, forma, jusqu'au XV.e » siècle, une prairie sur les rivières de Loire et d'Erdre » appelée *Nian*.» Cette même note se retrouve dans le plan de la ville, sous Henri III, dessiné par ce même Fournier, d'après celui de Brunet des Bordes, et d'après des renseignemens contemporains. Il y est écrit sur l'emplacement, encore partiellement figuré en prairie, au pied du coteau Sainte-Marie, et là où est notre place Royale. « En 1140 et jusqu'au XV.e siècle, tout ce quartier » formait une *prairie* appelée *Nian*. » Les inscriptions ci-dessus nous retracent encore qu'en 1041, la ville était entourée d'une muraille de peu d'étendue, et que le château du Bouffai n'a existé, hors ville et au confluent de l'Erdre et de la Loire, que depuis 990. A quoi nous ajouterons que jusqu'à l'an 1118, où Nantes fut entièrement réduit en cendre, son enceinte, de nouveau fortifiée en 889, commençait, au levant, à la première église Saint-Pierre, bâtie dans le VI.e siècle, et à l'ancien fort romain (le Château), réparé en 840 et augmenté en 920, 939 et 1050 (1); et nous croyons surtout devoir ici retracer que cette première clôture se bornait, au couchant, par les rues nommées

(1) Le château, auquel on donna d'abord le nom de Saint-Herminé, puis celui de la Tour-Neuve, fut, de nouveau, agrandi en 1200; mais c'est en 1480, sous le duc François II, qu'il devint une véritable forteresse par l'addition, entre autres, des quatre grosses tours du côté de la ville. Mercœur, commandant en Bretagne pour la ligue, y fit ajouter, en 1591, les deux bastions carrés qui sont encore recouverts de doubles croix de Lorraine : signe bien séditieux d'une usurpation projetée. Cette énorme masse de bâtimens irréguliers, entourée et dominée aujourd'hui de toutes parts, n'est plus de défense pour la ville, et ne peut maintenant inspirer d'épouvante qu'aux Nantais eux-mêmes, par le dangereux magasin à poudre qu'elle récèle en son sein. L'explosion, en 1800, de la tour des Espagnols, tua 60 personnes, en blessa autant, détruisit plusieurs maisons et endommagea une centaine d'autres. Les pertes particulières en immeubles et en mobilier dépassèrent 550,000 francs. Il n'y avait pourtant que 8 milliers de poudre en cette tour, dont il ne reste pas vestiges, et la grande poudrière en contenait 60 milliers. Heureusement qu'elle fut alors préservée, et l'ancienne cité est restée debout.

actuellement de Saint-Denis, des Carmelites et des Jacobins; que, portée ensuite, jusqu'au-dedans de l'église de Saint-Léonard et en dehors de celle de Saint-Saturnin, ce n'est qu'en 1221 qu'elle fut étendue au-delà de Saint-Nicolas et de la rue Sainte-Catherine. « En 1425, dit, en outre, Fournier, les prairies, » entre Richebourg et Saint-Clément, s'étendaient au-» delà des Ursules. » Mais, pour bien connaître ce qu'était anciennement notre prairie de *Mauves* ou des *Hannes*, remontons, avec l'abbé Travers, jusqu'à Saint-Félix, sans nous laisser arrêter par les dénégations de Dom Lobineau, en sa Vie des Saints de Bretagne.

Saint-Félix, dont les grands ouvrages en notre ville auraient, dit Fortunat, remplacé, par d'étonnantes vérités, les vaines fictions d'Homère, si le chantre d'Achille les eût connus, après avoir établi, en 561, les chaussées que nous voyons encore à Barbin, ouvrit, vers 565, un canal entre les prairies de la *Hanne* et de l'*Hienne* (de Mauves et de la Magdelaine), qui, avant cette coupure, n'étaient ensemble qu'une seule prairie, laquelle paraît avoir dû se prolonger, par l'île Gloriette et l'île Cochard (encore de la paroisse Saint-Nicolas, fait remarquer, à ce sujet, l'abbé Travers), jusqu'au coteau de l'Hermitage, et remplir tout l'espace entre le grand bras de la Loire, en Biesse, et les diverses hauteurs du côté du nord. Cette vaste prairie, alors unique sous une seule dénomination, était sillonnée, dans sa partie basse, par les eaux plus ou moins stagnantes du Saïl, de l'Erdre et de la Chésine, qui, cédant ensuite à une pente naturelle, se réunissaient, sans doute, dans un cours commun avant leur sortie dans le fleuve, et cette frangeure, en s'élargissant de plus en plus, devait, à son issue, partager la queue de la prairie en deux langues de terre, pointes ou presqu'îles. Serait-ce nous exposer au ridicule danger tant à redouter en tout genre de littérature, de faire remarquer que nos paysans appellent des *hannes* le vêtement que nous nommons culotte ou pantalon? Provoquerons-nous, nous-même, un repoussant sourire en émettant une opinion plus que hasardée? Il vaudrait sans doute mieux nous borner à

rappeler qu'en latin, le synonime de *fluvius* et de *flumen* est *amnis*, et que, en bas-breton, les Vannetais prononcent *anho* pour eau croupie, eau morte, eau dormante (1). Mais, « dans l'histoire, il y a, disait » dernièrement la Revue Encyclopédique, beaucoup de » systêmes plus ou moins ingénieux; » et tous ne décèlent pas de lumineuses investigations. Au risque donc de voir taxer de niaiserie toute pure une analogie par trop douteuse, n'oserons-nous pas penser qu'il est possible que de la configuration accidentelle de l'une de ses portions (2) ait pu venir le nom général de toute

---

(1) L'abbé Expilly cite des auteurs qui ont vu dans le mot celtique *nau*, fleuve, et dans le bas-breton *nau*, nef, navire, l'étymologie du nom de Nantes. Le navire, dit-il, que cette ville porte en son écusson, étant le symbole du commandement, prouve qu'elle était la plus considérable de l'Armorique, et il ajoute: « Nantes possède cette espèce d'armoiries, de commun avec trois » des plus célèbres villes de l'univers: Athènes, Rome et Paris. » — Le dictionnaire de Grégoire de Rostrenen donne, pour le nom de Nantes, en bas-breton, les mots de *naoned*, *naffnet*, et dit que ce dernier vient d'*affamer*. — L'article simple et prépositif *an*, qui vient des Gaulois, dit Dom Louis Le Pelletier en son Dictionnaire Breton, s'emploie devant les voyelles et les consonnes d, h, n, t. Ainsi, en ne considérant que l'acception grammaticale, on peut admettre que *Aniane* ou *Anuane*, *Hanue*, *Anne*, *Ninn*, dont on a fait *Saint-Aignan*, etc., sont le même nom avec ou sans ledit article. Il y a, dans le bas-breton, de fréquens redoublemens et retranchemens des mêmes consonnes, surtout de la lettre n, devant une voyelle, et la lettre h est souvent supprimée dans l'un ou l'autre des nombreux dialectes de cette langue devenue si variable. Haut et Bas Léon, Haute et Basse Cornouaille, Tréguier, Saint-Brieuc, Vannes, etc., ont l'orthographe et la prononciation différentes des uns des autres.

(2) On remarque en géographie générale comme en topographie particulière, que l'origine des noms est pour un grand nombre de lieux dans leurs formes et dans leurs situations. *Armoricq*, *Holland*, *Zeeland*, etc. Tête ou cap, bras, manche, Cornouaille, etc. Qui ne reconnait, au premier coup-d'œil, dans la carte de la Méditerranée, la fameuse botte. Ces aspects périphériques ont frappé, dans tous les tems, l'observateur. Bruzen de la Martinière dit, dans son grand dictionnaire: « Pline et Solin comparent l'Italie à une feuille de chêne beaucoup plus longue que » large, Eustathe à une feuille de lierre, Magin à une jambe » d'homme: mais il y a plus de justesse à la comparer à une » botte »; etle grave géographe donne la description chorographique très-détaillée de toutes les parties de cette botte, depuis sa genouillère, de Gênes à Venise, jusqu'à la plante du pied, à la Basilicate et à la Calabre.

la prairie ? Nos mariniers désignent encore par *Tête des Hannes*, l'angle de la prairie de Mauves, à l'ouverture du canal. Les coupures plus régulières faites ensuite par Saint-Félix, tant pour amener les eaux de la Loire, y joindre celles du Saïl et de l'Erdre, leur donner un double passage par la Saulzaie et à travers l'île Gloriette, loin de changer le tronc principal de l'écoulement primitif, le rendirent plus nécessaire; aussi voyons-nous que Saint-Félix fit creuser la Fosse et couper un rocher à Chésin, afin que le flux vînt, de nouveau, alimenter cette prolongation du canal qui, quoique devenu plus considérable, dut conserver à peu près la même direction entre les mêmes rives. Et, quand bien même sa forme en eût éprouvé quelque changement, la première désignation était fixée et n'était plus susceptible que de légères variations. On sait avec quelle lenteur s'éteignent les dénominations populaires; ce n'est que peu à peu et dans la suite des siècles qu'elles se fondent en des expressions nouvelles, mais toujours plus ou moins analogues : le radical se retrouve très long-tems dans les composés qui en dérivent. Nos anciens écrivains français auront successivement employé les mots usités dans leurs divers tems, d'après les traductions et les translations; ceux qui les ont suivis auront dénaturé le sens primitif en cherchant des explications dans des interprétations; et les plus modernes, en adoptant, soit par hasard, soit par choix, l'une ou l'autre variante, auront voulu faire concorder le gisement de tel ou tel lieu avec l'indication par eux présumée d'après les écrits de leurs devanciers (1). De là, la divergence

(1) Notre histoire de Nantes présente beaucoup de ces anomalies par le rapport, ou, plutôt, la confusion des qualifications nouvelles avec les anciennes, et c'est courir le risque de se tromper souvent, que de tout admettre sans examen. Par exemple, on y voit, dans l'année 1475, que la communauté de ville acheta un canton de terre pour accroître le jardin de la Butte, ou, par une autre version, plusieurs petits cantons pour augmenter le jardin des tireurs de l'arc : *jardin des Apothicaires*, y dit-on. Mais, ce sont les écoles de chirurgie, Saint-Côme, devenues le muséum d'histoire naturelle qui ont été établies, en 1762, sur une portion de l'éboulement de la butte élevée par Mercœur, et où avait été transférée précédemment l'arquebusade des chevaliers du Papagaut, et c'est dans les fossés du Mar-

actuelle des opinions chez les auteurs, et le doute qui en résulte pour leurs lecteurs. Mais, en s'attachant plutôt à l'esprit qu'à la lettre, et, en remontant vers la source, ne peut-on, sans avoir recours à de doctes glossaires, ramener à une identité d'idée et d'intention, les différentes significations de termes qui semblent d'abord s'en écarter. Au lieu d'aspects divers, voyons la ressemblance entre les membres épars d'une même famille.

Disons donc que c'est du seul mot, *hanne*, sous lequel, avant Saint-Félix, était généralement connue toute la prairie bordant la Loire, depuis Thouaré jusqu'à l'Hermitage, que sont sortis tous les noms donnés depuis aux portions qui en ont été détachées par la coupure, au haut de la prairie de l'*Hienne* ou de la Magdeleine, et par le canal qui s'en est suivi. — Ainsi, sous quelque rapport que nous les envisagions maintenant, ces noms *Hanne*, *Anne*, *Aniane*, *Anien*, *Nian*, et (quand on a voulu tout sanctifier) *Saint-Anien*, *Saint-Aignan*, désignent tous, selon nous, et *la prairie de Mauves*, et plus particulièrement sa lisière réservée du côté de la ville, et qui la bornait à l'occident par une plaine entre la rivière d'Erdre (laquelle coulait alors où sont actuellement nos rues des Carmes et de la Poissonnerie) et celle de la Chesine.

C'est sur cette plaine triangulaire que couvrent maintenant nos bas quartiers, et qui s'étendait, comme nous pouvons facilement nous le représenter, de la ligne du quai Flesselles à la rue du Marais, jusqu'à sa pointe vers la Bourse, où existait, depuis 387, la chapelle St-Julien, que, le plus près de la ville qu'ils avaient à défendre, et non loin de leurs embarcations qui leur reservaient une retraite, auront dû camper les rusés et prudens Normands, « gens forts, duicts et accoutumez » à vaincre, dit d'Argentré. » C'est sur cette plaine, au-dessous du coteau où le fougueux Alain, accourant de Saint-Brieuc, aura aperçu les ennemis, qu'il se sera jeté

---

chix, derrière Sainte-Marie, qu'en 1687, la ville accorda aux apothicaires un terrain pour former un jardin botanique, auquel, par ordonnance du Roi du 9 septembre 1726, tous les capitaines de navires naviguant dans les pays étrangers, devaient apporter, à leur retour, des graines, plantes, etc. Excellente institution réglementaire que l'on devrait bien remettre en vigueur pour notre Jardin des plantes.

440, serait l'Herbauges des Gaulois dont la destruction, par les Normands, aurait eu lieu avec celle de Maulge et de Thiffauges, après le sac de la ville de Nantes et du *Monstier* de la Basse-Indre, en 843, si toutefois cette antique cité d'Herbadilla n'avait déjà été engloutie vers 580, dans le lac de Grand-Lieu, ainsi que l'assure l'historien de Saint-Martin-de-Vertou. — Nous avons sur Ratiate d'excellens mémoires de Messieurs Richard jeune, Athenas et Richer; et, si notre mémoire ne nous trompe pas, c'est à Rezé que nos savans concitoyens fixent sa situation.

C'est, d'une autre part, en se figurant que les Normands, rangés en ligne parallèle à l'enceinte occidentale de notre cité, ont dû être attaqués de front, que, vraisemblablement, on a pris la *Hautière* pour la *hauteur derrière les assaillans*, qui auraient choisi un chemin bien détourné, pour déboucher d'un côté aussi défavorable. C'est probablement par équivoque, d'après l'ancienne orthographe, qu'au nom, avec article contracté *aux prez Saint-Aignan*, on a substitué, plus tard, les prépositions *auprès de* ou *contre* Saint-Aignan. C'est en prenant une petite portion d'un même terrain pour la plus grande, que l'on aura indiqué cette dernière : la *prairie de Mauves*, prairie qui, d'abord connue sous le nom générique de la *Hanne*, porta ensuite, pendant plusieurs siècles celui particulier de la *Fontaine*, ainsi que nous en avons fait l'aveu. — Est-ce pourtant bien à cette même prairie qu'était exclusivement appliqué ce dernier nom? Travers nous permet d'en douter. En citant les chroniques de Nantes et de Saint-Brieuc, il dit, page 69: « Les prairies de la » *Fontaine de Notre-Dame* commençaient, ou au bas » de la motte Saint-Pierre, tout Richebourg n'ayant été » autrefois qu'une prairie, ou au bas de la motte Saint- » André, au derrière de l'église Notre-Dame, ce canton, » du côté de la rivière d'Erdre, n'ayant été également que » prairie, d'où le nom de *Viride-Dunum* (Dune-Verte), » que la rue de Verdun retient encore aujourd'hui. » Rappelons-nous maintenant que, jusqu'en 1590, cette rue de Verdun conservait son nom jusqu'au carrefour de la Laiterie, et nous verrons sa colline en regard du pré de l'*Anjane* ou du *Nian*, avec lequel se confondra la susdite prairie de la *Fontaine Notre-Dame*, et à l'est

de leur plaine commune sera l'ancien cours de l'Erdre. Mais que serait-ce, si nous admettions avec Ogée, vol. III, page 32 (qui l'aura, sans doute, pris lui-même en d'anciens écrivains), que la *porte Charrière* qui débouchait sur la prairie de la *Fontaine Notre-Dame*, au lieu d'être située à la limite orientale du fief de l'Evêque, vers les Minimes, ainsi que l'indiquent d'autres historiens, se trouvait à l'extrémité occidentale de la même juridiction, du côté de la rivière d'Erdre. – Nous disons à Nantes, une charrière pour un bac ou ponton, et nos anciennes portes avaient des noms analogues à leurs situations ou destinations. Celle appelée, depuis, de la Poissonnerie, avait été la porte Chalandière (Marine ou marchande : les chalands sont encore de grands bateaux sur la Loire), et nous conservons la désignation plus moderne de Sauvetout, au quartier de la porte du nord. – « La chronique de Saint-Brieuc, dit encore » Travers, fait terminer la portion de l'Evêque, par la » rue Germonde, au port que l'on appelle aujourd'hui » Brilland-Maillard, autrefois le port Tararie selon Pierre » Le Baud, qui a lu dans la chronique de Nantes *usque* » *ad portum Tararium* au lieu de *portam Charariam* » que d'autres y lisent. »

De ces doutes et de ces incertitudes, la présomption et les conjectures ne peuvent-elles, Messieurs, tirer des indices qui dirigent vers de plausibles conséquences ? L'esprit de recherches, voire même l'esprit d'examen, nous dira-t-on peut-être, ne conduisent qu'à recueillir *l'esprit* de l'esprit des autres. Les fruits de l'érudition ne sont que de simples résumés. Sans invention ou perfection, il n'y a que médiocrité, et sans nécessité que futilité. Mais, ne pourrons-nous pas répondre que c'est dans le rapprochement et la mise en accord des notions éparses que se retrouve la vérité, dont le flambeau rallumé guide vers l'utilité, et qu'il y a autant de degrés d'utilité que de goûts différens.

Quoi qu'il en soit, nous nous croyons suffisamment autorisé par cette dissertation, encore nous le sentons, beaucoup trop diffuse, à détourner nos idées du campement des Normands à *Saint-Aignan*, ou sur la *prairie de Mauves*, et à préférer l'opinion qui place le champ de bataille d'Alain Barbe-Torte dans la plaine où se trouve maintenant *le quartier Sainte-Catherine*, et

à induire de cette position, selon nous mieux indiquée, que la retraite instantanée du libérateur Breton, a dû se faire naturellement sur la hauteur la plus voisine : celle que couronnent aujourd'hui la rue Contrescarpe et la place Bretagne.

En effet, Messieurs, rappelons-nous *la fontaine Sainte-Marie*, dont parlent déterminément Lebaud et d'Argentré, et voyons-la, depuis et encore, à l'endroit désigné. De tems immémorial existe la *Cour Sainte-Marie*, au milieu de laquelle est un large puits à sources abondantes. Entourée de maisons, elle a donné son nom à la rue, à la promenade (aujourd'hui convertie en un îlot de beaux édifices), et à tout le quartier sur cette partie de la colline septentrionale de notre cité. C'est en ce lieu, déjà depuis long-tems remarquable, que, en 1694, sur la fondation de M.lle Dubra (inscriptions mémoratives), les Carolines établirent une école de charité pour l'instruction des pauvres filles, et cette pieuse institution prit et transmit, à son tour, l'ancien nom de *Sainte-Marie*, que l'on ne retrouve point à la *Hautière*; non plus que dans les environs de la *prairie de Mauves*.

Si donc à cette circonstance corroborante, nous rattachons la situation du *pré Saint-Aignan*, suivant Le Baud, près de la ville, et vers lequel se dirigeait *un mur par-devers Acquillon, jusques au port Tararie et aux pres* de la *fontaine* miraculeuse ; si nous joignons l'indication par Dom Lobineau du campement des Normands *devant les murs* et dans la *plaine Saint-Anien* ; la désignation par Travers de la *prairie de l'Aniane* ou de *la Anne*, dont il croit qu'Alain se retira sur la *Hautière*; la précision avec laquelle M. Ed. Richer place cette plaine de *l'Aniane* appelée depuis *la Anne*, sous nos nouveaux quartiers ; si nous ajoutons la notoriété des inscriptions rapportées par Fournier, lesquelles fixent la position du pré *Nian*, à l'ouest des murailles, et disent qu'il fut coupé par le nouveau canal de l'Erdre, là où est le quartier *Sainte-Catherine* ; si nous réunissons à ces rapprochemens l'accord de tous les historiens, sur la poursuite des Normands, *l'épée dans les reins, jusqu'à leurs vaisseaux, où ces barbares, s'embarquant à la hâte, mirent aussitôt à la voile et prirent le chemin de la mer* ; n'aurons nous pas, Messieurs, une espèce de démonstration historique que le champ de bataille

où, en 936, 937 ou 939 (1), Alain défit entièrement les Normands *cantonnés* à Nantes, quelle que soit la diversité des noms sous lesquels on nous le représente, était compris entre l'Erdre, la Loire et la Chésine ? Ne serons-nous pas également fondés à croire que cette plaine, au-dessous de la cité, était au pied de sa colline du nord, et que c'est à l'endroit appelé jusqu'à présent Sainte-Marie, que l'audacieux Breton (*Vero Barba-Torta*, dit la Chronique Nantoise), se replia d'abord et fit rafraîchir sa petite armée ? Enfin, Messieurs, ne nous sera-t-il pas permis, à nous les descendans de ces fiers Armoricains, de penser, avec quelque orgueil, que là, dans l'intérieur de nos paisibles murs actuels, nous foulons encore le même sol d'où nos braves ancêtres revolèrent au combat pour s'y couvrir d'une gloire immortelle, gloire qui rejaillit sur notre ville et ajoute à sa célébrité. J. J. LECADRE.

NECROLOGIE.

Auguste-Julien *Paulin*, né à *Bressuire* (département *des Deux-Sèvres*), le 7 avril 1774, est mort à *Nantes*, le 13 août 1824 : il y enseignait, depuis vingt-deux ans, les langues française, latine, anglaise, portugaise, espagnole et italienne ; il est auteur d'un traité de *Cosmographie*, imprimé en 1811. — Animé du désir de se concilier la bienveillance des habitans de la ville qu'il avait adoptée, ce maître prodiguait plus particulièrement ses soins aux élèves qui n'avaient que la reconnaissance à offrir pour salaire. — M. *Paulin* a publié quelques pièces de vers, qui signalaient d'heureuses dispositions ; et il est présumable qu'il aurait

---

(1) Nous n'avons pas à nous occuper, cette fois, de l'exactitude chronologique, altérée peut-être ici par la confusion avec une autre affaire, à peu près concordante, qui se passa du côté de Rennes, en 239. « La gent des Bretons, dit Le Baud, après » aucuns ans fut de toutes parts rassemblée par le très-noble comte » de Rennes, qui auec l'aide des comtés voisins, c'est à sçauoir » Allain de Nantes, et Hugon du Mans, surmonta en publique ba- » taille celle gent barbare des Normans et l'extermina du tout le » iour des Kalendes du mois d'Aoust : lequel iour en après pour » celle cause ils decreterent estre solemnel à la gent de Bretagne » Armoricane par toutes générations. — Aussi dient autres annaux, » qu'en celuy temps, sçauoit l'an 939, les Bretons combattans contre » les Normans eurent victoire, et prindrent aucuns de leurs chasteaux. »

réussi dans la poésie, si ses occupations journalières lui eussent permis de s'y livrer exclusivement.

Il a laissé un fils unique qui, jeune encore, annonce l'intention bien prononcée de se rendre utile à ses concitoyens dans l'honorable carrière où il vient d'entrer.

BLANCHARD DE LA MUSSE.



LES AMIS DE LA CAMPAGNE.

« Heureux celui qui, dans la solitude,
» Sans crainte ainsi que sans désirs;
» Coule des jours exempts d'inquiétude,
Et, des seuls charmes de l'étude
» Sait occuper ses tranquilles loisirs! ».
C'est ainsi que, d'après Virgile,
Le peuple savant de la ville
Est convenu de parler aujourd'hui.
Une chaumière avec son mur d'argile,
Un toit de joncs seraient assez pour lui.
Mais s'il obtient ce doux asile,
Vous le voyez s'y consumer d'ennui.
Ses sentimens sont dans son livre;
C'est d'après lui qu'il parle de bonheur;
Mais ce bonheur dont il est ivre,
Ne va jamais jusqu'à son cœur.
N'osant sentir d'après eux-mêmes,
C'est toujours à de froids systèmes
Que les lettrés du jour appliquent leur esprit:
Pourraient-ils admirer ce qui n'est pas décrit?
Toujours pour eux un paysage
Devient le temple des plaisirs;
Vous entendez toujours leurs éternels zéphyrs,
Soufflant sous l'éternel ombrage.
Comprennent-ils ces purs élans du cœur,
Alorsque l'homme épris du désir de connaître,
Dans le fond d'un désert méditant le grand être,
S'identifie à son auteur?
Est-ce pour eux que le tonnerre gronde;
Que l'Océan battu par le froid aquilon
Retentit sourdement dans la grotte profonde;
Que s'étend sans limite un immense horizon;
Que le volcan rugit; que la Reuss écumante
Précipite son onde au loin retentissante?
Si ce n'est point un lai que Gessner ait chanté;
Si Vernet n'a point peint cette mer turbulente;
Leur cœur est toujours froid, et la réalité
N'obtient jamais ce qu'il donne au mensonge.
La copie est son dieu: le modèle est un songe.

ED. RICHER.

SECONDE NOTE EN ITALIE. (1)

Suite de l
Ian. -- Lo
Plaisance, l
me.

Est-il convenable de placer dans des musées, plutôt que dans des temples, les tableaux de prix qui représentent des sujets religieux ? Cette question, maintes fois controversée en France, mériterait d'être examinée au moment de visiter l'Italie, qui fourmille de richesses de ce genre.

Pour nous faire une opinion à cet égard, arrêtons-nous simplement aux résultats de la vulgaire expérience. Nous trouverons d'abord que les hommes pieux, dont l'esprit est cultivé, cherchent la contemplation directe de Dieu et n'ont guères besoin d'être incités dans leurs prières par la vue d'une peinture qui, d'ailleurs, si elle a du mérite, est plutôt propre à les distraire qu'à les fortifier dans leurs élans ascétiques. Nous reconnaîtrons ensuite, sans plus de peine, que les personnes moins éclairées, pénétrées d'une dévotion simple et naïve, font leurs oraisons avec autant de ferveur devant une enluminure passable que devant un chef d'œuvre : elles n'ont besoin que d'un signal. Nous serons enfin choqués d'une certaine inconvenance dans l'action d'introduire les connaisseurs aux marches d'un sanctuaire pour y fixer leur attention sur des travaux purement humains. Eux-mêmes, quand ils sont délicats, souffrent de cette sorte de profanation ; car, encore qu'ils accueillent la très-juste pensée que le mérite transcendant du peintre est une faveur spéciale du créateur comme toutes les hautes qualités ; ils sont de trop bonne foi pour ne pas convenir que cette pensée n'est pas le but prochain de leur examen. Par égard pour les temples chrétiens, nous ne nous trouvons donc pas portés à désirer qu'on en fasse des dépôts de tableaux précieux. Ce n'était plausible que dans les religions toutes matérielles des anciens, qui avaient un parnasse et un dieu particulier pour les beaux arts.

(1) Voyez la page 73 du 5.ᵉ volume du *Lycée*.

Quelques personnes mécontentes, si les tableaux n'entrent pas directement dans un système général d'ornement, voudraient que les chefs-d'œuvre servissent de décoration dans les palais royaux. Nous le désirerions comme elles, si ces palais étaient vraiment publics; mais on sait bien qu'ils ne le sont pas réellement. Malgré la complaisante urbanité que la plupart des princes prescrivent à leurs intendans, il est notoire qu'à quelques exceptions près, les visiteurs, hâtivement poussés de salles en salles par des valets hargneux, ne ressentent que trop les effets du juste droit que donne la proprieté privée.

D'après ces considérations, sans renoncer au plaisir d'admirer ailleurs, nous donnons la préférence aux musées bien ordonnés, et c'est ainsi disposés que nous entrons dans celui de Milan, fondé pendant le tems de la dernière domination française.

L'édifice, qui était jadis un couvent de Jésuites, est fort beau. Il est élevé autour d'une vaste cour carrée, décorée d'un double rang de larges portiques que soutiennent des colonnes de marbre accouplées. Le portique du deuxième étage donne accès aux salles d'exposition, qui sont loin d'avoir l'étendue de la galerie du Louvre; mais elles sont au moins aussi élevées. Elles reçoivent, toutes, la lumière de la voûte et elles ont plus de largeur, ce qui permet de mieux choisir le point de vue pour les tableaux. Leur séparation en plusieurs appartemens comporte aussi une répartition commode des divers genres de peinture; de sorte que, si on est privé, en entrant, de la magie de cette longue perspective dont on est frappé dans la galerie de Paris, on y est aussi moins accablé par l'aspect subit et quelquefois désespérant d'une trop confuse profusion de richesses. L'admiration a du repit et peut se recueillir en passant d'un salon dans un autre. Du reste, ici comme au Louvre, l'éclat des ornemens en colonnes, marbres, stucs, etc., ne laisse rien à désirer.

Voilà pour le local. On me demande, sans doute, à présent des détails sur les tableaux qu'il renferme. Ici, je suis obligé de faire l'aveu de la pauvreté de mes connaissances en peinture. Toutefois, comme, en dépit de cette confession, il est bien probable que, pen-

dant le cours de mon voyage, je ne résisterai pas à l'exemple contagieux de mes devanciers, qui hasardent des jugemens de simples inspirations; comme c'est folie de faire abnégation entière des ressources de la sensibilité et du raisonnement; comme personne n'est exempt des préventions nées de l'éducation, je sens la nécessité de faire connaître la règle qui, malgré moi, servira de mesure aux opinions qui m'échapperont, dût cette mesure manquer d'exactitude.

Humilié de ne pouvoir toujours comprendre le langage technique et les jugemens détaillés des connaisseurs de profession, je désirai un jour m'instruire de ce qui constitue à leurs yeux le mérite des grands peintres. Pour satisfaire ce désir, je m'adressai à notre célèbre *Vien* et le priai de me guider. Le musée du Louvre était alors dans toute sa splendeur, et il ne fut question de rien moins que d'employer plusieurs mois à le visiter. M. Vien me mit entre les mains d'un de ses premiers élèves, M. *Kolbe*, dont les ouvrages sont aujourd'hui estimés. Nous employâmes une première semaine à saisir en grand quelques traits caractéristiques des différentes écoles; puis nous commençâmes l'étude de l'école romaine, alors déposée au fond de la galerie. C'est *Raphël* qui était à la tête. M. Kolbe fit luire à mes yeux le flambeau de ce rare génie; il me fit sentir la richesse et la belle ordonnance de ses inventions, la correction de son dessin, la noblesse naturelle de ses poses, et surtout l'expression si parlante et cependant si modérée de ses figures, dans les actions les plus violentes, comme dans les situations les plus calmes. Le ravissement coulait dans mes veines à mesure que je comprenais mieux la poësie qui règne dans ses ouvrages. Je m'attachais vivement au cours que j'avais commencé, lorsque, malheureusement, le tourbillon de mes affaires m'entraîna ailleurs, et nous cessâmes nos séances au musée, que nous n'en étions encore arrivés qu'au Saint-Jérôme du *Dominicain*. — Il résulte donc de cet essai interrompu, que je ne connais point encore les grands coloristes et que je me suis imbu d'un seul genre de perfection, très-méritant sans doute, mais trop exclusif et peut-être trop élevé pour s'accommoder aux besoins variés de tous les jours.

... ... ur commencé par notre plus grand ... ... a été influencé comme je l'ai été ... ...mier qu'il est dans la fausse position ... ... aurait à prononcer d'après le plaidoyer ... ... partie. On ne devra prêter l'oreille à ses ... ... en songeant, au même instant, au mètre ... dont il s'est servi dans son examen.

... vertissement n'est point, au reste, destiné à ser... ...reambule à des jugemens, sur les tableaux que ... ...ne le Musée de Milan. En tout tems, je fatiguerai, ...moins qu'il me sera possible, mes lecteurs de ce genre ... ...gression ; quant à aujourd'hui, il n'y a vraiment ... lieu à s'y livrer. L'établissement est nouveau ; et, ... n'est pas ici, mais à Parme et à Bologne, qu'il faut chercher le sanctuaire de l'école Lombarde. Je ne remarque, de cette école, qu'une belle adoration du Dominicain, et quelques groupes d'amours de l'Albane. Ce sont les œuvres de Procaccini, peintre que je connaissais peu, qui, par leur multiplicité, sont chargées de plaider pour les talens du pays. L'honneur particulier du musée m'a semblé appartenir à deux grandes machines, pleines d'air, de Paul Véronèse ; à un bon nombre de superbes portraits, de Vandyck ; à de petits Van Breughel, du fini le plus précieux ; à un Rubens curieux, parce qu'il est traité dans la manière italienne ; à quelques Titiens, que je ne comprends pas encore bien ; enfin, à une suite de fresques, enlevées aux murs qui les avaient reçues, pour être placées sur ceux du musée : nous n'avons rien de semblable à Paris. Je ne trouve qu'un seul Raphaël, encore est-il de sa première manière. On nous montre un tableau assez bon du père de Raphaël, des Albert Durer, et des tableaux encore plus anciens, de l'école vénitienne, peints sur fond or et resplendissant des plus vives couleurs. Je reconnais les originaux d'une foule de gravures délaissées qui m'avaient passé sous les yeux. Un tableau moderne est exposé dans un des salons : il représente Pyrrhus enlevant Polixène, pour la sacrifier sur le tombeau d'Achille, et se soutient avantageusement près des œuvres du grand siècle : on y voit une Cassandre admirable, pour l'expression : elle triomphe à la vue des malheurs de Troie et dit bien : « Ces horreurs, je les avais prédites ! »

On visite encore une collection de peintures à la bibliothèque ambroisienne, mais le local est moins somptueux que celui du musée. Nous y voyons, au milieu de beaucoup de choses recommandables, les célèbres cartons de Raphaël, qu'on y a rapportés de Paris; des esquisses de premier jet, de Michel-Ange; un Christ, du Guide, devant lequel il faut se prosterner; quelques Titien et plusieurs tableaux à l'huile, de Léonard de Vinci. Ceux-ci m'ont enfin fait apprécier l'illustre ami de François I.er Je n'avais pas osé parler des tableaux de sa main, qu'on nous a montrés avec affectation dans diverses églises de la ville, parce qu'en vérité, je n'y comprenais rien; sa sainte *Cène*, si renommée, est effacée, et n'est plus admirée que sur parole : ici, quoiqu'il ne s'agisse que de portraits, la touche du grand maître saute aux yeux; sous chaque trait, le sang et la pensée circulent. — Près du salon de peinture, est une collection de plâtres moulés sur les plus belles statues de l'antiquité. Ils entourent le monument qu'on vient d'élever à la mémoire de Bossi de Milan, qui consacra toute sa vie à l'étude approfondie des ouvrages de son compatriote Léonard de Vinci, et qui en a fait revivre plusieurs. Le buste est de Canova.

A la vue des tablettes de cette bibliothèque ambroisienne, si souvent citée par les savans, nous ne sentions rien que notre indignité d'y porter la main : on a pitié de nous, on nous ouvre un Virgile, portant des annotations de l'écriture de Pétrarque; un manuscrit du III.e siècle, écrit *versò et rectò*, sur papyrus : il contient une version latine de l'histoire de Flavius Josèphe; le caractère est une romaine cursive que nous ne connaissions pas. On nous fait feuilleter un volume de miniatures, du IV.e ou V.e siècle, représentant des sujets de l'Illiade, avec des annotations au dos : elles sont sur parchemin. A cette époque, la peinture n'était pas dégénérée comme aux VII.e et VIII.e siècles; on s'en aperçoit, en reconnaissant des figures bien groupées, correctement dessinées, et du mouvement dans les scènes. On a publié in-folio la série de ces précieuses miniatures, qui sont au nombre de cinquante-quatre : elles font ressortir tout le hideux des tems intermédiaires, pendant lesquels se sont cependant formées les institutions de nos sociétés modernes.

Mais, sortons de cette vieille poussière, pour assister à la métamorphose des arts, qui renaissent à nos yeux, comme l'insecte brillant qui a quitté son informe chrysalide : il s'agit de l'arc du Simplon, et de l'hypodrome ou cirque, dont Milan s'est embellie de nos jours.

La merveilleuse route du Simplon aboutit à une des entrées de la ville. La muse de l'architecture et de la sculpture, chargée de poser une couronne sur le front des savans ingénieurs qui l'ont tracée, a présidé ici à l'érection de la porte monumentale qui porte le nom d'Arc du Simplon. Nous connaissons bien des arcs de triomphe, ceux de la Porte Saint-Denis, de la Porte Saint-Martin, du Carrousel, ceux de Rome, etc., tous célèbrent les lauriers sanglans de la guerre, et il en manquait un qui fût consacré aux palmes fécondes de la science : le voici. D'un style grec, plus pur et plus noble que l'arc du Carrousel, il est aussi plus élevé, et tout en marbre choisi. Les statues, les bas-reliefs, les chapitaux corinthiens, les caissons des voûtes sont du plus beau marbre de Carrare, et les artistes les plus distingués y ont mis la main. Ce monument devait porter la gloire des Français aussi loin dans les siècles que le peuvent faire les ouvrages des hommes. Il n'accomplira pas une si flatteuse destinée. Le chef qui nous gouvernait a voulu, à l'imitation de tant d'autres, que ce trophée national fût le trophée personnel du Prince. Pensant dédaigneusement que la gloire attribuée au souverain se réfléchit toujours suffisamment sur les sujets, seul, il portait ici l'auréole ; de sorte qu'à sa chute, l'enlèvement des bas-reliefs à sa louange a privé la France d'un droit ostensible à l'éloge des générations futures, droit qu'elle eût conservé, si la vanité personnelle n'eût imprimé son sceau sur le monument qui venait d'être érigé au savoir. Les pièces toutes sculptées gissent au pied des colonnes qu'elles devaient couronner ; d'obscurs gardiens les découvrent avec mystère à l'admiration des étrangers qui paient ; mais l'ouvrage abandonné présentera bientôt l'aspect d'une ruine sans caractère.

L'hypodrome n'est pas dans ce cas. Il n'était pas achevé, le gouvernement autrichien le fait terminer. Pour en finir sur les effets que peut causer

l'idée de mettre le chef exclusivement en évidence, dans les monumens nationaux, je me bornerai à rapporter que l'effigie du guerrier fondateur a été ici, par ordre de son vainqueur, affublée d'une barbe et d'une chevelure qui laissent les traits de la figure fort reconnaissables, et qu'elle est devenue celle d'un grave philosophe grec. *Risum teneati......* Passe encore si l'on en avait fait un Alexandre ou un César. — Le monument est au reste fort remarquable, et, ainsi que celui de la place Vendôme, d'un genre auquel on n'avait plus songé depuis quinze cents ans. C'est un cirque elliptique, découvert, entouré de gradins en amphithéâtre, à la manière des anciens, et décoré tout autour, de portiques dont les colonnes sont en granit poli avec chapitaux en marbre de Carrare. Pouvant contenir trente mille spectateurs assis, il est destiné aux exercices gymnastiques, aux courses de chevaux, de chars, à tout ce qu'on peut imaginer en ce genre, pour les réjouissances publiques. En trois heures de tems, l'arène se remplit d'eau, et devient une naumachie. Quand tous les gradins en pierre seront achevés, si on continue d'apporter le même soin dans l'appareillage, cet ouvrage pourra passer pour avoir été construit par des Romains. De riches salons sont disposés pour recevoir une cour. D'un côté, ils donnent accès à la loge royale de l'hypodrome, et de l'autre, ils ouvrent la vue sur une esplanade qu'on peut comparer au champ de Mars de Paris, sur une vaste caserne ornée, et sur l'arc du Simplon. Le tout offre, pour les fêtes, un emplacement qui a plus de magnificence que celui de notre école militaire, à cause des morceaux d'architecture qui l'environnent.

Voici un autre souvenir de l'intervention française dans les affaires d'Italie. Milan se trouve en plaine, sans communication naturelle avec le Tessin, l'Adda et le Po qui sont à sa portée. Du XII.e au XV.e siècle, furent établis des canaux qui vont joindre les deux premières rivières. Manquait encore le plus important embranchement, celui du Po, qui devait mettre la ville en contact direct avec l'Adriatique. De 1808 à 1814, ce troisième canal est entrepris, et conduit à sa fin; et un arc de triomphe est élevé pour en

signaler l'achèvement. Nous nous y arrêtons avec une certaine satisfaction intérieure ; mais nous y lisons avec un peu de confusion, cette sorte de contre-vérité : *Dedic. Anno MDCCCXV*. Comme il n'y avait plus d'Italie pour nous en 1815, la postérité doutera que nous ayons été pour quelque chose dans cet utile et magnifique ouvrage.

Tout nous parait somptueux dans Milan. Les promenades publiques y sont de toute beauté : le jardin public a presque l'étendue de celui des Tuileries, et les boulevards l'emportent sur ceux de Paris. Le théâtre de *la Scala* est, comme on le sait, le plus vaste de l'Europe; ceux de *la Canobiana* et *del Rey*, quoique secondaires, sont encore dignes d'une capitale. Partout où nous portons les yeux, sur les portes de ville, sur les prisons, sur les temples, sur les palais des princes et des particuliers, nous sommes éblouis de la quantité de colonnes qu'on a employées à supporter des frontons, des portiques, des escaliers, des galeries. Peut-être est-ce l'effet de la nouveauté pour nous, car on nous promet encore mieux dans le reste de l'Italie. Le pavé des rues offre cependant un sujet d'observation. A Londres, le peuple à pied, à qui on veut laisser croire qu'il est un personnage, marche sur des trotoirs unis, soigneusement entretenus, tandis que les gens à carrosses visent à se faire pardonner leur très-légitime aisance, en roulant dans la fange : ici, ce sont les carrosses qui effleurent de larges dalles en pierre, dont l'horizontalité perpétuelle fait éviter toutes secousses; tandis que les piétons sautillent péniblement sur de petits caillous inégaux et fort incommodes. La notabilité riche a donc ici, dans ses procédés, une allure moins libérale ou plus franche qu'en Angleterre.

Au Corso ! au Corso ! c'est aujourd'hui le jour. — Voilà ce que nous entendons de tous côtés répéter autour de nous avec empressement ; et, cependant, la fête dont il est question se renouvelle deux ou trois fois par semaine ; mais on en raffole ici et dans toute l'Italie. *Au Corso*, c'est à la promenade sur les boulevards, à pied, à cheval, ou en voiture; c'est la répétition presque journalière de notre procession an-

nuelle de Longchamp. De six à huit heures du soir, deux à trois cents équipages se meuvent en deux files sur la chaussée préalablement arrosée, tandis que les contre-allées sont couvertes de promeneurs à pied. Les calèches découvertes ne cachent rien de la parure des dames, la chaleur de la saison permet, dans les robes, une légèreté et une transparence agaçantes; l'air embaumé du soir provoque à la volupté. Tout coquette, tout cherche à attirer des regards, et, vraiment, il y a lieu à les fixer : des épaules charmantes, des tournures vives, des mises élégantes, des yeux........ ah ! quels yeux ! et sachez, disent certaines langues, que la blessure qu'ils font trouve aisément guérison dans les jolis bras de qui porta le coup. — Quel dommage, si ce discours n'est qu'une imposture !

Nous nous arrachons à ces séductions, et nous partons pour Parme, bien regrettant de laisser sur notre gauche la route qui conduit à Vérone et à Venise ; mais nous ne verrons pas la reine déchue de l'Adriatique.

De Milan à Parme, belle route, belle culture ; superbe route ! culture admirable ! Telles sont les exclamations qui nous échappent à chaque pas. Les Alpes s'abaissent loin derrière nous, et les Appenins sont sur notre droite, comme des nuages à l'horizon. A notre étonnement, les oliviers ont disparu, mais nous voyons, au mois d'août, les mûriers couverts de feuilles : c'est la seconde pousse, elle est destinée aux fourrages, la première a déjà nourri les vers à soie. Nous apercevons des champs de riz : ils sont inondés ; sans cette inondation, ils ne produiraient rien. Nous sommes frappés de la multitude des canaux d'irrigation : ils ont des niveaux différens pour arroser les champs de toutes hauteurs. Nous voyons souvent deux canaux courir l'un au-dessus de l'autre, nous en voyons quelquefois trois. Ils viennent de très-loin, sans doute, car le pays est tout plat. Ces travaux d'irrigation, joints à l'action de la belle température de l'Italie, valent aux plaines de Lombardie deux récoltes par an, l'une de froment, l'autre de maïs, sans compter le produit des vignes qui sont suspendues en guirlandes d'un mûrier à un autre. Quant aux prairies, on les fauche jusqu'à quatre et cinq fois, du moins celles qui sont arrosées.

A la vue de ces fertiles plaines, on ne s'étonne point de l'acharnement qu'ont mis tant de princes à les posséder. Elles sont cadastrées et divisées en onze classes. Ce cadastre a été commencé au tems de Louis XII, et n'a été achevé qu'il y a cinquante ans. S'il a fallu trois siècles pour compléter ce travail, nous pouvons prendre patience avant de voir achever celui de même espèce dont on s'occupe en France.

Notre première station a été à Marignan. Ce lieu est célèbre par la victoire que François Ier y remporta sur les Suisses qui soutenaient les Sforzes; il y fut armé chevalier des mains de Bayard. Ce souvenir est plein de charmes; mais Pavie, de triste mémoire, n'est qu'à cinq lieues de là. Pavie, au tems de Charlemagne, était la capitale de la Lombardie; cette ville ne doit plus son éclat aux cours, mais à son antique et savante université. — A Lodi, nous nous entretenons du passage du pont sur l'Adda, que firent si périlleusement effectuer Bonaparte et Augereau, en 1796. — Les habitans de Lodi, fils des anciens Gaulois qui ont fondé leur ville, avant notre ère, formaient au XIIe siècle, une république indépendante. Leurs confrères de la république milanaise vinrent les sabrer; Frédéric Barberousse les vengea; mais dans le cours des guerres des Guelfes et des Gibelins, ils se virent contraints de recevoir la loi des entreprenans ducs de Milan. Ils fournissent aujourd'hui à l'Europe cet excellent fromage, dit *Parmésan*, qu'on ne confectionne cependant point à Parme.

Nous passons le Po un peu avant d'arriver à Plaisance. Les bateaux du pont sont à sec : quand je le traversai en 1809, le fleuve était à plein canal, et le passage dangereux. Les rivières de la haute Italie éprouvent dix fois dans l'année ces intermittences; à cause des montagnes qui se couvrent instantanément de neiges éphémères, incapables de tenir contre la vive action du soleil. — C'est aux rives du Po que nous quittons les états de l'empereur d'Autriche, pour entrer dans ceux de sa fille, Marie-Louise, d'impératrice des Français devenue viagèrement duchesse souveraine de Parme. Les douanes et les *visas* de passeports nous avertissent seuls du changement

de souveraineté, car ce sont des régimens autrichiens qui occupent les postes.

Nous avions croisé le roi de Wurtemberg sur la route de Lodi à Plaisance : dans cette dernière ville nous sommes servis du dîner qu'il y avait fait commander, et nous nous en accommodons fort bien. Il voyage pour sa santé, accompagné sans doute de médecins gastronomes.

Tout autour de nous est encore le pays des batailles. Près de Plaisance, sur la rive de la Trebia, est le lieu où les Romains furent battus par Annibal. Non loin d'ici, est Fornoue, où notre Charles VIII sut vaincre si à-propos, alorsqu'il abandonnait la dangereuse couronne napolitaine, que la seconde maison d'Anjou avait léguée à celle de France. C'est à un quart de lieue des remparts, qu'en 1734, les Français, commandés par le roi de Sardaigne et par le maréchal de Coigny, affermirent, par un succès décisif, la famille de nos rois (branche d'Espagne) sur le terrain italique ; enfin, le passage du Po par nos troupes, pendant les guerres de la révolution, est un fait d'armes recommandable. Nous pourrions encore dire, que les plaines qui se développent devant nous, ont été souvent témoins des charges exécutées par les fameux *Condottieri* des XIV.ᵉ et XV.ᵉ siècles ; mais nous faisons peu de cas des exploits de ces mercenaires qui, indifférens à la cause qu'ils défendaient sans danger de leur vie, s'entre-ménageaient dans leurs rencontres, et ne visaient qu'à la rançon du prisonnier. C'étaient plutôt des pugilats pour la bourse que des combats pour le laurier ; et par la perpétuité des pillages privés qu'entretenait l'institution de ces compagnies d'aventure, l'humanité devait, en somme, gagner faiblement, à la cupidité qui les rendait si peu sanguinaires sur le champ de bataille.

Nous nous arrêtons peu à Plaisance. C'est une grande et triste ville, encore meublée de palais, mais sans mouvement dans sa population de dix mille âmes. Son histoire se lie depuis long-tems à celle du duché de Parme, dont elle est la seconde résidence. — Nous jetons un coup-d'œil sur la cathédrale, qui n'est pas du beau tems gothique, et sur le palais ducal, que

nos itinéraires attribuent à Vignolles : nous le jugeons mal, peut-être parce qu'il n'est pas achevé. Il faut donner plus d'attention aux deux statues équestres, en bronze, qui décorent la place du marché. Elles représentent Alexandre Farnèse et son fils Ranuce ; l'un, grand guerrier au service de l'Espagne et de la ligue ; l'autre, prince pacifique. Ces deux statues sont d'un élève de Jean de Bologne et fort estimées. Les chevaux sont d'une nature un peu forte. Cet excès doit être historique, car il est probable qu'au tems de la ligue, il fallait aux généraux d'armée d'autres montures que des coursiers efflanqués de New-Market. Au fait, cependant, ils me paraissent plus lourds que le cheval d'Henri IV, modelé par M. Lemot, et je ne crois pas avoir trouvé dans celui-ci moins de vie et de mouvement que dans ceux qui sont sous nos yeux.

Plaisance est la patrie du fameux cardinal Alberoni, le Richelieu de l'Espagne. Il y avait fondé, pour des prêtres nobles, un collége qui a beaucoup exercé la critique des déclamateurs modernes. Mais, ne peut-on pas penser que, loin de prétendre, par là, ennoblir, rendre plus honorable le sacerdoce, c'était, au contraire, la noblesse qu'il voulait amener aux exercices religieux? Il est heureux, toutefois, pour le tiers état que de semblables fondations n'aient pas été du goût des âges antérieurs, car ce sont précisément les études ecclésiastiques, ouvertes à toutes les classes du peuple, qui ont accoutumé à apprécier le troisième ordre, et l'ont fait monter à un rang qu'il n'eût point de sitôt obtenu, si la noblesse eût joint de bonne heure la puissance de l'instruction à celle des armes et de la richesse.

La route qui conduit de Plaisance à Parme, passe par Firenzola, Bergo-San-Donino et Castelguelfo, bourgs dont l'aspect honorerait beaucoup de nos villes moyennes. Des maisons bien bâties, des appartemens largement voûtés et décorés d'arabesques de bon goût, même dans les stations de poste ; des églises de village toujours monumentales, surmontées de campanilles dont les formes élégantes se montrent avec pureté à travers une atmosphère d'une diaphanéité admirable : voilà ce qui charme la monotonie de la plaine. Aux approches

de Parme, nous rencontrons quelques *villas*, mais ce n'est pourtant pas en aussi grande abondance qu'à Varèze et au lac de Côme. Nous avions traversé plusieurs larges rivières, en ce moment sans eau; nous arrivons au bord du Taro qui, il y a 14 ans, m'avait occasionné à l'embarquement de la voiture beaucoup d'embarras et de désagrémens, nous y trouvons aujourd'hui un magnifique pont en pierres, de 200 toises, tout nouvellement construit, et nous roulons sans retard jusqu'à la cité.

Les héros du duché de Parme sont, sans contredit, les Farneze; mais les Parmésans ont éprouvé bien des perturbations avant et depuis ces princes.

Les empereurs germaniques, qui s'étaient faits rois d'Italie, n'y étaient respectés qu'autant qu'ils étaient personnellement puissans. Au XII.e siècle, s'était formée contre eux l'illustre ligue des républiques lombardes, qui se fit légitimer, même par Frédéric Barberousse: Parme en faisait partie. Lorsque les papes Innocent III et Grégoire IX se déclarèrent contre la maison impériale de Souabe, et déposèrent Frédéric II et ses enfans, toutes les républiques prenant part à la lutte, sous les dénominations de Guelfes, quand elles épousaient les vues de la cour de Rome et de Gibelins, quand elles lui étaient contraires, toutes ces républiques, dis-je, se virent engagées dans des guerres déplorables. C'est l'époque à laquelle leur liberté reçut les atteintes les plus funestes: des citoyens ambitieux et puissans y usurpèrent l'autorité, cachant, comme nous l'avons vu de nos jours, leur usurpation sous des lauriers et même souvent sous des bienfaits. Ainsi, les seigneurs d'Este devinrent chefs de Ferrare; Eccelin, de Vérone; Castruccani, de Lucques; les Bonnacorsi et les Gonzagues, de Mantoue; les Visconti, de Milan, etc., etc. Parme eut aussi ses petits tyrans (dans l'acception grecque), les Palavicini. De tous ces usurpateurs, le plus entreprenant, sans doute, fut Jean Galéas Visconti; il renversa les souverains de Parme, il allait soumettre à son sceptre la majeure partie de l'Italie, lorsque ses succès alarmans pour la cour de Rome, opérèrent entre celle-ci et l'empire, une sorte de rapprochement. Jules II, rappelant apparemment la donation contestée de Charlemagne,

engagés traversent Wiazma. Le maréchal Ney se porte, avec le 3.e corps, sur les derrières de l'ennemi et le combat pendant près de cinq heures. Une nombreuse cavalerie Russe tourne les 1.er, 4.e et 5.e corps; mais les Bavarois et les Italiens, en position sur un plateau, avec douze pièces de canon, l'arrêtent court et lui font éprouver une grande perte. Le 1.er corps rejette la droite des Russes sur Lubiza, et le 3.e corps gagne la grande route à gauche, en forçant l'ennemi à battre en retraite. Notre perte est de 4000 hommes, celle de l'ennemi de 7000.... Nous ne pouvons emmener nos blessés.....

» Le combat cesse à trois heures de l'après-midi: nous sommes maîtres du champ de bataille. A cinq heures, notre corps d'armée traverse Wiazma et va bivouaquer en avant de cette ville. Nous sommes remplacés, à l'arrière-garde, par le 3.e corps.

» Dans la nuit, bivouaquant sur les hauteurs de Dandreieskaia, nous nous attendons à une nouvelle affaire. Le nombre des combattans diminue chaque jour, les deux tiers de l'armée n'ayant plus la force de porter leurs armes, à cause du froid, qui est à huit degrés au-dessous de glace. En peu de jours, il est à seize degrés: alors, je suis témoin de scènes épouvantables de destruction. Il est impossible qu'on se fasse l'idée du nombre de morts et de mourans qui bordent notre route, et de l'immense quantité de carcasses de chevaux dont la chair nous sert de nourriture (2).

(2) « Le soleil, caché sous d'épais nuages, disparut à nos yeux, et la neige, tombant à gros flocons, dans un instant obscurcit le jour et confondit la terre avec le firmament. Le vent, soufflant avec furie, remplissait les forêts du bruit de ses affreux sifflemens, et faisait courber contre terre les noirs sapins surchargés de glaçons; enfin, la campagne entière ne formait plus qu'une surface blanche et sauvage... Au milieu de cette sombre horreur, le soldat, accablé par la neige et le vent, qui venaient sur lui en forme de tourbillon, ne distinguait plus la grande route des fossés, et souvent s'enfonçait dans ces derniers, qui lui servaient de tombeau. Les autres, pressés d'arriver, se traînant à peine, mal chaussés, mal vêtus, n'ayant rien à manger, rien à boire, gémissaient en grelottant, et ne donnaient aucun secours ni marques de pitié à ceux qui, tombés en défaillance, expiraient autour d'eux. Ah! combien de ces infortunés qui, mourant d'inanition, luttaient d'une manière terrible contre les angoisses de la

« Ma position n'est pas belle! Pourtant, je ne sens plus mes blessures, ma poitrine est bonne et je marche assez bien. J'ai l'attention de ne point abandonner les débris de mon régiment, et souvent je partage avec mes camarades le foie d'un cheval nouvellement tombé; mais je vois avec peine leur découragement. Me rappelant les campagnes d'Egypte, où j'ai souffert encore davantage, où j'ai eu plus de fatigues et de privations, je leur dis : « On peut encore être plus mal! Ici, nous avons du cheval à manger, et dans les déserts de la Syrie, nous n'avions souvent rien. Vous vous plaignez du froid, mais j'ai plus souffert de la chaleur au milieu des sables brûlans de l'Arabie. Patience et courage! « Ils ne m'écoutent guères, et nous marchons une journée entière dans le plus profond silence!...... Plus nous avançons, plus la situation de l'armée devient alarmante. (*d*)

---

mort! On entendait les uns faire leurs derniers adieux à leurs frères, à leurs camarades; d'autres, en poussant le dernier soupir, prononçaient le nom de leur mère et du pays qui les vit naître : bientôt la rigueur du froid saisissait leurs membres engourdis, se glissait jusques dans leurs entrailles. Etendus sur les chemins, on ne les distinguait plus qu'aux tas de neige qui recouvraient leurs cadavres, et qui sur la route formaient des ondulations semblables à celles des cimetières. Enfin, des nuées de corbeaux, abandonnant la plaine, pour se réfugier dans les forêts voisines en passant sur nos têtes, poussaient des cris sinistres; et des troupeaux de chiens, venus de Moscou, ne vivant que de nos débris ensanglantés, venaient hurler autour de nous, comme pour hâter le moment où nous devions leur servir de pâture. »

(*d*) « Le 6 novembre, le ciel se déclare, son azur disparait. L'armée marche enveloppée de vapeurs froides. Ces vapeurs s'épaississent : bientôt, c'est un nuage immense qui s'abaisse et fond sur elle en gros flocons de neige. Il semble que le ciel descende et se joigne à cette terre et à ces peuples ennemis, pour achever notre perte. Tout alors est confondu et méconnaissable : les objets changent d'aspect; on marche sans savoir où l'on est, sans apercevoir son but; tout devient obstacle. Pendant que le soldat s'efforce, pour se faire jour au travers de ces tourbillons de vents et de frimats, les flocons de neige, poussés par la tempête, s'amoncellent et s'arrêtent dans toutes les cavités; leur surface cache des profondeurs inconnues, qui s'ouvrent perfidement sous nos pas. Là, le soldat s'engouffre, et les plus faibles, s'abandonnant, y restent ensevelis. Ceux qui suivent se détournent, mais la tourmente fouette dans leurs visages la neige du ciel et celle qu'elle enlève à la terre; elle semble vouloir avec acharnement s'opposer à leur marche. L'hiver moscovite, sous cette nouvelle forme, les attaque de toutes parts :

Le 7 novembre, en quittant Dorogobey, nous per-
; plusieurs pièces de canon et plus de cent voitures.
chevaux épuisés, glissant à chaque pas sur le ver-

nètre au travers de leurs légers vêtemens et de leur chaussure
rée. Leurs habits mouillés se gèlent sur eux; cette enveloppe
lace saisit leurs corps et roidit tous leurs membres. Un vent
et violent coupe leur respiration; il s'en empare au moment
l'exhalent, et en forme des glaçons qui pendent par leur
, autour de leur bouche. Les malheureux se traînent encore
relottant, jusqu'à ce que la neige, qui s'attache sous leurs
en forme de pierre, quelques débris, une branche, ou
rps de l'un de leurs compagnons, les fasse trébucher et tom-
Là, ils gémissent en vain; bientôt la neige les couvre; de
es éminences les font reconnaître : voilà leur sépulture! La
est toute parsemée de ces ondulations, comme un champ
airé : les plus intrépides ou les plus indifférens s'affectent;
ssent rapidement en détournant leurs regards. Mais, devant eux,
ır d'eux, tout est neige : leur vue se perd dans cette im-
e et triste uniformité; l'imagination s'étonne : c'est comme un
l linceul dont la nature enveloppe l'armée! Les seuls objets
s'en détachent sont de sombres sapins, des arbres de tom-
, avec leur funèbre verdure, et la gigantesque immobilité
urs noires tiges, et leur grande tristesse qui complète cet
t désolé du deuil général d'une nature sauvage et d'une
e mourante au milieu d'une nature morte. Tout, jusqu'à leurs
s, encore offensives à Malo-Iaroslavetz, mais depuis seule-
défensives, se tourna alors contre eux-mêmes. Elles parurent
rs bras engourdis un poids insupportable. Dans les chutes fré-
tes qu'ils faisaient, elles s'échappaient de leurs mains, elles
risaient ou se perdaient dans la neige. S'ils se relevaient,
t sans elles, car ils ne les jetèrent point, la faim et le froid
eur arrachèrent. Les doigts de beaucoup d'autres gelèrent sur
il qu'ils tenaient encore, et qui leur ôtait le mouvement né-
ire pour y entretenir un reste de chaleur et de vie. — Bientôt
rencontra une foule d'hommes de tous les corps, tantôt isolés,
t par troupes. Ils n'avaient point déserté lâchement leurs
aux : c'était le froid, l'inanition qui les avaient détachés
urs colonnes. Dans cette lutte générale et individuelle, ils
ent séparés les uns des autres, et les voilà désarmés, vaincus
défense, sans chefs, n'obéissant qu'à l'instinct puissant de
conservation. La plupart, attirés par la vue de quelques sen-
latéraux, se dispersent dans les champs avec l'espoir d'y
er du pain et un abri pour la nuit qui s'approche; mais,
leur premier passage, tout a été dévasté sur une largeur de
8 lieues; ils ne rencontrent que des Cosaks et une popula-
armée qui les entourent, les blessent, les dépouillent, et les
nt, avec des rires féroces, expirer tout nus sur la neige.
a nuit arrive, une nuit de seize heures! mais, sur cette
qui couvre tout, on ne sait où s'arrêter, où s'asseoir, où
poser, où trouver quelque racine pour se nourrir, et des bois

glas, ne peuvent franchir les ravins qui coupent les routes, et nous sommes forcés d'enclouer nos pièces et d'abandonner une grande partie de nos bagages. (3)

» Le 9 novembre, après une marche pénible, l'armée arrive sur le bord du Vop, où un pont de bateaux est jeté. A peine il est terminé, qu'il est rompu par les glaces, et nous ne pouvons le rétablir. Il nous faut passer cette rivière à travers les glaçons, ayant de l'eau jusqu'à l'estomac. Beaucoup de nos soldats y restent, ainsi qu'une partie de notre artillerie et de nos équipages. En peu d'heures, la rivière est encombrée de caissons, de canons, de voitures, et d'hommes noyés (4). Les cosaques

---

secs pour allumer des feux! Cependant, la fatigue, l'obscurité, des ordres répétés, arrêtent ceux que leurs forces morales et physiques et les efforts des chefs ont maintenus ensemble. On cherche à s'établir; mais la tempête, toujours active, disperse les premiers apprêts des bivouacs. Les sapins, tout chargés de frimas, résistent obstinément aux flammes; leur neige, celle du ciel, dont les flocons se succèdent avec acharnement, celle de la terre, qui se fond sous les efforts des soldats et par l'effet des premiers feux, éteignent ces feux, les forces et les courages. — Lorsqu'enfin la flamme, l'emportant, s'éleva, autour d'elle les officiers et les soldats apprêtèrent leurs tristes repas : c'étaient des lambeaux maigres et sanglans de chair, arrachés à des chevaux abattus, et, pour bien peu, quelques cuillerées de farine de seigle, délayée dans de l'eau de neige. Le lendemain, des rangées circulaires de soldats, étendus roides morts, marquèrent les bivouacs; les alentours étaient jonchés des corps de plusieurs milliers de chevaux. — Depuis ce jour, on commença à moins compter les uns sur les autres. Dans cette armée vive, susceptible de toutes les impressions, et raisonneuse par une civilisation avancée, le désordre se mit vite; le découragement et l'indiscipline se communiquèrent promptement, l'imagination allant sans mesure dans le mal comme dans le bien. Dès lors, à chaque bivouac, à tous les mauvais passages, à tout instant, il se détacha, des troupes encore organisées, quelque portion qui tomba dans le désordre. Il y en eut pourtant qui résistèrent à cette grande contagion d'indiscipline et de découragement. Ce furent les officiers, les sous-officiers et des soldats tenaces. Ceux-là furent des hommes extraordinaires. »

(3) « On ne voyait de toutes parts que des gens mourant de faim, de froid, et des chevaux qui, tourmentés par la soif, cherchaient, avec leurs pieds, à briser la glace, pour trouver au-dessous l'eau dont ils étaient altérés. »

(4) « Comme le Vop coulait dans un lit très-profond, ses rives escarpées et glissantes par le verglas, faisaient que l'unique point pour passer était l'endroit où l'on avait creusé une rampe. Mais les canons formèrent des excavations si profondes, qu'il fut impossible de les retirer. Ainsi, le seul gué accessible s'obstrua tellement, qu'il devint impraticable pour l'ar-

qui n'ont pas cessé de nous harceler, voltigent devant nous en riant comme des fous et en nous assourdissant de leurs *houras*. Ils s'enfuient à l'arrivée du 4.ᵉ corps. Notre armée bivouaque partie, sur une rive et partie sur l'autre rive.

---

tillerie et pour tout le reste des équipages.... Dans cette position, le désespoir devint général; car, malgré les efforts qu'on faisait pour contenir les Russes, on n'avait que trop la certitude qu'ils avançaient. D'ailleurs, la crainte redoublait nos dangers; la rivière étant à demi-gelée, et les voitures ne pouvant plus la passer, il fallut que tous ceux qui n'avaient pas de chevaux se déterminassent à se jeter à l'eau.... On vit alors chacun renoncer à ses équipages, et charger précipitamment sur ses chevaux, les effets les plus précieux. A peine avait-on pris la résolution de laisser une voiture, qu'une foule de soldats ne donnaient plus au propriétaire le tems de choisir ce qui lui convenait. Ils en devenaient les maîtres et la pillaient; mais ils cherchaient de préférence, à toute autre chose, la farine et les liqueurs. Les artilleurs abandonnaient aussi leurs pièces; et, sur le bruit que l'ennemi s'approchait, ils les enclouaient, désespérant de franchir une rivière qui, de toutes parts, était encombrée par les voitures embourbées et par quantité d'hommes et de chevaux noyés. Les cris de ceux qui traversaient l'eau, la consternation de ceux qui allaient la passer et qu'on voyait à chaque instant rouler avec leurs montures dans le lit du Vop, tant la pente était escarpée et glissante; enfin, la désolation des femmes, les pleurs des enfans, et le désespoir des soldats mêmes, faisaient de ce passage une scène si déchirante, que le seul souvenir cause encore de l'effroi à tous ceux qui en furent les témoins..... Quoiqu'il soit bien pénible d'en rappeler les circonstances, néanmoins je ne puis me dispenser de raconter un trait d'amour maternel, si touchant par lui-même et si beau pour l'humanité, qu'il m'a soulagé, en le voyant, de l'affliction que me causaient nos infortunes. Une vivandière, qui avait fait avec nous la campagne, revenait de Moscou, portant dans sa voiture cinq enfans en bas âge, et tout le fruit de son industrie. Arrivée près du Vop, elle regarde avec stupeur cette rivière qui la force à laisser sur ses bords sa fortune et la subsistance de sa famille. Long-tems elle courut pour chercher un nouveau passage; n'en ayant point trouvé, elle revint fort triste, et dit à son époux: *Mon ami, il faut tout abandonner; ne cherchons plus qu'à sauver nos enfans.* En disant ces mots, elle sortit les deux plus jeunes de la voiture, et les mit dans les bras de son mari. Je vis alors ce pauvre père serrer étroitement ces innocentes créatures, et, d'un pied tremblant, traverser la rivière, tandis que sa femme, à genoux au bord de l'eau, regardait tour-à-tour le ciel et la terre. Sitôt que son époux fut passé, elle tendit les mains pour remercier Dieu, et, se levant avec joie, elle cria avec transport: ils sont sauvés! Mais les premiers enfans déposés sur l'autre rive, se croyant abandonnés de leurs parens, les appelaient en pleurant; des deux côtés l'inquiétude devenait égale. Enfin, les larmes que faisait verser la crainte cessèrent de couler, pour faire place au bonheur qu'éprouva cette famille en se voyant toute réunie.... — A plus d'une lieue de distance, on ne voyait que caissons et pièces d'artillerie; les calèches les plus élégantes, venues de

» Le 10, le reste de l'armée passe le Vop, laissant au moins cinquante à soixante pièces de canon sur ses bords, et nous continuons notre retraite sur Duckowchina, toujours suivis par les cosaques (5).

» Depuis le 7, le froid est chaque jour plus vif : on le dit à 18 degrés au-dessous de glace. Le tems devient sombre, le soleil ne se montre plus ; un vent violent nous gèle et nous jette sur le sol couvert d'une neige qui tombe en telle abondance que les rivières, les lacs, les fossés, les chemins ne se distinguent plus. Nous ne reconnaissons notre route que par les cadavres des malheureux qui nous ont précédés. Le froid ajoute au nombre des hommes isolés qui suivent avec peine. Un grand nombre d'entr'eux, n'ayant plus la force de marcher, tombent sur le dos, en tendant vers nous leurs bras supplians, et ils gèlent dans cette position.

» Ceux qui ont les mains gelées errent à l'aventure, étant repoussés des feux des bivouacs, parce qu'ils ne

---

Moscou, se trouvaient entassées sur la route et le long de la rivière. Les objets arrachés de ces voitures, mais trop lourds pour être emportés, avaient été répandus dans la campagne ; tous ces débris, épars sur la neige, n'en ressortaient que mieux. On y voyait des candelabres d'un grand prix, des figures de bronze antique, des tableaux originaux, les porcelaines les plus riches et les plus estimées ; moi-même j'aperçus une écuelle du plus beau travail, et où se trouvait peinte la sublime composition de Marcus Sextus ; je la pris et bus dans cette coupe de l'eau du Vop, pleine de boue et de glaçons ; après m'en être servi, je la jetai avec indifférence près de l'endroit où je l'avais ramassée... — Nos troupes eurent à peine quitté l'autre rive, que des nuées de Kosaques, n'éprouvant plus d'obstacles, s'avancèrent vers ces bords déplorables où se trouvaient encore beaucoup de malheureux à qui la faiblesse de leur santé n'avait pas permis de traverser la rivière. Quoique nos ennemis fussent entourés de butin, ils deshabillèrent encore leurs prisonniers et les laissèrent nus sur des monceaux de neige.....

(5) En quittant Douckowchina, le 12 novembre, les Français y mirent le feu. « Quoiqu'accoutumés aux effets de l'incendie, nous ne pûmes nous empêcher d'être étonnés du spectacle horrible, mais superbe, que produit dans les ténèbres une forêt couverte de neige, lorsqu'elle est éclairée par des torrens de flammes. Tous les arbres, enveloppés d'une écorce de glace, éblouissaient la vue, et produisaient, comme à travers un prisme, les couleurs les plus vives et les nuances les plus légères ; les branches de bouleaux, semblables à celles des saules pleureurs, se penchaient vers la terre en forme de girandolles, et les glaçons, frappés par la lumière, offraient autour de nous une pluie de diamans, de rayons et d'étincelles. »

peuvent apporter de quoi les alimenter..... C'est ici un des plus terribles effets de la démoralisation de l'armée..... Ces infortunés, chassés par leurs frères d'armes, tombent inanimés derrière les soldats qui les repoussent, et ceux-ci, en les voyant *faire l'ours* (c'était l'expression), les dépouillent, sans penser que bientôt il en sera ainsi d'eux. (6)

» Parmi les terribles effets produits par le froid, des soldats, dont les mains étaient gelées, tombaient dessus, et leurs doigts se cassaient comme du verre; d'autres s'approchaient trop du feu, et les parties de leur corps qui étaient gelées se putréfiaient. Un de mes amis, le capitaine Chidor, du 9.e de ligne, avait les pieds gelés : il ote les lingesqui entourent un de ses pieds, trois doigts s'en détachent; il ote les chiffons de l'autre pied, il prend son pouce, tire dessus, l'arrache et n'éprouve aucune douleur.

» J'ai eu le nez, les oreilles et le menton gelés, ainsi que les mains, mais faiblement. J'ai arraché, sans souffrir, la peau de toutes ces parties. Le pied que j'avais nu dans ma savatte n'a pas gelé; mais ma jambe blessée est devenue noire, et je ne la sentais plus. Je n'ai été pansé qu'à mon arrivée à Thorn, où, en otant les bandes de linge qui me ceignaient la jambe, j'ai enlevé la peau depuis le genou jusqu'à la cheville. Ma chair était noire et marbrée. Je n'ai cependant éprouvé aucune douleur à ce pansement, quoique le chirurgien coupât la peau et la chair morte. Depuis, ma jambe gauche est devenue plus courte que l'autre, mais je n'en souffre pas, et elle a autant de force.

» Les soldats qui ont pu conserver leurs armes n'en

(6) « C'était un tableau bien triste et bien déplorable que celui qu'offrait le bivouac de l'état-major général. Sous les débris d'un hangar découvert, étaient accroupis, auprès d'un petit feu, une vingtaine d'officiers, confondus avec autant de domestiques. Derrière, étaient tous les chevaux rangés sur une ligne circulaire, afin de servir d'abri contre la violence du vent. La fumée était si épaisse, qu'on voyait à peine les seules figures placées auprès du feu, et occupées à souffler des tisons sur lesquels cuisaient leurs alimens. Le reste, enveloppé dans des pelisses ou des manteaux, le ventre contre terre, se couchaient l'un sur l'autre pour moins sentir le froid, et ne se remuaient que pour injurier ceux qui marchaient sur eux, pester contre les chevaux qui ruaient, ou éteindre le feu que des éclats de tisons avaient allumé sur leurs pelisses. »

sont pas plus heureux ; car ils sont constamment occupés à repousser les Cosaques qui nous harcellent sans cesse.

» Quand nous ne pouvons faire du feu à cause du vent, il faut nous livrer à un exercice continuel pour ne pas nous laisser surprendre par le froid.

» Nos bivouacs offrent des tableaux affreux. Chaque maison incendiée, dans les villages où nous faisons nos haltes, est entourée de cadavres à moitié recouverts de neige. On en trouve jusques sous les cendres encore fumantes. Des soldats se couchent sur ces cendres pour se réchauffer, et souvent ils expirent sur les corps de leurs frères d'armes.

» Ceux qui ont la force d'errer dans les campagnes pour se procurer des vivres, y deviennent les victimes des paysans et des cosaques. Si, par une distinction remarquable, quelques-uns sont faits prisonniers, ils sont dépouillés de leurs vêtemens et forcés de suivre ces barbares jusqu'à l'instant où ils expirent de fatigue, de froid et de besoin.

» Une grande partie de notre artillerie et presque tous nos bagages sont abandonnés sur les routes. La cavalerie, si belle il y a six mois, étant presque entièrement démontée, les hommes se dispersent et n'ont plus de discipline. Tout est anéanti dans cette malheureuse armée. La subordination est méconnue, la hiérarchie militaire cesse : l'officier-général n'est plus à même de s'occuper des soldats qui ont fait sa gloire, et la misère de ces braves leur fait méconnaître la voix de leurs chefs. Ils s'en éloignent ou ils leur demandent la mort. Cette demande m'a été faite plusieurs fois !.... Que pouvais-je leur dire pour ranimer leur courage ?

» Les hommes qui, comme moi, ont conservé quelque peu de force morale et de confiance, sont tourmentés par la faim : un cheval tombe, ils se précipitent dessus, ils s'en disputent les lambeaux. Afin de chercher le bois pour faire cuire cette viande, il faut s'enfoncer dans la campagne, au risque d'être massacré. Ainsi, les repos sont employés aux courses indispensables pour la cuisson de cette dégoûtante nourriture. Lorsque le repas est terminé, excédés par les longues marches, ne couchant que sur la neige sans

pouvoir jouir d'une heure de sommeil, ne trouvant aucun coin pour se garantir du vent qui souvent empêche de faire du feu, généraux, officiers, soldats, se réunissent sans distinction et se serrent les uns contre les autres pour s'échauffer, en attendant l'heure du départ.

« Aperçoit-on une maison, on y met le feu; et, n'ayant pas la force de s'asseoir, on reste debout, en formant un rond, immobiles comme des spectres, autour de cet immense bûcher.

» Nous ne trouvons aucune ressource à Smolensk, où nous arrivons le 13. Les soldats y sont entassés dans des hangars, d'où ils n'ont pas la force de sortir pour aller chercher des vivres.... (*e*)

» Pas un Français n'a l'espoir de revoir sa patrie....

» On nous apprend que les Russes ont forcé les 2.e et 6.e corps à la Dwina, et qu'il nous faudra tenter le hasard d'une bataille au passage de cette rivière.... Mais comment nous battre, quand les trois quarts de nos troupes n'ont pas d'armes et que l'autre quart peut à peine les porter....

Le peu de materiel que nous traînons encore à notre suite se détruit chaque jour; notre cavalerie étant démontée (pendant notre séjour à Smolensk nous avons perdu plus de 30,000 chevaux), notre marche ne peut être éclairée; tandis que nos ennemis, suivis par d'im-

---

(*e*) « Cette funeste Smolensk, que l'armée avait crue le terme de ses souffrances, n'en marquait que les commencemens. Une immensité de douleurs se déroulait devant nous; il fallait encore marcher quarante jours sous le joug de fer. Les uns, déjà surchargés des maux présens, s'anéantirent et succombèrent devant cet effrayant avenir. Quelques autres se révoltèrent contre leur destinée; ils ne comptèrent plus que sur eux-mêmes, et résolurent de vivre à quelque prix que ce fut. Dès lors, suivant qu'ils se trouvèrent les plus forts ou les plus faibles, ils arrachèrent violemment ou dérobèrent à leurs compagnons mourans leurs subsistances, leurs vêtemens, et même l'or dont ils avaient rempli leurs sacs au lieu de vivres. Puis, ces misérables, que le désespoir avait conduits au brigandage, jetaient leurs armes pour sauver leur infâme butin, profitant d'une position commune, d'un nom obscur, d'un uniforme devenu méconnaissable, enfin de tous les genres d'obscurités, toutes favorables à la lâcheté et au crime. Si des écrits déjà publiés, n'avaient pas exagéré ces horreurs, je me serais tû sur des détails si dégoûtans, car ces atrocités furent rares, et l'on fit justice des coupables. »

menses magasins, sont soutenus par une artillerie formidable, la majeure partie portée sur des traineaux.

» Le froid est tellement vif, qu'on le dit à 28 degrés au-dessous de glace (7). Notre position est plus affreuse qu'elle ne l'a jamais été ; enfin, on peut dire que notre armée n'existe plus. Les soldats, ayant perdu cette gaîté qui seule soutient le Français dans l'infortune, ne rêvent que malheurs. Cependant, cette gaîté ne nous a pas tous abandonnés entièrement ; et j'espère toujours, sans me livrer au chagrin ; car, malgré tous les maux qui m'accablent, il me semble que l'on peut encore être plus malheureux ; puis, je vois une espèce de gloire à être tranquille au milieu de tant de calamités : c'est en ne m'abandonnant jamais au désespoir que j'ai été plus fort que les circonstances.

» L'ennemi, qui connaît notre triste position, cherche à en profiter en enveloppant nos colonnes.

» Le 15, à huit heures du matin, notre corps d'armée se met en marche. Un vent violent ajoute à la rigueur du froid. Bientôt nous nous trouvons dans une situation extrêmement critique, étant pris par l'ennemi devant et derrière, et tellement que nous ne pouvons ni avancer, ni reculer. Nous entendons le canon : c'est la garde et le 4.e corps qui se battent contre les Russes ; alors, ils essaient vainement, malgré la supériorité de leur nombre, de s'opposer à notre marche.

» Le 16, de grand matin, après avoir bivouaqué à quatre lieues de Crasnoë, nous continuons notre route. Nous avançons lentement, étant obligés de faire volte-face à chaque instant pour repousser les cosaques. Vers midi, nous apercevons plusieurs divisions françaises,

(7) Le froid était si rigoureux, que trente-deux grenadiers tombèrent gelés en voulant se mettre en ligne. — De pareilles horreurs, loin d'exciter notre sensibilité, ne faisaient qu'endurcir nos cœurs. Notre cruauté ne pouvant plus s'exercer sur l'ennemi, s'étendit sur nous-mêmes. Les meilleurs amis ne se connaissaient plus : quiconque éprouvait le moindre malaise, s'il n'avait pas auprès de lui de bons chevaux et des domestiques fidèles, était assuré de ne plus revoir sa patrie. Chacun préférait sauver le butin de Moscou au plaisir de sauver un camarade. De tous côtés, on entendait les gémissemens des mourans et la voix douloureuse de ceux qu'on abandonnait. Mais chacun était sourd à leurs cris ; et, si l'on s'approchait, lorsqu'ils étaient sur le point d'expirer, c'était pour les dépouiller et chercher s'ils n'auraient pas encore sur eux quelques restes d'alimens.

envoyées à notre secours. Nous nous réunissons à ces divisions, et nous bivouaquons devant Crasnoë. Le lendemain, à six heures du matin, avec le quatrième corps, nous nous avançons en masse, car les Russes nous canonnent de tous les côtés à-la-fois. Au village de Katowa, un corps russe débouche et marche vers nous. Un instant après, trois autres corps ennemis surviennent, en avant du village de Waskrenia. La garde est en face de ce village, ce qui nous rend quelque espérance. Le maréchal Davoust nous prépare au combat. Malgré la mitraille ennemie, nous prenons position à gauche de Waskrenia, et l'affaire s'engage vigoureusement. Notre régiment est devant et éloigné seulement de cent pas des batteries russes; leur mitraille nous foudroie tellement que le 30.e est forcé de se retirer jusqu'à Crasnoë. Dans la confusion de cette retraite précipitée, ne pouvant marcher aussi vîte que les autres à cause de mes blessures, je n'aperçois point le drapeau au milieu du régiment. Celui qui le portait a peut-être été tué, et sans doute notre étendard est resté sur le champ de bataille. Aussitôt que cette idée me vient, je fais volte-face, et je retourne, clopin clopant, vers la position qu'occupait le 30.e, sans songer au danger et sans m'inquiéter des tirailleurs russes qui s'avancent sur la ligne que venait de quitter la division. J'aperçois enfin le drapeau, je le ramasse, je l'emporte en marchant le plus vîte que je peux, malgré les coups de fusil qu'on tire sur moi. Plusieurs balles traversent ma pelisse : je me réunis à quelques soldats blessés qui rejoignent comme moi. Les Russes, remarquant notre petit peloton et une enseigne française au milieu, font une décharge sur nous : je suis atteint par un biscayen qui m'effleure la main droite et me fait une cicatrice au flanc droit : cependant, j'en avais déjà bien assez. Heureusement qu'il me reste assez de force et de présence d'esprit pour ne pas succomber sous ces nouveaux coups. Quoique j'aie déjà le bras gauche en écharpe et ma béquille dans ma main droite blessée, je ne lâche pas mon drapeau. J'arrive à Crasnoë, sans éprouver de douleur, tant je suis occupé de la conservation de notre enseigne; mais, aussitôt arrivé, la souffrance se fait sentir, et il n'y a ni eau, ni linge pour me panser. Je me borne alors, pour conserver ce que je

viens de sauver, à prier un de mes camarades de rompre le bâton du drapeau et de m'en suspendre l'aigle au cou, à l'aide de la cravatte. C'est dans cet état que je rejoins le 30.e, en arrière de Crasnoë, lorsque les Russes, découragés par la contenance de nos troupes, se sont retirés. J'y retrouve mon fidèle soldat et mes deux chevaux. En me voyant pâle, couvert de sang, le dessus de la main droite emporté, un morceau du flanc coupé par un biscayen, ce brave pleure en me pansant, et moi je lui raconte mon fait d'armes. Il s'empresse d'aller le redire à mon colonel, qui en rend compte au général Morand, et celui-ci au maréchal Davoust, qui charge mon colonel de lui faire un rapport sur ma conduite : ce rapport est fait; plus tard, je reçus un certificat du maréchal, constatant mon fait d'armes, et m'annonçant la demande de la croix d'officier de la légion-d'honneur.... Que sont encore devenues ces promesses ?

» Tous les officiers du 30.e, étant réunis dans la nuit du 17 au 18, chacun s'appitoie sur la commune destinée. L'attention se porte sur moi : mes chefs me témoignent toute leur satisfaction ; mais ils me regardent comme un homme perdu, tant je suis couvert de blessures. Pourtant, je ne me désespère pas : j'ai toujours bon appétit, quoiqu'il ne soit guère excité par la succulence des mets qui composent mes repas. Je veux m'accoutumer à marcher sans béquille, mais je suis fort embarrassé, ne pouvant me servir de mes mains.

» Le lendemain, nous continuons notre retraite (8).

(*La suite au prochain cahier.*)

---

(8) Au moment de quitter Liadouï, un incendie se déclare dans cette ville. « Parmi les maisons qui brûlaient, il y avait trois vastes granges remplies de pauvres soldats, pour la plupart blessés. On ne pouvait sortir des deux dernières sans passer par la première, qui était tout embrâsée. Les plus ingambes se sauvèrent en sautant par les fenêtres; mais tous ceux qui étaient malades ou estropiés, n'ayant pas la force de se remuer, voyaient venir les flammes qui, par degré, s'avançaient pour les dévorer. Aux cris que poussaient ces malheureux, quelques âmes moins dures que les autres cherchèrent à les sauver : ce fut en vain; on ne les apercevait plus qu'à-demi enterrés sous des solives ardentes A travers les tourbillons de fumée, ils suppliaient leurs camarades d'abréger leur supplice en leur arrachant la vie : par humanité, on crut le devoir faire. Comme il y en avait qui vivaient encore, on les entendait qui, d'une voix éteinte, criaient en expirant : *Tirez sur nous, à la tête, à la tête! ne nous manquez pas!* Et ces cris déchirans ne cessèrent que lorsque ces victimes eussent été consumées. »

VINGT-SIXIÈME REVUE BRETONNE.

DICTIONNAIRE BRETON.

Sans t'épuiser en soins, sans te perdre en projets,
Laisse errer ton esprit sur la fleur des objets....
(CASIMIR DELAVIGNE.)

Le métier de *flaneur*, surtout quand on l'exerce en conscience, est plus fatigant qu'on ne se l'imagine. Je ne suis point de ces moralistes casaniers, qui examinent le monde en détail, du fond de leur cabinet : j'aime à monter sur la scène, à me mêler parmi les acteurs, pour saisir un caractère et juger la pièce. Cette méthode, toute favorable qu'elle est au premier coup d'œil, a bien ses inconvéniens : elle m'oblige à assister à des dîners, à des assemblées, des soirées ; à visiter le théâtre, les cafés ; ce qui laisse à peine à l'observateur le tems de se reconnaître, principalement aux approches du carnaval. Le mois touchait à sa fin : assis près de mon feu, après avoir rimaillé quelques couplets pour un repas de noces, après avoir repassé un morceau du *Chasseur Noir*, de Weber, que je devais chanter le lendemain au concert, je cherchais un sujet d'article; mais je ne trouvais que des idées superficielles et point du tout philosophiques. Que dois-je prendre, m'écriai-je ? *Un concert d'amateurs ?*.... C'est assez drôle; oui, mais les portraits..... Le carnaval ?.... Notre jeune moraliste s'en est emparée avant moi. — Elle vous en demande pardon, me répondit une petite voix féminine. — Je me retourne, j'aperçois M.me .... qui venait d'entendre mon monologue. — Que cherchez-vous donc, mon cher collaborateur, me dit-elle ? — De la morale. — Tout le monde en fait. — C'est pour cela que je ne voudrais pas en faire comme tout le monde. On en met maintenant dans tous les journaux, dans les vaudevilles, même dans les mélodrames ; notre vieux conteur la met en rêve. — Mettez-la en dictionnaire. — Au fait, ce serait neuf. — On fait des dictionnaires pour toutes les

sciences, pourquoi n'en feriez-vous pas un pour la morale? D'ailleurs, le lecteur ne prend que ce qui lui plaît, et rejette tout ce qui le choque.—Vous avez raison; j'adopte votre plan.—Fort bien, placez-vous à cette table; je vous poserai les questions, vous allez les résoudre. — J'y consens; m'y voici.—Mettez pour titre: *Dictionnaire armoricain, moral, philosophique, critique, dramatique....*—Mais, Madame, tant de titres imposent une responsabilité....—Il n'y en a jamais trop, c'est plus respectable; puis, tient-on jamais tout ce que l'on promet; on suit l'usage. — Je m'y conforme.

1.er EXTRAIT.

Abonné.—(Théâtre) Honnête homme qui, pour 50 centimes, à peu près, par soirée, achète le droit de dormir au parquet, de juger au parterre et de causer avec ses voisins pendant onze mois de l'année. — Locataire qui se croit propriétaire, s'érige en souverain, quelquefois en tyran.

Abonnés. — Partie dominante de ce tout qu'on appelle public. — Deux cents abonnés peuvent former un public. — Premier capital du Directeur. — Principaux soutiens de l'entreprise. — Fonds d'auditoire. — Tapisserie aux mauvais jours.—Tribunal permanent.

On distingue trois sortes d'abonnés:

Abonnés par habitude.—Vétérans de théâtre, qui sont convenus de s'amuser tous les soirs, pendant cinq heures, à la même place, et chez lesquels l'habitude a fait un besoin d'un simple délassement; espèce douce et paisible qui ne demande qu'un spectacle, et applaudit depuis quarante ans ses pièces favorites, en croyant toujours les voir pour la première fois.

Abonnés par calcul.— Vieux garçons qui ont introduit un système d'économie domestique jusques dans leurs plaisirs, balancent cette dépense extraordinaire de leur budget, par l'épargne qu'ils font de bois et de lumière, passent en bénéfice l'amusement qu'on leur procure quelquefois : gens qui tiennent fortement à leurs droits et ne feraient pas grâce d'une seule représentation.

Abonnés par oisiveté. — Classe la plus turbulente et la plus redoutable pour l'acteur et le spectateur paisible; qui veut qu'on l'amuse sans occuper son attention, et se

fâche, quand on l'ennuie. Ses membres forment le parti de l'opposition et jugent en dernier ressort.

Académie. (Littérature, sciences et arts) — Abrégé des quatre classes de l'institut, en un volume. — Petite succursale, sans bénéfice, d'une grande prébende littéraire, où l'on trouve des littérateurs qui ne se font point appeler hommes-de-lettres, des écrivains qui n'osent pas se faire imprimer, des gens d'esprit modestes et des savans aimables; de petits fauteuils académiques qui n'ont point la vertu de rendre immortel en faisant dormir, qu'on n'achète point par des courbettes, et qu'on n'envie jamais en désirant la mort de son prochain.

Académicien. — Conservateur du feu sacré littéraire. — Propagateur de la science. — Homme qui se contente d'une gloire départementale et de l'insertion de son nom dans *les Etrennes Nantaises.*

Acteur. (Théâtre) — Membre d'une petite république qui reconnait l'autorité d'un chef (le directeur), sous l'influence d'un gouvernement despotique (le public). — *Artiste*, quand il se met au-dessus d'un préjugé ridicule, en comprenant la dignité de l'art qu'il exerce. — *Comédien*, quand il en fait un métier. — Homme dont l'existence se partage en deux parties opposées : la vie libre et privée, la vie dépendante et publique; et qui ne doit jamais être lui-même depuis cinq jusqu'à onze heures du soir.

Acteurs. — Peuple aimable, intéressant, doué d'une physionomie particulière : il forme une société à part qui a ses lois et son patriotisme. — Tribus errantes, qui vont, d'un bout de la France à l'autre, interpréter le génie, exploiter la curiosité, revêtir mille formes; se fixent où on les accueille, s'enfuient au bruit de l'orage. — Vrais *parias* dramatiques, sans caprices, sans indispositions, sans maisons de campagne et sans aucun des priviléges des grandes républiques de la capitale.

Almanach. (Littérature populaire) — Livre qui obtient le plus de succès en province, va jusqu'à cinq éditions dans trois mois, et s'imprime jusqu'à 45,000 exemplaires. — Petit journal annuel et populaire, qui a sa partie scientifique : le calendrier, les phénomènes

célestes; et sa partie littéraire : les bons mots, les chansons. — Ouvrage qui ne renferme que des vérités utiles, sauf ses prédictions typographiquement fabriquées en conscience.

Affiche. (Théâtre) — Petit moyen de séduction rédigé pour amener la foule. — Charlatanisme obligé d'un directeur de théâtre. — Talisman du dimanche, sur lequel on peut calculer le montant de la recette d'après la grosseur des titres. — Aux bons jours, *le Misantrope* en deux-points-de-gros-canon est cent fois moins estimé que *l'Homme de la forêt noire* en triples-grosses-de-fonte.

Armateur. — Génie tutélaire de la Bretagne. — Petit souverain qui met en mouvement toute une population; et, du fond de son cabinet, fait circuler son nom, son crédit, ses marchandises jusqu'au bout de l'univers. — Joueur heureux, intrépide :

Sous ses heureuses mains le *sucre* devient or,

et l'or, semé sur son passage, ranime l'industrie et les arts, et porte en tous lieux l'activité et l'abondance.

Armoricain. — *Enfant dégénéré d'une illustre patrie !* — Bon et respectable peuple, qui, en voyant se fermer pour lui le livre de l'histoire, a su s'ouvrir le vaste champ de l'industrie, et regagner en civilisation ce qu'il perdait en célébrité. Jadis belliqueux, intrépide, barbare; aujourd'hui, brave, loyal, entreprenant ! L'Armoricain moderne, sans avoir un caractère brillant, original, une grande vivacité d'esprit, possède cette constance inébranlable qui fait le vrai courage, cette brusquerie qui est de la franchise, cet orgueil national, d'où naît l'amour de la patrie. Il tient fortement aux usages de ses pères; suit pas à pas la marche du siècle, et ne la devance jamais par prudence.

Arrivage. — Des barques légères sont signalées, des voiles rougeâtres s'agitent sur la surface des flots, la conque marine se fait entendre, la foule se précipite vers le rivage en poussant des hurlemens affreux, elle entoure les pirogues, en assiége les bords, les cris redoublent, le nautonnier est étourdi !

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Est-ce une horde de sauvages ? — Non; c'est tout sim-

plement un arrivage de bateaux pêcheurs, chargés de sardines; et ces hurlemens barbares forment le langage habituel de nos harangères, amazones belliqueuses, indépendantes et parfois féroces.

Assureur. — Homme qui compte sur le beau tems pour faire fortune. — Entrepreneur d'une loterie bizarre, où l'on voit le hasard d'un côté, et trois élémens de l'autre. — Etre inquiet, agité, dont la physionomie s'altère à l'annonce d'un sinistre, et s'épanouit à celle d'un arrivage. — Baromètre commercial vivant,

Qui s'endort au beau fixe et s'éveille à tempête.

Auteur. (Mœurs) — Phénomène littéraire, qui paraît de loin en loin sur notre hémisphère. — Classe très-peu nombreuse, plus décriée qu'encouragée, privée de tous ses priviléges, et n'osant pas même avouer comme délassement un art que tant d'autres exercent comme un métier.

Bal. (Mœurs) — Impôt levé par le bon ton sur le luxe et l'amour-propre. — Sacrifice de convenance chez l'homme du monde, de calcul chez le haut solliciteur, d'obligation chez l'administrateur. — Désespoir des maris, bonheur des femmes, tableau pour la vieillesse, théâtre pour la jeunesse. — Séjour tumultueux où tout est plaisir pour une tête folle, où tout est vide pour le philosophe, et ridicule pour l'observateur. — Former sa liste deux mois d'avance, y inscrire trois ou quatre parens obligés, quelques amis intimes, toutes ses connaissances, et beaucoup de gens qu'on ne connaît pas, les réunir bien tard, les étourdir pour les amuser : voilà le plan d'un bal. — Des salons où l'on s'étouffe, un orchestre en abrégé, des contredanses resserrées, des buffets envahis, des tables de jeux assiégées, un amphytrion qui se démène, des oisifs qui critiquent, des femmes qui font tapisserie, des spectateurs qui baillent, des acteurs qui sautent : voilà le tableau.

Bal masqué. — Temple de la folie, qui n'est pas toujours celui de la gaîté. — Bacchanale moderne, où l'on croit acheter le plaisir, et où l'on échange souvent son argent, contre sa raison et le sommeil.

Bateliers. (Mœurs.) — Petits armateurs de la Loire; nation active, industrieuse, dont la franchise un peu brusque, la probité inaltérable, forment le caractère

distinctif. — Leurs bateaux font leur seule richesse ; ils y établissent leur ménage, y passent leur vie entière. — Leurs manières, leurs costumes, leur langage, ont quelque chose de bizarre qui sent l'armoricain. — Les progrès des lumières leur sont funestes, et les bateaux à vapeur menacent d'une destruction complète cette population intéressante.

Bâton. (Mœurs) — Arme de prédilection et en honneur chez nos Armoricains, qui sont renommés pour l'adresse qu'ils déploient dans un exercice dont l'industrie du siècle a fait un art, qui a ses professeurs agrégés, ses professeurs honoraires appelés *prévots*, et des amateurs distingués. — *Science* nécessaire pour l'artisan-compagnon, obligé de livrer souvent des combats à outrance. — Accessoire de l'éducation d'un jeune homme.

Bonne-aventure. (Diseuses de) (Mœurs) — Charlatans-féminins-philosophes qui font tourner, à leur profit, la crédulité ou la sottise de leurs contemporains. — Nos nécromanciennes ne sont que de pauvres bohémiennes, auprès des brillantes sorcières de la capitale. — Le luxe brille dans les salons des pythonises de la grande ville, les équipages s'arrêtent à leurs portes. — La misère est la compagne ordinaire de nos modestes prêtresses ; un galetas est le lieu de leurs séances ; un jeu de cartes grasses, voilà le livre du destin ; des cuisinières, des grisettes, des harangères composent leur auditoire ; quelques pièces de monnaie vous dévoilent les arrêts du sort. Le peuple croit à ces oracles à prix fixe, et la femme du monde, qui se glisse en cachette dans l'antre de la sybille, trouve étonnantes des prédictions dont son imagination ou sa curiosité ont fait souvent tous les frais.

Bourgeois. (Mœurs) — Mot gothique, dont on ne se sert presque plus ; titre que l'homme en place rejette, que l'homme du monde dédaigne, et que l'homme du peuple accepte le dimanche pour se donner un air d'importance.

Cabale. (Théâtre) — Association de bonne compagnie, composée d'entrepreneurs bénévoles et désintéressés. — Conspiration permanente dirigée à l'ouverture de chaque campagne théâtrale, contre les débutans, par de jeunes amateurs dont les arrêts sont trop sou-

vent sévères, et auraient besoin d'être adoucis par des formes plus bénignes. — Nous n'avons point en Bretagne cette vermine littéraire et dramatique, ces entrepreneurs de chute et de succès, qui vendent à prix fixe la honte ou la gloire, soutiennent la médiocrité et étouffent le génie. — Nos acteurs ne doivent leurs succès qu'à leurs talens, et les spectateurs font leurs affaires eux-mêmes.

Café. — Petit club à l'anglaise, qui a ses habitués, ses orateurs, ses journaux. — République où la liberté dégénère presque toujours en licence. — Théâtre comique, où l'on voit le rentier jouer ses économies, l'employé ses appointemens, l'homme du jour faire de l'esprit, l'homme d'un parti de la politique, le commerçant des affaires, l'homme d'esprit garder le silence, et les badauds former l'auditoire.

Campagnard. — Un campagnard breton est, pour l'habitant du chef-lieu, ce qu'est un provincial aux yeux d'un parisien. — Mœurs patriarchales, goûts champêtres, deux voisins, un canardier, un chien d'arrêt, un pigeonnier, et trois arpens de terre: voilà ses plaisirs, son univers; une place de maire, le rôle modeste d'électeur, voilà toute son ambition.

Caquet. — Délassement féminin; très en vogue dans notre ville, diminutif de calomnie. — Art de produire de grands effets avec les plus petites causes. — Une scène conjugale un peu vive, un nouveau venu, des voisins mystérieux, une visite en voiture, une femme en pleurs, une gouvernante en disgrâce: voilà les sujets à traiter dans la boutique du portier par les voisins, sur la Bourse par les bonnes d'enfans, dans les bateaux à laver par les cuisinières. On y fait un mariage, on y défait des réputations, on trace des portraits, le tout ingénuement, et pour tuer le tems.

Concert. — Société d'amateurs, dans laquelle l'harmonie n'est qu'un accessoire, et la complaisance une partie obligée.

Dimanche. — Halte hebdomadaire dans un grand voyage. — Changement de décorations sur la scène de la vie provinciale. — Bonheur de l'employé et du peuple. — Un misérable galetas, une famille amassée dans un espace de douze pieds carrés, un homme

JOURS DU MOIS.	Phase de la Lune.	MATIN, à sept heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Reau.	Hygr. à chev.	Vents.
		mèt.	p. l.				
1		0,778	28.6	+10	+ 8	87	s. s. o.
2		0,766	28 3,5	+10	+ 8	89	s. o.
3	☉	0,771	28.6	+ 5.6	+ 3	89	n. n. e.
4	11 h 32' soir.	0,767	28.4	+10	+ 8	89	ouest
5		0,771	28,6	+ 7,5	+ 6	88	n. n. e.
6		0,774	28.7	glace	glace	83	n. n. e.
7		0,775	28 7,5	— 1,2	— 1	82	n. e.
8		0,773	28 6.5	+ 5	+ 4	83	nord
9	☾	0,778	28 9	+ 2,5	+ 2	85	nord
10		0,777	28 8,5	+ 6,2	+ 5	85	nord
11	3 h 47' soir.	0,776	28 8	+ 4.4	+ 3,9	84	n. n. e.
12		0.774	28.7	+ 5	+ 4	85	n. n. e.
13		0.771	28 6	+ 1,2	+ 1	85	n. n. e.
14		0,769	28 5	+ 2,5	+ 2	82	est
15		0,767	28.4	— 2,5	— 2	84	nord
16		0,759	28.0 5	glace	glace	83	s. e.
17		0,756	27.11	+ 5	+ 4	85	n. n. o.
18		0,755	27,10 5	+ 6,2	+ 5	86	sud
19	●	0,753	27,10	+ 3 6	+ 3	88	s. o.
20	1 h. 36' matin	0,753	27,10	+ 3.6	+ 3	86	nord
21		0,753	27,10	+ 3.6	+ 3	86	n. o
22		0,754	27 10,5	+ 1 2	+ 1	86	o. n. o.
23		0,758	28	+ 2,5	+ 2	83	nord
24		0,760	28,1	+ 1.2	+ 1	82	nord
25	☽	0,764	27,10,5	+ 4.4	+ 3,5	84	sud
26	8 h. 18' matin.	0,760	28,1	+ 1,2	+ 1	85	s. s. o.
27		0,765	28 3	+ 5	+ 4	86	sud
28		0,771	28 6	+ 5	+ 4	84	nord
29		0,776	28 8	0	0	80	nord
30		0,773	28 7	— 1,2	— 1	78	nord
31		0,778	28 8	+ 1,8	+ 1,5	76	sud

JOURS DU MOIS.	SOIR, à six heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Reau.	Hygr. à chev.	Vents.
	mèt.	p. l.				
1	0,767	28,4	+ 7,5	+ 6	89	s. o.
2	0,769	28 3,5	+12,5	+10	89	s. o.
3	0,766	28 5	+12,5	+10	89	sud
4	0,766	28,3,5	+10	+ 8	90	o. n. o.
5	0,773	28 6,5	+ 5	+ 4	85	n. e.
6	0,775	28,7,5	+ 3,6	+ 3	82	nord
7	0,777	28,6 5	+ 5	+ 4	81	nord
8	0,778	28 8 5	+ 3,6	+ 3	85	nord
9	0,777	28 8 4	+ 5	+ 4	85	nord
10	0,776	28,8	+ 5	+ 4	83	nord
11	0,776	28,8	+ 5	+ 4	82	nord
12	0,771	28 6	+ 5	+ 4	85	nord
13	0,771	28 6	+ 3,6	+ 3	85	n. e.
14	0,770	28,4,5	+ 5	+ 4	84	n. e.
15	0,765	28,3	+ 1,2	+ 1	82	s. s. e.
16	0,753	27,9 5	+ 1,2	+ 1	83	s. e.
17	0,764	28,1	+ 5	+ 4	8[illegible]	s. o.
18	0,751	27,9 5	+ 6 2	+ 5	86	s. s. o.
19	0,753	27,10	+ 3,6	+ 3	88	n. o.
20	0,753	27,10	+ 6,2	+ 5	86	n. o.
21	0,751	27,9,5	+ 5	+ 4	80	n. o.
22	0,75[illegible]	27,11,5	+ 3,6	+ 3	84	nord
23	0,758	28	+ 5	+ 4	83	nord
24	0,758	28	+ 3,6	+ 3	85	n. n. o.
25	0,760	28,1	+ 5	+ 4	84	n. n. o.
26	0,760	28,1	+ [illegible]	+ [illegible]	[illegible]	s. s. o.
27	0,76[illegible]	28 [illegible]	+ [illegible]	+ [illegible]	85	s. o.
28	0,770	28 8	+ [illegible]	+ [illegible]	[illegible]	nord
29	[illegible]	28 7	+ 3,6	+ 3	78	nord
30	[illegible]	28,7	+ [illegible]	+ [illegible]	73	nord
31	0,776	28,8	+ 3,6	+ 3	77	sud

JOURS DU MOIS.	ÉTAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
1	Brumeux, couvert.
2	Couvert, brumeux, pluvieux.
3	Brume épaisse, soleil, nuages.
4	Légère brume, couvert et pluvieux.
5	Nuageux, soleil, vent.
6	Forte gelée blanche, brumeux, nuages, soleil.
7	*Idem*, *idem*, nébuleux.
8	Brumeux, couvert, nébuleux, soleil.
9	*Idem*, *idem*, gelée blanche, vent.
10	Légère brume, couvert, vent.
11	*Idem*, *idem*, *idem*.
12	*Idem*, *idem*, *idem*.
13	Gelée blanche, nuageux, soleil, brume.
14	Nuageux, soleil brumeux.
15	Forte gelée blanche.
16	Couvert, brumeux, vent, gelée.
17	Nuages, ciel clair, soleil, vent.
18	Tempête, ouragan, nuages, pluie, brume.
19	Légère brume, nuageux, vent, soleil.
20	*Idem*, *idem*, soleil.
21	*Idem*, *idem*, *idem*, calme.
22	*Idem*, *idem*, brumeux, pluvieux.
23	Forte brume, nuages, soleil par moment.
24	Forte gelée blanche, brumeux, nuageux.
25	Forte brume, pluie, nuages, soleil.
26	Forte gelée blanche, couvert, brume, pluie, vent.
27	Couvert, brume épaisse, pluie.
28	Brume, découvert, soleil.
29	Forte gelée blanche, brume, nuageux, soleil.
30	*Idem*, *idem*, découvert, soleil tout le jour.
31	Couvert, brumeux.

RECAPITULATION *jusqu'au* 31 *janvier* 1825.

Baromètre....	Plus grande élévation le 9 au matin......	= 28p 9,lig. = 0,778 mill.
	Moindre élévation......................	= 27 9,5 » = 0,752 mill.
Thermomètre.	Plus grand degré de chaleur..............	+ 10 Réaumur. = + 12,5 centigr.
	Moindre degré de chaleur le 15 au matin...	− 2 Réaumur. = − 2,5 centigr.
Hygromètre à cheveux.	Plus grande humidité....................	= 90 degrés.
	Moindre degré..........................	= 73 degrés.

Jours dont le vent a soufflé.	
Du N.	15
N.-E.	2
E.	1
S.-E.	1
S.	5
S.-O.	3
O.	2
N.-O.	2

Nombre de beaux jours	15
de couverts	16
de pluie	8
de grêle	0
de vent	11
de gelée avec glace	10
de tonnerre	0
de neige	0
de brouillard	28

Il est tombé 0m 45 mill. de pluie sur la plate-forme de l'Observatoire, du 1.er au 31.

Eau en évaporation exposée au soleil — 0m 57 mill.

HUETTE, *Opticien.*

grondeur travaillant sans relâche, une femme revêche, des enfans déguenillés, un repas misérable et silencieux; le travail, la pauvreté, l'ennui : c'est un samedi. — Un artisan bon vivant, une femme élégante, des marmots joyeux, une table bien servie, le vin qui coule à grands flots, la gaîté, les chansons, l'insouciance : c'est un dimanche.

Direction. (Mœurs) — Ministère en abrégé. — Bâton de maréchal pour un chef de bureau. — Bonheur suprême pour un expéditionnaire.

Directeur. (Théâtre) — Souverain et ministre responsable d'un Etat ouvert à tous venans, doué d'assez de fermeté de caractère et de présence d'esprit pour être à la fois général, diplomate, administrateur, diriger une troupe parfois indisciplinée, satisfaire une nation souvent capricieuse, et balancer un budget toujours incertain.

LE JEUNE FLANEUR.



SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE.

PROGRAMME DES PRIX.

La Société Académique du département de la Loire-Inférieure avait proposé, en 1822, pour l'amélioration des vignobles de ce département, un sujet de prix qu'elle devait décerner en sa séance de 1824. Le prix était offert à la meilleure réponse aux questions suivantes :

« La mauvaise qualité des vins des 4.e et 5.e arrondissemens du département de la Loire-Inférieure, dépend-elle de la situation topographique, de la qualité du sol, ou des espèces de cépages cultivés ? Doit-on l'attribuer aux modes de culture, ou aux procédés suivis pour la fabrication, ou pour la vinification ? Toutes ces choses y contribuent-elles, ou à laquelle peut-on plus particulièrement l'imputer ? Quel parti peut-on tirer, dans ces arrondissemens, de l'appareil Gervais ? Conviendrait-il d'y introduire de nouveaux cépages, soit en remplacement, soit en concurrence des cépages déjà cultivés ? »

Les mémoires devaient être adressés au secrétaire-général de la Société, avant le 31 octobre de cette année.

Ce sujet de prix avait été reproduit textuellement, dans la séance publique de 1823, et imprimé de nouveau au procès-verbal de cette même séance.

Des questions qui intéressent si puissamment l'agriculture de ce département sont certainement propres à exciter l'émulation parmi nos œnologues; mais il paraît que, pour les bien résoudre, il faut encore y consacrer quelques années d'expériences et d'observations : c'est pourquoi, sans doute, il n'a été envoyé aucun mémoire à ce sujet.

En conséquence, et pour laisser faire, aux essais qui demandent une certaine révolution de tems, ce qui ne peut être obtenu du travail spéculatif, la Société retire provisoirement le sujet de prix qu'elle avait présenté pour l'amélioration des vignobles du département, tout en se flattant qu'elle pourra les reproduire plus tard avec succès.

Sujets de prix pour 1825.

La Société Académique du département de la Loire-Inférieure décernera, en sa séance publique de 1825, une médaille d'or de la valeur de 200 fr., à l'auteur du meilleur mémoire sur les questions qui suivent :

1.° Quel était l'état des sciences et des arts, au XIV.e siècle, dans le comté nantais?

2.° Quels sont les progrès qu'ils ont faits jusqu'à l'époque actuelle?

Elle décernera de plus, en la même séance publique, une médaille d'or de la valeur de 150 fr., à la meilleure production, en vers, sur la tour du Four.

Le Four est un banc de rochers situé à l'entrée de la Loire : son étendue, à basse mer, est de plus d'une lieue dans la direction du N. N. E. au S. S. O. Ses parties les plus élevées ne découvrent que d'environ deux mètres à l'époque des grandes marées.

Avant qu'on y eût construit une tour, il se passait peu d'années sans que cet écueil ne fût marqué par quelque naufrage.

Sujets de Prix pour 1826.

La Société Académique du département de la Loire-

Inférieure décernera, en sa séance publique de 1826, une médaille d'or de la valeur de 200 fr., à l'auteur qui sera jugé avoir le mieux traité les questions suivantes :

1.° Quels sont les amendemens ou engrais dont l'usage s'est introduit dans ce département depuis qu'une nouvelle impulsion a été donnée à son agriculture (depuis 10 à 12 ans?)

2.° Quelles sortes de terres réclament la préférence pour l'emploi plus particulier de chacun de ces amendemens ?

3.° Ces agens de fertilisation, ou quelques-uns d'eux, sont-ils susceptibles de sophistication ou de mélanges frauduleux ? En ce cas, les indiquer : proposer en même tems des moyens faciles pour les découvrir et même pour se garantir des abus qui peuvent avoir lieu dans le mesurage ou dans la livraison.

L'auteur devra rédiger ses observations sous le point de vue d'une instruction pratique et raisonnée : cette instruction étant destinée à l'impression pour l'usage des simples cultivateurs.

La société décernera, dans la même séance de 1826, une médaille d'or de la valeur de 150 fr., au meilleur morceau de poësie sur le combat des Trente.

On sait que ce mémorable combat eut lieu entre trente Bretons et trente Anglais, le 27 mars 1351, dans les landes de la Croix d'Helléan, près du chêne de Mi-Voie, à égale distance de Josselin et de Ploërmel. Les Bretons remportèrent la victoire.

Observations.

Les mémoires et pièces de vers seront adressés, francs de port, au secrétaire-général de la Société Académique.

Savoir :

Pour les deux prix à décerner en 1825, avant le 31 octobre 1825 ;

Pour ceux à décerner en 1826, avant le 31 octobre 1826.

Chacun de ces mémoires ou pièces de vers portera, en tête, une devise ou épigraphe qui sera répétée sur un papier cacheté contenant le nom et l'adresse de l'auteur.

Les membres résidans sont seuls exclus du concours.

L'ALBUM D'UN BRETON.

➻ Remarquez avec quelle fausse et partiale justice les femmes sont jugées ! Telle est leur infortune, telle est la malédiction attachée à leur sexe, que l'homme, le libertin effrenné peut librement et sans rendre raison de sa conduite, céder à tous ses désirs, aimer et jouir à son gré, tandis que la femme, être faible et facile à séduire, si elle s'écarte de la règle de la vertu, si, entraînée par un charme puissant, elle quitte la route austère du devoir, et s'égare dans les sentiers plus agréables du plaisir, rencontre aussitôt la ruine, le reproche, une honte éternelle : un seul faux pas détruit entièrement sa réputation ; en vain elle déplore sa faute avec des larmes amères, en vain elle rappelle ce qu'elle fut auparavant ; elle est perdue pour toujours, semblable aux étoiles qui tombent pour ne plus jamais briller dans les cieux. (*Nicolas Rowe.*)

➻ Quelle pauvre espèce et quel être méprisable est celui qui abandonne le pouvoir de l'homme et la dignité de son sexe à un être faible, à une enfant qui n'a que de la gentillesse et de la vanité, qui change de caprices et de fantaisies plus souvent que les gouttes brillantes de la rosée ne changent de couleur au soleil ! Fi ! quelle honte ! Est-ce pour cet usage que la raison nous a été donnée ? Sûrement il y a dans les femmes quelque chose de plus que de la sorcellerie, puisqu'elles viennent à-bout de gouverner ainsi les plus sages de nous autres hommes ! (*Nicolas Rowe.*)

➻ Le langage enchanteur de la galanterie et de la passion produit toujours de l'effet sur un cœur innocent : qu'on juge donc du trouble qu'une jeune fille ressent lorsqu'elle entend, au théâtre, ou lit dans les romans, ces conversations amoureuses, ces déclarations brûlantes, dont elle ignore l'imposture et le danger. Que faut-il donc faire ? Instruire les jeunes filles : non ; mais leur interdire tous les irritans ; les mettre à un régime calmant et adoucissant : point de romans, point de comédie, point de musique, point d'airs tendres et passionnés ; point d'amant qui ne soit approuvé des parens et sur le pied d'un époux futur et prochain : les longues amours sont fatales au mariage. (*Geoffroy.*)

5.e Volume. An 1825. 27.e LIVRAISON.

LE LYCÉE ARMORICAIN.

SUR LES PLUS ANCIENNES COLONIES ÉTABLIES EN ITALIE, ET SUR LA RELIGION PRIMITIVE DES FONDATEURS DE ROME.

En examinant cette foule d'idées sombres ou riantes, consolantes ou terribles, dont les Romains composèrent le fond de leur mythologie, il est facile de reconnaître que ce peuple fit plus d'un emprunt aux autres nations. S'il est vrai que l'Italie dut aux Gaulois ses premiers établissemens, soulever un coin du voile qui cache à nos regards l'origine des fictions romaines, serait sans doute le moyen le plus sûr de parvenir à connaître le génie et les usages de nos ancêtres. Jusqu'à présent, les plus profonds scrutateurs des antiquités celtiques ne se sont guère occupés qu'à recueillir des étymologies et des passages d'auteurs Grecs ou Latins qui ont plus ou moins vaguement parlé des peuples du Nord. Ces savans n'ont pas vu qu'avec moins d'érudition et plus de critique, ils arriveraient au même but par un sentier plus court et moins aride. Ils n'ont pas réfléchi qu'il existait un riche dépôt de documens sur les Celtes : ce dépôt est la collection des écrivains Latins qui, en parlant des dogmes et des usages de leur nation, ont, à leur insçu, écrit l'histoire des Celtes, leurs ancêtres et les nôtres. A la vé-

rité, les Grecs peuvent revendiquer une grande part dans les idées religieuses des Romains; mais les fictions grecques, nées sous le beau ciel de l'Ionie et du Péloponèse, ont un caractère si différent des superstitions mélancoliques venues du Nord, qu'il ne nous sera pas difficile de demêler, dans cette mosaïque si variée, ce qui appartient réellement à nos aïeux. Ce serait s'abuser que d'attribuer à ces derniers ce qu'offre de plus séduisant et de plus ingénieux un système mythologique qui nous charme encore après trente siècles; néanmoins, leurs connaissances et leurs erreurs influèrent assez sur l'existence civile et religieuse des Romains, pour nous donner l'envie de saisir le fil qui lie l'histoire de la Gaule aux tems d'Homère, de Romulus et de Numa. L'éclat dont se sont environnés les peuples modernes de l'Occident, a de quoi les consoler de n'avoir pas été les aînés de la civilisation.

Rattacher à nos annales les six derniers livres de l'Enéïde, et quelques-uns de ceux qui nous intéressent le plus dans l'Odyssée; établir, d'une manière certaine, notre parenté avec les fondateurs de Rome; ajouter, à l'intérêt que nous présente l'histoire de ses premiers citoyens et de ses premiers ennemis, tout l'intérêt d'une histoire nationale; fixer enfin dans les Gaules, le berceau de cette féerie que Virgile, l'Arioste et le Tasse croyaient éclose du cerveau d'Homère, tels sont les résultats où va nous conduire l'examen des témoignages des plus grands hommes de l'antiquité; témoignages d'autant moins suspects, qu'ils ont été confirmés plus tard par des traditions conservées, jusqu'à nos jours, chez quelques-unes des nations celtiques de l'Europe, où la puissance des Romains ne s'est jamais établie.

Trois sortes de preuves constatent l'origine celtique des premiers habitans de l'Italie: 1.° le témoignage unanime des historiens et des géographes anciens, les plus dignes de foi; 2.° la conformité des langues de plusieurs nations italiques avec les langues gallique, irlandaise et armoricaine; 3.° enfin, l'identité des superstitions et des fables de ces peuplades avec les rites et les traditions de la religion druidique.

Nous allons examiner ces trois séries de preuves, et nous nous arrêterons principalement à la dernière, parce

qu'elle nous fournira l'occasion de faire des rapprochemens curieux, qui nous donneront de nouvelles lumières sur les anciens peuples de l'Europe.

Il nous serait facile d'accumuler les passages de Pline, de Denys d'Halicarnasse et de Tite-Live, qui nous prouvent l'antériorité de l'établissement des Celtes en Italie à toute autre colonie : nous nous contenterons de renvoyer les lecteurs à l'endroit remarquable de Strabon (lib. VI) qui affirme, d'après Antiochus de Syracuse, contemporain de Thucidide, que l'on ne connaissait pas d'établissement grec en Italie qui ne fût postérieur de 150 ans à la guerre de Troie. Il faut donc, pour juger sainement de l'état de l'Italie à cette époque reculée, oublier toutes les fables inventées par la vanité romaine, sur les voyages d'Evandre, d'Enée, de Diomède et d'Antenor, et rejeter l'idée vulgairement répandue sur la première apparition des Gaulois en Italie, assez longtems après la fondation de Rome.

Quatorze cents ans avant J.-C. et 116 ans avant la guerre de Troie, un grand peuple, connu sous le nom d'Ombriens ou Ambrons, avait passé les Alpes, au rapport de Thucydide, et avait occupé la moitié de la péninsule. Le nom d'Ombriens était, suivant Pline, celui de toutes les nations qui étaient venues de la Gaule, et dont la première demeure s'étendait à l'orient et à l'occident des Alpes, depuis le Rhin jusqu'à l'Océan.

Cette marche des premiers conquérans de l'Europe occidentale n'a rien d'étonnant : l'histoire nous représente, en effet, les plus anciens habitans de nos contrées comme des Scythes ou Sarmates, sortis de l'Asie en s'avançant vers le Nord, apportant de leur patrie primitive des opinions et des usages qui se retrouvent encore dans les livres de Moïse, dans ceux de Zoroastre et dans ceux des Indiens. L'inclémence du climat, ou l'excès de population, les força ensuite à s'étendre vers le Midi, à une époque où l'ignorance de la navigation livrait encore au silence et à la solitude les beaux climats de l'Italie et de l'Espagne : les Grecs et les Phéniciens arrivèrent enfin dans ces contrées. Les Grecs s'établirent en Italie sous le nom de Thyrréniens : c'est ainsi qu'ils sont désignés dans Hésiode, dans l'hymne d'Homère à Bacchus et dans Pindare. Les Ombriens por-

tèrent indifféremment ceux d'Ausoniens, d'Aborigènes et de Liguriens.

Si l'on pouvait avoir quelques doutes sur l'identité des Liguriens et des Ombriens, il suffirait de jeter les yeux sur un passage de Plutarque dans la vie de Marius, où cet auteur dit que les Liguriens, qui se trouvaient dans l'armée romaine, entendaient la langue des Ambrons ou Ombriens, et les regardaient comme compatriotes. Il paraît certain que les Liguriens étant le même peuple, avaient originairement habité les mêmes contrées. C'est donc entre le Rhin et l'Océan qu'il faut chercher leur berceau. Rufus Avienus rapporte que, repoussés par des nations septentrionales, ils étaient venus s'établir dans les pays situés entre les Pyrénées et les Alpes, pays encore connus aujourd'hui sous le nom de Ligurie, et que c'est de là qu'ils passèrent en Italie. Leur première patrie était traversée par un fleuve nommé *Ligus*, dans Étienne de Bizance. Ce fleuve est très-certainement la Loire, et l'opinion d'Artémidore, qui faisait dériver de leur nom, celui de ce fleuve, assigne évidemment, dans les contrées baignées par la Loire, l'antique demeure des Liguriens.

Ainsi, toutes les fois que les auteurs nous parlent d'Ausoniens, d'Aborigènes, d'Ombriens, de Liguriens et d'Autocthones, ou premiers habitans, il faut entendre par ces mots les Celtes de l'Italie, pris en masse, et considérer comme celtiques, les usages et les opinions que les écrivains latins leur attribuent. Mais ensuite, ces mêmes nations prirent encore d'autres noms, qui ne convenaient qu'à des peuplades particulières, et qui rappelaient ou leur métropole gauloise, ou la nature des contrées où elles s'établirent. Ainsi, on connut des Celtes en Italie sous le nom de Venetes, de Sabins, d'Herniques, de Marses, de Samnites, etc. Qu'on jette les yeux sur les cartes de l'Italie antique, et sur celles du nord de l'Europe, on sera surpris de la quantité de noms semblables, portés par des peuples très-éloignés les uns des autres. C'est ainsi que les Marses, peuples voisins du lac Fucin, se retrouvaient dans la Scythie européenne au rapport d'Hérodote (*lib. IV*) et de Tacite, (*German. lib.* 11). On trouve encore des traces de leur nom dans celui d'Oetemarsen, ville

de Hollande, dans l'Over-Yssel. Ainsi, les Venetes d'Italie portaient le même nom que les venetes d'Armorique. Tite-Live et Strabon placent des Volces ou Volsques dans le Languedoc, et l'on sait qu'il y en avait dans le Latium. Il y avait des *Senones* ou *Semnons* dans les Gaules, sur les bords de l'Yonne, et en Germanie, entre l'Elbe et la Sprée, comme il y en avait en Italie, aux bords du Rubicon, et près du golfe de Tarente. On retrouve le nom d'Umber, fleuve d'Angleterre, dans celui d'Ombrone, fleuve d'Etrurie; et le nom d'Ombri, dans celui d'Embrun, ville de France. Enfin, Ptolemée et Strabon placent des Samnites sur les bords de la Loire, indépendamment des Namnetes. Il dut arriver naturellement alors, ce qu'on a vu dans nos tems modernes, où des navigateurs français, hollandais et anglais, donnaient à leurs colonies les noms de nouvelle France, nouvelle Hollande, nouvelle Zélande, nouvelle Galle, etc. Nous ne pensons pas que l'on puisse attribuer au hasard ces conformités de noms : du moins, l'on ne niera jamais, contre le témoignage de toute l'antiquité, que différentes nations qui avaient leurs homonymes dans le nord de l'Europe, n'aient fait partie de la grande nation Ombrienne, qu'Isidore de Séville (*orig. l.* 9, *c.* 2.) appelle *veterum gallorum propago*, d'après Servius (*Aene. l.* 12.); d'après Solin (*Pol. c.* 2.); et, d'après un ancien scholiaste de Lycophron. J'avoue qu'il est moins facile de prononcer sur l'ancienne langue des peuples de l'Italie, que sur leur origine. L'analogie nous porte à croire qu'ils parlaient la langue gauloise : c'est encore l'opinion d'Isidore de Séville, écrivain, qui vivait au commencement du VII.e siècle; c'est-à-dire, à une époque où l'on conservait beaucoup de monumens historiques que nous avons perdus depuis. Mais quelle était la langue gauloise à l'époque de l'établissement des premières colonies celtiques en Italie? Pour se fixer aujourd'hui sur cette question, il faudrait recueillir avec soin tous les mots cités comme gaulois, par les écrivains grecs et latins; et voir s'ils ne se sont pas conservés avec le même sens, dans les glossaires des langues irlandaise, erse et armoricaine, que l'on suppose communément des dialectes de l'ancienne langue celtique, et que nous pensons avoir été primitivement la même.

que celle des Sarmates. Déjà, plusieurs savans écrivains ont fait de cette recherche l'objet de leurs travaux. Bardetti, le père Barthelemi, auteur d'une savante dissertation sur l'origine de la langue latine; Micali, qui a écrit quatre volumes sur l'état de l'Italie, antérieurement à la puissance romaine, sont les auteurs qui ont le mieux éclairci cette difficulté. Tout en accordant une grande part à la langue grecque, dans la formation de la langue latine, ces écrivains ont reconnu que le Celte ou Breton, modifié par les siècles et par les lieux, était le fond de la langue romaine. Une remarque bien intéressante, c'est que notre langue armoricaine est encore parlée par les paysans de plusieurs contrées de l'Italie, notamment par ceux de l'embouchure du Pô, ancienne patrie des Venetes. Si l'on joint à cette identité de langage entre les Venetes d'Italie et ceux de la Gaule, l'identité de culte, que nous nous proposons de démontrer plus loin, il ne sera plus possible de douter du témoignage de Strabon, qui regarde comme probable, que les Venetes d'Italie étaient originaires de l'Armorique. Mais si, pour résoudre un problême aussi important, on demandait des preuves plus solides que quelques mots épars, ou quelques opinions d'auteurs modernes, nous aurions à offrir à la sagacité des savans versés dans le Celto-breton, un monument d'une autorité bien autrement imposante : ce sont les sept tables de bronze, trouvées en 1456, à Eugubium, ville de l'ancienne Ombrie. Des sept inscriptions qu'elles contiennent, deux sont en caractères latins, et les cinq autres, dans l'ancien caractère grec, que l'on sait être le même que celui des Samaritains et des Gaulois, caractère encore usité dans les Gaules du tems de César, mais que les Gaulois n'avaient point reçu des Grecs. Ils l'avaient tiré de l'Asie, comme ceux-ci, et l'avaient apporté en Europe, quand ils vinrent s'y établir sous le nom de Sarmato-Scythes. Voici la traduction de l'une de ces inscriptions, que l'on a reconnues pour être vraiment celtiques :

Qu'on fasse à Esus un sacrifice avec une truie égorgée; avec un septier de fleur de farine, une urne de vin, et les cuisses d'une génisse : voilà ce qu'il convient d'offrir pour le premier foudre.

Ce monument nous offre plus d'un précieux renseignement sur l'antique Italie. Non-seulement il nous fait voir que l'écriture et la langue des Gaulois y étaient en usage, mais aussi qu'on y adorait Ésus et que la découverte des propriétés du fluide électrique n'était pas inconnue à la plus haute antiquité. Déjà Plutarque, dans son traité de la cessation des oracles, nous avait appris que les Druides savaient faire tomber ou plutôt soutirer la foudre, et Ovide, dans son poëme des Fastes (*Lib. III vers* 311), avait attribué le même talent à Numa, né dans le pays des Sabins et héritier de toute la sagesse druidique. J'ajouterai, en passant, qu'un autre passage de Pline prouve que ces mêmes druides étaient possesseurs d'un instrument qui semblait rapprocher les distances aux regards de l'homme. Préservons-nous donc de l'injuste mépris que quelques modernes superficiels ont voué à des nations qui avaient déjà eu leurs Franklins et leurs Galilées à une époque où l'on suppose vulgairement qu'elles ne savaient pas lire. . . . .

Ces observations nous conduisent naturellement à l'examen des cérémonies et des croyances religieuses, des peuples primitifs de l'Italie; examen d'où va résulter la troisième classe de preuves qui constatent leur identité avec les Celtes, et répandent un nouveau jour sur ceux-ci. D'abord, il est à remarquer que les douze grands dieux de Rome, que l'on regarda plus tard comme les mêmes que les douze principales divinités de la Grèce, eurent primitivement des attributs tout différens et ne portèrent jamais à Rome les noms qu'elles ont dans les poëmes d'Homère. Au contraire, long-tems avant les premières incursions des Romains dans les Gaules, ces contrées adoraient quelques-unes des divinités romaines, qu'elles ne tenaient certainement pas de Rome, puisque Denis d'Halicarnasse (*Ant. Rom. l.* 7) dit que, de son tems, c'est-à-dire du tems d'Auguste, la religion celtique était dans toute sa pureté, et qu'aucun motif n'avait pu décider les Gaulois à innover sur cette matière. Cette nation, dis-je, qui n'avait rien changé au culte de ses pères, adorait Saturne, comme les Romains, et lui immolait des hommes faits; c'est ce qu'affirment Denis d'Halicarnase lui-même (*Hist. lib.* 1),

Varron (*Apud Aug. de civ. lib. VII, c. 19*), et Cicéron (*de nat. deorum lib. III*). Nous voyons également par un passage de Florus (*l. II, c. 4*), que le culte de Vulcain était en vigueur dans les Gaules deux cents ans avant J. C.; puisqu'à cette époque Viridomar fit vœu de consacrer à Vulcain toutes les dépouilles qu'il aurait conquises sur les Romains. Ces passages décisifs auxquels on en pourrait joindre beaucoup d'autres, nous montrent donc les cérémonies et le culte des Romains comme dérivant en partie du système religieux d'un peuple qui les avait précédés en Italie; telle était aussi l'opinion de Cicéron (*de divin.*) à qui ses entretiens avec Dejotarus, roi des Galates ou Gaulois d'Asie, avaient fait penser que la religion des Romains, d'abord semblable à celle des Gaulois, avait été altérée par le mélange des cultes de la Grèce, de l'Egypte et de l'Asie.

Mais comment, après tant de siècles, démêler, dans ce dédale d'opinions vagues et de coutumes superstitieuses, ce qui fut apporté en Italie par les Grecs, de ce qui appartenait réellement à nos ancêtres? Pour suppléer au silence de l'antiquité sur cette matière intéressante, nous n'avons que deux moyens d'investigation. Le premier consiste à chercher, dans la mythologie romaine, tout ce qui diffère essentiellement de celle des Grecs. C'est ainsi que nous assignerons une origine celtique à Janus, Saturne, Faunus, Vertumne, Ops ou la terre, Angerona, déesse du silence, et à tant d'autres divinités que ne connut jamais la Grèce.

En second lieu, nous consulterons l'analogie; et, guidés par elle, nous mettrons au rang des idées septentrionales, toutes les fables grossièrement allégoriques et opposées à l'esprit des riantes fictions de la Grèce. Si l'on veut voir nos conjectures confirmées par les faits, que l'on parcoure les annales des peuples du nord, antérieurement à l'établissement du christianisme, et l'on y retrouvera les plus singulières des superstitions qui caractérisèrent les premiers Romains. Nous allons en citer un exemple: Les oracles de Faunus se consultaient dans des bois sacrés où l'on dormait sur les peaux des victimes nouvellement écorchées. Cette superstition existait encore au VIe siècle chez les mon-

tagoards écossais qui lui donnaient le *nom de taghairm*. On enveloppait un homme dans la peau d'un taureau nouvellement égorgé, et on le déposait près d'une cascade, au fond d'un précipice, ou enfin dans tout autre lieu propre à ne lui inspirer que des pensées d'horreur. Cet homme cherchait ensuite à recueillir les impressions qu'il avait reçues et qui passaient pour autant d'inspirations des divinités du lieu où il avait été consulter l'oracle.

Pour peu que l'on médite sur le caractère et l'état des peuples celtes, on n'aura pas de peine à se faire une idée de l'esprit de leurs institutions religieuses, conformes à leur courage féroce et au besoin de lutter sans cesse contre une nature qu'une longue civilisation n'avait pas encore domptée. Long-tems habitans des forêts, c'était encore dans les forêts qu'ils établissaient la demeure de leurs dieux; car l'homme a de tout tems prêté ses besoins et ses habitudes au créateur. Cette observation d'une vérité incontestable est le fondement et la clef d'un grand nombre de lithurgies anciennes et modernes. En effet, si l'homme a offert des sacrifices humains, c'est qu'il a été lui-même chasseur d'hommes et anthropophage; devenu pasteur, il offrit des génisses et des agneaux; enfin, les offrandes de fruits et de productions végétales n'ont certainement été présentées que par des peuples agricoles. Chez ceux qui ne se mêlèrent point avec les nations policées, l'empreinte de la vieille barbarie subsista, et les mœurs ne s'adoucirent jamais. Tel fut le sort de tous les Celtes du nord de l'Europe. Il en arriva autrement chez ceux d'Italie, qui se mêlèrent avec les Grecs, et qui, joignant à leur courage inné, les arts transmis par le peuple le plus ingénieux qui ait jamais existé, devinrent les conquérans et les législateurs de l'univers. Il parut d'ailleurs chez eux un grand homme qui, quoique Celte, eut assez de génie pour modifier les usages de ses ancêtres et leur donner un caractère plus en harmonie avec les besoins de la civilisation. Ce législateur, dont le génie a eu tant d'influence sur la destinée des Romains, fut Numa Pompilius.

On sait que ce prince était Sabin; mais, quand même son origine nous serait cachée, il serait impossible de la méconnaître en lisant toutes les particularités que

les anciens nous ont laissées sur son compte. La seule épithète de chevelu, *intonsus* qu'Ovide lui donne et qui appartenait à toutes les peuplades liguriennes, comme nous le voyons par un vers de Lucain et par une épigramme de Martial, nous rappelle déjà un des principaux traits de la physionomie des Celtes. On sait que l'usage de conserver sa chevelure avait été apporté d'Asie par ces peuples, que ceux des Juifs qui conservaient la leur comme Samson et Saint-Jean-Baptiste étaient nommés *Nazaréens* ou chevelus, et que ce ne fut qu'au commencement de la troisième race des Rois Français, que cette marque distinctive cessa d'être adoptée chez les grands de notre nation. Micali a remarqué que la plupart des figures qu'on retrouve sur les monumens étrusques, se distinguent par cet attribut.

Numa, souverain d'une nation naturellement belliqueuse, crut devoir mettre toute son attention à lui donner des institutions pacifiques et à tempérer la violence de ses mœurs. Il commença par abolir les sacrifices humains, en employant pour cet effet un stratagême que lui fournit la nymphe Egérie, ou plutôt sa philantropie éclairée; mais, comme il eût été imprudent d'innover sur un article aussi important sans faire prendre le change à une nation aussi barbare que superstitieuse, on substitua, aux victimes, des mannequins d'osier que les vestales précipitaient dans le Tibre du haut du pont Milvias. (*Lact. de fals. rel.*, *l.* 1, c. 21.)

Les Celtes, de même que les Juifs et les Perses, avaient en horreur le culte des images, et ne se permettaient même pas de tailler les autels de leurs dieux. Aussi, suivant Plutarque, Numa *défendit il aux Romains de croire que Dieu eust forme de beste ou d'homme : de sorte qu'en ces premiers temps-là il n'y eust à Rome image de Dieu ni peinte, ni moulée* (1). Les druides n'écrivaient point leurs dogmes; ils ne les confiaient qu'à la mémoire de la jeunesse. Numa, législateur d'une na-

(1) La seule pratique des arts du dessin signale comme une nation étrangère aux Celtes celle des Étrusques : les recherches de l'abbé Lanzi ont prouvé, d'ailleurs, que ces peuples étaient originaires de la Grèce.

tion qui n'était pas entièrement celtique, se crut obligé d'écrire ses institutions pour les faire connaître à ceux de ses sujets d'origine grecque; mais il s'en répentit ensuite, et, *pour ce que de son vivant,* dit encore Plutarque, *il avait enseigné aux prestres la substance de tout ce qui estuit contenu dedans, il voulut que les tables sacrées qu'il en avait escrites fussent ensepvelies avec son corps, comme n'étant pas raisonnable que choses si sainctes fussent gardées par lettres et escrisptures mortes.*

Nous savons par Solin que, chez les Celtes, il y avait des druidesses gardiennes du feu sacré, antique emblême de la divinité. Selon cet auteur et selon Hyde (*de Pers. rel.*) il y avait des vestales dans plusieurs endroits des Gaules, et dans le comté de Kildar, en Islande. Numa les introduisit à Rome, et les rendit héritières de l'antique vénération dont jouissaient les prêtresses des Celtes. Comme celles-ci, les vestales portaient les cheveux longs, et on leur rendait, à Rome et dans tout l'empire, des honneurs que n'obtenaient pas même les premiers magistrats de la république. Elles gardèrent si fidèlement le dépôt de l'ancienne religion du Nord, qu'après la défaite des Teutons par Marius, les femmes de ces barbares, pleines de confiance dans les ministres d'un culte qui était encore le leur, demandèrent à entrer au service des vestales. On lit dans Plutarque que cette demande leur ayant été refusée, elles écrasèrent leurs enfans contre des pierres, et que le lendemain on les trouva elles-mêmes sans vie et baignées dans leur sang. Si l'on veut se rendre raison de l'étonnante vénération que les Romains, d'ailleurs accoutumés à traiter despotiquement les femmes, témoignaient aux vierges de Vesta, il faut se souvenir qu'il existait chez les Celto-Scythes une opinion, jadis apportée d'Asie; c'est que la divinité s'incarnait de tems en tems dans quelques-unes des femmes de leur nation. Telle fut sans doute la cause qui fit confier à des vierges le feu céleste, originairement destiné à consumer toutes les victimes offertes à la divinité. Si cette opinion se perdit à Rome, elle n'en fut pas moins l'origine de l'institution des vestales, de même qu'elle fut dans les Gaules la source du grand respect qu'on eut pour les *Gauna*, les *Velleda*, les *Aurinia*, dépositaires d'une autorité entièrement théocratique.

On sait que l'on attribuait à ces femmes le don de pré-

dire l'avenir, et que la politique des empereurs romains tira souvent un grand parti de la confiance qu'elles inspiraient. Chez les peuples celtiques de l'Italie, cette prérogative se maintint long-tems parmi les femmes, et Horace, né chez les Sabins, avoue lui-même qu'il s'était fait dire la bonne aventure par une magicienne de cette nation. (*Sat.* 9, *lib.* 1.)

Nous venons de voir les druidesses introduites à Rome par Numa, sous le nom de vestales; nous allons remonter à une époque beaucoup plus reculée, et chercher quel rôle ces mêmes prêtresses remplissaient déjà en Italie, long-tems avant que les plus anciennes colonies grecques se fussent établies dans cette contrée. Cette digression, en nous donnant des lumières sur les mœurs des premiers habitans de l'Italie, aura le plus l'avantage de confirmer l'observation de Denys D'Halicarnasse sur l'immuable attachement des Celtes à leur religion primitive. C'est au père de la poësie héroïque que nous emprunterons le fil qui nous conduira à travers les ténèbres de ces tems reculés. Si ce peintre, aussi sublime que fidèle, n'a nulle part nommé les Celtes dans ses ouvrages, on ne peut néaumoins douter qu'il n'ait eu des renseignemens assez exacts sur leurs mœurs et leur religion. Les austérités attribuées dans l'*Iliade* aux Selles de Dodone, qu'on sait avoir été des druides, les éloges donnés dans le même poëme aux Scythes galactophages, les plus justes des hommes, avaient déjà fait soupçonner à Origène les notions d'Homère sur cette matière ; mais c'est surtout par un examen détaillé de l'épisode de Circé, dans l'*Odissée*, que nous nous convaincrons de la scrupuleuse exactitude avec laquelle ce grand poëte avait répété les récits des navigateurs de son siècle sur les peuples occidentaux. Instruit de l'origine et du caractère sacerdotal de Circé, il nous sera facile de fixer le berceau de la féerie moderne et du merveilleux de nos anciens romans épiques, merveilleux reproduit, avec un coloris si brillant, dans les ouvrages du Tasse et de l'Arioste. Nous nous convaincrons que cette sœur aînée d'Alcine et d'Armide n'est point un être purement imaginaire, et que c'est dans les dogmes de la religion druidique qu'il faut chercher le type des plus ingénieuses fictions de la poësie héroïque.

Trois poëtes grecs ont fait de Circe l'objet de leurs chants : Homère, Onomacrite, auteurs du poëme attribué à Orphée, et Apollonius de Rhodes. Ces auteurs ne sont d'accord ni sur le séjour où ils la placent ni sur l'époque où ils la font vivre. Je ferai voir la cause de ces différences, après quoi je comparerai, aux notions d'Homère sur l'Occident, les connaissances plus précises qu'en eurent les Romains, et même les traditions populaires et les usages encore existans aujourd'hui chez nous. C'est par ce parallèle intéressant que j'espère prouver, qu'en traçant le portrait de cette magicienne, Homère nous a représenté fidèlement les druidesses des anciens Celtes.

Dans une dissertation sur l'origine des peuples de l'Armorique et du pays de Galles, (voyez la 25.e livraison du Lycée), j'ai montré la Colchide et les régions voisines du Causase comme le point de départ des peuplades Sarmatiques qui, les premières, vinrent habiter les solitudes baignées par l'Atlantique. On ne s'étonnera donc plus si Homère, d'accord en cela avec Onomacrite, Apollonius de Rhodes et Diodore de Sicile, fait naître en Colchide cette magicienne que nous retrouverons dans les Gaules et en Italie. Cela signifie simplement que le culte des Sarmates, ce culte qui avait pour prêtresses des Médée et des Circé, fut porté par ces peuples dans toutes les contrées où ils formèrent des établissemens. Aussi, sans nous arrêter à la question de savoir si l'on doit considérer Circé comme un être réel ou fabuleux, nous nous attacherons à faire voir que, partout où l'histoire place des Sarmates ou des Celtes successeurs des Sarmates, l'antiquité nous montre également une Circé revêtue de tout le pouvoir et de toute la vénération dont les Celtes entouraient leurs prêtresses, regardées, même de leur vivant, comme des divinités ainsi que l'a remarqué Tacite. Celle d'Homère à qui Euripide donne, dans un fragment de ses Troyennes, l'épithète de *ligurienne*, appartenait bien évidemment aux Liguriens venus de la Gaule en Italie. En effet, Virgile et Horace lui donnent le nom de Marica, c'est-à-dire qu'ils la font naître parmi les Mariciens, peuplade ligurienne suivant Pline, le naturaliste, qui, dans des tems reculés, fonda Pavie, et donna son nom à Marengo

et au bourg nommé, encore aujourd'hui, *Pietra di Marici*, à cause d'une pierre ou monument druidique qui s'y voit encore de nos jours.

J'ai dit qu'Homère, Onomacrite et Apollonius ne se sont accordés ni sur l'époque où Circé a vécu, ni sur le séjour qu'ils lui assignent. En effet, ces deux derniers la font contemporaine des Argonautes dont l'expédition remonte, suivant Larcher, à l'an 1350 avant notre ère, c'est-à-dire à 80 ans au moins avant la prise de Troie et les voyages d'Ulysse en Italie. D'un autre côté, Onomacrite, d'accord avec Diodore de Sicile, fixe la demeure de Circé dans une île déserte de l'océan occidental. En effet, suivant Onomacrite, Jason, après avoir pénétré dans l'océan, en remontant un fleuve qui s'y jetait, vogua vers le midi, arriva à l'île de Peuceste que Camden croit être la Grande-Bretagne, et de là, poursuivant sa route au sud-est, il vint aborder dans l'île de Circé, vis-à-vis le *pays des Liguriens*, à peu près dans l'endroit où Pomponius Mela place l'île de Saine. Après avoir inutilement conjuré Circé de le purifier du meurtre d'Absyrthe, Jason se rembarqua, parvint aux colonnes d'Hercule et rentra dans la méditerranée. Au contraire, Apollonius, d'accord avec Homère sur la demeure de Circé, la place comme lui dans une île de la mer d'Ausonie.

Que conclure de tout ceci, sinon qu'il a existé deux Circé dans des lieux et des tems différens et qu'Apollonius a confondu la demeure de la première avec la demeure de la seconde. Théodotion, auteur très-ancien, perdu aujourd'hui, mais que Bocace avait pu consulter, assurait en effet qu'il y en avait eu deux. J'irai plus loin encore et je dirai que ce nom de Circé qui, dans les langues orientales, signie *perdre*, *détruire* (1), à cause du pouvoir d'exciter des tempêtes, attribué à ces magiciennes, était le nom par lequel les auteurs de l'antiquité la plus reculée désignaient les prêtresses des Celtes. En effet, la Circé d'Homère, d'Onomacrite et d'Apollonius, passait pour être née en Colchide où nous savons, par Strabon et Eustathe (sur Denys le Périégète) que les anciens plaçaient des Liguriens et

(1) *Kirkar*, diruere, perdere. En langage gallois, *Cyrch* signifie impetus, incursus, irruptio.

des Cimmériens. La même Circé avait habité ensuite, suivant Onomacrite et Diodore, une île de l'océan Atlantique, vis-à-vis une contrée nommée *Terre des Liguriens*. D'autres auteurs, comme Homère, Apollonius et les écrivains latins, la faisaient habiter chez les Liguriens d'Italie. Hésiode qui en fait une vierge hyperboréenne, mariée à Hercule, insinue qu'elle avait demeuré dans les îles d'Hières, voisines de la Ligurie génoise; car ce sont évidemment ces îles, nommées depuis Stœcades, qu'il a en vue quand il dit que Latinus et Adrius, tous deux fils de Circé, régnaient ensemble sur les Tyrrheniens *loin de la solitude des îles Sacrées*. Le nom d'Hières vient en effet du grec ιεραι, sacrées, épithète donnée à toutes les îles habitées par ces prêtresses, comme on le voit par le nom de *Sena*, qui signifiait aussi Sainte ou Sacrée. Ajoutons au catalogue des lieux où l'antiquité place des Liguriens, les rivages de l'Èbre et du Bétis en Espagne. Étienne de Bizance et Aviénus nomment *Ligustica* le canton où ils s'établirent. On y connaissait aussi le nom de Circé. Muratori rapporte une inscription trouvée, de nos jours, dans cette contrée : inscription qui remonte au tems de Marc-Aurèle, et où l'on donne à Circé l'épithète de très sainte, *sanctissimæ*. La conséquence naturelle de tous ces faits, c'est qu'il existait comme nous l'avons dit des magiciennes du nom de *Circé* partout où il y avait des Liguriens, ou, pour mieux dire, des Sarmates, connus depuis sous le nom de Celtes.

Après avoir applani les difficultés que présentent les contradictions des anciens sur le siècle et le séjour de *Circé*, et avoir montré que ce nom était générique et appartenait aux druidesses, il convient de rechercher quel caractère et quelles fonctions Homère et les auteurs des Argonautiques leur attribuent. Il paraît que c'est à l'époque du voyage des Argonautes que les premières notions que l'on eut sur ces prêtresses parvinrent dans la Grèce. Cette célèbre expédition, racontée par tant de poëtes et d'historiens que l'on ne saurait la regarder comme entièrement fabuleuse, avait donné aux Grecs les renseignemens les plus exacts que l'on pût avoir alors sur les nations occidentales de l'Europe. Les Argonautes avaient, à ce que l'on croit, pénétré jusque dans l'Océan :

il restait même sur nos côtes, au siècle de Diodore de Sicile, des souvenirs de leur expédition ; puisque cet historien (lib. III) rapporte que, de son tems, on y adorait encore Castor et Pollux, qui avaient été du nombre des Argonautes. Une remarque digne d'attention, c'est que cette entreprise fut protégée par les prêtres de Dodone. Ces prêtres, établis en Épire à une époque bien antérieure aux plus anciennes colonies des Phéniciens et des Egyptiens dans la Grèce, immolaient des victimes humaines dans une antique forêt de chênes, et pratiquaient toutes les cérémonies du druidisme. Ce furent eux qui fournirent le mât prophétique du navire *Argo*, et qui recommandèrent à Jason, à son retour de Colchide, d'aller se faire purifier du meurtre d'Absyrthe dans l'île de Circé. Les Argonautes, arrivés au port fameux d'Æa, « aperçurent sur le rivage Circé, occupée d'une cérémonie religieuse, qui se purifiait dans les eaux de la mer. » Mille monstres différens marchaient sur ses pas, comme » un troupeau qui suit son pasteur. Leurs corps, bizarre » assemblage de l'homme et de la bête, ressemblaient à » ceux qui sortirent autrefois du limon de la terre, lors» qu'elle n'avait pas encore été comprimée par l'air, ni » desséchée par les rayons du soleil, et que les espèces, » distinguées depuis par le tems, étaient encore con» fondues. » (Apoll. lib. IV.)

Le commencement de ce passage attribue à Circé des fonctions qui en font bien évidemment une prêtresse. Une femme, que des navigateurs viennent trouver de si loin pour se faire absoudre d'un meurtre, devait être nécessairement revêtue d'un caractère sacré. Nous sommes donc déjà portés à soupçonner, dans le merveilleux qu'on lit ensuite, quelque emblême mystérieux, particulier au culte dont cette prêtresse était le ministre. Homère nous fait une peinture semblable des êtres qui environnent sa demeure. Il la représente aussi, habitant un palais situé dans une épaisse forêt de chênes, où les compagnons d'Ulysse trouvèrent des lions, des loups et autres animaux féroces apprivoisés par les enchantemens de cette magicienne. Mais le même poëte qui, comme tous les autres auteurs, nous donne Circé comme fille du Soleil, nous fait de plus pressentir qu'elle en était prêtresse ; car le dernier conseil qu'il prétend qu'elle

donna à Ulysse en le congédiant, fut d'épargner les troupeaux de ce dieu qui paissaient dans l'île de Thrinacia. Ces troupeaux consistaient en brebis et en génisses; chaque espèce de bétail était partagée en 7 troupeaux de 50 animaux chacun : ce qui formait le nombre 350, égal à celui des jours de l'année, telle qu'elle fut en Italie jusqu'au tems de Numa. Ce nombre ne variait jamais, circonstance qu'Homère exprime en disant que leur race ne multiplie ni ne diminue, et qu'elle jouit d'une jeunesse éternelle. Les monumens anciens représentent Circé avec une couronne radiale, dont les douze rayons étaient l'emblême des douze mois de l'année. C'est à ce trait caractéristique que font allusion Onomacrite, quand il parle de la tête rayonnante de Circé, et Virgile qui, décrivant la marche de Latinus, fils de cette druidesse, s'exprime en ces termes : « *Latinus, dans un pompeux appareil, est porté sur un char attelé de quatre chevaux; sur sa tête brille une couronne, formée de douze rayons d'or, symbole du Soleil dont il est descendu.* (*Enéide*, lib. XII, vers 161 et suiv.)

Nous voici maintenant en état de pénétrer l'allégorie que nous présentent les métamorphoses dont il a été question plus haut. En effet, si les druidesses de l'ancienne Italie étaient des prêtresses du Soleil, elles devaient célébrer la fête de cet astre, en pratiquant les cérémonies usitées en pareil cas chez les anciens Celtes. Or, on sait que les Gaulois fêtaient le retour du Soleil vers notre hémisphère en empruntant la figure de toutes sortes d'animaux, surtout de ceux qui avaient donné leur nom à quelques constellations. Cette mascarade, apportée en Italie, dès le tems des premières colonies celtiques, donna naissance aux saturnales, et s'est maintenue en Europe jusqu'à nos jours. Seulement l'époque où elle a lieu a un peu varié. Elle fut de tout tems proscrite, comme un reste du paganisme, par les pères de l'église. Si *quelqu'un*, dit un ancien rituel d'Angers, *s'est déguisé, aux calendes de janvier, en cerf ou en bœuf, qu'il fasse une pénitence de trois ans; car il a accompli une œuvre diabolique*. On sent que d'un déguisement à une métamorphose, il n'y a pas loin pour les poëtes, surtout pour les poëtes abusés par les récits exagérés des navigateurs; et l'on remonte aisément à la

source du merveilleux qui nous étonnait dans la peinture de la puissance de Circé.

Ce qui achève de nous convaincre de la vérité de cette explication, c'est que les druidesses des îles ou des promontoires de la Gaule, douées, comme Circé, suivant Pomponius Mela, du don des métamorphoses, étaient aussi des prêtresses du Soleil.

C'est au mont Saint-Michel et dans les îles voisines de l'Armorique que demeuraient les druidesses sur lesquelles les anciens nous ont laissé le plus de renseignemens. Celles du mont Saint-Michel, nommé autrefois le mont Belin, présidaient au culte d'un dieu qu'Ausonne nomme Belenus et que l'on doit regarder comme le même qu'Apollon ou le Soleil. Indépendamment d'un passage de Jules Capitolin, qui affirme cette identité, nous avons pour l'établir, dans le trésor de Gruter, deux inscriptions, où l'on voit accolés les noms d'Apollon et de Belenus. Ces inscriptions trouvées à Acquilée, ville du pays des Venètes Italiens, ont de plus l'avantage de confirmer l'opinion de Strabon, en prouvant que ces peuples, outre la langue de leurs ancêtres, en avaient encore apporté la religion en Italie. Je rappellerai en passant, à mes lecteurs, que la ville d'Adria, située comme Aquilée dans le pays de ces Venètes, reconnaissait pour fondateur Adrius, fils de Circé, suivant Hésiode.

Mais ce n'est pas seulement dans l'Armorique et vers l'embouchure du Pô, que l'antiquité éleva des autels à Belenus : c'était encore l'une des divinités du Latium ; c'est-à-dire d'un pays dont Homère et les auteurs Latins font le séjour de Circé, d'un pays qui tirait son nom d'un prince qu'Hésiode suppose issu, comme Adrius, de cette enchanteresse. *Antoine del Re* (antiquités de Tivoli) cite les deux vers suivans de Quintus Siculus, gravés sur un marbre trouvé à Tivoli :

Antinoo et Beleno par ætas formà que par est.
Car non Antinoüs sit quoque qui Belenus ?

Il est facile de reconnaître, dans ce distique, un hommage inspiré par le désir de flatter Adrien, en comparant son favori à Belenus, représenté sous les traits d'Apollon, c'est-à-dire du plus beau des dieux. J'avoue, néanmoins, que je ne crois pas le nom de Belenus d'une grande antiquité. Je n'y vois qu'une altération d'un nom

beaucoup plus ancien que les Gaulois donnaient au Soleil. C'est, en effet, sous celui de Janus ou de Bol Janus, c'est-à-dire *Janus orbis*, que les Nampètes et d'autres peuples Gaulois adoraient cet astre. La manie de faire cadrer le nombre des jours de l'année avec la valeur numérique des lettres qui composent le mot de Belenus, décida sans doute les Grecs de Marseille à substituer le nom moderne à l'ancien. En effet, en additionnant les nombres représentés par les lettres qui forment Βελενος, on a le nombre 365, qui ne fut reconnu qu'assez tard pour être celui des jours de l'année. Comme je l'ai dit plus haut, il est à croire que ce fut sous le nom de *Bol Janus*, ou simplement de Janus, que les anciens Liguriens adoraient le Soleil, dans la Gaule et en Italie. Nous sommes conduits à cette induction par plusieurs raisons puissantes. D'abord, le Janus des Latins avait une origine gauloise, suivant Lactance, et les Grecs n'en avaient aucune connaissance.

Tibi par nullum Graecia numen habet.

La Grèce n'a aucune divinité qui te ressemble,

A dit Ovide, (Fastes. lib. 1.) En second lieu, c'était la plus ancienne divinité du Latium. C'est pour cela même que son temple était ouvert pendant la guerre et fermé pendant la paix, les habitans du pays ayant conservé l'usage de le laisser toujours accessible dans les tems de péril aux supplications des hommes. Troisièmement, enfin, le Janus des Latins était le même que le Soleil. Deux passages d'Horace le prouvent :

Matutine pater, seu Jane libentius audis

. . . .

carminis esto

principium.

Et dans un autre endroit :

Jane pater, clare, clare cum dixit Apollo.

Il n'est pas étonnant, d'après cela, que tous les mythologues Romains, aient fait Circé contemporaine de Janus, ou de l'introduction de son culte en Italie par les Celtes. Il ne l'est pas davantage qu'Homère, qui ne le connaissait que par des attributs semblables à ceux du Soleil, ne lui ait donné que le nom par lequel les Grecs de son tems désignaient cet astre. J'ajouterai à ces remarques que les Grecs mêmes, long-tems avant

Homère, avaient avec les Gaulois des relations indirectes, qui devaient leur donner quelques connaissances du culte que ces peuples rendaient au Soleil. On sait que l'ambre était connu dans la Grèce dès le tems du siège de Troie. Homère, si fidèle observateur du costume, en fait donner un collier par Eurymaque à Pénélope. Cette substance, désignée alors par le nom d'*electrum*, qui est aussi donné au Soleil (Il. lib. III), avait sans doute, à cause de son origine et de son nom, fait imaginer quelques-unes des circonstances de la fable de Phaëton, connue dès le tems de Pherecydes. Les Venètes de l'embouchure du Pô se procuraient, par leurs relations avec les Venètes de l'Armorique, l'étain des Cassitérides et le succin de la mer Baltique, sur les bords de laquelle demeuraient d'autres Venètes ; et ces précieuses marchandises étaient ensuite portées en Grèce et en Asie, par les Phéniciens, les seuls navigateurs marchands de ces tems reculés.

Nous venons de prouver que les prêtresses du mont Belin professaient le même culte que Circé. Il serait intéressant de s'assurer si les vierges de l'île de Saine étaient aussi consacrées au Soleil. Pomponius Mela ne le dit point. Voici comme il s'exprime sur ces druidesses (Desit. orb., lib. 3, c. 6) « L'île de Saine est sur la côte des Ossismiens ; ce qui la distingue particulièrement, c'est l'oracle d'une divinité gauloise. Les prêtresses de ce dieu gardent une perpétuelle virginité : elles sont au nombre de neuf. Les Gaulois les nomment Senes. Ils croient, qu'animées d'un génie particulier, elles peuvent, par leurs vers, exciter des tempêtes et dans les airs et sur la mer ; prendre la forme de toute espèce d'animaux, guérir les maladies les plus invétérées, prédire l'avenir : elles n'exercent leur art que pour les navigateurs qui se mettent en mer dans le seul but de les consulter. »

On voit déjà quelques points de contact entre ces prêtresses et les Muses. Comme celles-ci les Senes étaient au nombre de neuf, étaient vierges et possédaient le don des vers et celui de prédire l'avenir ; on a donc lieu de soupçonner que la divinité gauloise, qui les inspirait, était la même que celle qui présidait aux concerts des muses ou camènes des Romains. La puissance que nos prêtresses armoricaines exerçaient sur les élémens

s'accorde d'ailleurs à merveille avec l'idée que les Romains et les anciens Namnètes nous ont laissée de leur Janus. Suivant Macrobe, Marcus Messala, qui avait été cinquante ans augure, et qui devait avoir des notions assez nettes sur Janus, *lui attribuait la force demiourgique, qui agit dans le monde visible : il en faisait le feu élémentaire et générateur des corps, qui circule dans les cieux, et brille dans les astres et spécialement dans le Soleil.* Les Namnètes nous ont fait connaître leur Janus, sous des traits à peu près semblables. On conservait autrefois, dans la bibliothèque des ducs de Retz, au château de Machecoul, un manuscrit curieux, dont le père Albert de Morlaix a eu connaissance, et qu'il cite en son Catalogue des Evêques de Nantes (Hist. des Saints de Bret. tom. II).

On y voyait le dessin d'une médaille représentant Boul-Janus avec trois faces, toutes trois renfermées dans un triangle, autour duquel étaient gravées les trois lettres A. N. Ω. Le dieu, assis sur un globe, pressait d'un pied la terre, et, de l'autre, l'Océan. Il avait les bras élevés vers le ciel : sa main droite lançait la foudre, et l'autre bouleversait les nuages. Voilà, sans contredit, des attributs parfaitement convenables au Janus de Messala et à la divinité dont les ministres *excitaient des tempêtes sur la terre et sur la mer*, et avaient la connaissance du passé, du présent et de l'avenir, figurés par les trois lettres A. N. Ω. Les prêtresses de l'île de Saine ont d'ailleurs beaucoup d'autres ressemblances avec la Circé d'Homère; car celle-ci met les vents à la disposition d'Ulysse comme le faisaient les Senes à l'égard des navigateurs. Elle est de même versée dans la connaissance des plantes et dans l'art de composer des chants magiques. Il résulte de tout ceci une conséquence intéressante pour la connaissance de nos antiquités, c'est qu'à l'époque où les anciens placent l'expédition des Argonautes et l'existence de Circé dans une île de notre Océan, c'est-à-dire 1350 ans avant Jésus-Christ, le culte de Janus existait déjà dans l'Armorique et chez les Liguriens Namnètes. M. Athénas, dans un savant mémoire sur la cathédrale de Nantes, a fait voir que cette église avait été construite sur l'emplacement d'un ancien temple de Janus, détruit en vertu des édits de Constantin, par l'évêque

Eumelius. Ce temple, dont une partie existe encore et forme la partie souterraine de l'édifice moderne, ne changea de destination qu'avec les précautions employées par les premiers propagateurs du christianisme ; c'est-à-dire que l'on choisit pour remplacer Janus celui de tous les personnages célèbres dans les fastes chrétiens qui se trouva avoir le plus de rapports avec le dieu détrôné. Ces rapports sont sensibles : Janus présidait aux portes du ciel dont il portait les clefs : la plus ancienne monnaie romaine où il était représenté portait pour revers un vaisseau. De là l'expression des enfans dans leurs jeux, *aut capita aut navia* ; les têtes ou les vaisseaux. Tels sont aussi les attributs de Saint-Pierre ; il est remarquable que ces mêmes insignes aient servi d'armoiries aux deux villes de Nantes et de Rome, avec cette différence que Rome a choisi les clefs, et Nantes le vaisseau. Ces deux villes ont dédié des temples à Saint-Pierre, précisément dans les lieux où Janus fut adoré dans les siècles les plus reculés. On vient de voir que l'église de Saint-Pierre de Nantes avait été construite sur les débris du temple de Janus, et l'on sait qu'outre Saint-Pierre de Rome, sur le Vatican, il existe dans la même ville une autre église de Saint-Pierre, bâtie sur le Janicule, à l'endroit même où l'on prétend que cet apôtre fut martyrisé. Nous ne terminerons pas ce que nous avions à dire de Janus sans éclaircir une difficulté que fait naître un passage de Strabon sur les Namnètes. Cet auteur prétend qu'il y avait chez eux, de son tems, un temple de Bacchus très renommé. Il paraîtrait que Strabon a confondu Bacchus avec Janus. Cette erreur ne paraîtra pas étonnante à ceux qui ont étudié le système mythologique des anciens. En effet, suivant Macrobe, le soleil ou Janus prenait le nom de Bacchus, quand on n'examinait que ses effets dans notre atmosphère, son influence sur les plantes et les animaux qu'il réchauffait et qu'il vivifiait. Aussi, Plutarque dit-il (*de ει apud delp.*) que Bacchus avait autant de droits à Delphes qu'Apollon lui-même.

La patrie et la profession de la Circé d'Homère étant éclaircies, il est curieux d'examiner jusqu'à quel point les circonstances de l'épisode où ce grand poète la met en action s'accordent avec ce que nous savons de l'histoire

et de la religion des Celtes. Comme Velléda que Tacite nous représente sans cesse enfermée dans une tour pour se dérober à la vue des hommes, Circé vit retirée avec ses nymphes dans un palais qu'entoure une sombre forêt. Ce n'est qu'avec le secours d'une plante mystérieuse qu'on peut braver cette magicienne, et c'est en déployant ce courage féroce, qui plaisait tant aux femmes des Celtes, que l'on parvient à lui inspirer de l'amour. Cette plante donnée par Mercure à Ulysse ne rappelle-t-elle pas d'ailleurs, ainsi que le rameau donné à Enée par la Sybille dans une circonstance pareille, le gui des Gaulois, si efficace pour conjurer les sortiléges? Virgile nous met lui-même sur la voie. *Ainsi*, dit-il, *durant l'hiver, on voit le gui dans les forêts déployer ses feuilles nouvelles et ses fruits dorés sur le tronc étranger qui le nourrit.* Tel paraissait le rameau d'or *sur un chêne touffu; ainsi frémissaient ses feuilles légères agitées par le zéphyr.* (Trad. de Binet.)

En général, les prêtres gaulois, par des raisons politiques qu'il n'est pas difficile de pénétrer, interdisaient autant que possible au vulgaire l'entrée des bois sacrés qui leur servirent de demeure, et de sanctuaire à leurs divinités. Cicéron nous apprend que, de son tems, Circé avait à Minturne, sur les bords du Liris, un bois sacré d'où il était défendu de rien laisser sortir de tout ce qui était une fois entré. Enfin, nous voyons cette fée, car c'est le nom qui lui est donné dans Justin, de même que les fées de l'île de Saine, vendre du vent aux voyageurs, composer des chants magiques, et s'occuper de la recherche des propriétés des plantes. Mais, ce qu'il y a peut-être de plus remarquable dans l'épisode qui nous occupe, ce sont les détails sur les Cimmériens et sur le voyage qu'Ulysse fit chez ces peuples pour consulter l'ombre de Tirésias. On s'aperçoit d'abord, par le récit d'Homère, qu'il a voulu parler d'une nation dont la demeure devait être très-septentrionale par rapport à l'Italie et à la Grèce. « Durant un jour entier, dit Ulysse » aux Phéaciens, sont tendues les voiles du vaisseau qui » franchit l'empire des ondes; et lorsque le soleil disparaît et que les ténèbres de la nuit se répandent, nous » touchons à l'extrémité de la mer. Là sont les habitations des Cimmériens, toujours couvertes d'épais

» nuages et d'une profonde obscurité. Jamais le dieu du
» jour n'y porte ses regards : soit qu'il gravisse le sommet
» de la voûte étoilée, soit que son char descende des cieux
» et roule vers la terre, une éternelle nuit enveloppe de
» ses voiles funèbres les malheureux habitans de ces
» contrées. »

On ne saurait admettre l'opinion des commentateurs qui placent les Cimmériens auprès de Cume, dans la Campanie. S'ils avaient été voisins du promontoire de Circé, Homère n'aurait pas fait dire à Anticlète, que de grands fleuves, des torrens redoutables et l'immense Océan séparaient les humains du séjour des morts. Ulysse n'aurait eu qu'à suivre la côte, pour aller de Circéï à Bayes, qui n'en est qu'à peu de distance. On observera aussi qu'Homère désigne, par un même mot, le lieu où se couche le Soleil et la demeure des ombres. Ainsi, l'Erèbe, où l'on pénétrait par le pays des Cimmériens, devait être au nord-ouest de l'Italie. Aussi, plusieur auteurs anciens, tels qu'Hésiode, Euripide et Plutarque, s'accordent-ils à placer dans l'Océan occidental, les îles où les premiers Grecs, abusés d'ailleurs par les récits exagérés des navigateurs de Sidon, ont cru que les ames des morts étaient transportées. Tretzès, dans son commentaire sur Lycophron, dit que ces îles des morts ou des héros étaient les îles britanniques. La difficulté du problême est de savoir s'il y a jamais eu des Cimmériens dans la Grande Bretagne ou dans les Gaules. Heureusement, l'histoire nous fournit des renseignemens qui cadrent parfaitement avec ces anciennes traditions. Les peuples du Caucase, connus sous les noms de Cimmériens ou Cimbres, paraissent avoir occupé d'abord les régions les plus septentrionales de l'Europe, où ils donnèrent leur nom à la Chersonèse Cimbrique. Mais long-tems avant le siècle d'Homère, chassés de ces contrées par des inondations ou par de nouvelles invasions des peuples asiatiques, ils s'étaient avancés des bords de l'Océan jusqu'au milieu de la Germanie. Macrobe, qui répète le sentiment de Posidonius, voyageur célèbre, contemporain de Marius, dit que ces peuplades, recevant toujours de nouveaux renforts, finirent par occuper tous les pays qui s'étendent depuis le *Pont-Euxin* jusqu'à l'Océan.

Leur arrivée dans les Gaules fut sans doute l'époque où les Liguriens quittèrent les bords de la Loire, pour aller habiter les côtes de la Méditerranée. Quoi qu'il en soit, le mélange des Cimbres avec les Germains, les Gaulois et les Bretons insulaires, dut faire souvent confondre tous ces peuples entr'eux. Ptolémée affirme qu'il était passé un grand nombre de colonies de la Gaule et de la Germanie, dans les îles Britanniques. Celles de ces colonies qui étaient composées de Cimbres, donnèrent leur nom au pays de Galles, dont les habitans se nomment encore Kimri ou Cimbres, nom qui se retrouve encore dans celui de *Kimber* ou *Quimper*, en Basse-Bretagne. Ces origines et ces étymologies sont si peu systématiques, que Plutarque et Claudien, qui n'avaient pas sur les peuples du Nord les documens que nous avons aujourd'hui, placent les Cimmériens d'Homère dans notre Armorique. « Le plus grand nombre des Cimmériens, dit Plutarque, habitait aux confins du continent, dans le voisinage de la mer océane. Leur pays est ombragé de forêts si épaisses, que le soleil ne peut pénétrer jusqu'à terre. C'est pour cette raison qu'Homère a feint qu'Ulysse, voulant évoquer les morts, alla au pays des Cimmériens, comme le plus analogue à ce qu'on avait imaginé des enfers. »

Le passage de Claudien est encore plus précis : « A l'extrémité de la Gaule, dit-il, il y a une contrée baignée des flots de l'Océan, où l'on prétend qu'Ulysse alla évoquer, en répandant le sang des victimes, le peuple silencieux des ombres. » (Poëme contre Rufin).

Il reste encore une difficulté à résoudre. Comment, dans vingt-quatre heures, pouvait-on, en partant de l'île de Circé, dans le Latium, parvenir aux limites occidentales du continent ?

Il y a certainement ici du merveilleux ; mais ce merveilleux est fondé sur d'antiques opinions religieuses, reçues chez les Celtes et dont Procope va nous donner la clef :

« On prétend, dit-il, que les ames des morts sont portées dans la Grande-Bretagne. Je vais rapporter la chose de la manière que les gens du pays me l'ont racontée fort souvent et fort sérieusement, quoique

» j'aie beaucoup de penchant à croire que la chose ne
» se passe qu'en rêve. Le long de la côte opposée à
» cette île, il y a plusieurs villages occupés par des
» pêcheurs, par des laboureurs, par des marchands
» qui vont trafiquer dans la Grande-Bretagne. Sujets
» des Francs, ils ne leur paient aucun tribut, et on ne
» leur en a jamais imposé. Ils prétendent en avoir été
» déchargés, parce qu'ils sont obligés de conduire tour-
» à-tour les ames. Ceux qui doivent faire l'office de la
» nuit suivante se retirent dans leurs maisons, aussitôt
» qu'il fait nuit, et se couchent tranquillement, en at-
» tendant les ordres de celui qui a la direction du trajet.
» Vers minuit, ils entendent quelqu'un qui frappe à
» leur porte et les appelle tout bas; sur-le-champ ils
» se lèvent et courent à la côte, sans savoir quelle est
» la cause secrète qui les entraîne. Là, ils trouvent des
» barques vides et cependant si chargées, qu'elles s'é-
» lèvent à peine au-dessus de l'eau d'un travers de
» doigt. En moins d'une heure, ils conduisent les bar-
» ques dans la Grande-Bretagne, au lieu que le trajet
» est ordinairement de vingt-quatre heures pour un
» vaisseau qui avance à force de rames. Arrivés à l'île,
» ils se retirent aussitôt que les ames sont descendues
» du vaisseau, qui devient alors si léger qu'il effleure
» à peine l'eau : ils ne voient personne, ni pendant le
» trajet, ni dans le débarquement. Mais ils entendent,
» à ce qu'ils disent, une voix qui articule à ceux qui
» reçoivent les ames, le nom des personnes qui étaient
» dans le vaisseau, avec le nom de leur père, et des
» charges dont ces personnes étaient revêtues. »

On voit, par ce passage, que les Celtes supposaient qu'il était possible, même aux vivans, d'aller visiter les habitations des morts et que ce trajet se faisait avec une promptitude surnaturelle. C'est la seule manière d'expliquer la rapidité du voyage d'Ulysse, à travers les grands fleuves et les torrens redoutables dont lui parle l'ombre de sa mère Anticlée. Ces fleuves, ces torrens étaient sans doute le Rhône, la Loire et les autres rivières des Gaules; on pourrait même reconnaître, dans des monumens encore existans de nos jours sur les rivages de l'Armorique, ces portes du Soleil et ce rocher de Leucade que, suivant Homère (Odyss. lib. 24, vers 2) la foule des ombres fran-

chissait avant d'arriver aux prairies d'Asphodèle qui étaient le séjour des morts. Si l'on se souvient que le culte de cet astre florissait chez nos ancêtres à cette époque reculée, on ne pourra se méprendre sur la destination des obélisques de Carnac, qui, d'ailleurs, par leur situation géographique, nous reportent évidemment aux lieux décrits par Homère. Au reste, ce ne sont pas ces débris, beaucoup plus anciens que la guerre de Troie, qui doivent le plus nous surprendre; nous avons encore aujourd'hui, dans la crédulité superstitieuse des paysans de quelques villages maritimes de l'Armorique, un monument vivant de la scrupuleuse exactitude d'Homère à faire connaître les religions et les usages de son siècle. Dans les mêmes contrées où il suppose qu'Ulysse voyagea il y a trois mille ans, et que Procope visita au VI.ᵉ siècle, il y a, sur le bord de la mer, à peu de distance de Saint-Pol-de-Léon, un village nommé Tremenac, où les paysans croient entendre pendant la nuit, le bruit affreux qui, suivant Homère (Odyssée, lib. XI., vers 63) signalait le moment où se rassemblaient les ames des morts. Ce village, qui est en face de l'Angleterre, tire son nom de deux mots bretons qui signifient *le passage de la mort*. C'est, suivant les habitans, le lieu de l'embarquement des ames. Un chariot nommé en breton (la brouette de la mort), que des squelettes conduisent, amène les ames sur le rivage; et, quand quelqu'un est près d'expirer, on entend crier les roues du char funèbre.

La superstition dont nous venons d'entretenir nos lecteurs avait fait adopter des pratiques semblables, dans tous les lieux primitivement habités par des Celtes: c'est elle qui donna lieu aux fables du lac d'Averne, si célèbre dans la Campanie. Il est à croire que les Druides de ces contrées ajustèrent avec empressement à leurs cérémonies, des lieux dont le site sauvage et bouleversé par des volcans, était si favorable à l'empire qu'ils voulaient exercer sur des imaginations prévenues. Les Druides de Dodône chez qui les Hyperboréens ou Celtes de la Thrace envoyaient encore tous les ans, du tems d'Hérodote, deux vierges apporter des offrandres et qui, comme nous l'apprend Pausanias dans le récit touchant qu'il nous fait de l'aventure de Corésus et

de Callirgoe, immolaient des victimes humaines, les Druides de Dodône, dis-je, placèrent dans les environs de leur forêt, un Cocyte et un Achéron, et ce fut chez eux qu'Orphée, Hercule et Thésée allèrent évoquer les morts.

Avant de terminer ce que nous avions à dire sur les prêtresses gauloises, nous devons ne pas omettre une objection que l'on pourrait opposer au ministère sacerdotal que nous avons attribué à Circé. Homère et d'autres poëtes ne nous ont pas caché la dissolution de ses mœurs. Elle eut une postérité nombreuse qui subsistait encore, au rapport de Tite-Live, du tems de Tarquin-le-Superbe. Cette licence de mœurs est à la vérité peu conforme à la pureté attribuée généralement aux druidesses. Nous répondrons que ces prêtresses, ainsi que les vestales romaines qui leur succédèrent, ne faisaient que des vœux temporaires, et que leur chasteté était purement locale. Les vierges de Saine changeaient d'état en changeant de demeure, et n'étaient plus tenues à rien. Les galanteries des Viviane, des Morgane et des Melusine dont plusieurs gentilshommes français des XIIIe et XIVe siècles se vantaient de descendre, ne sont pas moins fameuses que celles de Circé qui leur est associée par plusieurs romans de la Table-Ronde, entre autres par celui de Perce-Forêt. Il est dans le caractère du peuple de tous les tems et de tous les pays, de révérer jusqu'aux erreurs des êtres qu'il place si haut au-dessus de lui. L'épouse infidèle de Faunus n'en parut pas moins une déesse. Il y a même lieu de penser que si Ulysse en fut aimé, la passion de cette gauloise, fut la véritable cause de la renommée dont ce roi d'Ithaque jouissait parmi les Celtes. Solin dit qu'il était connu sur les bords du Tage. Strabon et Eustathe parlent d'une foule de monumens érigés en son honneur en Espagne. Enfin, Tacite assure qu'on avait trouvé sur les bords du Rhin, à *Asciburgium*, une lieue au nord de Dusseldorf, un autel consacré à Ulysse avec le nom de son père Laerte. Il est très-invraisemblable qu'Ulysse soit allé en Espagne et en Germanie ; il ne l'est point, au contraire, que des peuples éloignés les uns des autres, mais réunis par l'unité de culte et de langage, aient érigé des monumens à un prince favorisé par une de leurs plus illustres

prêtresses. Cette opinion, que nous avançons sans prétendre la garantir, paraîtra surtout naturelle à ceux qui savent quel était le crédit des Aurinia, des Velleda et des Alcena, déifiées de leur vivant.

Il nous serait facile d'étendre ces rapprochemens entre la religion des Gaulois et celle des Romains, et de montrer comment le culte primitif apporté en Europe par les Sarmato-Scythes s'altéra chez les Romains par la politique de ces maîtres du monde, qui leur fit une loi de donner chez eux droit de bougeoisie à tous les cultes des peuples conquis. Qu'il nous suffise d'avoir élagué les ronces qui nous dérobaient des monumens si curieux pour notre histoire et d'avoir rétabli nos ancêtres dans la possession de leurs plus anciens titres de gloire.

Ce fut en Italie que les Gaulois et les Grecs se rencontrèrent pour la première fois; ce fut là que la férocité des peuples du nord, leur mépris de la vie et l'habitude mélancolique de leur caractère, se modifièrent par l'influence d'un climat plus doux, et par leur mélange avec les passions moins fortes mais plus sociales des colons du Péloponèse. De la langue des Celtes et de celle des Grecs résulta un idiôme qui n'eut point la rudesse de la première et dont la seconde n'égala point la majesté. Plus graves que les Hellènes et plus ingénieux que les Celtes, les Romains formèrent une nation digne à la fois de conquérir et d'éclairer l'univers; et dans leurs mains la domination du monde ne fut peut-être qu'un moyen nécessaire pour établir partout l'équilibre de la civilisation.

P.-F.-M. URSIN.



CONSIDÉRATIONS SUR LA VILLE DE NANTES,

LE DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE, ETC.

EXTRAIT D'UN OUVRAGE INÉDIT.

La ville de Nantes, par sa position sur la Loire, à dix lieues de l'embouchure de ce fleuve qui traverse la

France par son milieu et communique par des canaux avec la Seine et le Rhône, paraît, au premier coup-d'œil, la plus avantageusement située des villes maritimes de l'Europe pour faire un grand commerce, puisque tout favorise ses exportations comme ses importations; puisqu'elle peut se procurer, à peu de frais, par la navigation intérieure, tous les produits, à son choix, de l'agriculture et de l'industrie du royaume de France, où elle trouve d'ailleurs de nombreux débouchés pour les marchandises qu'elle tire de l'étranger. Cependant, le commerce de cette ville n'a obtenu d'éclatante prospérité que pendant les trente années qui ont précédé la révolution, et encore, à cette époque de ses grands succès, Nantes s'était à peine placée au vingt-cinquième rang des villes commerçantes de l'Europe.

Ici donc la force de la nature des choses a été pendant plusieurs siècles sinon détruite, au moins combattue et comprimée par une puissance plus énergique que la sienne. L'histoire ne nous a pas laissé ignorer les causes de ce fait: elle nous apprend que, depuis Conan Mériadec, premier roi de la petite Bretagne, jusqu'au règne de Louis XIV, le pays fut presque continuellement et souvent en même tems exposé aux invasions des peuples barbares, agité par des dissentions intestines, ou attaqué par ses voisins, les rois de France et d'Angleterre; et, comme la ville de Nantes avait été décorée par Conan Mériadec du titre de capitale de son royaume, et que par sa position elle était d'ailleurs un poste militaire très-important, c'était contre elle principalement que se dirigeaient les plus grands efforts des armées ennemies. Aussi combien de fois a-t-elle été assiégée, prise, pillée, ravagée et même détruite de fond en comble?

A ces causes de dépopulation et de misère s'en joignit une autre non moins funeste. Sans cesse menacés par des ennemis, les habitans de Nantes étaient dans la nécessité de s'entourer de remparts et de fossés pour se mettre à l'abri des attaques imprévues ou des coups de main qu'ils avaient à redouter. Ces fortifications devaient avoir une étendue calculée sur la population, c'est-à-dire sur le nombre d'hommes qu'on pouvait employer à les défendre; en sorte que l'enceinte de la ville se trouvant très-resserrée, les maisons étaient entassées les unes sur

les autres, et les rues très-étroites. L'air y était stagnant et sans circulation. Comme d'ailleurs la ville était assise sur les bords marécageux de l'Erdre, et que c'étaient les eaux boueuses de cette rivière qui coulaient dans les fossés, il s'en échappait à la fin de l'été, lorsque l'eau avait été évaporée par la chaleur, des exhalaisons pestilentielles très-meurtrières pour la population de la cité.

Enfin, sous le règne de Louis XIV, après la guerre de la fronde, Nantes put respirer et jouir des douceurs jusqu'alors inconnues d'une paix solide. Alors, ses magistrats n'étant plus tourmentés par des inquiétudes et des alarmes sans cesse renaissantes, purent se livrer à l'accomplissement des devoirs que leur imposaient les fonctions qui leur avaient été confiées par les suffrages du peuple et la confiance du monarque. Le commerce prit peu à peu de l'activité ; et, lorsque Gérard Mellier parvint à la mairie en 1720, la ville de Nantes tenait à peu près parmi les places commerçantes de l'Europe le même rang qu'elle y tient aujourd'hui ; mais ses bénéfices devaient être moindres que ceux des autres ports ; car l'agriculture du pays était dans l'enfance, et son industrie nulle. Les armateurs tiraient de l'étranger tout ce qui composait la cargaison des navires destinés au long cours.

Cet état de choses résultait de la position géographique de notre ville, qui se trouve, ainsi que la province de Bretagne dont elle faisait partie, à l'un des bouts du monde, à l'extrémité de l'Europe, du côté de l'ouest. Sa position était favorable au commerce, mais elle ne se trouvait point sur la route qu'avaient parcourue jusqu'alors les sciences et les arts en Europe. Cultivés d'abord dans des siècles très-reculés vers le passé, en Ethiopie, chez les noirs enfans de Cham, qui les portèrent à un haut degré de perfection, ainsi que nous l'a appris, quand tout se taisait sur ce fait important, notre jeune et déjà illustre compatriote Frédéric Cailliaud, ils passèrent de là en Egypte, de l'Egypte dans la Grèce, de la Grèce en Italie, et d'Italie en France. La Provence et le Languedoc les accueillirent et célébrèrent leur heureuse arrivée par des romances et de petits poëmes qui, quoique vieux, sont d'un grand intérêt. Ils continuèrent leur chemin par la Bourgogne jusqu'à Paris, et dans le nord de la France où les trouvères leur firent fête avec

des rondeaux et des ballades. Partagés en deux bandes, tandis que l'une s'avance vers le nord par la Belgique et pénètre en Allemagne, l'autre se hasarde à franchir le canal de la Manche, et aborde en Angleterre. L'humeur un peu brusque et le caractère à demi sauvage de la nation semblèrent les repousser au premier aspect, mais leur instructive et intéressante conversation ne tarda point à se concilier l'affection de ce peuple penseur qui, depuis, n'a cessé de leur rendre de constans hommages.

Quant à la petite Bretagne, elle n'a été visitée par ces amis, ces bienfaiteurs de l'humanité qu'après les autres parties de l'Europe; mais enfin ils sont venus, et nos jeunes Armoricains les ont accueillis avec un enthousiasme si vif, avec une amitié si franche, que nous pouvons espérer de les voir séjourner long-tems parmi nous.

Ici, je ne puis m'empêcher d'admirer ce système providentiel de justice par lequel le monde est gouverné, qui veut que non-seulement chaque individu jouisse à son tour de la dose bien petite de bonheur qui est départie à l'homme sur la terre, mais encore que tous les pays, tous les peuples partagent, à des époques déterminées par la sagesse éternelle, les bienfaits de la civilisation et la gloire qui en résulte.

C'est de Nantes, c'est de cette ville si tardivement initiée aux connaissances humaines, qu'est parti, il y a quelques années, un jeune homme, guidé par le seul instinct du génie, ou plutôt obéissant à une impulsion secrète qu'on serait tenté de croire surnaturelle. Privé de ces grandes ressources pécuniaires qui font réussir les difficiles entreprises, seul, sans nom, sans appui, il s'élance dans la carrière des voyages : Frédéric Cailliaud aborde en Egypte.

Le gouvernement du pays, instruit de sa présence, lui demande des découvertes. Le voyageur accepte les propositions qu'on lui fait; il part, il avance : un mentor invisible semble le guider sûrement au but; car il arrive toujours et précisément là où il avait projeté de se rendre.

Depuis long-tems on cherchait les ruines d'une ville antique fameuse dans l'histoire. Des voyageurs, en grand nombre, opulens, instruits, recommandés, protégés, avaient fait de longs et d'inutiles efforts pour la trouver. Son emplacement et son nom étaient probablement aussi

inconnus aux stupides habitans du pays où elle brilla jadis d'un si vif éclat que ne l'était naguère la position des mines d'émeraudes et des oasis aux Egyptiens dans le territoire desquels elles sont situées, et où M. Cailliaud a été obligé de les conduire pour les leur montrer. Un pressentiment secret persuade à ce dernier qu'il sera plus heureux que ses devanciers. Il s'associe un compagnon de voyage, choisi encore parmi nos concitoyens, M. Letorzec, jeune marin de grande espérance, et possédant les connaissances nécessaires pour donner aux résultats de l'entreprise toute l'utilité que l'on devait en attendre. On conféra jadis au vainqueur d'Annibal, au destructeur de Carthage, à Scipion l'Africain, le beau titre d'*ami* des Dieux ; ne pourrait-on pas dire aussi de M. Cailliaud qu'il est le favori de la Providence. Arrivé aux frontières de l'Egypte, voisines de la Nubie, il trouve là, comme chose, faite exprès pour protéger sa personne et assurer le succès de son voyage, une armée nombreuse, bien disciplinée, et destinée à faire la même route que lui. Le général en chef, fils du pacha d'Egypte, l'accueille et l'admet dans son intimité. L'armée se met en marche, entre en Nubie, fait plusieurs centaines de lieues, combat et triomphe partout. Les monumens intéressans que rencontrent de distances en distances, sur cette route si pénible, nos deux voyageurs, raniment leur courage et soutiennent leurs espérances.

Arrivé à Dongola, M. Cailliaud, qui craint que le général égyptien ne fasse pas suivre à son armée le coude immense que fait le Nil à Soleb, ne veut pas, en s'éloignant du fleuve, risquer de perdre le fruit de son voyage. Il quitte l'armée, marche en avant, suivant toujours les rives du Nil, dans la direction de l'est. Il est dédommagé de ses fatigues par les nombreux et superbes monumens qu'il trouve dans la province de Chaigy. Marchant toujours, il arrive dans la province de Chendi, au village d'Assour. C'est sur l'emplacement de ce village et dans les environs à de grandes distances que se trouvent les ruines de la capitale de l'ancien empire d'Ethiopie, de Méroë, ville qu'on croit avoir été le berceau des sciences humaines. Le voyageur avait atteint le but principal de son voyage : il était au comble de ses désirs. De combien de sentimens divers il dut être agité ! C'est ici, dut-il se

dire, que furent composés les premiers hymnes en l'honneur du puissant organisateur de l'univers! C'est ici que de jeunes poëtes, divinement inspirés, dans des vers meilleurs peut-être que tous ceux qui ont été faits depuis, célébrèrent pour la première fois les beautés sublimes de la nature et les heureuses imitations des arts, les plaisirs si vifs de l'amour et ceux si purs que procurent l'instruction et l'étude, les grandes actions des héros, et la sévère impartialité des magistrats, la puissance de la sagesse et les charmes de la vertu qui trouve en elle-même sa récompense!

Appuyé sur la base d'une colonne plantée là, il y a plusieurs milliers d'années, il contemple les vénérables ruines dont la terre est jonchée et les majestueux monumens dont il est entouré. Il s'approche de ces derniers; il les examine, les mesure; puis, saisissant ses pinceaux: Je vais tracer, dit-il, la représentation fidèle de ces merveilles des siècles anciens; j'emporterai ces images dans ma patrie; je veux que mes concitoyens les voient, qu'ils en jouissent. Elles exciteront leur curiosité, elles obtiendront leur admiration. Leur émulation sera stimulée par la contemplation de ces ouvrages: peut-être seront-ils tentés de les imiter; eh! qui sait si quelque jour ils ne parviendront pas à les surpasser?

M. Cailliaud a rempli les engagemens qu'il avait contractés avec lui-même, et déjà la gravure a multiplié les copies de ses nombreux dessins. Mais l'esprit de mon lecteur n'est-il pas frappé comme le mien de la singularité des faits que je viens de raconter? L'événement de la découverte du berceau des sciences par deux de nos compatriotes ne lui parait-il pas d'un bon augure pour notre ville? Et cette découverte, si constamment refusée aux autres voyageurs français et étrangers, et qui devient en quelque sorte la conquête facile de deux Nantais, ne semble-t-elle pas annoncer aux habitans des pays armoricains qu'ils sont appelés à leur tour à prendre place parmi les peuples qui se sont illustrés par la culture des arts et des sciences.

Je reviendrai sur le voyage de M. Cailliaud quand auront été publiés le rapport du voyageur et les cartes si vivement désirées qui doivent l'accompagner. Mais alors combien de plumes exercées voudront écrire sur ces dé-

couvertes importantes qui déjà ont reculé les limites des connaissances humaines et amèneront d'autres découvertes qui les reculeront encore davantage. Nous ne tarderons pas à apprendre qu'une foule de voyageurs anglais et de savans de tous les pays se sera précipitée sur les pas de M. Cailliaud pour recueillir ou pour partager les fruits de ses recherches, de son courage, de ses travaux; mais je ne pense pas que ce soit en suivant la même route que notre voyageur qu'on pourra apprendre quelque chose de bien nouveau aux hommes sur l'ancienne Ethiopie, qui renferme pourtant un si grand nombre de secrets qui les intéressent. Il est deux autres routes qui présentent moins de dangers à courir et plus de chances de succès à espérer. Je les indiquerai plus tard.

P. GRELIER.



DE LA MÉTHODE QUE L'ON DOIT SUIVRE DANS LA LECTURE.

Multum legendum, non multa.
(PLINE.)

Une des choses qui fait le plus d'honneur à l'homme, est sans doute l'écriture. Par elle, nous parvenons à *peindre la parole*, à donner un corps à la pensée, plus fugitive encore, et à lui imprimer assez de stabilité pour qu'elle puisse pénétrer dans les contrées lointaines, et devenir entre les individus l'organe nécessaire de leurs transactions, l'interprète fidèle de leurs sentimens et l'accent consolateur de l'absence. Fortifiant l'intelligence, elle enrichit en même-tems, par une réaction naturelle, l'expression de nos besoins, le langage, soit en perfectionnant les signes conventionnels ou en en créant de nouveaux, soit en formant des abstractions ou en multipliant les généralités, soit enfin en dévoilant dans chaque objet une force intellectuelle et morale. Les avantages importés dans la société par l'art de l'écriture, ont paru si admirables à M. de Bonald, qu'il en

a refusé la découverte à l'esprit de l'homme, pour en faire, ainsi que de la découverte de la parole, un nouvel hommage à la bonté de Dieu: Quoi qu'il en soit, on ne saurait méconnaître les biens inappréciables dont nous sommes redevables à ce léger tissu qui, alliant la durée à l'inconsistance, s'imbibe de notre pensée, ne souffre pas qu'on l'altère, sans en conserver de preuves, et ne la laisse échapper qu'en périssant lui-même.

La civilisation doit sans doute à l'écriture une partie de ses progrès; mais elle s'est encore plus développée par la découverte de Jean Guttemberg. Grâces à ce nouveau complément de la parole, dont les Romains avaient approché de si près (1), qu'ils avaient, pour ainsi dire, touché du doigt, un procédé mécanique fait jaillir la pensée avec la rapidité de l'esprit qui l'a conçue. C'est par l'effet de cette invention que l'antiquité a reparu et son brillant essor triomphé des ténèbres qui, la dérobant près de dix siècles à l'admiration, semblaient devoir la flétrir d'une rouille éternelle. Elle donne le signal : aussitôt, un échange de doctrines et de bienfaits devient facile entre tous les pays; un nouveau monde se découvre; l'Univers s'agrandit; et si les cours d'Italie s'ouvrent aux muses, apportant les trésors classiques en échange de l'hospitalité qu'elles implorent, bientôt cette noble impulsion se fera sentir jusque chez ces barbares qui luttèrent si opiniâtrément contre la sociabilité; adoucis par je ne sais quelle beauté dont ils ont méconnu la source, ils accourront se reposer de leur agitation qui déchira les empires, et recevront ces principes d'humanité et de croyance à qui il appartient de fléchir la haine et de rapprocher les nations rivales. Après ce pas immense de progression, les richesses de la pensée deviendront un fonds commun; elles circuleront au grand jour; leurs signes représentatifs auront cours dans tous les pays qu'ils auront policés; la république européenne sera

---

(1) Ils avaient des caractères mobiles, en relief de bronze ou de fer dont ils se servaient pour marquer leurs vases et autres objets précieux. Dans les fouilles d'Herculanum, on a trouvé une boîte remplie de semblables caractères, qui est conservée dans le muséum de Portici.

établie ; et sa constitution sera durable, fondée qu'elle est sur la libre communication des biens produits par les perfectionnemens imprimés à l'art de la parole, et sur l'échange continu de ce qui tient à la dignité de l'homme et de tout ce qui couronne ses généreux efforts, en développant sa gloire.

Empruntant une image appliquée par Virgile à l'antique empire de Priam, on peut, à la vérité, comparer l'esprit humain manifesté par la parole, soutenu par l'écriture et vivifié par l'imprimerie, à un chêne séculaire dont la tête auguste s'élève jusqu'aux cieux. Mais il me semble que l'on exprimerait encore mieux cette puissance qui vit en lui et tend sans cesse à se propager, en remontant jusqu'à son berceau, en jetant ses regards sur ces époques si mensongères de l'enfance de la nature, et en l'y contemplant, sous la forme de l'humble gland qui s'entrouvre au moindre rayon qui vient à se faire sentir, se transforme rapidement en tige et en rameaux, et de là s'élevant noblement dans les airs et bravant la tempête des âges, va protégeant le monde de son ombrage tutélaire. Cette similitude non moins exacte que majestueuse, offrirait d'un seul trait le principe et la fin des procédés étonnans que l'homme emploie pour perpétuer son existence, au-delà des tems qui entraînent tout.

Mais, en cédant à un sentiment de reconnaissance pour celui qui trouva le moyen de populariser ainsi les connaissances et de fournir à la sociabilité une progression sans bornes, on ne saurait s'étourdir sur les abus qu'il engendre. La presse est une puissance créatrice dont la force se multiplie par la vitesse des procédés et le nombre des produits ; mais aussi c'est une puissance aveugle, accueillant indifféremment tout ce qui lui est offert, et propageant avec une égale profusion la vérité et l'erreur, les leçons de la sagesse comme les accens de la licence. De là, quelques hommes qui n'estiment une chose que par ses effets, ont demandé si l'invention de l'imprimerie était plus avantageuse au genre humain que l'ignorance où il avait été de cet art jusque vers 1450, lorsqu'un premier essai sur la Bible *livra le monde aux disputes*, en ouvrant une carrière toute nouvelle et sans limites à l'activité de l'esprit

humain. Pour décider cette question intéressante, quelque paradoxale qu'elle paraisse, il faudrait examiner la chose en elle-même, les circonstances qui impriment la physionomie, les hommes enfin qui abusent de tout. Nous ne chercherons point à prévenir la conclusion ; cela nous éloignerait des simples considérations que nous voulons faire en ce lieu sur le choix des livres dans l'intérêt de l'esprit et du cœur. De même que la félicité publique a sa théorie, les plaisirs de l'individu ont leur règle, et comme la lecture en est une des sources les plus fécondes, il semble que toute son économie peut se baser sur cette loi : ordonner les richesses qu'elle procure par rapport aux besoins du lecteur.

Ici se présente à mon esprit une comparaison dont l'idée première n'a pas été dédaignée par un philosophe de nos jours. Elle me semble féconde en applications à notre état actuel.

En contemplant ces dépôts où se trouvent rangés les ouvrages de tous les siècles, on croit voir de vastes cimetières où dorment paisiblement, près d'une foule de morts vulgaires, tant de morts illustres qu'il n'est pas donné de réveiller de leur long sommeil. Ce sont autant de tombeaux où *gissent* les réputations éteintes, et selon Hallam, la poussière qui couvre ces savans volumes, ne parle pas moins éloquemment que l'herbe qui flotte sur les ruines de Babylone. De loin en loin, des noms attirent l'attention ; mais aujourd'hui, dans leur dernier séjour, dépouillés du cortége qui les entourait, les hommes ne peuvent fixer les regards que par ce qu'ils ont eu de recommandable et ce qu'ils ont fait de bon en passant sur la terre. On lit en passant quelques pompeuses inscriptions qui chargent la froide pierre ; mais on ne tarde pas à en détourner les yeux, tant pour dissiper des ennuis toujours amers, que pour voir un peu plus loin, jusqu'où la vanité prolonge ses illusions. En vain tenterait-on de promener sa vue sur toutes celles qui flattent peut-être encore l'orgueil de ces ombres. Vérité effrayante ! nous marchons sur un sol mobile, sur un sol qui a été remué tant de fois ! !

Hâtons nous, le tems fuit, et la parque ennemie
D'un coup de son ciseau va nous rendre au néant !...

Il y aurait donc de la folie à évoquer tous ces morts, et d'autre part, il y a donc aussi sagesse à interroger ceux-là seuls, qui ont acquis de véritables titres au souvenir de la postérité. De la même manière, en comparant ces amas prodigieux de connaissances avec les facultés de l'homme, les difficultés qu'il a à les acquérir avec le peu de tems qui lui est concédé, l'imagination s'effraie, l'esprit reste consterné et désespère de jamais connaître ce qu'il ne lui est pas même permis de parcourir.

Les moralistes tireraient sans doute de-là une conclusion sévère. Pour nous, nous nous bornerons ici à engager ceux que tourmente une malheureuse démangeaison d'écrire, à réfléchir quelquefois à cette foule d'auteurs qui les ont précédés et dont les noms seuls ont eu tant de peine à surnager jusqu'à nos jours, à ces milliers de volumes qui, quoique remplis de la fleur de la science, ont déjà subi leur destinée, à ces productions imposantes par les recherches les plus érudites qu'a dévorées l'action insensible du tems, ainsi qu'à bien d'autres travaux qu'a retranchés l'action plus rapide de la justice humaine.

Pour nous, devant qui tant de trésors sont ouverts et qui ne voulons y puiser que ce qui donne à l'homme le perfectionnement auquel, par sa nature, il a droit d'aspirer, nous dirons que la lecture n'est un aliment substantiel qu'autant qu'il est pris avec règle, et qu'on n'en retirera l'avantage, qu'en s'imposant de cette sobriété qui modère les plaisirs qu'elle veut rendre durables. Nous ne parviendrons à notre but, le perfectionnement de l'esprit et du cœur, qu'en restreignant notre curiosité à ces livres qui, nous éclairant sur ce qui nous environne, établissent en nous un véritable bonheur par l'accord qu'ils cimentent entre nos devoirs et nos affections, et à ceux qui fécondent délicieusement nos loisirs par ces pensées grandes et vraies, si ennemies de l'ennui qui décolore notre ame. Comme tout met des bornes à notre désir de connaître, même en nous aidant des lumières d'autrui, nous devons faire un choix parmi tant de productions capables de séduire. Un ancien a dit qu'il devait porter, non-seulement sur les auteurs, mais encore sur les parties

de leurs ouvrages. Sans cela, en effet, l'esprit ne serait-il pas balotté à l'aventure sur une mer bordée d'écueils?

Il est d'un bon esprit d'apprécier justement, d'après ses fruits la progression annuelle des produits de l'imprimerie (1). En fait, elle ne me paraît avantageuse ni à l'individu, ni à la société, ni au goût, ni même aux progrès absolus des lumières. Et, avant d'examiner la chose de plus près, qu'est-ce donc qui les multiplie dans une si grande disproportion avec nos véritables besoins? De la part des lecteurs, n'est-ce pas cette complaisance qui accueille tout appas qui leur est jeté? De la part des auteurs, n'est-ce pas leur confiance dans cette disposition aveugle, et plus que cela, cette habitude malheureuse de notre siècle de rebattre des sentiers mille fois battus, de faire des livres avec des livres, en répétant ce qui a été dit, le plus souvent beaucoup mieux, dans des ouvrages que l'on feint de dédaigner? Ne devance-t-elle pas les années de la raison, cette passion d'enfanter sans règle un volume aux frais d'autrui, et d'inscrire fastueusement son nom au frontispice d'une production d'ordinaire inutile, si elle n'est pas dangereuse, d'une production dont la destinée sera courte, parce qu'en définitive, le tems est bon juge; et qu'il n'y a à obtenir grâce devant lui que la vérité que l'on annonce aux hommes et le bien qu'on leur fait.

Venons maintenant à considérer si cette surabondance offre quelque degré d'utilité. La société retire-t-elle bien du profit de ces tristes legs que nous a faits l'esprit de sophisme, de ces ouvrages qui, étalés partout, et livrés à tout venant et à tout prix, soumettent tout à un examen de mauvaise foi et à un doute indiscret, lorsque l'ordre et la stabilité, organes nécessaires de la vie sociale, réclament impérieusement les doctrines qui fondent la croyance, la morale et la saine politique?

---

(1) On a calculé que, sans parler des livres de piété, de divers ouvrages de polémique, des brochures périodiques ou du moment, des catalogues, des almanachs, des bluettes, des factums, des comédies, etc., il avait paru dans le Journal de la Librairie redigé par M. Beuchot, un de nos plus savans bibliophiles, depuis 1814 à 1822, *trente-neuf mille cinq cent treize ouvrages nouveaux*; et depuis 1814 à 1822, la progression est de 2547 à 5824 : plus du double!!!

Le goût a-t-il à se féliciter de ces livres qui présentent les théories d'une philosophie sensuelle ou d'une littérature isolée de celle de nos pères, ainsi que de celle qui sourit en quelque sorte à notre berceau (1)? Et les lumières, depuis quand est-ce un moyen d'augmenter leur intensité, que de multiplier les foyers, en disséminant les rayons? *Il y a trente ans*, dit quelque part Montesquieu, *que je travaille à un ouvrage de* DOUZE PAGES, *qui contiendra tout ce que nous savons sur la métaphysique, la politique et la morale, et tout ce que de grands auteurs ont oublié dans les volumes qu'ils ont donnés sur ces choses-là.* Cette plaisanterie, qui ne manque ni de sel ni de profondeur, ne me semble pas avoir d'autre but dans la bouche de celui *qui abrégeait tout, parce qu'il voyait tout*, que celui de mettre au grand jour la manie ridicule dont nous parlons.

Parlerai-je des individus? Qui doute que l'effet de tant d'hypothèses séduisantes ne soit de porter avec elles un principe de mort? Je ne rappellerai ici l'attention que sur une seule classe. Peut-on calculer le ravage que produit dans un jeune homme, par exemple, tel livre dit philosophique ou tel autre portant atteinte à cette pureté de l'ame, qui se ternit comme le crystal? Des antécédens établis sur une bonne éducation ne le défendront que bien faiblement de lui-même; les livres qui ont l'apparence de renfermer quelque chose de solide lui seront bien fatigans, dès que son esprit aura été prévenu par les sophismes, et ses forces neutralisées par les orages d'une imagination vagabonde. Qui posera des bornes à son délire? Alors que son intelligence aura été flétrie par un déplorable amas de

(1) Que signifient, par exemple, dans l'intérêt réel des connaissances, la plupart de ces abrégés, de ces livres dits *élémentaires*? En voulant mettre à la portée des enfans les secrets de la science, qui ne s'arrachent et ne se fixent que par le travail, et en surmontant de grandes difficultés, en voulant tout simplifier, que d'idées fausses on leur inculque! On les énerve dès leurs premiers pas; on les rend impuissans, pour la suite, de faire des efforts par eux-mêmes, et d'acquérir une instruction forte; sans compter que la science, ainsi affaiblie, perd ses développemens, la chaîne de ses parties et l'attrait qu'elle eût successivement présenté par une autre méthode. Ce n'est plus qu'un squelette décharné qui rebute et effarouche les regards.

lecture, rien ne ranimera en lui ce nerf, ce naturel, cette sensibilité vraie, cette confiance sans bornes, en un mot, cette délicieuse fleur de jeunesse qui lui promettait le bonheur. Voilà ce que peut souvent produire cette intempérance de connaître, qui se surcharge et dévore tout ce qui se présente à elle.

Dira-t-on que les bons livres se propagent avec autant de rapidité et d'abondance que les mauvais? Cette assertion serait démentie par l'expérience journalière. De plus, cela serait-il, vingt bons livres feront toujours moins de bien qu'un seul mauvais ne fera de mal; c'est une chose certaine jusqu'à l'évidence. D'ailleurs, est-il constamment facile, et pour chacun, de distinguer celui qui est vraiment bon et utile, parmi tant de productions dont le titre suffit pour séduire, parmi ces souscriptions multipliées jusqu'à satiété et fardées de tout ce qui peut amorcer les acheteurs?

On trouverait également, dans cette multitude d'écrits composés sous toutes sortes d'inspirations, le principe de cette maladie de langueur qui travaille sourdement le corps social, le germe de ce marasme d'indifférence pour le bien comme pour le mal, qui s'insinuant dans tous les membres, ne laisse pas de compromettre son avenir. Ce ne serait pas un effort de diagnostique moral que de prévoir, d'après ses symptômes, les effets de cette maladie. Mais opposons à ces craintes un tableau plus consolant, en indiquant les avantages de la lecture à laquelle préside un choix judicieux et délicat. Il nous sera plus doux de dire comment elle nous promène dans la brillante carrière où paraissent tour-à-tour, en concentrant leurs forces et leurs attraits, la raison et l'imagination, et aussi, comment elle nous transporte au-delà de notre sphère; en animant notre esprit par les meilleurs modèles.

Il faut ici le répéter: les chefs-d'œuvre seuls forment l'homme; donc ils sont seuls dignes de nos recherches. Il faut beaucoup lire peu de livres, a dit un des écrivains les plus spirituels de l'ancienne Rome; il semble en effet que telle a été la loi que se sont imposée les plus grands auteurs, soit parce qu'ils manquaient des ressources qu'a créées depuis une civilisation plus avancée, soit peut-être parce que ne trouvant dans les connaissances déjà

traditionnelles qu'une vérité de spéculation ou de convenance, ils se flattaient de la rencontrer plutôt telle qu'elle est, en habitant le sanctuaire de leur ame et scrutant la nature de leurs propres yeux. Néanmoins, que de choses toujours nouvelles ils nous ont dévoilées! En recueillant les opinions échappées aux plus célèbres, on est surpris du peu de livres qui alimentaient leur génie, et de voir combien ils en dédaignaient et des plus estimés pour la plupart. Ils réduisaient à un fort petit nombre ceux qui sont véritablement originaux et formés de pensées solides, et par suite dignes d'être offerts à l'imitation. Qu'auraient été pour ces bons esprits ces productions dont tout le mérite est de distraire un instant l'oisiveté? Si, par hasard, quelques-uns d'entr'eux montrèrent de l'affection pour certains livres qui contrastent avec leur caractère, tel qu'ils l'ont peint, c'est un de ces caprices qui parfois font saillie dans le cœur humain, ou peut-être une de ces taches qui apparaissent sur le disque le plus éclatant. Mais une exception ne préjudicie point contre la règle, ni contre la prédilection constante avec laquelle ils recueillirent les écrits qui formaient déjà le domaine de la postérité.

Si l'on admire leur talent, doit-on s'éloigner de la marche qu'ils ont suivie pour l'obtenir? Non sans doute, c'est au contraire en les prenant pour modèles et en choisissant pour guides ceux qu'ils choisirent eux-mêmes, que nous pourrons, comme eux, activer notre intelligence, vaincre le préjugé, combattre l'ignorance ou la mauvaise foi, et suspendre pour les belles connaissances le déclin qui se laisse pressentir. Il n'est personne qui n'ait éprouvé un enivrement délectable, lorsqu'il s'est mis en communication avec les sages qui ont légué à l'avenir leurs méditations pour perfectionner de leurs semblables et non pour obéir à une vanité délirante qui, offrant la palme à qui remplira plus tôt la page et le revers, lui prescrit aussi de tout fronder pour paraître grand, et le mène par l'envie de prévenir la teinte d'une mortelle uniformité, à enfanter des chimères et à éblouir par des jeux d'optique ou des jets inattendus de lumière. Certainement ces auteurs se sont mépris sur le but à atteindre, en ne remarquant pas qu'il est en toutes choses un point où commence immanquablement le ridicule : dans la lecture, c'est lorsqu'on amasse, au lieu

d'assembler; dans l'art d'écrire, c'est lorsque l'imagination cesse d'être guidée par le jugement, et l'esprit d'être éclairé par le goût. On dit quelquefois que l'on a beaucoup d'esprit, quand on en a trop. Pour donner à cet adage sa vérité, il faudrait, ce me semble, ajouter que ce n'est pas encore en avoir assez. Pour étudier et pour lire avec fruit, il y a une limite qu'un bon esprit ne dépasse en aucun sens, quelqu'intéressans que soient d'ailleurs les détails qu'il aurait acquis par ses déviations.

Outre ce point de vue moral, l'intempérance dans la lecture est encore ennemie du véritable savoir. On voit souvent dans le monde de ces hommes qui ont tout lu, tout embrassé et restent cependant superficiels sur ce qu'il importe le plus de connaître. Qui a causé ce pénible désapointement après de si longs labeurs? Leurs études faites sans méthode et leurs veilles prolongées sans règle, ont été frappées de stérilité. Ayant consumé leur vie à accumuler moins de choses que de mots, ils plient sous le faix; leur mémoire est surchargée plus que nourrie; l'esprit qui coordonne s'est usé par désuétude, et par suite, leur intelligence est incapable de réduire tant de matériaux en systêmes dont chacun puisse sans effort suivre les ramifications, en saisissant les sommités.

Ajouterai-je un nouvel exemple de la mauvaise direction que donnent à l'esprit des lectures mal choisies et mal digérées? Que de fois on a immolé à la plaisanterie ces savans en *us* qui, vivant avec les morts, mais guidés par un fil trompeur, n'ont retiré de leurs doctes élucubrations que ce niveau étroit auquel ils tentent de soumettre le génie dont le privilége est de se faire pardonner même ses plus grands écarts! Plaçant le plus souvent ce qu'il y a d'extraordinaire ou de plus servilement conforme aux règles au rang de ce qui est intrinséquement bon, ils s'attacheront aux minuties, compteront volontiers les syllabes, au lieu de contempler avec étonnement cet écrivain qui, par la hardiesse de ses conceptions et la noblesse des accessoires qu'il y renferme, ressemble à l'aigle planant sans rivaux au haut des airs. C'est ainsi qu'ils se méprennent, en jugeant les œuvres d'autrui. Leur erreur réagit de plus sur ce qu'ils mettent au jour et imprime à leurs compositions je ne sais quoi de lourd, de froid qui les rend illisibles. Zoïl

critique Homère d'après ces principes, et son nom devient un outrage pour quiconque l'imite. Je me rappelle, une fable de Boccalini, qui n'est pas sans application en ce lieu. Un critique fameux réunit toutes les fautes d'un grand poëte et les présenta à Apollon ; celui-ci, pour le payer dignement de sa peine, lui montra un tas de blé qui n'était pas vanné et lui ordonna de séparer la paille du bon grain. L'ouvrage fini, Apollon prit le grain et lui laissa la paille.

Pour s'instruire et composer avec intérêt, en un mot pour retirer quelque fruit de la lecture, il faut donc : 1.° bien lire ; 2.° lire peu de livres ; 3.° ne lire que des chefs-d'œuvre (1). En lisant avec soin un petit nombre de livres et des meilleurs, on trouvera en eux des amis fidèles que l'on quitte à regret et que l'on revoit avec délices. Que de vérités ils nous diront, que nous n'apprendrions pas ailleurs ! Ils développeront notre raison, enrichiront notre mémoire et perpétueront le feu sacré de la science. C'est seulement alors que l'homme a puisé dans de telles sources une nourriture forte, qu'il se sent, tout-à-coup, animé par une lumière surnaturelle. Son imagination entraînée par l'enthousiasme recueille les clartés qui l'assaillent et enfantent ce beau idéal, cet inimitable cachet de perfection, qui est pour le poëte, ainsi que pour l'artiste, ce que la vérité est pour le philosophe. Il s'élance dans la carrière, prend son pinceau, saisit sa lyre ; il veut dire, peindre, chanter, et s'applaudit de ce qu'il va faire éclore. Alors, dans un espace sans bornes, il entend les accens mélodieux du cygne de Mantoue, et, commandé par un généreux élan, il va immortaliser les héros d'un autre âge. Ailleurs, il savoure à longs traits la philosophie poétique de celui à qui la Grèce reconnaissante décernait le surnom de *divin*. Plus loin, il voit le burin de Thucydide et de Tacite aux mains de Guichardin, Sarpi, Robertson, de Thou, etc. D'autrefois, il prête l'oreille

---

(1) Cette troisième règle serait trop absolue sans modification. Lorsqu'on veut s'instruire profondément sur un fait particulier, il peut être à propos de recourir aux ouvrages les moins importans. Par cela même que dans l'exposition ils s'éloignent des autres, ils ne sont pas sans utilité pour éclairer la route qui conduit à la certitude. Virgile trouvait de l'or dans le fumier d'Ennius. Mais pour procéder sans danger à cette exploration, il faut que l'esprit soit d'avance fort et sûr de sa marche ; faute de quoi, il s'égarerait immanquablement.

à l'extase du prophète et essaie quelques sons sur le théorbe sacré; ou bien encore il s'assied avec le chantre des douleurs sur les ruines de Solyme, veuve de ses habitans, et il pleure. Il n'est pas besoin de s'étendre davantage sur les plaisirs que les livres fournissent à l'individu: rien ne saurait les égaler.

C'est aussi dans les livres que repose la sagesse des nations, et cette leçon savante toujours applicable, parce qu'elle retrace les scènes où constatent les passions prirent leur rôle; ce sont aussi des archives pour la famille, dont elles conservent les titres impérissables et les lois essentielles d'organisation.

Enfin, il semble qu'il y a dans les tems un moment où la société est comme en travail. Un malaise qui se sent plus qu'il ne se révèle, une sorte de confusion dans les idées fermente dans les différentes classes et présage quelque grand enfantement. Le mépris du passé, l'abandon du présent, le désir de l'avenir, excitent de toutes parts un transport qui sera propice ou funeste, si alors se lève un de ces hommes puissans en paroles. Habile à saisir ces symptômes, qu'il lance dans le monde un de ces livres qui subjuguent par la vigueur de leur raisonnement et l'énergie de leurs expressions; il n'est pas sans exemple qu'il ne ralentisse ou précipite l'entraînement auquel les esprits se trouvaient prédisposés. C'est alors aux écrivains qui ont en eux les secrets de l'intelligence qu'il appartient de régler les destinées d'une nation, en s'attachant à raffermir ce qui était ébranlé et à déraciner ce qui allait passer en habitude. Que l'on creuse les profondeurs de l'organisation politique, on lui trouvera pour fondemens des doctrines, et ce sont les livres qui en sont naturellement les interprètes. Chose admirable! Ces livres qui, auprès de bien des gens, n'ont d'autre importance que d'exciter quelques émotions éphémères, étendront encore leur pouvoir au-delà des tems qui succèdent. Ils décideront du sort des empires, lorsque, ne propageant que des principes d'ordre, ils deviendront les archives de la gloire et de la fidélité; de même qu'ils affaibliront la grande famille, lorsqu'imprimant une direction inverse à la force qui tend de la circonférence vers le centre, ils deviendront l'écho de discordes scandaleuses, et ne transmettront à la postérité que le récit de sanglans revers.

F. CH. DE LAROUSSIÈRE.

TROISIÈME NOTE EN ITALIE (1).

Notre premier soin, en nous éveillant à Parme, est de demander au *cicerone* du *Corrège* et du *Parmesan* ; (ce dernier est appelé ici *il Parmigianino :* son vrai nom est Mazzola). On nous conduit à la cathédrale et à l'église de Saint-Jean l'Evangéliste ; on nous instale sous de hautes coupoles encombrées de figures tous aspects, et l'on nous dit : Voilà les poëmes du Corrège, pâmez-vous. J'ai beau me rompre les vertèbres du cou, pour regarder en haut, dans la cathédrale, je ne peux même pas deviner qu'il est question d'une Assomption. On m'instruit du sujet : je redouble d'attention pour le saisir, mais je me fatigue trop tôt : c'est trop vaste, il faudrait des jours entiers pour, après s'être mis au fait des divers chants de la composition, en étudier ensuite l'exécution : nous n'avons pas de journées à dépenser ainsi sans compter. Le *Corrège* est créateur de ce sublime genre de peinture, il y a excellé. Que tout honneur lui soit rendu ! mais, dans cette circonstance-ci, je déclare que je suis le simple écho sans discernement des louanges qu'on lui décerne. J'apprécie bien mieux, dans l'église de Saint-Jean, les fresques des chapelles sorties du pinceau du Parmesan, et celles qui couvrent la frise antérieure de l'édifice, peintes par un élève du Corrège. J'en surprends aisément la pensée, et soudain l'illusion me gagne.

C'est au palais ducal qu'il faut aller pour voir commodément les tableaux. Marie-Louise y fait établir un musée, où l'on réunit tout ce que les églises renfermaient de meilleur. Ici, on peut s'asseoir et contempler sans fatigue, et *la Vierge* dite *de Saint-Jérôme*, et *la Madone à l'écuelle* ou la fuite en Egypte, deux admirables ouvrages du Corrège, connus de tous les amateurs et dont les simples gravures causent tant de délices. Quelle touchante expression dans ces têtes de

(1) Voyez les pages 78 et 163 du 5.e volume du *Lycée*.

femmes ! Que de grâces dans le mouvement de ces divins enfans, dans le pieux empressement de ces anges ! Personne en les voyant ne songe aux anachronismes. On trouve, dans ce musée, une foule de beaux tableaux du Parmesan, des élèves du Corrège, de Guerchin, d'Annibal Carrache et autres. Dans l'unique Raphaël que possède la collection, et dont le sujet est le Sauveur dans une gloire avec deux bienheureux à ses pieds, le peintre a donné à Sainte-Catherine les traits séduisans de sa chère *Fornarina* ; il n'est pas probable que la Sainte y ait perdu. — Je me plaindrai encore ici de nudités tout à fait extraordinaires : il s'agit d'un tableau du Parmesan, qui représente, je pense, la Sainte-Vierge triomphant du paganisme, et c'est la Vierge elle-même qui encourt le reproche. Il est vrai qu'elle mériterait le triomphe par ses seuls attraits, mais ce n'a sûrement pas été là l'intention du pieux personnage qui a fait sa commande au peintre.

L'admiration qu'excitent tous ces tableaux s'accroît encore, quand on considère qu'ils ont trois siècles de date. A l'époque où ils furent produits, l'Italie seule récelait le feu sacré, et la France, ainsi que le reste de l'Europe languissait, sous le rapport des arts, dans une ignoble léthargie. Si, depuis, nous avons contemplé, comparé, apprécié ces chefs-d'œuvre, nous ne les avons point égalés. Quel lait avaient donc sucé ces artistes italiens qui, presque du premier bond, ont atteint les limites connues du beau idéal ?

Le musée de Parme fut autrefois plus étendu. Les Parmesans parlent encore avec de touchans regrets, de la célèbre galerie qui, au tems des Farnèze, fut élevée pour la gloire de leur cité. Ils s'étaient identifiés avec elle, ils s'en croyaient aussi inséparables que les Français pensent l'être de celui du Louvre : ils se trompaient. Leur premier souverain de la dynastie espagnole, *Don Carlos*, père du Roi de Naples actuel, ayant été appelé à cette même couronne de Naples, considéra la galerie comme propriété princière privée, et en fit transporter la majeure partie dans son nouveau royaume. On ne possède plus à Parme que les plâtres des célèbres statues de l'Hercule de Farnèze, de la Flore, des lutteurs, etc. Puissent les habitans trouver

quelques consolations dans le nouvel établissement qui se forme ! Tout annonce qu'il sera digne de l'Italie.

L'absence de la princesse nous permet de fureter dans son palais du haut en bas. Il a une étendue que ne laissait pas soupçonner son extérieur imparfait, et nous y visitons avec intérêt la salle de spectacle, la bibliothèque, les garde-meubles et la collection curieuse des antiquités tirées de *Velleia*.

La salle de spectacle, témoignage du goût magnifique des Farnèze, ne se fait pas remarquer, comme nos salles modernes, par le luxe d'une architecture extérieure ; c'est l'intérieur, disposé et orné par Vignole qui en fait le mérite. Neuf mille spectateurs y tiennent à l'aise, et entendent distinctement, de tous les points, ce qui se dit sur la scène. Vieille de près de trois cents ans, et dégradée, parcequ'elle n'a pas servi depuis 1733, elle ferait encore pâlir la salle même de Versailles, par sa somptuosité. A la vue de tant de recherches il faut bien se dire encore : quels Welches étions-nous donc en France, avec nos ridicules représentations des pièces de Jodelle dans de misérables jeux de paume, alors que de petits princes d'Italie savaient offrir aux muses dramatiques de si splendides asiles ? Marie-Louise fait restaurer cette salle, non pour la faire servir aux plaisirs de sa cour, la dépense y serait trop forte pour ses vues économiques, mais afin qu'elle soit conservée comme une médaille propre à donner l'idée de l'état des arts au milieu du XVI.e siècle. Cette pensée ne manque pas de noblesse.

La bibliothèque, déjà fort riche du tems des princes Espagnols, vient d'être accrue d'un grand tiers. On nous y montre des manuscrits orientaux, des Bibles polyglottes et autres casse-têtes de savans, devant lesquels nous tirons nos chapeaux par politesse ; mais c'est par goût que nous nous arrêtons devant les belles éditions du *Didot* de l'Italie, du célèbre *Bodoni*, qui vient de mourir ici, sans avoir pu, après de nombreux efforts, surpasser son propre *Horace*, son plus glorieux titre dans les fastes de la typographie. — Les amateurs peuvent aller vider leur bourse chez sa veuve.

Nous ne parlons du garde-meuble, que parce qu'on y a déposé, avec beaucoup d'apparat, pendant

les travaux qui se font au palais, la toilette de vermeille que Marie-Louise reçut de son époux en présent de noces, et le berceau de son fils, témoignage dispendieux de la servilité ou de la souplesse politique de la bonne ville de Paris. Je n'avais point vu, dans le tems de leur gloire, ces meubles magnifiques. Ils sont d'argent massif, à triple dorure. C'est riche comme la sépulture, à Milan, de Saint-Charles Borromée, puisqu'on y parle d'une valeur de quatre millions; mais le travail d'orfévrerie, quoique dirigé par les *Odiot* et les *Thomire*, me paraît être encore fort loin de ce qu'on voit en ce genre, dans le tombeau du prélat Milanais.

Non loin de ce piquant monument de nos révolutions modernes, trop propre à réveiller de dangereux souvenirs, se trouvent des témoignages d'une révolution plus ancienne, à laquelle les combinaisons humaines n'ont probablement eu aucune part et qu'on peut examiner avec plus de sang-froid. Il s'agit des objets trouvés dans les fouilles de *Velleia*, cité romaine, enfouie, à une époque inconnue, par l'éboulement d'une montagne à dix lieues d'ici, et dont la découverte ne remonte pas au-delà de 50 à 60 ans. — Comment l'engloutissement de cette ville a-t-il passé inaperçu dans nos annales historiques? Elle existait, cependant, postérieurement à Constantin, puisqu'on y trouve des médailles de ce prince; ce n'était pas une bicoque, puisque, sans compter les statues précieuses qui sont sous nos yeux et qui en proviennent, elle renfermait des édifices qu'on retrouve à peine dans nos grandes capitales; ce qu'attestent des chapiteaux corinthiens et ioniques en marbre, dont les tailloirs, d'au moins cinq pieds de large, font pressentir des fûts de 36 à 40 pieds et des portiques de peut-être 60; elle était la capitale d'un canton assez considérable, puisqu'on trouve l'énumération de trente villes ou bourgs de sa dépendance. Comment, dis-je, un événement aussi épouvantable que celui de l'engloutissement d'une cité tout entière, n'est-il mentionné nulle part? On ne peut l'expliquer que par le déroulement de ce ténébreux nuage qui s'étendit sur toute l'Europe du VI.ᵉ au X.ᵉ siècle; voile épaissi par les prestiges de l'igno-

rance, et que les légendes des moines n'ont certes guère aidé à soulever. N'en sommes-nous pas à Nantes, pour *Herbadilla*, au point où l'on en était ici pour *Velleia?* — Il y a, cependant, cette différence entre les deux catastrophes; c'est que nous ne connaissons celle d'*Herbadilla* qu'avec l'aide de la critique et de l'érudition, sans pouvoir en présenter de vestiges, tandis qu'ici c'est la localité même et la collection de Parme qui révèlent à nos yeux l'existence et le degré de civilisation des Velleiates.

Voici ce qui nous y a frappés le plus :

Les chapiteaux de grande dimension, dont nous venons de parler et qui sont propres à encourager à des fouilles ultérieures;

Plusieurs grandes statues mutilées, parmi lesquelles il faut distinguer, comme étant d'une beauté rare, deux femmes drapées, que, peut-être par prévention pour les Grecs, je croirais sorties de l'atelier d'un statuaire d'Athènes : ce n'est pas du marbre, c'est un tissu jeté sur un beau corps, sans en déguiser les moëlleux contours.

Un buste de Néron adolescent : il porte encore la *bulle*; une tête colossale d'Adrien, un Galba, plusieurs personnages consulaires.

Des urnes cinéraires, des jarres, des poteries communes; du verre, comme celui que nous fabriquons à présent : le verre est en fragmens de bouteilles et de coupes, il n'y en a point sous la forme de verre à vitres;

Des marteaux, des clous, des gonds et diverses pièces qui entrent dans la construction des maisons : ces objets sont en bronze et non en fer.

Des agrafes, des bijoux, des cachets, des aiguilles, des lampes, jusqu'à une paire de mouchettes. — Comment, des mouchettes! Vous riez; le P. Monfaucon n'en cite point! — Oui, Monsieur, des mouchettes. Si l'usage des chandelles ne paraît pas remonter au-delà du XII.ᵉ siècle, réfléchissez qu'il a fallu des mouchettes beaucoup plus tôt pour la mèche des lampes. J'en ai vu qui étaient attachées à des lampes arabes d'une très-haute antiquité. Cet instrument ressemble ici au nôtre, et l'on peut dire, au risque d'un mauvais jeu de mots, qu'il n'a pas profité du progrès des lumières pour se perfectionner.

Des idoles sans nombre, des *ex-voto*, comme les bonnes âmes en mettent aujourd'hui dans les églises; il y en a pour toutes sortes de maladies, des pieds, des mains, des oreilles, du sein, etc. Si l'on ne craignait l'anachronisme, on dirait qu'il y en a pour la maladie honteuse; on en trouve du moins pour les constipations guéries. — Ces anciens Romains n'avaient honte de rien : Petrone fait accompagner *Trimalcion* d'un esclave chargé d'une chaise percée, et les dames portaient au col, comme bijoux, des signes de virilité très-choquans dans nos mœurs : il y a beaucoup de ces bizarres ornemens dans la collection de Parme.

Des bas-reliefs et des figurines en bronze, du fini le plus précieux; nous ne faisons rien d'aussi bien, malgré notre goût moderne si prononcé pour les bronzes. Nous citerons surtout un Hercule ivre (dévait hommage d'une compagnie de buveurs apparemment): c'est un chef-d'œuvre de dessin. Des mosaïques; des prismes d'émail, singulier par la pénétration des couleurs dans toute leur longueur; on peut les couper en une infinité de tranches horizontales, et répéter ainsi autant de fois le joli dessin qui n'apparaissait qu'aux bases; des fragmens de peinture dans le genre des fresques, mais d'un coloris affaibli; puis une si prodigieuse quantité de médailles ou de monnaies, qu'elle fait augurer que les habitans, surpris par l'éboulement, n'eurent même pas le tems de sauver leurs richesses portatives.

La pièce la plus remarquable, est une table en bronze, sur laquelle est gravé un contrat par lequel plusieurs propriétaires du district de *Velleia*, hypothèquent des portions de leurs biens pour concourir à l'érection d'un asile charitable destiné à recueillir trois cents enfans. Les noms, qualités et demeures des contractans, la nature et la situation des métairies qu'ils engagent, tout est relaté dans l'acte avec une précision semblable à celle qu'observent nos notaires. Et, de même que c'est au nom de l'Empereur ou du Roi régnant que, dans nos états monarchiques, on constate la vente d'un pré, afin que le moindre villageois connaisse la source du pouvoir délégué aux juges; c'est ainsi au nom de Trajan régnant qu'est libellé le contrat dont

il s'agit. Ce morceau est d'autant plus curieux, que les noms des villages et autres petits endroits qui y sont relatés, sont encore aujourd'hui à peu-près les mêmes dans les environs des fouilles de *Velleia*. Il fournit aussi une note érudite pour ceux qui veulent traiter de l'ancienneté des établissemens de charité.

Le théâtre *Farnèze* ne pouvant servir aux représentations ordinaires et n'étant supplée que par une petite salle jadis réservée aux divertissemens particuliers de la cour, Marie-Louise en fait construire une autre fort belle pour le public. Cette salle paraîtrait d'une grandeur disproportionnée à la population de Parme; mais on sait que les Italiens ne tolèrent pas la mesquinerie dans l'appareil des jeux scéniques; et qu'ils tomberaient dans le clinquant plutôt que de se circonscrire, au besoin, comme nous, entre des paravens. Au reste, tout annonce que dans le nouvel édifice on aura de la magnificence réelle. Lorsque les ouvriers en ont creusé les fondations, ils y ont découvert des mosaïques et d'autres objets d'antiquité qui attestent que le sol de la ville a été élevé de huit pieds. On nous montre des bijoux qui viennent d'y être trouvés, et dont la princesse s'est empressée de faire l'acquisition pour les donner au musée: ce sont des colliers, bracelets, agrafes et bagues d'or au plus haut titre, et dont le travail ferait encore aujourd'hui honneur à nos bijoutiers. Ils ne pèsent pas moins de quatre marcs et sont supposés appartenir au tems des Goths ou des Lombards.

Nous ne devons pas commettre l'injustice de quitter Parme sans rendre témoignage de l'estime que s'acquiert la grande-duchesse par son administration dans un pays où sa postérité n'est cependant pas appelée à régner. Nous avons parlé de l'établissement du musée, de l'accroissement de la bibliothèque publique, de la restauration du théâtre Farnèze et de la construction du nouveau. Il faut mentionner, comme travaux bien plus importans, ceux des deux ponts sur le *Taro* et sur la *Trébia*. L'absence de l'un et de l'autre rendait la communication de la haute à la basse Italie fort incommode et souvent périlleuse; la difficulté de les établir et peut-être la crainte de la dépense avaient rebuté les anciens gouvernemens. Tout a cédé à une

volonté fortement exprimée, appuyée sur de sages dispositions financières. Le premier pont a environ 1200 pieds de longueur ; le second, qui en a 1500, ne devait recevoir sur ses piles que des travées en bois : je veux, a dit la princesse, signaler mon passage par un monument digne de l'histoire, et les flots intermittens de la Trebia ont dû s'écouler sous vingt-deux voûtes en pierre, pleines de hardiesse. — Comme la morosité et le dégoût eussent été presque justifiés par la nature des circonstances où s'est trouvée la Duchesse, on apprécie d'autant plus sa noble manière de lutter contre les caprices du sort.

Nous voilà sur la route de *Modène*. Les villes se pressent les unes aux autres sur ce sol chéri de Cérès. En effet, tracez un cercle de moins de dix lieues de rayon, et vous circonscrivez une douzaine de villes remarquables, telles que Mantoue, Guastalla, Reggio, Mirandole, Ferrare, Bologne, etc. A six lieues de Parme, nous atteignons Reggio, jolie cité de 15,000 habitans élégamment logés. C'est, malgré la revendication des Ferrarais, la patrie du chantre aimable des paladins et des belles, du gai et ingénieux Arioste. Sur notre droite est l'historique château de *Canosse*, où l'empereur Henri IV fut tenu, pendant trois jours et trois nuits d'hiver, pieds nus dans une cour, pour attendre une audience du pape Grégoire VII. Et, cependant, moins de deux siècles auparavant, autres tems, autres mœurs : c'étaient Charlemagne et Othon qui avaient reçu dans Rome comme souverains, l'hommage des pontifes. — A six lieues plus loin, nous trouvons *Modène*, qui n'est elle-même distante que de huit lieues de Bologne. C'est au passage du lit desséché de la Modolena, qu'une nouvelle douane nous avait avertis que nous mettions le pied dans les états du duc de Modène.

Ce prince possède Modène, Reggio et Mirandole : à la mort de son ayeule, il entrera en possession définitive du duché et des célèbres carrières de *Massa di Cararra*, au revers occidental des Appenins. Sa principauté, enlevée aux Romains par les Goths, a passé par les mains des rois Lombards, des Charlemagne, des Othons, des Papes, des Visconti, des Gonzagues,

et partagé tous les malheurs qu'ont fait éprouver à l'Italie les factions Guelfes et Gibelines. A la fin du XIII.e siècle, les Modénais se donnèrent, par délibération solennelle, à l'illustre maison d'*Est*, qui régnait à Ferrare. A l'extinction de la branche aînée, le guerroyant pape Jules II s'étant emparé de Ferrare, la branche cadette fut trop heureuse de conserver le petit duché de Modène, sous la protection des empereurs d'Allemagne. Elle y régnait au moment où la révolution française vint changer la face de l'Italie. Le prince accepta de Bonaparte, en échange de son duché, la souveraineté de *Brisgau*, et lorsqu'il y mourut sous les austères ombrages de la *Forêt-Noire*, sans doute il regretta plus d'une fois son beau ciel d'Ausonie, ainsi que les palais et les musées qu'il avait laissés dans sa capitale, devenue chef-lieu d'un département de la Cisalpine. Sa fille ayant épousé un prince de la maison d'Autriche, le congrès de Vienne a rendu le duché à cette nouvelle branche *Austro-Est*.

Nous passons trop rapidement à Modène pour en visiter toutes les curiosités. Ainsi, nous n'allons ni au palais ducal, qui renferme les tableaux, ni à la haute tour de marbre, où l'on conserve la *Secchia Rapita*, aussi spirituellement chantée par Tassoni, que le Lutrin l'a été par Boileau, et la Tresse de Belinde, par Pope. C'est un vieux sceau de bois, garni de trois cercles de fer, qu'on m'a montré autrefois, et en faveur duquel je n'ai pas cru devoir déranger mes compagnons devoyage. Il leur a suffi de savoir qu'au tems des guerres civiles, les Modénais ayant pénétré jusque sur une place publique de Bologne, d'où ils furent repoussés, emportèrent le sceau du puits comme un trophée de leur expédition. — Nous voyons, du reste, une fort élégante cité de 23,000 habitans, dont les rues, tirées au cordeau, sont bordées de portiques et de palais somptueux. Tout cela est assis, dit-on, sur une croûte minérale de cent pieds d'épaisseur, au-dessous de laquelle est un lac, où chaque maison fait aboutir un puits.

Autour de la ville sont quelques riches *villas*, vastes constructions sans jardins proprement dits ; les palais sont au milieu des vergers et des champs, tels que les auteurs nous peignent les maisons de campagne des

anciens, suffisamment ornées, si elles sont à portée d'une vigne ou d'un verger. Malgré notre admiration pour la simplicité antique, nous aimons autant le goût moderne qui appelle des pelouses et des bosquets autour de l'habitation. — Cette réflexion ne nous rend toutefois pas insensibles au charme de la fécondité répandue sur la plus riche plaine du monde. Les champs de froment, de maïs et de chanvre ont tous un air de fête. Bordés, perpendiculairement à la route, d'avenues d'ormeaux ou de mûriers alignés à perte de vue, ils semblent parés comme pour le passage d'un prince, par les guirlandes de pampres qui sont incessamment suspendues d'un arbre à l'autre, en conservant l'élégante courbure que leur donnerait un décorateur.

A *Castel-Franco*, nous quittons le Modénais pour entrer dans les états du souverain Pontife : la douane papale, sans visite rigoureuse, plombe nos paquets. Quoiqu'il soit tard, nous pouvons reconnaître les immenses fortifications que les papes et les ducs de Modènes avaient jadis élevées les uns contre les autres. On les laisse tomber en ruine : les maîtres de l'Italie, Autrichiens ou Français, n'ont fait que sourire à la vue des précautions que prenaient les pygmées, dont ils ont étouffé les dissentions en les asservissant tous. — Ce que le politique méprise est avidement recueilli par le romantique : les rayons de la lune, qui frappent ces longs développemens de bastions et de courtines, en agrandissent encore les dimensions ; ils permettent d'évoquer sur les lieux les ombres guerrières des *Jules II*, des *Borgia*, des *Trivulce*, et nous pourrions ici composer un chant à la *Walter Scott*, si.....si les chevaux de poste ne nous entraînaient rapidement dans Bologne.

Milan, Milan ! malgré votre dôme, votre cirque et vos nombreux équipages, humiliez-vous devant Bologne. Et pourquoi donc nos touristes veulent-ils que Bologne la savante ne soit pas Bologne la superbe ? Pourquoi plusieurs d'entre eux en déprécient-ils l'aspect, pour n'y préconiser que l'Université, les crêpes et les saucissons ? Pour connaître Bologne la savante, je n'ai pas absolument besoin de venir ici, il me suffira d'ouvrir les livres des *Accurse*, des *Malpighi*, des *Rossini* ; et,

quant aux articles de pompons et de gourmandise, je peux obtenir à Paris toute satisfaction. Mais où trouve-t-on des rues de demi-lieue de longueur, que les piétons peuvent parcourir à couvert, sous de hauts et larges portiques carrelés en briques plus soigneusement que nos appartemens? Imagine-t-on pour une ville de plus noble décoration que celle qui est directement consacrée à l'utilité, à la commodité journalière de soixante mille habitans? N'est-elle pas préférable à des palais ou à des arcs de triomphe? Avec raison, nous faisons cas des trottoirs de Londres qui ont un but semblable; mais que ce genre de service rendu à une population citadine est loin de celui qui joint à la sécurité contre les voitures un salutaire abri contre les orages ou contre un soleil brûlant! Nous avons rencontré des galeries couvertes dans plusieurs villes d'Italie, mais souvent étroites, obscures ou inégales, subordonnées au caprice du propriétaire de la maison adjacente; ici, toutes celles d'une même rue sont sur un plan uniforme, elles ont vingt à vingt-cinq pieds de large, et ajoutez que quand vous portez les yeux sur l'intérieur des hôtels auxquels elles sont liées, vous ne voyez que péristiles à colonnades, fresques, escaliers décorés, pavés, balustres, pilastres en marbre. — Je note sur mes tablettes, que Bologne est une superbe ville, d'abord, parce que le rare embellissement qui la distingue est raisonné dans le sens direct de la véritable utilité commune, préférable à tous autres; ensuite, parce que, sous le rapport des embellissemens privés, il y a de quoi satisfaire tous les goûts.

On s'arrête sur la grande place, devant la fontaine du célèbre flamand, dit Jean de Bologne, l'auteur du Mercure que nous admirons tant en France. Le Neptune colossale, qui la surmonte, dans l'attitude du *Quos ego!* est d'un effet très-poétique; les syrènes qui sont rangées autour du soubassement, sont pleines de volupté. — Malheureusement, la fontaine ne donne pas d'eau.

Le palais du cardinal-légat, qui est auprès, est vaste, mais d'une pauvre architecture pour la patrie de *Palladio*. Nous ne trouvons pas qu'il soit sensiblement embelli par la statue du pape Grégoire XIII, placée en saillie sur le milieu de la façade. Le pontife, assis, donne sa

bénédiction, un peu froidement, sans paraître pénétré de l'idée de sa haute mission.

La cathédrale, décorée par Benoît XIV, est moderne et d'une architecture fort riche. J'y contemple avec conplaisance une Annonciation à fresque, d'Annibal Carrache, parce qu'il ne s'y trouve que deux figures et qu'on peut concentrer la pensée pour en méditer toutes les intentions. Quant à la coupole, c'est trop compliqué pour être saisi à la volée.

On trouve plus de choses à son goût dans l'église de Sainte-Pétrone, qui est moins ornée, mais plus grande que la cathédrale. La disposition en est religieuse et tient du gothique, genre éminemment propre aux basiliques et rare en Italie. C'est là que Clément VII couronna Charles-Quint, qui, malgré cette cérémonie, n'en a pas toujours été plus déférant pour le Saint-Siége. On y montre aussi la fameuse méridienne de Cassini. Nous en mesurions, de nos pas, la longueur qui est de 206 pieds, et nous nous figurions qu'il était facile de la parcourir six cents fois dans un jour : alors, en mille jours, on aurait fait autant de chemin qu'on en compte pour le tour du globe; ce qui ne laisserait pas que de faire un pauvre voyage. Le trou de la voûte, par lequel vient le rayon solaire, est à 83 pieds de hauteur.

Il nous faut, comme tous nos prédécesseurs, aller faire les badauds devant les deux célèbres *tours penchées*. La plus grande, celle des *Asinelli*, est haute de 307 pieds et surplombe de trois pieds et demi; l'autre, dite la *Garizanda*, n'est haute que de 144, mais surplombe de 8 pieds 2 pouces; elle est effrayante à voir, elle vous tombe sur les épaules. Ce sont au reste de vilaines masses carrées et étroites, construites en briques, sans ornemens ni repos pour l'œil. Quoique les assises de briques ne soient pas horizontales, et qu'elles suivent l'inclinaison des tours, il est facile de conjecturer que cet artifice de maçonnerie n'est que pour le revêtement. En effet, comme les escaliers par lesquels on monte aux plate-formes sont perpendiculaires, il n'est pas douteux que l'inclinaison, loin de résulter d'un accident, tient bien positivement au plan bizarre de l'architecte, ou au caprice des ma-

gistrats qui ont fait faire ces laids ouvrages. On trouve dans la ville plusieurs autres tours de semblable construction, mais non penchées et moins hautes; ce sont des monumens des guerres civiles qui tiennent une si grande place dans l'histoire du pays.

Bologne a été agitée par bien des révolutions depuis le tems où elle était la capitale des douze villes toscanes que la république romaine soumit à ses armes. Bouleversée par les Goths, par les Hérules, elle appartenait aux Empereurs de Constantinople, quand les Lombards s'en emparèrent. Ceux-ci furent contraints, par Pepin-le-Bref, à céder Bologne au Pape, qui lui avait décerné la couronne de France; mais Charlemagne son fils, devenu haut souverain de Rome et de toute l'Italie, engloba Bologne dans sa vaste domination. A la décadence de la dynastie Carlovingienne, cette ville osa se déclarer libre, avant même qu'il fût question de semblables choses en Allemagne. Quoique cette indépendance fût bien un peu contestée par la comtesse Mathilde, par les Papes et par les Empereurs germaniques, Bologne n'en était pas moins, aux XII.e et XIII.e siècles, une aussi respectable république d'Italie qu'ont pu l'être Florence, Pise, Milan, Gènes ou Venise. Cependant, des factions guelfes et gibelines déchiraient l'état par des guerres intestines, lorsqu'en 1327, le parti des Guelfes l'ayant emporté, quinze mille compatriotes gibelins furent charitablement expulsés de leurs foyers; après quoi, les vainqueurs délibérèrent de sanctifier la victoire qu'ils avaient remportée sur leurs frères, en déférant aux Papes la souveraineté de leur patrie. La cour de Rome possédait donc Bologne; mais notez que c'était avec des restrictions qui ne nourrissaient que trop l'esprit républicain qui éclata en 1793; par exemple, tandis que le légat jouissait de tous les honneurs de préséance et de représentation, les Bolonais s'administraient eux-mêmes municipalement, ne payaient au Saint-Père que des taxes volontaires, et entretenaient des ambassadeurs auprès de lui. Les guerres dans lesquelles Pie VI s'était laissé engager contre la France, ayant amené le traité de *Tolentino*, Bologne et Ferrare allèrent arrondir le nouveau royaume d'Italie; mais lorsque celui-ci s'est métamorphosé, en

avait tirés pour satisfaire au traité de *Tolentino*, les tableaux que les événemens de 1815 lui ont fait recouvrer à Paris. Elle n'a voulu les réunir que comme objets d'art, flattant ainsi l'idée que nous avons déjà manifestée à Milan, à l'occasion de l'impropriété d'exposer dans les temples ce qui est destiné à l'inspection du goût plutôt qu'aux inspirations de la dévotion.

Nous nous retrouvons avec un mélange de plaisir et de regret en pays de connaissance. Nous revoyons, d'abord en soupirant, mais bientôt sans considération des lieux, et pour eux-mêmes seulement, le céleste ravissement de la *Sainte-Cécile* de *Raphaël*, le déchirant et encourageant martyr de la *Sainte-Agnès*, et le *Rosaire* si naïf et si pieux du *Dominiquain*. — Œuvres immortels du génie! Nous étions dignes de vous en France; mais vous appartenez à tous les siècles et à tous les lieux où le beau exercera son empire: nous vous admirerons partout. — Après ces morceaux capitaux, dont on s'arrache difficilement pour passer en revue le reste de la collection, de nouveaux chefs-d'œuvre viennent captiver notre attention. Nous nous imposons le sacrifice de n'en pas faire ici une énumération qui nous vaudrait cependant un renouvellement de jouissances; mais nous ne pouvons résister au plaisir de citer plusieurs *Guido*, notamment un Christ en croix qui est presqu'aussi beau que celui du même peintre qu'on voit dans la bibliothèque ambroisienne à Milan; une transfiguration et un Saint-Jérôme communiant, d'un des *Carraches*, je crois, et devant lesquels on reste en contemplation, même avec le souvenir des mêmes sujets traités par *Raphaël* et par le *Dominiquain*; un massacre des innocens, de *Louis Carrache*, admirable: on pleure avec la mère dont l'enfant vient de périr; un Saint-Sébastien de *Guido*, qui n'est pas achevé et qui est probablement très-étudié par les artistes: on doit aimer à surprendre les grands maîtres dans leur travail. Nous ne parlerons d'un sujet pieux, d'ailleurs très-bien peint par *Perrugin*, que pour remarquer l'immense distance dont il est en arrière de son illustre élève. On peut dire que c'est le père *Porée*, qui se trouve avoir enseigné la versification à Voltaire.

Visiter un musée bien disposé, médiocrement nombreux, et tout-à-fait épuré de croûtes, comme l'est

celui des Bolonais, est un plaisir bien vif; mais ce plaisir est doublé s'il est partagé et éclairé par un homme véritablement doué du sentiment des arts. Or, cette dernière bonne fortune, nous l'avons ici; et notre excitateur, notre guide, c'est, sans plaisanterie, le garde des salons, l'homme de peine chargé de les nettoyer et d'en frotter les parquets. C'est avec une vivacité inconcevable que cet individu sent le mérite des trésors confiés à son houssoir. Nous le guettons pour découvrir s'il ne possède qu'un jargon d'emprunt, et il nous dépiste à chaque instant : nous sommes subjugués par la chaleur d'expression, par le choix d'éloges justes et d'observations dont il nous rend témoins. — Mais cessons de nous étonner de trouver la poëtique des arts indigène dans un terrain sans culture, puisqu'elle est implantée par la nature elle-même, qui méconnaît les rangs; puis qu'inventer n'est autre chose que tirer un rideau et ouvrir les yeux; puisqu'enfin il est plus facile de soulever ce rideau quand on ne l'a pas brodé de préventions; et qui sait, dirait le docteur Gall, s'il ne faut pas reconnaître là l'effet du surhaussement de l'arc superciliaire? — Molière consultait sa Nicole; les plus jolis airs de Rossini et de Grétry sont recueillis pour les orgues de Barbarie; les gondoliers de Venise rament en répétant les stances du Tasse; pourquoi l'oubli, par Sainte Cécile, des plaisirs de ce monde, quand elle entend les concerts angéliques ne serait-il pas saisi par le balayeur que nous laissons à Bologne?

BIOGRAPHIE NANTAISE.

DESFORGES-MAILLARD.

Paul Desforges-Maillard naquit au Croisic, en 1699, et y mourut en 1772.

Ce littérateur, plus célèbre par une anecdote que nous raconterons bientôt que par ses ouvrages littéraires, fit ses humanités au collége de Vannes, tenu par les Jésuites, et vint terminer ses études à Nantes par le cours de philosophie qu'il fit sous les Oratoriens. Il fréquen-

tait, en même tems, les écoles de droit, et alla, peu de tems après, à Rennes, se faire recevoir avocat. Il n'embrassa cette profession que pour plaire à son père : ennemi juré de la chicane et des procès, il ne tarda pas à la quitter et à retourner dans sa ville natale.

Il aurait pu s'y livrer au commerce, mais il en fut détourné par un goût invincible qui le portait vers la poësie. « Arrêté, dit-il, toute ma vie sur une côte où » le trafic du sel marin est plus en crédit que le com- » merce des muses, j'y nourris pour elles avec une passion » que je n'ai pu vaincre ni satisfaire. »

Il fut lié avec les savans bretons, ses contemporains, Bouguer et Paul-Christophe Gattron de Robien, président au parlement, le premier, grand mathématicien et le second, naturaliste et savant antiquaire. On trouve dans ses œuvres plusieurs épîtres adressées à ces savans illustres. Il fut même en relation avec tous les littérateurs de son tems. J.-B. Rousseau a fait des vers à sa louange. Voltaire, Destouches, Larroque, ont aussi fait l'éloge de ses poësies, lorsqu'ils les croyaient d'une femme; mais, depuis, ils l'ont traité très-durement.

Plusieurs académies se l'adjoignirent. Il fut de celles d'Angers, de la Rochelle, de Caen, de Nancy, et de quelques autres que je n'ai pas présentes à la mémoire. Il avait, comme on voit, de quoi satisfaire son ambition littéraire. Cependant il lui manquait encore la faculté de faire insérer ses vers dans le *Mercure*. Il fut obligé, pour y parvenir, de se déguiser. Nous voilà arrivés à l'épisode de sa vie qui a fait le plus de bruit, à cette mystification qu'il fit éprouver à Voltaire, à Larroque et à plusieurs autres poëtes ses contemporains.

Desforges composa, pour le prix de poësie de l'Académie Française, une pièce qui ne fut pas couronnée. Il en conçut quelque ressentiment et voulut en appeler au public. Il envoya son poëme à M. de Larroque, rédacteur du *Mercure*, avec prière de l'insérer dans son journal. Ce dernier refusa, en disant qu'il ne voulait pas se brouiller avec l'Académie. Comme le parent que Desforges-Maillard avait chargé de cette affaire insistait fortement, Larroque se fâcha et jeta le poëme au feu, en jurant qu'il n'insérerait jamais rien de Desforges dans le *Mercure*.

Desforges apprit cette fâcheuse nouvelle. Il était alors à Brédérac, petite maison de campagne qui lui appartenait, et qui était située sur le bord de la mer. Il possédait, dans le voisinage, une vigne appelée Malcrais. Il imagina un moyen de tromper le rédacteur du *Mercure*, et de le forcer, par une ruse innocente, d'imprimer ses vers. Il prit le nom de sa vigne, et composa, sous la dénomination de M.[lle] Malcrais de la Vigne, des épîtres, des madrigaux, et autres poësies qu'il adressa à M. de Larroque, à Voltaire, etc.

Toutes ces pièces étaient écrites par une dame de ses amies, pour qu'elles portassent le caractère d'une écriture féminine. Larroque y fut pris : il s'empressa de les insérer dans son journal, et, pendant quelques tems, les *Mercures* ne furent remplis que des poësies de M.[lle] Malcrais de la Vigne et de réponses à ses agaceries. M. de Larroque se prit même pour elle d'une belle passion, et lui fit une déclaration d'amour dans les formes. M.[lle] Malcrais de la Vigne devint la dixième muse, la Sapho du Parnasse français, la seconde Deshoulières. On ne savait quelle épithète lui donner ; et il n'y eut aucun poëte qui ne célébrât les talens de notre Minerve Croisiquaise.

Destouches se rendit garant de sa beauté ; Voltaire élevait ses talens jusqu'aux nues, et lui faisait présent de ses ouvrages. Enfin, toutes les têtes commençaient à tourner pour notre charmante poëte, quand Desforges se montra à Paris, et jeta le masque. Honteux d'avoir été trompés, les poëtes enthousiastes détestèrent l'auteur de la mystification : ils regrettèrent l'encens qu'ils lui avaient prodigué, et en dirent plus de mal qu'ils n'en avaient dit de bien.

Cette métamorphose nous a procuré *la Métromanie*, chef-d'œuvre de Piron, que l'on joue encore avec le plus grand succès. Mais, ce n'est pas, comme quelques personnes l'ont avancé, Desforges-Maillard que l'auteur a voulu ridiculiser ; c'est, au contraire Voltaire, et les autres qui avaient été dupes de son changement de sexe ; et c'est Voltaire qu'il a représenté dans le rôle de l'Empirée.

Desforges avait donné, en 1735, une première édition de ses poësies, sous le titre de *Poësies de mademoiselle Malcrais de la Vigne* ; Paris, 1 vol. in-12.

En 1759, il en donna une seconde édition, sous son véritable nom, à Amsterdam, 2 vol. in-12, avec son portrait.

On y trouve peu de chose au-dessus du médiocre, et, à l'exception de sept à huit pièces, rien ne mérite d'être lu. Il écrit cependant avec une certaine facilité. On y trouve même peu de défauts essentiels; mais la lecture en est ennuyeuse, et cela suffit pour la rejeter. En poësie, il n'y a pas de degré du médiocre au pire.

J. LE BOYER.



CONTE ANECDOTIQUE.

De deux enfans Blaise un jour devint père :
Deux à-la-fois, c'est vraiment trop de bien.
La matrone était là, prêtant son ministère,
Les voisines aussi ; bref, il n'y manquait rien.
En dépit de l'expérience;
Et, pour faire mentir *Emile* et son auteur,
On garrotte avec soin leur chétive existence;
Ils criaient, ils pleuraient, mais ils sont sans douleur :
C'est le langage de l'enfance.
Les parens conviés arrivent aussitôt.
Après maints complimens dont soupirait la mère,
Chaque poupon, dans son maillot,
Sur les deux bras roidis d'une humble ménagère,
Avec pompe est mis en dépôt.
Un long voile, où flottait plus d'une banderole,
Couvre le lit de plume où gissent les jumeaux ;
De la virilité respectable symbole,
Un bouquet, qu'étouffait un amas d'oripeaux,
Des rejetons de Blaise attestait la noblesse.
Le cortége entraînait tout le peuple après lui :
C'était à qui montrait la plus vive allégresse.
Blaise fermait la marche, et son front réjoui
Défiait des passans la langue un peu traîtresse.
Au milieu d'un bruit éclatant,
L'équipage arrive à l'église.
Le Pasteur attendait, qui d'abord exorcise.
Pour son filleul muet le parrain repentant
S'empresse à lui prêter sa puissante entremise.
— « Quels sont les noms aux enfans destinés?
— » Pierre et Simon : ils sont dans la Légende. »

Le Pasteur les consacre, et fait aux nouveaux nés
D'un sel âcre et piquant la douloureuse offrande.
Homme! rappelle-toi que tu nais pour pleurer;
Des peines d'ici-bas c'est la première atteinte:
Vainement sur ton front va couler l'huile sainte,
Ce baume consolant ne doit que l'effleurer.
Les parrains ont payé l'airain qui carrillonne,
La complaisante main qui porte leur chapeau;
Ils ont payé cierge, flambeau,
Le sacristain et le bédeau,
La ménagère, la matrone.
A la porte du temple ils ont, à pleine main,
Répandu le billon sur la tourbe ameutée,
Et par des cris joyeux leur louange est chantée.
De son ovation alongeant le chemin,
Le baptême brillant, pressé par la cohue,
D'un pas lent et compté mesurait chaque rue.
De Blaise avec regret regagnant la maison,
Les deux parrains font courir la dragée,
Prélude heureux d'un repas sans façon,
Dont leur bourse est encor chargée.
A table on allait s'arrondir,
Quand une de ces voix, portant mauvais augure,
Des convives surpris contriste la figure.
Soudain chacun veut s'enquérir
Du contre-tems fâcheux qui vient troubler la joie.
La matrone aux larmes en proie,
Contraignant enfin ses sanglots,
S'incline devant Blaise, et soupire ces mots:
« Ah! Monsieur, pourrez-vous le croire?
» Mais j'ai vu, plus de doute..... Adieu, fortune et gloire!
» Moi, dont l'art jusqu'ici reconnu, brévété,
» Par les fils d'Hippocrate avait été vanté.....
— » Expliquez-vous enfin, criait Blaise en colère.
— » D'un seul soin occupée, et toute à mon affaire,
» Aux voisines me confiant,
» Je faisais mon office et délivrais la mère,
» Sans trop examiner l'enfant.
— » Qu'est-ce donc? — Ah! Monsieur, c'est un malheur si grand
» Que jamais son pareil n'affligea les familles!
— » Dites? — Vos deux garçons... — Achevez! — Sont deux filles! »
A cet aveu les assistans
Par un saut convulsif se dressent sur leur chaise,
Et tous les yeux regardent Blaise.
Que vont dire les médisans?
Et le Pasteur? et le Maire? et la ville?
L'erreur à croire est difficile.
Tandis que des parens l'esprit ainsi trottait,
Pour l'honneur de son nom Blaise se lamentait.
De pleurs mal déguisés sa paupière se mouille:
« Deux filles, disait-il, c'est un malheur de roi,
» Et du Destin telle est la loi

» Que ma maison tombe en quenouille ! »
Après quelque moment permis à la douleur,
L'un va chez l'Echevin, l'autre court à l'église,
De crainte tout pâmé, tout bouillant de chaleur,
Prier d'excuser la méprise.
Le repas déserté, mais peu fait à l'oubli,
Refroidit sur la table et périt avili;
Car chacun, empressé d'aller au voisinage,
Sous la foi du secret raconter l'accident,
Pour l'honneur des parrains crut qu'il était prudent
De surseoir à leur compérage.

C. DITHURRY.



LE JUGE-DE-PAIX,

SA FEMME ET LES DEUX PAYSANS;

CONTE.

Une poule de Blaise un matin vint grater
Le fumier de Martin qui, d'humeur peu souffrante,
Croit que par cela Blaise tente
Sur son terrain d'empiéter.
Aussi Martin vite met en campagne
Gripaudin, l'huissier du canton,
Huissier possédé du démon,
Ou que du moins le démon accompagne
Partout où les plaideurs réclament ses exploits,
Tant Gripaudin y met de zèle,
Tant il en met à réduire aux abois
Les gens qu'à poursuivre on l'appelle.
Par un exploit bien cimenté,
Le pauvre Blaise est donc par lui cité
Pour que dans un jour franc il ait à comparaître
Par-devant messire Bonin,
Juge-de-paix, qui doit connaître
Du délit de la poule, et qui doit à Martin
Prompte et bonne justice rendre,
En condamnant Blaise à payer les frais,
Avec dommages-intérêts,
Pour ce que sa poule a pu prendre
Du bien de son voisin. Du moins, en son exploit,
Gripaudin tout cela demande,
Avec encor des réserves de droit :

Car cet huissier se recommande
Par ces fines précautions
Qui décèlent si bien une longue pratique
Et qui prouvent, d'ailleurs, une adroite tactique
Qu'on aime à rencontrer dans des conclusions.
Au jour marqué, Martin devance Blaise
De trois quarts-d'heure au moins chez le fils de Thémis,
Qui, dans cet instant-là, n'était à son logis
Non plus que son greffier Nicaise,
L'un et l'autre étant lors au cabaret voisin
A goûter un vin en litige,
Que par trop d'eau le buvetier corrige,
Du moins à ce que dit la dame de Bonin
Au paysan qui veut sur l'heure
Aller s'assurer de ce fait.
Non, Martin, dit-elle, demeure;
Car que te fait
De ce buvetier le méfait?
Or, attends donc ici l'heure de l'audience;
Et pour, en l'attendant, te donner patience,
Viens çà dans mon verger me bêcher un carré,
Ce qu'à Monsieur Bonin j'aurai bien soin de dire,
Entends-tu bien Martin? — Martin sous cap de rire,
Et, croyant bien par là son procès assuré,
De courir à l'instant s'emparer d'une bêche,
Et le carré de couper en tous sens.
Pendant que le sot s'y dépêche
Et qu'il pense par là mettre à profit son tems,
Blaise tout inquiet apporte
A Madame Bonin, qui le guette à la porte,
La poule qui donna naissance à ce procès.
Mon fils, lui dit la magistrale épouse,
De déplaire à Bonin je ne suis point jalouse;
Et, si pour vous je ne craignais
De votre juge un accès de colère,
Sur le champ je vous enverrais
Reporter cette poule à votre ménagère.
Mais je suis bonne : allez dire à Gotton
De la mettre à son croc, et surtout qu'on se taise.
Revenez aussitôt; entendez-vous, gros Blaise.
Blaise revient. — Voulez-vous, mon garçon,
Lui dit tout doucement la dame,
Avoir l'oreille de Bonin,
Qui vient d'aller chez un voisin,
Qu'on dit tout prêt à rendre l'ame,
Avec Nicaise apposer le scellé?
Il faut, pendant qu'il remplit cet office,
Que vous me rendiez un service,
Service qui par moi ne lui sera célé;
Car s'il est vrai que présens il n'agrée,
De même il est vrai que souvent
Sa bienveillance est assurée

Au plaideur adroit qui se rend
Par un service à Bonin agréable.
Venez donc, Blaise, en mon étable
Enlever le fumier que depuis près d'un mois
Mon lourdaud de valet y laisse.
La dame a dit, et l'autre sot s'empresse
De courir au fumier, où je crois que ses doigts
De la fourche eussent pris la place,
S'il n'avait rencontré soudain
De fourche pour faire main basse
Sur le fumier de Madame Bonin,
Tant il met d'ardeur à lui plaire,
Croyant par là que son affaire
Sera conduite à prompte et sûre fin.
Pendant que ces nigauds de même s'évertuent,
L'un à l'insçu de l'autre, et que tous deux ils suent
Pour gagner les faveurs du juge du canton,
Dame Bonin, dans sa maison,
En riant sous cap se retire ;
Mais elle se garde de dire
A son mari ce qui se passe en son jardin
Non plus que dans son écurie,
Craignant d'exciter la furie
D'un magistrat qui n'est pour elle trop bénin,
Du moins si l'on en croit du canton la cronique,
Cronique qui pourtant ne fut assez publique
Pour arriver jusques à nos rustauds,
Qui se seraient montrés moins sots,
Peut-être aussi d'humeur plus pacifique,
S'ils avaient cru de Bonin le logis
Gouverné par la loi salique.
Mais le piége où les avait pris
La fine et retorse commère
N'était pas le premier qu'au plaideur tributaire
Elle avait à l'insçu du juge, son époux,
Adroitement tendu ; moyen simple fort et doux
Pour que le ménage prospère,
Pour amender le trop mince salaire
Du magistrat qui sans ces petits tours
Serait réduit peut-être à la besace ;
Car il sut se montrer toujours,
Dans l'exercice de sa place,
Sur tous les cas, digne de l'ancien tems.
Chacun le sait. Quant à ses jugemens,
Ils sont robustes et de taille
A triompher des subtils argumens,
De la clique qui ne travaille
Que pour embrouiller les procès,
Quand pour les éclaircir cependant on la paie ;
C'est ce qu'assure au moins Bonin qui fort s'égaie
Des tours qu'il croit jouer à Messieurs du Palais
Par les sentences qu'il prononce,

Qui sont telles, dit-il, que toujours on renonce
Par les plus fins d'y mettre une indiscrète dent,
Car les plus fins jamais n'y virent rien à mordre;
Et si quelqu'étourdi s'en rendait appelant,
Les juges, en le déboutant,
A son appel mettraient bon ordre.
Aussi, l'on ne dit pas que Blaise ni Martin
Fussent teptés d'attaquer la sentence
Que rendit messire Bonin
Dans leur grave et scabreuse instance,
Assisté de Nicaise et de mons Gripaudin.
Quand la cause fut évoquée,
Notre commère qui s'était
Tenue à la porte embusquée,
Et qui ce moment attendait,
Courut en faisant l'empressée,
Mais aussi faisant la pincée,
Pour avertir les paysans
Qui venaient de finir leur tâche
Et qu'elle amène fort contens,
Et tout suants, tout haletans,
Mais l'un après l'autre; et qui tâche
Jusqu'au bout de les abuser.
Arrivés donc dans le prétoire,
Ils commencent par se toiser
D'un air qui marque la victoire;
Et Martin, comme demandeur,
Le premier tout son cas expose:
Il conclut, en triomphateur,
Que Blaise, en l'état de la cause,
Soit sans pitié par le juge étrillé,
Et condamné dans cent francs de dommage,
Pour avoir indûment troublé
Lui Martin dans son bien, sinon que le ravage
De la poule soit calculé
Par gens experts en la matière,
Et que, sur leur rapport, ensuite droit soit fait.
Martin a dit, et d'un air satisfait
Il se retire par derrière.
Blaise avance, et, les épaules haussant,
Et d'un ton de voix glapissant,
Il dit que c'est pitié que pour si peu l'on plaide
De la part de Martin, et que si du démon
Dans le fond de son ame il ne comptait sur l'aide,
Monsieur le juge du canton
N'eût point été saisi de cette affaire;
Que pour lui Blaise, il ne saurait mieux faire
Que de conclure au débouté
Contre le plaideur entêté
Qui vient pour semblable misère
Les gens de leur labeur tout un jour détourner
Et la justice importuner,
Comme si la justice avait à s'entremettre

Dans ce qu'aurait pu se permettre
Une poule sur un fumier,
Poule, d'ailleurs, qui fut trop bien punie
De ce tour, car, pour qu'il fût le dernier,
A la volaille on a tranché la vie.
Martin réplique, et Blaise en fait autant,
Et chacun d'eux avec force insistant
Dans ses conclusions, le juge enfin prononce
Que les débats sont et demeurent clos.
Après une heure de repos
Ou de réflexion, le magistrat annonce
Qu'il va rendre son jugement.
Blaise et Martin, debout et tête nue,
Le cou tendu, tous deux baissant la vue,
Mais tous les deux en secret espérant,
Chacun ayant fini sa pièce d'éloquence
En montrant
Sa main au juge avec un air d'intelligence,
Ne furent pas l'un l'autre peu capots
En l'entendant s'exprimer en ces mots :
Mes enfans, vous êtes deux sots ;
Toi, Martin, d'oser entreprendre
Pareil procès ; toi, Blaise, d'y défendre.
Allez, je vous mets dos à dos,
Et tous les deux pairez les dépens de la cause,
Pour vous apprendre une autre fois
Qu'il faut que l'on ennuie au moins pour quelque chose
Les gens dont le métier est d'appliquer les lois
Et non de s'entremettre en de sottes querelles.
Ah! vous nous en baillez de belles,
Monsieur Bonin, dit Martin en courroux.
Comment juge-t-on donc chez vous
Ceux que ne leurre votre femme,
Si vous traitez ainsi ceux qui, pour l'obliger,
Ont, en vous attendant, mis ordre à son verger?
— Mais tout comme ceux dont la dame
La poule consent à manger,
Dit Blaise, et comme ceux qui pour rendre traitable
Cette tricheuse auprès de son mari
Se mirent tout en eau pour vider son étable,
En attendant, comme toi, celui-ci.
— Quoi! pour chercher l'un à l'autre à vous nuire,
Vous auriez, dit Bonin, essayé de séduire
Notre femme? Pour ce méfait,
Mes coquins, je vous réprimande,
Et pairez tous les deux, outre cela, l'amende.
Pauvres gens! De se taire auraient-ils pas mieux fait?

ERRATA.

Dernière livraison, page 144, ligne 19, *remarquable*, lisez *remarquables*; page 152, ligne 37, *ridicule danger*, lisez *ridicule, danger*, etc.; page 154, ligne 5, *leur donner*, lisez *que pour lui donner*.

TABLETTES LITTÉRAIRES.

LA COQUETTERIE.

La coquetterie est le propre d'une ame indifférente. Sitôt que l'ame se prend vivement à quelque chose, elle se passionne. Le bonheur lui-même, quand il est à son comble, est sérieux. La vivacité d'une impression réunit toutes les forces de l'ame dans un foyer, et on n'a pas assez de toute son énergie pour l'empêcher de s'échapper. Toujours une coquette est une femme qui n'a pas d'amour, à moins qu'on ne veuille appeler de ce nom ce commerce de vanité qui se fait entre ceux qui prennent les hommages pour un sentiment, ou bien ce délire des sens que la coquette peut éprouver comme une autre, mais qui est aussi loin de l'amour véritable que les plaisirs physiques de la table le sont des entretiens dont ils sont l'occasion.

Après la femme irréligieuse, la plus malheureuse est la femme coquette; le cœur et la tête de la première sont vides; il n'y a que la tête de l'autre qui soit pleine; son cœur bat comme le balancier d'une horloge qui a été montée; mais elle n'a pas le pouvoir, comme les autres femmes, d'en ralentir ou d'en précipiter à son gré les oscillations. C'est un instrument qui n'est pas à elle, comment pourrait-elle le donner à un autre? Le tems lui apporte des hommages dont elle se montre, et des rides qu'elle cache; mais ces hommages sont comme l'encens qu'on brûle devant une statue: c'est une cérémonie allégorique et rien de plus. On en fait autant à du marbre; et il faut à l'homme quelque chose qui parte du cœur pour agir sur le cœur. Les rides sont plus sérieuses; chaque matin elle peut se dire en les dissimulant: « Le tems m'a ôté quelque chose de moi-même. » S'il y avait un asile quelconque sur lequel elle pourrait reposer son cœur, si les attaques du tems ne porteraient point sur elle, elles porteraient sur l'extérieur de son être, et l'éternelle jeunesse du

cœur n'en serait point flétri ; mais l'extérieur est tout le bien de la coquette, et les traces du tems, qui sur les autres fronts impriment quelquefois le respect, ne font voir sur le sien que le désespoir.

Eh ! que serait l'homme, en effet, que serait l'amour, si la coquetterie était l'aliment des passions véritables ! Les passions sont les aîles de l'ame qui nous portent toujours où il y a des émotions sérieuses. La coquetterie n'a point de but ; elle ne porte pas quelque part : elle empêche le mouvement du cœur. Elle appelle à son secours les ris folâtres ; mais les ris qui la servent aujourd'hui, se tourneront demain contre elle. Elle connaît les larmes du dépit : elle ne sait pas ce que c'est que celles du sentiment. Elle trompe les cœurs qui voudraient s'attacher à elle. Les ames tendres l'évitent ; les ames légères comme elles la cherchent, mais pour la tromper à leur tour. Quand les amans véritables ont bu à la coupe de l'amour, ils lui en jettent la lie. Pour elle, l'enfance est un art ; la jeunesse, un combat ; l'âge mûr, le dépit ; et, si elle arrive à la vieillesse, ce n'est que pour s'y affubler du manteau du ridicule. Sa vie est contre nature ; et elle n'a pour cortége, dans tous les instans de son existence, que des libertins quand elle est jeune, ou des singes à figure de femme quand elle est vieille ; et elle se place naturellement près d'eux, soit parce que les analogues se cherchent et se réunissent toujours, soit parce que fidèle à son art jusqu'en ses derniers momens, elle se place à côté de quelque chose de plus laid qu'elle, pour paraître elle-même moins hideuse.

Dans l'absence d'une autre femme, la coquette paraît quelque chose de féminin ; mais, sitôt que vous voyez à côté d'elle une femme douée des vertus de son sexe, la coquette est comme ces monstres hermaphrodites dont les hommes ne veulent point pour compagnons, et dont les femmes refuseraient d'être les amantes. Elle n'a plus le cœur de la femme et elle n'a pas cette force de l'homme qui fait braver l'opinion. Ce n'est point cependant un sexe qui ait les qualités des deux comme les hermaphrodites ; c'est un sexe qui n'a les qualités d'aucun ; et à qui il est défendu d'être mère, du moins au moral, ce qui est le triomphe de la femme.

ED. RICHER.

JOURNAL D'UN OFFICIER FRANÇAIS.

Vingt-deuxième Extrait (*).

» Le 20 novembre, l'armée traverse le Dnieper, soutenue par une forte avant-garde ; mais, notre corps, qui est d'arrière-garde, est attaqué, au moment où il arrive auprès du pont d'Orcha, par un corps d'infanterie russe et de cosaques qui, s'étant caché derrière les maisons d'un village, à droite de la route, tombe sur nous aussitôt que la tête de l'armée est passée. Nous détachons des tirailleurs, mais le canon de l'ennemi nous fait beaucoup de mal ; toutefois, nous n'en continuons pas moins d'avancer. Enfin, nous arrivons sous les batteries de la tête du pont, dont le feu arrête les Russes et met fin à leurs houras. Alors, nous nous réunissons aux autres corps d'armée, sur les hauteurs d'Orcha (9).

» Le 21, nous marchons sur la Bérézina.

» Le 24, ayant pris position entre Niemanitza et

(*) Voyez les pages 357 et 427 du 1.er volume du *Lycée*; 56, 131, 223, 294, 377 et 448 du 2.e volume; 71, 169, 268, 379, 478 et 608 du 3.e volume; 162, 243, 357, 442 et 568 du 4.e volume; 92 et 177 du 5.e volume. — Les notes désignées par des chiffres sont de M. Eugène Labaume; celles indiquées par des lettres, sont de M. le comte de Ségur. (*Voyez la précédente livraison.*)

(9) « La route d'Orcha jusqu auprès de Tolochiz est, sans contredit, l'une des plus belles de l'Europe ; tracée en ligne droite, elle a des deux côtés une double allée de bouleaux, dont les branches alors chargées de neige et de glaçons, descendaient jusqu'à terre en forme de saules pleureurs ; mais ces allées majestueuses n'étaient pour nous qu'un lieu de larmes et de désespoir ; on n'entendait de tous côtés que des plaintes et des gémissemens : les uns, assurant qu'ils ne pouvaient aller plus loin, se couchaient par terre, et, les larmes aux yeux, nous donnaient leurs papiers et leur argent pour les faire parvenir à leur famille : *Ah ! si plus fortunés que nous*, disaient-ils, *vous revoyez jamais notre chère patrie, en envoyant à nos parens ce dernier gage de notre amour, dites-leur bien que la seule pensée de les revoir un jour nous a soutenus jusqu'à ce moment ; mais, dénués de force, nous renonçons à cette espérance et mourons en songeant à eux. Adieu, vivez heureux ; et, de retour dans notre belle France, au milieu de votre bonheur, souvenez-vous de nos misères.* Un peu plus loin, on en rencontrait d'autres qui, tenant dans leurs bras des enfans ou une femme évanouie, imploraient de tous les passans un morceau de pain pour les rappeler à la vie. »

Borisow, mais avons l'ordre de nous tenir sur la défensive (10). Le génie et l'artillerie se procurent les bois et les planches nécessaires pour établir un pont sur la Bérézina, rivière profonde, non encore entièrement gelée, peu large, mais dont les rives sont si bourbeuses qu'on risque à chaque pas de s'y engloutir.

» La cavalerie étant démontée, comme je l'ai dit déjà, on rassemble ceux des officiers qui ont encore des chevaux, et on en forme quatre compagnies d'éclaireurs de cent-cinquante hommes chaque. Ayant encore mes deux chevaux, j'en vends un à un capitaine de l'état-major du général Morand, et je conserve l'autre, qui suit habituellement le régiment, sans que je m'inquiète de lui. Tous les soldats de la division le connaissent, et comme ils savent que je suis blessé de trois membres, aucun d'eux ne cherche à me l'enlever.

» Nous continuons de bivouaquer sur les hauteurs de Niemanitza et de Borisow, en attendant l'arrivée de tous les corps d'armée; mais quelle effrayante position que celle de notre armée sur les bords de la Bérézina (11).

---

(10) « Les jours étaient si courts que, quoique nous fissions peu de chemin, on faisait route une partie de la nuit, et ce fut la cause pour laquelle tant de malheureux s'égarèrent; arrivant fort tard au milieu des bivouacs où tous les corps demeuraient confondus, personne ne pouvait se connaître ni indiquer le régiment auquel on appartenait : ainsi, après avoir marché une journée entière, il fallait errer toute la nuit pour rejoindre ses chefs. Rarement on avait le bonheur d'y parvenir. Ne connaissant plus alors l'heure du départ, on se livrait au sommeil, et en se réveillant, on se trouvait au milieu des ennemis. »

(11) « Quel effrayant tableau me présenta cette multitude d'hommes accablés de toutes les misères, contenue dans un marais! Elle qui, deux mois auparavant, triomphante, couvrait la moitié de la surface du plus vaste des empires. Nos soldats, pâles, défaits, mourant de faim et de froid, n'ayant pour se préserver des rigueurs de la saison que des lambeaux de pelisses, ou des peaux de mouton brûlées, se pressaient en gémissant le long de cette rive infortunée. Allemands, Polonais, Italiens, Espagnols et Français, tous mêlés ensemble, criant, s'appelant entre eux et se fâchant chacun dans leur langue; enfin, les officiers et même les généraux roulés dans des pelisses sales et crasseuses, confondus avec les soldats, et s'emportant contre ceux qui les foulaient ou bravaient leur autorité, formaient une confusion dont aucune peinture ne pourrait retracer l'image.... Ceux que la lassitude et l'ignorance du danger rendaient moins pressés pour passer la rivière, cherchaient à allumer du feu et à se reposer de leur fatigue. C'est dans ces bivouacs que l'on pouvait aisément observer à quels degrés de brutalité peut nous porter un excès de mi-

Officiers et soldats, revêtus du même accoutrement, c'est-à-dire couverts de peaux, marchent confondus. L'excès du malheur a mêlé tous les rangs. La plupart des hommes ont sur l'épaule un bissac, chargé d'un peu de farine, avec un pot ou une casserole, pendu par une corde, à leur côté; d'autres traînent, par la bride, des ombres de chevaux, portant quelques vivres et ustensiles de cuisine. Un cheval tombe, on le décharne aussitôt et on en charge les morceaux sur les montures qui restent.

» Tous les corps de l'armée sont à-peu-près dissous. Avec leurs débris, il s'est formé des espèces d'escouades de six, huit et dix hommes, qui vivent en commun et séparément de la masse. Ces escouades repoussent de leur sein tous ceux qui n'en font pas partie. Serrés les uns contre les autres comme des moutons, les soldats s'avancent en prenant le plus grand soin de ne pas se diviser au milieu de la foule, dans la crainte de perdre leur escouade. Un homme qui vit isolément ne trouve aucun secours: il n'excite pas le moindre intérêt; partout il est repoussé avec dureté; souvent même, quand il a des vivres, on les lui arrache: on le chasse sans pitié de tous les feux et de tous les endroits où il veut se réfugier: il ne cesse d'être en butte à tant d'outrages qu'au moment où il s'unit à une escouade.

» Les soldats passent devant les généraux, devant les maréchaux mêmes, sans leur donner la plus légère marque de respect. Ceux-ci voient en gémissant cette épouvantable désorganisation, n'ayant aucun moyen d'y porter remède. Que pourraient-ils dire? Qu'on se figure soixante mille infortunés, vêtus de guenilles sales et à demi-brûlées, ne se soutenant qu'à l'aide de longs bâtons, et livrés à toutes les horreurs de la faim.

---

sère! Là, on voyait des hommes se battre pour un morceau de pain; transis de froid, voulait-on s'approcher d'un feu, ceux à qui il appartenait vous en chassaient inhumainement; et si une soif brûlante vous forçait à demander une goutte d'eau à celui qui en portait un plein seau, il accompagnait toujours son refus par des paroles pleines de dureté. Souvent on entendait des gens, qui jusqu'alors avaient été amis, quoique pleins d'éducation, se quereller entre eux pour un brin de paille, ou pour un morceau de cheval, qu'ils cherchaient à découper. Ainsi, cette campagne était d'autant plus effrayante, qu'elle dénaturait notre caractère, et nous donnait des vices qui jusqu'alors nous étaient inconnus. Ceux même qui auparavant étaient probes, sensibles et généreux, devinrent égoïstes, avares, usuriers et méchans.

« Nos bizarres accoutremens annoncent la plus affreuse misère et nous donnent une physionomie hideuse ; ils sont noircis par l'épaisse fumée des sapins et couverts de la terre des bivouacs. Nous avons le teint jaune, les yeux caves et éteints, les cheveux gras et en désordre, la barbe longue terminée par d'innombrables petits glaçons formés par la morve qui tombe dessus ; ne pouvant nous servir de nos mains, n'ayant pas la force de nous nettoyer, nous ouvrons nos pantalons par derrière, et, en route, nous n'osons pas nous arrêter pour satisfaire nos besoins les plus pressans dans la crainte de geler (12). Telle est l'horreur d'une position que nul mot ne saurait exprimer, tel est le tableau que ne saurait peindre le plus célèbre artiste.

» Dans la marche, on entend un bruit continuel, causé

---

(12) « Les malheureux malades, en cédant au besoin de satisfaire la nature, perdaient l'usage de leurs mains, et tombaient roides morts à côté de la route, sans avoir pu se rajuster. Ceux même qui se portaient bien, en marchant prolongeaient leurs douleurs ; mais si, las de vivre, ils cherchaient à mourir, il leur suffisait de s'arrêter...... Le chemin que nous suivions offrait à chaque pas de braves officiers couverts de haillons, appuyés sur des batons de pins, les cheveux et la barbe hérissés de glaçons ; ces mêmes guerriers, naguère la terreur de nos ennemis, et vainqueurs des deux tiers de l'Europe, se traînaient à pas lents, et ne pouvaient obtenir un regard de pitié des soldats dont ils étaient jadis obéis ! Situation d'autant plus déplorable, que quiconque n'avait pas la force de marcher était abandonné, et tout homme abandonné, une heure après, était un homme mort. Chaque bivouac nous présentait le lendemain l'image d'un champ de bataille. Toutes les fois qu'un soldat, succombant à la fatigue, venait à tomber, son plus proche voisin se précipitait sur lui, et, avant qu'il fût expiré, il le dépouillait pour se couvrir de ses vêtemens. A chaque instant, on entendait quelques-uns de ces infortunés qui nous suppliaient de leur tendre une main charitable. *Mes camarades*, criait l'un d'eux d'une voix déchirante, *aidez-moi à me relever ; daignez me tendre la main pour continuer ma route.* Chacun passait devant lui sans seulement le regarder. *Ah ! je vous en conjure, par tout ce que vous avez de plus cher, ne m'abandonnez point à l'ennemi ; au nom de l'humanité, accordez-moi le faible secours que je vous demande, aidez-moi à me relever.* Mais ceux qui passaient, loin d'être émus par une prière si touchante, le regardaient comme mort, et, par anticipation, se jetaient sur lui pour le dépouiller : alors on entendait ce soldat s'écrier : *Au secours ! au secours ! On m'assassine ; pourquoi me foulez-vous aux pieds ? Pourquoi m'arracher l'argent et le pain qui me restent ? vous m'enlevez même jusqu'à mes habits !* Et si quelque officier, poussé par un mouvement généreux, n'arrivait assez à temps pour le délivrer, de pareils malheureux auraient été assassinés par leurs propres camarades.

par le broiement des cadavres cachés sous la neige, que les chevaux foulent aux pieds ou qu'écrasent les roues des voitures. Ce bruit se mêle à celui de l'explosion des caissons, qu'on est obligé de faire sauter, ne pouvant plus les traîner et ne voulant pas les abandonner à l'ennemi. Un bruit plus affreux nous saisit d'effroi à chaque pas: ce sont les cris des malheureux qui, n'ayant plus de force, tombent sur la neige, poussent les plus lugubres gémissemens, luttent en vain contre la plus effrayante agonie et meurent mille fois en attendant la mort.

» Ici, un groupe de soldats, rugissant comme des tigres, se battent autour de la carcasse d'un cheval pour s'en disputer les lambeaux. Tandis que les uns coupent avec peine les parties charnues de l'animal, les autres s'enfoncent dans ses entrailles pour en arracher le foie. Partout, c'est la consternation, le désespoir, la famine, la mort.

» De quelle énergie ne faut-il pas être doué pour supporter tant de calamités! La force morale s'accroît par l'excès de la misère, ou plutôt nous devenons insensibles à tout. Ces scènes horribles se multiplient tellement que les yeux s'habituent à les contempler et que l'ame repousse toute pitié. (*f*)

(*f*) « Quand l'hiver tout entier, redoublant de rigueur, attaqua chacun de nous, toutes les associations contre le malheur se rompirent. Ce ne fut plus qu'une multitude de luttes isolées et individuelles. Les meilleurs ne se respectèrent plus eux-mêmes; rien n'arrêta : les regards ne retinrent plus; le malheur fut sans espoir de secours, ni même de regrets; le découragement n'eut plus de juges, pas même de témoins : tous étaient victimes. Dès lors, plus de fraternité d'armes, plus de société, aucun lien, l'excès des maux avait abruti. La faim, la dévorante faim avait réduit ces malheureux à cet instinct brutal de conservation, seul esprit des animaux les plus farouches, et qui est prêt à se tout sacrifier : une nature âpre et sauvage semblait leur avoir communiqué sa fureur. Tels que des sauvages, les plus forts dépouillaient les plus faibles; ils accouraient autour des mourans; souvent, ils n'attendaient pas leur dernier soupir.... Cependant, le plus grand nombre conserva assez de force morale pour chercher son salut sans nuire, mais c'était là le dernier effort de leur vertu. Chefs ou compagnons, si l'on tombait à côté d'eux, ou sous les roues des canons, c'était vainement qu'on les appelait à son secours, qu'on prenait à témoin une patrie, une religion, une cause commune, on n'en obtenait pas même un regard. Toute la froide inflexibilité du climat était passée dans leur cœur; sa rigidité avait contracté leurs sentimens comme leurs figures. Tous, à l'ex-

» Au milieu de tant d'horreurs, quelques hommes restent encore calmes et intrépides, et je suis de ce nombre. D'ailleurs, il me semble avoir plus souffert de la chaleur, en Egypte, que je ne souffre du froid, en Russie.

« La mort s'offre sous tant de formes hideuses, qu'on devient sourd aux cris douloureux qui vous poursuivent partout. Un infortuné tombe-t-il, on détourne froidement ses regards pour ne pas le voir, et on l'abandonne malgré ses gémissemens.

« On marche à grands pas, tant que le jour dure, dans l'espoir de trouver, le soir, quelques ressources dans l'endroit où l'on fera halte. On ne s'arrête donc qu'à la nuit, et la mort, que l'on veut fuir, vous entoure encore.

» Malgré la fatigue d'une longue marche, malgré la faim, il ne faut pas rester un moment en repos, ou l'on court le risque de geler. Trouve-t-on un village, on se précipite dans les maisons, les granges et les hangars, pour se mettre à l'abri du froid. En un moment, les hommes y sont entassés au point de ne plus pouvoir se muer. D'autres troupes surviennent, mettent le feu aux maisons où elles ne peuvent pénétrer, et souvent ceux qui s'y sont réfugiés périssent dans les flammes (13). Bientôt on ne cherche plus ces abris ; on détruit de fond

---

ception de quelques chefs, étaient absorbés par leurs souffrances, et la terreur ne laissait plus de place à la pitié. Ainsi, l'égoïsme qu'on reproche à l'excès de la prospérité, l'excès du malheur le produisit, mais plus excusable, l'un étant volontaire, et celui-ci forcé ; l'un, un crime du cœur, et celui-ci une impulsion de l'instinct, et toute physique ; et réellement il y allait de la vie de s'arrêter un instant. Dans ce naufrage universel, tendre la main à son compagnon, à son chef mourant, était un acte admirable de générosité. Le moindre mouvement d'humanité devenait une action sublime. Cependant, quelques-uns tinrent bon contre le ciel et la terre ; ils protégèrent, ils secoururent les plus faibles : ceux-là furent rares. »

(13) « L'hiver était si rude, que les soldats, pour éviter d'être gelés, brûlaient des maisons entières ; tout autour étaient les corps à moitié consumés de ceux qui, pour avoir voulu se chauffer de trop près, et n'ayant pas eu la force de fuir, devinrent la proie des flammes. On voyait aussi des infortunés, noircis par la fumée et par le sang des chevaux qu'ils avaient dévorés, roder comme des spectres autour de ces maisons incendiées ; ils regardaient les cadavres de leurs compagnons, et puis, venant à tomber, ils mouraient aussi de la même manière. »

en comble les maisons, presque toutes construites en bois dans ce pays ; on en transporte les matériaux dans les bivouacs, on s'en sert pour se construire des abris, et alors on s'occupe de préparer les repas. Les uns font rôtir quelques tranches de cheval sur des charbons ardens ; les autres, si l'on a un peu de farine, font cuire des espèces de galettes sur la cendre chaude, ou bien ils font de la bouillie; voici comment ils la préparent: après avoir fait fondre de la neige dans un pot ou dans une casserole, on délaye, dans cette eau malpropre, un peu de farine; puis on fait bouillir le tout, pour lui donner de la consistance ; comme on manque de sel, on jette dans le pot deux ou trois cartouches ; la poudre ote la fadeur de cette pâte et lui donne une couleur noirâtre. Ce potage préparé, ainsi que la viande, également salée avec de la poudre, on fait le repas en commun, par escouade : c'est le seul dans vingt-quatre heures. Il ne dure pas long-tems et l'on se range autour du feu. Bientôt l'excès de la fatigue et de la souffrance nous fait trouver un peu de sommeil.... A la pointe du jour, l'armée, si l'on peut donner ce nom à une réunion d'infortunés dépourvus de tout, se remet en route sans tambour ni trompette.

» Le 26 novembre, l'armée se trouve près de Borisow. Nous nous mettons en mouvement à quatre heures du matin. A sept heures, notre corps d'armée (le 1.er) arrive au village de Wésélowo. On nous place sur une hauteur, d'où nous voyons les intrépides et dévoués Polonais (du 2.e corps) traverser à la nage la Bérézina. Parvenus sur l'autre rive, ils tiraillent avec les avant-postes Russes. On en profite pour faire construire deux ponts. De notre position, nous voyons les sapeurs du génie et les pontonniers qui s'avancent au milieu des glaçons pour poser les chevalets des ponts, pendant que les canonniers établissent une batterie de vingt-cinq pièces sur la berge de la Bérézina pour battre la plaine en face de Wésélowo. De leur côté, les Russes manœuvrent et tirent de tems en tems quelques coups de canon sur nous : nous ne pouvons leur répondre, nous n'avons plus d'artillerie. Vers les quatre heures, le 2.e corps effectue son passage sur les ponts établis, pour aller secourir les Polonais qui, depuis le matin, sont aux

prises avec une division russe, dans un bois qui traverse la route à la droite des ponts. Le 3e et le 5e corps suivent le 2e pour le soutenir. Les ponts, construits avec des bois presque pourris, trouvés dans le village de Wésélowo, se rompent souvent, et le passage dure presque toute la nuit, que les Russes emploient à canonner notre corps d'armée, par continuation.

» Le 27, l'armée continue le passage de la Bérézina; mais les ponts se rompent à chaque instant. Notre corps d'armée est toujours dans la même position, d'où nous voyons un désordre épouvantable sur les ponts et à leurs approches. Tout espoir nous est enlevé; nous ne nous attendons plus qu'à l'obligation de nous rendre à discrétion aux Russes. Notre inquiétude est on ne peut plus pénible! Les hommes à pied se précipitent vers le pont réservé pour les chevaux et les équipages. Il se rompt. Les chevaux, les bagages, l'artillerie s'avancent alors vers l'autre passage, et une lutte terrible s'engage entre des hommes désespérés. Une foule de gens inutiles, de femmes, d'enfans, qui suivent l'armée depuis Moscou, gagnent le seul pont qui restait. Au même moment une immense quantité de soldats isolés, qui se sont arrêtés pour laisser défiler les divisions, n'apercevant plus que la mort en restant sur la rive, accourent en foule. Bientôt les ponts sont encombrés de cadavres d'hommes et de chevaux, de voitures de toute espèce, et il est impossible de s'en approcher autrement qu'en gravissant des monceaux de morts et de mourans. Les hommes qui respirent encore essaient de se relever en s'accrochant à ceux qui les foulent aux pieds, mais ceux-ci les repoussent avec violence, en s'efforçant d'avancer, pour aller tomber quelques pas plus loin.

« Plus nous contemplons cette multitude en désordre, plus elle devient effrayante, plus les obstacles et les victimes se multiplient. Tout le monde veut passer à la fois. Les piétons se battent entr'eux ou se réunissent pour résister aux cavaliers qui les culbutent; les voitures renversent les hommes à cheval et écrasent tout ce qui s'oppose à leur marche. Au milieu de ces scènes d'horreur, on entend de toutes parts des cris de douleur, de désespoir et de rage qui nous glacent d'épouvante. Des malheureux sont précipités dans la

rivière, d'autres s'y jettent eux-mêmes, dans l'espoir de gagner l'autre bord à la nage (14).

» Dans la nuit, notre corps fait quelques mouvemens, et le peu d'équipages qui nous reste, essaie, mais vainement, de s'approcher des ponts. Nous passons une partie de la nuit à peu de distance du bois de Brilowa.

» Le 28, au point du jour, nous sommes attaqués. Nous nous défendons avec l'acharnement du désespoir. Nous n'avons tous qu'une seule pensée, celle de nous faire tuer, après avoir donné la mort à plus d'un ennemi; aussi, nous obtenons quelque avantage, nous faisons même 1700 prisonniers, et nous parvenons à gagner les ponts. Ils sont encombrés, plus de quatre à cinq cents pas avant d'y arriver, par les voitures, les chevaux et les hommes écrasés dans la mêlée. On ne se fraye une route qu'à coups de sabre et de baïonnette. Pour ajouter à cette horreur, il faut se faire l'idée des boulets qui sifflent de tous côtés, et des obus, que nous envoient les Russes. Ils tombent sur les voitures qu'ils brisent, et font sauter les caissons, dont les éclats, lancés avec violence, multiplient les effets meurtriers. (g)

(14) « Les malades et les blessés, assis sur le tronc d'un arbre, ou soutenus sur des béquilles, d'un œil inquiet, cherchaient partout un ami qui pût les secourir; mais leur voix se perdait dans les airs: chacun ne songeait qu'à sa propre existence. -- Le plus fort jetait dans l'eau le plus faible, qui l'empêchait d'avancer, ou foulait aux pieds le malade qui se trouvait sur son passage. Plusieurs centaines d'hommes restèrent écrasés sous les roues des canons; d'autres, espérant se sauver à la nage, se gelèrent au milieu de la rivière, ou périrent en se plaçant sur des pièces de glace qui coulèrent à fond. Mille et mille victimes n'ayant plus d'espoir, malgré ce triste exemple, se jetèrent pêle-mêle dans la Bérézina, où presque tous moururent dans les convulsions de la douleur et du désespoir. On vit une mère, prise par les glaces: ne pouvant plus avancer ni reculer, elle tenait son enfant au-dessus de l'eau, et poussait des cris déchirans pour qu'on vînt à son secours... »

(g) « Ce fut vers le milieu du jour que les premiers boulets ennemis tombèrent au milieu de ce cahos: ils furent le signal d'un désespoir universel. Alors, comme dans toutes les circonstances extrêmes, les cœurs se montrèrent à nu, et l'on vit des actions infâmes et des actions sublimes. Suivant leurs différens caractères, les uns décidés et furieux, s'ouvrirent le sabre à la main un horrible passage. Plusieurs frayèrent à leurs voitures un chemin plus cruel encore: ils les faisaient rouler impitoyablement au travers de cette foule d'infortunés qu'elles écrasaient. Dans leur odieuse avarice, ils sacrifiaient leurs com-

« Pendant plus de six heures, malgré ma béquille, mon bras en écharpe, ma main écorchée, et mon flanc

---

pagnons de malheur au salut de leurs bagages. D'autres, saisis d'une dégoûtante frayeur, pleurent, supplient et succombent, l'épouvante achevant d'épuiser leurs forces. On en vit, et c'était surtout les malades et les blessés, renoncer à la vie, s'écarter et s'asseoir résignés, regardant d'un œil fixe cette neige qui allait devenir leur tombeau. — Beaucoup de ceux qui s'étaient lancés les premiers dans cette foule désespérée, ayant manqué le pont, voulurent l'escalader par ses côtés, mais la plupart furent repoussés dans le fleuve. Ce fut là qu'on aperçut des femmes au milieu des glaçons, avec leurs enfans dans leurs bras, les élevant à mesure qu'elles s'enfonçaient; déjà submergées, leurs bras roidis les tenaient encore au-dessus d'elles. — Au milieu de cet horrible désordre, le pont de l'artillerie creva et se rompit. La colonne engagée sur cet étroit passage voulut en vain rétrograder. Le flot d'hommes qui venaient derrière, ignorant ce malheur, n'écoutant pas les cris des premiers, poussèrent devant eux, et les jetèrent dans le gouffre où ils furent précipités à leur tour. — Tout alors se dirigea vers l'autre pont. Une multitude de gros caissons, de lourdes voitures et de pièces d'artillerie y affluèrent de toutes parts. Dirigées par leurs conducteurs et rapidement emportées sur une pente roide et inégale, au milieu de cet amas d'hommes, elles broyèrent les malheureux qui se trouvaient surpris entre elles; puis s'entrechoquant, la plupart, violemment renversées, assommèrent dans leur chûte ceux qui les entouraient. Alors des rangs entiers de malheureux, poussés sur ces obstacles, s'y embarrassent, culbutent et sont écrasés par des masses d'autres infortunés, qui se succèdent sans interruption. Ces flots de misérables roulaient ainsi les uns sur les autres : on n'entendait que des cris de douleur et de rage. Dans cette affreuse mêlée, les hommes foulés et étouffés se débattaient sous les pieds de leurs compagnons, auxquels ils s'attachaient avec leurs ongles et leurs dents. Ceux-ci les repoussaient sans pitié, comme des ennemis. Parmi eux, des femmes, des mères appelèrent en vain d'une voix déchirante leurs maris, leurs enfans, dont un instant les avait séparés sans retour; elles leur tendirent les bras, elles supplièrent qu'on s'écartât pour qu'elles pussent s'en rapprocher; mais, emportées çà et là par la foule, battues par ces flots d'hommes, elles succombèrent sans avoir été seulement remarquées. Dans cet épouvantable fracas d'un ouragan furieux, de coups de canon, du sifflement de la tempête, de celui des boulets, des explosions des obus, de vociférations, de gémissemens, de juremens effroyables, cette foule désordonnée n'entendait pas les plaintes des victimes qu'elle engloutissait. — Les plus heureux gagnèrent le pont, mais en surmontant des monceaux de blessés, de femmes, d'enfans renversés à demi-étouffés, et que dans leurs efforts ils piétinaient encore. Arrivés enfin sur l'étroit défilé, ils se crurent sauvés; mais, à chaque moment, un cheval abattu, une planche brisée ou déplacée arrêtait tout. — Il y avait aussi, à l'issue du pont, sur l'autre rive, un marais où beaucoup de voitures et de chevaux s'étaient enfoncés, ce qui embarrassait encore et retardait l'écoulement. Alors, dans cette

déchiré, je cherche les moyens de pénétrer sur le pont. Plus de cinquante fois je suis comme englouti dans les cavités que forment les tas d'hommes, et de chevaux. Ma persévérance ne m'abandonne pas et, à force de me débattre parmi les morts et les blessés, j'atteins le pont. Je le traverse comme par miracle et sans pouvoir dire comment; puis je rejoins ceux de la division qui ont été aussi heureux que moi. Mais je suis froissé, meurtri; mes blessures, s'étant rouvertes, me couvrent de sang. Mes camarades m'accueillent avec une joie que je ne puis définir (15) : m'ayant perdu de

colonne de désespérés, qui s'entassaient sur cette unique planche de salut, il s'élevait une lutte infernale où les plus faibles et les plus mal placés furent précipités dans le fleuve par les plus forts. Ceux-ci, sans détourner la tête, emportés par l'instinct de la conservation, poussaient vers leur but avec fureur, indifférens aux imprécations de rage et de désespoir de leurs compagnons ou de leurs chefs, qu'ils s'étaient sacrifiés. — La nuit du 28 au 29 vint augmenter toutes ces horreurs. Son obscurité ne déroba pas aux canons des Russes leurs victimes. Sur cette neige qui couvrait tout, le cours du fleuve, cette masse toute noire d'hommes, de chevaux, de voitures et les clameurs qui en sortaient, servirent aux artilleurs ennemis à diriger leurs coups. — Cependant, une arrière-garde ayant été laissée à Studzianka, la multitude, engourdie par le froid ou trop attachée à ses bagages, se refusa à profiter de cette dernière nuit pour passer sur la rive opposée. On mit inutilement le feu aux voitures pour en arracher ces infortunés. Le jour seul put les ramener tous à la fois et trop tard, à l'entrée du pont qu'ils assiégèrent de nouveau. Il était huit heures et demie du matin lorsqu'enfin, voyant les Russes s'approcher, on y mit le feu. — Le désastre était arrivé à son dernier terme. Une multitude de voitures, des canons, plusieurs milliers d'hommes, des femmes et quelques enfans furent abandonnés sur la rive ennemie. On les vit errer par troupes désolées sur les bords du fleuve. Les uns s'y jetèrent à la nage, d'autres se risquèrent sur les pièces de glace qu'il charriait; il y en eut qui s'élancèrent tête baissée au milieu des flammes du pont; qui croûla sous eux : brûlés et gelés tout-à-la-fois, ils périrent par deux supplices contraires. Bientôt on aperçut les corps des uns et des autres s'amonceler et battre avec les glaçons contre les chevalets : le reste attendit les Russes. »

(15) « Par un mouvement spontané, on embrassait tous ceux qui revenaient et qu'on avait cru ne jamais revoir ; on se félicitait mutuellement d'avoir échappé à une journée plus terrible pour nous que la plus sanglante bataille. Partout on n'entendait que le récit des périls qu'on avait courus, et des difficultés qu'il avait fallu surmonter pour éviter la mort. *J'ai tout perdu*, disait l'un, *domestiques, chevaux et bagages ; mais ces pertes seront légères, et je m'estimerai heureux, si je sauve ma vie des rigueurs du froid, des souffrances de la*

vue dans la foule, ils me croyaient au nombre des victimes. Ils me font partager leur bouillie noire, qui me remet un peu, et, pour la première fois depuis mon départ de Moscou, mes blessures sont pansées par notre chirurgien-major, qui ne peut concevoir comment j'ai supporté aussi long-tems, dans un semblable état, tant de privations et de fatigues. C'est à quoi je ne puis lui répondre, car je ne le sais pas moi même.

» La Bérézina est tellement comblée de cadavres, de chevaux et de voitures, qu'elle déborde de cinquante à soixante pas.

» Notre perte, en hommes tués par les Russes ou écrasés aux ponts, doit être de trente à quarante mille hommes. Les Russes reprennent toutes les richesses que nous avions enlevées de Moscou. Enfin, la Bérézina devient le tombeau de cette armée si magnifique huit mois auparavant.

» Dans la nuit, mon soldat, que je n'ai pas vu depuis trente-six heures, arrive au bivouac. En m'embrassant, il ne peut encore retenir ses larmes : il me voyait encore vivant ; je lui dis : *va, mon brave, je ne dois plus mourir.* Je lui demande ensuite ce qu'est devenu mon cheval : il n'a pu le sauver et je n'en suis pas surpris, mais ma valise contenait des objets pris à Moscou dont la valeur formait une somme considérable ! Bah ! à quoi sert de se désoler ! (*h*)

---

faim et des armes de l'ennemi. Je n'ai plus que ce que je porte, disait un second ; *de tout ce que j'avais, je n'ai voulu que des souliers pour marcher et de la farine pour vivre : voilà mes véritables richesses ! J'ai tout perdu*, disait enfin un troisième ; *mais je suis consolé, puisque le sacrifice de mes effets m'a procuré le bonheur de pouvoir faire panser mon frère blessé.* Telles étaient les paroles que nous entendîmes, pendant plusieurs jours de suite ; et ceux qui ne disaient rien, ne gardaient le silence que pour mieux concentrer leurs pensées, et rendre grâce à la providence qui les avait si miraculeusement conservés. »

(*h*) Au milieu de tout de scènes épouvantables, des officiers d'armes savantes, oubliaient leurs malheurs pour disserter sur la science. « Ceux-là, au milieu des souffrances aiguës que leur apportait le vent du nord, cherchaient la cause de sa constante direction. Selon eux, depuis son départ pour le pôle antarctique, le soleil, en échauffant l'hémisphère du sud, y vaporisait toutes les émanations, les élevait et laissait à la surface de cette zone un vide où les vapeurs de la nôtre, plus basses, parce qu'elles étaient moins raréfiées, se précipitaient. De proche en proche,

» Dans la même nuit, nous nous remettons en marche dans le plus grand silence. Le lendemain matin, à onze heures, nous arrivons à Zembin : nous y trouvons quelques ressources en grains, en pommes de terre et en légumes.

» Un soldat me ramène mon cheval, mais il ne porte plus ma valise.

» Le 30, nous continuons la retraite. Nous bivouaquons au-dessus de Pleszezenitzi, où nous trouvons encore quelques vivres.

» Depuis la Bérézina nous n'avons pas aperçu un seul cosaque ; mais le 1.er décembre, près de Chotawick, nous sommes attaqués par le général russe Tchitchagow. Notre perte est légère, et nous allons bivouaquer sur la route de Malodeczno, où nous arrivons le 2, sans être inquiétés. Nous y passons la journée du 3. Le 4, nous nous dirigeons sur Smorgoni. Nous y arrivons le 5.

» Le froid augmente encore (*i*) ; on le dit à 31 de-

---

et par une même cause, le pôle russe, tout surchargé des vapeurs qu'il avait émanées, reçues et refroidies depuis le dernier printems, saisissait avidement cette direction. Il s'en déchargeait par un courant impétueux et glacé qui rasait les terres russes, en roidissant et en tuant tout sur son passage. Quelques autres de ces officiers remarquaient avec une curieuse attention la cristallisation régulière et hexagonale de chacune des parcelles de neige qui couvraient leurs vêtemens. Le phénomène des parélies ou des apparitions simultanées de plusieurs images du soleil, que des aiguilles de glaces, suspendues dans l'atmosphère, réfléchirent à leurs yeux, fut encore le sujet de leurs observations, et vint plusieurs fois les distraire de leurs souffrances. »

[*i*] « Le 6 décembre, on vit flotter dans l'air des molécules glacées; les oiseaux tombèrent roides et gelés. L'atmosphère était immobile et muette ; il semblait que tout ce qu'il y avait de mouvement et de vie dans la nature, que le vent même fût atteint, enchaîné et comme glacé par une mort universelle. Alors, plus de paroles, aucun murmure, un morne silence, celui du désespoir et les larmes qui l'annoncent. On s'écoulait dans cet empire de la mort comme des ombres malheureuses. Le bruit sourd et monotone de nos pas, le craquement de la neige, et les faibles gémissemens des mourans, interrompent seuls cette vaste et lugubre taciturnité. Alors, plus de colère, ni d'imprécations, rien de ce qui suppose un reste de chaleur : à peine la force de prier restait-elle ; la plupart tombaient même sans se plaindre, soit faiblesse ou résignation, soit qu'on ne se plaigne que lorsqu'on espère attendrir, et qu'on croit être plaint. Ceux de nos soldats les plus persévérans se rebutèrent. Tantôt la neige s'ouvrait sous leurs pieds ; plus souvent sa surface miroitée ne leur offrant

grés au-dessous de glace. Les prisonniers Russes ne peuvent pas plus résister que les soldats Français. Un

---

aucun appui, ils glissaient à chaque pas et marchaient de chute en chute; il semblait que ce sol ennemi refusât de les porter, qu'il s'échappât sous leurs efforts, qu'il leur tendit des embûches comme pour embarrasser, pour retarder leur marche, et les livrer aux Russes qui les poursuivaient, ou à leur terrible climat. Et réellement, dès qu'épuisés ils s'arrêtaient un instant, l'hiver, appesantissant sur eux sa main de glace, se saisissait de cette proie. C'était vainement qu'alors ces malheureux, se sentant engourdis, se relevaient, et que, déjà sans voix, insensibles et plongés dans la stupeur, ils faisaient quelques pas tels que des automates; leur sang se glaçant dans leurs veines, comme les eaux dans le cours des ruisseaux, languissait leur cœur, puis il refluait vers leur tête: alors ces moribonds chancelaient comme dans un état d'ivresse. De leurs yeux rougis et enflammés par l'aspect continuel d'une neige éclatante, par la privation du sommeil, par la fumée des bivouacs, il sortait de véritables larmes de sang; leur poitrine exhalait de profonds soupirs; ils regardaient le ciel, nous et la terre d'un œil consterné, fixe et hagard: c'étaient leurs adieux à cette nature barbare qui les torturait, et leurs reproches peut-être. Bientôt ils se laissaient aller sur les genoux, ensuite sur les mains; leur tête vaguait encore quelques instans à droite et à gauche, et leur bouche béante laissait échapper quelques sons agonisans; enfin, elle tombait à son tour sur la neige, qu'elle rougissait aussitôt d'un sang livide, et leurs souffrances avaient cessé...... Leurs compagnons les dépassaient sans se déranger d'un pas de peur d'alonger leur chemin; sans détourner la tête, car leur barbe, leurs cheveux étaient hérissés de glaçons, et chaque mouvement était une douleur. Ils ne les plaignaient pas: car, enfin, qu'avaient-ils perdu en succombant, que quittaient-ils? On souffrait tant! On était encore si loin de la France! si dépaysé par les aspects, par le malheur, que tous les doux souvenirs étaient rompus, et l'espoir presque détruit: aussi, le plus grand nombre était devenu indifférent sur la mort, par nécessité, par habitude de la voir, par ton l'insultant même quelquefois: mais, le plus souvent, se contentant de penser, à la vue de ces infortunés étendus et aussitôt roides, qu'ils n'avaient plus de besoins, qu'ils se reposaient, qu'ils ne souffraient plus!.. Tels furent les derniers jours de la grande armée. Ses dernières nuits furent plus affreuses encore; ceux qu'elles surprirent ensemble loin de toute habitation, s'arrêtèrent sur la lisière des bois: là, ils allumèrent des feux, devant lesquels ils restaient toute la nuit, droits et immobiles comme des spectres. Ils ne pouvaient se rassasier de cette chaleur; ils s'en tenaient si proches, que leurs vêtemens brûlaient, ainsi que les parties gelés de leur corps que le feu décomposait. Alors, une horrible douleur les contraignait à s'étendre, et le lendemain, ils s'efforçaient en vain de se relever. Cependant, ceux que l'hiver avait laissés presque entiers, et qui conservaient un reste de courage, préparaient leurs tristes repas. C'étaient, comme dès Smolensk, quelques tranches de cheval grillées et de la farine de seigle délayée en bouillie dans de l'eau de neige, ou pétrie en galettes, et qu'ils assaisonnaient, à défaut de sel, avec la poudre de leurs cartouches. A la lueur de ces feux, accouraient toute la nuit de nouveaux fantômes que repoussaient les premiers venus. Ces

grand nombre de ces infortunés, quoiqu'habitués à la rigueur du climat, en deviennent les victimes. Plus que jamais, nos bivouacs offrent l'aspect d'un champ de bataille. (16)

---

infortunés erraient d'un bivouac à l'autre, jusqu'à ce que, saisis par le froid et le désespoir, ils s'abandonnassent. Alors, se couchant sur la neige, derrière le cercle de leurs compagnons plus heureux, ils y expiraient. Quelques-uns, sans moyens et sans force pour abattre les hauts sapins de la forêt, essayèrent vainement d'en enflammer le pied; mais bientôt la mort les surprit autour de ces arbres dans toutes les attitudes. — On vit, sous les vastes hangars qui bordaient la route, de plus grandes horreurs. Soldats et officiers, tous s'y précipitaient, s'y entassaient en foule. Là, comme des bestiaux, ils se serraient les uns contre les autres autour de quelques feux; les vivans, ne pouvant écarter les morts des foyers, se plaçaient sur eux pour y expirer à leur tour, et servir de lit de mort à de nouvelles victimes. Bientôt, d'autres foules de traîneurs se présentaient encore, et, ne pouvant pénétrer dans ces asiles de douleur, ils les assiégeaient. Il arriva souvent qu'ils en démolirent les murs de bois sec pour en alimenter leurs feux; d'autres fois, repoussés et découragés, ils se contentaient d'en abriter les bivouacs. Bientôt les flammes se communiquaient à ces habitations, et les soldats qu'elles renfermaient, à demi-morts par le froid, étaient achevés par le feu. Ceux de nous que ces abris sauvèrent, trouvèrent le lendemain leurs compagnons glacés et par tas autour de leurs feux éteints. Pour sortir de ces catacombes il fallut que, par un horrible effort, ils gravissent par-dessus les monceaux de ces infortunés, dont quelques-uns respiraient encore. — A Ioupranoüi, des soldats brûlèrent des maisons debout et tout entières pour se chauffer quelques instans. La lueur de ces incendies attira des malheureux, que l'intensité du froid et de la douleur avait exaltés jusqu'au délire; ils accoururent en furieux, et, avec des grincemens de dents et des rires infernaux, ils se précipitèrent dans ces brasiers, où ils périrent dans d'horribles convulsions. Leurs compagnons affamés les regardaient sans effroi; il y en eut même qui attirèrent à eux ces corps défigurés et grillés par les flammes, et il est trop vrai qu'ils osèrent porter à leur bouche cette révoltante nourriture. — C'était là cette armée sortie de la nation la plus civilisée de l'Europe, cette armée naguère si brillante, victorieuse des hommes jusqu'à son dernier moment, et dont le nom régnait encore dans tant de capitales conquises. Ses plus mâles guerriers, qui venaient de traverser tant de champs de leurs victoires, avaient perdu leur noble contenance: couverts de lambeaux, les pieds nus et déchirés, appuyés sur des branches de pins, ils se traînaient et tout ce qu'ils avaient mis jusque-là de force et de persévérance pour vaincre, ils l'employaient pour fuir. »

(16) « Le malheur ayant égalé les conditions faisait que tout était confondu; en vain chacun réclamait son autorité, elle était méconnue; le colonel qui n'avait pas de vivres, était forcé de mendier un peu de galette au soldat qui en avait. Ainsi, l'homme pourvu de subsistances, eût-il été un domestique, était entouré d'une foule de courtisans qui, pour manger, mettaient de côté leur rang et leur distinction; ils se familiarisaient même avec lui, et s'abaissaient jusqu'à le caresser. Enfin, pour avoir une idée de l'affreux désordre où la famine et le froid nous avaient placés, on peut se figurer 40,000 hommes qui restaient encore, tous de grades différens, et marchant tous ensemble sans observer ni ordre,

» Nous continuons notre retraite sur Wilna. Notre armée, poursuivie par les Russes, y entre le 9 décembre, à quatre heures de l'après-midi, dans la confusion la plus affreuse. Je n'y arrive que vers les cinq heures. Exténué de fatigue, je demande asile à un Polonais qui me reçoit très-bien, ainsi que six officiers qui m'accompagnent. Ce brave, ayant été soldat, avait fait les premières guerres d'Italie. Il nous allume un bon feu; il nous prépare de la soupe que nous mangeons avec avidité, et nous donne de la bière que nous buvons avec non moins de délices. Deux officiers, ayant plusieurs parties du corps gelées, s'étant sans doute placés trop près du feu, meurent subitement. Le lendemain matin, notre hôte effrayé vient nous apprendre le départ de l'armée qui s'est éloignée pendant la nuit. Il nous dit qu'il n'y a dans les rues que quelques traînards et les cadavres de beaucoup de soldats qui ont été assassinés par les habitans. Pour nous arracher à la vengeance du peuple, ce brave Polonais nous conduit, par des chemins détournés, jusqu'au pied de la montagne de Waka, où l'armée est réunie; mais elle est entourée d'ennemis. Les soldats armés qu'on a pu réunir tiraillent avec les Russes. La neige tombe en une telle abondance et est

---

ni discipline; ignorant l'endroit où l'on allait, ils s'arrêtaient selon la lassitude ou selon leur caprice. Les chefs eux-mêmes, accoutumés à commander et manquant d'industrie, étaient les plus malheureux : on les évitait pour se dispenser de leur rendre service; car, dans une pareille circonstance, donner un verre d'eau à quelqu'un, lui tendre la main pour se relever, étaient des choses qui méritaient de la reconnaissance. La route était couverte de soldats qui n'avaient plus de forme humaine, et que l'ennemi dédaignait de faire prisonniers. Chaque jour ces misérables nous rendaient témoins de quelques scènes pénibles à raconter. Les uns avaient perdu l'ouïe, d'autres la parole, et beaucoup, par excès de froid et de faim, étaient réduits à un état de stupidité frénétique, qui leur faisait rôtir des cadavres pour les dévorer, ou qui les poussait jusqu'à se ronger les mains et les bras : il y en avait de tellement faibles, que ne pouvant porter du bois ni rouler une pierre, ils s'asseyaient sur les corps morts de leurs frères, et, le visage tout décomposé, regardaient fixement quelques charbons allumés; bientôt, les charbons venant à s'éteindre, ces spectres livides, ne pouvant plus se relever, tombaient à côté de ceux sur lesquels ils s'étaient assis. On en voyait plusieurs, ayant l'esprit aliéné, qui, pour se rechauffer, venaient avec leurs pieds nus se placer au milieu de nos feux : les uns, avec un rire convulsif, se jetaient à travers les flammes, et périssaient en poussant des cris affreux, et faisant d'horribles contorsions, pendant que d'autres, par une égale démence, les suivaient et trouvaient la même mort. »

si épaisse, qu'elle obscurcit l'air et nous empêche de distinguer notre route. Bientôt nous nous trouvons au milieu d'une foule de cosaques, qui nous étourdissent de leurs *houras*. Plusieurs chefs de ces barbares, parlant français, nous plaisantent et nous injurient, en criant : *Français, il vous faut des crampons pour gravir cette montagne; attendez, Tchitchagow et Platow vont vous en apporter*. En effet, le verglas couvre cette montagne et la rend unie comme une glace. Nous désespérons d'en atteindre le sommet. Le peu de chevaux qui nous restent, mal ferrés, glissent à chaque pas, tombent et n'ont plus la force de se relever. Il faut abandonner les débris du matériel, les bagages et les caisses même, et, au pied de cette maudite montagne, on fait brûler des effets de toute espèce pour ne pas les laisser au pouvoir des Russes. Bientôt, des monceaux d'or et d'argent couvrent le sol, ainsi qu'une immense quantité de vaisselle de même métal, de vases magnifiques et d'autres objets précieux. Les soldats regardent tout cela avec indifférence; mais, plusieurs artilleurs, indignés de laisser leurs pièces au pouvoir des Russes, aiment mieux se laisser massacrer dessus que de les abandonner.... Tout ce qu'on avait pu arracher à l'avidité de l'ennemi devient ici la proie des cosaques : on en voit même qui, dans une même caisse, pillent à côté des Français et avec eux, l'or qu'elle contient.

» L'armée, quoique débarrassée de tous ses équipages, a beaucoup de peine à gravir la montagne de Waka : invalide comme je le suis, je me demande comment j'en pourrai atteindre le sommet. Je tombe plus de cent fois et je me traîne sur le verglas, en maudissant mon existence. Enfin, je parviens au but de mes efforts, mais le corps meurtri, mes blessures rouvertes encore une fois. Là, je réfléchis aux moyens d'aller plus loin. En aurai-je la force?.... Mon courage se ranime par l'espoir d'arriver bientôt au port (le Niemen), et encore par l'amour-propre de pouvoir dire, un jour, qu'avec une jambe et un bras, j'ai fait cette terrible retraite.

» Nous bivouaquons sur la montagne. Le lendemain, nous suivons la route de Kowno (j). Nous y arrivons le 14 dé—

(j) « L'hiver, ce terrible allié des Moscovites, leur avait vendu cher son secours. Leur désordre poursuivait notre désordre. Nous eûmes des prisonniers qui, plusieurs fois, avaient échappé à leurs mains

cembre (17). Nous bivouaquons sur les places et dans les rues. Après beaucoup de difficultés, je parviens à obtenir un coin dans une maison dont se sont emparés quelques officiers de l'artillerie légère de la garde. Ils partent le lendemain matin avant moi et m'emmènent mon cheval, qui était chargé de quelques provisions. Je réussis à en acheter un autre et je me remets en route.

« Le 15 au soir, nous bivouaquons sur la rive gauche du Niémen. Le 16, nous nous rapprochons de la Vistule.

» Le 29, nous arrivons à Thorn, où nous avons enfin du repos. Je loge dans une auberge, avec les capitaines Christophe et Bordaillér. Je vends mon cheval et j'achète quelques vêtemens. Le 30.e est réduit au colonel, au major, à deux chefs de bataillon, onze capitaines, seize lieutenans et sous-lieutenans, cent-trente-un sous-officiers et soldats : reste de 4480, au passage du Niémen, le 25 juin de la même année. Notre armée, par les pertes essuyées tant par le climat que par les fréquentes attaques des Russes, est, dit-on, réduite à vingt ou vingt-six mille hommes, de 414,500.

(La suite à un prochain cahier.)

---

et à leurs regards glacés. Ils avaient d'abord marché au milieu de leur colonne traînante, sans en être remarqués. Il y en eut alors qui, saisissant un moment favorable, osèrent attaquer des soldats russes isolés, et leur arracher leurs vivres, leurs uniformes et jusqu'à leurs armes, dont ils se couvrirent. Sous ce déguisement ils se mêlèrent à leurs vainqueurs ; et, telle était la désorganisation, la stupide insouciance et l'engourdissement où cette armée était tombée, que ces prisonniers marchèrent un mois entier au milieu d'elles sans en être reconnus. »

(17) « Parmi les victimes des calamités répandues sur l'armée, j'en vis une vraiment digne d'admiration ; c'était un vieux grenadier, étendu sur le pont de Kowno : la foule, en passant devant lui, respectait son habit, sa décoration et surtout ses trois chevrons. Ce brave, d'un œil sec, semblait attendre la mort et dédaignait de recourir, comme tant d'autres, à des supplications inutiles, lorsque, par hasard, se présentèrent quelques-uns de ses camarades ; alors, il fit un dernier effort pour se relever : ne pouvant y parvenir et se sentant mourir, il recueillit toutes ses forces et dit à un de ses compagnons, qui s'approchait pour le secourir : *Tes soins sont inutiles, mon ami ; la seule grâce que je te demande, c'est d'empêcher aux ennemis de profaner les marques honorables que j'acquis en combattant contre eux. Remporte à mon capitaine cette décoration qui me fut donnée sur le champ de bataille d'Austerlitz ; porte-lui également mon sabre dont je me servais le jour de Friedland.* Alors, son camarade lui obéit, et, en rentrant dans les rangs, il montrait avec respect l'arme et la décoration du grenadier qui venait de mourir. »

VINGT-SEPTIÈME REVUE BRETONNE.

JOURNAL D'UNE JEUNE NANTAISE.

Voici l'aurore enfin ! Lentement ranimée,
Je vais d'un jour encore essayer le fardeau.
(Mme Desbordes-Valmore.)

Février 1825 (1).

Le 1.er. = Je suis rentrée à trois heures du matin ; une insomnie cruelle m'agite, me tourmente, je n'ai fait que rêver au bal de M.me ***** : il était magnifique. Ah ! voilà une petite femme bien heureuse ! Décidément, je donne le mien la semaine prochaine. Mon mari m'a trouvée plongée dans une rêverie profonde, et il n'a pu dissimuler un geste de dépit, en apprenant le sujet de mes méditations. Il voulait d'abord faire le récalcitrant, mais ma résolution était bien prise. Nous avons discuté notre budget avec une noble ardeur ; lui, formant le parti de l'opposition, et proposant des diminutions sur tous les articles du projet ; moi, soutenant ma proposition avec courage, et prouvant l'utilité des fonds demandés. Enfin, après une heure de séance, je l'ai emporté ; tout m'a été accordé, et j'ai eu soin de me ménager encore quelques crédits supplémentaires. Élise et Sophie m'ont surprise au milieu de mes calculs : ce sont deux femmes précieuses pour les avis, elles ont entièrement approuvé mon plan. La liste des invités a été formée avec une exactitude scrupuleuse ; elles m'ont fait les portraits les plus gais de tous les personnages à inscrire : je riais comme une folle. Bon ! voilà le fonds de ma société. — Mon cousin Charles recrutera au café et au spectacle tous les jeunes gens

(1) Le manuscrit de ce journal a été trouvé il y a quelques jours ; je me hasarde à en publier cet extrait, en attendant que l'auteur, auquel je demande pardon de mon indiscrétion, vienne réclamer son ouvrage. (*La Jeune Moraliste.*)

en vogue, et mon beau-frère, qui est dans une administration, tâchera de m'avoir quelques autorités. J'ai requis tous les commis de mon mari, pour écrire mes lettres d'invitation; ce sont de fort aimables jeunes gens qui font de la musique avec moi : il faudra que je dise à mon mari d'augmenter leurs appointemens.

Je compte sur eux pour diriger les contre-danses, distribuer les numéros et surveiller l'orchestre. — Ah ! il faut prévenir les musiciens, demander une demi-douzaine de femmes de chambre à mes bonnes amies, rassembler tous les accessoires nécessaires..... Ah ! Dieu, quelle tête il faut avoir pour donner un bal ! Cela va m'occuper toute la semaine.

Nota. — Ne pas oublier que je dois aller faire un boston ce soir chez les parens de mon mari. — Je suis rentrée à dix heures, j'avais gagné 500 fiches : 3 livres 10 sous. C'est divin !... Cela me rappelle les soirées de ma grand'-maman. — Mon cousin et moi nous avons bien ri ; il n'y a que la sonate de cette petite fille qui m'a donné un mal de tête affreux : elle frappait si fort....

Le 6. = Je suis d'une humeur effroyable ce matin : je succombe de fatigue, et mes idées sont d'un noir ! — Ah ! le sot jour que le lendemain d'un bal ! — Je n'ai pu ajouter toute la semaine dernière un mot à mon journal ; hier, j'ai cru que j'en perdrais la tête : continuellement sur pied pour surveiller l'arrangement de mes salons et les approvisionnemens ; dîner à peine, faire ma toilette à la hâte, recevoir trois cents personnes, sourire à toutes, courir à droite et à gauche, ne danser que deux contre-danses, ne pouvoir pas prendre une seule glace : il y a de quoi mourir ! Ajoutez à cela mille petites contrariétés : soixante jeunes gens se disputaient les tables d'écartés ; les petites filles qu'on ne faisait pas danser critiquaient ma fête et ma société ; mon orchestre produisait peu d'effet ; il me manquait plus de cinquante personnes, et je n'avais qu'un inspecteur ! Ah ! c'est fini, je ne donne plus de bal, je me jette dans la réforme... avec cela qu'il ne me restera rien pour mes dépenses du mois. — C'est dans une situation aussi critique que j'ai reçu la visite des dames de charité ; il a bien fallu toucher à mes fonds de reserve : j'étais honteuse d'offrir si peu. Je me dédommagerai plus tard. — Je viens

d'apprendre que la femme de notre ancien portier est malade : il y a long-tems que je ne l'ai visitée ; j'y cours.

J'ai trouvé la pauvre famille dans un état qui fait compassion ; toutes leurs petites ressources sont épuisées; deux sœurs de l'établissement de Saint-Vincent-de-Paul étaient près de la malade ; l'une d'elle avait à peine vingt ans, une figure angélique. Je contemplais avec émotion ce touchant modèle du dévouement le plus sublime : que d'attention, de zèle, de résignation, de vertus! Passer sa jeunesse, sa vie entière dans l'exercice de ces fonctions pénibles! Quelle âme il faut avoir! J'aurais voulu les embrasser!... J'ai donné tout ce que je possédais : ces bonnes gens me comblaient de bénédictions. Je suis sortie bien vîte, car je me sentais prête à pleurer d'attendrissement.

J'étais tellement contente de moi que j'ai dîné tête-à-tête avec mon mari. Jamais je ne l'avais vu si galant : il m'a fait l'honneur de me dire que mon bal était charmant, et il ne s'est pas permis une réflexion sur l'excédant des dépenses présumées. Je ne le croyais pas aussi aimable; il a vraiment d'heureux momens ; aussi l'ai-je prié de m'accompagner au spectacle et de rester dans ma loge. On donnait l'opéra des *Folies amoureuses.* Mme Delanoue y chante divinement. Gustave est venu nous rejoindre et m'a reconduite chez moi, en me racontant les nouvelles du jour, pendant que mon mari était allé lire le *Moniteur.*

Il est dix heures, je vais me coucher comme une petite bourgeoise. Au fait, ma journée a mieux fini qu'elle n'avait commencé.

Nota. — Ne pas oublier de solliciter, au comité de la société de charité maternelle, pour faire admettre au secours cette pauvre femme du quatrième étage, qui vient d'accoucher de son sixième enfant.

Le 7. = J'ai dévoré, la nuit dernière, le premier volume de l'*Etrangère.* J'aime le romantique vicomte ; il y a dans ses ouvrages certain charme mélancolique, certaine exaltation vaporeuse, qui nous séduit, nous autres femmes ; je le préfère souvent à Walter-Scott ; il a plus de chaleur dans le style, plus d'enchaînement dans le plan. Ah ! mon Dieu ! que dirait mon oncle, membre de la *Société Académique*, en m'entendant

porter un jugement semblable! En définitive, l'un peint avec vérité; il est observateur et poëte, l'autre exagère tout, mais il remue les nerfs et c'est ce qu'il nous faut. — J'ai fait un dîner charmant chez mon ancienne maîtresse de pension; je la regarde toujours comme une seconde mère: elle était si bonne. Je me suis trouvée là avec plusieurs de mes amies d'enfance: nous avons parlé de nos jeux, de nos espiègleries; notre bonne maîtresse en riait de bon cœur. Avec quel attendrissement, je me suis reportée vers ce tems heureux, où tout était plaisir. Hélas! il s'est enfui bien rapidement. Nous nous sommes confié tous nos secrets. Comme leurs espérances ont été déçues. — Augustine qui se promettait tant d'agrément dans le monde, et ne voulait prendre pour époux qu'un chef d'administration, a été mariée avec un vérificateur des douanes, qui l'a emmenée dans une petite bourgade des environs, où elle cherche à oublier ses rêves ambitieux, en jouant la femme de qualité auprès de quelques bons campagnards, ses voisins. Sophie, qui était de première force sur la harpe, n'a pas ouvert un cahier de musique depuis son mariage; en revanche, elle est devenue un excellent commis, elle fait des factures et tient les livres en partie double. Voilà ce que c'est de choisir pour mari un commerçant, qui ne connaît pas les égards dus à notre sexe. Olympe n'est pas supportable depuis son voyage de Paris, où elle est établie, dit-elle, avec un homme d'affaires, un homme d'affaires! on sait ce que c'est: un commis-voyageur à 1500 francs! Quant à la grosse Eugénie, je la plains sincèrement: avoir épousé un marchand, figurer dans le comptoir, travailler toute la journée, et n'avoir pas un moment à soi; aussi, son éducation avait été manquée, elle dansait si mal, et ne connaissait pas une note. Malgré cela, elle a un air de santé et de gaîté qui fait plaisir, et elle nous avouait ingénuement qu'elle était contente de son sort: pauvre enfant!

J'ai trouvé, en rentrant chez moi, une lettre de ma cousine de Paris: qu'elle est heureuse! Épouse d'un agent de change, elle est lancée dans le tourbillon des plaisirs! — J'ai voulu exécuter la nouvelle fantaisie de son professeur Nadermann; c'est trop difficile pour une

pauvre provinciale. On vient de me parler d'un jeune harpiste compositeur de cette ville : il faudra que j'essaie sa musique. — A propos, c'est demain que mon fermier de Couëron marie sa fille, il m'a invitée à la noce, j'ai promis d'y assister, j'emmène avec moi Elise, Sophie, Gustave : nous ferons en sorte de nous amuser.

Le 8. = Je me suis fait réveiller à six heures ; Gustave est arrivé avec Sophie ; Élise se fait toujours attendre ; c'est son habitude, elle s'occupe des plus petits détails de son ménage, puis elle a un mari exigeant et des enfans gâtés ; nous l'avons prise en passant. La cloche du bateau à vapeur nous appelait ; nous nous sommes embarqués précipitamment, et bientôt les quais de notre cité ont disparu à nos yeux. Le tems était superbe, et nous avons pu admirer les bords enchanteurs de notre beau fleuve. Nous sommes descendus sur le rivage sans accident ; là, nous avons été accueillis par les gens de la noce qui étaient venus à notre rencontre : on nous a présenté les deux époux. — La jeune mariée est une grosse fille, au teint hâlé, à l'œil éveillé, aux couleurs renforcées ; le futur est un grand gaillard, assez bien bâti, d'une tournure gauche à faire plaisir, roulant son chapeau entre ses doigts, et riant à toutes les phrases qu'on lui adressait. La jeune fille conservait son sang-froid, et portait toujours la parole. Il y a chez ces femmes de la campagne, en général, un certain tact qui supplée à l'usage et qui n'a point été donné aux hommes. Après quelques instans de repos, et un déjeûner champêtre, nous nous sommes rendus à l'église. Un paysan, Orphée de ces cantons et que la nature a fait ménétrier, ouvrait la marche en jouant, sur son violon, un morceau de sa composition qui nous faisait tressaillir malgré nous. La cérémonie finie, le bal s'est ouvert dans la cour de ma maison, les contre-danses ont été exécutées avec une ardeur, un abandon qu'on ne trouve qu'à la campagne. — Le dîner était *solide* ; car, si les anciens, comme m'a dit mon oncle, servaient un bœuf tout entier dans leurs repas de cérémonie, je crois qu'il était là en détail. Les convives, au nombre de plus de deux cents, semblaient dévorer à qui mieux mieux. Tout cela formait un tableau des plus grotesques. Au dessert, il nous a fallu entendre l'éternelle complainte

d'usage, adressée aux deux époux, et chantée par des voix aigres et fausses : elle a, je crois, quatre-vingt-trois couplets, et l'on ne nous a pas fait grâce d'un seul. Le repas fini, les danses ont recommencé, avec une nouvelle énergie. Nous avons laissé ces intrépides danseurs pour regagner le bateau à vapeur, qui nous a ramenés à Nantes, à l'entrée de la nuit. C'est une jolie chose qu'une noce de campagne : j'en suis quitte pour une migraine et quelques coups de pieds qui m'ont été distribués avec une vigueur tout à fait rustique, sans compter que cette maudite complainte ne me sort pas de la tête. Malgré cela, je suis parvenue à persuader à Élise et à Sophie, qu'elles avaient dû beaucoup s'amuser.

Le 9. = J'ai reçu, toute la journée, mes visites de bal : des femmes à prétentions qui n'ont fait que parler des soirées à donner et n'ont pas dit un mot de la mienne. — C'est un singulier usage que les visites de bal : se trouver tête-à-tête avec des personnes que l'on connaît à peine, souvent qu'on ne connaît pas du tout, épuiser les nouvelles du jour, et rester dix minutes en contemplation ; pour moi, je me suis ennuyée à mourir ; heureusement qu'il n'y a plus que trente-deux jeunes gens à venir. L'année dernière, huit de ces Messieurs se dispensèrent de me faire visite : je ne les reverrai de ma vie. Cette année, je serai aussi sévère. — J'ai été chercher Lisa à sa pension, pour la mener au bal d'enfant de M.me ****. L'éducation des demoiselles fait tous les jours de nouveaux progrès. J'ai trouvé des maîtres de harpe, de piano, de chant, d'anglais, d'italien, un professeur de danse qui se modèle sur les grands maîtres de la capitale, et se fait suivre par un violon répétiteur. Nos enfans sont bien heureux ; de notre tems, nous n'avions point tout ce luxe d'éducation, et quand je pense à ma pauvre mère qui m'a raconté plus d'une fois que, dans son couvent, on ne lui enseignait que la couture, les quatre règles, l'écriture et un peu de clavecin, que dirait-elle à présent? Si cela continue, les petites filles à venir devront connaître la géométrie, l'algèbre, la physique aussi bien qu'un académicien, danser comme à l'Opéra, et chanter comme aux Italiens : alors, notre sexe reprendra en province cette suprématie, qu'on ne veut pas lui reconnaître de nos jours.

Le bal de M.me **** était fort joli. Lisa fait honneur à son maître. Je me suis beaucoup amusée à voir toutes ces petites prétentions, cette coquetterie naissante qui se forment sur les grands modèles. C'est déjà la société en miniature, et, pour peu qu'on ait le talent d'observation, on devine quel sera plus tard, sur la scène de la vie, le caractère de chacun de ces petits acteurs.

Le 10. = Enfin, le grand jour de la cavalcade est arrivé. Depuis un mois, mon cousin ne m'entretenait que de cela. Il est venu ce matin me faire voir son costume : il lui va très-bien. — Mon mari est furieux : tous ses commis ont déserté ses bureaux. Quarante personnes au moins sont venues fondre chez moi, se sont emparées de mes balcons ; et j'ai vu le moment où j'aurais été obligée de descendre dans la rue pour contempler le cortége. Plusieurs galans cavaliers nous ont jeté des oranges, les musiciens nous ont régalées d'une fanfare, et les charlatans nous ont adressé des discours. La partie était charmante, les costumes très-brillans ; toute la ville était sur pied. — Ce soir, je vais au point de vue du bal masqué ; on dit qu'il sera superbe.

Le 14. = Depuis ce matin je ne tiens pas en place : le bal travesti me fait tourner la tête : voilà une occasion de me signaler, je ne veux pas la manquer. J'ai visité ma couturière, ma marchande de modes ; j'ai bouleversé tous les magasins ; ma robe sera divine, ma garniture de fleurs est des plus fraîches ; j'ai fait faire, pour mon mari, un costume de turc : oh ! qu'il sera drôle sous cet accoutrement. — Je sors des mains du coiffeur, il est sur les dents ; il a encore vingt visites. Six heures ! ma toilette n'est pas achevée...... J'entends déjà les voitures rouler..... La mienne m'attend..... Je vole.......

Il est quatre heures du matin : je rentre fatiguée, abattue, mais enchantée. Réunion délicieuse, coup-d'œil séduisant, costumes riches et variés : j'étais dans l'ivresse, il me semblait parcourir les quatre parties du monde, admirer mille peuples différens. J'ai fait la conquête d'un Cosaque et d'un Arabe ; j'ai reçu les hommages d'un Maure, d'un chevalier français, d'un lancier polonais et d'un page. Oh ! la jolie fête !

j'en raffolle ; et mon mari, lui-même, l'homme le plus impassible du département, a eu un accès d'enthousiasme. Je vais écrire tous ces détails à ma cousine de Paris, pour lui prouver que nous savons quelquefois nous amuser en province.

Mais, hélas ! voilà les plaisirs qui s'enfuient, et je n'ai plus que l'espoir de recommencer dans un an.

Le 16. = Je viens de faire le petit despote, j'ai renouvelé ma maison : ma femme de chambre s'était permise d'aller au bal masqué du Mardi-Gras ; le même jour, pendant mon absence, ma cuisinière donnait à souper à toutes ses connaissances ; et ma gouvernante n'avait fait rentrer Alfred qu'à dix heures. Ce petit acte d'autorité m'avait un peu agitée, je cherchais à reprendre un peu de calme, lorsque mon jeune cousin s'est élancé en riant dans ma chambre ; il sortait du tirage du recrutement, et avait amené un bon numéro. Après avoir reçu mes félicitations, il m'a fait le tableau de ce qu'il venait de voir. — « Oh ! ma cousine, me » disait-il, j'aurais voulu que vous eussiez pu contem» pler les physionomies de tous les spectateurs inté» ressés au moment qui allait décider de la destinée » de la plupart d'entr'eux : ce silence profond qui règne » à l'aspect de l'urne fatale et à l'inspection des nu» méros ; cette jeunesse cachant, sous une gaîté appa» rente, le désir, la crainte, l'ennui de l'attente ; ces » murmures plus ou moins bruyans qui accueillent la » sortie de chaque numéro. Je me trouvais auprès » d'une vieille femme qui me racontait naïvement qu'elle » avait déjà sauvé cinq de ses enfans, et qu'elle espé» rait, avec l'aide de Dieu, avoir le même bonheur » pour le sixième ; j'étais aussi ému qu'elle quand son » tour arriva, et ce fut avec un véritable plaisir que » je lui vis amener un numéro élevé. A la porte, les » scènes sont plus vives et plus variées ; ici, les féli» citations des amis qui se terminent ordinairement » par d'amples libations au café voisin ; plus loin, » les complimens de condoléance, les regrets des » parens, forment un tableau plein de vérité et de » mouvement, dans lequel l'expression mobile et variée » de toutes les physionomies contraste d'une manière » bizarre avec l'impassibilité des membres du bureau et

» la gravité des gendarmes. » Edouard achevait à peine son récit, que je vis entrer la bonne Marguerite, mon ancienne gouvernante; elle venait m'annoncer que son fils, son seul espoir, était désigné par le sort pour partir. Mon cousin a offert de suite son remplaçant, et mon mari et moi, par un élan spontané, nous nous sommes engagés à compléter le prix de son engagement. Cette pauvre femme était transportée de joie; elle ne savait comment nous témoigner sa reconnaissance; elle me serrait dans ses bras, m'embrassait avec une tendresse qui m'arrachait des larmes. — Cette petite scène a suffi pour jeter sur tout le reste de ma journée un charme inexprimable. — Je ne savais pas que ce plaisir-là durât si long-tems.

Le 20. = J'ai repris mes occupations accoutumées : mon existence va devenir monotone; plus de soirées; bientôt plus de spectacle, et cela pendant un grand mois! Que devenir? — Ah! une lettre de Paris! Elle est de ma cousine. Cette pauvre petite femme m'invite à aller la visiter; depuis long-tems, je projetais ce voyage. Qu'il vient à propos pour me distraire de l'ennui qui allait m'assaillir; il faut que mon mari y consente, ou j'en mourrai.

Le 24. = C'en est fait, je quitte la province; encore quelques heures et je volerai vers ce cher Paris. J'ai fait plus de cent visites... Comme toutes ces pauvres petites provinciales enviaient mon sort! — Que je suis heureuse! Que de choses à raconter à mon retour. J'emporte une grande note d'emplettes à faire par commission, tout un paquet de lettres de recommandation. Mon mari a été plus généreux que je ne croyais, et il m'a embrassée presque tendrement. Cette absence doit produire un changement favorable dans son caractère; mais ma femme de chambre vient prendre mes effets, on m'appelle... Adieu ma bonne ville de Nantes... adieu...

. . . .

Ici, le journal de notre jeune Nantaise est interrompu; si quelqu'une de nos aimables compatriotes voulait le continuer, nous nous ferions un vrai plaisir d'accueillir tout ce qu'elle voudra bien nous confier.

LA JEUNE MORALISTE.

JOURNAL DE MÉDECINE.

Le premier cahier du *Journal de la Section de Médecine de la Société Académique du département de la Loire-Inférieure*, rédigé par les membres de cette section et publié par l'éditeur du *Lycée*, vient d'être adressé aux souscripteurs.

Ce cahier contient, outre le prospectus, la liste des rédacteurs et la 1.re liste des souscripteurs, le bulletin des séances de la section, un tableau des maladies observées à l'Hôtel-Dieu de Nantes par M. Amb. Laënnec, plusieurs observations d'un grand intérêt pour la science, par MM. les docteurs Rouillard, Mareschal et Leretz, et un article *Variétés*, consacré à *l'Acupuncture*.

NOTICES.

Nous nous empressons d'annoncer, en attendant que nous lui consacrions un plus long article, la seconde édition des *Notices sur les villes et les principales communes du département de la Loire-Inférieure et en particulier sur la ville de Nantes*, Par M. J. L. Boyer (1). Cet ouvrage, que recommande suffisamment le nom de son savant auteur, contient la division du département, la population de toutes les communes, et ce que le département présente de plus curieux en antiquités, monumens et histoire naturelle. Il est orné d'une carte gravée avec beaucoup de soin, et sur laquelle est tracée une partie du canal de Nantes à Brest.

(1) Un vol. in-12; prix : 2 fr. 50; à Nantes, de l'imprimerie de Forest, près la Bourse.

TABLEAU DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES, *faites à l'Observatoire de Nantes, à 25 mètres d'élévation au-dessus du sol, et 44 mètres, à-peu-près, d'élévation au-dessus des eaux moyennes de la mer. — Baromètre réduit à la température de la glace fondante.*

FÉVRIER 1825.

Jours du mois.	Phase de la Lune.	MATIN, à sept heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau	Hygr. à chev.	Vents.	SOIR, à six heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau	Hygr. à chev.	Vents.	État du ciel durant le jour.
		mèt.	p. l.					mèt.	p. l.					
1		0,770	28,5,3	+ 6,2	+ 5	79	s. s. o.	0,765	28,3,6	+ 6,2	+ 5	82	s. o.	Couvert, brumeux, pluie le soir.
2		0,772	28,6,3	+ 5	+ 4	81	nord	0,770	28,5	+ 6,2	+ 5	86	s. o.	Petite-brume, nuages, soleil.
3		0,763	28,2	+ 8,1	+ 6,5	83	s. s. o.	0,756	27,11	+ 8,6	+ 7	85	s. o.	Brume, pluie, vent.
4	⊙	0,758	28	+ 5	+ 6	84	o. n. o.	0,757	27,11,5	+ 8,4	+ 7	85	ouest	Découvert, soleil, vent.
5	11 h. 32' soir.	0,785	27,10,7	+ 2,5	+ 2	85	n. n. o.	0,758	28	+ 3,6	+ 3	90	n. o.	Brume, nuages, soleil, petite neige.
6		0,700	28,1	= 0	= 0	71	nord	0,765	28,2,5	+ 2,5	+ 2	69	n. n. o.	Forte gelée blanche, soleil.
7		0,768	28,4,5	+ 1,8	+ 1,5	72	sud	0,764	28,3	+ 6,2	+ 5	78	s. s. o	Couvert, brumeux, pluie, vent.
8		0,761	28,1,5	+ 6	+ 6	81	n. o	0,764	28,3	+ 8,6	+ 7	82	o. n. o.	Couvert, brumeux, soleil par moment.
9		0,769	28,5	+ 6,8	+ 5,5	83	n. o.	0,778	28,6	+ 7,5	+ 6	83	n. o.	*Idem; idem, idem.*
10	☾	0,778	28,6	+ 3,1	+ 2,5	79	n. e.	0,772	28,6,3	+ 6,2	+ 5	76	e. n. e.	Gelée blanche, soleil.
11	3 h. 47' soir.	0,770	28,5,5	+ 1,2	+ 1	73	n. n. e.	0,770	28,5,5	+ 6,2	+ 5	75	n. e.	*Idem, idem,* vent.
12		0,770	28,5,5	+ 1,8	+ 1,5	73	n. e.	0,770	28,5,5	+ 6,2	+ 5	74	n. e.	*Idem, idem, idem.*
13		0,769	28,5	+ 2,5	+ 2	74	est	0,768	28,4,5	+ 5	+ 4	75	n. e.	Brume, gelée blanche, soleil, ciel serein.
14		0,765	28,3	+ 4,4	+ 3,5	73	est	0,764	28,3	+ 5	+ 4	75	n. e.	Brume, soleil, nuages, vent.
15		0,760	28,1	+ 5	+ 4	77	e. s. e.	0,758	28	+ 6,2	+ 5	78	s. e.	Couvert, brumeux.
16		0,759	28,0,5	+ 6,2	+ 5	79	s. e.	0,762	28,2	+ 7,5	+ 6	80	s. e.	*Idem, idem.*
17		0,761	28,1,5	+ 5	+ 4	80	sud	0,761	28,1,5	+ 8,6	+ 7	78	sud	*Idem, idem,* vent fort.
18		0,758	28	+ 9,4	+ 7,5	78	sud	0,761	28,1,5	+ 8,6	+ 7	78	o. n. o.	Brume épaisse, couvert, petite pluie.
19	●	0,762	28,2	+ 5	+ 4	80	n. o.	0,764	28,3	+ 6,2	+ 5	80	ouest	Gelée blanche, brume, nuages, soleil.
20	3 h. 36' matin.	0,766	28,2,6	+ 5	+ 4	80	s. e.	0,768	28,4,5	+ 6,2	+ 5	79	e. s. e.	*Idem,* ciel serein, soleil.
21		0,769	28,5	+ 5	+ 4	77	est	0,770	28,5,5	+ 6,2	+ 5	75	n. e.	Beau ciel, soleil.
22		0,768	28,4,5	+ 2,6	+ 2	75	est	0,768	28,2,5	+ 5	+ 4	70	e. n. e.	*Idem, idem,* brume, vent.
23		0,759	28,0,5	+ 2,5	+ 2	69	est	0,757	27,11,5	+ 6,2	+ 5	65	e. n. e	Gelée blanche, soleil, vent.
24		0,760	28,1	+ 1,2	+ 1	63	n. e.	0,761	28,1,5	+ 6,2	+ 5	66	nord	*Idem, idem, idem.*
25		0,764	28,2	= 0	= 0	64	n. e.	0,764	28,2	+ 5,1	+ 3,5	60	e. n. e.	*Idem, idem, idem.*
26		0,764	28,2	+ 1,8	+ 1,5	62	n. e.	0,764	28,2	+ 5	+ 4	66	s. e.	Brumeux, nuageux, soleil, vent.
27	☽	0,766	28	+ 2,5	+ 2	66	s. s. o.	0,752	27,9,5	6,2	+ 5	70	e. s. o	Couvert, brumeux, vent, pluie continuelle.
28	6 h. 18' matin.	0,743	27,5	+ 11,2	+ 9	64	o. s. o.	0,755	27,10,8	+ 6,8	+ 5,5	82	ouest	Ouragan, brume, pluie, nuages, soleil.

RECAPITULATION *jusqu'au 28 février 1825.*

Baromètre	Plus grande élévation	= 28p 6,3 lig. = 0,772 mill.
	Moindre élévation	= 27 5 » = 0,743 mill.
Thermomètre.	Plus grand degré de chaleur	+ 9 Réaumur. = + 11,2 centigr.
	Moindre degré de chaleur	glace Réaumur. = glace centigr.
Hygromètre à cheveux.	Plus grande humidité	= 85 degrés.
	Moindre degré	= 60 degrés.

Jours dont le vent a soufflé.	
Du N.	3
N.-E.	6
E.	5
S.-E.	2
S.	4
S.-O.	3
O.	3
N.-O.	2

Nombre	
de beaux jours	17
de couverts	11
de pluie	6
de grêle	0
de vent	14
de gelée avec glace	8
de tonnerre	0
de neige [faible]	1
de brouillard	20

Il est tombé 0m 122 mill. de pluie sur la plate-forme de l'Observatoire, du 1.er au 28.

Eau en évaporation exposée au soleil — 0m 107 mill.

Il est tombé 0 m 083 mill. de pluie depuis le 27 jusqu'au 28 au matin; cette quantité est égale à celle qui tombe ordinairement dans toute l'étendue d'un mois pluvieux.

HUETTE, *Opticien.*

5.e Volume. An 1825. 28.e LIVRAISON.

LE LYCÉE ARMORICAIN.

HISTOIRE DE BRETAGNE

MANUSCRITE

DE DOM BONNARD.

Les ouvrages manuscrits ont presque toujours un crédit que n'obtiennent pas souvent ceux qui sont imprimés. On sait ce que ceux-ci contiennent et on suppose dans les autres bien davantage. L'attrait du mystère nous porte à déprécier ce que nous connaissons, pour doter plus généreusement ce que nous ne connaissons pas. D'ailleurs, un ouvrage imprimé procure à son auteur une réputation, qui méritée ou non, vieille ou récente, inquiète toujours quelques amours-propres; un manuscrit ne porte ombrage à personne, parce qu'il n'est connu que du petit nombre.

C'est ce mérite qui vaut à Bonnard l'avantage d'être cité parmi ceux qui ont travaillé sur l'histoire de Bretagne. Son ouvrage, imprimé, eût été oublié dès sa naissance; manuscrit, il est cité et peut-être même consulté. Le public si souvent est dupe de tant de réputations usurpées, qu'il serait bon de faire connaître le mérite réel de tant de manuscrits qu'on trouve dans les bibliothèques de quelques villes de Bretagne.

Parmi ceux que renferme la bibliothèque de Nantes, les érudits ont remarqué l'histoire de la ligue en Breta-

gne, sans nom d'auteur, mais qui est attribuée à Rosnivinen de Piré; la vie d'Artur de Richemont, par Gruel, manuscrit remarquable sous le rapport du luxe; l'histoire des Evêques de Nantes, par l'abbé Travers, et l'abrégé chronologique de l'histoire de Bretagne, par Dom Bonnard. L'ouvrage de Rosnivinen de Piré a été imprimé en deux volumes in-12, à la suite de l'histoire des Ducs de Bretagne, de l'abbé Desfontaines; la vie d'Artur a été réimprimé plusieurs fois, notamment dans la collection des mémoires relatifs à l'histoire de France, publiée depuis peu par Petitot; le manuscrit de Travers, cité par tout le monde, a été justement loué par MM. Le Cadre et Le Boyer, qui s'accordant fort peu sur tout le reste, se sont réunis sur ce point-là. Il ne reste donc qu'à faire connaître l'ouvrage de Bonnard.

L'auteur de ce nouvel abrégé s'est proposé de réduire en un seul volume le grand ouvrage de Dom Morice, tant pour le mettre à la portée des facultés pécuniaires, que pour favoriser *la patience* du plus grand nombre. Il suit donc pas à pas son modèle, sans y rien ajouter, bien entendu, puisqu'il se proposait de réduire et non pas d'augmenter son livre. Toute sa tâche consiste à abréger, et il s'en acquitte presque partout en retranchant des choses utiles. L'ordre, la division des matières, la critique, la rédaction des faits, les réflexions, le style même tout est de Dom Morice dans le livre de Bonnard; on ne trouve dans celui-ci, de plus que dans l'autre, qu'un discours sur les Celtes, afin, dit l'auteur, *de commencer par connaître nos pères et nos ancêtres*, et quelques attaques dirigées contre le clergé, quoique l'auteur fût alors prieur de l'abbaye de Saint Jacques de Pirmil, à Nantes. Il a fait à peu près, mais avec plus de modération, pour l'ouvrage de Dom Morice, ce que Guimar a fait pour celui de Travers.

Pour abréger un ouvrage de l'importance de celui de dom Morice, il ne faut pas tout réduire; mais il faut savoir ce qu'il faut passer sous silence et ce qu'il faut conserver dans de justes proportions. Une histoire abrégée de Bretagne, fût-elle renfermée dans un volume in-8°, si elle est traitée par un auteur judicieux, donnera presqu'autant de détails sur la bataille d'Auray et sur le combat des Trente, que le grand ouvrage de Dom Morice lui-même.

Seulement, elle ne parlera point d'une foule de détails accessoires qu'on peut taire, sans que la marche générale de l'histoire en soit interrompue. Se proposer de réduire au quart ou au cinquième toutes les pages de Dom Morice, indistinctement, quelle que soit leur importance, c'est méconnaître la tâche d'abréviateur et composer un ouvrage, sinon dangereux, du moins complétement inutile. « J'ai éprouvé, m'écrivait l'un de nos historiens les plus » distingués, que pour faire un abrégé en conscience, » il ne fallait pas moins de recherches que pour une » histoire détaillée, et qu'on éprouvait de plus la difficulté de resserrer une multitude de faits dans un cadre » fort étroit. Le lecteur y gagne du tems, si l'abrégé » est fait passablement, mais l'auteur y perd beau» coup. »

En second lieu, ce n'était pas un abrégé de ce genre que demandaient ceux qui désiraient s'instruire de l'histoire de Bretagne : ils avaient les ouvrages de Lesconvel, d'Artur de la Gybonnais, de Desfontaines et de Gaschignard ; il leur fallait un abrégé rédigé sous un autre point de vue, et dom Bonnard devait se proposer de remplir un vide, au lieu d'accumuler des matériaux à côté de ceux qui existaient déjà. Il y a deux sortes d'historiens, ceux qui jugent et ceux qui se contentent de rapporter les faits. C'est lorsque la tâche de ceux-ci est finie que celle des autres commence. Tous nos historiens, à l'exception de d'Argentré, et de Lobineau, dans quelques pages soignées qui paraissaient çà et là dans son livre, si singulièrement écrit, n'ont fait que nous offrir la matière de l'histoire et non l'histoire elle-même. La tâche de l'abréviateur qui venait après eux, était donc, au lieu de faire une table chronologique de tous ces faits, de les classer convenablement, de choisir ce qui était digne d'être écrit, de laisser dans l'oubli ce que le zèle de la science ou l'amour de la patrie avait exhumé à tort. On ne demandait pas tant une table des matières de tous ces ouvrages, qu'un discours raisonné où, tout en suivant l'ordre des dates, on eût choisi entre deux versions celle qui était la plus vraisemblable, on eût éclairci les faits douteux, porté un jugement sur les hommes et les événemens ; et, sans faire de l'histoire le texte d'un système arrêté, on eût appris au lecteur

ce qu'il devait penser du tableau offert à ses regards.

Si le manuscrit de Bonnard ne répond pas à l'idée qu'on se fait généralement d'un abrégé, l'auteur néanmoins s'était proposé de faire un autre livre qui serait recherché aujourd'hui. Il s'était aperçu qu'on ne trouvait dans les anciens historiens rien de ce qui a rapport au commerce, à l'industrie, à l'agriculture, à cette science nouvellement nommée statistique, et il avait voulu remplir cette lacune en faisant *une histoire du sol, du commerce et de l'industrie de la province de Bretagne.* Malheureusement, il n'est resté de ce travail qu'un prospectus, que l'auteur a placé en tête de son manuscrit.

Ce projet était louable, sans doute, et nous devons regretter bien vivement qu'il n'ait pas été exécuté. L'auteur écrivait en 1788 ; son prospectus fut remis à M. le comte de Cherville, procureur syndic des états, qui l'approuva. Dom Bonnard le répandit avec l'agrément du maire de Nantes, et y ajouta une série de questions qui pouvaient être mieux rédigées ; mais la science de la statistique n'était pas portée au point où elle est aujourd'hui : ces questions à peu près semblables à celles de l'abbé Texier, de l'Académie des sciences, étaient ce qu'on pouvait alors désirer de moins incomplet.

Les esprits, occupés de hauts intérêts, s'alarmèrent promptement de cette entreprise, dans laquelle on crut voir un but politique. L'auteur fut accusé généralement d'être un agent du fisc, on le peignit comme *un correspondant de ceux qui prenaient des renseignemens perfides pour des opérations mystérieuses et alarmantes.* Ni la connaissance du caractère particulier de l'auteur, ni son amour pour la patrie, ni son association à une congrégation savante et honorée de l'estime générale, ne purent le garantir de soupçons injurieux. La noblesse du comté Nantais députa à M. Baco, procureur du Roi à Nantes, pour qu'il signifiât à Dom Bonnard la défense de répandre son prospectus (1).

(1) Ainsi, il est très-vrai que les Etats de Bretagne ont empêché la circulation du prospectus de Dom Bonnard ; mais il n'est pas vrai, comme l'a dit Guimar, qu'ils se soient opposés à la publication de l'ouvrage déjà imprimé avant cette époque ; c'est une erreur importante à relever. (Voyez ce qui a été dit à ce sujet, tome 4, page 4 du *Lycée.*)

Néanmoins, ce prospectus avait circulé déjà. Quelques personnes s'empressèrent de répondre à l'auteur et de lui donner les renseignemens qu'il demandait : ces lettres, précieuses sous quelques rapports, sont toutes réunies au manuscrit de l'histoire abrégée de Bretagne, où elles peuvent être consultées avec fruit. Parmi ces papiers est une note intéressante sur la métallurgie et spécialement sur les mines de plomb qui s'exploitaient en Bretagne. On y lit également, avec intérêt, une indication des communes littorales de Bretagne. On trouve, dans ce dernier écrit, les réflexions suivantes, sur les pierres de Carnac : « On peut conjecturer que » ces monumens sont relatifs aux idées religieuses des » anciens peuples de l'Armorique. Ce sont les simulacres » ou les autels de quelques-unes de leurs divinités. » *Irmensus*, qui était le nom de l'une de celles qu'ils » adoraient, signifie en bas-breton, *pierre d'adoration*. » Ce que dit l'auteur du dictionnaire de Bretagne » semble *annoncer* qu'il n'a pas d'idée de la manière » de camper des Romains, ni des forces à employer » pour rassembler des pierres de cette masse » (1).

(1) Il est possible que l'auteur du dictionnaire de Bretagne, se soit trompé sur les pierres de Carnac, mais certainement l'auteur de la note avance un fait qui est loin d'être généralement adopté, en faisant d'Irmensus une divinité armoricaine. Chacun sait qu'Irmensus était une idole des anciens Saxons dans la Westphalie. L'abbé Vertot a fait imprimer sur Irmensus une note détaillée dans le tome 3, page 175, des mémoires de l'académie des inscriptions et belles lettres, dans laquelle il donne à entendre que cette divinité pourrait bien n'être que le fameux Hermann, ce redoutable ennemi des Romains. Si cela était, on ne pourrait trouver dans l'Armorique, du tems de César le culte d'une divinité auquel un grand homme, né du tems d'Auguste, a donné naissance. Le dieu des Saxons valait bien sans doute les Claude, les Néron et les Caligula, déifiés par les Romains. Ce n'est pas ce dont il s'agit ici : il s'agit seulement de prouver qu'on doit toujours être en garde contre ces exagérations systématiques, qui veulent retrouver toutes les mythologies, comme toutes les langues dans une seule. Il n'y a pas de doute qu'il n'y ait un rapport extrême entre les antiquités du nord et celles de quelques cantons de l'ancienne Armorique ; mais si l'on ne veut pas décréditer les découvertes importantes dans ce genre, il ne faut adopter que ce qu'il y a de démontré. C'est ainsi que les vrais érudits apprendront avec autant d'intérêt que de surprise, la découverte récente de M. Bizeul, de Blain. Ce savant a copié, sous la voûte de la *grotte des fées*, au port Besson, sur les bords du

On est étonné de trouver, parmi ces lettres, une datée de Noirmoutier, et signée Jacobsen de la Crosnière. Dom Bonnard, n'avait pas besoin de renseignemens sur cette île, qui ne faisait pas partie de la Bretagne. Néanmoins, M. Jacobsen, en accusant réception de six prospectus, envoie à l'auteur un extrait historique sur cette île, par M. le vicomte de Toustain-Richebourg, auteur de quelques articles peu importans, publiés dans le dictionnaire d'Ogée. Si les excellens mémoires de M. Piet avaient pu être composés alors, M. Jacobsen se fût empressé, sans doute, de les indiquer à Dom Bonnard.

L'ouvrage de Bonnard est accompagné de notes et éclaircissemens, la plupart tirés de l'ouvrage de Dom Morice; mais il en est quelques-unes, quoiqu'en petit nombre, que l'auteur a recueillies ailleurs, et qui offrent du moins un intérêt qu'on ne trouve pas dans le reste du livre. On en trouve aussi qui lui ont été communiquées, et parmi celles-ci, il en est une de l'abbé Rouxeau de la Brosse, prêtre au Loroux-Bottereau, qui peut être citée ici, quoiqu'elle soit peu importante.

Nos historiens disent que le duc François I.er, étant près de mourir, appela près de lui l'évêque de Landes, son confesseur. Ce nom est reproduit tant par tous les auteurs qui ont écrit sur ce sujet que par les actes et les manuscrits du tems. Alain Bouchard, au liv. 4, folio C. LXXXVII, *de ses annales ou chroniques de Bretagne*; Le Baud, chap. 51, page 51; D. Lobineau, T. I, p. 646; D. Taillandier, liv. 10, p. 33; Travers, dans sa *métropole de Tours*, donnent tous à ce prélat le nom d'évêque de Landes. Il est désigné sous ce nom dans un *extrait du compte* de Morice de la Noue, trésorier, et dans un aveu du 14 janvier 1452, qui porte: *devant vous le duc souverain seigneur, je Denis de la Lohérie, évêque de Landes.* Or, aucun livre de géographie ne parle d'une église épiscopale du nom de Landes. Ce nom, écrit aussi Landes et Lundes, est donc une altération de quelque nom d'évêché *à partibus*,

---

Tenu, près du lac de Grand-Lieu, un buste en relief, assez grossièrement sculpté et tenant à la main une tête d'homme. Un mémoire récent apprend qu'on a trouvé dans le nord des figures semblables attribuées, je ne sais pourquoi, à Odin.

que les manuscrits du tems ont défiguré comme tant d'autres, et que les auteurs, qui se sont étayés de ces manuscrits, ne se sont pas donné la peine de retrouver. L'abbé Rouxeau prétend qu'il faut lire *Laodicée*, et, en effet, à cette même époque, Ogée a dit, d'après Albert de Morlaix, qui, lui-même a emprunté ce fait de Vincent Charron, que la dédicace de l'église des Chartreux fut faite le 16 août 1459, par Denis, évêque de Laodicée, du consentement de l'évêque de Nantes. Travers a conservé, dans sa métropole de Tours, l'extrait fidèle de cet acte, dans lequel on lit ces mots: *nos Dionisius, miseratione divinâ Laodencis episcopus*, etc. Ainsi, voilà la concordance des dates et du nom de baptême qui appuient le sentiment de l'abbé Rouxeau. Une autre pièce officielle ne laisse plus de doutes à cet égard: en 1456, cet évêque assista à la reconnaissance des reliques de Saint-Donatien et de Saint-Rogatien avec l'évêque de Nantes... *intérerant R. P. G. de Malestrâco et D. de la Lohérie, Nannetensis et Laodicensis episcopi.*

Telle est la seule pièce de quelque importance renfermée dans le manuscrit de Bonnard qui n'ait pas été publiée. Ceux qui possèdent l'ouvrage de Dom Morice, n'iront pas chercher dans un abréviateur ce qu'ils craindraient de ne pas y trouver. Les personnes, au contraire, qui désireraient un tableau précis des événemens dont leur patrie a été le théâtre, auront encore moins le désir de recourir à un auteur qui, en abrégeant tout, conserve beaucoup, trop, et qui, au lieu de soulager la mémoire, l'accable, au contraire, de tant de détails, qu'il ne lui reste plus de sa lecture, que des dates et des noms.

ED. RICHER.

BIOGRAPHIE NANTAISE.

MESCHINOT.

Jean Meschinot, écuyer, sieur des Mortières, naquit à Nantes dans la première moitié du XV.e siècle. Quoiqu'on ne sache pas au juste l'année de sa naissance, on peut cependant la conclure, à peu près, d'une requête

qu'il présenta à François II, duc de Bretagne, quelques années avant la mort de ce prince, qui arriva le 9 septembre 1488. Meschinot donne à entendre, dans sa requête, qu'il était alors âgé de plus de 50 ans. Il a d'ailleurs été au service de Jean V, ce qui mettrait sa naissance vers 1430.

C'est dans cette requête qu'il se donne le nom de *banni de Liesse*; nom sous lequel il a toujours été connu depuis. Il s'y peint comme accablé par le malheur; et, si nous l'en croyons, sa vie n'a été qu'un tissu d'infortunes; mais, comme il ne mentionne aucun malheur en particulier et qu'il n'en parle que d'une manière vague, il est à croire que tout était dans son imagination. Ce qui contribue à rendre cette opinion vraisemblable, c'est qu'il a constamment occupé la charge de maître-d'hôtel sous les ducs Jean V, François I.er, Pierre II, Arthur III, François II, et sous Anne de Bretagne, charge qu'il conserva même, lorsqu'elle fut Reine de France, jusqu'à sa mort arrivée dans un âge fort avancé, en l'année 1509, le 12 septembre.

Il paraît avoir joui de l'estime des ducs de Bretagne, au service desquels il était attaché; et les éloges qu'il en fait dans ses poësies, prouvent aussi qu'il les aimait et les servait avec fidélité: cependant, il n'est connu que par le volume de poësies, qu'il nous a laissé. Jean Bouchet et Pierre Grognet, contemporains de notre poëte, en parlent d'une manière avantageuse, et Marot l'a rangé parmi les meilleurs poëtes de son tems dans son épigramme adressée à Salel:

De Jean de Meun s'enfle le cours de Loire,
En maistre Alain, Normandie prend gloire,
Et plaint encor mon arbre paternel;
Octavian rend Cognac éternel;
De Moulinet, de Jan le Maire, et Georges
Ceux de Haynaut chantent à pleines gorges;
Villon, Cretin ont Paris décoré,
Les deux Grebans ont le Mans honoré,
Nantes la Brette en Meschinot se baigne,
De Coquillart s'esjouit la Champaigne,
Quercy, Salel, de toy se vantera
Et (comme crey) de moy ne se taira.

Le recueil de ses ouvrages, sous le titre de *Lunettes des princes, avecques aulcunes ballades*, a été imprimé

pour la première fois à Nantes par Lascher, en 1493 1 vol. in-4.° gothique; et c'est par erreur que Guimar dit, dans ses Annales Nantaises, que cette édition est de 1488 (1).

Les œuvres de Meschinot ont été imprimées, pour la seconde fois, à Paris, en 1495, et, pour la troisième, aussi à Paris, en 1499. Elles ont eu, depuis, plusieurs éditions à Paris, à Rouen et à Lyon; mais il n'y a que les trois premières qui soient recherchées. On a cependant ajouté à chaque fois de nouvelles poësies, et chaque édition renchérit sur les précédentes. C'est ainsi que celle de Paris, 1522, in-8.°, gothique, contient la supplication que fit Meschinot au duc de Bretagne, son souverain seigneur.

L'édition donnée à Paris chez Pierre Le Caron, sans date, contient l'épitaphe suivante de notre poëte.

Vertueux gist d'honneur bien proche.
En armes servit sans reproche
Cinq ducs. Onc ne fut reprochié.
Priez Dieu qu'il soit approchié
Du pardon qui sa joie approche.
De Meschinot fut son surnom,
Lunettes fit, Cil Jehan eut nom,
Et maint beau dicte sans redite.
Mil cinq cens neuf, moins plus non,
Douze en septembre en grand renom,
Servant dame qui royne est dite.
Par Atropos qui humains croche,
Et qui tout preux de son dard broche,
Fut ce noble homme à mort brochié;
Des vertus n'était decrochié.
Donc dire on doit: Sous cette roche
Vertueux gist.

Du tems de Meschinot, le duc de Bretagne voulut s'emparer du temporel de l'évêque de Nantes, Amaury Dacigné, parce que ce dernier ne voulait pas lui en faire

---

(1) Ce qui a vraisemblablement occasionné l'erreur de Guimar, c'est que l'on a joint à l'exemplaire sans date qui est à la bibliothèque de Nantes, un ouvrage intitulé *Chroniques de France abrégées, avec la génération d'Adam et d'Eve et de Noé et de leurs générations, et les villes et cités que fondèrent ceulx qui yssirent d'eulx*, qui porte la date de 1488. Je ne sais de qui est cette chronique; mais elle n'est pas de Meschinot, et Guimar a eu tort de prendre sa date pour celle des *Lunettes des Princes*, dont on connaît pas l'année.

hommage. Amaury fut, en conséquence, banni de la Bretagne, en 1472; mais, pour s'en venger, il jetta l'interdit sur le diocèse. Ce fut alors que Meschinot fit une pièce intitulée *Prosopopée de la ville de Nantes qui se plaint de l'interdit*. Voici le commencement de cette pièce curieuse :

Je, Nantes, cité planctureuse,
Tant que paix y a fait demeure,
A présent triste et langoureuse,
Veu l'estat en quoy je demeure,
Me plains quant fault que mon cur meure
Par ceux que j'ai nourris et fais;
Desplaisir est ung pesant fais.
En quelles mains suis-je venue
Qui jadis fu tant renommée?
Or me voy telle devenüe
Que d'aulcun ne suis plus aimée:
On m'a *interdite* nommée;
Chascun me fuit et abandonne;
L'on perd ce qu'aux ingrats se donne.
O vous qui avez procuré
Contre moy ce cas tout plain d'yre;
Tant qu'il n'est prebstre, ni curé,
Qui ne veuille plus messe dire,
J'ai bien cause de vous mauldire
De m'avoir liberté ostée,
Une grande faulte est bien notée, etc.

La strophe suivante prouve que Meschinot partageait la colère du duc et n'était pas pour le prélat.

Lesser loups en lieu de pastours
Serait aux brebis grand excéis,
Car de bergiers ne font pastours
Mais leurs donnent mortels accéis:
Hélas! ce rigoureux procès,
Andommage fort vos oüeilles:
Tous asnes n'ont pas grands oreilles.

Dans l'édition la plus complète des œuvres de Meschinot, on trouve, outre la supplication au duc de Bretagne et la prosopopée de Nantes, dont nous avons parlé, une trentaine de balades, quelques rondeaux, une oraison à la Sainte Vierge, un poëme sur la passion de notre Seigneur, une lamentation sur la mort de la duchesse de Bourgogne et quelques autres pièces moins considérables. Mais la partie principale de son recueil est un poëme intitulé les Lunettes des Princes, dans lequel il a la prétention de leur donner des leçons de morale. Le sujet est *dame raison*, qui forme le projet de mettre,

entre les mains des princes, le seul livre qui puisse leur apprendre à bien gouverner les peuples. Ce livre est *la conscience*. Mais, pour leur faciliter la lecture de ce livre précieux, elle leur fait présent de *lunettes* d'un travail très-exquis et très-admirable. *La prudence* et *la justice* en sont les deux verres, qui sont bordés par la *force* et joints par la *tempérance*. L'auteur assure

Que jamais l'œil ne vit telles bésicles.

Quoique ses lunettes puissent servir à toutes sortes de personnes, il les a appellées *lunettes des princes*, parce qu'il les destine spécialement au nez des papes, des empereurs, des rois, etc.

Meschinot fait, dans ce poëme, l'éloge de tous les ducs au service desquels il a été successivement. Je me bornerai à citer celui de Jean V.

Fier aux fiers, aux bons doux en couraige,
Prudent en faits, et bénin en langaige,
Autant valait qu'un scellé sa promesse :
Oncques ne fit ung deshonneste ouvrage ;
Des Benoist cieux Dieu lui doint l'héritage
Car toujours fut vrai père de noblesse.

J. LE BOYER.



COMMENTAIRE SUR LES PASSAGES ASTRONOMIQUES DES *GÉORGIQUES* DE VIRGILE.

SUITE (1).

LIVRE PREMIER, v. 216 et suivans.

Et milio venit annua cura
Candidus auratis aperit cùm cornibus annum
Taurus, et adverso cedens Canis occidit astro.

Le dernier de ces trois vers, au jugement de Delille, est le plus inintelligible des *Géorgiques* Il a exercé les plus savans commentateurs et n'a été bien rendu jusqu'ici par aucun traducteur.

Ce qui le rend si difficile à entendre c'est l'épithète d'*adversus*, donnée au taureau, épithète qu'on ne peut

(1) Voyez les pages 354 et 425 du 4.e volume du *Lycée*.

traduire par *opposé*, car le taureau n'est point opposé au chien céleste, lorsque celui-ci se couche. Bien loin de là, il le précède, comme on peut le voir à la simple inspection d'une carte céleste.

Heyne explique cette épithète par le coucher de la constellation du taureau, qui tourne le dos au chien, quand elle se couche : *tergum dare dicitur*; mais le dos du taureau, à son coucher, comme nous le verrons tout à l'heure, est tourné vers l'horizon et non pas vers le chien.

Le P. La Rue rapporte l'*astro adverso* au navire Argo, dont le coucher suit celui du chien, et qui descend dans le ciel par la poupe et non par la proue. Cette explication, assez spécieuse, n'est fondée que sur l'apparence de ces deux constellations sur un globe céleste. Mais Virgile peignait d'après nature; or, le navire, dans le climat de l'Italie, n'est pas entièrement visible. On ne peut donc pas le voir se coucher dans sa totalité. L'étoile *Canopus*, la plus remarquable de cette constellation, et placée près de la proue, ne s'y élève pas au-dessus des vapeurs de l'horizon; aussi Germanicus l'appelait-il *perigeïos*, c'est-à-dire *terrestre*.

En vain l'on expliquerait *aversus* par *contraire*, *ennemi*. Virgile n'aurait pu donner cette épithète à la constellation du taureau. Les anciens ne lui donnaient que des noms pris de la fécondité de la nature au printems, époque où le soleil entrait dans ce signe. Elle était le *siége* et le *domicile* de Vénus, le lieu d'*exaltation* de la lune, planète qui, chez les anciens astrologues présidait aux générations.

Le taureau, loin d'être regardé comme un astre d'une influence funeste, était en vénération chez les anciens. Le bœuf était le principal dieu des Egyptiens; la vache était adorée dans l'Inde, au Thibet et chez les Tartares.

Aucun commentateur n'a donc trouvé le sens de cette épithète; aucun traducteur, y compris les plus modernes, ne l'a comprise.

Voyons maintenant comment on doit l'entendre.

Virgile ne donne rien au hasard, et ses descriptions astronomiques sont de la plus grande exactitude. Le terme dont il s'est servi, dans cette occasion, en est a preuve.

Les anciens avaient remarqué que le taureau se lève dans sa position naturelle, mais qu'il se couche, comme on peut le voir, dans une position renversée. Hygin (lib. 3. c, 20), dit positivement qu'il se couche à contre-sens. Blaeu lui donne les noms de *curvatus*, *incurvus*. Hypparque, enfin, le désigne par un mot grec, que Columelle traduit par *adversus*, c'est-à-dire *renversé, tourné par derrière*.

Ce mot devient l'épithète ordinaire de la constellation du taureau. Virgile en l'employant n'a fait que citer le terme reçu dans l'ancienne astronomie. Manilius, dans ses Astronomiques, l'emploie aussi dans le même sens que Virgile :

> Aurato princeps aries in Vellere fulgens,
> Respicit admirans *adversum* surgere *taurum*.
>
> [Lib. 1, v. 254].

L'astronome Pingré, en traduisant ce passage de Manilius, a rendu l'épithète par une périphrase : *le taureau qui tient une marche différente de celle des autres signes*. En note, il dit qu'on doit entendre ce terme, à la lettre, par ces mots : *qui se lève à reculons*. C'est une erreur. Comme je l'ai dit, le taureau se lève dans sa position naturelle, mais il se couche à reculons.

LIVRE PREMIER, v. 243.

> *At illum*
> *Sub pedibus Styx atra videt, Manesque profundis.*

L'enfer des anciens était placé dans l'hémisphère austral, ainsi que l'indique Virgile dans ce vers. Suivant Diodore de Sicile, les Chaldéens pensaient que les douze constellations australes dominaient sur les morts. Ils faisaient leur Tartare de cette partie du ciel. C'était le sentiment de tous les anciens. C'est ainsi qu'on peut entendre, au sens propre, cet autre vers de Virgile, dans l'*Enéïde*, que l'on a expliqué mal à propos par les initiations aux saints mystères. En peignant les champs élysées, le poëte dit que ces demeures ont leur soleil et leurs astres :

> Solemque suum sua sidera norunt.
>
> (*Lib.* 6, *v.* 641).

Heyne termine cet examen en disant que ce passage est inexplicable par l'astronomie.

Le P. La Rue a pensé que ce pouvait être l'*hydre*, appelée quelquefois aussi *serpent d'eau*.

L'hydre n'est ni le paranatellon, ni le signe voisin des pléïades ; et il n'y a pas plus de raison pour que les pléïades évitent ce signe, que tout autre de ceux qui sont levés sur l'horizon. Ensuite, l'épithète d'*aquosus* donnée au poisson est tout a fait contraire à celles qui étaient données à l'hydre, le paranatellon des trois signe d'été, l'écrevisse, le lion et la vierge. Aratus donne à l'hydre l'épithète bien opposée de *brulante*. (Phœnom. vers 519. — 692. — 697).

Il ne reste plus maintenant qu'une seule constellation à laquelle on puisse appliquer ce passage; et, par un hasard surprenant, cette constellation n'a été remarquée par aucun commentateur.

C'est celle du serpent Ophiucus. Elle est précisément opposée aux pléïades, en sorte que celles-ci à leur coucher, semblent véritablement fuir le serpent qui commence à monter sur l'horizon.

Dans l'ancienne astrologie, la constellation qui se levait à la suite d'une autre, devenait la *fille* de celle-ci. Celles qui se levaient en même tems, étaient *sœurs* et *compagnes*. Mais celles qui étaient opposées, en sorte que le lever de l'une accompagnait le coucher de l'autre, devenaient *annemies* l'une de l'autre.

On voit un exemple sensible de cette théorie dans la fable d'Orion, tué par un scorpion. En effet, dans la sphère céleste, la constellation d'Orion se couche lorsque celle du Scorpion se lève.

La situation des pléïades indique bien certainement que la constellation qu'elles évitent est celle du serpent. Voyons actuellement pourquoi le poëte l'appelle *piscis aquosus*.

Le serpent, autrefois, était nommé *anguilla*, et Bayer, dans ses cartes célestes, le désigne encore sous ce nom. (*Voyez tab.* 14). Germanicus, contemporain de Virgile, lui donne l'épithète de *tiberrinus*, c'est-à-dire, qui vit dans le Tibre. Quelques poëtes l'appellent *le Serpent de Laocoon*, ce serpent que l'on fait sortir de la mer, pour dévorer le grand-prêtre de Neptune.

De plus, le Serpent est une constellation automnale; par conséquent l'épithète d'*aquosus* lui convient parfaitement. Il commence à se lever avec la balance, qui est regardée par Ptolémée comme un signe aqueux. Le reste de son corps correspond au scorpion; signe qui, chez les égyptiens, suivant le zodiaque de Kirker, était affecté à l'élément de l'eau.

LIVRE QUATRIÈME, v. 371.

Et gemina auratus taurino cornua vultu
Eridanus.

La méthode des paranatellons, qui faisait donner à une constellation les attributs du signe du zodiaque avec lequel elle se levait ou se couchait, fit représenter l'Eridan, qui se levait au-dessous du taureau, avec les cornes de cet animal. La traduction des quatre professeurs dit à tort que ce fleuve était ainsi représenté, parce que ses eaux font un bruit semblable aux mugissemens des taureaux. Par la suite même, on donna à tous les autres fleuves des épithètes qui rappelaient celle-ci. C'est ainsi que Virgile, dans le huitième livre de l'Enéide, donne au Tibre celle de *Corniger* (*Voyez vers* 77).

CONCLUSION.

On voit, par ces exemples tirés des *Géorgiques*, de quel secours est la connaissance des constellations pour l'intelligence entière des poëtes anciens. Un commentaire complet sur tous nos classiques grecs et latins, dans lequel on ferait entrer ces détails astronomiques, serait un ouvrage de la plus grande utilité. Il est quelquefois des mots qui ne peuvent être entendus qu'à l'aide de ces connaissances. Quand Horace a dit, en parlant des Gémeaux:

Quorum simul alba nautis
Stella refulsit. [*L. v.* 1, *od.* 11].

Plusieurs traducteurs ont omis l'adverbe *simul*; et cependant il est indispensable pour rendre l'idée du poëte. Les anciens avaient supposé que Castor et Pollux ne brillaient qu'alternativement, et ils s'estimaient heureux sur mer, quand ils les voyaient luire également.

Je trouve, dans le même poëte, des vers que la plupart de ses traducteurs ont aussi mal rendus, ce sont ceux-ci :

Jam clarus occultum Andromedæ pater
Ostendit ignem. [Liv. 3, od. 23].

Horace donne à Céphée l'épithète de *clarus* ; or, cette constellation n'est composée que d'étoiles de quatrième grandeur à peine visibles à la vue simple dans les nuits d'été ; mais ce n'est pas au propre qu'il faut l'entendre.

Comme paranatellon du lion, Céphée était censée participer aux influences de ce signe solsticial. C'est de là qu'il était appelé *dominus solis*, *flammiger* ; Horace, en lui donnant l'épithète de *clarus*, s'est donc conformé aux idées astrologiques de son tems. Cette épithète serait fausse, si elle exprimait l'apparence physique de la constellation ; mais elle est de la plus grande justesse, si elle s'applique à la place qu'occupait Céphée dans la sphère astrologique. Voilà donc un terme qu'il est impossible d'entendre, si l'on ne s'aide pas de la connaissance des constellations; aussi Le Batteux a-t-il traduit ainsi : déjà le père d'Andromède montre *ses feux brillans*. » L'*ignem occultum*, si nécessaire pour exprimer l'influence d'un astre invisible n'est point rendu.

Les idées astrologiques des anciens se retrouvent à chaque instant dans leurs poëtes ; et, sans une connaissance profonde de cette science oubliée de nos jours, ces mêmes poëtes ne seront jamais compris comme ils pourraient l'être. Je finis en citant un passage de Virgile, qui a paru jusqu'ici totalement inintelligible ; c'est celui-ci :

Polùs dùm sidera pascet. [*Enéid.*, *lib.* 1, *v.* 608].

Aucun commentateur, aucun traducteur dans quelque langue que ce soit, n'a compris ce que cela signifiait.

La seule explication qu'avaient donnée les commentateurs est tirée de la mauvaise physique des anciens, qui croyaient que les étoiles se nourrissaient des vapeurs qui s'élèvent vers le ciel ; il y a trop d'objections à faire à une semblable explication pour s'y arrêter.

Les anciens peuples pasteurs, les créateurs de la science astronomique, avaient placé dans le ciel les objets les plus familiers de leur vie champêtre. Ils avaient désigné les étoiles, en général, sous le nom dont ils se servaient

pour indiquer un *troupeau de brebis*. Pour figurer le berger, ils cherchèrent dans la sphère un point du ciel qui dut convenir au personnage qu'ils voulaient représenter.

Ils choisirent, en conséquence, le pôle, le point immobile de tous les mouvemens célestes. C'est autour de lui que s'accomplissent toutes les révolutions sidérales : il parut naturel de faire du conducteur des étoiles, le berger du troupeau céleste.

Les Orientaux placèrent, en conséquence, un berger au pôle même. Les Grecs remplacèrent cette constellation, qui n'existe plus dans la sphère, par celle de *Céphée* ; mais les noms que porte Céphée chez les peuples modernes de l'Asie, rappellent encore cette antique destination.

Ulug-Beigh appelle l'étoile du pied gauche de Céphée *al rai*, c'est-à-dire, *le berger*. Il nomme la troisième et la quatrième du côté gauche *cawa cib al phirk*, ou *les étoiles du troupeau*. Le P. Riccioli, lui même, (p. 405), désigne les trois étoiles de l'épaule gauche, par les noms de *kear keibs ; el san ; le berger, le chien, et les brebis*.

Au reste, les Grecs en s'éloignant des idées des Orientaux, ont conservé à la constellation de Céphée, l'espèce d'empire qu'avait autrefois le berger céleste sur son troupeau. Si la constellation du berger était jadis la plus importante de la sphère, celle de Céphée ne l'est pas moins. Ici, en effet, c'est un roi qui tient le sceptre en main, et dont le pied est appuyé sur l'axe du monde.

Cela posé, on comprend que le passage de Virgile n'a plus rien d'obscur; il faut donc le traduire au figuré : « Tant que le berger céleste fera paître son troupeau. » ou bien au propre : « Tant que le pôle conduira les étoiles. »

ED. RICHER.



10.me LETTRE MORBIHANNAISE. (1)

Ce fut en 1689, ma chère tante, ainsi que je vous l'ai déjà rappelé, que M.me de Sévigné, dans sa promenade

(1) Voyez, pour les lettres précédentes, les pages 61, 154, 263 et 447 du 3.e volume du *Lycée*; 28, 251, 365 et 464 du 4.e volume ; 33 du 5.e volume.

maritime du Port-Louis à Hennebon, eut la curiosité de relâcher au lieu de Lorient. En mettant pied à terre sur la rive droite de l'embouchure du Scorff, elle ne dut apercevoir que quelques magasins et baraques, construits à l'extrémité d'une lande immense dépendante du misérable hameau de Kerverot. Il paraît qu'à cette époque, l'entrepôt qu'elle visita n'avait été établi que pour recevoir provisoirement les cargaisons qu'il avait été impossible de transporter directement, soit à Nantes, soit au Hâvre, où se faisaient les ventes générales; mais déjà les avantages du port sûr et facile qu'offrait une baie profonde, au confluent de deux rivières navigables, avaient été trop bien appréciés par les directeurs de la compagnie pour qu'ils ne s'empressassent point d'en profiter. Peu de tems après le voyage de la spirituelle marquise, ils se firent concéder une parcelle de la lande de Lorient, d'environ 600 toises de longueur, sur 250 de largeur, et en fixèrent les limites par le mur qui sépare encore le port qu'ils voulaient établir, de la ville à laquelle il a donné naissance. Les ouvriers qu'ils recrutèrent dans les campagnes, certains d'être employés pendant plusieurs années, à un prix bien plus élevé qu'ils ne trouvaient ailleurs, vinrent s'établir sur le terrain contigu au mur de clôture, y construisirent des chaumières, et devinrent ainsi, sans s'en douter, les fondateurs d'une des plus jolies villes du royaume. En 1708, le nouveau village était déjà venu assez considérable pour qu'il fût nécessaire de l'ériger en paroisse. Dix ans après, la compagnie des Indes s'installa définitivement dans le port, et ce fut alors qu'elle créa ces vastes et nombreux établissemens qui subsistent encore; qu'elle éleva ces magasins magnifiques, aujourd'hui abandonnés, quoique enviés par les premières villes commerçantes de l'Europe. Le 7 juin 1738, Lorient fut constitué en corps de ville. Sa population s'élevait à cette époque à 14,000 habitans, accourus de toutes les provinces, pour se fixer sur un point qui, quarante ans auparavant, n'offrait qu'une réunion de deux cents manœuvres. Enfin, le 15 avril 1744, la nouvelle cité fut autorisée à s'enclore de murailles Elles étaient à peine achevées, lorsqu'en septembre 1746, les Anglais ayant effectué une descente dans la baie de Pouldu, distante de deux lieues de Lorient, s'avancèrent

vers cette place, dans l'espoir de la surprendre. Au lieu de brusquer un assaut qui, probablement les en eût rendus maîtres, ils perdirent un tems précieux à former un camp, à parlementer et à lancer quelques projectiles qui n'occasionnèrent que de légers dommages. On voit encore aujourd'hui, incrusté dans la façade de la chapelle des congréganistes, un boulet que l'on conserve soigneusement, comme un trophée de ce siége ridicule. Abandonnés à eux-mêmes, et enfin effrayés de la sommation menaçante qu'ils venaient de recevoir d'un ennemi non moins embarrassé qu'eux, les habitans étaient disposés à se rendre, lorsque M. de Tenteniac leur amena un secours de quelques centaines d'hommes. Admis dans le conseil, où déjà l'on traitait avec le parlementaire anglais, ce digne Breton déchira le projet de capitulation, répondit sur sa tête du salut de la ville, s'empara de la garde des portes, et ordonna de battre la générale sur les remparts et dans tous les quartiers. Les assiégeans, tremblant à leur tour d'être attaqués par des forces supérieures, dont ils supposèrent que l'avant-garde s'était déjà jetée dans la place, et craignant qu'elles ne leur coupassent la retraite vers leurs vaisseaux, profitèrent de la nuit pour lever le camp, et s'embarquèrent avec une telle précipitation, qu'ils furent contraints de faire sauter leurs poudres et d'abandonner quatre canons et un mortier, dont le Roi fit présent aux habitans comme un témoignage de sa satisfaction.

Pour conserver à jamais la mémoire de cette heureuse délivrance, que les Lorientais attribuèrent à la protection de la Sainte-Vierge, le corps municipal, dans sa gratitude, vota une statue d'argent à son auguste libératrice, et arrêta qu'elle serait portée en triomphe, chaque année, dans une procession solennelle, fixée au premier dimanche d'octobre. Après la mort du capitaine Marion, dévoré par les naturels de la Nouvelle Zélande, la famille de cet infortuné obtint l'autorisation de décorer de la croix de Saint-Louis, qu'il avait obtenue, la même effigie de Notre-Dame-de-Victoire, qu'on vit depuis la porter en écharpe jusqu'au moment où l'une et l'autre furent englouties dans l'immense creuset révolutionnaire.

Le gouvernement, en retirant à la Compagnie des Indes son privilége, se chargea de la liquidation de ses affaires.

Elle lui abandonna, en conséquence, toutes ses propriétés, dont il prit possession en 1770. Le port de Lorient devint alors un des quatre départemens de la marine royale; mais ce ne fut qu'après la catastrophe financière du Prince de Rohan – Guemené, que la ville fut affranchie de la suzeraineté de ce seigneur, moyennant une somme de onze millions, pour laquelle il céda au Roi son droit de mouvance. Trompée par les avantages que semblait lui promettre la franchise de son port, elle crut compenser la perte du monopole dont elle avait joui durant un demi-siècle, en obtenant cette nouvelle faveur. A peine lui fut-elle accordée, que ses magasins ne purent suffire pour recevoir tous les produits de l'industrie anglaise dont elle ne put tirer aucun parti, puisque l'exportation dans l'intérieur lui en était interdite, à moins de supporter des droits dont ils étaient passibles en sortant de ses murs. Elle reconnut alors combien elle s'était abusée, et s'estima trop heureuse de ce que le gouvernement voulut bien consentir à la débarrasser du fardeau qu'elle s'était elle-même imposé, par l'impéritie de ses administrateurs. Pour la consoler d'une bévue aussi grossière, le ministre Calonne s'imagina aussi facilement qu'elle, et que plusieurs courtisans ruinés, qu'en rétablissant une nouvelle Compagnie des Indes, Lorient recouvrerait son ancienne splendeur, et la France sa prépondérance sur la péninsule et sur les bords du Gange. L'arrêt de cette résurrection trop tardive parut en 1785, mais on ne put trouver les principaux actionnaires que parmi quelques ministres et grands seigneurs, devenus commanditaires d'une douzaine d'agens plus ou moins obscurs, et qui furent placés à la tête de l'administration. La masse des premiers capitaux fut si modique, que, dans l'impossibilité de se procurer les vaisseaux nécessaires pour l'exploitation d'un si grand commerce, on fut obligé de traiter pour leur fret et leur armement, avec un armateur de Lorient, qui bientôt ne put lui-même remplir ses obligations qu'à l'appui des arrêts de surséance qu'on lui délivrait annuellement. La France, ne possédant plus dans l'Inde que trois ou quatre comptoirs discrédités, les agens de la nouvelle association ne purent jamais lui procurer pour ses retours que le rebut des Anglais. Ainsi végéta cette compagnie, jusqu'au moment où tous les privilèges

furent à la fois anéantis. Il faut cependant reconnaître que, pendant son existence éphémère, la ville reprit un aspect florissant. Sa population s'accrut d'un cinquième. Beaucoup de riches négocians vinrent s'y établir; de nouvelles rues se formèrent comme par enchantement; une multitude de baraques fut remplacée par des édifices plus dignes d'une ville redevenue le rendez-vous annuel des principaux commerçans de la France et de la Suisse; enfin, l'exécution de nombreux projets, arrêtés pour son accroissement, son embellissement et son utilité, allait commencer, lorsque la révolution éclata tout à coup.

A dater de cette époque, la prospérité renaissante de cette jeune cité déclina de jour en jour, et bientôt ses malheureux citoyens n'eurent plus qu'à gémir sur le triste sort qui leur était réservé. Le commerce maritime une fois anéanti, un grand nombre de négocians et de capitalistes allèrent se fixer dans d'autres contrées, et une foule d'habitans cosmopolites ne tarda pas à imiter cet exemple. En moins de deux années, l'émigration devint si considérable, que les revenus communaux ne purent plus suffire pour faire face aux dépenses les plus urgentes. Ce fut alors que le corps municipal crut devoir, pour combler tout ce *déficit*, recourir à une partie de la population rurale et étrangère, dont le territoire s'étendait jusqu'au pied des glacis de la place. Il sollicita, en conséquence, du gouvernement républicain, une indemnité de quelques milliers de villageois, pour compenser la perte de ses ex-administrés. Cette pétition singulière fut non-seulement accueillie avec faveur, mais aussitôt suivie du décret qui métamorphosait cinq mille campagnards en citadins externes; c'est-à-dire, en citoyens d'une ville close, avec laquelle ils ne pourraient cependant communiquer que lorsque les portes leur en seraient ouvertes à des heures réglées. Ainsi fut formé le premier *extra-muros* des villes du Morbihan. Pour adoucir autant que possible les regrets de tant d'individus forcés de renoncer à leur clocher, et peu jaloux de l'honneur qu'on leur accordait malgré eux, on eut recours à tous les moyens susceptibles de mieux flatter leur vanité. Kérantré, le plus populeux des villages réunis, vit aussitôt sa petite chapelle gothique érigée en église paroissiale. Deux de ses cultivateurs les plus

influens, furent pompeusement décorés de l'écharpe d'officier municipal de Lorient. Plusieurs notables des autres quartiers, jusqu'alors condamnés à végéter obscurément dans la foule des paysans de Plœmeur, devinrent tout-à-coup marguilliers ou officiers de la garde nationale du nouveau canton. Il n'en fallait pas tant pour achever de les séduire; aussi, la fusion s'opéra-t-elle avec une tranquillité qui dut étonner quiconque ne connaissait pas le caractère de ces bourgeois improvisés.

Les voyageurs qui ont quitté Lorient depuis trois ou quatre ans, ont peine à en reconnaître l'entrée depuis le Scorff jusqu'aux portes de la ville. Ils trouvent enfin un pont, une superbe route percée et un cours charmant auxquels ils applaudissent tous, en regrettant qu'on ait encore laissé subsister le pont-levis, au moins inutile, qui termine toutes ces louables innovations. Lorsque la voie publique extérieure sera partout aussi bien soignée qu'elle l'est dans cette partie, il ne restera plus rien à désirer aux habitans de Merville et de Karnel. Quant à l'espoir de voir renaître les premiers beaux jours de la ville, il faut, hélas! y renoncer. La révolution commerciale, généralement opérée depuis trente ans et plus par l'établissement des nombreuses manufactures répandues sur le sol français, est enfin parvenue à nous affranchir pour jamais des divers tributs que nous n'avons que trop long-tems payés aux étrangers. Chaque pays doit désormais s'occuper des moyens de tirer le parti le plus avantageux de ses produits territoriaux et industriels en leur cherchant de nouveaux débouchés. Lorient est malheureusement un des points les plus disgraciés sous ces rapports. L'administration municipale, stimulée par le zèle et le génie entreprenant du maire, l'a tellement senti, que tous ses soins ne tendent qu'à encourager l'agriculture, et à faire naître quelques branches d'industrie locale. On ne peut trop donner d'éloges à une sollicitude aussi patriotique; puisse le succès le plus complet la couronner; mais, pour que ce vœu s'accomplisse, ces administrateurs doivent s'armer de patience, et ne jamais se rebuter, lors même qu'ils auraient encore long-tems à combattre des objections plus ou moins fondées, ainsi que l'apathie si décourageante des campagnes.

Je vous avoue, Madame, que j'ai long-tems hésité à

me déterminer à venir passer mon quartier d'hiver à Lorient. Ses habitans jouissent, dans nos salons de Paris, d'une réputation qui m'inspirait les plus vives inquiétudes; nulle part, m'avait-on répété cent fois, les esprits n'étaient plus indociles et plus frondeurs. Quelle a donc été ma surprise, lorsque, dès les premiers jours, j'ai complétement été désabusée, en reconnaissant qu'il est, au contraire, impossible de vivre avec un peuple plus résigné à son sort, et plus facile à se laisser guider au gré du pouvoir, pour peu que ses agens sachent allier un peu d'adresse à une franchise éprouvée. Trop souvent dupes des intrigans qui avaient su capter leur confiance, beaucoup de Lorientais, honteux d'avoir été leurs jouets, affectent aujourd'hui une circonspection, à l'aide de laquelle ils croient être devenus impénétrables, quoique n'ayant rien à redouter de la manifestation de leurs pensées; mais l'œil exercé a bientôt pénétré jusqu'au fond du cœur de ces honnêtes gens; et, en dépit de leurs efforts, leur sincérité perce malgré eux par tous les pores. C'est en parlant de l'un d'entr'eux, commerçant infiniment estimable, qui a toujours eu le courage d'avoir une opinion indépendante de celle d'autrui, que mon oncle me répétait encore ce matin: *Si je n'étais le baron de Kerlovec, je voudrais être le négociant B.....* Si mes nouveaux hôtes ont eu beaucoup à se plaindre des calomnies de quelques-uns de leurs concitoyens, tous les étrangers qui les ont visités et ont appris à les apprécier, leur rendent plus de justice, et se feront toujours un devoir d'attester, qu'à peu d'exceptions près, il est rare de trouver dans toute autre ville plus d'harmonie et de tolérance réciproque entre les habitans, quelles que soient d'ailleurs, comme partout ailleurs, les diverses nuances d'opinions.

Cette intéressante cité, dont l'existence date à peine d'un siècle, ne peut encore s'enorgueillir d'avoir donné le jour à beaucoup d'hommes connus dans la littérature ou les beaux-arts. Le premier qu'elle puisse citer est feu M. Cambry, fondateur de l'Académie Celtique, auteur des Voyages en Italie, en Suisse, dans le Finistère et de recherches sur les antiquités de la Bretagne. Elle s'honore, en outre, d'avoir vu naître dans ses murs M. Mazois, architecte depuis long-tems renommé, quoique

jeune encore, et qu'elle se flatte de compter un jour parmi les membres de la troisième classe de l'Institut. Au nombre de ses enfans, se sont aussi distingués le lieutenant-général Bourke, pair de France; le maréchal-de-camp Monistrol; le contre-amiral Le Marrant, et une foule de braves admis à une honorable retraite, ou servant encore dans les armées de terre et de mer, ainsi que dans plusieurs branches des administrations.

Lorient est le centre du comité d'agriculture de l'arrondissement auquel il donne son nom. Jusqu'à ce jour, cette société ne s'est encore fait connaître au public que par les primes d'encouragement qu'elle distribue à deux époques fixes aux cultivateurs. Tout donne lieu de croire cependant, que chacun de ses membres titulaires, adjoints et correspondans, s'occupe, en outre, d'expériences ou de mémoires instructifs; et que, d'un moment à l'autre, nous verrons paraître quelque annonce ou quelque ouvrage aussi dignes d'éloges qu'en ont déjà mérité plusieurs articles publiés par M. Trochu de Belle-Isle, l'un des correspondans du comité, et sans contredit le plus habile agriculteur du Morbihan, et peut-être de la Bretagne.

Ayant eu la précaution de laisser dans un de mes châteaux, les prétentions qu'auraient pu me donner ma généalogie et mes trente-huit quartiers, si j'eusse trouvé ici quelqu'ancienne famille titrée; je n'ai eu qu'à me louer de cette idée, par l'accueil que j'ai reçu partout où je me suis présentée. Les égards dont on m'a comblée, me sont d'autant plus flatteurs, qu'ils m'ont paru personnels. Si mon voyage philantropique m'a procuré beaucoup d'éloges, mes grands projets de réforme ont éprouvé plus d'une objection raisonnable, dont je saurai profiter, ainsi que du refrain ordinaire d'un vieux militaire réformé que je consulte souvent, et qui ne cesse de me répéter : Madame, Madame, souvenez-vous toujours dans toutes vos entreprises *in-promptu*, *que quiconque trop embrasse mal étreint ; je ne vous dis que ça, allez maintenant votre train*. En attendant, je vais, ma tante, visiter une jolie collection d'oiseaux exotiques, le nouveau collége et les diverses fabriques créées par l'administration municipale. Peut-être, vous ferai-je quelque jour, l'envoi d'un ouvrage dont on parle beaucoup ici :

c'est une histoire du Morbihan, depuis 1794 jusqu'en 1825. Tous les principaux personnages qui ont joué un rôle public ou secret pendant ce long période, y sont, dit-on, peints d'après nature. L'auteur, dont l'impartialité et la sévérité des principes est suffisamment connue, n'attend plus que quelques pièces justificatives pour achever son travail et le livrer à l'impression. Vous y reconnaîtrez l'ame d'un vrai breton, poursuivant l'intrigue et l'hypocrisie jusques dans ses derniers retranchemens, à l'aide de preuves irrécusables.



MACHINE
CONSTRUITE PAR M. MENIL,
FABRICANT A NANTES,
POUR M. A. CONTY, PRÈS CHATELLERAULT.

LECTURE FAITE A LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE,
Dans la Séance du 2 Décembre 1824,
PAR M. THOMINE, PRÉSIDENT.

Messieurs,

M. Menil, propriétaire et chef d'une fabrique considérable, qu'il a depuis long-tems établie à Nantes, a invité la Société à aller voir, dans ses ateliers, une machine perfectionnée, « la première qui, en France, » ait été exécutée en grand sur des plans et des modèles » français, et par des ouvriers français. » Ce sont les expressions de la lettre de M. Menil.

L'invitation de ce recommandable fabricant m'étant parvenue trop tard pour que j'aie pu vous la présenter lors de notre séance extraordinaire du 18 novembre, et vous proposer la nomination d'une commission suivant le désir de M. Menil, je m'y suis transporté, et je vais tâcher de vous exposer les observations que ma démarche a produites. Vous parler de progrès dans l'industrie de la ville de Nantes, c'est vous placer dans le domaine de vos affections.

La machine dont il s'agit peut être appropriée à divers emplois : sa destination principale est de réduire le grain en farine.

Elle a été construite sur la demande de M. A. Conty, dont les vastes établissemens de mouture sont situés à la haie des Cartes, près Chatellerault.

M. Menil, dans son désir qu'elle fût examinée par la Société, en a retardé l'expédition de quelques jours.

Je ne m'arrêterai pas à vous faire une description détaillée de cette machine : c'est, en général, quant au mécanisme adopté, la même composition que celle que vous connaissez tous chez notre collègue M. Baudry, à Richebourg; laquelle a été confectionnée dans les ateliers de M. Casimir Perrier, ayant pour directeur M. Edwards, à Paris, à cette différence près que, chez M. Baudry, la force motrice est celle de la vapeur; au lieu que la machine de M. Menil est mue par une chute d'eau. Cette dernière est de la force de seize chevaux.

Dans celle-ci, comme à celle de Richebourg, les meules sont au rez-de-chaussée ou au premier étage ; les bluteries et machines à nettoyer le grain sont au second ; les machines à vanner, les tire-sacs sont au troisième, et toutes ces dépendances sont mises en mouvement par le rouage principal.

Ce rouage principal a 22 pieds de circonférence. Il a été coulé d'une seule pièce, et réunit la simplicité à la solidité.

Tous les autres rouages, de dimensions diverses, sont également d'un seul jet, et joignent l'avantage d'être légers à celui d'être solides.

Les pièces accessoires du grand rouage, ainsi que le bâti, qu'on pourrait appeler la charpente de la machine, sont établis en fer fondu ou en fer forgé, en cuivre ou en acier, suivant que chaque partie le réclame pour le plus grand avantage de l'ensemble.

Toutes les parties sont dans des proportions parfaitement combinées ; elles sont exécutées avec une précision qui nous a paru n'avoir pas été obtenue jusqu'à présent, du moins dans les travaux en fer de fonte.

Les roues d'engrenage, les axes et toutes les pièces

du mécanisme qui sont en fer fondu, sont d'une fonte douce et fine. Elles ont été tournées, alaisées, percées, limées et ajustées avec le plus grand soin et le plus heureux succès.

A la partie la plus élevée de chacun des quatre angles de la machine établie par M. Menil, sont placés horizontalement deux meules (j'appellerai moulin cette réunion de deux meules) : ces meules, appuyant l'une sur l'autre, écrasent le grain et opèrent sa conversion en farine.

Ainsi, la machine fait mouvoir à la fois quatre moulins; plus, tous les accessoires pour nettoyage, vannage, blutage, etc., dont j'ai parlé plus haut ; et la machine entière n'occupe que l'espace d'un carré de sept pieds, ce qui, avec les moulins, compose dix pieds de côté.

Par d'ingénieuses dispositions, chaque moulin peut devenir, en un moment, stationnaire, sans nuire au mouvement des trois autres.

On peut aussi suspendre subitement l'action de deux ou de trois moulins à la fois, pour ne laisser agir que le quatrième ; ce qui procure l'avantage de pouvoir sans interruption complète, piquer chacune des meules qui aurait besoin de cette opération.

On peut même rendre les quatre moulins indépendant du mouvement imprimé par la machine, et alors employer son action à tel autre usage qu'on désirerait.

Ces dispositions offrent de plus la facilité de moudre à la fois quatre espèces de grains différens, si l'on fait agir les quatre moulins en même tems, et toujours sans préjudice des accessoires dont la machine fait à elle seule le service et tient lieu de tout ce qu'ils exigeraient de main-d'œuvre.

Ces diverses facilités sont assurément fort précieuses: on apprécie sans peine l'avantage qu'elles procurent, même pour les circonstances que je n'établis pas ici, comme celle d'une sécheresse, d'une diminution dans le volume d'eau, etc.

Toutefois, la même machine offre encore une commodité eu égard à la mouture : c'est qu'on peut à volonté rapprocher ou écarter les deux meules d'un même moulin, de manière à moudre plus ou moins fin selon le besoin, et même, pour quelques sortes de grains, de manière à les convertir seulement en gruau.

Cet effet est obtenu par une double vis placée au bas du montant, sur lequel est établi chaque moulin : la grande simplicité de ce moyen en fait le mérite particulier; et la simplicité est, comme on sait, d'une grande importance en fait de machines.

Ce n'est pas ici une invention nouvelle ; ce n'est peut-être pas même une nouvelle application : je crois me rappeler que cette double vis est employée pour le même résultat au moulin à vapour de M. Bénoiteau, à Saint-Denis, près Paris.

L'effet de cette double vis est produit, au moulin à vapeur de Richebourg, par un levier qu'une vis fait monter ou descendre. Ce dernier moyen est également bon, également exempt d'inconvénient ; mais il semble que la double vis offre l'idée d'un perfectionnement.

Jusqu'à présent la machine de M. Menil ne présente aucune différence avec celles du même genre connues en France, si ce n'est la légère variété que je viens de signaler.

Parlerai-je d'un perfectionnement dans le moyen de faire monter les sacs ? A Richebourg, le mouvement du tire-sac résulte de deux poulies produisant tension sur une lanière ; dans la machine dont je m'occupe, le même mouvement est produit par deux roues de rencontre non dentées ; mécanisme à peu près semblable à celui précédemment pratiqué à la machine de la Sécherie, appelée autrefois *la Pompe à Feu*. Ce dernier moyen semble préférable, en ce que son effet est, pour ainsi dire, spontané.

Toutefois, à Richebourg, se rencontre cet avantage que les bateaux chargés de sacs de grain, arrivent sous le tire-sacs, à l'aide d'une petite baie creusée exprès, et les sacs sont enlevés sans déplacement : c'est un avantage de situation dont le génie de l'industrie a su profiter et dont peu de localités sont susceptibles.

Mais (peut-on penser) si la machine construite par M. Menil, ne présente précisément aucune nouveauté d'invention, à quel titre donc nous en occuper ici ?

M. Menil répond à cette question dans la lettre qu'il nous a adressée. — Sa machine est la première en grand qui ait été exécutée en France, sur des plans et modèles français, par des ouvriers français.

En effet, Messieurs, les plans sont de la rédaction de M. Menil fils. Ils ont été formés sur un tracé envoyé par M. A. Conty, qui, auparavant, avait visité tous les moulins de France pour recueillir toutes les différences d'exécution, et en composer, par un choix judicieux, le moulin le plus parfaitement convenable.

Les modèles ont été confectionnés dans l'établissement même. Les plans, les modèles et la machine sont exécutés avec le plus grand soin et la plus exacte précision; ce qui est déjà un mérite assez marquant.

M. Menil n'y a employé que des ouvriers français, formés successivement par lui-même dans ses ateliers: nouveau motif de considération.

Il n'y a en France que trois établissemens où l'on confectionne des machines du genre de celle que M. Menil vient de produire.

Ce sont ceux:

1°. de M. Perrier, à Paris, dont les ateliers sont dirigés par M. Edward, anglais occupant en majeure partie des ouvriers de sa nation;

2.° La maison Manby et compagnie, maison anglaise, venue depuis trois ou quatre ans s'établir à Charenton, près Paris;

3.° MM. Aitkins et Steel, tous deux Anglais, ayant amené avec eux leurs ouvriers, quand ils sont venus s'établir en France.

M. Menil, par la confection de la machine qu'il vous présente, vient se placer à côté de ces trois grands établissemens. C'est à Nantes que ses ateliers sont en mouvement, et il n'a que des ouvriers Français...... Ne pensez pas, Messieurs, que M. Menil ou moi, nous attachions à ces qualifications d'Anglais ou de Français, des idées de préférence qui, pendant un tems, ont eu quelque vogue à Nantes, à l'occasion de nos bateaux à vapeur, dont les divers propriétaires étaient alors désignés sous les noms de *Compagnie Anglaise* et *Compagnie Française*.

Nous savons parfaitement que les importations utiles ont toujours des droits à la reconnaissance publique, de quelque nation que soient les importateurs.

D'ailleurs, et s'il est utile de le dire ici, nous savons tous que les personnes qu'il a plu d'appeler la *Com-*

pagnie Anglaise sont réellement des Français, nés en France, et méritant à beaucoup de titres une considération distinguée.

Puisque j'ai parlé des bateaux à vapeur, je ferai remarquer que, dans l'origine, les machines qui les meuvent et qui ont été fabriquées en Angleterre, étaient dirigées, dans les bateaux, par des mécaniciens anglais, appelés à grands frais d'Angleterre, et payés ensuite fort chèrement par semaine. Aujourd'hui, ce sont des Français qui les remplacent : seulement, M. Law, Anglais, est chargé de diriger les réparations dont le besoin survient quelquefois.

C'est ainsi que les importations s'acclimatent dans tous les pays, et terminent, en France, par devenir des propriétés françaises.

Si donc M. Menil appuie, par des lettres italiques, dans la lettre qu'il a fait circuler à Nantes, son observation sur les ouvriers français seuls employés dans ses ateliers, c'est pour provoquer l'attention sur ce genre de progrès obtenus dans l'industrie qu'il exerce, progrès dus, pour ce qui le regarde, à ses talens, à ses prévoyances et à sa persévérance.

Pendant que le fils de M. Menil, bien approvisionné de connaissances théoriques et pratiques de son art, parcourait les différentes fabriques déjà établies, pour y puiser des connaissances intuitives, M. Menil père s'attachait à des recherches pratiques sur l'art du fondeur.

Il variait ses combinaisons d'alliage du fer de fonte français, première qualité, avec le fer de fonte anglais aussi première qualité.

Le premier, plus tenace et toujours plein; l'autre plus doux, plus malléable, mais sujet à faire des vides que les ouvriers appellent des chambres.

En variant les proportions de ces deux espèces de fer, M. Menil est parvenu à composer une fonte qui réunit les qualités de l'une et de l'autre.

Ce sont ces procédés qui, mis en pratique dans la machine aujourd'hui expédiée à M.r A. Conty, ont procuré la possibilité des avantages que j'ai signalés en parlant du fini de toutes les pièces et de la précision de leur ajustement.

Ce sont les progrès obtenus par son application et son intelligence qui lui permettent de livrer ses machines à des prix bien inférieurs à ce qu'elles ont coûté jusqu'à présent : et je conclus de cet état de choses, que M. Menil a des droits fondés à la confiance publique et à la considération particulière de ses concitoyens, dont il augmente les moyens de travail, et par conséquent d'aisance et de prospérité.

A la lettre de M. Menil, que je dépose, est jointe une note des produits de son établissement, dans laquelle on remarque qu'il réunit toutes les parties ayant fait jusqu'à présent l'objet de plusieurs entreprises particulières.



13.e LETTRE D'UN ARMORIQUE. (1)

Que je visiterais avec plaisir ce château de l'Hermine, qui vit le désapointement du fougueux Clisson, et ce château de Chantoceau, dans lequel fût renfermé Jean V, qui s'amusait, pour se consoler, à faire, à la toile cirée de sa fenêtre, un trou avec une aiguille ! Un de mes amis fait en ce moment un voyage à Vannes et à Nantes : je l'ai prié de me donner des renseignemens sur les châteaux de ces villes-là ; mais verra-t-il, sentira-t-il comme moi ?... J'achevais à peine ces réflexions, que l'Antiquaire et le Poëte entrèrent dans mon cabinet. Mériadec, me dit le premier, j'ai eu hier une singulière idée : je me suis rendu chez le Poëte, pour la lui communiquer ; et, par un hasard plus singulier encore, le Poëte se mettait en route pour me confier une idée tout à fait semblable. Mes amis, repris-je, il y a quelque chose de fort extraordinaire dans notre commune destinée. Le ciel nous a conduits comme par la main, pour nous aider à concevoir l'entreprise la plus étonnante dont jamais se soient avisés trois savans de province. Il reste quelque chose pour compléter notre grand ouvrage. Il faut l'em-

(1) Voyez les pages 187 du 1.er volume du *Lycée* ; 61, 164, 226, 339, 415 et 550 du 3.e volume ; 10, 124, 208 et 406 du 4e volume ; 15 du 5.e volume.

preindre de couleurs locales, et notre bon génie nous a, je le parie, inspiré à tous trois en même tems le désir de voyager !... A ces mots, l'Antiquaire et le Poëte reculèrent de trois pas ! C'est vraiment incompréhensible, répliqua ce dernier : quoi ! sans avoir dit un seul mot, nous voilà tous les trois frappés en même-tems de la même lumière ! Mes amis, il n'y a point d'espace pour les ames : elles vivent toutes dans une même sphère immatérielle, comme toutes les bulles d'air de l'univers se réunissent dans une même atmosphère. Les ames qui s'entendent bien, malgré toutes les distractions du dehors, sont toujours ensemble comme si elles n'en faisaient qu'une. Plutarque raconte qu'à l'instant où Paul Emile defit Persée, roi de Macédoine, la nouvelle de cette victoire se répandit de suite dans toute la ville de Rome, et que les messagers qui devaient l'apporter, ne firent que la confirmer. Les frères, les pères, les mères, les enfans, les épouses et surtout les amantes des Romains qui avaient suivi Paul Emile, étaient trop inquiets sur leur sort pour rester tranquilles : leur ame volait après eux, en Macédoine, quoique leur corps fût à Rome, à peu près comme la mienne est encore liée à la vôtre, mes chers amis, quand je ne vous vois plus.

Moi. — C'est très-poli, notre Poëte ; mais vous ne nous parlez que d'une vision semblable à mille autres du même genre. Les visions, mes chers amis, quel champ nouveau pour la littérature et la philosophie ! c'est presque toujours dans cette partie de notre être, que nous regardons en quelque sorte comme la partie superstitieuse, que sont les vrais miracles de l'existence ; il n'y a, dans la partie pretendue raisonnable, que les lignes droites ou courbes des géomètres, les arguties des philosophes, et les règles étroites et circonscrites des pédans. Ils seraient bien étonnés, tous ces prétendus savans que la foule admire, si je leur démontrais que leur science repose sur une base fausse, que la vie rationnelle est une exception à l'ordre de la nature, que ce que nous considérons comme les modes réels de notre existence n'en sont que les modes accidentels, qu'il n'est pas plus naturel à l'homme

de voir par les yeux, qu'il ne l'est de regarder par le trou d'une serrure, que la vue dont ont jouit dans les visions, cette vue que les Anglais appellent *double-sight*, est autant au-dessus de la vue ordinaire, que celle de l'homme qui jouit en pleine campagne du spectacle de la nature, l'emporte sur les sensations de celui qui se renferme dans une chambre dont les volets sont entr'ouverts. La vue matérielle est renfermée dans le tems et dans l'espace; la double vue, celle dont jouissaient les héros d'Ossian, qui voyaient leurs pères dans les nuages, est, comme celle du somnambulisme, hors du tems et de l'espace, et, par conséquent, tout immatérielle: c'est un aperçu fugitif de ce monde éternel et invisible qui nous entoure, et qui ne trouve d'incrédules que parmi ceux qui ont une taie sur les yeux... Mais, mes chers amis, je m'arrête sur le bord de l'abyme, comme l'Antiquaire le fit naguères, quand il allait nous parler des miracles des Saints de la Bretagne.

L'Antiquaire. — Continuez, mon cher ami; nous sommes comme Socrate: quand on nous entretient d'apparitions et de revenans, nous haussons les épaules; mais nous écoutons très-attentivement ceux qui nous parlent des prodiges qui s'opèrent dans l'intérieur de l'ame; car nous sentons que l'homme peut expliquer tous les autres hommes par lui-même.

Moi. — Ce n'est pas ici le lieu, mes bons amis, de nous entretenir de ces hautes spéculations. Je n'ajouterai donc qu'un mot: c'est que la théorie des visions, est si bien à l'abri de la critique, qu'on la retrouve dans les auteurs les plus opposés en apparence. Voici un fait que personne n'a remarqué jusqu'à présent: Plutarque raconte, dans son traité curieux du *démon de Socrate*, les sensations d'un homme qui était entré dans l'antre de *Trophonius*, et ces sensations sont absolument celles qu'éprouva Sainte Thérèse et qu'elle détaille elle-même dans son *château de l'ame.* Mille circonstances, rapportées par Swedenborg s'expliquent par des particularités relatées par Plutarque dans le même traité; et vous savez, mes chers collaborateurs, le cas que nos imbécilles des écoles font de Swedenborg, qu'ils ne connaissent que de nom; de Sainte-Thérèse,

dont, sur la foi des médecins, ils appellent les visions des allucinations? Quel voile épais ces gens-là ont jeté sur la vérité! Si tous les hommes voulaient raconter sincèrement et sans crainte de faire rire à leurs dépens, les exemples venus à leur connaissance et qui se renferment dans la théorie des visions, vous verriez que celle-ci serait si bien appuyée, qu'on n'en douterait plus. C'est une philosophie bien mesquine que celle qui bannit les visions comme s'il n'existait dans l'univers que ce que nous voyons et ce que nous touchons. Mais il est convenu que chaque homme, en son particulier, doit regarder ce qui lui arrive en ce genre comme une espèce de rêve, dont on n'est pas bien éveillé et qu'on fait disparaître en se frottant les yeux ou en prenant le grand air....

Le Poëte. — Ah! ça, mon cher Mériadec, vous parlez si sérieusement de ceci, qu'en bonne vérité vous feriez croire que vous en êtes convaincu. Reprenons nos conversations, et ne soyons pas si hardis une autre fois dans nos excursions.

Moi. — Je vous lirai un de ces jours un travail que je prépare sur les initiations, et dans lequel je prouve que les mystères qu'on faisait connaître aux initiés, tant chez les Égyptiens que chez les Grecs, n'étaient autre chose que les phénomènes de cette double vue....... Mais je reviens à notre sujet. Que dites-vous de ce désir de voyager en Bretagne? Je pensais, quand votre vision de Plutarque m'a mené si loin, que nous pourrions bien prier quelques-uns de nos amis de voir pour nous. Nous ferions alors notre voyage comme tant d'autres de nos confrères, sans sortir de notre cabinet.

L'Antiquaire. — Non, non, Mériadec. Le peuple ne connaît que les grandes routes, et beaucoup d'honnêtes gens sont peuple de ce côté-là.

Moi. — Si nous faisions comme l'auteur du *Jeune Anacharsis*, nous ne serions pas embarrassés de trouver assez de matériaux dans notre bibliothèque, pour composer un voyage très-intéressant en Bretagne. Nous aurions *les singularités de la Bretagne Armorique*, le dictionnaire d'Ogée, diverses statistiques à consulter, et surtout l'intéressant voyage de Cambry dans le Finistère.

L'Antiquaire. — A la bonne heure! mais, si ces

livres nous trompent, comment pourrons-nous en rectifier les erreurs? La Bretagne n'a point son Pausanias pour nous servir de guide. D'ailleurs, vos *singularités de la Bretagne Armorique* ne parlent que des eaux minérales. Voilà comment les auteurs abusent le public par le titre de leurs livres.

Le Poëte. — Et puis, d'ailleurs, les autres ont-ils vu comme nous verrons? Ont-ils peint les lieux autrement que par quelques bannalités? Tenez, Mériadec, je vous devine, moi: vous ne nous faites toutes ces questions-là que pour nous éprouver. Vous ne pouvez contenir toute votre joie; et, avant de la laisser échapper, vous voulez être sûr que nos ames sont bien à l'unisson de la vôtre. Eh bien! le sort en est jeté: voyageons, mais que notre voyage ne soit pas stérile. Retirons-en des matériaux suffisans pour cinquante volumes in-folio.

Moi. — Je vous reconnais bien à ce zèle, mon cher Poëte. Qu'il me tarde de me mettre en route avec vous! Je vous rends cette justice-là, personne ne s'entend comme vous aux descriptions. Un avocat ne voit dans un pays que des inféodations: *la coûtume de Bretagne* est le livre qui lui explique la théorie des paysages. Un médecin n'examine que l'influence de l'air, des eaux et des lieux, dont a si bien traité Hippocrate: de sorte, qu'au lieu de contempler la nature, il ne pense qu'à des maladies et à des enterremens. Un apothicaire ne cherche que des remèdes dans les sites les plus romantiques. Un poëte seul connait l'unique langue véritable, celle qui nous sert à peindre les émotions dont nous sommes agités en présence des lieux.

Le Poëte. — Et quel pays nouveau que la Bretagne à étudier sous ce rapport! Tantôt on nous verra, sur la pointe la plus élevée d'Ouessant, seuls aux limites de l'ancien monde, le bras tendu vers la mer, comme si nous indiquions le chemin de l'Amérique, semblables à cette statue qui regardait jadis l'Atlantide submergée! Tantôt, sur le sommet aride des montagnes noires, notre vue n'embrassera qu'un horizon sauvage, des déserts à perte de vue, des cahutes enfumées, quelques petits hommes rabougris, qui se disent les plus anciens habitans du globe, parce qu'ils ne connaissent qu'eux, ce qui prouve, en passant, que l'ignorance est toujours présomptueuse.

Parfois, nous nous enfoncerons dans quelque forêt druidique, semblable à celle dont parle Lucain dans sa *Pharsale ;* puis, nous en sortirons tout à coup pour errer dans une lande inhabitée, qui nous rappellera assez bien les broyères que chantait le vieil Ossian. Nous nous reposerons sous les grottes de Crozon avec les gods et les goëlands. Nous sentirons le vent sifflant dans nos cheveux sur les écueils rasés de l'île de Sein. Souvent, notre canot fendra les eaux bourbeuses de la Vilaine, ou descendra, comme une flèche, sur les flots azurés de la Loire. Assis sous des saules, sur les prés de Buzai, nous toucherons le luth harmonieux que faisaient résonner les heureux Trouvères. Transportés tout à coup sur les sables d'Escoublac, à la vue d'un horizon jaunâtre, d'un sol balayé sans cesse par les vents, des ossemens accumulés dans ces vallées mobiles, nous demanderons au sombre Ezéchiel quelques-uns de ces accords que lui inspiraient les sables de la Palestine. Il n'y a pas au monde un pays qui n'ait dans la Bretagne, un coin de terre qui lui ressemble; et, toujours décrivant nous ne nous répéterons jamais. La nature muette ne sera pas le seul objet de nos observations. Nous étudierons les usages, les costumes des hommes. Nous retrouverons ces mœurs druidiques toutes vivantes, qu'il nous faut chercher dans des volumes poudreux. Fatigués d'une longue route, nous nous reposerons le soir sous quelque toît indigent : derrière nous, les vaches attireront à elles, dans le fond de la cabane, la paille sur laquelle leur maître comptait coucher; nous verrons la ménagère faire cuire sa bouillie de sarrazin, tandis que les hommes, en cercle autour d'elle dans l'âtre, feront entendre à nos côtés leurs accords celtiques : notre oreille sera agréablement flattée de ces accens que le galant Ovide comparait au mugissement des bêtes, et nos yeux suivront attentivement le mouvement alternatif de leurs lèvres sur leurs dents blanches.

L'Antiquaire. — Mais, si vous êtes si enthousiaste de notre Bretagne, que direz-vous donc de l'Italie, de la Suisse, du midi de la France?

Le Poëte. — Je serais bientôt ennuyé de ces pays-là. Je n'aime point un ciel toujours pur : c'est trop monotone. Il me faut des nuages et quelquefois des tempêtes. Sous le beau ciel de la Provence, par exemple, il me

semblerait que mon existence serait toute en sensations, et je n'y retrouverais plus cette existence intérieure et toute rêveuse, qui est mon élément. Non, je le répète, et dans toute la sincérité de mon cœur, il n'y a pas sous le rapport poëtique, comme sous bien d'autres, de pays qui soient à comparer à la Bretagne. J'éprouve une certaine jouissance, quand j'entends la pluie tomber à torrens sur mon toit, quand je vois des arbres déracinés par la tempête, les petits ruisseaux de mon village changés en rivières; je marche à la rencontre du vent avec un plaisir tout poëtique, comme si je luttais avec lui; et quand après cela il vient un beau jour, que j'en jouis bien mieux! Pour nos méridionaux, c'est une chose ordinaire; pour moi, c'est une faveur. Je m'étends à loisir sur la colline qui fait face au midi, la tête cachée par les asphodèles; je m'imbibe des rayons solaires; mais, si cet état délicieux continuait tous les jours, je sens que je changerais bientôt l'ame fière d'un *Armorique* pour l'ame énervée d'un *Lazzaroni*. Quelle mollesse dans l'ame, quelle paresse dans les idées n'éprouvez-vous pas sous un ciel toujours serein, sous un climat toujours voluptueux? On a beaucoup déclamé contre Montesquieu, qui a si bien aperçu l'influence du climat sur l'esprit des nations; mais voyez le Turc sous le ciel de l'Ionie, fumant sa pipe, les jambes croisées comme un tailleur; comparez-le à l'Anglais, au Hollandais, au Bas-Breton lui-même, à ce Bas-Breton marin si intrépide, soldat si courageux, à ce Bas-Breton que j'ai vu cent fois, dans sa petite yole à fond applati, le dos couvert d'une toile goudronnée, bondissant sur les vagues comme un dieu marin dans sa conque azurée.....

L'Antiquaire. — Mais vous n'y pensez pas, mon cher Poëte, le Turc si indolent habite précisément le pays qu'occupait jadis le peuple le plus actif et le plus spirituel de la terre: où en êtes-vous actuellement avec l'influence du climat?

Le Poëte. — Vous oubliez tout au fur et à mesure que l'on vous instruit. Ne voyez-vous pas que si le climat modifie l'homme, l'homme à son tour, doué de cette puissance créatrice qui doit s'assujettir la matière comme l'ame s'assujettit les organes, essaie de prendre son vol indépendamment des influences locales. Mais comparez

notre mythologie druidique, cette mythologie sévère et profonde, toujours d'accord avec le climat, à cette mythologie grecque qui ne présente partout que les petites passions des mortels; des dieux qui se battent avec les hommes et qui sont blessés par eux, un olympe peuplé par des adultères, un soleil qui a besoin de quatre chevaux pour le conduire et qui descend fatigué se coucher dans la mer; comparez toutes ces niaiseries classiques à notre mythologie nationale, dans laquelle on proclamait l'existence d'un être unique, dans laquelle on rendait à l'univers toute sa grandeur, à la pensée humaine toute son énergie.

L'Antiquaire. -- Allons, je me rends à tout ce que vous dites. J'ai toujours eu une répugnance invincible pour ces voyages dont il ne résulte que des descriptions; mais quelle différence ici. Exempt de préjugés comme vous l'êtes, mon cher Poëte, vous ne pouvez manquer de faire un ouvrage descriptif d'un haut intérêt. De mon tems, il n'était permis de parler d'un site que quand on pouvait citer un vers de Virgile ou une pensée de Gessner à l'appui. La haute littérature allait jusqu'à prendre un ton badin; mais personne ne s'avisait de peindre ses propres impressions. Vous, vous restez en extase devant un rocher, vous vous étendez sur les carex de nos dunes pour en examiner à loisir les habitans, les noirs staphylins, les blanches phaléries et les hannetons foulons, si artistement bigarrés de taches blanches. Vous vous arrêtez, le crayon à la main, sur le sommet d'une colline, pour noter les sensations qui se succèdent dans votre ame comme les flots sur le rivage. Un respect frivole ne vous retient pas: vous vous permettez en plein air ces gestes que les gens dissimulés ne font que dans leur cabinet. Comment ne seriez-vous pas vrai dans vos ouvrages, puisque vous l'êtes toujours dans vos actions? Je blamais, aussi moi, cette vie vagabonde, qui me paraissait venir d'un défaut de réflexion; mais j'ai retenu de vous un mot profond; qui m'a toujours rangé au nombre de vos admirateurs: « Mon ami, me dites-vous » en me serrant la main, le quadrupède qui habite sur » la terre peut taxer de folie l'oiseau qui ne fait que s'y » reposer; mais le vol de celui-ci n'est-il pas dans la na» ture comme la marche de l'autre? »

Moi. — Voilà un beau mouvement d'enthousiasme, notre Antiquaire ; mais tous les lecteurs auxquels le poëte aura affaire seront-ils aussi raisonnables que vous? Vous nous connaissez et vous nous rendez justice : c'est très-bien ; mais ceux, par exemple, qui liront mon poëme *des quatre parties du jour sur les côtes de Bretagne*, m'applaudiront-ils avant de s'assurer si ces idées-là sont de mise ? Que diront-ils de ce début ?

Que m'importent à moi ces tableaux imposteurs,
Ces ruisseaux serpentant sous des berceaux de fleurs,
Ces gazons toujours frais, cet éternel feuillage,
Et d'un pâtre amoureux l'insipide langage !
Aux bords de l'Armorique, en présence des mers,
Sur des objets plus grands mes yeux se sont ouverts :
Que de fois, en silence admirant la nature,
Des flots battus des vents j'écoutais le murmure :
Je ne sais quoi de fier, dans ses âpres climats,
Me plongeait dans l'extase et suspendait mes pas,
Et, de l'art que j'aimais nourrissant le délire,
Pour soulager mon cœur, je saisissais la lyre.
Je chantais cette plage et ces rochers sans noms....

L'Antiquaire — Vous allez nous réciter votre poëme tout entier, et vous oubliez la thèse que vous souteniez.

Moi. — Non, je ne l'oubliais pas. « Boileau, nous di» ront les critiques, n'a pas écrit dans ce style-là, donc » il ne vaut rien. Vous voyez bien que Corneille lui» même admet les dieux de la Fable et les fictions pas» torales, et vous n'en voulez pas. N'est-ce pas une » innovation dangereuse ? N'est-ce pas une suite de cet » esprit romantique qui infeste notre littérature. » — Pauvres gens que vous êtes ! Votre Boileau, que vous vantez tant, a-t-il jamais su ce que c'était que la nature ? Tous vos beaux esprits de la cour de Louis XIV ne la voyaient que dans le parc de Versailles. Il leur fallait des statues bien guindées sur leur base, des eaux bien emprisonnées dans leurs bassins et surtout des allées bien alignées. Croyez-vous qu'il y eût un seul d'entr'eux qui fût assez hardi pour assister, avec sa perruque poudrée, et ses habits de soie, à une tempête d'équinoxe sur les rochers de Penmarck. Ils faisaient des tragédies et des comédies pour flatter ou pour amuser leur maître ; mais, pour des descriptions de la nature, aucun d'eux ne s'en est douté.

L'Antiquaire. — Mais, mon cher ami, la poësie

descriptive n'est pas un genre ; quand l'occasion se trouve de faire entrer une description dans un ouvrage, on peut l'y ajouter ; mais celui qui ne contiendrait que des descriptions, serait le livre le plus ennuyeux qu'on pût rencontrer.

Moi. — Fort bien ! Vos maîtres de pension qui vous ont inculqué ces principes, ont lu dans les livres approuvés par l'Université qu'il y avait en littérature tel ou tel genre : comme le genre descriptif ne s'y est pas trouvé, vous ne le qualifiez pas ainsi. Je vous dirai d'abord que cette manie des subdivisions, que nous portons en littérature comme dans tout le reste, est la plus sotte manie du monde : il suffit que vous divisiez les opérations de l'esprit pour que vous lui ôtiez ses forces : ceci est un peu profond ; mais, méditez dessus et vous verrez clair. Je suppose, pour un moment, qu'il soit nécessaire d'introduire des genres en littérature, comme on imagine des cercles dans les cieux pour faire comprendre l'astronomie aux enfans, je vous dirai alors que, de tous les genres, le premier est, sans contredit, le genre descriptif. Quelle ame simple et sublime à la fois ne faut-il pas pour comprendre cette nature, qui partout va reproduisant ses œuvres et ne se répète jamais, cette nature qui a un langage que tous les hommes sont capables de comprendre, cette nature qui a attiré nos premiers regards, qui nous a offert le premier livre dans lequel nous ayons lu ! Et, quand on ne ferait que décrire et toujours décrire, on ne tracerait jamais que des merveilles, on ne peindrait que des sensations vraies : et toute votre littérature conventionnelle a-t-elle cet avantage ?

Le Poëte. — Permettez-moi, Mériadec, d'ajouter quelques considérations à la cause que vous soutenez. Vous voulez bien me charger de la partie descriptive de notre voyage ; c'est donc à moi de faire les honneurs de la séance dans laquelle il en est question. Je sais quels sont les préjugés dont le genre descriptif est l'objet. Je n'essaierai pas de les combattre parce qu'ils partent de certaines ames avec lesquelles je ne veux rien avoir de commun : il n'y a rien qui salisse autant l'imagination que ce contact volontaire.

L'Antiquaire. — Avec des petites gens, n'est-ce pas ?

Le Poëte. — Oui, mon ami, j'ai mais, avec des gens tels que vous, mon ame s'élève, se purifie; et, comprise par la vôtre, électrisée par son suffrage, elle prend une plus juste idée d'elle-même. Je vous dirai donc que nos travaux antérieurs, tout volumineux qu'ils pourraient être, ne seraient encore rien, si par un voyage entrepris dans notre patrie, nous n'essayons pas de peindre les aspects qu'elle présente et les sensations qu'elle a communiquées à notre ame. On dit que l'ame ne sent rien quand elle est en présence de la nature; mais on dit bien aussi que l'admiration et l'amour ne sont que l'ouvrage des préjugés! Quelle prévention y a-t-il dans cette ame simple et naïve qui se sent toute troublée, pour la première fois, du regard de la beauté! Mes chers amis, les impressions qu'on reçoit du spectacle de la nature sont ainsi : ce n'est point nous qui allons au-devant d'elle avec nos idées frivoles de la société; c'est elle qui vient à nous avec sa grandeur et sa simplicité, et qui nous fait oublier tout le reste pour nous identifier avec elle. Rappelez-vous les idées favorites de votre enfance, de cet âge où tout était vrai, parce que l'imagination était vierge encore. Les tableaux qui vous séduisaient n'étaient-ils pas ceux qui vous retraçaient les impressions de l'enthousiasme et du sentiment en présence de la nature? Je me rappelle qu'à la vue d'une petite estampe représentant une femme habillée à la grecque, les pieds dans la mer, la lyre sur les genoux, les regards tournés vers un ciel sans nuages et un océan sans bornes, j'étais saisi de cet enthousiasme poëtique qui s'élevait dans le sein de cette femme inspirée. Que de fois, marchant sur les goëmons desséchés qui criaient sous mes pas, réglant ma course sur les vagues qui venaient se briser sourdement sur les écueils voisins, le sang se précipitait dans mes veines, comme si un mouvement impétueux dans la nature provoquait à mon insçu, un mouvement analogue dans mon cœur. Ces sensations étaient si vraies, que si je venais à rencontrer, dans ces promenades poëtiques, quelques bavards qui m'entretenaient des nouvelles du jour, tout mon enthousiasme retombait péniblement sur mon ame, et j'étais gêné avec les personnes les plus spirituelles de notre endroit, comme un ange à qui on aurait coupé les ailes.

Moi. — J'éprouve cela comme vous, mon cher Poëte, et je suis tellement sensible à cette sorte d'enthousiasme qu'on éprouve dans la solitude, que, malgré toutes les autorités qui prouvent le contraire, je suis persuadé que l'homme est fait pour vivre seul. Dans le monde, il puise ses idées dans l'imagination des autres; dans la retraite, il les puise dans ces intelligences invisibles dont nous sommes sans cesse environnés. Voilà pourquoi les plus grands génies se sont toujours plu loin des hommes. Je crois à l'existence de ces esprits qui s'approchent de l'oreille de ceux qui leur ressemblent, et voilà pourquoi les sots s'ennuient tant dans la solitude, parce qu'il n'y a personne auprès d'eux, si ce n'est des sots comme eux.

Le Poëte — Vous avez raison, Mériadec, la nature muette suffit à l'admiration de l'homme, et le passage de l'écriture qui vous contredit, a un sens caché qui confirme très-bien ce que vous dites.

L'Antiquaire. — Pas tout à fait, mes amis. Notre pensée a besoin d'un suffrage étranger pour se convertir en sentiment. L'univers, aux yeux d'un solitaire, est une lanterne magique; aux yeux d'un couple bien assorti, ou de deux amis bien unis, c'est le spectacle le plus admirable. Il n'y a qu'un Biron qui puisse se plaire dans une solitude absolue: c'est l'orgueil qui l'attache par une chaîne dorée. Aussi, voyez comme il y est agité! Lisez son *Childe-Harold*: ne croyez-vous pas voir le diable errant sur les lieux hauts? Ah! mon cher Mériadec, comme on tranche à votre âge, et quelquefois au vôtre aussi mon cher Poëte! Comme on est prompt à se laisser aller aux impressions romanesques! Mais comme on doute au mien! Pauvres jeunes gens, quel ton affirmatif! Ils ne doutent de rien, et ils n'ont encore rien vu! Je fais quelquefois un rêve, mes pauvres amis. Si, par un coup de baguette, tous les habitans au-dessus de vingt ans disparaissaient de cet univers, et que je restasse seul spectateur d'un monde régi par des rois, des ministres, des généraux, des préfets même de vingt ans, quel spectacle s'offrirait à mes yeux?

Moi. — Toute votre consolation serait de passer au milieu d'eux en levant les épaules. Mais le coup-d'œil serait plus curieux encore dans notre petit trou que sur un grand théâtre. Chez les Romains, on pouvait, dès

l'âge de vingt ans, prendre le commandement d'une armée qui décidait du salut de la république, et il fallait quarante ans pour tracer la direction d'un égoût ou marquer la place d'une fenêtre. C'est ainsi que sont les hommes : ceux que leur génie n'a pas emportés de bonne heure hors des routes communes, ne doivent ensuite qu'à leurs cheveux blancs la considération qui s'attache à des travaux subalternes. Dans nos petits endroits, où il n'y a point de génies et où il y a beaucoup d'emplois subalternes, il faut se guinder sur les deux pieds pour y atteindre, et c'est un grand scandale quand on arrive à un poste quelconque avant que le front ait été ridé par les années. Jugez donc de la figure que vous feriez avec un maire, un curé, un juge-de-paix, un commandant de place et un notaire de vingt ans.

Le Poëte — Mes amis, on s'habitue à tout. Vous croiriez le monde renversé, n'est-ce pas, si le plus long terme de la vie humaine était de vingt ans ! Il y aurait bien des folies de faites. Vous verriez de vieux généraux de dix-huit ans courir du bal à la guerre, des juges de treize ans jouer au marbre derrière le fauteuil du président, tandis que celui-ci roulerait une *fouasse* dans ses doigts en épiant le moment de la porter à sa bouche. On bâtirait des villes, et on s'amuserait à les renverser ensuite pour voir l'effet que cela produirait, à peu près comme ces jeunes gens ivres qui brisent, contre les murs d'un cabaret, les assiettes dont ils se sont servis à dîner ; mais la nature n'en irait pas moins son train. Ce n'est ni par les individus, ni par les espèces qu'elle est immortelle ; c'est par le souffle créateur qui l'anime et qui se loge aussi bien dans une forme que dans une autre. Quand l'espèce humaine disparaîtrait tout entière, croyez-vous que les autres s'en apercevraient ? Le soleil oublierait-il de se lever à la même heure, ou, se détournant de sa route oblique, cesserait-il de donner les saisons ? Sur vos villes bâties sans calcul et détruites par caprice, on verrait s'élever des arbrisseaux qui donneraient bientôt, sous leur ombrage, une nourriture abondante à des habitans moins fantasques. Vous trouveriez le terme de la vie de l'homme trop court : que doit donc dire l'éphémère, qui vient au jour le matin et qui meurt le soir dans sa décrépitude ? Le tems, dans cette circonstance-ci,

comme dans les autres, ne fait rien à l'affaire. L'éphémère, qui naît, se reproduit et meurt dans un rayon du soleil, a rempli sa destination. L'être pensant qui, d'une seule de ses méditations, a remonté jusqu'à sa source suprême a tout accompli. Cinquante générations viendront après lui et n'iront pas plus loin. Qu'est-ce que c'est que d'ajouter des jours à des jours? Le tems est une abstraction de notre esprit: il n'existe pas dans la nature. Où le mouvement cesse, la mesure du tems se brise. L'intelligence en saisit d'un regard les trois modes. Peu importe que l'horloger le fasse marcher sur son cadran; ne sentez-vous pas combien la joie précipite en vous cette marche, combien la douleur la ralentit? Un moment de bonheur est une éternité aux yeux de celui qui l'éprouve: le matin du jour où l'amant passionné revoit sa maîtresse n'a pas de soir; et quand Mahomet prit une tasse sur sa table de nuit et qu'elle lui échappa, avant d'arriver à sa bouche n'eut-il pas au même instant une extase qui le ravit au dixième ciel? N'eut-il pas dans cette extase, qui commença au moment où la tasse glissait de ses doigts, quatre-vingt-dix mille conversations avec Dieu, et ne fut-il pas réveillé par le bruit de la tasse qui tombait à terre.

Moi. — Où en sommes-nous, mes amis, de notre projet de voyage en Bretagne. Je ne sais comment nous ferons pour trouver une suite à nos conversations; mais, en bonne foi, vous me rendez si difficile la tâche de rédacteur, que j'ai renoncé à mettre plus d'ordre dans nos procès-verbaux que dans nos idées. Dans un tems où il y a tant de vérités démontrées et des ouvrages écrits d'une manière si méthodique, on doit nous trouver bien extravagans. Tâchons donc de revenir à notre sujet.

Le Poëte — Vous êtes embarrassé de l'inquiétude qu'éprouveront ceux qui voudront nous lire. Je vais vous raconter là-dessus une anecdote toute récente. Un journal ayant annoncé les *Conversations de lord Byron*, un étudiant tout frais sorti des écoles s'informa, d'après cette annonce, quel était lord Byron: on lui répondit que c'était le premier poëte moderne d'Angleterre. En ce cas-là, répondit-il, un si grand homme doit apprendre à parler mieux que tout autre, et comme l'art de la conver-

sation est le premier de tous, je ne puis mieux m'en instruire qu'en méditant ses ouvrages.

Moi — Et votre écolier fit venir le livre, et vous riez d'avance d'avoir un jour des lecteurs qui, sur le titre de nos procès-verbaux, voudront étudier avec nous les antiquités bretonnes et éprouveront le même désappointement. Je vous reconnais bien là : vous vous jouez de tout ce qui est compassé et réglé, parce que vous dites que la nature n'est pas ainsi, et vous seriez homme à contrefaire le fou, pour avoir le droit de dire alors des vérités qui ne seraient pas à leur place dans le sérieux de la vie ordinaire.

Le Poëte. — Mon cher Mériadec, les livres que nous faisons avec nos conversations sont les plus naturels de tous. Voyez l'homme qui se promène occupé de quelque pensée. Il marche en rêvassant, passe d'une idée à une autre; et, s'il y avait quelqu'un à côté de lui à qui il voulût bien dicter toutes les impressions qui se succèdent dans son ame, il ferait un livre comme le nôtre. Voyez plusieurs personnes arrêtées à causer : dans une demi-heure elles ont changé dix fois de conversation; et, en effet, il n'y avait pas moyen que l'attention restât toujours fixée sur le même objet. Nous causons ici, nous ne faisons pas des livres. Quoi de plus sots que ces ouvrages dans lesquels l'auteur s'impose l'obligation de parler pendant quatre volumes sur le même sujet ! L'effet inévitable de cette règle absurde est d'ennuyer. Voilà pourquoi tant de gens préfèrent la conversation de quelques personnes très-ordinaires à la lecture des ouvrages des plus grands génies du monde. Pour moi, les livres que je préfère, sont précisément ceux où l'auteur parle de tous les sujets sans suivre de plan fixe. Lisez les anciens, principalement le bon Plutarque; voyez comme il promène sa pensée sur mille sujets qui n'ont aucun rapport l'un avec l'autre. Lisez Montaigne, Jean-Jacques Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre; ne préférez-vous pas leur allure ondoyante, pour me servir de l'expression du premier, à la marche réglée de nos pédans ? Ceux-ci paraissent écrire par ressorts; tandis que les autres écrivent comme on cause avec ses amis, ou comme on rêve quand on est tout seul; aussi, on y revient toujours, au lieu que, quand on a

là une fois un de vos auteurs prétendus méthodiques, on en a pour toute la vie. Quand un de leurs livres me tombe sous la main, je n'en lis que les notes, parce que c'est toujours là que, se dépouillant de la gravité fardée de leur style, les auteurs sont plus naturels. Si ces malheureux écrivaient sans faire de notes, si ce qu'ils veulent dire au bas de la page était placé dans le milieu, nous aurions à chaque instant des digressions agréables et nous ne nous plaindrions pas d'un style toujours soporifique dans son uniformité.

L'Antiquaire. — Ceci est vrai sous un certain point; mais, si vous n'avez plus rien à ajouter à vos considérations sur l'influence du spectacle de la nature dans ses rapports avec la poësie, je demande la parole à mon tour.

Le Poëte. — On paraît douter de l'influence qu'exerce la nature muette sur notre ame : Tenez, mes amis, il y a un vers latin qui me dit bien que je suis un poëte :

Prœcò dei exortum videt, occasumque poëta.

Je ne marche jamais vers la côte occidentale de notre pays, éloignée d'une lieue de ma demeure, sans qu'une émotion électrique ne me transporte. Quand j'arrive là, je n'y trouve rien de plus qu'ailleurs; mais c'est justement parce qu'il n'y a rien, rien du tout que le ciel et l'eau, que je tombe dans une rêverie qui fait un bien indicible à mon ame. Deux mille lieues d'eau nous séparent là de la côte la plus proche, et j'aime à n'arrêter mes pas que devant une barrière posée par la nature. Il me semble que la vague qui vient du large, arrive de ce continent éloigné qui, pendant cinquante siècles, a tenu compagnie au nôtre, sans que personne s'en soit douté. Je la vois se développer en rouleaux d'écume sur le sable, s'étendre en nappe, se retirer en minces filets d'eau sous celle qui la suit, et disparaître sans laisser de trace : Il y a long-tems qu'elle s'est confondue dans la masse qui l'a produite, que mon imagination la poursuit encore, comme elle cherche à reconnaître l'individualité dans les ames confondues de la même manière dans un autre océan. Quelquefois, j'aperçois de là une petite voile qui disparaît sous l'aîle blanche et mieux coupée qu'elle du goëland, qui passe près de moi. La

royauté de l'homme me fait sourire : je songe à ce vaisseau caché par l'aile d'un oiseau, à cette autre mer que Xercès voulait fouetter, à cette vague qui mouillait les pieds de Canut ; je songe à mille événemens dont cet océan a été le théâtre, et c'est même quand je ne songe plus à rien du tout qu'il me plaît davantage. Le soir me surprend, à regret sur cette côte déserte, à la fin d'une journée si inutile et pourtant si pleine. Mes regards s'arrêtent encore sur le soleil couchant : Je regarde cet astre, ce voyageur enflammé des cieux, comme l'appelle Ossian, qui sera si tôt rendu à cet autre hémisphère auquel mon imagination aborde depuis si long-tems. Je regarde cette cabane de pêcheur, et il me semble que là, avec vingt sous par jour et vingt-quatre heures à employer à mon choix, je serais l'homme le plus heureux qui soit en ce monde.

Moi. — Celui qui n'a pas vu la mer a un sens de moins ; nous sommes d'accord là-dessus. Y a-t-il besoin de cette cabane pour être heureux. Souvenez-vous du jour où, en présence de monsieur l'Académicien, vous fouliez aux pieds toutes les grandeurs de la terre. Vos vingt sous par jour, mon cher Poëte, feraient de vous l'homme le plus indépendant qui existe : avec vos contributions, qui monteraient à quatre sous, vous paieriez tous vos serviteurs, depuis le ministre jusqu'à l'agent de police. Ce serait pour avoir l'honneur de vous servir, que les électeurs se rendraient à leur collége et feraient partir en poste le député chargé de vos intérêts. Des ingénieurs applaniraient devant vous les routes qui vous permettraient de voyager sans fatigue dans toute l'Europe, ou construiraient les vaisseaux destinés à vous rapporter les tributs des deux mondes ; des gens intéressés à avoir une partie de vos seize derniers sous, établiraient de distance en distance des hôtelleries pour vous recevoir ; des gendarmes y veilleraient pour vous défendre des voleurs, et des armées camperaient sur la frontière pour empêcher les étrangers de vous inquiéter....

L'Antiquaire. — Mériadec, je suis fâché de vous interrompre ; mais, tout-à-l'heure vous vous êtes étayé d'un vers proverbial ; il me semble qu'il faudrait auparavant s'assurer s'il est juste. Quant à moi, je vois bien le rapport qu'il y a entre un prêtre et l'orient :

toutes nos églises ont le chœur tourné de ce côté, et celui qui a quelque connaissance des théogonies orientales se rend assez bien compte de ceci. Mais pourquoi l'occident est-il le point cardinal des poëtes? Est-ce parce que c'est le côté mélancolique par excellence, est-ce parce que le coucher du soleil amène avec lui le silence qui favorise si bien les inspirations poëtiques, ou bien veut-on dire que, quand la lumière est éteinte et que les ténèbres règnent sur toute la nature, les fous, les enthousiastes, les romanciers et les poëtes ont beau jeu, comme l'exprime le proverbe trivial de notre pays : *Qu'il y a de bêtes à l'ombre quand le soleil est couché.*

Le Poëte. — Que les érudits sont niais quand ils s'en rapportent à leur imagination pour expliquer les choses ! Vous faites ici, mon cher Antiquaire, la même faute que C. Ripa, qui peint, comme vous le savez, l'occident sous la figure d'un vieillard vêtu d'une robe brune, ayant sur la bouche une bandelette, emblême du silence, indiquant d'une main le coucher du soleil, et tenant, de l'autre, des pavots. Pauvre peintre ! Eh ne voyais-tu pas que le côté où le soleil se couche est le dernier éclairé ? ne savais-tu pas que les poëtes représentent la nuit venant avec son cortege du côté opposé, et que c'est vers l'orient, en conséquence, que ton vieillard devait secouer ses pavots. C'est la même niaiserie qu'a commise Boileau quand il représente le toit plongé dans l'ombre avant le bas de la maison. Seigneur Dieu ! que ces poëtes et ces peintres-là sont ridicules ! comme ils ont peu d'invention ! Si Ripa, par exemple, eût senti en peintre comme je sens en poëte, il eût représenté l'occident sous la figure d'un jeune homme, le front couronné de fleurs, mais qui, par un demi-tour à gauche, cache le flambeau qu'il tient à la main, et qu'on ne devine que par l'auréole lumineuse dont il est entouré. N'aurait-il pas voulu dire : Je suis le soir pour vous, mais je suis l'aurore pour un autre peuple. A cette image, une rêverie confuse s'emparerait de [illegible], et on applaudirait au génie qui n'a besoin, [illegible]ur émouvoir, que d'être d'accord avec la nature. J'ai pitié de votre ignorance, mon cher Antiquaire ; vous ne savez pas encore pourquoi l'occident est le côté affecté aux poëtes, comme le midi est dé-

parti aux astronomes, et le nord aux géographes et aux marins. Il y à une raison profonde que vous ne soupçonnez pas du tout. J'ai précisément sur moi le mémoire inédit que j'ai composé sur ce sujet, et je vais vous le lire.....

Moi. — Pour le coup, notre poëte, c'est trop abuser de la patience de vos amis. Laissez cette énigme à deviner à nos lecteurs à venir.....

L'Antiquaire. — Un mot encore. J'applaudis, en vérité, à l'imagination féconde de notre ami, qui donne des sujets aux peintres, comme il en a donné précédemment aux poëtes, et qui ne craint pas de tarir les trésors de son imagination, ou de sa mémoire; mais je viens de lui entendre proférer un lieu commun. Le génie, dit-il, n'a besoin, pour émouvoir, que d'être d'accord avec la nature. Je sais que c'est le dicton des écoles; mais la nature perd ses charmes par l'habitude, et, si nous sommes fidèles à la retracer, ceux qui ne l'ont jamais regardée ne jetteront pas davantage les yeux sur elle. Je crois qu'il faut un peu l'orner pour la rendre agréable.

Le Poëte. — Pour le coup, vénérable Antiquaire, c'est vous qui débitez-là un véritable lieu commun. La rendre agréable! de bonne foi, je ne vous comprends pas. Les hommes aux yeux desquels vous farderez la nature ne l'admireront pas plus pour cela. Ils applaudiront votre ouvrage parce qu'il sera écrit selon les règles; mais le modèle n'en restera pas moins sous leurs yeux sans qu'ils le regardent. Ne les voyez-vous pas tous éblouis d'un lever du soleil au spectacle de Pierre, tandis que le véritable lever du soleil ne leur inspire que du dégoût et des baillemens. Ils admirent ce qui a déjà obtenu le suffrage de petits esprits comme eux, et ils critiquent tout ce qui sent l'enthousiasme. Or, mon ami, vous le savez comme moi, tout homme qui n'est pas enthousiaste ne sentira, ni ne comprendra jamais la nature. Ce n'est que quand les puissances de l'ame sont montées au plus haut degré de leur énergie, qu'elles sont assez pures pour retracer fidèlement le spectacle sublime qui s'offre à nos regards. A un degré ordinaire de chaleur, on enjolive très-bien un petit tableau, mais on ne sent plus. Il est un soufle

inné qui anime les poëtes et les peintres, les échauffe, à leur insçu, les rend d'autant plus sublimes qu'ils sont moins eux-mêmes, pour ainsi parler, et fait d'eux des génies créateurs; tandis que le désir d'embellir les choses ne fait que de beaux esprits qui s'imitent les uns les autres, et qui n'oublient jamais, en parlant d'une chose, de se conformer à l'opinion qu'on en a, et non pas à la sensation qu'elle leur a fait éprouver. Si vous pouvez répondre à cela, je suis prêt à vous écouter.

L'Antiquaire. — Dieu m'en préserve: vous êtes sur votre terrain, aujourd'hui; mon tour viendra peut-être une autre fois. Pourtant, je me permettrai une dernière remarque sur le genre descriptif auquel vous voulez vous livrer. Prenez-y garde : il est convenu actuellement de regarder les voyages descriptifs comme des espèces d'amplifications de rhétorique. Si votre style s'élève, on vous dira qu'il est outré. Il faut absolument ne s'extasier que sur des montagnes ou sur le cratère des volcans: notre pays est trop prosaïque pour être chanté; si le voyageur prend un ton plus élevé que ses confrères, on ne dira pas, ce qu'il serait juste de dire, que ses confrères ne sentent pas et qu'il a raison, mais on dira qu'il est extravagant et que les autres sont raisonnables.

Le Poëte. — Mon cher Antiquaire, retenez bien ceci: je ne rougirai jamais d'avoir montré mon admiration pour la nature. Pour plaire à mes lecteurs, dites-vous, il faudrait me placer au sommet des Cordilières ou sur le bord du Vésuve; n'avons-nous pas notre mer qui est plus sublime encore? mais sachez que je sais trouver le sublime dans la plus humble de nos collines aussi bien que sur le Caucase. N'a-t-elle pas son soleil comme celui-ci? La nature cesse-t-elle d'y ressembler à elle-même, c'est-à-dire d'y être toujours variée et toujours féconde? Mes chers amis, les critiques dont vous parlez ne viennent pas d'hommes qui vivent avec la nature, mais de ceux qui ne connaissent que leurs livres. Si un solitaire, exempt de préjugés littéraires, blâmait mon livre, je le jetterais au feu; mais si je n'ai pour critiques que des orateurs qui ne sont jamais sortis de leurs salles, qui ne savent que ca-

dencer des mots, j'attendrai qu'il vienne des lecteurs dignes de moi, comme Homère, enseveli dans les cloîtres, s'est tenu caché durant l'irruption des barbares, et a attendu paisiblement la renaissance des lettres. On peut être doué d'un esprit très-distingué et ne pas savoir du tout ce que c'est que la nature. Je n'en voudrais pour preuves que les bévues que commettent dans le genre descriptif les auteurs les mieux accueillis du public. Ecoutez là-dessus le discours que je vais vous lire....

L'Antiquaire. — Eh! mon ami, nous n'en finirons jamais! levons la séance!

Le Poëte. — Eh bien! permettez-moi d'en venir à ma péroraison. L'Académicien nous conseillait d'aller à Paris. Ah! mes chers amis, est-ce à des hommes comme nous qu'on peut faire une pareille proposition! Je pourrais vous citer Rousseau apercevant cette capitale du bout de son allée, et s'écriant: *Paris, ville de bruit, de boue et de fumée!* mais, en citant les autres, je ne vous peindrais pas mes idées, et ce sont surtout celles-là que je veux vous retracer. Dites-moi s'il y a rien de plus contraire à la nature que de vivre ainsi entassés les uns sur les autres! N'avoir de verdure que sur sa fenêtre, ne pas pouvoir embrasser d'un coup-d'œil son horizon entier; voir le ciel tout découpé, au-dessus de sa tête, par des dômes, des clochers ou des maisons à six étages; marcher sans cesse sur des pierres, ne voir que des rues et des quais en ligne droite, ne jamais respirer l'odeur des gnaphalium sur des dunes isolées; changer le bruit des vagues contre celui des gouttières, le murmure des vents contre le fracas des voitures: ah! mes bons amis, quelle vie, et que le sort d'un ermite dans son désert me semble préférable à une captivité de ce genre! Au moins, dans sa solitude, il est à l'aise, l'air circule librement dans sa poitrine: il n'y a point d'Alexandre qui lui dérobe son soleil; la terre qui le porte, le ciel qui le couvre, voilà tout ce qui existe pour lui dans l'univers. Le monde est comme un livre qui sert de texte à ses méditations; et quel livre! comme tout y annonce la perfection! Vous le croyez désœuvré, et cependant il ne peut suffire à l'enthousiasme qui le

transporte, cet enthousiasme qui est comme une autre vie qui a subjugué la sienne; vous le croyez désœuvré, et à chaque pas il profère quelque parole de reconnaissance et d'amour; et, quand on prie et qu'on est entendu, peut-on se dire isolé? Au bord des ruisseaux, il ne répète point quelque vieille idylle de Deshoulières.—

Moi. — Car ce qu'on sait par cœur dispense souvent de ce qu'on devrait sentir.

Le Poëte. — Mais il reste les yeux fixés sur cette onde rapide versée hier par les nuages venus du fond de l'Atlantique, et qui retourne aujourd'hui se perdre où elle a pris naissance. Vous croyez qu'il est oisif, parce qu'il regarde un ruisseau qui coule, et jamais peut-être il n'a été plongé dans une plus profonde méditation. Sur la crête aride d'où le spéculateur détourne les regards avec mépris, il savoure des jouissances inconnues, justement parce que le lieu n'étant propre à rien, on n'y trouve rien qui rappelle la guerre ou des procès; et, détachant sa pensée du monde, il est plus près encore de la pensée universelle. Comme le coq de La Fontaine, il fait plus de cas de ce qui tient son prix de la nature, que de ce qui n'a de valeur que dans l'imagination des hommes. Il regarde comme un joujou inutile la perle attachée à la couronne qui va passer de la boutique d'un bijoutier sur le front d'un roi, et il étudie pendant des heures entières cette perle grise et terne qui s'est arrondie d'elle-même au fond des mers. Les troncs mousseux des chênes, éclairés par le soleil couchant, lui présentent une colonnade plus majestueuse que celle du Louvre, et les tapis de mousse qui s'étendent à leurs pieds un lit plus doux que les tapisseries des Gobelins. Il n'a pas besoin, pour être ému à l'aspect d'une cabane à demi-cachée sous le feuillage, de penser aux aventures romanesques d'une miss Jenny ou aux amours naïves d'une Estelle de village; il pense à l'homme refugié sous ce toit indigent, et qui jouit là, s'il est sage, des seuls vrais biens qui soient au monde; et si, à cette idée, se joint le sentiment de la vertu persécutée, ou de la vertu qui va son chemin toute seule, sans que personne la regarde, il jouit à ce spectacle des idées morales les plus belles qu'un paysage puisse offrir.

Alors, de quelle paix profonde ne se sent-il pas rempli ! Il ne connaît d'autres événemens que les saisons : sa vie est toujours variée, parce que le ciel et les jours le sont eux-mêmes. Son ame est pure comme un matin du printems ; c'est pour lui que le soleil se lève, car les Parisiens se couchent dans ce moment-là ; c'est pour lui que le soleil colore de ses reflets éclatans les nuages du soir, comme pour nous apprendre que les derniers momens de la vie, ainsi que ceux du jour, seront les plus brillans. C'est devant lui que le tems coule, car il entraîne tous les autres. Ceux-ci se réveillent, et apercevant leurs cheveux blanchis, poussent un soupir ; pour lui, qui a vu jaunir la feuille des bois que le printems a ranimée, il ne soupire point de ce qui est commun à tous, et sa résignation est aussi douce que l'espérance. Une dame de Paris disait à Usbeck : *Comment peut-on être Persan ?* Ah ! mes amis, quand on a vu la nature, comment peut-on se décider à devenir Parisien ?

L'Antiquaire. — Avec l'esprit romanesque du Poëte et la philosophie indépendante de Mériadec, vous avez ce qu'il faut pour entreprendre un voyage pittoresque en Bretagne. Les autres hommes ont d'autant moins d'idées, qu'ils imitent davantage ; mais vous, mon cher Poëte, plus vous vous abandonnez à vous-même, plus vous êtes enthousiaste. Je suis bien sûr que quand vous entreprendrez votre voyage, vous ferez des merveilles. Je n'ai peur que d'une seule chose, c'est que cette rêverie, qui vous attache à l'occident, ne vous empêche de vous tourner vers les autres airs de vent en parcourant notre Bretagne. Vous revenez toujours à la mer, comme votre Saxon, dans son voyage, revient toujours aux côtes.

Moi. — Je suis assez sûr du Poëte pour avoir toute confiance en lui. Mais il n'a fait qu'ébaucher l'esquisse du travail qui nous reste à faire. Si vous voulez me le permettre, je vais vous exposer quelques idées, afin de rendre notre voyage aussi original et aussi complet que possible.

L'Antiquaire. — J'allais prendre la parole, à mon tour, pour vous proposer des considérations très-importantes et qui, à coup sûr, feront de notre voyage en Bretagne la merveille des voyages descriptifs. Mais ce que j'ai à dire nous mènerait bien loin. Si vous voulez, Mé-

riadec nous communiquera ses idées dans la prochaine séance ; celle d'ensuite m'appartiendra en propre.

Le Poëte. — Il en sera de notre voyage comme de notre entrevue avec M.r l'Académicien. Nous pensions en être quittes avec une visite : nous en avons eu pour quatre séances. Notre indication de voyage de même en remplira trois, ce qui est un peu long. Je consens, néanmoins, à tout ce que vous voulez ; mais souvenez-vous bien d'une chose : c'est que vous aurez beau faire l'ouvrage le plus original, on vous dira toujours que c'est une copie. Vous peindrez vos sensations, on vous dira que ce sont celles de je ne sais quel auteur que vous n'avez même pas lu.

Moi. — Nous bravons tout cela, et, pourvu que notre voyage nous retrace à nous-mêmes nos propres impressions, nous serons satisfaits. Nous le relirons dans nos vieux jours, et les sensations qu'il nous aura inspirées, ces sensations qui ne paraissent que des phrases à certains épilogueurs, nous apparaîtront comme autant de révélations vivantes. En foi de quoi je signe la présente déclaration :

MÉRIADEC,

Habitant de la Cornouaille Bretonne.



LES GRECS.

CANTATE.

Récitatif.

Brisez ces fers honteux dont vous chargent vos maîtres !
Hellènes, montrez-vous dignes de vos ancêtres !
Repoussez les firmans d'un sultan oppresseur !
Votre nom suffit seul pour allumer sa rage...?
Mais vos yeux vers le Nord cherchent un défenseur...
Ah ! Grecs, n'attendez rien que de votre courage !

Cavatine.

Sur ce bord long-tems dévasté
Par les despotes du Bosphore,
Les accens de la liberté
Bientôt vont retentir encore :

J'entends déjà vos orateurs
Rappeler les beaux jours d'Athènes ;
Et de Philippe*, Démosthènes,
Foudroyer les ambassadeurs.

Chœur.

Ils renaîtront ces jours féconds en grands exemples,
Ces jours sacrés pour tous les tems,
Où les Grecs, à l'envi, célébraient dans leurs temples
Les arts, les vertus, les talens.

Air.

Ah ! s'il vous faut courir les hasards des combats,
Des Phocion, des Epaminondas
Vous conduiront dans la carrière
Qu'à Miltiade ouvrit Léonidas ;
Et de braves marins, dans leur noble croisière,
Iront porter la mort dans le sein des pachas.

Invocation.

Toi que poursuit en eux la féroce ignorance,
Dieu des chrétiens, entends leur voix !
Ils réclament l'indépendance
Et le triomphe de la croix.
Dieu puissant, sois propice
A ce vœu solennel :
Etends sur ton autel
Une main protectrice.

Chœur.

Des Grecs infortunés accueille la prière,
Grand Dieu, veille sur leur destin :
Des enfans malheureux ont recours à leur père ;
Et ne l'invoquent pas en vain.

Air.

Sur un sol aux arts consacré,
Sur ce beau sol régénéré,
Tout va reprendre un nouvel être ;
De tous côtés voyez renaître
Des Socrates, des Xénophons,
Des Homères, des Praxitèles !
Voyez-les soutenir le poids de si grands noms
Et s'immortaliser comme ont fait leurs modèles.

Chœur.

Ils renaîtront, ces jours féconds en grands exemples,
Ces jours sacrés pour tous les tems,
Où les Grecs, à l'envi, célébraient dans leurs temples,
Les arts, les vertus, les talens.

BLANCHARD DE LA MUSSE

AU CONTRE-AMIRAL HALGAN.

Digne ami de l'humanité,
Du Grec qui, près de toi, trouva sa sûreté,
Permets que je sois l'interprète !
Mais, d'après mille voix, lorsque ma voix répète
Que ton cœur généreux adoucit ses revers,
Je ne fais qu'acquitter la dette
De la Grèce et de l'univers.

BLANCHARD DE LA MUSSE.

LA MORT ET LE SAVANT.

O Mort, suspends tes coups! j'ai fini mon ouvrage :
Mais la palme m'attend, c'est mon juste partage.
Depuis dix ans et plus, comprimant mes désirs,
J'ai vécu loin du monde et loin de ses plaisirs.
A la voix des amis souvent même rebelle,
Mon cœur a consenti de paraître infidèle ;
Et, poussant les dédains jusques à la rigueur.
Aux plus fraîches beautés j'opposai la froideur.
Si, déviant parfois de ma noble carrière,
L'amour obtint de moi quelqu'offrande légère,
Ces momens ont été des larcins au sommeil :
Riche d'un doux éclat, l'aurore à son réveil
Ne me surprit jamais plongé dans la mollesse,
M'enivrant à loisir au sein de la tendresse.
Il luit enfin ce jour que j'ai tant souhaité !
Le rayon, précurseur de l'immortalité,
Bientôt ceindra mon front : au temple de mémoire,
Mon nom sera transcrit parmi ceux que l'histoire
A déjà consacrés d'un burin vigoureux
Pour fixer les regards de nos derniers neveux.
L'or ne m'a pas séduit ; cette passion folle
Dégrade les talens : la gloire est mon idole !
Permets-moi d'en jouir ; que la faulx dans tes mains
S'arrête en ma faveur ; de mes contemporains
Laisse-moi recueillir un légitime hommage :
Alors, tu peux frapper, je meurs avec courage !
— Prétends-tu me convaincre, orgueilleux écrivain ?
Contre l'arrêt du sort, c'est m'implorer en vain.
Et que fait à ce Dieu, dont l'empire est le monde,
Ce triomphe chétif où ton espoir se fonde ?
Au premier de tes jours leur nombre fut compté ;

Aux portes du néant ton trépas fut noté;
Tu ne dois les délais dont s'accroît ta carrière
Qu'à mon bras fatigué bien plus qu'à ta prière
La mort est inflexible ! employons ces momens.
Tout près d'abandonner le séjour des vivans,
Reconnais tes erreurs et que l'expérience
Te montre de tes vœux toute l'incohérence.
« Que je vive, dis-tu pour être respecté;
» Que je meure, certain de l'immortalité. »
Je suppose avec toi que le fruit de tes veilles
Pourra charmer l'esprit en flattant les oreilles;
Car cet ouvrage enfin, par ta plume enfanté,
N'a pas de ton réduit franchi l'obscurité,
Et tu rêves d'avance un concert de louanges.
Quoi donc? tu ne vois pas ces nombreuses phalanges,
Ce concours envieux de rivaux, d'ennemis.
Qui, tournant contre toi leurs efforts réunis,
Te feront payer cher, même ton espérance.
Ne va pas réclamer des droits à l'indulgence;
On voit, aux champs de Mars, un guerrier généreux
Tendre un bras secourable au vaincu malheureux;
De ces sublimes traits ne cherche point de traces:
Le cirque des talens n'est fécond qu'en disgrâces;
On n'obtient qu'au trépas un laurier mérité:
Il n'ombrage jamais celui qui l'a planté.
Aussi, le mortel sage et digne de la gloire
Remit aux descendans le soin de sa mémoire;
L'espérance, son guide, entr'ouvre son cercueil
Sans entendre gémir la voix de son orgueil.
L'ame toujours égale et semblable à Dieu même,
Il est d'un calme heureux le plus parfait emblême.
Mais c'est trop différer, trop discourir en vain;
Pour d'autre que pour toi j'entens sonner l'airain:
Je te frappe à l'instant. — Allons, cessons de vivre,
Postérité, reçois et couronne mon livre !

V...N.

LE POETE.

L'homme apporte en naissant le germe créateur
De ses goûts les plus chers, des penchans de son cœur;
Il ne trahit jamais l'instinct de la nature.
Il a pu quelquefois, dans une route obscure,
Engagé malgré lui par d'aveugles parens,
Obéir en esclave aux lois de ses tyrans,
Cacher d'un beau talent la semence féconde,
D'un grand homme de plus déshériter le monde;

Mais l'exemple en est rare.... O vous, fils d'Apollon,
O vous qui méritez de porter ce beau nom!
Quel frein peut arrêter votre noble delire?
Qui pourrait étouffer les sons de votre lyre?
Partout, dans tous les tems, vos chants mélodieux
Comme le pur encens ont monté vers les cieux.
Flatteuse enchanteresse, aimable poësie,
Tu parsèmes de fleurs le chemin de la vie:
Par toi d'illusions nous marchons entourés,
De la réalité nous sommes délivrés.
Homère malheureux, étranger sur la terre,
A toi seule devait l'oubli de sa misère.
Quand il chantait Achille, il n'avait plus de maux:
Au siège d'Ilion il voyait les travaux:
La lumière à ses yeux pour un instant rendue,
Lui frayait dans le ciel une route inconnue;
Il osait, y portant un regard curieux,
Sur leurs desseins secrets interroger les dieux.
Toi qu'un destin fatal avait rendu coupable,
Viens nous dire, ô Milton! quel ami secourable
Te faisait oublier tes funestes erreurs,
Soulevait un moment le poids de tes douleurs?
Ah! livré tout entier à ton puissant génie,
Tu pénétrais d'un Dieu la clémence infinie;
Tu ne redoutais plus un funeste abandon:
Comme le premier homme, invoquant ton pardon,
Une voix répondait à ton humble prière,
Qu'un jour s'apaiserait la céleste colère;
Que le ciel s'ouvrirait aux pleurs du repentir,
Et que du sein du mal le bien pouvait sortir.
Ainsi, de tes malheurs tu perdais la mémoire;
En calmant tes remords, tu consacrais ta gloire;
Éclairé des rayons de l'immortalité
Ton visage, ô Milton! n'était plus attristé.
Exilé pour toujours au fond de la Scythie,
Ovide, dans ses chants, retrouvait sa patrie:
Son génie, animé par un doux souvenir,
Lui faisait entrevoir un meilleur avenir.
Que de fois il se crut aux beaux champs de l'Abruzze.
C'est ainsi qu'entraîné par l'erreur qui l'abuse
Dans un monde idéal le poëte est toujours:
Un voile impénétrable environne ses jours.
Au milieu de la foule il est seul, sa pensée
Dans un espace étroit ne se voit point pressée.
Le passé s'offre à lui, paré de ses couleurs,
Avec ses souvenirs, ses rêves enchanteurs.
Le présent, pour son cœur, peut-être a moins de charmes:
A ses yeux, quelquefois, il peut coûter des larmes;
Mais, repoussant bientôt l'austère vérité,
Dans un monde meilleur, il se croit transporté;
Là, plus de noirs chagrins; là, plus de perfidie,
Plus de ces tristes soins qui flétrissent la vie;
Un bonheur sans mélange enivre tous ses sens.

L'avenir pour son cœur a des charmes puissans ;
Il se plaît à percer la nuit qui l'environne.
A la douce espérance à peine il s'abandonne,
Que déjà tous ces biens, dont il est envieux,
Plus prompts que ses désirs, viennent flatter ses yeux.
Eh ! qui ne chérirait cette faveur si chère,
Qui lui fait oublier ses chagrins, sa misère,
Ce cortége effrayant qui prend l'homme au berceau,
Et ne le quitte plus qu'aux portes du tombeau ?
Pour lui s'écoule en paix le fleuve de la vie ;
Ses flots sont toujours purs et sa rive fleurie.
Un soufle venimeux ne flétrit point ses chants :
Le poëte honnête homme est l'effroi des méchans.
Que peuvent, contre lui, des traits lancés dans l'ombre ?
Il a des ennemis ; sans consulter leur nombre,
A la clarté des cieux il saura s'est venger,
Sans descendre à l'injure, et sans les outrager.
Il est un soin plus doux dont lui seul est capable.
Il sait rendre aux mortels la vertu plus aimable;
Il sait la dépouiller de sa sévérité;
Elle est douce, traitable, et sans austérité.
Dans ses vers immortels, lorsqu'il lui rend hommage,
Il fait rougir le vice, il est aimé du sage ;
L'un lui doit ses remords, souvent le repentir ;
Le second, le pouvoir de charmer son loisir.
Toi qui, du feu divin, reçus une étincelle,
Ne va pas rester sourd à la voix qui t'appelle,
Suis tes nobles destins favori des neuf sœurs.
Viens, la palme t'attend, partage leurs faveurs.
Obéis sans rien craindre à ce Dieu qui t'inspire :
D'accords mélodieux, fais résonner ta lyre.
Sur le double sommet un laurier croît pour toi;
Il n'est pas loin, approche : oui, déjà je le voi :
Encor quelques efforts, il sera ta conquête.
Mais, pourquoi balancer ? Quel vain effroi t'arrête ?
Quel obstacle imprévu peut suspendre tes pas ?
Quel est ce nom fameux qui, prononcé tout bas,
A glacé tout à coup ta généreuse envie ?
Tu redoutes le sort du chantre d'Herminie :
Tu crois donc que la gloire est trop chère à ce prix ?
Long-tems après sa mort, vivre par ses écrits,
Ne laisser au cercueil qu'une vaine poussière;
Pouvoir se dire enfin, à son heure dernière,
Mon nom est immortel et vainqueur du trépas,
Avec moi, dans la tombe, il ne descendra pas.
Tel peut être ton sort : tel fut celui du Tasse.
Est-il quelques malheurs qu'un si doux prix n'efface ?
Vois ce jeune guerrier, aux nobles champs d'honneur,
Affronter des périls si chers à sa valeur.
Par un chemin sanglant il marche à la victoire.
Qu'il meure s'il le faut, mais qu'il meure avec gloire :
Voilà son seul désir. Atteint d'un coup mortel,
Il semble en expirant bénir encor le ciel.

Et pourtant à son âge on regrette la vie...
Il a quitté peut-être une amante chérie :
Eh quoi, son noble front n'est pas même attristé !
Non, la mort le conduit à l'immortalité.
La gloire a ses dangers, elle en devient plus belle :
Il faut pour l'acquérir qu'on s'immole pour elle.
Plus facile à saisir, tout son charme est détruit.
Ce qu'on obtient sans peine aussitôt se flétrit :
Digne fils d'Apollon, ranime ton courage ;
Sur des flots agités, sans craindre le naufrage,
En bravant leur fureur, ose chercher le port :
Tu verras couronner un généreux effort.
Le calme, tôt ou tard, succède à la tempête.
Un laurier mérité viendra ceindre ta tête,
Et sur le mont sacré te plaçant à ton tour,
Tu seras des mortels et la gloire et l'amour.

L. R.



TRADUCTION DE CATULLE.

SUR LA MORT DU MOINEAU DE LESBIE.

Graces, amours, prenez le deuil,
Pleurez, pleurez, troupe immortelle;
Il n'est plus, l'oiseau de ma belle,
Et son plaisir et son orgueil !
Moineau charmant ! de ma Lesbie,
Plus que le jour il fut aimé ;
A ses doux soins accoutumé
Il reconnaissait son amie.
Heureux de vivre sous ses lois,
De son sein il aimait l'asile ;
Près d'elle volant, vif, agile,
Il savait répondre à sa voix.
Et voilà qu'aux rivages sombres
Où l'on va, dit-on, sans retour,
Il erre au sein des noires ombres......
Maudit rivage ! affreux séjour !
Par ta faulx, ô mort trop cruelle,
Rien de beau n'est donc respecté !
Et tu frappes l'oiseau fidèle
Dont notre œil était enchanté.
Noir forfait !... moineau plein de charmes,
Le plus malheureux des moineaux,
Vois Lesbie en proie aux alarmes ;
Ses beaux yeux sont rouges de larmes ;
Et c'est toi qui causes ces maux !

J.-B. PERENNÈS, DE LANNION.

QUATRIÈME NOTE EN ITALIE (1).

Les Appenins, volcan de Pietra Mala, Florence.

Des courriers qui, de Rome, sont dirigés en toute hâte vers les diverses capitales de l'Europe, nous apportent, en passant par Bologne, l'importante nouvelle de la mort du Pape. Comme il en est de ce prince autrement que du Roi de France qui ne meurt point, cet événement met en action mille intérêts de toutes classes; je peux dire de toutes classes, puisqu'il atteint jusqu'à celle des badauds voyageurs à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir. En effet, il ne s'agit, pour nous, de rien moins que d'assister à l'enterrement d'un Pontife, cérémonie funèbre du premier ordre; à l'ouverture d'un conclave, conseil suprême qu'entoure le mystère, qu'assiége peut-être l'intrigue, que ballotte au moins l'indécison, qu'en tous cas accompagne la plus haute solennité; enfin, à la joyeuse intronisation d'un souverain à triple couronne: tout cela, pendant l'espace de quelques semaines. Que d'occupations pour ceux qui ont de grands yeux à ouvrir!

Ces pompes éclatantes, nos frères d'Armorique sont condamnés à ne les voir que dans de pâles gazettes. Mais, s'ils se sentaient humiliés de n'y prendre part que par la pensée, qu'ils relèvent hautement la tête, en songeant qu'ils y seront représentés par nous. Oui, quand les papiers publics les entretiendront de l'affluence des étrangers empressés, de la touchante affliction des assistans, de leur vive anxiété pendant le dépouillement des scrutins, de la satisfaction des fidèles en apprenant l'heureux choix qu'on aura fait et des bruyantes acclamations du peuple en en voyant l'objet; qu'ils se disent avec complaisance qu'en leur nom nous y aurons été pour quelques deux cent millièmes, et qu'ils calculent que, dans l'ensemble de la chrétienté, cela ne laissera pas que de faire une petite fraction fort honorable pour les descendans de *Conan*.

Deux routes s'ouvrent devant nous pour gagner la

(1) Voyez les pages 73, 163 et 249 du 5.e volume du *Lycée*.

ville aux sept collines. L'une par l'ouest, nous jettera brusquement dans les rudes Apennins, elle nous forcera de nous approcher des pestilentiels marais de la *Maremma* et des cantons peu surs d'*Acquapendente* et de *Bolsena*, mais elle nous aura fait visiter *Florence*. L'autre, par *Ancône*, nous ferait cotoyer l'Adriatique, traverser les montagnes sans fatigue et contempler la cascade de *Terni*; elle nous conduirait surtout à *Notre-Dame de Lorette*; elle est un peu plus longue, mais plus commode que l'autre. Que faire ? Nous aimons fort nos aises, nous sommes curieux de cascades, depuis que nous avons pour points de comparaison celles de la Suisse; une station à la maison de la Sainte-Vierge, miraculeusement transportée de Nazareth à Lorette, nous donnerait bien du relief quand nous serons retournés dans nos foyers ; mais aussi l'Athènes du moyen âge a des séductions sans nombre ; aussi l'emporte-t-elle. Nous ne pouvons résister à l'appel que nous fait la patrie du Dante, de Machiavel, de Galilée, de Michel-Ange ; le voisinage de la galerie des Médicis exerce sur nous toute sa profane influence. — « Ce motif de préférence est pourtant un péché, nous dit assez bizarrement une personne plus que naïve que nous consultons ; mais vous vous en ferez relever à Rome ; vous allez à la source des indulgences. » — Telle n'est point notre doctrine, répliquons-nous sérieusement. Pour nous, le repentir, principal élément de l'expiation, s'il est supposé, s'il est calculé avant l'acte, n'est qu'une grossière impiété. Le péché à commettre serait peut-être bien plutôt d'aller à la *Santa Casa* et de n'y pas porter une vénération suffisamment appuyée sur la foi. Mais comme nous respectons les pélerinages en raison de l'utilité qu'ils ont eu ou peuvent avoir encore, sans en approuver les abus possibles ; comme, pour l'accomplissement de notre voyage d'Italie, nous avons formé le ferme propos de nous abstenir de sarcasmes usés contre maintes pratiques qui ont peut-être consolé quelques infortunés, nous verrions *Lorette* sans alarmer les esprits timorés et sans encourager les mauvais plaisans. Aussi, nous sentons-nous la conscience nette sur ce point, et c'est avec une prédilection très-avouée que nous nous dirigeons vers l'antique Etrurie.

Qui veut arriver le soir à Florence doit partir de Bologne à trois heures du matin, quoique la distance ne soit que de vingt-cinq lieues. A peine avons-nous roulé pendant deux heures, conduits à la leste manière à laquelle on nous a accoutumés depuis Milan, qu'il nous faut atteler des bœufs pour gravir lentement les montagnes : on guide ces animaux avec un anneau passé dans le museau. Adieu l'abondance, adieu les riches cultures, adieu les belles guirlandes qui unissaient si élégamment les arbres entr'eux ; plus de brillantes cités, plus de somptueuses villas, nous ne trouvons que de misérables hameaux séparés par des déserts arides. A *Filinare*, nous avons un faible aperçu de l'Adriatique : elle brille comme un ruban d'argent, à l'extrémité bleuâtre de la vaste plaine lombarde, sur la surface de laquelle nous voyons éparses, à l'aide d'une lunette, Modène, Ferrare, Bologne et Imola, ou du moins ce que notre carte nous fait croire être ces villes. Parvenus à 3,000 pieds, nous devrions découvrir à la fois le golfe de Venise et la mer Méditerranée ; mais nous cherchons vainement celle-ci. Nous nous informons aussi inutilement du nom des pics qui nous dominent ; l'un d'eux devrait cependant être le *Velino*, de 7,800 pieds.

Nous cheminons sur une route passable, mais rien ne l'anime. Les neiges sont fondues, mais elles ont rarement découvert des pelouses. Toujours des rochers décharnés, dans les fissures desquels se sont de loin en loin implantés quelques arbres séculaires, sillonnés par la foudre ; toujours de silencieuses solitudes. Tout est triste et monotone ; les lits des torrens sont eux-mêmes frappés de mutisme, la chaleur caniculaire les a desséchés. Quelle différence, du moins dans cette saison, entre les Alpes de Suisse, si resplendissantes de végétation, et ces Apennins brûlés et dépouillés que nous traversons si fastidieusement !

Voici pourtant une distraction à notre ennui : c'est, entre Filimare et Covigliajo, la rencontre du curieux volcan allumé de *Pietra-Mala*, dans la montagne dite *Monte di Fuoco*. Nous laissons notre voiture à la douane toscane, et marchons pendant vingt minutes pour nous rendre au cratère. Au cratère ; voilà un

mot qui résonne très-bien dans une relation, mais ne prenons pas ici un ton trop élevé: le cratère dont il est question est tout simplement au niveau du champ cultivé qui le renferme, et n'a pas plus de vingt à trente pas de tour. Les flammes apparaissent par une trentaine de petites ouvertures, et changent de tems à autre de station. Elles s'élèvent de 10 à 12 pouces, et font un assez grand bruit, quand elles sont agitées par le vent. On serait d'abord tenté d'attribuer le bruit à un bouillonnement souterrain, mais nous nous sommes assurés qu'il ne faut l'attribuer qu'à l'agitation des flammes. Le papier y brûle immédiatement; les petites branches de bois que nous y présentons se carbonisent; le terrain n'est ardent aux pieds que dans l'enceinte où apparaissent les flammes; à six pouces de là, il est à la température ordinaire. Il est étonnant qu'on n'y ait pas fait d'excavation. L'odeur du volcan n'est pas sulfureuse, elle tient plutôt de celle de l'hydrogène, et je suis même porté à croire qu'il ne brûle que du gaz hydrogène, car notre guide y ayant projeté de l'eau, la flamme s'est éteinte un moment, puis s'est rallumée avec une vivacité croissante à mesure qu'on a pu supposer que l'eau se décomposait. Les produits minéraux qui entourent ce petit cratère n'ont aucune apparence de déjections volcaniques, ce qui permettrait de penser que, loin d'être un volcan qui s'éteint, c'en serait un qui se prépare à l'explosion. Il est situé au milieu d'une plaine circulaire de 2 à 3,000 toises de rayon, très-encaissée à sa circonférence et qui ressemble parfaitement aux cratères de l'Etna et du Vésuve, tels du moins que je me les représente, sauf qu'il n'y a pas de cônes au milieu; mais ces cônes, nous les avons vus dans une autre haute vallée des Apennins, voisine de celle-ci, et nous y avons surtout remarqué un monticule de 200 pieds d'élévation entièrement composé de laves. Ce serait évidemment ici la bouche du cratère éteint, et *Pietra-Mala* serait celle du volcan nouveau, destiné à se former un cône par les déjections qu'il émettra. Si nous étions d'ardens naturalistes, nous pourrions vraiment faire ici une curée, car le *Monte di Fuoco* me paraît peu connu.

Nous descendons vers la vallée de l'*Arno*, et nous nous préparons à admirer la culture si renommée de

la Toscane. Cependant, les vignes, les oliviers, les cyprès pyramidaux servant de clôture, les champs de maïs et de blés clair-semés ne nous émerveillent pas, tout couverts qu'ils sont d'une couche de poussière qui désenchante. Jusqu'aux grandes masses des côteaux, sont elles-mêmes flétries par ce fléau d'été; les forêts qui les couvrent ne sont pas touffues; on n'y rencontre ni cascades, ni ruisseaux, et l'absence de ces choses appauvrit singulièrement un paysage de montagnes: revenons donc ici au mois d'avril pour y trouver plus de charmes. Nous arrêtons plus volontiers nos regards sur la mise élégante des jolies *contadine* ou villageoises toscanes qui, de leurs mains délicates, travaillent, en marchant, les tresses de ces précieux chapeaux de paille qui vont se vendre dix et trente louis dans nos capitales. Les bénéfices assez considérables que leur procure leur dextérité sont employés à leur parure; nous rencontrons fréquemment de belles *Chloé* d'idylles, vêtues d'étoffes fines, et coëffées de piquans chapeaux de feutre noir, garnis de marabouts et de rubans.

Nous avons atteint la plaine, mais la nuit nous a aussi surpris; de sorte que nous sommes dispensés d'émettre une opinion sur les environs de Florence, dont l'entrée nous est barrée par les officiers de police. La lune se lève pendant qu'ils exercent leur ministère et découvre à nos yeux l'architecture de la porte de *Gallo*, arc de triomphe plus magnifique que celui de la porte Saint-Denis, que nous apprenons être érigé en l'honneur de François I.er, de simple duc de Lorraine, devenu souverain de Toscane, puis empereur d'Allemagne. Comme c'est à la cession que fit ce prince de ses états à Stanislas de Pologne et à Louis XV, que nous sommes redevables de compter les Lorrains au nombre de nos compatriotes, ce monument nous intéresse en qualité de Français. — En gagnant notre auberge, nous cherchons de nos regards les portiques dont Bologne nous a si bien donné le goût; nous n'en apercevons point. Les rues, pavées de larges dalles fort commodes, ne sont bordées que de hautes constructions qui ressemblent à des forteresses menaçantes: au reste, il fait nuit.

Un poëte florentin nous apporte, à notre réveil,

un sonnet inspiré tout précisément, dit-il, par nos vertus et par nos talens, dont il a, depuis la veille, découvert le mérite. — Nous congédions le rimailleur avec deux *paoli* : il s'agit bien ici de billevesées !

Par où commencer dans l'illustre Florence, au sein de laquelle viennent nous assaillir et le souvenir des dramatiques agitations de son ère républicaine, et celui des brillans génies qui ont formé l'éclatante constellation des Médicis ? — Suivons l'impulsion que nous imprime l'ordre des siècles, et cherchons d'abord à nous expliquer, par ses édifices, ce que fut cette noble cité, où nous pouvons procéder avec méthode, puisque nous nous y procurons un guide tout à fait intéressant par son babil érudit : c'est un véritable petit *Guichardin*.

Puisque la Toscane avait précédé Rome dans la civilisation, montrez-nous, lui demandons-nous, des vestiges de ce peuple étrusque qui, de l'Asie, transporta ses arts au pied des Apennins. — Il n'y a rien de semblable à Florence, répondit-il, si ce n'est quelques urnes aux *Lanzi*. La fondation de la ville ne remonte guère qu'à Jules César, et c'est à vingt lieues d'ici, à Chiusi (*Clusium*), que Porsenna tenait sa cour. — Eh bien, voyons donc quelques établissemens du siècle des empereurs : conduisez-nous à quelque temple de Mars, de Diane ou de Mercure. — Impossible, tout fut détruit pendant les débats des Goths et des empereurs de Constantinople. — Nous ferez-vous voir au moins quelques châteaux forts des Princes carlovingiens ou des Othons d'Allemagne, tous arbitres de l'Italie depuis l'expulsion des Grecs ? — Pas davantage; la noblesse n'habitait pas dans les villes : pour trouver ce que vous cherchez, allez parcourir les gorges des Apenins. — Et la demeure des marquis de Toscane, celle de la célèbre comtesse Mathilde, par exemple ? — Vous avez vu en Lombardie le château de *Canosse*; c'est probablement là que fut signée la fameuse donation au Saint-Siége; que voulez-vous de plus historique ? — Mais ces lourds et vastes palais, à tours crénelées, à bossages rudoyans, qui écrasent vos rues d'ailleurs si bien disposées pour les piétons, à quelle époque en reporte-t-on la construction ? — Ce sont les habitation de nos drapiers, pharmaciens, changeurs et autres marchands du moyen-âge, qui, vainqueurs de l'ancienne

noblesse féodale, régissaient l'État sans quitter leurs comptoirs, et dégradaient celui d'entre eux qu'ils jugeaient indigne des emplois publics, en l'inscrivant sur la liste des nobles, alors vrais *parias* de la constitution. C'est du sein de ces illustres familles plébéiennes que sont sortis nos *Médicis* dont le sang coule dans les veines de vos Rois (1). — Voilà une allocution bien fière. Comme nous ne descendons pas de *Witikind*, ce n'est pas à nous à la relever. Mais votre histoire nous est encore assez présente à l'esprit pour que nous nous rappelions que votre constitution avec ses *parias* engendrait l'anarchie, l'oligarchie ou la dictature, aussi fréquemment que le bonheur public. — Cela peut être ; je ne suis pas maître des faits. Je vous accompagne pour vous répondre comme le ferait un livre. Tournez le feuillet si vous voulez changer de chapitre. — Il doit vous être, en effet, difficile d'éviter ici celui des matières politiques, quand on réfléchit que votre ville fut un jour en état de fournir à la fois douze ministres accrédités par douze souverains différens, près d'une seule cour. Vous êtes de la graine à diplomatie. Mais revenons-en à vos monumens historiques. Qu'avez-vous qui ait rapport au Dante et aux partis guelfes et gibelins ? Vous étiez ici guelfes par excellence, ce qui veut dire sans doute fort attachés aux papes. — Voici la rue où demeurait l'Homère de Florence : il était gibelin, il fut banni et mourut pauvre sur une terre étrangère. Voici le vieux pont de l'Arno, près duquel fut assassiné le volage *Buondelmonte*, pour avoir négligé une *Amidei* qu'il devait épouser, en faveur d'une *Donati* qu'il trouvait plus accorte. Grand tapage pour cette amourette ; prise d'armes, comme pour l'épouse de Ménélas ; meurtres, combats ; le sang coule jusqu'à l'intervention de l'empereur Frédéric II, qui se déclare assez sagement pour le parti des Buondelmonte. C'est à cette

(1) Je crois que l'orgueilleux guide florentin se trompe en supposant que ces palais fortifiés, dans lesquels on soutenait des siéges pendant les troubles civils, appartenaient tous aux marchands dont il est question. Les nobles, opprimés par les lois démocratiques, savaient y résister par la force, ainsi que nous le démontre l'histoire ; sans quoi ils eussent été tous détruits. Il fallait donc qu'ils eussent aussi eux de ces sortes d'habitations dans lesquelles ils pouvaient se retrancher.

futile épisode qu'il faut reporter l'origine florentine des dénominations de guelfes et de gibelins. Les amis de la délaissée Amidei prirent le nom de guelfes en haine de l'empereur Gibelin, qui n'avait pu mettre la paix qu'en les chassant ; mais ni l'un ni l'autre parti n'aurait voulu recevoir des lois ni du pontife, ni de l'empereur. L'excommunication de Frédéric, pour toute autre cause que celle des demoiselles de notre ville, et l'épée de Charles d'Anjou, frère de Saint-Louis, qui voulait se refaire des Vêpres Siciliennes par un grand patronage en Italie, firent tourner la médaille en reportant les guelfes de Florence au pinacle et en mettant les gibelins (*le Dante* compris), à la besace, par la confiscation de leurs biens. Toutefois, guelfes vainqueurs et gibelins opprimés n'étaient que les descendans des familles dont l'inconstance de Buondelmonte avait causé l'énergique et funeste mésintelligence. — Ces explications sont plus dignes d'Erato que de la noble Clio : n'en avez-vous pas de plus héroïques pour ce qui concerne vos troubles civils postérieurs à la restauration des guelfes. — Toujours de petites causes amenant de grands événemens. C'est sur ce beau pont de la Trinité, refait depuis par Côme I.er, qu'éclata la guerre des *blancs* et des *noirs*. Une querelle de jeu l'avait fait naître ; deux dames de Pistoia lui donnèrent leur nom. Différons encore d'entrer dans l'église de Sainte-Croix, où vous trouverez des monumens à foison ; mais considérez le couvent. C'est là que le duc d'Athènes, *Gautier de Brienne*, votre compatriote, reçut des mains du peuple la souveraineté de Florence, où il aurait régné comme l'ont fait depuis les Médicis et comme le faisaient les Visconti à Milan, s'il eût eu plus de continence : il séduisit les épouses de quelques bourgeois, une conspiration triple et simultanée le chassa. C'est à l'assistance donnée par la noblesse à cette expulsion, que ce corps, jusque-là repoussé de toute participation au gouvernement, dut la faculté d'y entrer pour un tiers ; faculté qu'après bien des troubles, on fut cependant contraint de lui retirer. Vous concevrez, en effet, que bien qu'en élevant un noble, ainsi qu'on s'exprimait alors, à la dignité de plébéien, on lui fît changer ses armoiries ; comme on ne pouvait changer ses ancêtres, les prétentions ou les droits à commander, transmis par

ceux-ci, ne devaient pas manquer de réapparaître violemment avec la possibilité acquise de les exercer : aussi est-ce ce qui arriva. Il est singulier de trouver à cette époque, moins d'un siècle avant son exaltation, la famille des Médicis dans les rangs de la démocratie, luttant contre les envahissemens des grands. — Nous nous étonnons bien plutôt de voir au XIV.e siècle une démocratie si robustement organisée dans le sein de l'Italie, alorsque le tiers-état, n'ayant qu'une faible existence chez les autres peuples de l'Europe, n'était admis à parler qu'à genoux dans les assemblées d'états-généraux. — Ce siècle est cependant celui de Pétrarque et de Bocace, successeurs du Dante ; il se rapproche aussi de celui des restaurateurs de la peinture, de Cimabué et de Giotto. Vous êtes au pied de l'élégante campanile qu'éleva ce dernier ; remarquez, dans la disposition des marbres qui la revêtent jusqu'à 252 pieds, le prélude à la pureté du goût importé plus tard de la Grèce. Mais cette campanile est aussi contemporaine des défaillances de notre vigoureuse constitution. Les nobles ont alors acquis quelque pouvoir, de riches citoyens s'en alarment : on entreprend de le restreindre à l'aide du bas peuple ; celui-ci est démuselé ou plutôt inconsidérément excité : il s'arme, on essaie en vain de le guider ; il se déborde en flots dévastateurs : plus de démocratie, c'est le sans-culotisme qui règne sur des décombres. *Michel Lando*, simple cardeur de laine, est constitué gonfalonier par acclamations sans calculs. Qui peut étancher la quantité de sang qui coule sur cette place ? Voyez, près de la noblesse abattue, la riche bourgeoisie dépouillée et bannie, et ne demandez plus quelle est la pire tyrannie de celle du bas peuple ou de celle d'un méchant prince. Cependant, Michel Lando a, par hasard, quelque sagesse. Après les premiers excès passés, il modère la fougue de ses insensés compagnons, il s'entoure de quelques-uns de ses anciens patrons ; un mouvement rétrograde s'opère, il s'accroît, et d'une manière si prononcée, que l'aristocratie bourgeoise reprend bientôt le dessus. Elle agit alors, elle humilie les nobles, elle remusèle le peuple ; et, sans s'inquiéter des sentimens de gratitude, elle exile Lando et ceux des riches imprudens qui avaient favorisé le soulèvement. — Persuadés que vous devez trouver un peu de re-

pos, ainsi régis par la classe mitoyenne, permettez à présent que nous allions dans votre cathédrale saisir quelques souvenirs du fameux concile œcuménique qui dut, à cette époque, opérer la réunion de l'église grecque à l'église romaine. Nous croyons déjà y voir dans leur pompe l'empereur Paléologue, le Pape Eugène IV et le Patriarche de Constantinople.

— Un moment : ce concile se lie à notre histoire moins que cette maxime de Machiavel : « L'aristocratie » est ce qu'il y a de plus sage, mais elle est toujours » jusqu'au rang que nous occupons. » Or, il se trouvait des Florentins qui, sans appartenir à la populace, se trouvaient encore hors du rang supérieur. Plus la barrière est voisine, plus elle offusque. Cet inconvénient est inévitable dans les classifications politiques. De là, mille agitations pour conquérir et pour défendre le poste où est placé le pouvoir. Notre cathédrale, où vous voulez entrer, a souvent été le théâtre des effets de ces prétentions contraires. Un parti veut se renforcer des bannis et les introduit dans la ville ; le coup manque, tous les conspirateurs sont massacrés dans cette basilique, où ils s'étaient réfugiés. Un *Renaud Albizi* y convoque, plus tard, son parti. « Amis, dit-il, nos pères » se sont servi du peuple contre l'insolence des nobles ; » devenons modérés et raisonnables en nous servant » des nobles contre un peuple enorgueilli. » Ce peuple enorgueilli n'était au fait que le parti qui lui était opposé. « Respectez l'ordre établi », répond noblement ou adroitement Jean de Médicis ; et ces paroles font renoncer au coup d'état. — Voilà enfin les Médicis en scène : vous tardiez bien à nous en parler. — Jean, en s'opposant ainsi à l'intervention de la noblesse, prépara la faveur publique que son fils Côme exploita avec tant de sagacité et de sagesse. Vous n'ignorez pas que, tout en conduisant la première maison de commerce de l'Europe, Côme sut si bien balancer, les uns par les autres, les factieux de Florence ; si habilement diriger l'esprit remuant de ses compatriotes vers des guerres utiles qui amenèrent la conquête de Pise ; sut faire enfin un usage si convenable de son influence, qu'il mérita en mourant le surnom glorieux de père de la patrie, titre précurseur de dénominations politiques plus héraldiques. Entrez maintenant dans cette somptueuse cathédrale, dont

il fit élever la coupole hardie par l'immortel *Brunellesco*; comme pour humilier, par un acte de splendide patriotisme, les *Pitti*, ses concurrens en commerce et en affaires d'état, qui ne faisaient construire, que pour eux seuls, le palais qu'habite aujourd'hui le souverain. — Mais c'est là, au pied de l'autel, que furent poignardés par les *Pazzi*, ses deux petits-fils Julien et Laurent de Médicis. — Précisément, et ce fut ce tragique événement qui procura une nouvelle élévation à sa famille. Laurent, qui ne fut que blessé, inspira un plus tendre intérêt : on lui donna des gardes, on le défendit contre le Roi de Naples et contre le Pape, protecteurs des Pazzi. Mécène, magnifique, père des muses, hôte des arts mis en fuite par les Ottomans à la prise de Constantinople, libéral au point de déranger sa fortune, homme à ressources, négociateur heureux; il sut réunir en sa personne tout ce qui excite l'enthousiasme du peuple, et devint décidément le personnage le plus influent de la république et même de l'Italie. Son fils, promu au cardinalat à 14 ans, devient à 36 l'illustre Léon X; son neveu monte à son tour sur le trône pontifical sous le nom de Clément VII; son petit-fils Alexandre épouse une fille naturelle de Charles-Quint qui le nomme premier duc de Florence. En vain les Florentins, sous la direction des *Strozzi*, veulent défendre leur chère constitution républicaine; les formes monarchiques sont imposées de vive force : Côme I.er remplace son cousin Alexandre sous le titre de Grand-Duc, et les Médicis, naguères simples bourgeois de la cité, tiennent rang parmi les têtes couronnées pendant les cinq générations qui le suivent. Il y a à peu près 80 ans que nous n'avons plus de Médicis, et que les Autrichiens vinrent régner ici. Il y en a 22 que, sous l'intervention de la France, ceux-ci cédèrent notre belle Toscane aux Bourbons de Parme, pour aller occuper les tristes souverainetés de Salzbourg et de Würzbourg. Nous avons eu les princes espagnols pendant sept ans comme rois, puis la sœur de Napoléon, pendant six, comme Grande-Duchesse. Enfin, lorsque votre Empereur, présomptueux comme Milon de Crotone, se trouva pris et déchiré dans l'énorme fente qu'il avait imprudemment ouverte et qui se referma violemment sur lui, nous avons vu revenir la famille allemande sous le sceptre de

laquelle nous vivons tranquilles et heureux. — Ainsi soit-il, M. l'historiographe qui nous menez si grand train, et qui, au fait, avez raison, car les histoires des tems passés pourraient finir par ennuyer; faites-nous grâce des cent conspirations qui ont éclaté sur cette vaste place du vieux palais, aujourd'hui décorée comme un musée, et entrons dans quelques autres de vos édifices. — Eh bien, pour faire diversion, allons visiter la galerie de Florence, le plus beau titre de gloire des Médicis. — Tout beau, nous y baisons respectueusement le seuil de la porte, mais nous n'y frapperons pas pour le moment. Ce n'est pas quand nous avons la tête toute remplie des émeutes et des criailleries politiques de votre petite république florentine, que nous nous trouverons disposés à savourer les œuvres de ceux qui ont désormais l'univers entier pour patrie. Réservons cette inspection pour un autre jour.

Nous nous faisons conduire à la belle église de *Santa-Croce*. Dire qu'elle a 450 pieds de long sur 126 de large, qu'elle est riche et décorée de tableaux de Volterra, de Vasari, du vieux Cimabué, du Giotto, etc., n'est point en présenter l'idée dominante. La religion et le gouvernement n'ont pas craint d'y ouvrir une sorte de Panthéon national, dans lequel ont été admis les talens distingués, uniquement parce qu'ils étaient talens, et sans considération de l'influence qu'ils ont pu exercer : c'est ce qui distingue tout particulièrement ce lieu. Ainsi s'y est élevé un magnifique mausolée à Alfieri, malgré l'ombrage qu'excitent ses écrits ; ainsi Machiavel, qui demande si les princes doivent garder leur parole, repose sous un marbre d'honneur. Galilée, persécuté, condamné par l'église pour son système astronomique, voit ici tous les arts appelés à décorer sa tombe. Le vieillard tient un télescope à la main, il regarde le ciel et semble encore dire malignement, après sa profession de foi forcée : « *E pur si move*. » Michel-Ange Buonaroti, la gloire de Florence et de son siècle, a ici un tombeau magnifique. Leonard de Vinci, Leonard Bruni d'Arezzo, Micheli et plusieurs autres hommes célèbres y ont aussi leurs monumens. En voyant ces hommages éclatans rendus aux génies les plus indépendans, hommages dont l'aspect fait palpiter d'amour pour la gloire, on

reconnaît l'entraînement des Italiens vers tout ce qui frappe brillamment l'imagination ; on se demande si, dans nos contrées plus esclaves du raisonnement, Mallebranche, Rousseau, nos poëtes, nos peintres du premier ordre, obtiendraient des monumens aussi marquans dans les temples. Sans doute, on n'y trouverait pas mauvais que l'amitié ornât de quelques guirlandes leur pierre sépulcrale dans quelque coin de cimetière commun, mais on ne consentirait point à en faire une affaire nationale, dans la juste crainte des interprétations abusives. Ici, tout talent est admis à la nationalité dès qu'il a de l'élévation, fut-ce même avec égarement. Nous l'avons déjà remarqué : les Italiens semblent ne s'attacher qu'au beau, sans égard pour le bon. C'est ce qui les rend si indifférens aux anachronismes, aux nudités et aux autres inconvéniences dont leurs peintures religieuses fourmillent ; c'est ce qui explique les inconsidérations morales et politiques que blâmeront quelques personnes dans plusieurs des monumens de Santa-Croce.

Tout en écoutant une très-belle musique dans cette basilique, nous y remarquons une disposition qui n'est pas ordinaire dans les autres églises. Le grand autel et la nef ne sont séparés par aucune balustrade. L'architecte semble avoir voulu faire allusion à ces paroles de l'Eternel aux hommes : Approchez-vous directement de moi qui suis votre père : je suis d'un accès facile et je me révelerai à vos cœurs.

A la *Nunziata*, nous demandons la figure de Nantes en cire, que notre duc François II y offrit par suite du vœu qu'il avait fait, étant vigoureusement assiégé dans sa bonne ville par l'armée du roi Charles VIII. La chaleur du climat a fait fondre la figure, ou le refroidissement de la reconnaissance l'a laissé détruire. Au lieu de l'*ex-voto*, nous trouvons le tombeau de *Jean de Bologne*, que la France réclame comme natif de Douai ; du majestueux *Bandinelli*, que j'oserais quelquefois comparer à Michel-Ange, si je ne craignais de me faire huer en substituant mon goût aux jugemens traditionnellement reçus.

Nous voici à *S. Lorenzo*, la seconde, mais sans contredit la plus importante des églises de Florence. Voya-

qui portez ici vos pas, armez-vous contre les iges de la magnificence pour y porter un jugement la chapelle des ducs de Médicis et celle des Médicis ne ceignirent pas la couronne. La première, qui n'a noins de 86 pieds de diamètre et 187 pieds de hau-, ne peut manquer de vous éblouir. Voyez le por-e, le jaspe, le nacre, le lapis, l'or, les rubis, les tes, les mosaïques de bijoux la revêtir jusqu'au som-de la voûte; et dites qu'auprès de cette brillante ture, les autres potentats de l'Europe gissent com-ivement dans la bière du pauvre. Cet ouvrage est is splendide de l'Italie : il l'emporte évidemment sur lon d'argent de St.-Charles à Milan; considérez-en à la fois l'étendue, le travail et la matière. Dans e chapelle, vous voyez d'énormes statues seule- ébauchées et des allégories tant soit peu opaques; le ciseau fougueux de Michel-Ange les a immédia-nt tirées du bloc à grands coups. Quelle fierté de eption dans les statues du *Jour* et de la *Nuit*, qui npagnent le tombeau du frère de Léon X! Quel feu la composition de celles du *Soir* et de l'*Aurore*, qui nt d'ornement au monument du père de Catherine édicis! Ces poses nobles et savantes, qu'offrent-elles ndant à l'étude? Est-ce une nature éthérée et di- comme celle qu'ont produite les Grecs? Non. Est-ce nature humaine, pure, correcte au plus haut de-le perfection? Non, pas encore. C'est un type idéal 'appartient qu'à l'artiste florentin. Ce sont des for-larges, mâles, plutôt que gracieuses, et sous les-es circule une vie surhumaine, une vie imaginée les profondeurs de la plus vigoureuse conception. irait que Michel-Ange, traitant la sculpture, et nciens égyptiens traitant l'architecture, travaillaient mbeau d'un génie qui n'a apparu qu'à eux. Dans les ges de l'un et des autres, même indifférence pour luction par les grâces, même effet grandiose et érieux dont la pensée vient pénétrer le contempla-nalgré lui.

arrive que nous ne parlions de la cathédrale qu'a-les autres églises, ce n'est pas que nous veuillions ndre occasion de retracer tous les événemens his-ies dont elle a été le théâtre pendant les guerres s: nous n'en avons déjà que trop dit à cet égard.

C'est que, malgré son étendue, qui est égale à celle du dôme de Milan, malgré sa coupole de Brunellesco, malgré son riche pavé en mosaïque, elle nous a peu intéressés. Elle est mesquinement décorée : elle n'a point de voûte ; les statues placées près des tombeaux sont en plâtre ; elle est incrustée en dehors de marbres noirs et blancs qui ne font pas un bon effet ; la façade manque ou du moins n'est pas achevée. Cette dernière circonstance blesse surtout la vue ; et, comme nous la rencontrons dans beaucoup d'autres églises de la ville, nous nous demandons si les Florentins ne seraient pas aussi eux susceptibles d'être accusés d'inconstance dans leurs entreprises. Ils ont du moins, dans cette cathédrale, cherché à se laver du reproche d'ingratitude, en y plaçant un portrait du Dante C'est une sorte d'expiation ordonnée par le gouvernement.

Près de là est le Baptistaire, ancien temple de Mars, dit-on ; ce qui n'est guères reconnaissable. C'est un édifice octogone assez grand et très-orné. La mosaïque de la coupole, qui est sur fond or, est d'un dessin antérieur au beau siècle des arts, et choque dans l'Athènes moderne. Il n'en est pas de même des portes de bronze qui donnent accès à ce monument ; Michel-Ange disait que, par la beauté du travail, elles étaient dignes de servir de portes au paradis. Il n'entendait sans doute parler que de celle des portes qui fait face à la cathédrale. Les bas-reliefs qui la décorent surpassent, en effet, tout ce qui, dans le genre bronze modelé et ciselé, décore les cheminées et les consoles de nos palais royaux. La porte qui ouvre sur le Nord, serait admirée, si l'on n'avait pas vu la première ; l'autre ressemble à cent autres choses, et reste bien au-dessous de ce qu'on voit d'analogue à San-Ambroggi de Milan. A deux colonnes de porphyre, adossées au baptistaire, sont suspendues, comme trophées, les chaînes du port de Pise, conquises par les Florentins, en 1406.

Six heures sonnent : tout ce que Florence renferme d'un peu comme il faut monte en voiture pour se rendre au *Gaschino* ou *Corso*, sorte de promenade disposée comme le sont les Champs-Elysées et Hyde-Parck. Nous nous y rendons par le bel arc de triomphe de Porto-Gallo ; l'affluence est immense. Les promeneurs circulent autour d'une vaste pelouse dont la saison a terni la

verdure; mais ce qui y manque de fraîcheur, se retrouve dans la toilette des jolies, très-jolies femmes qui remplissent les calèches découvertes. Les voitures se suivent à la file avec beaucoup d'ordre. Celles du Grand-Duc ne sont séparées de notre modeste équipage que par une chétive cariole que nous précédons, et cependant le Prince ne nous dépasse pas. Ce n'est qu'au moment où la curiosité de voir la cour nous détermine à faire arrêter nos chevaux, au risque d'occasionner un embarras, que le souverain se détourne, nous double en répondant avec aménité à nos salutations, et va reprendre religieusement la file. Nous le voyons, plus tard, mettre pied à terre et se promener sur la pelouse avec sa société, sans plus d'appareil qu'un simple bourgeois. Sans l'avertissement de notre guide, nous l'eussions complétement méconnu. Florence est, comme Rome, une ville de tolérance et de sans-gêne; la liberté dont on y jouit la rend un asile tranquille pour tous les illustres réfugiés, et tout y est pêle-mêle, sans que l'autorité s'en formalise. Lorsque les voitures s'arrêtent sur l'esplanade qui est à l'entrée de la promenade, elles stationnent sans ordre, engagées les unes dans les autres, comme le seraient des personnes à pied dans une foule. On cause de l'une à l'autre, on s'offre des bouquets, on s'entre-regarde avec une flatteuse curiosité, on ne voit sur toutes les physionomies que le désir de plaire. L'équipage du prince héréditaire se trouve pris entre celui de l'hospodar fugitif de Valaquie, dont il lutine la maîtresse, et la calèche de louage d'un voyageur anglais ou français. Celui du prince Borghèse doit attendre qu'un petit bourgeois lui fasse place, pour quitter là station et faire un nouveau tour de *Corso*. La réunion de toutes ces voitures au repos, presque toutes remplies de minois piquans et de minois parés, offre un coup-d'œil de fête aussi enchanteur que nouveau pour nous. — Le jour tombe, on rentre en ville, on court au café à la mode. Les voitures s'y arrêtent encore mêlées comme à l'esplanade du Corso. Les dames, sans descendre, se font apporter des glaces: elles coquettent, rient, séduisent; c'est un délire. — Il fait nuit. Cocher! *à Santa-Maria*: tel est le motto que transmettent successivement les laquais. A Santa-Maria, c'est au théâtre de ce nom, où s'exécute avec un art

admirable, le ravissant opéra de *Don Juan*. On cause un peu trop pour nous pendant la première heure; cependant on fait répéter le duo du second acte, et l'attention finit par être entièrement captivée, pendant la dramatique et sublime symphonie qui termine le chef-d'œuvre de Mozart. Les loges sont animées par la gaieté, elles sont resplendissantes de parures : nous nous faisons indiquer les personnages qui les occupent. — Voyez d'abord, nous dit-on, le célèbre Ypsilanti, se consolant, avec cette aimable fille grecque et d'immenses trésors, de la perte du trône de Buckarest. Voilà ensuite le prince Borghèse, descendant, disent ses généalogistes, de Valérius-Publicola; placé entre ces deux belles Romaines, il est loin de regretter sa vice-royauté du Piémont. A côté, est la loge de la comtesse d'Albany, veuve du Roi Charles-Edouard, dernier des Stuarts. Satisfaite des hommages que lui attirent ses belles qualités personnelles, elle n'intrigue point pour aller régner sur la brumeuse Albion. Plus loin est celle de la jolie princesse Pauline, qui habite en ce moment les environs de Florence. Si elle paraissait, vous la verriez accompagnée de son frère Louis, jadis roi de Hollande. Cette autre loge est destinée à l'empereur Yturbide, qui vient de débarquer à Livourne..... — Arrêtez-vous; en vérité, si vous continuez, nous allons renouveler la scène de Candide, avec les six majestés de son auberge de Venise.

Heureuse cité où la tolérance politique accueille toutes les disgrâces, non pour les irriter par de tracassières surveillances, mais pour les calmer par les plaisirs; où les passions sont assoupies par les parfums, et les conspirateurs enchaînés par des guirlandes! Telle est aujourd'hui la situation de Florence, qui, sous le paternel et inaperçu gouvernement de ses Grands-Ducs, ne connaît plus de factions, n'a pas même vu se manifester le carbonarisme dans ses murs. Tandis que l'Europe s'agite pour se reconstituer, ou sur ses anciens systêmes, ou sur les idées qu'a introduites la nouvelle philosophie; tandis que d'alarmans débats y troublent le bonheur qu'avait engendré la paix, Florence seule jouit des bienfaits de celle-ci en se reposant sur des fleurs. Et comme elle ne cesse de cultiver les arts et les sciences, si des progrès réels finissent par avoir lieu dans l'organisation des sociétés politiques, elle se trouvera toujours mûre pour

les adopter, sans avoir passé par la dangereuse filière des modernes contestations. La fougueuse république du moyen-âge devait l'exemple de la modération dans celui-ci.



OBSERVATIONS SUR LE THÉATRE.

2.e *Article.*

L'intelligence du comédien se développe par les impressions que l'étude et la méditation lui communiquent: si cette culture importe à beaucoup de professions, elle devient pour lui d'une nécessité indispensable dans l'exercice d'un art qui repose tout entier sur l'emploi de ses facultés. Mais ce serait en vain qu'il voudrait se dispenser de recourir aux notions les plus élémentaires de la parole, il ne faut pas qu'il croie que les leçons qu'il a reçues dans l'enfance soient suffisantes: ce n'est pas à cet âge où il a pu peser avec discernement la valeur des lettres et des syllabes. Ses succès dépendront donc d'une révision sérieuse et raisonnée de la nature des sons, de leurs diverses modifications, de leur valeur prosodique ; ce n'est que par ce moyen qu'il peut obtenir une bonne prononciation, qu'il corrigera ces tons faux et défectueux, contractés, soit par les vices d'une mauvaise éducation, soit par un accent qu'il tient de la province qui l'a vu naître. La variété des inflexions dans la diction, la mobilité d'une physionomie expressive, et la flexibilité d'une voix onctueuse, ne couvriront jamais les vices d'une mauvaise prononciation. Je connais tel acteur qui restera toute sa vie dans une humiliante médiocrité, et dont les disgrâces sont dues en partie à une ignorance totale des lois de la prosodie. On doit d'autant moins s'en étonner, que l'organe le plus délicat, le plus susceptible, le plus difficile à contenter, c'est sans contredit l'oreille; on est toujours inexorable sur les mauvaises impressions reçues par ce sens. Le premier devoir d'un acteur c'est de se faire entendre ; afin que l'auditeur puisse saisir sans contention les idées qu'on doit lui transmettre, y parviendra-t-il s'il ne fait entendre que des mots à demi exprimés, des syllabes à peine énoncées. Il est donc

évident que l'articulation exacte est un des premiers objets que doit soigner le comédien. Lorsque chaque lettre sera prononcée avec son caractère élémentaire et grammatical, toutes les syllabes seront nettement articulées, et la distinction des mots s'exécutera avec ordre et clarté. Les voyelles longues, brèves, moyennes, douteuses, muettes, sont à la diction ce que l'orthographe est à l'écriture. Il ne suffit pas de sentir la richesse d'une expression, la beauté d'une phrase, il faut encore en savoir faire goûter l'harmonie. Si nos acteurs d'opéra s'attachaient davantage à ces principes, nous ne serions pas condamnés souvent à n'entendre que des paroles étouffées sous une masse de sons, à travers lesquels on ne peut plus distinguer d'articulation. Prescrire l'énonciation entière de toutes les syllabes n'est pas prétendre qu'il faille les marteler, ce serait se rendre ridicule, les articulations qu'elles nécessitent doivent former un tout lié par une douce continuité d'inflexions. On ne pardonne pas plus au comédien de mal prononcer que de manquer de mémoire, et cependant, le dirai-je, ce vice est très-commun sur nos théâtres de province, où tous les jours nous entendons prononcer *saut* comme *sot*, *plaine* comme *pleine*; *mon* adjectif possessif comme *mont* (monticule); *tâche* entreprise, comme *tache* souillure; *mal* comme *mâle*; on va même jusqu'à ne point faire sentir l'*e* sourd du mot *celui* en prononçant *c'lui*: on ferait un volume de ce vocabulaire de prononciation vicieuse. Concluons que l'étude des principes peut seule éclairer le comédien et l'aider à faire disparaître ces taches au talent. La connaissance des modifications dont les sons simples et composés sont susceptibles, lui fera saisir avec justesse la quantité. N'est-ce pas sous ce rapport que se distinguent plus particulièrement les principaux acteurs de la capitale. L'art de la liaison des mots me paraît non moins négligé: beaucoup restituent à notre belle langue les aspérités de sa première origine. Il existe des règles pour l'emploi des consonnes finales, soit qu'il s'agisse de les supprimer, ou bien de les lier, sur la nature de ces liaisons, sur les changemens que subissent les consonnes dans ce cas. Nous entendons tous les jours lier les voyelles nasales, et cependant, il n'y a que dans les cas où l'*n* devient consonne, qu'elle est

susceptible de liaison. « Lier les voyelles nasales pour empêcher un hiatus, dit l'abbé d'Olivet, c'est recourir à un moyen vicieux; une cacophonie a toujours été pire qu'une irrégularité. » La règle est donc de ne point faire sonner la terminaison nasale, à moins que le mot où elle se trouve et le mot qui la suit ne soient inséparablement unis. Je sais qu'il arrive souvent qu'à la scène on est obligé de faire entendre des sons vigoureux et des finales fortement articulées, mais ce ne doit jamais être en blessant le goût :

Avant de déclamer il faut savoir parler.

Dans ce vers, Dorat a employé le mot déclamer qui me semble impropre pour le théâtre ; dire qu'un acteur déclame bien, c'est, à mon avis, faire sa critique plutôt que son éloge. Toute déclamation s'entend d'un chant méthodique, où l'on frappe chaque rime en s'arrêtant servilement à l'hémistiche, et où l'on scande les syllabes de chaque vers, ce qui forme une cadence, une symétrie qui doivent être rejetées de la scène, où tout est action; c'est encore déclamer que de passer du ton le plus élevé au ton le plus bas, si l'on prolonge la voix avec affectation, si elle est prise de la tête, si elle est dissonante et qu'elle n'ait point d'inflexions : c'est alors que l'on sacrifie ce qu'il y a de vraiment beau dans la poësie dramatique. Cette manière de dire, n'a rien de vrai, rien de naturel, rien qui convienne aux personnages, rien qui flatte l'oreille et le goût, rien enfin qui puisse entraîner le cœur et l'esprit; cela en outre montre dans l'acteur un défaut de sensibilité, de véritable chaleur, et souvent d'intelligence. Qui déclame, récite ; mais, à la scène il faut créer, attendu que les sentimens, les passions, les images se peignent et ne se racontent point. Ce poëte a donc voulu dire que la bonne diction exigeait avant tout une prononciation régulière, qu'elle est la première condition de l'art du comédien, comme de l'orateur quel qu'il soit, et qu'elle sert de base à toutes les autres. C'est cette pureté de sons continus qui soutient l'attention du spectateur, qui lui fait ouvrir son ame à la persuasion et son cœur aux plus douces émotions. Il est très-commun de voir des acteurs faire beaucoup d'efforts pour réparer ingénieusement les torts de la nature; ils savent qu'un défaut de conformation, nuit au talent, que la nature veut être vue en beau,

qu'obligés d'attacher les yeux, d'intéresser, ils ne doivent sous ce rapport rien laisser à désirer. J'admets ce moyen, chaque personnage doit toujours être représenté par le côté qui lui est le plus favorable. Pourquoi moins de soin pour épurer son langage, pour plaire par une accentuation conforme aux règles d'une bonne prosodie, enfin, pour mettre sa voix en harmonie avec les émotions qu'on éprouve? Le comédien n'acquerrait-il pas un plus haut degré de considération, s'il pouvait être cité comme autorité sur la vraie prononciation. Nous voyons nos *dilettanti* s'extasier lorsqu'ils entendent une cantatrice filer un son avec justesse; pense-t-on que l'homme de goût, le littérateur soit moins sensible à voir un acteur employer des euphonies qui peuvent adoucir ce que notre langue a encore de dur. On devrait supposer que toutes les lois du langage fussent connues et pratiquées dans nos théâtres: ils en sont le dépôt, et les conservateurs naturels de sa beauté et de sa pureté. Cela est-il? une funeste expérience nous prouve le contraire, le vide des études grammaticales se fait souvent sentir; je ne veux point faire ici d'application, mais il est des acteurs qui n'ont ni prosodie marquée, ni justesse dans la liaison des mots, ni méthode dans la conduite des phrases. . . . .

La nature indique à l'être bien organisé la prononciation mesurée et la distribution des espaces et des repos, mais l'art ajoute aux nombres ou espacés, le choix, la précision et la variété. C'est à la connaissance du nombre qu'on coupe les périodes en portions tantôt égales tantôt inégales, et qu'on les marque dans la prononciation par des pulsations plus ou moins sensibles. Mais quand je me représente un acteur confondant dans sa diction vicieuse les idées dont il se rend l'organe, égarant l'esprit du spectateur à travers un dédale de phrases dont il ne fait point sentir les divisions, je dis qu'il outrage à la fois et l'auteur dont il s'est chargé de transmettre les idées, et le public en le soumettant lui-même à une indigne torture. Si Talma a obtenu et obtient toujours de si grands succès dans cet art qu'il a porté à un si haut degré d'élévation, pense-t-on qu'il les doive à l'effet de quelques notions superficielles, à un goût arbitraire; non, c'est qu'il s'est rendu familières les constructions et les formes

particulières de la langue, qu'il sait diviser avec art ses périodes, qu'il connaît parfaitement les espaces ou les repos dont elles sont susceptibles, qu'il s'est exercé de bonne heure à analyser les pensées, afin de discerner leur nature, leur force et leurs qualités logiques; si nous ajoutons à ces connaissances des inflexions de la plus profonde sensibilité, une ame qui repose tout entière dans les regards, et à l'aide de laquelle il s'insinue au fond de nos cœurs en nous arrachant des larmes de douleur ou de plaisir, nous aurons la clef du talent de ce célèbre acteur. Ses intonations ont toujours la force d'expression qui convient à la nature de la pensée, il n'en exagère jamais la signification.

Deux causes principales portent quelques acteurs à l'exagération, une imagination ardente dont ils ne savent pas se rendre maîtres, et quelquefois un amour propre mal entendu. La première étouffe en eux le naturel et les porte hors des bornes de la vérité; la seconde, c'est de rechercher les applaudissemens d'une foule ignorante qui ne se laisse séduire que par ce qui l'étonne; de même qu'elle fait éclater ses transports d'admiration aux situations forcées de nos mélodrames; de même aussi elle reste muette aux conceptions sublimes des chefs-d'œuvre de la scène et au ton naturel et de vérité de l'acteur qui les représente. Voilà ces gens auxquels certains acteurs sacrifient quelquefois les dispositions les plus heureuses, en provoquant leurs applaudissemens. C'est, à mon avis, se contenter de ce dont on devrait rougir. Que résulte-t-il des intonations outrées pour ceux qui s'y abandonnent, c'est qu'ils finissent par ne plus pouvoir nourrir leurs tons, qu'il ne leur reste qu'une voix aigre, sèche, formée dans la gorge, et dont les spectateurs finissent par être aussi fatigués que l'acteur. Rejetez ces séductions de l'amour propre, vous qui désirez vous faire un nom dans cet art, et méritez, en conduisant et ménageant vos moyens, les suffrages des gens d'un goût épuré: le nombre de ces derniers est moins grand, à la vérité; s'ils ne font pas autant de bruit qu'une foule capricieuse, leur opinion n'en triomphe pas moins tôt ou tard, car le prestige d'un faux talent s'évanouit, et, quels que soient ses efforts, l'acteur tombe avec lui. Il n'y a point d'artiste à qui la perfection doive paraître plus impor-

tante et plus intéressante qu'à l'acteur, parce qu'aucun ne jouit des suffrages du public d'une manière plus prompte, plus immédiate et avec un éclat plus flatteur; mais pour l'atteindre, cette perfection, quels que soient les dons qu'on ait reçus de la nature, il faut un travail constant, non-seulement d'observation, mais encore d'études approfondies, pénétrer jusques dans les replis les plus secrets du cœur humain. L'acteur ne peut pas agir, comme ce peintre de l'antiquité qui se cacha derrière la toile pour entendre ce que le public disait de son tableau, il ne peut être séparé de son talent; qu'il doit montrer lui-même sur son propre corps, de manière que le mépris ou l'approbation réjaillit sur sa personne.

J.-C. GAULLIER.

TABLETTES LITTÉRAIRES. (1)

LA GAUCHERIE.

La gaucherie est un mouvement que l'esprit se donne à lui-même, et qui n'est à la fois ni le mouvement conventionnel que la mode ou l'habitude approuve, ni le mouvement instinctif que la nature inspire. Faits pour obéir à nos impressions, nous avons néanmoins la faculté de les juger, de les contrarier : c'est le libre arbitre de l'homme qui se porte aussi bien sur les mouvemens extérieurs que sur les mouvemens intérieurs. Notre corps est un instrument qui n'est pas complètement à nos ordres, les fonctions s'exécutent, pour la plupart, sans notre consentement; comme les facultés de l'âme, ce sont des choses qui sont en nous, mais que nous ne

(1) Plusieurs extraits de cet ouvrage inédit ont déjà paru dans divers numéros du Lycée. Nous citerons entr'autres, dans le 1.er volume : l'*Influence Morale du Médecin*, page 78; *la Réputation*, *la Célébrité*, *l'Illustration*, *la Renommée*, *la Gloire*, page 282; *la Vanité*, page 337; — Dans le 2.e volume : *la Nature et l'Homme*, page 54; *le Bonheur*, page 366; — Dans le 3.e volume : *le Marin*, page 281; *du Vague en Littérature*, page 369; *de la Critique*, page 488; — Dans le 4.e volume : *la Vie*, page 471; — Enfin, dans le 5.e volume, *la Coquetterie*, page 275.

nous sommes pas données. Si donc nous laissons agir la nature, elle nous guidera si bien, qu'il n'y aura pas un de nos mouvemens qui ne soit à sa place; mais, si nous mettons de l'art dans ce qui est involontaire, il est clair que la réflexion s'emparant d'un mouvement qui s'exécuterait fort bien sans elle, elle en fait un mouvement purement arbitraire.

C'est dans cet arbitraire-là que consiste la gaucherie. Si nous ne pensions jamais à assujettir nos gestes à des manières convenues, nous ne serions jamais mal-adroits, parce que nous serions dans la nature. Mais, dès que nous pensons que la nature, dans sa réalité, n'est pas assez grâcieuse, dès que nous pensons qu'il faut la farder pour la rendre supportable, nous introduisons la réflexion où il faudrait du sentiment; nous créons un monde où l'habitude apprend à vivre comme dans l'autre, quand on a le tact du branle, mais où on devient gauche sitôt qu'on ne s'est pas mis à l'unisson. Or, la mode change si souvent les manières, que les gens timides y sont presque toujours mal-adroits, parce qu'ils craignent de mal faire, et que le moyen de bannir la crainte n'est pas de réfléchir à ses inconvéniens, mais de n'y pas penser.

La gaucherie est si bien cela, que vous voyez des personnes très-gauches dans un salon, et qui quittent leur air emprunté sitôt qu'elles sont chez elles. C'est que chez elles, elles ne craignent les regards de personne: elles ne marchent plus à pas comptés, mais librement; elles ne s'écoutent pas parler, mais elles ne parlent que quand l'envie ou le besoin leur en prend. Elles jettent la bride sur le cou à ce mouvement intérieur qui fait marcher l'homme, et dont auparavant elles tenaient les rênes. Les règles sont excellentes pour rendre aimable celui qui s'y conforme en n'y songeant pas. Son allure est un art; mais elle est si facile, qu'on serait tenté de la prendre pour la nature; celui, au contraire, qui porte la règle si bien écrite dans son cœur, qu'il ne veut pas faire un pas sans la consulter, celui-là est toujours gauche. Les mouvemens extérieurs sont l'expression des agitations de l'ame; quand vous ne dirigez pas celle-ci, et que vous voulez commander aux autres, il en résulte un désaccord qui produit infailliblement la gaucherie.

Aussi, quoi de plus gauche que ces regards qui expriment l'étonnement, quand on vous raconte une nou-

velle qui n'a rien d'étonnant en soi; ces gestes qui affectent la vivacité, quand on a envie de rester tranquille. L'ame vous agite dans un sens, et vous forcez le corps de s'exprimer dans un autre. On parvient, à force de politesse, à mentir si bien à la conscience, qu'elle se tait, et que le corps marche tout seul comme un instrument à ressorts; mais quand on est timide, novice, ou que l'on conserve dans l'ame quelques scrupules, ces scrupules, qu'on ne cache jamais entièrement, donnent un air faux, ou pour mieux dire, un air gauche à toutes vos actions. La gaucherie est donc la lutte de l'art contre la nature. Soyez complétement dans l'une ou dans l'autre, vous ne serez point gauches; mais conservez encore quelques traces de spontanéité au-dedans de vous, essayez après cela de vous assimiler aux autres, au-dehors vous ne ferez pas un pas qui ne vous trahisse.

Les gens brusques tuent la gaucherie en grondant contre la règle; ils se fâchent contre un lien qui les asservit, et la colère du naturel empêche la gaucherie de se montrer. Les gens timides, au contraire, y sont asservis pour la vie. A force d'étudier leur terrain, ils parviennent quelquefois à dissimuler ce défaut d'harmonie; mais jetez-les sur un terrain nouveau, il leur faudra des études différentes qui leur coûteront mille gaucheries. Les étourdis ne sont jamais gauches, car s'ils manquent à la règle, il y a quelque chose de si naturel dans leurs écarts, que ces écarts paraissent une gentillesse de plus. Quelques-uns se fâchent contre l'étourdi, mais personne ne l'accuse de gaucherie; ou, si on lui donne le nom de mal-adroit, c'est d'un petit air fâché qu'on regarde comme une minauderie.

La gaucherie est donc presque toujours la compagne de la timidité, et quand on songe que la timidité est toujours une réserve, qu'elle a pour principe une disposition sérieuse, on sent qu'elle n'est gauche que parce qu'elle ne veut pas mentir à ses affections. Les maladresses sont pour elle ce que les remords sont à la vertu. Les gens qui ne commettent jamais de gaucheries, sont comme ceux qui, au moral, n'éprouvent jamais de remords. Vous ne voudriez pas de ceux-là pour vos amis, et je suis bien sûr qu'une femme susceptible d'aimer ne voudrait pas non plus des autres pour son amant.

Je dis une femme susceptible d'aimer, car une coquette les rejetterait bien loin d'elle, rougirait d'eux en public; ou, par un raffinement de coquetterie, ne les accueillerait dans sa solitude, que pour jouir de leur embarras.

La puissance n'est jamais gauche. Tout lui va bien : c'est tout simple, puisque c'est elle qui donne le ton, et que n'ayant besoin de personne pour modèle, elle ne redoute non plus la critique de personne. Ce qui est gaucherie dans un pays est une grâce dans un autre. Il n'y a rien de fixe pour en juger, puisque la gaucherie est un crime de lèze-manières, et que les manières ne sont assujetties qu'au caprice.

Mais ce qui s'applique aux manières, convient également au goût, et il y a en littérature une sorte de gaucherie dont la brusquerie non plus que la puissance ne sont pas exemptes; puisque là, comme dans une république bien ordonnée, la loi domine sur tous. Sitôt qu'en littérature vous marchez comme dans un salon, la règle sous les yeux, et que vous ne voulez pas que l'inspiration vous emporte, vous devenez affecté. Si la règle conduit à la monotonie, vous devenez monotone; et, sans pécher contre la grammaire, vous ne faites qu'un mauvais écrivain. Car il ne suffit pas de connaître les règles, il faut avoir aussi un peu de cette sève intérieure qui se pousse au-dehors : si les ciseaux du jardinier sont utiles pour diriger la sève, le principe de vie qui est dans l'arbre est plus utile encore, et la plupart des auteurs, si conformes aux règles, sont des arbres séchés sur pied, qui ont été taillés une fois pour toutes : il n'y a rien à retrancher chez eux, par la raison fort simple qu'ils ne produisent rien.

Chapelain est gauche d'un bout à l'autre dans sa *Pucelle*, parce qu'il s'est laissé asservir par la règle, et que l'inspiration chez lui était moins forte qu'elle. Racine, Boileau, fidèles aux mêmes préceptes ont été des auteurs parfaits, parce que chez eux, l'inspiration qui produit, l'emportait encore sur le raisonnement qui corrige; que le goût était comme une espèce de mesure à laquelle venaient s'assujettir d'elles-mêmes les créations du génie, et que cette mesure factice et de conventionnelle qu'elle était, était devenue en quelque sorte une faculté naturelle.

ED. RICHER.

VINGT-HUITIÈME REVUE BRETONNE.

LES DEUX BEAUMANOIR,

ANECDOTE BRETONNE,

EXTRAITE D'UNE VIEILLE CHRONIQUE ARMORICAINE(1).

Sur ces coteaux qu'illustra la victoire,
Tout parle encor de combats et d'amour;
Mais c'est en vain qu'il prétend à la gloire,
Ce beau pays n'a point son troubadour.
(Ed. Richer.)

Parmi de vieux parchemins de famille, qui, de génération en génération, sont parvenus jusqu'à moi, j'ai découvert un épais manuscrit, contenant diverses anecdotes bretonnes, écrites au XV.e siècle; il m'a pris fantaisie d'en extraire celle-ci. J'ai rafraîchi un peu le style, en conservant toutefois, autant qu'il m'a été possible, les grâces et la naïveté du langage du tems.

C'était en l'an 1380, *le bon Connétable* avait fermé la paupière, et donné son ame à Dieu. Messire Bertrand Duguesclin, de glorieuse mémoire, si longtems l'honneur et la joie de notre Bretagne, comme le sauveur du beau pays de France et l'effroi des Anglais, était pleuré, pour lors, ni plus ni moins qu'un père et qu'un ami. Le roi Charles, pour honorer dignement un si loyal seigneur et si fidèle sujet, avait voulu que le corps du noble trépassé allât reposer tout auprès des rois, ses ancêtres, dans l'abbaye de Saint-Denis. La foule, contristée et larmoyante, suivait en grand deuil et recueillement le

(1) Les détails du procès qui eut lieu, au sujet de l'assassinat de Jean Beaumanoir, et le récit du duel qui en fut la suite, se trouvent dans presque toutes les histoires de Bretagne.

char qui transportait le défunt en sa demeure dernière. En tête du cortége, on apercevait le noble sire de Clisson, frère-d'armes et allié du bon connétable, la tête basse, l'œil morne, et le visage défait : il rêvait douloureusement en son brave compagnon, qui tant de fois l'avait mené à la victoire. Peu après, on remarquait messires Jean et Robert de Beaumanoir, frères-germains et issus de hauts barons de Bretagne. Depuis long-tems ils marchaient tous deux sous la bannière de Duguesclin et de Clisson; et, comme leurs chefs, ils avaient tous deux fait alliance à jamais, et s'étaient juré amitié et protection, avec promesse de ne point se quitter; ils confondaient leurs regrets et leurs soupirs. Mais, quand le cortége fut arrivé dans la royale enceinte, et qu'on eut descendu dans la tombe le corps du grand capitaine, ce ne fut que sanglots et lamentations : le peuple redemandait son sauveur, les gens d'armes leur père tant aimé : « Adieu, » sire Bertrand, s'écriaient-ils, garderons toujours en » souvenance votre valeur et votre bonté d'ame. » Pour lors, la pierre vint couvrir ces dépouilles mortelles : il se fit un grand silence, la foule s'écoula lentement; et les deux Beaumanoir, le cœur navré, reprirent, avec sire Olivier, le chemin de notre Bretagne.

Or, il advenait, en ce tems, que les Anglais, sous la conduite du duc de Buckingam, avaient mis le siége devant la cité de Nantes, et voulaient s'en faire ouvrir les portes (1); mais sire Olivier, avec ses deux compagnons, auxquels s'adjoignirent maints chevaliers et braves citadins, se comportèrent de telle sorte, que les Anglais furent repoussés à grande perte, et forcés d'abandonner l'entreprise; ce qui acquit un grand renom au nouveau connétable et aux deux Beaumanoir. Peu après fut signé, à Guerande, le traité de paix entre la France et la Bretagne. Pendant les fêtes qui eurent lieu en la cité de Nantes, en cette occasion, vinrent des environs plusieurs dames de haut parage et merveilleuse beauté; mais il en parut une entre autres, qui les surpassait toutes pour les gentillesses de son

---

(1) Voyez le *Précis de l'Histoire de Bretagne*, par M. Richer, page 231.

esprit et agrémens de son visage : ce fut là noble demoiselle Isabeau, fille du seigneur Duplessis-Bertrand. Elle comptait à peine dix-huit printems, et avait la fraîcheur d'un vrai bouton de rose, si gracieux à voir, que chaque chevalier se disait : *Que faire pour être l'ami de telle demoiselle?* Elle n'avait jamais quitté le manoir de son père, et son pauvre cœur, simple et timide, ne demandait pas mieux que de se donner; par malheur, il advint trop tôt le moment où il devait entrer en servage.

Le jeune Robert de Beaumanoir n'avait pu voir l'aimable Isabeau sans ressentir une mortelle blessure; vainement voulait-il se guérir pour garder la promesse faite à son frère, de conserver toujours sa liberté, et de ne le point quitter, un doux entraînement l'amenait, comme malgré lui, auprès de la demoiselle. De son côté, la gente Isabeau ne trouvait point de chevalier aussi bien fait, aussi courtois que sire Robert; elle se plaisait fort à parler avec lui de ses prouesses : ces longs et amusans récits, demeurant en sa mémoire, troublaient parfois son sommeil; bref, si sa bouche n'avait point encore dit : *je vous aime*, ses yeux tenaient au beau sire le plus charmant langage, et lui, en y lisant son bonheur, n'osait réclamer l'alliance d'une si noble dame, car il n'était que simple chevalier.

Pendant qu'ils enduraient tous les deux ce tant doux martyre, voici qu'un jour le sire Jean de Beaumanoir s'en vint trouver son frère : « Ah! sire Robert, s'écria-» t-il, viens par devers vous réclamer conseil et assistance » de votre part; en ai grand besoin, vous êtes mon frère-» germain et mon meilleur ami; m'avez dit, à votre » tour, que vous n'aimiez rien tant que moi au monde: » hélas! j'avais juré de garder mon cœur de toute atteinte » amoureuse, pour conserver entre nous bonne et solide » amitié, et union éternelle; ai faussé mon serment : » j'aime pour la vie la plus aimable demoiselle qui fût » jamais, la fille du noble seigneur Duplessis. — » Isabeau!.... repartit tout d'un coup Robert? — Oui, » mon cher frère, veux vivre et mourir pour elle, et » viens prendre votre avis en cette affaire. » Le pauvre Robert, à ces paroles, avait senti une mortelle pâleur passer sur son visage; son œil était fixé vers la terre,

et il ne faisait nul mouvement. — « Eh bien ! cher
» sire, reprit Jean Beaumanoir, me pardonnerez-vous
» d'avoir faussé mon serment et voudrez-vous mon
» bonheur ? » Robert, pour lors, comme chassant un
songe pénible, prit les deux mains de son frère, et
les pressant avec force entre les siennes, lui dit :
— « Oui, cher sire, je veux votre bonheur à jamais,
» et sacrifierai tout pour cela ; je vous dégage de votre
» serment, et dame Isabeau sera votre femme, puisque
» ne pouvez être heureux sans elle. » Sire Jean baisa
tendrement son frère ; tout aussitôt, sire Robert monta
son destrier ; et, le cœur bien malade, mais ayant
bon courage, il s'achemina vers le castel du seigneur
Duplessis-Bertrand.

Isabeau y était depuis peu de retour, y apportant un long regret et doux souvenir du bien-aimé. Assise dans la grande salle, elle faisait à son vieux père le récit des fêtes données en la cité de Nantes, et lui dénombrait les noms de tous les seigneurs et barons présens, toutefois en oubliant (non par mégarde) celui du gentil chevalier, son doux ami ; quand tout-à-coup le cor se fit entendre et un écuyer, entrant dans la salle, annonça messire Robert de Beaumanoir : Vous eussiez vu alors un vif incarnat couvrir le grâcieux visage de la pauvre fille, et son regard se troubler. Robert, d'une voix tremblante, et sans oser regarder Isabeau, dit au sire Duplessis, qu'il venait demander la main de sa fille de la part de son seigneur et frère, le noble baron Jean de Beaumanoir. Le seigneur Duplessis répondit qu'il se tiendrait honoré d'une telle alliance, et qu'il allait en conférer avec sa fille. Mais déjà Isabeau avait disparu ; son pauvre cœur n'avait pu endurer une aussi terrible souffrance, et deux ruisseaux de larmes s'étaient fait passage à travers ses beaux yeux. Robert, sortant de la salle, la trouva en cet état : « Ah !
» chère dame, s'écria-t-il, tout navré de douleur,
» je vois aujourd'hui combien j'étais aimé ; Dieu
» m'est témoin que je n'aurais voulu avoir que vous
» pour femme et amie, mais je ne suis qu'un simple
» chevalier ; mon frère le baron, avec qui j'ai fait
» alliance, est venu à moi et m'a dit qu'il mourrait,
» s'il ne vous obtenait pour légitime épouse : j'ai pro-

» mis, foi de chevalier, que je viendrais requérir
» votre consentement. Soutenez mon cœur en ce cruel
» message; aimez-le, chère dame, pour l'amour de
» moi. » — « Ah! sire Robert, répliqua Isabeau tout
» en pleurs, qu'avez vous fait; je voudrais ne vous
» avoir vu de ma vie; car je sens que je serai malheureuse
» à jamais. » — « Non, chère dame, lui dit Robert,
» perdez mon souvenir, vais m'éloigner d'ici pour tra-
» vailler à vous oublier: j'y ferai mon possible, et
» ne demanderai d'autre chose à Dieu que de vous sa-
» voir heureuse! » — Il sortit après ces paroles; car il
sentait tout son courage s'en aller.

Robert, après avoir séjourné trois jours dans ce château et avoir obtenu à grande peine le consentement de la pauvre Isabeau, s'en retourna porter cette nouvelle à son frère, qui le serra tendrement dans ses bras, l'appela son sauveur, et voulut partager avec un si bon frère, ses titres et apanages de baron. Bientôt après, les fiançailles se firent avec grande magnificence; le duc de Bretagne y parut, et nomma Jean de Beaumanoir chevalier de l'hermine (1). Après cela, les époux vinrent s'établir en la cité de Beaumanoir, proche Dinan; et le pauvre Robert suivit le duc, qui allait guerroyer en Flandre avec le Roi de France.

Déjà trois ans avaient passé, à compter du jour que le cher sire s'était absenté du pays, et depuis lors il n'avait donné aucunement de ses nouvelles. Après ce tems, il résolut de revenir en Bretagne, et envoya devant, un messager prévenir son frère. Mais, ne voilà-t-il pas qu'un jour, il voit revenir ledit messager, l'air contrit et défait, qui lui cria, dès qu'il l'aperçut: « Ah!
» sire Robert, ai fâcheuse et terrible nouvelle à vous
» annoncer, votre cher frère n'est plus de ce monde;
» des traîtres l'ont mis à mort méchamment (2). Ah!
» mon Dieu, dit sire Robert en se lamentant, et portant
» les deux mains à son visage, mon pauvre frère est
» mort, lui qui tant me chérissait et fut si long-tems

(1) Ordre créé par Jean IV, duc de Bretagne: voyez le Précis de l'Histoire de Bretagne, page 232.

(2) Voyez le 2.e volume des Preuves de dom Morice, pages 498, et suivantes.

» mon compagnon d'armes. Je jure sur mon épée de » venger son trépas, et de chercher en tous lieux ses » assassins. »

Sur ce, il prit en grande hâte le chemin de Nantes, et alla se jeter aux pieds du duc de Bretagne : « Mon» seigneur, lui dit-il, on a tué mon frère, je viens ré» clamer votre protection pour m'aider à punir les » meurtriers: n'aurai aucun repos que je ne sois vengé. » — « Noble Robert, répondit le duc, il est trop vrai » qu'on a assassiné votre frère, que je regrette sincère» ment; déjà, j'ai tiré vengeance de ce meurtre abomi» nable, en condamnant un des traîtres (1) qui, avant » d'aller à la mort, a déclaré avoir participé au crime » d'après les perfides conseils d'un homme qui se disait » envoyé par vous; sire Robert, je n'ai point voulu » ajouter foi à cette calomnie, connaissant trop bien » votre cœur, et l'amour que vous portiez à votre frère. » — « Vous avez fait sagement, prince, répliqua sire » Robert : j'ai aimé mon frère comme moi-même, et » avais fait alliance avec lui à la vie et à la mort; le sang » des Beaumanoir coule en mes veines, je veux trans» mettre ce beau nom pur et sans tache, en suivant » l'exemple de mon oncle Beaumanoir, qui vengea si » glorieusement l'honneur de la Bretagne, au chêne de » Mi-Voie (2), et celui du grand connétable Duguesclin, » qui m'avait fait son maréchal (3); je prétends avoir » satisfaction pleine et entière de l'assassinat de sire » Jean, mon frère. » — « Eh bien, allez donc, dit le » duc, et si vous découvrez les traîtres, vous promets » bonne et prompte justice. »

Robert partit aussitôt pour la cité de Beaumanoir. En approchant du vieux castel, il se sentit tout ému et rêveur ; chaque objet qu'il apercevait lui rappelait le souvenir d'un frère chéri : c'était au milieu de cette prairie que, dans leur bas âge, ils s'ébattaient tous deux joyeusement et s'exerçaient au noble métier des armes;

---

(1) Il s'appelait Rolland Moisan et était vassal de Jean de Beaumanoir : voyez dom Morice.

(2) Jean de Beaumanoir, le héros du *combat des Trente*.

(3) Robert de Beaumanoir portait ce titre : voyez dom Morice, *preuves*, 1.er volume, page 1656.

c'était dans ce château que leur oncle Beaumanoir les avait armés chevaliers. Tout en occupant son esprit de ces pensers divers, il pénétra dans la grande cour : elle était déserte, silencieuse, et l'herbe y croissait de toutes parts. Il avance, et se trouve tout vis-à-vis un tombeau de marbre noir : c'est celui de son frère bien-aimé. Pour lors, Robert s'agenouille dévotement, et fondant en larmes, il s'écrie : « Oh ! cher sire, qui avez été » sitôt ravi à mon amour, je jure de ne prendre aucun » repos que ne vous aie vengé, et j'espère en venir à » bout avec l'aide de Dieu et du grand Saint-Michel. » Après une fervente prière, il alla s'enquérir où était la dame de Beaumanoir, femme du défunt ; et ce ne fut pas sans étonnement extrême, et douleur bien vive, qu'il apprit que, le tems de son veuvage écoulé, elle avait convolé en secondes noces avec le chevalier de Tournemine, frère du seigneur de la Hunaudaie, et qui habitait dans le voisinage (1). Il voulut s'y rendre incontinent: c'était vers le déclin du jour, et au moment où sonnait l'*Angélus*. Il entre dans une métairie pour prendre connaissance du maître du château. Un moribond était gissant sur son lit, lequel, en voyant entrer le chevalier, montra une grande surprise, et s'écria : « Est-ce vous, messire Robert ? Le ciel vous envoie à » tems pour recevoir la confession de tous mes for- » faits. » Robert, l'ayant examiné à son tour, le reconnut pour un de ses valets, qui l'avait quitté depuis long-tems (2). Ledit valet déclara, devant messire Robert et ses écuyers, qu'il avait mis à mort le sire Jean de Beaumanoir, d'après les ordres du sire de Tournemine, qui l'avait payé pour cela, et lui avait donné asile sur ses terres. Après cette déclaration, Robert voulut entrer dans le château : il apprend que le déloyal chevalier de Tournemine était à Nantes, auprès du duc, et il arrive dans la grande salle ; une femme languissante, exténuée, est assise près d'une croisée ; les derniers rayons du soleil, perçant à travers les vitraux, venaient éclairer ce visage pâle et livide, sur lequel la

(1) Voyez Preuves de dom Morice, 2.e vol. page 504.

(2) Il se nommait Geoffroy Robin ; voyez dom Morice, Preuves, 2.e volume, page 506 et précédentes.

mort semblait déjà avoir jeté son voile funèbre. Le chevalier recula d'effroi, et se demanda : « Est-ce donc là l'objet charmant de mes premières amours ! » Rappelant tout son courage, il marche vers elle : le bruit de ses pas fait sortir Isabeau de sa rêverie. A la vue de sire Robert, ses yeux languissans semblèrent se ranimer, un léger incarnat couvrit ses joues, et d'une voix tremblante elle s'écria : « Que vois-je ! sire Robert, est-ce vous ? que venez-vous faire en cette triste demeure ? » — « Je viens vous demander mon frère, je vous l'avais confié, qu'est-il devenu ? » — « Hélas ! cher sire, des méchans me l'ont ravi ; je lui avais toujours obéi comme à mon seigneur et maître ; Dieu m'est témoin que j'ai pleuré amèrement sa fin et ai cherché à le venger. » — « Le venger ! quand je vous trouve unie avec son meurtrier ! » — « Oh ciel ! que dites-vous ?.... » — « La vérité. Oui, le sire de Tournemine a versé le sang de votre époux. Je vais de ce pas en tirer vengeance ; mais vous que j'ai tant aimée, vous pour qui j'aurais donné ma vie, faut-il que je vous trouve mariée à cet infâme et déloyal seigneur !.... » — « Grâces, par pitié, sire Robert, ne suis point coupable. Hélas ! vais bientôt mourir ; avais demandé au ciel la douceur de vous voir avant ma dernière heure : ne m'a-t-il accordé cette vue si chère que pour me faire entendre de si durs reproches ? Ecoutez-moi, et me jugerez après. Quand voulûtes partir et vous séparer de moi, je ressentis une douleur nâvrante, et je crus que j'expirerais ; mais je voulus prendre exemple sur votre grande ame, en me soumettant à ma triste destinée. J'avais déjà passé un an près de monseigneur votre frère, quand un de ses vassaux vint le requérir un soir, de la part d'un messager qui se disait être le vôtre. Le sire de Beaumanoir se rendit vers lui en grande hâte, resta toute la nuit absent, et le lendemain fut trouvé mort dans une maisonnette isolée. Aussitôt j'ai fait donner *la huée* (1) et formé enquête près de monseigneur le duc de Bretagne, qui a fait arrêter et condamner un des traîtres. Sur la

(1) Cri que jetait la sentinelle placée sur la tour appelée *le beffroi*, pour rassembler les vassaux quand il s'était commis un meurtre. Voyez *la Gaule Poëtique*, 4.e vol., p. 205.

fin de mon veuvage, mon père, qui relevait du fief du sire de la Hunaudaie, et lui avait engagé une partie de ses terres, vint me trouver et me dire que ce seigneur lui remettrait ses biens et le tenait quitte de tout, si je voulais donner ma main au chevalier de Tournemine, son frère. Il fallait rendre l'honneur et la joie à mon père ; j'ai obéi. Hélas ! j'ignorais quel coup mortel m'était réservé. Ah ! cher sire, si jamais m'avez aimée, rendez-moi votre estime ; car je me sens mourir, et m'en irai en paix dans l'autre monde. » — « Oui, j'en crois mon cœur, répartit Robert, votre époux seul est coupable, et je cours le défier. » — « Par pitié, sire Robert, au nom de votre ancienne amie, ne laissez point mon époux périr comme un criminel, et sauvez son corps du supplice. » — « Je vous le promets, foi de chevalier. » — « Adieu donc, cher sire, adieu à jamais ! Mais, avant de nous séparer en ce monde, jetez un dernier regard sur celle qui vous garda toujours en douce mémoire et qui a tant souffert pour vous. » Ce que fit tendrement Robert, qui sentait renaître son amour plus violent que jamais. Enfin, il lui fallut s'arracher de cette triste demeure et abandonner la tendre victime, pour aller où la vengeance l'appelait.

Il arrive à Nantes, au palais du duc, au moment où celui-ci donnait audience, entouré de tous ses barons et chevaliers : « Eh bien, sire de Beaumanoir, lui dit le duc dès qu'il le vit paraître, avez-vous découvert le meurtrier de votre frère ? » — « Oui, monseigneur, répartit celui-ci ; il est près de vous, honoré de votre estime et confiance : il est gentilhomme. » Chacun se regardait stupéfait : « Oui, sire, ajouta-t-il, je viens accuser le chevalier de Tournemine du meurtre de mon frère, comme en ayant été *le conseil*, *la force*, *l'agent*, *le consentant*, et j'offre à en faire preuve par mon corps. » Après cette déclaration, il y eut un long murmure d'étonnement et d'horreur dans l'assemblée. Le sire de Tournemine se leva et dit que c'était calomnie infâme, et l'affaire fut appelée en cause.

Après bien des débats, le sire de Beaumanoir, persistant dans son accusation, le sire de Tournemine lui dit qu'il en avait menti, et offrit de le soutenir à la coutume ; et, sur ce, fut la bataille jugée.

Le mercredi 20 décembre 1385, qui était le jour fixé, à l'heure de midi, le duc parut au lieu du *Bouffey*, accompagné de son conseil. Après que les deux combattans eurent été présentés, le maréchal mesura les dagues et les épées avec lesquelles ils devaient combattre : ils furent appelés ensuite à faire les sermens d'usage, sur un missel ouvert, et devant les saintes reliques apportées à cet effet; et puis, allant l'un au-devant de l'autre, et s'entretenant par les mains nues, le président dit ainsi : « *Monsieur Robert de Beaumanoir, vous jurez à Dieu* « *et aux saints évangiles que vous avez bon droit envers* » *Monsieur Pierre de Tournemine, qui cy est; en cas* » *de quoi, vous l'avez appelé, selon les mots du gage* » *de la bataille jugée entre vous, et que aujourd'huy lui* » *en prouverez ?* » Le sire de Beaumanoir répondit qu'il le jurait ainsi par son serment. Ce que fit aussi le sire de Tournemine. Alors, il fut banni par les hérauts, *que tous gens vidassent les lices, fors ceux qui estoient ordonnez pour garder le champ, et qu'il ne fust si hardy de parler, mot sonner, ne faire aucun signe, à peine de corps et de biens.*

Les chevaux des deux combattans étant tenus chacun par deux chevaliers du conseil du duc, le maréchal, par trois fois, et à haute voix, prononça ces mots : *Faites vos devoirs*, et par trois fois aussi : *Laissez-les aller.* Pour lors, le sire de Beaumanoir s'élança le premier, assaillit le sire de Tournemine, et commença la bataille. Tous deux bésognèrent long-tems, tant à cheval qu'à pied. Mais enfin, le sire de Beaumanoir fit dire au sire de Tournemine qu'il se rendait, et de fait, il se rendit. Il fut alors déclaré que le sire de Beaumanoir avait fourni ses preuves, et, qu'aux fins de la bataille, le sire de Tournemine était jugé vaincu. Son corps fut porté hors du champ pour y être traîné et pendu; mais sire Robert, fidèle au serment qu'il avait fait à Isabeau, supplia le duc de le laisser en son pouvoir (1), et il le fit emporter en sa demeure, pour lui donner des soins. Touché de tant de grandeur d'ame, Tournemine, avant d'expirer fit l'aveu de son crime : « Sire Robert, dit-il,

(1) Tous les détails de ce combat sont racontés dans Dom Morice.

» apprenez que j'aimais depuis long-tems la demoiselle » Isabeau ; son père me l'avait refusée : je n'ai pu voir » tranquillement votre frère posséder un bien si pré- » cieux, et je l'ai fait lâchement assassiner. Depuis, j'ai » profité de l'embarras du sire Duplessis, pour avoir en » ma possession un objet si charmant ; avez agi comme » un brave et loyal chevalier, en punissant mon crime; » j'en demande pardon à Dieu et aux hommes, et sur- » tout à vous, sire Robert. » Après cet aveu, il expira.

Pour lors, le sire de Beaumanoir forma le projet d'aller s'enfermer dans son château ; chemin faisant, comme il était près des terres du sire de Tournemine, il vit passer un cortége en grande pompe ; et, sur ce qu'ayant demandé pour qui était ce cortége, on lui répondit que c'était le corps de noble dame Duplessis-Bertrand, veuve du sire de Tournemine, qu'on allait conduire à la chapelle de céans ; en entendant ces mots, le pauvre sire se sentit défaillir, descendit de cheval tout troublé et égaré, pour suivre le cortége funèbre, avec lequel il entra dans la chapelle. Là, agenouillé sur une pierre, et fondant en larmes, il vit descendre dans la tombe, celle qu'il avait tant aimée. Offrant à Dieu, ce dernier sacrifice, il pria avec ardeur pour le repos de l'ame de la pauvre trépassée. Bientôt après, il tomba dans une profonde rêverie : il ne s'apercevait pas que les chants de mort avaient cessé, et qu'il était seul dans la chapelle, quand tout-à-coup un écuyer vint lui présenter en silence un billet ; Robert l'ouvrit de suite, et y trouva ces mots tracés d'une main défaillante :

« *Cher Sire, quand lirez cet écrit, aurai cessé de* » *vivre et de souffrir sur cette terre de douleur. Vous* » *avez tenu votre serment et n'avez point voulu rendre* » *ma fin dure et pénible, en procurant une mort deshono-* » *rante à mon époux ; je vous en rends mille grâces ;* » *et dans l'autre monde, où m'en vais aller, prierai* » *Dieu pour le maître de mon cœur.*

» *Adieu, cher Sire, j'emporte votre doux souvenir* » *dans la tombe.* » ISABEAU. »

Robert demeura long-tems les yeux fixés sur ce billet ; il ne bougeait plus, vous eussiez dit que son ame était allée rejoindre celle de sa bien-aimée ; enfin, après avoir baisé l'écrit avec tendresse, il le mit dans son sein ; et,

la tête basse, il s'achemina lentement vers le château de Beaumanoir; là il fit vœu de venir tous les jours prier sur la tombe de son frère-d'armes et sur celle de l'objet de ses uniques amours. Peu à peu, on le vit dépérir; et, à sa mort, on trouva le billet de la pauvre Isabeau attaché sur son cœur.

Pour copie conforme,
LE VIEUX CONTEUR.



L'ALBUM D'UN BRETON.

—

→ Les femmes sont d'un naturel plus gai et plus enjoué que les hommes; mais je ne saurais définir si cela vient de ce que leur sang est plus raffiné, ou de ce que leurs fibres sont plus délicates, et leurs esprits animaux plus légers et plus volatils; ou s'il n'y aurait pas, comme d'autres se l'imaginent, une espèce de sexe à l'égard de l'ame. Quoi qu'il en soit, la vivacité est le don des femmes, et l'air grave le partage des hommes. (*Adisson.*)

→ La société limite l'esprit des femmes dans de petites occupations où il faut nécessairement qu'elles cherchent des distractions : leur esprit est toujours en vacance, et, partant, toujours enjoué. Ceci ne s'applique qu'à l'esprit : quand c'est l'ame qui agit chez les femmes, elles sont toujours plus passionnées, et, par conséquent, plus sérieuses que les hommes. (*Ed. Richer.*)

→ Il y a des femmes qui sont puissantes par le seul son de la voix. Elles touchent, elles remuent le cœur, et on les aime avant d'avoir même songé à les regarder. (*Saint Prosper.*)

→ La pureté de l'ame est la première grâce de la femme. (*M.me de Staël.*)

→ Quand les hommes cessent d'aimer, ils oublient bientôt tout, *jusqu'aux souvenirs* : il n'en est pas de même chez les femmes; les souvenirs ne peuvent jamais les quitter, et c'est souvent ce qui les empêche de s'apercevoir qu'elles vieillissent. (*Saint Prosper.*)

25 mètres d'élévation ... — Baromètre réduit à la température de la glace fondante ... moyennes de la mer.

MARS 1825.

JOURS DU MOIS.	MATIN, à sept heures.							SOIR, à six heures.						ÉTAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
	Phase de la Lune.	Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hyg. à chev.	Vents.	Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hyg. à chev.	Vents.	
		mèt.	p. l.					mèt.	p. l.					
1		753	27,10	+ 8,1	+ 6,5	82	sud	743	27,5,4	+ 10	+ 8	85	o. s. o.	Brumeux, couvert, pluie, vent, tempête.
2		743	27,5	+ 8,4	+ 7	86	s. o.	743	27,5	+ 6,8	+ 5,3	88	o. s. o	Ouragan, pluie, brume, ciel couvert.
3		748	27,7,6	+ 5,6	+ 4,5	80	s. s. o	751	27,9	+ 6,2	+ 5	8.	o. s. o.	Couvert, brumeux, nuages, soleil, pluie, vent.
4		751	27,9	+ 5	+ 4	81	o. s. o.	76.	27,11,5	+ 5	+ 4	81	o. n. o	Nuageux, soleil, petite brume, gelée.
5	☉ 9 h. 31', soir.	764	28,1,8	+ 2,5	+ 2	77	nord	767	28,0	+ 3,6	+ 3	76	n. n. o	Gelée blanche, ciel serein, soleil.
6		763	28,2,3	+ 3,3	+ 2	58	s. e.	758	28	+ 5	+ 4	58	e. s. e.	*Idem*, brume, soleil, vent.
7		750	27,8,6	+ 1,8	+ 4,5	72	sud	757	27,11,6	+ 6,8	+ 5,5	75	n. o.	Brumeux, couvert, nuages, soleil, vent.
8		764	28,2,8	+ 5,6	+ 5	74	n. o.	761	28,4	+ 7,5	+ 6	74	n. o.	Ciel serein, soleil, brume légère.
9		767	28,4	+ 6,8	+ 5,5	70	sud	766	28,3,6	+ 10	+ 8	80	sud	Couvert, pluvieux, brume épaiss..
10		766	28,3,4	+ 10	+ 8	80	n. o.	763	28,3	+ 10	+ 8	84	s. s. o.	*Idem*, *idem*, *idem*.
11		765	28,3,4	+ 8,6	+ 7	83	s. e.	765	28,3	+ 10	+ 8	85	sud	*Idem*, *idem*, *idem*.
12	☾ 5 h. 36', soir.	763	28,2,3	+ 8,6	+ 7	85	n. o.	763	28,2,3	+ 11,8	+ 9	80	o. n. o.	Nuageux, soleil.
13		763	28,2,3	+ 8,6	+ 7	70	n. o.	758	28	+ 11,8	+ 9	82	n. o.	Nuageux, brume, pluie le soir.
14		755	27,10,8	+ 8,1	+ 6,5	80	n. o.	755	27,10,8	+ 3,6	+ 3	75	e. s. e.	Brumeux, couv., petite pluie mêlée de neige, vent.
15		735	27,10,8	0	0	63	est	759	28,0,5	+ 2,5	+ 2	60	e. n. e.	Forte gelée, nuages, soleil, vent.
16		761	28,1,4	— 1,8	— 1,5	60	n. e.	763	28,2,3	+ 2,5	+ 2	59	n. n. e	Ciel levé, soleil, vent, forte gelée.
17		765	28,3,2	2,5	+ 2	64	e. n. e.	768	28,4,5	+ 1,6	+ 1,5	62	est	Brume, nuages, soleil, vent.
18		769	28,5	— 2,2	— 1	62	est	768	28,4,7	+ 4,4	+ 3,5	55	n. e.	Gelée blanche, ciel levé, soleil, vent.
19		748	28,4,5	+ 0	0	60	n. e.	768	28,4	+ 6,2	+ 5	56	n. e	*Idem*, *idem*, petite brume le soir.
20	● 4 h. 32', soir.	769	28,5	+ 1,8	+ 1	61	n. e.	764	28,2	+ 6,2	+ 5	57	n. e.	Gelée blanche, soleil, ciel levé, vent.
21		766	28,3,6	+ 2,5	+ 2	62	n. n. e.	761	28,1,5	+ 6,2	+ 5	58	n. e.	Brume légère, soleil, nuages, vent.
22		761	28,1,4	+ 3,6	+ 3	57	n. e	756	27,11,2	+ 7,5	+ 6	54	n. n. e.	Nuages, brume, vent, soleil.
23		754	27,10,3	+ 5	+ 4	55	est	756	27,11,2	+ 8,6	+ 7	58	sud	Légère brume, couvert, soleil, vent, pluie le soir.
24		755	27,10,8	+ 6,8	+ 5,5	63	e. n. e.	754	27,10	+ 11,2	+ 9	62	n. e.	Brumeux, découvert, soleil, vent.
25		750	27,8,6	+ 8,6	+ 7	62	est	747	27,7,4	+ 10,7	+ 8,5	70	sud	Brumeux, couvert, pluvieux.
26		750	27,8,6	+ 10,7	+ 8,5	70	est	752	27,9,5	+ 15,6	+ 12,5	72	n. e.	Ciel levé, soleil, vent.
27		763	27,4,9	+ 10	+ 8	70	n. e.	755	27,10,8	+ 16,2	+ 13	62	n. e.	*Idem*, *idem*, légère brume.
28	☽ 3 h. 19', soir.	754	27,10,3	+ 6,2	+ 5	68	n. e.	754	27,10,3	+ 12,5	+ 10	53	n. n. e.	Brume, ciel levé, soleil, vent.
		753	27,9,9	+ 9,4	+ 4,5	65	n. e.	764	27,10,3	+ 13,6	+ 11	60	n. o.	Brume, découvert, soleil, nuages le soir.
		[illegible]	27,11,2	+ 7,5	+ 6	63	n. e.	757	27,11,6	+ 13,6	+ 11	65	s. o.	Brume épaisse matin et soir, soleil le jour.
										[illegible]	[illegible]	[illegible]	est	Couvert et brumeux, nuages, soleil, vent.

RECAPITULATION jusqu'au 31 mars 1825.

Baromètre....	Plus grande élévation.	= 28 5 lig. = 0,769 mill.
	Moindre élévation.	= 27 5 » = 0,743 mill.
Thermomètre.	Plus grand degré de chaleur.	+ 13 Réaumur. = + 16,2 centigr.
	Moindre degré de chaleur.	− 1,5 Réaumur. = − 1,8 centigr.
Hygromètre à cheveux.	Plus grande humidité.	= 86 degrés.
	Moindre degré.	= 54 degrés.

Jours dont le vent a soufflé.	
Du N.	3
N.-E.	7
E.	6
S.-E.	2
S.	4
S.-O.	2
O.	3
N.-O.	4

Nombre de beaux jours	20
de couverts.	11
de pluie.	10
de grêle	0
de vent	19
de gelée avec glace	6
de tonnerre.	0
de neige [petite].	1
de brouillard.	22

Il est tombé 0m 60 mill. de pluie sur la plate-forme de l'Observatoire, du 1.er au 31.

Eau en évaporation exposée au soleil — 0m 99 mill.

HUETTE, *Opticien.*

Mai

5.e Volume. An 1825. 29.e Livraison.



LE LYCÉE ARMORICAIN.



A L'EDITEUR DU LYCÉE.

Sur l'article inséré dans la 27.e livraison du Lycée et intitulé : Sur les plus anciennes colonies établies en Italie, et sur la religion primitive des fondateurs de Rome.

Permettez, Monsieur, que, dans l'intérêt de nos antiquités armoricaines, je vous adresse quelques réflexions qui me sont suggérées par la lecture de l'article ou plutôt de l'intéressant mémoire inséré dans une de vos dernières livraisons, *sur les plus anciennes colonies établies en Italie, et la religion primitive des fondateurs de Rome.*

Pour établir ses preuves, l'auteur a judicieusement pensé que la religion, les mœurs et les usages des peuples, rapprochés à l'aide des citations des auteurs créditables, étaient préférables à une nomenclature de mots soumis à des étymologies souvent forcées, et insuffisante dans la grande question qui pique la curiosité, celle de l'origine des Armoricains. Un tel mode d'argumenter, soutenu d'une vaste érudition, est bien propre à capter l'opinion de ceux-là qui recherchent avant tout la vérité, et, dans tous les cas, il leur devient profitable.

Pour moi qui aime à *glaner* dans le domaine si étendu de l'archéologie, et qui considère les monumens comme

une pierre de touche où l'on peut avec succès essayer ses recherches, j'ai remarqué avec beaucoup de plaisir ce qui est rapporté au bas de la page 208. Il y est dit qu'en 1456 on découvrit à *Eugubium*, *dans l'ancienne Ombrie*, sept tables en bronze et chargées, chacune d'elles, d'une inscription; deux étaient en caractères latins, et les cinq autres en anciens caractères grecs que l'on sait être les mêmes que ceux des Samaritains. On ajoute que les Gaulois se servaient au tems de Jules-César de ces caractères, d'où l'on conclut que ces cinq tables étaient écrites dans le dialecte gaulois ou celtique, et l'on donne la traduction de l'une de ces inscriptions, que l'on a reconnue pour être *véritablement celtique*. Je me permettrai de la copier, parce qu'elle me donne lieu à une observation qui pourra être goûtée par l'auteur lui-même :

« Qu'on fasse à Ésus un sacrifice avec une truie égorgée, avec un septier de fleur de farine, une urne de vin et les cuisses d'une génisse : voilà ce qu'il convient d'offrir pour le *premier foudre*. »

Cette traduction est très-curieuse sous le rapport de la religion; elle l'est aussi sous celui de la science de la physique que possédaient les prêtres; et, à cet égard, voici un passage de Sidoine Apollinaire, dans son panégyrique de l'empereur Jules Valère Majorien, qui confirme cette connaissance ancienne. « Si le Chaldéen, dit-il, a l'art de bien observer les astres, si l'habitant de la Colchide connaît bien la vertu des plantes vénéneuses, si le Toscan a son gré *fait tomber la foudre*, si le Thessalien peut évoquer les ombres... »

Mais, revenant aux monumens de 1456, que je confesse n'avoir pas connus, il serait à désirer que l'auteur de l'article indiquât dans quel ouvrage ils se trouvent. S'ils ont donné lieu à quelques explications ou dissertations, l'avantage qui en résulterait pour la science, serait de faire connaître ce que contiennent les autres tables, ensuite de *rapprocher le dialecte celtique de la langue armoricaine*. De cette comparaison pourraient aussi résulter des lumières sur le rapprochement de ces peuples *liguriens*, qui, selon l'auteur de l'article, ont dû habiter nos côtes.

Cette découverte me rappelle que Cambden, dans sa

Britannia, parle de deux planches de cuivre inscrites, et trouvées près le monument de Salisbury, le *Stone Henge*. Ces curieuses inscriptions, dit Cambden, étaient en *caractères inconnus*, et firent le désespoir des savans d'alors. Aujourd'hui, plus d'éclaircissemens pourraient avoir lieu, nos orientalistes s'avançant tous les jours dans la fructueuse étude des langues de l'Orient.

Sur les faits, rapportés même page 208 du Lycée, savoir : que la langue armoricaine est encore parlée aujourd'hui dans plusieurs communes de l'Italie, on pourrait, je crois, les contredire.

L'idée de placer des Liguriens dans le territoire de Nantes se rapproche de ce qu'on lit à la page 19, d'un mémoire sur des médailles, lequel fait partie de *l'archéologie armoricaine*.

On y verra également que les Gallois ont été nommés *Cymbri* et *Cyneti*; mais ces derniers sont différenciés des *Celtici* ou *Celtes*. Si nous nous en rapportons à Hérodote. 4, lib. 2, les Celtes confinaient aux Cinesiens qui étaient le dernier peuple qu'on trouvait à l'Occident de l'Europe. Diodore de Sicile ne place pas les Celtes sur les bords de la mer, lorsqu'il a écrit : « Il est bon d'avertir d'une chose que beaucoup ignorent : ceux qu'on appelle Celtes sont les peuples qui habitent au-dessus de Marseille et au milieu des terres. Le *mons celticus* est encore une montagne de l'Auvergne (1). Ortelius, très estimé comme géographe, dit que les Cinètes sont aujourd'hui représentés par les Venètes de l'Océan. Dans le Morbihan, est le pays encore appelé *Bro Ciné, terre de Ciné*. Dans le pays de Galles en Angleterre, il y a beaucoup de lieux du nom de Ciné, Cinètes ou Cinesiens.

A l'égard du dieu *Bal, Bel et Bol*, que les Romains ont nommé *Belinus* et *Bolianus*, nom que M. Ursin ne croit pas *d'une grande antiquité*, il me semble qu'il suffit de le rappeler comme cité dans l'Ecriture Sainte. Au chapitre second du prophète Osée, le Seigneur dit : Vous ne m'appellerez pas davantage du nom de Baal;

---

(1) Notice sur l'Auvergne, imprimée à Clermont, 1805, v. p. 4, le *Cantal*, *mons celticus*. Il y a lieu de croire que cette position au-dessus de Marseille limitait de ce côté la Celtique.

ce qui annonce que ce dieu des Assyriens et des Phéniciens était déjà ancien. Ce même dieu a été l'Osiris, le Jupiter, le Saturne et le Janus de l'antiquité, différentes divinités, dont le soleil était le type. Aussi, Servius nous dit : *Lingua punica Bal dicitur, apud Assyrios autem Bel, quadam sacrorum ratione, et Saturnus et sol.*

Si les dieux du Nord ont été types de la mythologie celtique, que jadis l'Armorique et la Bretagne fussent de leur dépendance, ils y trouvèrent les divinités de l'Asie sous les noms de *Bel*, d'*Astarté* et de *Mammone*, dieux et déesses de la Phénicie, où le culte barbare des sacrifices humains avait lieu, comme on pourra prouver que le dieu Molock avait ses autels en Armorique.

Au surplus, si M. Ursin et moi nous nous écartons l'un de l'autre dans la route que nous suivons, il me paraît que nous avons un point de ralliement, c'est le culte du soleil et des astres : ce qu'il dit des pierres de Carnac à la page 229 me le prouve assez.

Au sujet du culte du soleil, voici une anecdote qui ferait présumer que les hommes, avant de recevoir la parole de Dieu, devaient, par leur nature, être portés à cette religion des astres :

En 1821, je me trouvais à Lockmariaker; M. Dufruit, curé de ce bourg, m'apprit qu'une de ses paroissiennes, sourde et muette, mais depuis peu instruite par les dames de la Chartreuse, près d'Auray, avait écrit ses idées antérieures à son instruction. Je me rendis avec le respectable pasteur chez cette personne, que je trouvai âgée de 23 ans, autant que je puis me rappeler. Elle me mit dans les mains une copie de son écrit; je ne le rapporterai pas tout entier, je me bornerai à ce qui suit :

« Je croyais que le soleil était le maître de la nature; je l'adorais et je pensais qu'il faisait croître les plantes et les animaux, et qu'il pouvait me tuer. Je le priais qu'il ne me tuât pas; je le remerciais de ce qu'il me conservait la vie. Je lui faisais signe de la tête. Je pensais qu'il ne regardait que moi seule toujours. Je craignais qu'il ne me fît mourir, et je me demandais en moi-même pourquoi il me regardait toujours. Je lui disais de regarder aussi les autres personnes. Je le

priais de ne pas envoyer de la pluie, parce que je me mouillais quand je gardais mes vaches. Quand il faisait beau, je le remerciais de cela, et je croyais qu'il m'avait exaucée. Je me souviens encore de lui que je voyais avec beaucoup de plaisir. Je pensais qu'il m'aimait mieux que les autres personnes, puisqu'il ne regardait que moi seule. Je m'asseyais sur le gazon et regardais le soleil, parce que je voulais faire comme lui. J'aimais bien les oiseaux, et quand ils mouraient, j'en étais fâchée; je croyais que le soleil en était causé, et je lui tirais la langue. » J'ai vu des personnes du bourg de Lockmariaker qui m'ont dit l'avoir vue dans ce maintien, en face du soleil. Je continue son récit (1):

« Je mettais sur une grande pierre les oiseaux que j'avais ensevelis; je leur mettais des cierges de paille, une croix de bois, et faisais leur enterrement. Quand je venais pour les prendre, je ne les trouvais plus, et alors je croyais que le soleil était venu prendre les oiseaux pendant la nuit, et qu'il les avait ressuscités; je pensais qu'ils devaient toujours rester avec lui, et qu'ils en étaient bien contens. »

Elle parle aussi de la lune et des étoiles, mais ce serait trop long à rapporter.

Ce qui est assez particulier, c'est qu'elle allait faire ces sortes d'inhumations sur les mêmes grandes pierres où nous supposons que les adorateurs du soleil faisaient leurs sacrifices (2). Ces autels sont appelés dans l'Ecriture *camanin*, mot qui se retrouve à Lockmariaker dans le nom d'une ancienne famille du pays parmi les paysans. L'une de ces grandes pierres supportée est entourée d'un fossé, et rappellerait bien ce qui est dit au livre des Rois, ch. 18, v. 31 : Elie prit douze pierres, selon le nombre des enfans de Jacob, auxquels le Seigneur avait adressé la parole, il bâtit de ces pierres un autel à la gloire du Seigneur; il fit une rigole comme deux petits fossés à l'entour de l'autel.

(1) Cette fille s'appelle Marie Bouillie, et doit être à Lockmariaker, à moins qu'elle ne soit morte depuis 1821.

(2) Il est près d'un pilier, Jacob, fuyant sa belle-mère, éleva un autel; et, près de cet autel, un pilier, ainsi qu'il lui avait été prescrit.

La grande pierre dont je parle est près de l'obélisque renversé qui avait 70 pieds de long. L'autel porte plusieurs noms, entr'autres celui de mein Pasck, la pierre de Pâques. Près de Sarzeau, est un autel qu'on nomme Mein-Iol, la pierre au soleil, ou la pierre consacrée au soleil.

Mais je n'ai pas entrepris, en commençant cette lettre, de faire une description de ces parages curieux; les monumens qu'on y voit trouveront un jour, je l'espère, leurs places dans l'*archéologie armoricaine*.

DE PENHOUET.



BIOGRAPHIE NANTAISE.

LE PAYS.

René Le Pays, sieur Duplessis-Villeneuve, naquit à Nantes (1) en 1636. Peu favorisé du côté de la fortune il alla jeune à Paris et entra dans la finance. Il obtint la direction générale des gabelles de Dauphiné et de Provence, et il passa une grande partie de sa vie dans ces deux provinces. Il avait l'esprit orné par la lecture des bons auteurs, et il sut allier le culte des muses aux opérations financières. Doué d'une imagination vive, il brillait dans les sociétés par sa manière agréable de raconter, et il composait avec facilité en vers et en prose. Il fit imprimer en 1665 un volume de prose et de poësies, auquel il donna le titre assez bizarre de *Amitiés, Amours et Amourettes*. Cet ouvrage plut, et fut, disent plusieurs contemporains, admiré de la cour et de la ville. Quelques dames trouvant du sentiment dans ses vers, pensèrent que l'auteur méritait qu'on s'intéressât à lui, et s'informèrent du physique, pour voir s'il répondait à l'esprit et au sentiment. La duchesse de Nemours ayant manifesté cette curiosité, Le Pays lui adressa un second ouvrage, aussi mi-parti de vers et de prose, ayant pour titre:

(1) Je ne sais pourquoi Lefort de la Morinière, dans sa bibliothèque poëtique, le fait naître à Fougères.

Portrait de l'auteur des Amitiés, Amours et Amourettes.

Ce portrait n'était pas trop flatté quant au physique; en voici quelques traits :

« L'on dit que j'ai présentement
» L'embonpoint d'un jeune Flamand :
» Mais pour peu que ma bedaine s'emplisse
» J'aurai le ventre d'un vieux Suisse.

» Il est encore d'autres railleurs qui ne sont pas satis-
» faits de ma taille, du côté de mes épaules. Ils disent
» que je les ai fort larges, et grosses un peu plus que
» médiocrement, et certaine Phillis,

» Que je vais visiter sept fois chaque semaine,
» Et dont sept fois aussi je suis mal reçu,
» Après m'avoir raillé de ma pauvre bedaine,
» Pour m'ôter mon chagrin et soulager ma peine,
» M'appelle quelquefois bossu.

Pour ses cheveux :

» Ils sont beaux et frisés sortant des papillotes ;
» La sécheresse de l'été
» Est fort propice à leur beauté :
» Mais quand l'hiver, ami des crottes,
» S'en vient tous les corps humecter,
» S'il n'est suivi de la gelée
» Je puis hardiment me vanter
» D'être aussi bien frisé qu'une poule mouillée.

Il avait le visage long :

» Mais quand même il serait plus long de la moitié
» Je le pardonnerais à madame nature,
» Puisqu'on dit que c'est la figure
» D'un homme de bonne amitié.

Ses yeux ne sont

» Ni bleus, ni noirs, ni verds, ni gris ;
» Mais, pour dire ce qui m'en semble,
» L'on y voit un beau coloris
» De toutes ces couleurs ensemble.

» Si mon nez, ajoute-t-il, était sur un visage autre
» que le mien, il pourrait passer pour un maître nez ;
» mais on dit qu'il est bien placé au milieu de mes deux
» grosses joues, et qu'il y préside en nez de bonne
» mine. Au reste,

» Il faut que ce soit un beau nez,
» Et qu'aux yeux des camards, il soit des mieux tournés ;
» Car j'en ai vu vingt en ma vie,
» Ou trente, si je compte bien
» Qui témoignaient avoir envie
» De changer leur nez pour le mien.

» Sous un grand nez, une petite bouche aurait mau-
» vaise grâce. Aussi la nature a-t-elle été soigneuse de

» m'en donner une grande, bordée de lèvres charnues » et suffisamment rouges. Mes dents sont grandes, et le nombre n'en est pas complet :

» Mais quand j'en aurais moins, je ne saurais m'en plaindre;
» Leur disette n'est point à craindre
» A qui sait bien les ménager ;
» Pour peu qu'il m'en reste, je gage
» Que j'en aurai trop pour manger,
» Les faibles revenus de mon pauvre héritage.

Le Pays se peint un peu plus avantageusement du côté de l'esprit :

« J'ai quelquefois sujet d'être content de mon esprit; » il me suggère souvent des raisons fort plaisantes et » des réparties assez vives :

Du pas le plus mauvais il sort facilement,
Il donne un joli tour aux moindres bagatelles ;
Si, dans quelque sottise, il tombe aveuglement,
S'en relevant soudain par des grâces nouvelles,
Il s'en excuse finement
Et couvre si bien les méprises,
Qu'il se fait estimer jusques dans ses sottises.
Lorsque j'ai besoin d'un billet,
D'une ode, ou d'un madrigalet,
Il ne me le refuse guère ;
Sur l'heure il peut me le fournir,
Et, sans redoubler ma prière,
J'ai coutume de l'obtenir.

On voit, par ces citations, qu'il avait un style enjoué et qui plaisait quelquefois ; mais il affectait trop de singer Voiture ; et, suivant Boileau, il était loin de l'égaler. Le poëte satirique met dans la bouche d'un campagnard la contre-vérité :

Le Pays, sans mentir, est un bouffon plaisant ;
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.

Le Pays prit bien cette raillerie, et il écrivit à ce sujet de Grenoble, où il était alors, une lettre badine à un de ses amis appelé du Tiger. Elle se trouve dans le second volume de ses *Nouvelles OEuvres*, qui font suite à ses *amitiés, amours et amourettes*. Il y dit : « Si tous les » auteurs qu'il (Boileau) a attaqués ne font son éloge, » ils achèveront de se décrier. Pour moi, qui n'ai pas » sujet d'en être satisfait, puisqu'en passant il m'a donné » quelques atteintes, je ne laisse pas de louer la main » d'où me vient le coup et même d'en publier partout » l'adresse. Je vous dirai plus, Monsieur, je voudrais » que mon nom et mes ouvrages fussent plus souvent » l'objet de ses satires. »

Quelque tems après, il se rendit à Paris et alla voir Boileau. Le Pays plaisanta sur la critique et, Boileau s'excusa en disant qu'il ne l'avait faite, que parce qu'il avait trouvé beaucoup de personnes qui le préféraient à Voiture. Le Pays se contenta de cette explication, et ils se séparèrent bons amis.

Notre auteur avait tant de vivacité et de charme dans la conversation, qu'il plut à presque tous ceux qui le connurent. Il se brouilla, cependant, avec Linières, auquel il dit un jour : *Vous êtes un sot en trois lettres.* Linières lui répliqua : *et vous en mille, que vous avez composées.*

Le duc de Savoye honora Le Pays du titre de chevalier de Saint-Maurice, et l'académie d'Arles se l'adjoignit. Lorsque l'on faisait la recherche des faux nobles, pour n'être pas compris dans le nombre, il écrivit à M. Dugué, intendant de la justice, police et finance ès provinces de Dauphiné, Lyonnois, Forest et Beaujolois, une lettre très-spirituelle, où il fait connaître les *titres de noblesse de la muse Amourette.* Il y rassembla plusieurs traits curieux concernant la généalogie des poëtes considérés comme poëtes ; et il faut avouer qu'il prouva assez bien la noblesse issue de Voiture.

On raconte de Le Pays une anecdote assez plaisante. Le prince de Conty s'étant un jour écarté de son équipage de chasse, vint à une auberge où se trouvait notre poëte, et demanda à son hôte, s'il n'avait personne chez lui. On lui répondit qu'il y avait un galant homme, qui faisait cuire dans sa chambre une poularde, pour son dîner. Le prince y monta et trouva Le Pays occupé à parcourir des papiers. Celui-ci, qui ne connaissait pas le prince, ne se leva point et lui répondit : la poularde n'est pas cuite et elle n'est destinée que pour moi. Le prince soutint qu'elle était cuite, et Le Pays qu'elle ne l'était pas. La dispute s'échauffait, lorsqu'une partie de la cour du prince arriva. Le Pays alors le reconnut, quitta ses papiers, courut se jeter aux pieds du prince, en lui disant à plusieurs reprises : Monseigneur, elle est cuite, elle est cuite. Le prince se divertit de cette aventure, et dit au poëte avec bonté, puisqu'elle est cuite, il faut la manger ensemble.

Les derniers jours de Le Pays furent troublés par un procès très-fâcheux. Un de ses associés ayant fait de mauvaises affaires, il fut attaqué, et on exigeait qu'il payât pour le fripon. Le Pays présenta à cette occasion au Roi Louis XIV, un placet qui se termine ainsi :

Mon petit bien n'est pas un fief impérial :
N'attaquez jamais de bicoque,
Indigne d'un siége royal ;
Subjuguez tout le Rhin, la gloire en sera grande,
La justice le veut, votre droit le demande,
Ce sont des coups dignes d'un roi ;
Prenez sur l'empereur, prenez sur la Hollande,
Mais, Sire, au nom de Dieu, ne prenez rien sur moi !

Ce placet ne produisit rien, il n'en fut pas moins condamné, et il adressa au Roi le suivant :

Sire, je l'ai perdu, ce procès si terrible,
Qui peut m'enlever tout mon bien :
Hélas, ce tout n'est presque rien ;
Mais ce rien m'était tout, et tout perdre est sensible.
Je le perds, et pourquoi ? pour m'être associé
D'un homme qui montrait de sages apparences.
Il a, ce faux prudent, dissipé vos finances ;
Pour lui, dois-je être châtié ?
D'un innocent ayez pitié ;
Votre âme, à la justice, en tout tems est ouverte :
Vous ou moi nous perdrons, consultez votre cœur :
Qui de nous deux, dans un malheur,
Peut mieux supporter une perte.

Il mourut peu de tems après à Paris. Ce fut en 1690, à cinq heures, qu'il termina ses jours, et il fut enterré à Saint-Eustache.

On a de Le Pays,

1.° Amitiés, Amours et Amourettes. Paris, 1665 ; 1 vol. *in*-12.

2.° Nouvelles Œuvres contenant un recueil d'Eglogues, de Sonnets, de Stances, de Lettres, etc. Paris, 1672 ; 2 vol. *in*-12.

3.° Le Démêlé de l'esprit et du cœur. Paris, 1688 ; 1 vol. *in*-12.

4.° Zélotide, histoire galante.

Voici, je pense, le jugement qu'il faut porter des œuvres de Le Pays : Ses vers et sa prose ont souvent des tournures trop recherchées ; on y trouve trop d'afféterie, et en général on y remarque plus de finesse que de génie. Cependant, quelques plaisanteries fines et quelques bons mots les font encore rechercher. Je transcris ci un sonnet de lui, qui donnera une idée de son style.

Hier, l'Amour chez Phillis, se glissant parmi nous,
Vit Iris, qui toujours le fuit avec adresse;
Lors, tout rempli de joie, il court, il fend la presse,
L'embrasse et dit : maman, pourquoi me fuyez-vous?
Iris, le repoussant, lui répond en courroux,
Vénus est ta maman, porte-lui ta tendresse.
Mais, sans se rebuter, l'Amour lui fait caresse,
L'appelle sa maman et serre ses genoux.
Elle parut alors interdite et confuse,
Et son esprit rêveur méditait quelque excuse;
Mais nous lui dîmes tous, ne vous défendez plus;
Oui, vous êtes sa mère, il sait bien vous connaître,
Une fois seulement il naquit de Vénus,
Et vous l'avez, Iris, plus de cent fois fait naître.

M. de la Porte, qui a donné à la fin de ses *Recherches sur la Bretagne*, les vies des hommes qui l'ont honorée, ne parle ni de Meschinot, ni de Le Pays; je ne sais pourquoi il les a oubliés, puisqu'il parle de Desforges-Maillard et de plusieurs autres qui ne les valent pas.

J. LE BOYER.

SUR LE PLATINE.

M. Rever, membre-correspondant de l'Institut, fit imprimer, en 1824, la question suivante:

Les anciens connaissaient-ils le platine? savaient-ils l'employer?

M. Rever résout cette question par l'affirmative.

M. J. Le Boyer, de Nantes, y répond, en 1825, par la négative.

Nous donnons un extrait de ce qu'a écrit à cet égard M. Rever, et nous le faisons suivre de la réponse de M. Le Boyer, dans l'intention de provoquer les réflexions des lecteurs du *Lycée*, comme le véritable, le meilleur, et peut-être le seul moyen de savoir à quoi s'en tenir.

Les anciens connaissaient-ils le platine? savaient-ils l'employer?

La description que *Pline* fait de la substance métallique connue des anciens sous le nom de *plomb blanc*,

suggère naturellement ces deux questions, et porte à les résoudre affirmativement l'une et l'autre.

Entre cette description du plomb blanc et la description qu'a donnée du platine celui de nos chimistes qui en a le plus détaillé l'origine, l'exploitation, les apparences, les qualités, et l'usage qu'on en faisait de son tems, je ne trouve d'autre différence que celle des régions qui ont fourni ces deux métaux et des époques où la connaissance en a été acquise; c'est-à-dire que nous n'avons connu le platine que vers le milieu du dernier siècle, et que c'est de l'Amérique qu'il nous est venu, au lieu que le *plomb blanc*, auquel les Grecs attachaient *le plus grand prix*, était connu *dès le tems de la guerre de Troie, au rapport d'Homère*, et qu'après avoir supposé qu'on le tirait de quelques lieux de l'Atlantide, on avait reconnu qu'il venait de *Galice* et de *Portugal*.

Quant à la ressemblance du platine avec le *plomb blanc*, on peut en juger d'après les descriptions de ces deux métaux comparés l'un avec l'autre.

« Le platine qui existe dans les cabinets, est sous la » forme de petits grains et paillettes d'un blanc livide, » et dont la couleur tient à la fois de l'argent et du fer. » Si l'on examine à la loupe les grains de platine, les » uns paraissent anguleux, d'autres arrondis et applatis » comme des espèces de galets. » (*Fourcroy, Leçons élémentaires de Chimie, etc., tom. 2, pag. 280 et suiv., Paris, 1782.*)

On trouve le plomb blanc en très-petites pierres de couleur noirâtre, diversement nuancée de tons blancs; on en trouve dans des torrens qui ont cessé de couler. (*Pline*, XXXIV, 16 et 17.)

« Les grains de platine sont mêlés avec diverses » substances étrangères; on y trouve des paillettes » d'or, du sable ferrugineux noirâtre, des grains qui, » à la loupe, paraissent scorifiés. » (*Fourcroy, ibid.*)

On trouve du plomb blanc dans les terrains sablonneux et noirâtres; c'est le poids de ce métal qui l'y décèle; on en recueille dans les lavures des mines d'or. (*Pline, ibid.*)

« Le lavage entraîne le sable et les grains de fer; » il ne reste plus ensuite que les grains d'or et de pla- » tine, qu'il est facile de retirer. » (*Fourcroy, ibid.*)

Les sables sont enlevés par le lavage, de sorte qu'il ne reste que l'or et le plomb blanc sur les égouttoirs. On les porte ensemble aux usines pour les y séparer et fondre le plomb blanc à part. (*Pline, ibid.*)

« Le platine tel qu'il vient des mines, ne peut » être fondu tout seul; en alliant d'autres substances » métalliques, on lui donne de la fusibilité. » (*Fourc., ibid.*)

Le plomb blanc n'est propre à rien, à moins qu'il ne soit allié à d'autres substances. (*Pline, ibid.*, 17.)

« Le platine ne peut se fondre qu'au feu de la plus » grande violence. » (*Fourcroy, ibid.*)

Le plomb blanc ne peut servir à rejoindre des pièces en argent, parce que l'argent coule au feu avant que le plomb blanc soit fondu. (*Pline, ibid.*)

« La pesanteur du platine est presque égale à celle » de l'or (*Fourc., ibid.*); elle la surpasse un peu, lorsque » le platine est dans un grand état de pureté ». (*Min. de Pujoulx.*)

Les petits grains de plomb blanc sont du même poids que l'or; c'est à cause de cela qu'après le lavage, les deux métaux restent seuls ensemble dans les égouttoirs. (*Pline, ibid.*)

« Le zinc rend le platine très-fusible et s'allie très- » bien avec lui; le platine s'allie parfaitement avec » l'étain (*ibid., page* 199), le plomb et le platine s'al- » lient très-bien par la fusion ». (*Ibid., page* 300.)

On contrefait l'étain en alliant deux tiers de plomb blanc avec un tiers de zinc (æris candidi), *ou en alliant parties égales de plomb blanc et de plomb noir, ce que quelques-uns appellent aujourd'hui de l'argentaire* (argentarium), *mais qu'ils indiquent sous le nom de tiercé* (tertiarum) *quand l'alliage est de deux parties de plomb noir sur une partie de plomb blanc.* (*Pline, ibid.*)

« Il existait, avant l'époque que nous avons citée » (vers le milieu du siècle dernier), quelques bijoux de » platine : mais....... il est vraisemblable que les taba- » tières, les pommes de canne et autres ustensiles de » cette espèce, qu'on vendait sous le nom de platine, » étaient des alliages de ce métal avec quelques subs- » tances métalliques qui lui donnaient de la fusibilité

» (*Fourcroy, ibid.*). Le platine fond assez facilement » avec le cuivre ; cet alliage est susceptible de prendre » un beau poli, qui ne s'altère pas sensiblement à l'air. »

(*Fourcroy, ibid., page* 305.)

On donne encore le nom d'argentaire au mélange de parties égales de tiercé et de plomb blanc, et cet argentaire s'applique à tout ce qu'on veut. Le plomb blanc s'attache très-bien au cuivre et forme avec lui un tout qu'on a peine à distinguer de l'argent. Le nom qu'on leur donne en cet état de réunion, est incoctilia. (Ce qui somble bien indiquer que ces métaux n'étaient pas mêlés par la fusion, mais seulement attachés l'un à l'autre par une sorte de fusion commencée.) En effet, *Pline* ajoute : *après cette découverte, on n'a pas tardé à traiter l'argent de la même manière, et l'on en garnit les équipages, les harnois, les chariots même et les roues de voiture....*

On a trouvé à Herculanum des pièces de batterie de cuisine, dans lesquelles on a reconnu du *plaqué d'argent.* Je ne ferai pas la faute d'élever aucun doute sur le rapport que des savans en ont fait, et *Pline* nous apprend que ce produit des arts venait de la ville d'Alexia. Mais la conjecture que j'expose, peut engager à essayer rigoureusement les *plaqués d'Herculanum* : car on fait aussi du *plaqué de platine*, et les *incoctilia* de plomb blanc et de cuivre ressemblent bien à du plaqué de platine.

Je n'ignore pas que *César* a dit (*Bell. Gall., lib.* 5) qu'on trouvait du plomb blanc dans l'intérieur de l'Angleterre. Or, comme on y connaît des mines de très-bel étain, et qu'on n'y a pas rencontré un grain de platine; qu'en outre le platine n'était plus connu de personne, et que le plomb était moins clair et plus sombre que l'étain, il était tout simple et bien naturel de croire que par la dénomination de plomb blanc, *César* n'avait désigné que de l'étain, et de voir les scholiastes, les traducteurs et les grammairiens faire de *plumbum album* une expression élégante et recherchée, pour indiquer de l'étain. Au fond, *César* n'avait pas le tems d'approfondir les détails de la docimasie, et il put bien donner à l'étain de Cornouaille, le nom d'un métal qui n'était peut-être pas aussi connu de son tems, qu'il le devint du tems de *Pline*; joint à cela qu'en matière

de productions naturelles et en certains faits, *César* paraît avoir recueilli les contes que les charlatans ou les gens crédules lui faisaient, et s'être fort peu soucié de les vérifier. Témoin, ce qu'il a dit de la longueur de la Forêt-noire et des étranges bêtes qu'on y supposait.

Enfin, l'on ne peut nier que *Pline* ait voulu désigner trois métaux d'origine, d'espèce et de genre différens, par les trois noms bien distincts, 1.° de *stannum*, le plus fusible de tous les métaux, propre à faire de bons miroirs et à préserver les vases d'airain de verd-de-gris et de mauvais goût, en les enduisant d'une couche si mince de *stannum*, que le poids de l'airain n'en était pas augmenté; ce qui ne peut être autre chose que notre étamage; 2.° le plomb noir retiré d'une *galène* qui n'en fournissait que le tiers de son poids et qu'on employait pour les ouvrages les plus grossiers en tuyaux et en planches; 3.° le plomb blanc, le plus dur à fondre, aussi pesant que l'or, se trouvant avec lui, dans les mêmes mines, et dont toutes les qualités réelles et apparentes ne peuvent convenir qu'à notre platine.

Dans la description que M. *Mongez* a faite des armures trouvées avec des squelettes humains sous un monticule-tombeau à Velu (*Diction. d'Antiq.*), je lis un passage qui me paraît avoir beaucoup de rapport à l'interprétation que je donne à ceux de *Pline* :

« Ce n'est pas de l'or, ni même de la dorure qui » brille sur les *bullæ* trouvées à Velu; de l'argent très- » pur remplit les sillons de la boucle de fer damas- » quinée, et *une espèce d'argenture ou blanchiment* » couvre les plaques de bronze. Ce blanchiment est un » alliage d'étain et d'une partie très-petite de *quel-* » *qu'autre substance métallique*, probablement d'ar- » gent, *que l'on n'a pu déterminer* à cause de la petite » quantité d'alliage fourni par ces plaques; mais, quelle » que soit cette substance métallique et en quelque pro- » portion qu'elle soit dans l'alliage, *on doit être curieux* » *de la connaître*, parce qu'elle a rendu le blanchi- » ment capable, en plusieurs endroits, de résister sans » se détacher, ni se boursouffler, au verd-de-gris pro- » duit par le bronze qui lui sert de base. L'eau-forte » avec laquelle on a frotté ce blanchiment pour le *net-* » *netoyer et le reconnaître, n'a fait même que l'*AVIVER.

» De plus, il s'est conservé entier sous les têtes de clous » ajoutés comme ornement et rivés sous les plaques ».

Cet alliage ou blanchîment qui se conserve sans se détacher ni se boursouffler, et que l'eau forte ne fait qu'aviver, ne serait-il point un échantillon du *tiercé* ou de *l'argentaire*, ou des *incoctilià de Pline*, invention des Gaulois *qui l'employaient à tout ?*

Si les plaques de Velu existent encore, n'en pourrait-on pas sacrifier une ou deux pour lever l'incertitude de la qualité de cette substance métallique qui se comporte comme la dorure contre la poussée du verd-de-gris et l'action de l'acide nitrique ?

F. REVER.

Quelques réflexions sur l'ancienneté du platine, lues à la Société Académique de Nantes.

M. Rever, dans un mémoire envoyé dernièrement à la Société Académique de Nantes, propose d'examiner si le platine était connu des anciens. Cet habile antiquaire semble pencher pour l'affirmative. Notre collégue M. Prevel a eu la complaisance de me prêter l'exemplaire qu'il a reçu de ce mémoire ; je l'ai examiné, et je vais vous dire quelle est mon opinion à cet égard.

Voici la description de ce métal qui, suivant tous les minéralogistes, n'est connu que depuis 1735. C'est à don Antonio de Ulloa, géomètre espagnol, que nous en devons la découverte, et c'est au Pérou qu'il le trouva ; ce n'est qu'en 1749 qu'il indiqua quelques-unes de ses propriétés. L'anglais Wood paraît avoir fait sur ce métal quelques expériences dès 1741 ; mais il ne les fit connaître qu'en 1749.

Le platine est plus dense que l'or ; le poids spécifique du premier étant de près de 21, et celui de l'or n'étant que de 19. On ne peut le fondre qu'au feu alimenté par le gaz oxigène, lorsqu'il est pur ; et les travaux pour le purifier et le fondre sont immenses. On les trouve décrits dans la minéralogie de Brongniart. Jusqu'ici, on ne l'a trouvé que dans le Nouveau Monde, où il accompagne les sables aurifères, sous la forme de petits grains.

J'avouerai cependant que M. Vauquelin a cru reconnaître le platine dans le minerai de cuivre près de Guadalcanar en Espagne; mais, si ses observations sont exactes, il y est en si petite quantité, qu'aucun autre chimiste n'a pu y en trouver, quelques essais qu'on ait faits.

Voyons maintenant, s'il est vraisemblable qu'on en ait trouvé en Espagne, du tems de Pline, en assez grande quantité, pour en fabriquer des ouvrages à l'usage des Grecs et des Romains. Si cela était, comment aurait-il disparu, et comment ne l'aurait-on pas retrouvé, surtout à présent que nous possédons des procédés métallurgiques bien supérieurs à ceux des anciens? Le platine que nous avons trouvé en Amérique nous aurait certainement mis sur la voie pour découvrir celui que possède l'Espagne, s'il s'y en trouvait. Il paraît donc certain que les sables d'or qui se trouvent dans ses rivières ne le contiennent point, et s'ils ne le contiennent point maintenant, ils ne l'ont jamais contenu. Il n'est d'ailleurs pas probable que les anciens eussent pu le travailler, lors même qu'ils en auraient eu à leur disposition. Tout se réunit donc pour nous faire croire que le platine est un métal nouveau, et si les anciens en avaient fait usage, comment se ferait-il que nous n'en eussions point trouvé dans ce qui nous reste d'eux?

Mais, me dira-t-on, la description que Pline donne du plomb blanc (candidum plumbum), liv. 34, ch. 16, convient parfaitement au platine. Quand cela serait, on n'en pourrait tirer aucune conséquence. Tout le monde sait que Pline était on ne peut plus crédule. Il a recueilli dans son histoire naturelle une foule de contes populaires dont on se moque depuis long-tems. Je me contenterai de citer ce qu'il dit du pivert, liv. 10, ch. 18: Lorsqu'on a bouché, dit-il, le trou dans lequel cet oiseau a fait son nid et qu'on y a enfoncé une cheville, il va chercher une herbe qu'il place sur la cheville et elle part avec une telle force, que l'arbre en retentit (cum crepitu arboris). Doit-on ajouter foi à ce fait, par la raison qu'il est consigné dans son livre? Non. Ses assertions ne sont pas toujours sûres. Il est très-possible qu'il ait été trompé sur l'étain qu'il ap-

pelle plomb blanc. Les Romains ne connaissaient pas bien les lieux d'où l'on tirait ce métal. Les Carthaginois qui en faisaient le commerce, s'efforçaient de les cacher aux autres nations. Comme ils passaient le détroit de Gibraltar et qu'ils allaient dans l'Océan, les Romains pouvaient croire qu'ils le tiraient du Portugal et de la Galice. Pour décourager les autres peuples, et les détourner d'entreprendre ce commerce, les Carthaginois étaient intéressés à entretenir cette erreur et surtout à faire croire que son exploitation présentait de très-grandes difficultés. Pline en a peut-être été la dupe.

Cependant au liv. 4, chap. 16, le même naturaliste dit que le candidum plumbum se tirait de l'île Mictis, une des îles britanniques. Ainsi, voilà Pline en contradiction avec lui-même. Comment donc alors tirer quelque conséquence du chapitre 16 du 34.e livre. Au reste, voici la traduction littérale de ce passage.

« Nous allons donner la nature du plomb. Il y en a » de deux espèces : le noir et le blanc. Le plus précieux » est le plomb blanc que les Grecs appellent κασσίτερον. » C'est à tort qu'on a raconté qu'on va le chercher » dans les îles de l'Océan Atlantique et qu'on l'apporte » sur des barques d'osier recouvertes de cuir. On sait » maintenant, avec certitude, que ce métal se trouve » dans la Lusitanie et dans la Gallécie (le Portugal » et la Galice). Il est à fleur de terre dans le sable ; » c'est son poids et sa couleur noire qui le font remar» quer. Il se trouve principalement dans les torrens » desséchés, sous forme de très-petits cailloux. Les » métallurgistes lavent ces graviers et grillent dans leurs » fourneaux ce qui se dépose au fond. On en trouve » aussi dans les minerais d'or que l'on appelle *elutia* » ou *alutia* (or de lavage). Les graviers dont nous » avons parlé, sont noirs et bigarrés de blanc, lors» qu'ils ont été lavés ; ils ont le même poids que l'or, » et par conséquent restent dans les paniers où l'on » ramasse l'or ; ensuite on les en sépare par le feu, » et ils se convertissent en plomb blanc. On ne trouve » point de plomb noir en Gallecie (Galice), pen» dant qu'il abonde dans la Cantabrie (la Biscaye). » Il n'est jamais uni au minerai blanc d'argent, quoi-

» qu'il se trouve souvent uni au minerai noir. On ne » pourrait souder deux pièces de plomb noir sans du » plomb blanc et sans huile. Le blanc ne peut aussi » être uni sans plomb noir. Le plomb blanc était déjà » fort estimé au tems de la guerre de Troye ; car » Homère en fait mention sous le nom de κασσίτερος. Le » plomb noir s'obtient de deux manières : ou il pro- » vient d'un minerai qui ne contient pas d'autre métal, » ou il se retire des minerais d'argent auxquels il est » mêlé. Le métal fondu qui coule le premier des four- » neaux est appelé stannum (étain), l'argent vient en- » suite. Ce qui reste dans les fourneaux est la troisième » partie du minerai qu'on appelle *galène*. Cette troi- » sième partie fondue de nouveau donne du plomb » noir, après en avoir tiré les deux autres parties. »

Il y a dans cette description, comme on le voit, des choses qui ne peuvent s'expliquer, quelque parti qu'on embrasse. Si c'est du platine, pourquoi les Grecs l'appelaient-ils κασσίτερος, mot qui est partout employé par les Grecs pour signifier de l'étain? Comment deux morceaux de plomb noir exigeraient-ils du platine pour leur soudure? La manière de l'extraire des minerais d'argent ne peut non plus convenir au platine. D'un autre côté, la description du plomb blanc, au commencement du chapitre, a quelque analogie avec celle du platine. M. Rever n'est pas le premier que ce passage a embarrassé. J'ai dans ma bibliothèque une vieille traduction de Pline, par Anthoine du Pinet. Le traducteur dit en note que *ceux qui prennent le plomb blanc pour l'étain errent, au dire des gens de mine; aucuns néanmoins pensent que ce soit estain de glace : encore y a-t-il du plomb cendré qui se trouve seulement en Allemagne, où il est appelé bismut.* Mais Pline dit ailleurs que le candidum plumbum se tire des îles britanniques; César l'avait dit avant lui. Pourquoi supposer que Pline et César se sont trompés ailleurs, pour donner à un passage obscur un sens qu'il n'a pas? Pour revenir à l'idée que j'ai émise en commençant, Pline aura pris des informations sur les mines d'étain, que fréquentaient les négocians carthaginois; il aura interrogé quelqu'un de leurs capitaines de navire qui lui aura fait des contes pour le dérouter. Les Carthaginois

cachaient soigneusement les lieux où ils prenaient l'étain et les moyens d'exploitation qu'ils employaient pour le purifier. J'ai lu quelque part qu'un navire carthaginois destiné à ce commerce, se voyant suivi par un navire romain, aima mieux se laisser échouer sur une côte éloignée de celle où il allait, que de faire connaître le lieu de leur commerce. Pline qui n'était pas très-bon critique et qui croyait volontiers tout le merveilleux qu'on lui racontait, aura donné dans le piége. De là, le passage qui aura embarrassé M. Rever et plus d'un commentateur avant lui.....

J. LE BOYER.



UNE NUIT AU PHARE.

1.er *Article* (1).

En face du Croisic, à deux ou trois lieues en mer, existe un écueil fameux en naufrages. C'est un banc de rochers de plusieurs lieues de circuit, presque toujours caché sous les eaux, et que sa position rend extrêmement dangereux; mais, depuis peu d'années, la munificence royale, toujours empressée de protéger les intérêts du commerce, a fait élever, sur cet écueil, un phare indicateur, dont les feux perpétuels font connaître aux navigateurs les dangers qu'ils doivent éviter. La tour, de soixante pieds de hauteur, se divise en deux étages; le premier, auquel on monte par une échelle perpendiculaire incrustée dans le mur, est le magasin; le second, l'appartement des *guetteurs;* et sur la plate-forme, autour de la lanterne, règne une galerie de deux pieds

---

(1) Cet article était accompagné de la lettre suivante à l'éditeur du *Lycée* :

« Le programme que vous avez inséré dans l'avant-dernière livraison du *Lycée*, où vous annoncez qu'un prix sera décerné par la Société Académique de la Loire-Inférieure, à la meilleure pièce de vers sur la tour du Four, me détermine, Monsieur, à vous adresser quelques articles sur ce sujet. Les favoris d'Apollon le chanteront en vers, pour moi, je me borne à la vile prose. »

de largeur qui leur sert de promenade. Là, deux gardiens, habitans assidus, sont chargés d'entretenir le feu *sacré*, se condamnant volontairement à une réclusion perpétuelle, dans une tour de neuf pieds de diamètre qui semble un vaisseau à l'ancre, au milieu des flots. Lorsque la lune est aux *quadratures*, la mer ne cesse de couvrir le rocher sur lequel est construit le phare, de sorte que les gardiens ne peuvent en sortir un seul instant; car on leur défend d'avoir un canot, de peur, qu'entraînés par quelque orage, ils ne laissent éteindre le feu indicateur, au moment où il serait le plus nécessaire. Tous les huit jours une chaloupe vient de terre apporter leur nourriture et fournir à leurs besoins; mais quelquefois, et surtout à l'approche des équinoxes, à l'époque où les tempêtes sont le plus violentes, les communications sont interrompues, et les habitans de la tour demeurent des semaines entières sans pouvoir sortir, et sans voir un seul être vivant. Cependant, satisfaits de leur condition, ils ne demandent point à en changer; leur sort fait même des envieux. Au moment de la construction du phare, plus de vingt personnes sollicitèrent la faveur de l'habiter (1). Si un modique salaire rend supportable le séjour du phare, comment donc croire, avec nos philosophes modernes, que l'hypocrisie seule fait les ermites, et que tous les religieux cloîtrés sont malheureux? Serait-il donc vrai qu'un vil appat du gain a plus d'empire sur l'esprit des hommes que l'amour de la vertu.

Depuis mon arrivée au Croisic, toutes les fois que je voyais briller, dans les ténèbres, la lumière du phare, je sentais naître l'envie d'y passer une nuit; mais j'attendais, pour cela, qu'une tempête me fît voir l'océan dans toute sa fureur. L'occasion que je désirais ne tarda pas à se présenter. Un soir, quelques heures avant le coucher du soleil, des nuages épais s'amoncelèrent à l'horizon; le vent d'ouest commençait à soufler avec violence, et déjà, sur la surface de l'océan, l'on voyait les vagues se gonfler, s'étendre et rouler sur le rivage une écume blanchissante. Quelques taches avaient été remarquées la veille sur le soleil couchant, et les observateurs

(1) Voyez la notice de M. de Frenilly sur l'arrondissement de Savenay.

m'assurèrent que nous allions avoir une nuit terrible, en me disant que je n'avais pas un instant à perdre, si je voulais me rendre au phare, et donner à mes conducteurs le tems de revenir à terre sans danger. Je m'embarquai donc sans différer ; et, en peu d'instans, nous arrivâmes au phare, au grand étonnement des gardiens qui ne sont pas habitués à recevoir de pareilles visites ; et qui ne purent dissimuler leur surprise, lorsque je leur dis que mon intention était de passer la nuit avec eux. Je me promettais qu'elle serait délicieuse, mon attente ne fut pas trompée. Aussitôt que j'eus répondu en peu de mots aux questions que la curiosité suggérait à mes hôtes, je montai sur la galerie pour voir se développer l'orage qui se formait à l'horizon. En ce moment, la tour était entièrement entourée d'eau, et l'obscurité, qui commençait à régner sur l'océan, ne permettant pas de distinguer les côtes de Piriac et du Croisic, il semblait que je fusse transporté au milieu de l'immensité des mers. Cette idée d'être ainsi séparé de toute la terre, m'inspira un sentiment de tristesse ; mais je le réprimai bientôt pour m'occuper tout entier de l'aspect imposant que j'avais sous les yeux.

Quelle source inépuisable de jouissances que le spectacle de la nature, toujours varié, toujours nouveau ; il nous offre mille plaisirs divers sans nous lasser jamais. Oui, pendant des journées entières, je contemplerais, sans me rassasier, le magnifique tableau qui se déroule à ma vue. Les nuages qui s'étaient amoncelés à l'horizon s'étendent peu à peu dans le ciel, et obscurcissent la clarté du jour ; une teinte sombre remplace sur les eaux l'azur des tems calmes, et de grosses gouttes de pluie, tombant par intervalles, annoncent que les cataractes du ciel vont s'ouvrir. La fureur des flots n'est pas encore au comble, mais déjà la mer gronde, un bruit sourd présage la tempête, et de longues vagues, s'élevant en montagnes mobiles, roulent sur la surface de l'océan. La mouette et le gouëland se hâtent de gagner le rivage en gémissant ; un cormoran seul, amant des orages, semble, par ses cris sauvages, saluer la tempête et se réjouir du bouleversement de la nature ; tantôt suspendu sur les vagues, il s'élève et domine les flots ; tantôt, voltigeant pesamment autour du phare, ou perché sur le sommet

de la tour, on le prendrait pour le génie des tempêtes, qui, du haut de son trône, excite leurs fureurs.

Enfin l'orage éclata avec violence, et, malgré le désir que j'avais de contempler cette vue imposante, je fus chassé de la galerie par les torrens de pluie qui se précipitaient du ciel. Mais, forcé de chercher un abri dans l'intérieur, je continuai d'observer cette scène d'horreur, par une petite ouverture, pratiquée du côté de la pleine mer. Quel spectacle magnifique et terrible à la fois. Depuis long-tems le soleil a disparu derrière les énormes masses de nuages qui couvrent l'occident, une profonde obscurité règne sur les eaux, et ne laisse distinguer au loin que l'écume blanchissante des vagues qui se brisent contre les rochers. Quelquefois, cependant, la sombre lueur des éclairs rend les ténèbres visibles (1), et l'on aperçoit la foudre qui, déchirant le sein des nuages, par des sillons de feu, va frapper quelque écueil éloigné. Tout est bouleversé dans la nature; la mer soulevée par les vents, s'agite avec fureur; tantôt les vagues s'élèvent au-dessus de la tour et l'engloutissent un instant, tantôt se brisant à ses pieds, elles l'enveloppent d'un nuage, d'une poussière humide. La foudre gronde avec fracas, et sa voix se mêlant au sifflement des vents et au tumulte des flots, forme un horrible concert. L'onde bat avec fureur les murs de la tour, les aquilons déchaînés redoublent de violence pour l'arracher de ses fondemens, et quelquefois se balançant sur sa base, elle semble prête à céder à leurs efforts.

Au milieu de cette confusion des élémens, je n'éprouvais qu'une émotion agréable; et l'horreur qu'inspirent toujours les convulsions de la nature, était tempérée par une sensation de plaisir. Ainsi, lorsqu'à nos yeux le farouche Orosmane se baignant dans le sang de son amante, nous remplit de terreur et de pitié; lorsqu'Atala luttant à la fois contre les orages du cœur et ceux de la nature, nous fait partager ses angoisses, nous éprouvons une émotion douloureuse et pourtant agréable, nous goûtons le plaisir des larmes (2).

---

(1) Darkmess visible. (Milton ch. 1, vers 63.) — Luminous obscurity (Hervey meditations amony the tombs p. 3.)

(2) The joy of grief Ossian. — Est quœdam flere voluptas. Ovid tristes, 4. élé. 3. v. 37. — ολοοιο τεταρπωμεσθα γοοιο Il. 23 98 κρυεροιο, etc. Ody. 11 211.

Plusieurs fois, dans les longs voyages auxquels m'a condamné l'infortune, j'ai essuyé des tempêtes; mais je l'avouerai, les grandes pensées qui dominent l'ame à l'aspect d'une mort prochaine, les cris des passagers, l'agitation des matelots, m'empêchaient d'admirer à loisir ce spectacle imposant; à l'abri du Phare où je suis renfermé, je brave les efforts des vagues irritées, je vois leur rage impuissante expirer au pied de ma retraite, et loin de redouter leur fureur, je voudrais pouvoir l'exciter encore. Ainsi, parvenu au sommet des Alpes, le voyageur tranquille entend la foudre gronder sous ses pieds, et contemple les fureurs de l'orage, sans en redouter les effets.

L'agitation qui régnait au-dehors du phare, contrastait d'une manière frappante avec la tranquillité que l'on remarquait au-dedans. Les gardiens habitués au tumulte des tempêtes, dormaient d'un profond sommeil; je veillais seul, et à la lueur d'une faible lampe, je crayonnais quelques notes. Heureux, me disais-je, l'homme immobile au milieu du monde, comme cette tour au milieu des flots; heureux celui qui, entouré d'un triple rempart de force et de vertu, regarde en pitié les passions des faibles mortels, comme le gardien de ce phare se rit à l'abri de ses murailles, des vagues et des vents. Le sage voit le vulgaire insensé s'agiter autour de lui, de même œil que je contemple la mer qui bouillonne à mes pieds; les vices et les préjugés l'assaillent en vain; il demeure inébranlable, comme ce rocher contre lequel les flots vont follement se briser.

Une seule idée m'attristait et empoisonnait tous mes plaisirs. Le soir, j'avais vu à l'horizon plusieurs vaisseaux marchands qui faisaient voile pour entrer dans la Loire; surpris par la tempête, ils n'avaient pas eu le tems d'y trouver un asile, et il eût été dangereux de chercher à y pénétrer en ce moment. Les approches de la terre sont redoutables au milieu des orages; le port semble offrir un abri, et il ne donne que la mort; la seule ressource est de gagner la haute-mer. Hélas! quel sera le sort de ces infortunés! misérables jouets des vents et des flots, ballotés par la tempête, suspendus entre la vie et la mort, il suffit d'un instant pour les engloutir dans l'abyme, et les précipiter sur un écueil. Peut-être

d'autres encore sont exposés aux mêmes dangers, peut-être au moment où je jouis tranquillement du spectacle de la tempête, des milliers de matelots paient bien cher mes plaisirs, et ce coup de vent qui siffle à mes oreilles, ébranle la croisée et agite doucement la lumière de ma lampe, engloutit la richesse et l'espoir de plusieurs familles. Cette idée me faisait frémir: en vain pour excuser mes barbares plaisirs, je me disais que ce désordre dont je jouissais, je ne l'avais pas excité; néanmoins, l'image de ces infortunés luttant contre la mort, dans les angoisses du désespoir, se présentait toujours à ma pensée. Peut-être les premiers objets qu'éclairera demain le soleil levant, seront les débris de quelque vaisseau, ou les cadavres des malheureux naufragés. Quelle existence que celle des gens de mer! Toujours entre la vie et la mort, ils n'échappent à un naufrage que pour s'exposer à de nouveaux dangers; à peine arrivés au port, ils brûlent du désir d'affronter de nouveau les tempêtes. Ces réflexions m'attristèrent et me firent faire un pénible retour sur moi-même, car qui peut réfléchir long-tems sur les malheurs d'autrui, sans songer aux maux qu'il a soufferts. Et moi aussi je devrais être au port; après avoir essuyé pendant de longues années les orages de la vie, je devrais goûter du repos dans l'âge mur. Vingt fois j'ai juré de ne plus quitter le rivage, et soudain je me trouve entraîné sur la mer des passions, exposé à toutes les tempêtes qui l'agitent. En vain mes cheveux gris m'avertissent d'éviter le danger: j'ai la tête froide, mais le cœur brûlant, et trop souvent encore le sentiment l'emporte sur la raison. Des glaces éternelles couvrent le sommet de l'Etna, *mais son sein brule.*

Quand pourrai-je couler des jours tranquilles, à l'abri des orages qui si long-tems ont troublé ma triste existence? Hélas! lorsque je porte les yeux sur le passé, quel sombre tableau s'offre à ma vue. Il semble que j'ai épuisé la coupe du malheur, et qu'ai-je fait, grand Dieu, pour mériter ta colère? Ma vie a-t-elle été souillée de crimes, comme celle de ces fortunés coupables accablés de bonheur et de plaisir? Non, je la soumets tout entière à l'examen sévère de ta justice: je ne redoute point ses arrêts. Homme, j'ai été faible, mais jamais criminel;

et cependant, en butte à tous les traits de l'adversité, mon existence n'a été qu'un enchaînement de malheurs; mon cœur a été abreuvé d'amertume ; et, peut-être au sortir de cette vallée de misère, je ne quitterai la vie que pour tomber entre les mains de ta colère, et commencer une éternité de tourmens. Dieu cruel, est-ce là ta justice ? Pourquoi m'as-tu tiré du néant ? Ai-je demandé l'être et la vie ? Ah ! si du moins j'étais mort au berceau, je serais mort innocent. Tu prévoyais ma perte, et tu m'as créé. Ainsi, tu te joues des faibles créatures de tes mains, tu ne les animes de ton souffle que pour les condamner au malheur pendant la vie, et au supplice éternel après la mort. Dieu barbare, Dieu ! .... J'allais continuer mes blasphêmes, soudain la tempête redouble, la foudre gronde, les vents mugissent, les flots se brisent avec fureur contre le phare dont les fondemens mêmes sont ébranlés : ma lampe s'éteint, l'intérieur de la tour n'est plus éclairé que par la triste lueur des éclairs; et, au milieu du tumulte effrayant de la foudre et des vents, il me sembla entendre ces paroles accablantes de l'écriture : *Quis est iste involvens sententias sermonibus imperitis* (1). Qui es-tu, vil mortel pour censurer mes décrets ? Tu accuses ton Dieu, connais-tu la profondeur de ses desseins ? Pourras-tu les comprendre, toi dont l'intelligence bornée ne se connaît pas elle-même ? Où étais-tu, lorsque je posai les fondemens de la terre; lorsque je semais la lumière dans les cieux, comme la poussière dans les champs. Est-ce toi qui as dit à la mer ; ici expire ta fureur ; tes flots irrités s'arrêteront là ? Est-ce toi qui lances la foudre et fais mugir la tempête ? Réponds-moi, si tu le peux. Fais rentrer d'un seul mot tes ennemis dans la poussière ; dissipe-les par ton souffle, comme la paille légère que le vent chasse devant lui, et je m'abaisserai à justifier mes arrêts. — Ah ! je le reconnais maintenant, grand Dieu ! le désespoir égara ma raison. Et que pourrais-je répondre ? Qui suis-je pour lutter avec toi ! Pardonne à mes emportemens ; en ce moment je sens toute ma faiblesse, j'adore la profondeur de tes décrets, et mon fol orgueil est anéanti.

Je tombai alors dans une sorte d'assoupissement ; et,

---

(1) [illegible]

cédant peu à peu au sommeil, je m'endormis pr
ment. L'agitation et l'espèce de fatigue que j'avais é
prolongèrent mon repos ; de sorte que le soleil é
depuis long-tems, lorsque je m'éveillai. La temp
appaisée, les vents ne mugissaient plus ; mais on
encore des masses de nuages éparses çà et là au
rizon ; de tems en tems quelques coups de tonne
retentissant dans le lointain rappelaient les scènes
reur de la nuit précédente, et la mer, lo
soulevée par les vents, n'était pas encore parfa
calme. Ce n'étaient plus des vagues écumantes et
avec fracas, mais de longues lames se gonf
forme de montagne et glissant lentement sur la
liquide.

Les gardiens m'assurèrent aussitôt que l'agit
la mer rendant les abords difficiles, mon canot n
rait venir me chercher dans la journée. J'avo
malgré les souvenirs agréables de la nuit préc
cette annonce me contraria un peu. Je com
à craindre que les communications avec la
fussent interrompues pour une quinzaine de
comme cela arrive assez fréquemment, et je
tais peu disposé à faire aussi long-tems soci
mes nouveaux hôtes. Cependant, je pris m
philosophiquement, espérant que le retour d
abrégerait ma captivité, et que quelque aspec
des beautés de la nature, me dédommagera
prolongation de séjour à la quelle je n'étais
paré.

Floren
Sienne, Aq
pendente, c
pagne de I
me.

ERRATUM.

Page 248 du 5.e volume, article de M. de la Roussière, —
qui commence à la 7.e ligne, par ces mots : *C'est aussi*,
rendue inintelligible, par diverses fautes d'impression
substituer la phrase suivante :

« C'est aussi dans les livres que repose la sagesse des na
leçon savante, toujours applicable, parce qu'elle retrac
où constamment les passions prirent leurs rôles ; ce son
archives pour la famille dont ils conservent les titres i
et les lois essentielles d'organisation. »

CINQUIÈME NOTE EN ITALIE. (1)

La célèbre galerie de Florence se compose de trois longues salles et d'une vingtaine de salons ou cabinets; le tout réuni peut égaler en étendue la galerie du Louvre. Côme Ier la fit construire par Vasari, pour y déposer tout ce qu'il lui fut possible de recouvrer des objets d'arts qu'avaient rassemblés Côme-le-Vieux et Laurent-le-Magnifique, et qu'avait dispersés la vengeance, lorsque Pierre, fils de ce dernier, fut chassé de Florence. Le cardinal Léopold de Médicis procura à la collection celles de ses richesses qui y tiennent aujourd'hui le premier rang. Pierre Léopold, père du grand-duc actuel, joignit aux bienfaits, dont il a comblé la Toscane, celui de déclarer la galerie propriété de l'Etat et de la garantir ainsi des effets que pourraient amener des déplacemens de souverains. On y compte 11 à 1200 tableaux, 3 à 400 statues, 27,000 dessins, 25 à 30,000 médailles, une immense quantité de camées, de vases, de gravures et de bronzes. On vient l'admirer de toutes les parties de l'Europe.

Ici doit à peu près se borner ce qu'il nous est possible de dire du musée florentin, puisque vingt descriptions détaillées, notices portatives ou gros in-folio, en ont été données au public. Ne pouvant nous flatter de communiquer à nos lecteurs la centième partie des émotions qu'y fait naître l'immédiate contemplation des chefs-d'œuvre qui y sont renfermés, nous sentons la nécessité de renoncer à le décrire, et nous sautons vingt feuillets qui ne valent, dans notre journal, que comme signes mnémotechniques, désormais purement personnels.

Si nous devons nous taire sur la Vénus génitrix, sur le gentil Amour narguant les dieux, sur la flexible Vénus accroupie, sur la décente Lucile ou vestale, sur la sensuelle et délirante Léda, sur ce torse de faune que

(1) Voyez les pages 73, 163, 249 et 369 du 5e volume du *Lycée*.

nous prenons pour celui du vatican, sur ce charmant Mercure dont la poitrine semble se soulever sous l'action des poumons, sur cette molle et naïve composition de l'Amour et Psychée, sur ce gracieux Bacchus appuyé sur Ampelos, sur cent morceaux où le ciseau, créant la vie, a fait disparaître le marbre; arrêtons-nous du moins un moment dans le mystérieux sanctuaire isolé, où vient de nous saisir tout à coup un saint frémissement.

C'est là que respire, oui, malgré la témérité apparente de l'expression, nous osons la répéter: c'est là que respire, que règne la déesse du monde, la beauté, la noble *Vénus de Médicis.* Nue et décente, belle et sans modèle créé, pénétrée des grâces et paraissant en ignorer l'artifice, divinité ennoblissant la nature humaine, elle recueille ici tous les hommages. Quel art a revêtu ses belles formes comme d'un voile qui en éloigne les désirs outrageans, pour n'y laisser arriver que l'admiration épurée ? Ce n'est point la fierté : elle n'est ni dans son geste ni dans ses traits. Ce n'est point le timide embarras qui en impose même aux regards de l'indiscret : l'œil peut parcourir ses charmes sans cynisme. Ne serait-ce pas l'expression heureusement rendue de la pensée que voici ? Les peuples adoraient la beauté par abstraction sous le nom de Vénus; cependant ils n'en avaient, comme de leurs autres dieux, qu'une idée vague et poëtique. Par leurs ferventes prières, ils obtiennent qu'elle daignera se révéler à eux. Mais la déesse sait que si l'esprit de l'homme peut concevoir ou sentir le beau intellectuel dont la patrie est dans les cieux, son œil matériel est tout à fait impropre à le saisir. Elle se prête donc à la circonstance de sa faible organisation ; au lieu d'user d'une allégorie énigmatique, elle revêt la forme mortelle sans quitter son essence divine, et sous cette combinaison, elle vient se montrer aux humains. Sous l'égide de sa primitive essence, elle conserve toute sa pureté et son indépendance; de là, son calme et sa sécurité : sous l'enveloppe de ce que le créateur a produit de plus gracieux aux yeux des hommes, elle satisfait à la condition de communiquer à leurs sens le type le plus à leur portée. Sans voile, parce que le beau est le vrai, elle indique par un mouvement qui n'est

pas à son intention mais à la nôtre, que la pudeur, juste et touchant aveu de la débilité sur la terre, doit être l'inséparable attribut de tout ce qu'ici-bas nous appelons beauté. Si, comme je le crois, cette sorte d'incarnation payenne est la pensée de la Vénus de Médicis, combien étaient délicates et profondes les conceptions des grands artistes grecs! Combien aussi était étendu leur talent d'observation et d'exécution! Et si nous réfléchissons que cette admirable statue sortait du ciseau de Cléomène, peut-être au moment même où nos ancêtres dressaient, à force de muscles, le grossier monument de *Carnac*, quelle triste comparaison ne serons-nous pas tentés de faire entre les ingénieux fils de l'Attique et les rudes habitans de l'Armorique, considérés comme contemporains!

La déesse ne devait avoir autour d'elle qu'une cour d'élite; aussi en a-t-on réuni une digne d'elle dans le riche salon octogone qu'elle rend si solennel par sa présence. Ce sont, en statues, le séduisant *Apollino*, type de la plus gracieuse adolescence; le *Remouleur* ou l'esclave aux écoutes, modèle correct et parfait d'une nature vulgaire, indiquée par le sujet, et qui fait deviner, par les oppositions, en quoi consiste le caractère héroïque dans les statues antiques; les *Lutteurs*, groupe qui est à celui du *Laocoon* ce que Molière est à Corneille; enfin, le joli *Faune*, si plein d'aisance et de gaîté, qui prouve que les anciens auraient compris nos plus spirituels vaudevilles. En tableaux, se trouve ici tout ce qu'il y a de plus exquis; entr'autres morceaux précieux : quatre *Madones* du Corrège, une *Hérodiade* de Léonard de Vinci, un *Saint-Jérôme* de l'Espagnolette, une *Sybille* du Guerchin, femme vraiment surnaturelle; une *Bacchante* d'Annibal Carrache, peintre qui se connaissait en délire; notre duc *Jean de Montfort* par Van Dyck; une *Sainte-Famille* de Michel-Ange, qui a daigné cette fois faire un tableau de chevalet; il y a imprimé le caractère de son génie hardi : on ne lui reprochera pas de la mignardise; six *Raphaël*, de chacune de ses manières; de la dernière est le fameux *Saint-Jean* dans le désert; de la première est la tendre *Fornarina*, dont l'amour a tracé les aimables contours. Vient enfin la voluptueuse et étonnante

nante *Vénus du Titien*; émule de la Vénus de Médicis pour la beauté des formes, chef-d'œuvre de talent comme produit du pinceau. Cette femme, car c'est un portrait et non une habitante de l'Olympe, repose, dans la douce attente du plaisir, sur une draperie blanche franchement éclairée; et, malgré les difficultés qu'offre un fonds si témérairement choisi, son beau corps y ressort, sans aucun artifice apparent de lumière, resplendissant de vie, de grâce et de fraîcheur. Cette fois, je reconnais ce que c'est qu'un grand coloriste.

Près du salon où regne la Vénus et qu'on nomme ici la tribune, est celui de l'illustre et malheureuse famille de *Niobé*. Nous nous reprocherons peu de ne pouvoir nous y arrêter long-tems, parce qu'en vérité les quatorze statues qui la composent, fort admirables dans leur détail, manquent réellement leur effet par le défaut de disposition générale, qui éloigne toute idée d'un poëme. Les groupes nombreux et en action réussissent d'ailleurs rarement en sculpture, et à moins que celui-ci ne décorât jadis un fronton, qui alors devait être magnifique, je ne peux, après avoir partagé la touchante anxiété de la mère, accorder à l'ensemble qu'une estime de commande.

Quittons donc à présent la galerie de Florence, puisque tel doit être le prompt résultat de l'engagement que nous avons pris; mais, jetez, je vous prie, un coup-d'œil, en passant, sur la copie du *Laocoon* par Bandinelli, et dites, si vous le pouvez, en quoi il diffère de l'orignal que vous avez vu à Paris; soutenez aussi ce jeune *Bacchus trébuchant*, de Michel-Ange, morceau jugé digne d'être placé au rang des antiques, mais que je ne saurais préférer aux nobles et mâles figures dont nous avons parlé près des tombeaux des Médicis; remarquez enfin que chaque école de peinture a ici sa région, et que voici une salle consacrée aux œuvres des Poussin, des Le Brun, des Philippe de Champagne, des Vernet et autres peintres français. Cependant, donnons-y le conseil de garder quelques places pour les David, les Gros, les Gérard et les Guérin.

Nous allons au palais *Pitti*, qu'une galerie de deux cent cinquante toises, passant par-dessus l'Arno, et pé-

nétrant à travers les maisons de la ville, unit mystérieusement au vieux palais de la république. C'est le séjour des grands-ducs. On dit le Luxembourg bâti sur ce modèle ; la ressemblance n'existe que dans la lourdeur de l'architecture et dans l'emploi des refends rustiques et vermiculés ; car le Luxembourg est un édifice carré, renfermant une très-belle cour d'honneur, tandis que le palais Pitti est tout en façade, sans cour présentable. Mais cette façade, qui est de Brunellesco et antérieure aux Médicis, est remarquable par un caractère vraiment particulier. L'architecte a dédaigné l'art de l'appareilleur ; il a pris des blocs bruts, absolument bruts, les a élevés les uns sur les autres, sans se conformer à d'autres lois que celle de la statique, sans multiplier imprudemment les ouvertures, sans s'aider de la décoration des ordres grecs, et il a produit un monument dont la gravité et la noblesse commandent le respect. Ce goût sévère règne dans la plupart des palais de Florence. Le mépris du léché et du fini y décèle la vigueur du génie qui ne demande ni marbres, ni porphyres pour exprimer les grandes conceptions. C'est ce que pensait *Le Bernin*, lorsque les artistes français le félicitaient, à Paris, sur l'avantage qu'avaient les architectes italiens de pouvoir disposer des matériaux les plus précieux pour élever leurs édifices. « Ceux-ci, fussent-ils de fiente, répondait-il énergiquement, seront encore des monumens, s'ils sont fortement conçus. » . . . .

On veut nous faire admirer les jardins de *Boboli*, attenant au palais Pitti. C'est fort grand, très-peuplé de statues, fort orné de grottes, de salles de verdure, de bosquets en lauriers, en cyprès, en chênes-verts ; mais que les italiens réservent leurs jardins pour l'hiver, à moins qu'ils ne soient inondés de cascades : en cette saison, tout est desséché et flétri par la poussière.

L'intérieur du palais est plus digne de nous occuper : il est éblouissant de richesses. Les artistes qui ont si somptueusement décoré les voûtes dorées de Versailles, avaient sans doute pris ici leurs modèles : rarement ils les ont surpassés. Ces brillans plafonds, ces héroïques fresques à demeure, couvrent à présent des chefs-d'œuvre portatifs du plus grand prix. Nous y trouvons, dans

une magnifique collection de peintures, le beau *Jules II*, de Raphaël, portrait répété à la Tribune ; sa *Vierge à la chaise*, revenue du Louvre et placée ici sous verre ; cette *Sainte Agathe*, à qui des bourreaux tenaillent le bout des seins, et qui, à Paris, arrachait des cris à nos dames ; enfin, une profusion de tableaux des grands-maîtres, parmi lesquels nous égarons nos préférences. Les appartemens nous offrent une infinité d'épisodes intéressans : ici, une salle de bain en marbre d'un goût délicieux ; au moyen des quatre fraîches statues qui la décorent, des glaces et des moëlleux arabesques qui l'entourent, la Volupté entre par tous les pores ; là, un beau vase de six pieds, en porcelaine de Sèvres, trouvé digne de servir d'ornement principal à un salon soutenu par des colonnes d'albâtre oriental ; partout, des bustes, des bronzes, des objets d'arts curieux, entre lesquels se font remarquer ces célèbres mosaïques en pierres dures, qui ne se travaillent qu'à Florence et dont le souverain se réserve la propriété exclusive pour n'en faire des présens qu'aux têtes couronnées. On trouve, bien entendu, dans son palais, les morceaux les plus beaux.

L'illustre Canova, sous l'influence du génie qui lui a valu tant de gloire, s'agitait à la vue de la Vénus de Médicis. Cette belle statue le poursuivait dans son sommeil. Doit-elle être sans égale, s'écriait-il avec transport ? Il s'éveille, il a conçu et il crée aussi lui sa Vénus, rivale de la déesse grecque. — Florence, dépositaire de celle-ci, devait l'être de celle-là ; c'est au milieu d'un salon particulier de la Grande-Duchesse, qu'est placé le chef-d'œuvre moderne. Il n'appartient point à moi profane, de décerner la couronne dans la lutte entre deux divinités ; mais je les comparerai.

La Vénus grecque est nue ; celle de Canova a un voile qui couvre l'un des seins, la cuisse droite, et une partie de la gauche. Les deux mains de la Vénus de Médicis ne dérobent point à la vue ce qu'elles semblent vouloir cacher ; la statue de Canova presse les bras contre son corps, pour retenir la draperie qui l'enveloppe ; ses genoux se rapprochent avec un mouvement surpris à la véritable pudeur : décidément, elle est plus modeste que l'autre. Si la Vénus antique l'est moins, c'est cependant

sans effronterie qu'elle se montre à l'adoration des mortels : ses traits pleins de dignité expriment qu'elle ne saurait être offensée par leurs regards ; celle de Canova s'y dérobe au contraire, et ses yeux, levés vers le ciel, semblent y chercher protection. L'artiste grec aurait donc plutôt fait une déesse, et l'artiste vénitien, seulement une nymphe. Toutes deux ont des traits et des formes à séduire les ames les plus froides. L'italienne est la plus jolie femme qu'on puisse imaginer ; sans le voile préparé par la décence, on verrait rougir son aimable figure ; l'expression de la Vénus grecque est plus calme : elle se sent hors de l'atteinte des désirs terrestres. Je laisse à présent à d'autres à comparer la beauté des épaules, des jambes, du torse, la perfection des indications anatomiques, ou le moëlleux des chairs ; sous ces rapports, je suis incapable de faire un choix entre les deux belles ; et, dans ma folle indécision, je les prendrais bien toutes deux pour maîtresses. Cependant, il me semble que la Vénus de Médicis a les mains plus délicates, quoique les doigts en soient un peu maniérés (1). Je remarque surtout qu'elle a le pied plus petit : or, je suis très-sensible aux charmes des petits pieds. Mais, chut ! je reporte mes regards sur l'ensemble de la statue, et les mauvaises pensées se dissipent.

Nous aurions encore un grand nombre de palais et de temples à visiter dans Florence ; mais, comme les obsèques du souverain Pontife nous pressent de nous rendre à Rome, et que nous nous proposons de revenir par-ici (2), nous remettons au retour une plus complète inspection des curiosités de la ville, et une révision de la galerie, où nous n'avons encore vu ni le *Mercure*, ni l'*Hermaphrodite*, ni les préparations anatomiques.

Nous nous faisons conduire au palais du banquier Riccardi, que vient d'acheter le grand-duc. C'était la demeure des Médicis, quand ils étaient encore commerçans. C'est là qu'ont logé Louis XII, François I.er, Charles-Quint, Clément VII et Léon X. On signale, volontiers, les lieux où se sont reposés les personnages

---

(1) On sait que les bras de cette statue ne sont pas antiques, et que la tête même est douteuse.

(2) Ce projet n'a pas été exécuté.

historiques; c'est ainsi que nous nous plaisons à montrer à Nantes, la maison à Tourettes, où descendit Charles IX; mais nous devrions y chercher aussi celle où Machiavel eut, avec le Cardinal de Rouen, la conversation qu'il cite dans le chapitre 3 de son livre du *Prince*(1). Le palais Riccardi se fait remarquer par beaucoup d'inscriptions antiques, incrustrées dans les murs, à l'usage de plus savans que nous; et par une célèbre galerie peinte à fresque par Luc Jordan. Elle représente, ou une apothéose de Côme I.er, comme le dit notre itinéraire, ou les quatre fins de l'homme, comme nous l'assure notre cicérone. Nous n'entendons pas grand'chose à cette vaste machine allégorique, mais il nous reste le souvenir d'une jolie compagne de l'aurore, qui vraiment plane dans les airs; d'une néréïde ravissante, qui sort des eaux pour s'approcher du char de Neptune; d'un enlèvement de Proserpine, qui rappelle le groupe de la rotonde de Versailles, et surtout d'un laboureur traçant un sillon, admirable magie de perspective. On veut nous introduire dans la bibliothèque, mais nous n'en apercevons que les reliûres, et nous nous rendons avec plus d'empressement à la véritable bibliothèque des Médicis, celles que formèrent à Saint-Lorenzo, Côme-le Vieux et Laurent-le-Magnifique, lors de l'émigration des belles-lettres de Constantinople à Florence.

L'édifice est, dit-on, de Michel Ange : ce grand homme était tout, peintre, architecte, sculpteur; j'ai cependant besoin de me répéter qu'il a élevé la coupole de Saint-Pierre de Rome, car je trouve ici son équerre bien inférieur à son ciseau.

---

(1) Machiavel était à Nantes en 1509, avec le Cardinal de Rouen. Le prélat apprenant que l'armée de Louis XII venait de remporter à *Agnadel* la victoire qui assura au Pape la conquête de la Romagne, s'écria avec un peu de suffisance : « On voit bien que les Italiens n'entendent rien au métier de la guerre. » Machiavel répond vivement : « Il paraît bien que les Français n'entendent rien aux affaires d'état, puisqu'ils laissent prendre un si grand accroissement au pape. » — L'auteur du *Prince*, avec tout son esprit, était hors de la question; car Alexandre VI ne songeait qu'à former une souveraineté pour son fils César, et Louis XII ne voulait que faire autoriser son divorce par le Pontife, afin d'épouser notre duchesse Anne de Bretagne, et accroître ainsi ses états; ce qui lui réussit.

Entre autres objets curieux qu'on nous montre dans cette riche collection, nous remarquons :

Un manuscrit du III.ᵉ siècle, sur parchemin. C'est un Virgile sans ponctuation et sans intervalle entre les mots. On reconnaît, par une annotation, que cet exemplaire a appartenu à un sénateur romain. Cette pièce est d'autant plus intéressante, qu'on n'a presque plus rien du III.ᵉ siècle.

Un Tite-Live du VI.ᵉ siècle. Que n'a-t-on le tout !

Un Horace annoté de la main de Pétrarque.

L'exemplaire des Pandectes de Justinien, trouvé à Amalfi par les Pisans, et conquis sur eux par les Florentins. C'est par cet exemplaire que nous ont été transmises les lumières du droit romain.

L'exemplaire du Décaméron de Boccace, l'unique qui ait été soustrait à la destruction qu'en ordonnèrent les princes du XIV.ᵉ siècle. Sans ce bouquin, nous n'aurions jamais souri aux ingénieuses nouvelles de l'ami de Pétrarque.

Un Dante du XIII.ᵉ siècle, avec des figures bizarres, et un atlas astronomique adapté aux singulières conceptions du poëte.

Le doigt de Galilée, conservé dans un bocal d'esprit de vin : pure futilité.

Une collection de cartes géographiques de Ptolémée, très-curieuses par les erreurs qu'elles renferment, et qui étaient, de son tems, des vérités. Une grande partie de l'Asie y est indiquée avec plus de détail que dans nos cartes modernes, et n'est peut-être pas fautive ; mais Ceylan est de 4 à 500 lieues trop à l'est ; l'Europe septentrionale est tout-à-fait méconnaissable ; le géographe ne sait que faire de la moitié méridionale de son Afrique.

Nous passerions volontiers des mois entiers dans cet intéressant asile des sciences, où les surveillans sont de la plus aimable obligeance pour les étrangers.

On pourrait traverser Florence sans se donner la peine d'entrer dans les édifices, et emporter cependant, en sortant, l'intime conviction que les arts y sont cultivés au plus haut degré. Voyez, sur la place de ce vieux palais du gouvernement, si imposant par sa masse,

la galerie ouverte, dite la *Loggia*, rendez-vous des oisifs de la ville ; c'est un véritable musée en plein air, où sont exposés le *Persée* de B. Cellini, la *Judith* de Donatello, et les *trois âges* de Jean de Bologne ; ce dernier groupe, connu sous la désignation de l'enlèvement d'une Sabine, est digne de Michel-Ange. Le *David* de ce dernier et l'*Hercule terrassant Cacus*, de Bandinelli, ornent extérieurement la porte du palais. La statue équestre de Côme I.er, encore de Jean de Bologne, en est peu éloignée : la pose en est plus calme que celle des Farnèse de Plaisance, mais elle rappelle celle du Henri IV de M. Lemot. Elle est en tous cas bien supérieure aux figures ducales placées sur les tombeaux de Saint-Laurent. Le Neptune qui orne la fontaine, plus faible que celui de Bologne, trop colossal pour les charmans Tritons de bronze qui l'accompagnent n'en seraient pas moins partout ailleurs un morceau de musée. Je passe sous silence deux géans en marbre qui n'ont pu obtenir mes bonnes grâces au milieu des chefs-d'œuvre dont je viens de parler ; mais sur toutes les places, dans toutes les rues, dans tous les carrefours, sur les ponts, je trouve d'amples dédommagemens. On compte, dit-on, jusqu'à 160 statues de prix ainsi exposées en public, dans Florence.

Les marchés portent également l'empreinte de ce grand goût des arts. Veut-on construire un marché dans une de nos villes de France d'un certain ordre, dans la capitale même ? De simples piliers en maçonnerie se guindent mesquinement à quelques 15 ou 18 pieds de terre pour supporter une grossière charpente en bois, bientôt vermoulue. Ici, pour le même objet, des fûts de colonnes de 20 à 25 pieds, et d'un seul bloc de marbre ou de granit, s'élancent élégamment au-dessus d'un noble soubassement ; de riches chapitaux les couronnent et des voûtes de pierre s'unissent intérieurement en arcs multipliés. Un semblable monument marque aussitôt par une hauteur de 40 à 50 pieds, et si, comme tous les ouvrages des hommes, il doit un jour s'affaisser sous la main du tems, ses débris attesteront encore la gloire du siècle qui l'érigea.

Et cependant, remarquez que les monumens de Florence s'élevaient sous le régime d'une magistrature re-

nouvelée tous les deux mois, circonstance qui doit paraître bien étrange à nos modernes publicistes. C'est que, malgré les troubles civils enfantés peut-être précisément par cette trop courte durée d'administration, l'amour du pays, le besoin de sa gloire dominaient sur les passions privées ; c'est que les Florentins, au milieu de leurs cruelles dissensions intestines, étaient encore animés d'un véritable esprit public, comme l'ont été les Romains, surtout comme l'ont été les Grecs. Or, cet esprit national, qui n'est pas moins accessible aux atteintes de la vanité que ne l'est l'opportunité de l'éclat dans les cours, est, sous ce rapport, très-favorable aux beaux arts. Les princes et les seigneurs sont, dit-on, de très-bons protecteurs de ceux-ci. Cela est vrai, sauf les cas d'asservissement ; mais cette vérité ne doit pas nous rendre injustes envers les républiques. Malgré leur turbulence, elles savent aussi elles enflammer et honorer les artistes : — Florence en est la preuve pour les tems rapprochés de nous, comme Athènes l'a été pour l'antiquité.

Il nous faut enfin quitter cette ville séduisante, si justement comparable à la ville de Périclès, tant pour son histoire politique que pour son aptitude aux sciences et aux arts. Nous nous rendons à *Sienne*, seconde ville de la Toscane, jadis capitale d'un état indépendant. Chemin faisant, nous apercevons quelques riches maisons de plaisance qui nous paraîtraient plus belles sans l'aridité de la saison. Les montagnes présentent des aspects assez variés, et la culture n'est pas dans un état qu'on puisse dire négligé, mais nous avons quitté depuis trop peu de tems les frais points de vue de la Suisse et les fertiles plaines de la Lombardie pour ne pas faire ici les difficiles. Les routes nous semblent bonnes, parce que nous sommes en été, cependant les montées ne sont pas bien ménagées ; il faut souvent des chevaux de renfort. L'élégance des paysannes continue à nous frapper. Si elles se couvrent de fines indiennes, de fichus de soie et de frais castors ; si elles se chamarrent de rubans, c'est que les premiers besoins sont sont satisfaits, c'est que le pays ne souffre pas de la misère : cet état fait honneur aux soins du gouvernement.

Aux approches de Sienne, le paysage a plus de frai-

cheur : peut-être est-ce dû au voisinage des marécageuses et insalubres maremmes. Nous atteignons les habitations et nous roulons dans de sombres rues bordées de hauts palais construits en laves. Il faut descendre, monter, descendre encore, et nous trouvons que la ville a un aspect assez triste. Voici cependant une brillante jeunesse en goguette : ce sont les étudians de l'université qui se rendent à la promenade, conduits par de graves ecclésiastiques. Ces étudians sont tous de beaux gaillards de 18 à 20 ans, vêtus comme de petits maîtres, et qu'isolés on ne soupçonnerait pas d'être tenus sous la férule. Ils y restent cependant 12 à 14 ans pour y achever leurs études, et si nous en jugeons par un jeune seigneur siennois, avec qui nous avons voyagé en Suisse, ce ne serait pas encore assez long-tems. Sienne est au surplus la ville de l'Italie où l'on parle le mieux l'italien, et il est certain que nous n'y entendons plus les accens gutturaux qui nous choquaient à Florence.

La république de Sienne brillait au moyen âge d'un éclat égal à celui de Florence : l'histoire et de nombreux monumens encore existant en font foi. Elle a eu aussi ses querelles entre les plébéïens et les nobles, avec moins de défaveur cependant pour ces derniers. Un tyran l'a opprimée, des insurrections l'ont affranchie. Elle a lutté avec avantage contre Florence, même du tems des premiers Médicis; mais des souverains étrangers s'étant mêlés de ses affaires, elle s'est vue, il y a 160 ans, livrée comme arrière-fief de l'empire d'Allemagne aux grands-ducs de Toscane. Chaque année, un député est envoyé à Florence pour y renouveler à haute voix l'acte de soumission de ses concitoyens, mais il a l'ordre puéril de protester tout bas. La ville qui, au tems de son indépendance, avait cent cinquante mille habitans, n'en compte plus que quinze mille.

Nous n'avons le tems de visiter à Sienne que la belle *Piazza del Campo* ornée de statues, de fontaines et de palais réguliers, et la magnifique cathédrale de marbre, ouvrage étonnant du XIII.[e] siècle.

Ce dernier monument est de forme tudesque, comme le *duomo* de Milan, et seulement d'un quart moins grand. Nous aimerions mieux que les marbres n'y

fussent pas par assises alternatives de noir et de blanc; parce qu'il en résulte un aspect un peu sépulcral; mais le travail en est si soigné, qu'on ne peut se lasser de l'admirer, surtout à l'extérieur, celui du porche; et, à l'intérieur, celui de la chaire.

Tandis que nous nous rendons à Rome pour assister à un conclave, nous complétons notre instruction sur cette solennelle réunion. Nous apprenons qu'ici fut organisé le premier conclave proprement dit. En effet, depuis mille ans, les pontifes de Rome, étaient élus par le peuple, comme les autres évêques dans le reste de la chrétienté, lorsqu'en 1060, le concile de Sienne changea cette institution et décida que désormais les papes seraient du choix des cardinaux (1).

On montre, sur une haute corniche autour du chœur de la cathédrale, une suite de bustes qu'on prétend être ceux de tous les papes depuis Saint-Pierre. Cette collection n'attire nos regards que parce qu'on nous y fait remarquer l'emplacement qu'occupait le portrait de la contestable papesse Jeanne, lequel ne fut enlevé de là qu'en 1600. Comme nous ne renouvelerons pas, à cette occasion, les débats de Spanheim et du P. Labbe, nous préférerons ramener nos regards sur le parois de l'église : rien au monde n'y est comparable. Les beaux parvis en mosaïque sont ceux où l'artiste, à l'aide de marbres de couleur, a tracé des rosaces, des fleurons, des chiffres, des armoiries ou des rinceaux : ici, ce travail représente des sujets d'histoire, dessinés avec une hardiesse de composition et une correction de trait, telles qu'on peut se figurer qu'ils ont servi d'études aux Michel-Ange et aux Carraches, venus long-tems après. L'ouvrage est une sorte de camayeu dans lequel les ombres et les demi-teintes sont rendus par des hachures de marbre incrusté. Il est couvert d'un plancher qu'on lève pour satisfaire la curiosité des étrangers.

Les murs de la sacristie sont revêtus de très-curieuses peintures de la première manière de Raphaël. Les personnages ont peu de mouvement, les extrémités seules

---

(1) Quelques auteurs, notamment Onuphre, rapportent à des tems plus modernes ce changement important dans les décisions de l'Eglise.

sont traitées avec talent : divers, ornemens tels que bossettes de mors, boucles, poignées de dagues, étant exprimés par des reliefs en or, qui font saillie réelle hors du tableau, en détruisent l'illusion par une vérité hors de propos. Raphaël n'a pas tardé à s'affranchir de ces inconvenances alors encore de mode. Son pinceau a consacré là les principales actions de la vie du savant Picolomini qui, devenu Pie II, déclara contraire aux canons, la prétention d'appeler aux conciles des décisions papales.

Encore une inconséquence des prélats italiens : au beau milieu de la pièce qui tient à la sacristie, et où sont déposés les antiphoniers, est exposé à tous les regards un groupe de marbre représentant les trois Grâces dans une totale nudité. Cet excellent morceau, digne des beaux tems de la sculpture grecque, fut trouvé en creusant les fondations de l'édifice; mais était-il décent de le faire servir à l'ornement d'une église chrétienne? Un père de famille ne le laisserait pas dans son salon.

Sienne mériterait un peu plus long séjour, mais le plan de notre voyage, ou si l'on veut, notre impatience nous entraîne plus loin. A *Pontecentino*, nous entrons dans l'Orviétan, province pontificale; nous laissons à peu de distance, sur notre droite, les perfides *Maremmes* qui s'étendent jusqu'à *Piombino*; sur notre gauche, avec l'antique *Clusium*, les souvenirs de Porsenna dont c'était la capitale, et de Brennus qui, avec ses Gaulois, nos ancêtres, y trouva l'occasion de marcher sur le Capitole.

Le désir de nous soustraire un peu à la grande chaleur, nous fait stationner quelques heures à *Aquapendente*, laide et salle petite ville, entourée de points de vue qui valent mieux qu'elle. Telle est la défiance qu'on nous a inspirée contre les habitans de la contrée qui nous sépare de Rome, qu'à la suite d'une petite querelle avec le maître de poste, pour laquelle nous avons invoqué le secours du magistrat, nous n'osons exposer nos voitures au pillage, en nous en éloignant de quatre cents toises, pour aller visiter la cascade qui a donné son nom à la ville. Dans la méchante auberge, où nous avons peine à trouver quelques alimens, on

nous sert cependant le vin à la glace. La glace est à l'usage des pauvres comme des riches, dans cette partie de l'Italie ; nous en avons trouvé dans de misérables villages de Toscane où l'eau à boire était rare.

A la sortie d'Aquapendente la contrée devient stérile. Elle est aussi tellement malsaine, que le pape Pie VI a été obligé de transporter sur le haut de la montagne, la petite ville de *St.-Lorenzo* qui était au pied. Nous passons près des ruines de la cité abandonnée ; on ne s'est jamais figuré une retraite de brigands plus pittoresquement caractérisée.

A *Bolsena*, nous nous trouvons dans le patrimoine de Saint-Pierre. Cette ancienne capitale des Volsques, où se retira Coriolan, est sur le coteau au bas duquel on change de chevaux. Nous voudrions que les tours crénelées qui l'entourent fussent un ouvrage militaire des anciens, parce qu'elles présentent l'aspect des châteaux forts qu'on voit sur les médailles et sur les bas-reliefs antiques ; nous voudrions qu'on nous dît qu'elles ont résisté aux chocs du bélier et aux assauts de la formidable tortue. Vain désir ! notre impitoyable itinéraire veut, en dépit de nous, qu'elles soient du moyen âge. Lorsque les Romains, après de long travaux, réussirent enfin à s'emparer de Bolsena, ou Volsinium, ils en enlevèrent deux mille statues : aujourd'hui nous n'y voyons qu'une bicoque où l'on ne trouve peut-être que quelques rustiques bonnes vierges de plâtre.

Le riant lac de Bolsena étend sous nos yeux sa nappe azurée de 9 à 10 lieues de tour. Deux petites îles y reposent agréablement la vue. C'est dans l'une d'elles que la reine des Goths, l'illustre Amalasonte fut étranglée pour avoir tenté avec trop d'empressement de plier ses revêches sujets à la civilisation romaine. Avis aux philosophes qui veulent semer des vérités sur un terrain non encore suffisamment préparé.

En cotoyant le lac, nous considérons à notre aise les beaux prismes balsatiques dont est composée la montagne qui vient y plonger sa base. Ces prismes, presque tous hexagones, au lieu d'être réunis parallèlement comme ceux de l'Auvergne et de la grotte de Fingal, s'élancent d'un point commun, en parallélipipèdes de 4 à 8 pieds, qui divergent sous des angles variés. Leur grosseur peut

être de 15 à 18 pouces de tour ; nous ne pouvons vérifier s'ils sont articulés.

La montagne qu'ont formée ces singulières cristallisations est couverte d'une vaste et épaisse forêt dont les sombres retraites servent d'asile aux nombreux *banditti* que les états pontificaux recèlent en abondance depuis la retraite des Français. Par une précaution fort sage, le gouvernement vient d'ordonner d'abattre et de brûler les arbres jusqu'à la distance de cent toises de la route. Notre marche est éclairée par ces incendies.

Nous n'entrons point dans la ville close de *Montefiascone*, chef-lieu d'un évêché qui fut le premier gage de la fortune du célèbre abbé Maury, lors de son émigration, et aussi le dernier témoin de sa disgrâce, lors de la restauration. Devenu cardinal, il compta trop sur l'imperturbabilité de l'astre impérial : il s'éclipsa avec lui, et vint mourir ici en exil dans son triste palais épiscopal. Nous nous bornons à faire apporter de la ville quelques flacons du célèbre vin muscat qui se recueille dans le voisinage, et dont la douceur coûta, dit-on, la vie à un prélat allemand qui, se rendant à Rome, ne put jamais s'arracher au plaisir de s'en abreuver. Nous le trouvons agréable, mais nous osons assurer qu'il ne compromettra pas notre salut.

Suivant le savant père Lubin, Montefiascone serait l'ancienne *Falerie*; suivant le non moins savant chanoine Holstenius, cette assertion serait une erreur grossière. Nous nous gardons bien de commettre notre jugement dans ce débat d'érudition. Mais, dans notre excusable incertitude sur ce point, nous nous abandonnons volontiers aux émotions causées par les grands noms des peuples falisques et volsques dont nous venons de fouler la poussière. Tite-Live nous a instruits, dans l'âge mûr, de la courageuse résistance qu'ils ont opposée aux Romains ; et le modeste *Epitome historiæ romanæ* a nourri notre enthousiaste jeunesse des illustrations qu'ont méritées les Camille, les Coriolan et les Scevola. Nous jouissons du double souvenir et de la maligne application que nous faisions à notre régent, de la fustigation du maître d'école de Falerie par ses élèves, et des nobles palpitations que faisaient éprouver à nos jeunes cœurs l'austère équité du dictateur, la déférence filiale du fougueux

transfuge patricien, ou l'héroïque débat de Mutius et de Porsenna.

Viterbe serait loin de refroidir ces souvenirs pour qui entreprendrait d'y reconnaître la ville plus ancienne que Rome, le *Fanum voltumnæ* des Etrusques. Mais n'ayant plus que dix-huit lieues à parcourir, nous nous hâtons de continuer notre voyage, nous bornant à jeter un coup d'œil sur de belles rues pavées de larges dalles, et sur une place entourée de colonnes, dont un limpide clair de lune rehausse l'élégante architecture.

Les postes romaines sont servies avec une grande rapidité sur des routes fort bonnes. A peine avons-nous le tems de reconnaître, au pied de la montagne, la ville de *Ronciglione* que le pape Paul III osa donner en fief à son fils Farnèse (1), avant de le porter à la souveraineté de Parme. Le lac de *Vico*, qui en est voisin, récèle, dit-on, une ville sous ses eaux comme notre lac de Grandlieu : nous ne sommes pas tentés de l'aller vérifier.

Au point du jour, nous roulons dans l'aride et vaste plaine qui porte le nom de *Campagne de Rome*. Les impressions se multiplient : Voici l'emplacement des *Veies*, voici la voie *flaminiène*, plus loin des vestiges de grands aqueducs. Le cœur nous bat aux approches de la ville éternelle, notre attention est fixée à l'horizon, nos regards la dévorent : au détour d'un mouvement de terrein nous saisissons enfin la sommité de la coupole de Saint-Pierre, éclairée au loin par les premiers rayons du soleil : Postillon, hâtez-vous.

— Quelle est cette ruine ? — Le tombeau de Néron. — Cette chaussée ? — La voie *Cassiène*. — Cette faible rivière ? — Le *Tibre*. — Quoi le Tibre ! un nom si glorieux pour un objet si humble ! C'est l'Erdre ou la Sèvre.

Cependant, nous traversons le fleuve-roi sur le pont *Emilius* fameux par la vision du céleste Labarum qu'y eut Constantin, lors de sa victoire sur Maxence. Nous avons passé sous la voûte d'un monument restauré par Pie VII, et nous entrons dans le *Latium*.

Comme tout est désert autour de nous ! Nulle culture,

(1) Il avait eu ce fils naturel avant d'entrer dans les ordres.

nul mouvement ; c'est le calme de la mort. Un air empoisonné étend silencieusement sa pernicieuse influence jusqu'aux portes de Rome. Si nous voyons des ruines de vingt siècles, nous en découvrons aussi de vingt ans. De jour en jour le mal augmente : à un mille du Vatican, des maisons de plaisance, naguères édifiées par l'opulence, servent aujourd'hui de guinguettes pour le peuple ; les riches ont du fuir l'*Aria Cativa*.

Mais Rome nous ouvre ses portes triomphales et nous dévoile une partie de ses pompes. Nous traversons la magnifique place *del populo*, nous heurtons de nos roues un obélisque de granit rouge, taillé il y a vingt-trois siècles à Héliopolis ; nous suivons la rue du *Corso*, toute bordée de palais ; nous interrogeons des yeux chaque objet nouveau qui nous apparaît. — Quelle est cette noble colonnade de marbre vers laquelle nous nous dirigeons ? — C'est celle du Temple de Mars. — Notre voiture y pénètre ; nous nous félicitons d'avoir à débuter par un morceau de haute antiquité, d'avoir à offrir notre première visite au véritable patron de Rome, au plus efficace fondateur de sa gloire ; mais un essaim bourdonnant de desservans du temple, vient troubler nos dispositions admiratives, en demandant avec importunité les clefs de nos malles ! — Nous sommes dans la Douane Papale.



SHAKSPEARE.

A ce nom l'on s'arrête comme pour recueillir tant d'opinions contradictoires, énoncées avec autorité dans les écoles, émises avec légèreté et insouciance dans le monde ; on se demande si la mode peut enivrer d'un même vertige tout un peuple, si elle peut résister à une épreuve de près de trois siècles ; on cherche à deviner pourquoi la nation qui a produit Pope et Milton, s'obstine à révérer un homme qui ne paraît sublime que parce que les règles communes ne lui sont point applicables ; on ne sait surtout comment concilier le goût épuré de Johnson, le Boileau de l'Angle-

terre, avec l'admiration qu'il témoigne pour un poëte contemporain de notre Ronsard, et que notre Boileau sans doute eut fait oublier comme celui-là. On s'en veut presque de l'émotion qu'on éprouve en lisant les écrits d'un génie qualifié de barbare par le goût français; et, quand on tombe subitement d'une admiration réfléchie à un dégoût involontaire, la conscience littéraire se trouble, on sent qu'on a besoin, pour bien juger, de ce calme qui fait taire les passions, ce calme de l'ame qui devrait gouverner l'empire des lettres, comme le bon sens dirige la conduite de la vie, et devant lequel tôt ou tard sont obligées de comparaître toutes les opinions humaines.

Shakspeare écrit, il est vrai, sans plan, sans dessein, et, pour ainsi dire, sans but. On ne devine jamais l'intention morale dans ses pièces : on dirait qu'il laisse au hasard, sur la scène, l'empire qu'il paraît avoir dans la nature. Il confond les tems et les lieux. Ses traits comiques vont jusqu'à la grossièreté et la licence; dans certains endroits, il est d'autant moins près de la perfection, que son ouvrage sent plus le travail. Plein d'énergie, quand il peint; il n'est plus que ridicule ou obscur, quand il invente. Toujours voisin de l'enflûre, il n'y échappe que pour tomber dans la trivialité. C'est quand son langage est le plus simple, qu'il atteint mieux la vérité; c'est quand il est orné et plein d'harmonie, qu'il n'exprime plus que des idées vulgaires. Doué d'une grande force comique, il a pour les jeux de mots ce penchant qu'on ne remarque que chez les ignorans. Ses sentimens sont tous ébauchés; on n'en trouve pas un chez lui qui soit analysé. Il ne conduit pas le cœur pour l'émouvoir : il le frappe; mais l'esprit se lasse de ces émotions rapides, comme l'œil, qui change la lueur tranquille du jour pour la clarté instantannée des éclairs. Enfin, la loi des trois unités, respectée de tous les tragiques et invoquée par tous les spectateurs, est partout violée dans ses ouvrages.

Avec tout cela, Shakspeare est cependant un homme supérieur. L'esprit le plus médiocre peut éviter tous ces défauts, et il n'y a qu'un très-grand génie qui puisse produire des beautés comme les siennes.

Il n'a que des éclairs de génie, sans doute, parce que

le génie lui-même n'apparaît, dans ses ouvrages, que comme l'inspiration se montre dans la vie : il n'a pas plus disposé de son drame, que l'homme ne dispose de son cœur. Il mêle le comique et le tragique, parce que, dans la vie, le rire est souvent voisin des pleurs. Nous avons divisé les drames en certaines classes ; il les a compris sous une seule dénomination. Il a peint l'homme de la nature, et non l'homme de la société. Ainsi, il prend un bouffon dans le sénat de Rome, et un ivrogne sur le trône : il ne masque point les défauts naturels par des qualités sociales. La couronne et la toge, à ses yeux, ne sont que des ornemens, et il laisse aux autres le soin de les placer ou de les draper. Pourquoi, s'est-il dit, mettrais-je dans la bouche des rois des discours qu'ils ne prononcent que du haut du trône. Ils ne sont rois que par momens ; mais il sont hommes tous les jours.

En effet, il pouvait ignorer, sans danger, si Aristote blâme ou approuve un tel mélange : le même événement, qui remplit celui-ci de terreur, n'est-il pas vu par l'autre avec gaîté ou insouciance ? Un exemple fera sentir la poëtique de Shakspeare. Un poëte, formé à l'école du bon goût, qui peindrait aujourd'hui la mort de Charles XII, ne manquerait pas de faire remarquer que le dernier mouvement de ce monarque, atteint à la tempe d'une balle pesant une demi-livre, avait été de mettre la main à la garde de son épée, et qu'il était mort dans cette attitude. Si cet événement s'était passé du tems de Shakspeare, il n'oublierait pas, après avoir parlé de cette circonstance, de mettre en scène cet ingénieur français qui dit, à la vue de ce spectacle : « Allons souper, la farce est finie ». C'est ainsi que Shakspeare saisit dans ses héros ce qui les rapproche de l'humanité, et qu'il a renversé ce mur d'airain que les lois élèvent entre les rois et nous.

Les autres, pour émouvoir, se sont identifiés avec telle ou telle classe d'hommes ; Shakspeare s'est identifié avec toutes. Il a mêlé les hommes sur la scène, comme ils le sont sur le théâtre de la vie, et sa variété a paru de la confusion. Les autres, écrivant avec une mémoire cultivée, ont presque tous traduit ce qu'ils avaient lu ; Shakspeare, obéissant à une inspiration puissante qui lui tenait lieu d'instruction, n'a peint que ce qu'il avait

éprouvé. Chacun, en lisant ses ouvrages, s'y retrouve tout entier, non tel qu'il est dans les occasions d'apparat, mais tel qu'il est sans témoin, et il est surpris d'y lire ces entretiens secrets que l'esprit se tient à lui-même. On pourrait comparer nos héros de théâtre à ces gens qui vont gravement en procession, parce qu'il y a des spectateurs aux fenêtres; ceux de Shakspeare représenteraient une troupe semblable qui, s'apercevant tout à coup qu'il n'y a plus personne à la regarder, se disperserait de côté et d'autre, confondrait les rangs, et laisserait parler chacun, non selon la circonstance, mais selon ses inclinations.

Le drame de la vie a ses actes, qui ne ressemblent point à ceux qu'a imaginés la société. Shakspeare a peint la vie humaine avec ses vices et ses vertus, ses ridicules et ses grandeurs, sans s'imaginer que les rhéteurs viendraient lui dire de réserver ce qui est grand pour la tragédie, ce qui n'est que ridicule pour la comédie. Nos littérateurs ont fait, pour le théâtre, ce que Lenôtre a fait pour les parcs des grands : il en a banni les plantes sauvages, desséché les marais, nivelé les collines et aligné les chemins, afin que tout y flattât l'œil du maître. Shakspeare a traité l'art du théâtre comme Kent en a agi avec celui des paysages. Celui-ci a laissé subsister les inégalités du sol, a tiré parti des accidens naturels comme des beautés inattendues; et, dans ces chemins sinueux, que la rêverie semble avoir tracés sans consulter la symétrie, il fait apparaître tout à coup la vache nourricière ou le bœuf laborieux, qu'un orgueil mal placé rougissait de laisser apercevoir.

Ainsi, les beautés de Shakspear, comme ses défauts, sont d'un ordre particulier. Il doit les unes à la nature; il doit les autres à ce sentiment puissant qui lui faisait croire que, quand on suit la nature avec fidélité, on n'a pas besoin des règles. Mais on ne peut nier que les détails multipliés dans la nature, comme dans les arts, ne nuisent à l'ensemble. Aristote a eu raison de dire qu'il fallait que le sujet moral qu'on entreprend de traiter ait, comme les objets physiques, une étendue déterminée, afin qu'on pût l'embrasser d'un coup-d'œil. Shakspeare accable la mémoire de faits, et celui qui veut qu'une tragédie soit un tableau d'une certaine

mesure, est totalement déconcerté. Il lui arrive, comme à celui qui, pour admirer un chêne, croirait nécessaire d'en examiner les feuilles l'une après l'autre. Le chêne est dans la nature, comme le drame de Shakspeare est dans la vie; mais le peintre, qui représente ce chêne, a soin de le placer dans son tableau à quelque distance du spectateur. C'est ce point, si aisé à déterminer en perspective, si difficile à fixer en morale, que Shakspeare a perdu de vue.

Cette réflexion nous montre jusqu'à quel point l'art est nécessaire pour l'imitation de la nature. La règle des trois unités est puisée dans cette théorie, et c'est inutilement que Johnson prétend que l'esprit, ne connaissant ni lois ni tems, l'illusion une fois admise n'a point de limites. Les raisonnemens les plus spécieux ne peuvent rien contre nos sensations. La Harpe, d'un autre côté, a tort de dire que ce sont précisément ces défauts qui ont rendu Shakspeare populaire, parce que, dans tout pays, le peuple est ignorant et grossier. Dans tout pays aussi, le peuple peut se tromper sur les règles, mais non sur des sentimens, et il est injuste d'imputer à Shakspeare comme un défaut, ce qui fait la gloire du Tasse. Les épithètes injurieuses doivent être épargnées à celui qui n'a eu que le tort de ne s'être pas conformé aux règles : les règles ne sont que des moyens de rendre le plaisir durable, en le fondant sur l'organisation de l'homme, et c'est être trop exclusif d'en vouloir à quelqu'un, parce qu'il a trouvé son plaisir en manquant à la mesure.

Il y a donc une même explication pour les beautés et pour les défauts de Shakspeare. Aucun génie, dans sa nation, ne lui avait tracé la route; aucun critique ne lui avait appris à rectifier ses plans. Ne pouvant rien demander à son siècle, il lui fallut tout tirer de lui-même : il a suivi son instinct, et cet instinct l'a conduit sans incertitudes; et comme, en fait de sentimens, ce qui est vrai pour un homme sensible, l'est également pour tous, tous ont trouvé dans la lecture de son livre le plaisir qui en a fait la vogue, et la vérité qui en a assuré le succès.

Shakspeare a donné à la littérature anglaise un caractère qu'elle n'aurait pas eu sans lui. Dans le XVI.e

siècle, les Anglais n'avaient point encore de littérature à eux. La langue et la la poësie nationale des anciens Bretons, conservées dans le pays de Galles, dans quelques parties de l'Irlande et de l'Ecosse, étaient la seule source dans laquelle pouvaient puiser les littérateurs du moyen-âge. La politique, autant peut-être que l'orgueil national, apportait de nombreux obstacles à l'étude de cette littérature antique, production transplantée de la petite dans la grande Bretagne. Quelques savans étudiaient les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, avec ceux de l'Italie, sortie dès-lors de la barbarie; mais le peuple se bornait aux aventures romanesques d'Artur et de ses preux. Il n'y avait d'autres héros pour lui, que des enchanteurs et des vainqueurs de dragons, et il croyait son admiration en sûreté, parce qu'il la plaçait sur des êtres au-dessus de l'humanité. Quelque chose dont les nations, non plus que les rois, n'aiment pas à se rendre compte, défendait sans doute aux insulaires de chercher des modèles parmi des peuples subjugués. La haine qu'on portait aux ennemis du nom anglais devait s'étendre à leur littérature, quoiqu'on ne l'avouât pas, et l'on ne pouvait applaudir aux accens des bardes gallois, quand ces accens rappelaient de longues inimitiés et réveillaient dans les cœurs l'amour d'une indépendance dont on leur faisait un crime. C'est, sans doute, à cette cause inaperçue jusqu'ici, qu'il faut attribuer le peu de progrès faits par les Anglais dans une littérature cultivée avec tant de succès par les bardes gallois et armoricains.

Les rois de la dynastie saxonne n'avaient rien laissé d'eux; le règne des princes normands n'avait fait que répandre la même littérature adoptée par les trouvères. Au XVI.e siècle, les Anglais étaient donc préparés à recevoir les impressions nouvelles que le génie allait leur communiquer. Shakspeare parut, et, puisant ses inspirations dans la nature réelle, il chercha à se soulager, par une verve comique qui paraît jusques dans les meilleurs passages de ses tragédies, de cette fausse admiration devenue à la mode depuis qu'on ne connaissait plus qu'une nature outrée ou fantastique. Ses poëmes portèrent le dernier coup à la féerie, comme le roman de Michel Cervantes fit disparaître la chevalerie. Elevé dans une ignorance telle des langues anciennes, qu'il

n'a connu Plutarque que par la traduction de North, comme l'atteste Johnson, ne pouvant et ne voulant pas consulter les modernes, il ne put écrire que selon son cœur ; et, écrivant à une époque où la littérature allait dépendre de l'ascendant d'un seul homme, il dut opérer une révolution complète dans les idées d'un peuple indépendant par caractère, ombrageux par calcul et rendu fier par une éducation toute puissante, qui met souvent les erreurs sur la même ligne que les vérités.

Shakspeare a appris à ses compatriotes à peindre la nature humaine, comme la nature physique, dans sa réalité. Ce qui était instinct chez lui, est devenu un art chez ses admirateurs. Ils ont réduit en système ce qu'il avait fait d'inspiration. Ce qui chez lui était oubli des règles, est devenu chez ses admirateurs un mépris déclaré, et ils ont persévéré, par obstination, dans une route qu'il avait été assez heureux de trouver par ignorance.

Il n'y a que Shakspeare peut-être qui apparaisse dans l'histoire des lettres comme le génie créateur d'une littérature nouvelle; toujours est-il vrai que c'est en lui seul qu'on trouve ce point de contact par lequel les hommes supérieurs touchent encore à la foule qu'eux seuls ont le droit de guider. Sans lui, les poëtes anglais qui ont fait la gloire des règnes de Charles II, d'Anne et de Guillaume III, auraient écrit comme les nôtres, avec les sentimens empruntés et les mœurs fictives des siècles de Péricles et d'Auguste. Shakspeare est donc un de ces hommes qui ont fait marcher l'esprit humain avec eux; c'est un de ceux qui font comprendre toute une littérature par l'étude de leur génie propre, de même que l'on comprend le droit public d'une nation quand on a pénétré dans l'ame de celui qui en a été le législateur.

ED. RICHER.

ERRATA.

Dernière livraison, article de M. Richer, page 310, 4.e ligne de la note, au lieu de *déjà*, lisez d'*Ogée*; page 311, lignes 16, 25 et 27, au lieu d'*Irmensus*, lisez : *Irmensul*.

N. B. Nous devons prévenir ici, que plusieurs fautes de ce genre, qui peuvent être facilement relevées par le lecteur, se sont glissées dans divers articles du même auteur, imprimés précédemment. M. Richer, habitant ordinairement la campagne, ne peut que très-rarement lire les épreuves des manuscrits qu'il nous adresse. (*Note de l'Éditeur.*)

LE CHANT DE RIGA (1).

Superbe et les yeux menaçans,
Comme un de ces héros qui jadis, dans la Grèce,
Se levaient quelquefois pour venger la détresse
De leurs concitoyens tremblans,
On dit qu'un jour Riga, quittant la Thessalie,
Apparut tout-à-coup sur la rive avilie
Que le riant Céphise arrose de ses eaux.
Là, s'adressant aux fils de sa vieille patrie,
Il prit sa lyre auguste, et chercha par ces mots
A ranimer des Grecs l'ame esclave et flétrie :

O Grecs, réveillez-vous, et bravez les destins !
Osez briser ces fers.... leur poids vous déshonore :
Du monde im-mortels souverains,
N'étiez-vous pas jadis les plus grands des humains ?...
L'étoile des héros sur vous peut luire encore ;
O Grecs, réveillez-vous, et bravez les destins !

Trop long-tems sur ces murs, le croissant infidèle,
De son impur aspect a souillé nos regards :
Trop long-tems de vils étendards,
Profanant la splendeur d'une terre immortelle,
Ont deshonoré nos remparts.
L'heure de la vengeance arrive :
Les glaives des fourreaux bientôt seront tirés,
Et de nos tyrans abhorrés
Nous verrons s'éloigner la horde fugitive
Loin de ces bords toujours illustres et sacrés.

Ecoutez les clameurs de ce peuple barbare ?....
Vos frères, vos amis, dont sa fureur s'empare,
Tombent comme de vils troupeaux.
O Grecs entendez-vous leurs derniers cris : « Vengeance,
» Mort, mort aux Musulmans... » Et leurs fronts en silence
Roulent sous le fer des bourreaux !

Pleurez sur vos malheureux frères,
O Grecs, car ils ont succombé ;
Mais sans qu'on venge leurs misères,
Osez le dire, ont-ils tombé ?
Voyez-vous leurs ombres plaintives
Paraître à vos tribus craintives
Qui pour elles n'ont que des pleurs :
Ah ! quand la tombe les dévore,
Ils semblent vous redire encore :
Pleurez, mais soyez nos vengeurs.

(1) On sait que Riga, Thessalien, chercha à revolter les Grecs vers la fin du XVIII[e] siècle, et qu'il mourut en Europe sans avoir pu réussir dans cette noble entreprise.

Craignez-vous des combats la chance glorieuse ?....
Oh ! ce seul doute indigne ; et mon ame honteuse
S'enflamme en prononçant ces mots.
C'est le sang des héros qui coule dans vos veines,
O citoyens déchus, et vous traînez vos chaînes
Sur la cendre de ces héros.

Le trépas n'est rien pour le brave,
Si ce trépas lui rend l'honneur.
Mourir plutôt que d'être esclave !....
Ces mots sont gravés dans son cœur.
Lorsque le glaive le menace
Il ne perd rien de son audace :
S'il meurt, son nom est immortel.
Plaintif, quand le héros succombe,
Le barde chante sur sa tombe,
Et son cercueil est un autel.

Aux armes, fils des Grecs, effacez par le glaive
Ce trop juste remords qui contre vous s'élève
Comme un fantôme menaçant.
Le Musulman sommeille... Il est tems de paraître,
Il est tems de prouver qu'un Grec n'a point de maître ;
Abattez l'indigne Croissant.

Vous tomberez, tyrans farouches,
L'esclave enfin s'est révolté ;
Et déjà dans toutes les bouches
J'entends le cri de Liberté.
Salut, ô magnanime Athènes !
Comme au siècle de Démosthènes,
Va renaître ton nom fameux.
Tes ondes ne sont plus captives,
O Céphise ! et tes nobles rives
Sont libres d'un joug odieux.

Ainsi chantait Riga.... Sa lyre enchanteresse
Un moment réveilla les échos de la Grèce ;
Et, secouant le joug d'un tyran détesté,
Le Grec tout-à-coup prit l'épée...
Mais ensuite voyant son attente trompée
Il abaissa, vaincu, son front ensanglanté.

Depuis, il a repris le glaive ;
Depuis, il a prouvé que son nom glorieux
N'est point une chimère, un fantastique rêve,
Et qu'un Grec est encor digne de ses aïeux.

Près d'abandonner ce rivage
Où regna trop long-tems sa lâche cruauté,
Le Turc enfin soumis s'éloigne épouvanté.
O Grecs, nobles vainqueurs, achevez votre ouvrage !
Prouvez qu'on peut toujours, aidé de son courage,
Reconquérir la liberté.

ED. TURQUETY.

LA PETITE MENDIANTE.

O vous tous, dont la bienfaisance
Tarit les pleurs du malheureux,
Donnez à la pauvre Constance :
Son cœur est pur et vertueux.
Comptant sur vous dans sa misère,
Elle a dit, essuyant ses pleurs :
Il est encor quelques bons cœurs,
Et je demande pour ma mère.

J'étais encore en mon enfance,
Quand sur moi vint fondre le sort,
Et loin des lieux de ma naissance,
Je cherche vainement un port :
J'ai faim, je couche sur la pierre;
Mais je me dis, dans mes douleurs :
Va, tu trouveras de bons cœurs,
Car tu demandes pour ta mère.

Sans appui que mon innocence,
Des grands j'ose assiéger le seuil,
Et du refus de l'opulence
Lorsque je supporte l'orgueil,
Puissiez-vous: dis-je, sans colère,
Ne point connaître les malheurs,
Mais Dieu protége les bons cœurs,
Et je demande pour ma mère.

Souvent aussi dans la chaumière
Je vais faire entendre ma voix,
Et là toujours de ma misère
La pitié soulage le poids.
Ah! prends, me dit la ménagère,
Prends ce pain, fruit de nos sueurs;
Le ciel protége les bons cœurs,
Et tu demandes pour ta mère.

Eh! qui n'a ressenti l'empire
De ce plaisir délicieux?
Qui n'a fait naître un doux sourire
Sur les lèvres du malheureux?.....
O providence de la terre,
Daignez soulager mes douleurs,
Le ciel protége les bons cœurs,
Et je demande pour ma mère.

E. SOUVESTRE.

CANTIQUE DE MOISE
APRÈS LE PASSAGE DE LA MER ROUGE.

Béni soit le Seigneur! déployant sa puissance,
Il se lève, et soudain sous les flots applanis
Les guerriers, les coursiers, frappés par sa vengeance,
Meurent ensevelis.
Seigneur, c'est en toi seul que ma faiblesse espère;
Toi seul tu fis ma force, et me rendis vainqueur.
Je veux chanter ce Dieu; c'est le Dieu de mon père;
Je veux toujours chanter ses dons et sa grandeur.

Comme un vaillant guerrier, rayonnant d'énergie,
Le Tout-Puissant paraît environné d'éclairs;
A l'instant Pharaon et son armée impie
Expirent entassés dans le gouffre des mers.
Il s'écriait, dans sa barbare joie:
Je poursuivrai, je saisirai ma proie;
Je vais fouler aux pieds ses lambeaux déchirés:
Mais comme la paille légère,
Le feu de ta colère
Les a tous dévorés.
Des eaux le cristal immobile
Ouvrit un passage facile
Au peuple que guidait ton bras libérateur;
Et soudain l'onde obéissante,
Sous le souffle de ta fureur
Retombe et dans ses flancs engloutit triomphante
L'idolâtre proscrit par ton courroux vengeur.
Tel d'un mont sourcilleux abandonnant la cime
Un rocher menaçant, effroi du voyageur,
Roule et disparaît sous l'abyme.

Au fertile séjour, à ses pères promis,
Dans les trésors de ta clémence,
Tu guides le peuple soumis
Qui dans toi seul, Seigneur, a mis sa confiance.
Alors le Philistin, et Moab s'unissent,
Saisit son glaive étincelant,
Son glaive altéré de vengeance;
Le fils de Chanaan aiguise son courroux;
Edom a revêtu ses armes;
Et cette ligue impie, appelant les alarmes,
Réserve à tes enfans ses sacriléges coups.
Mais que peut leur rage impuissante
Contre tes élus, ô Seigneur.
Que ton bras s'arme d'épouvante;
Viens, sur eux verse la terreur.
Aux champs qui sont notre héritage,
Nous frayant un libre passage,

Suspends la fureur d'Ismaël ;
Et dans la terre des miracles
Viens fonder tes saints tabernacles
Parmi les enfans d'Israël.

Par un Bas-Breton.



A UNE JOLIE QUÊTEUSE.

Au temple saint, trop aimable Céline,
Pour l'indigent réclamez nos secours :
Aux doux accens de votre voix divine,
Nos cœurs émus obéiront toujours.
A vos côtés, une autre en vain supplie ;
Bien moins que vous elle sait émouvoir :
De vos attraits que n'est-elle embellie,
Sa voix sur nous aurait même pouvoir.

E.



LE PAPEGAUT, A NANTES (1).

Il arrive, parfois, que les mêmes faits historiques présentent, sous différentes plumes, quelques incohérences ; mais le doute s'éclaircit bientôt par la critique. Le plus souvent même, de légères recherches suffisent pour obtenir des explications satisfaisantes. Alors, les oppositions se rapprochent et les contradictions se concilient. C'est ce qui a lieu pour le Papegaut nantais, par la simple comparaison des versions dissemblables en nos annales bretonnes et en nos archives communales.

L'arme la plus ancienne et la plus universelle fut l'arc simple dont les Grecs et les Romains, mais surtout les Parthes se servaient avantageusement. L'arbalète, arc mécanique, rétablie en Europe par Richard-Cœur-de-Lion, demeura en usage, en France depuis Philippe-Auguste jusqu'à François Ier. Les armes à feu portatives,

(1) Suite de la note pages 154 et 155 de la 26e livraison du *Lycée*.

déjà connues dès le commencement du XIV.e siècle, ne furent que beaucoup plus tard employées généralement à la guerre. Elles y ont été introduites, successivement et suivant leur perfectionnement, sous les noms d'arquebuses, de mousquets et de fusils. — Dans les tems où la garde de la plupart des villes était confiée aux bourgeois, les Gouvernants les invitèrent à s'exercer au maniement de ces diverses armes, par l'établissement de jeux et de prix publics. De là l'origine et l'entretien des compagnies de *tireurs de l'arc*, *de l'arbaleste* et de *l'arquebuse*, qui ont subsisté chez nous comme amusement long-tems après leur nécessité première, qui y ont enfin été supprimées comme inutiles et même nuisibles, et qui existent encore en Flandre, en Hollande, etc.

Nos ducs de Bretagne, presque toujours attaqués ou menacés par de redoutables voisins et par d'ambitieux rivaux, dûrent particulièrement exciter, flatter et récompenser l'ardeur belliqueuse des habitants des villes. Les *Papegais* ou *Papegaults* furent des écoles militaires instituées pour la défense des places, et il leur fut accordé protection, encouragement et immunités. Nous voyons, entre autres, dans les Preuves de Dom Lobineau et de Dom Morice, que Pierre II, étant à Vannes, en 1454, donna aux *arbalestriers* qui avaient tiré devant lui, au *Papegault*, une somme d'argent en témoignage de sa satisfaction. François II, ce duc qui, dit Travers, n'approuvait que les jeux martiaux, confirma pour Nantes, en 1482, l'érection faite par lui, l'an 1471, pour toute la Bretagne, du jeu et de l'exercice de *l'arc* et de *l'arbaleste*, en y ajoutant l'exemption, en faveur de celui qui en serait le *Roi*, par l'abat de l'oiseau, de toutes charges pendant un an, avec privilége de vendre ou faire vendre, dans sa maison ou ailleurs, vingt pipes de vin nantais sans droits pour le fisc. Le roi François I.er fit plus pour ce double exercice (car, fait remarquer notre historien, il y avait, alors, à Nantes, un jeu de *l'arbaleste* et un jeu de *l'arquebuse*) : par ses lettres du 20 juillet 1534, il attribua à celui qui, de sa propre *arbaleste* ou de son *arquebuse*, abattrait l'oiseau, la faculté de vendre cinquante pipes de vin du pays ; et par d'autres lettres du mois de juin 1535, de vendre ou

faire vendre cinquante tonneaux de vin étranger, aux mêmes conditions de franchise. — Ce grand avantage porta des chanoines, des prêtres et des religieux à se faire enrôler parmi les tireurs; mais Henri, Dauphin de France et duc de Bretagne, leur défendit à tous, par sa lettre du 13 août 1543, d'exercer ce jeu et de s'y faire inscrire comme leur étant expressément défendu dans le droit et par les SS. canons. On ne les y admit pas depuis. Cependant, ajoute le bon abbé Travers: « Les RR.PP. Jésuites de la Flèche et de Rennes, » plus adroits tireurs, surent tirer le profit du *Papegault* » de Nantes, l'an 1613, sans y brûler leur mèche et leur » poudre. Louis XIII, par ses lettres du 13 juin, à la » prière et demande des RR., PP. en unit tous les pro- » fits à leurs colléges de Rennes et de la Flèche. Il » aurait été plus naturel de les unir au collége et à » l'université de Nantes. La ville (qui elle-même avait » quelquefois employé les revenus du *Papegault* à des » ouvrages publics et nécessaires) s'opposa à l'enregis- » trement; car c'estait oster le jeu dès qu'on en ostait » le produit et les droits à ceux qui s'y exerçoient; elle » obtint de faire réduire. Les Pères ne jouirent que de » la moitié, et le roi du *Papegault* de l'autre. »

Voilà ce qu'on lit textuellement aux pages 255 et 628 de l'histoire manuscrite in-4.° des évêques du comté et de la ville de Nantes, où nous retrouvons, page 784, année 1687: « La Ville donna, dans ces tems, aux apo- » thicaires, pour la culture des plantes, le jardin du » *Papegault de l'arbaleste*, au bas de la motte Saint- » Nicolas, au joignant de l'enclos du Calvaire (établi » en 1626 prè Balline, et auquel la reine-mère mit la » première pierre.) » D'après le même Travers, page 121 de son autre manuscrit in f.°, sous le titre de Preuves ou supplément de l'histoire des évêques, etc. (ouvrage peu connu et dont ne parlent même pas ses biographes), les lettres patentes de cette donation à usufruit, février 1688, s'expriment ainsi: « Louis, etc. » Et comme les maîtres apothiquaires de nostre ville et » fauxbourgs de Nantes n'ont point de ces jardins dans » nostre dite ville, nous leur avons permis et permet- » tons d'en faire construire un, au lieu et place qui » servoit ci devant à tirer de *l'arc* au *Papegault*, ap- » pelé la Butte près la motte Saint-Nicolas. » Ce der-

mier manuscrit donne, en outre, à sa page 202, la copie d'une lettre de M. De Nointet, intendant de Bretagne, au maire de Nantes, datée de Rennes, le 27 novembre 1695, qui l'autorise à afféager la place de la *Butte*, nonobstant les réclamations des *tireurs du Papegault*. « Cet emplacement, y est-il dit, appar-
» tenant à la Communauté de Nantes, c'est à elle à en
» faire l'aliénation et la faire publier au plus offrant
» et dernier enchérisseur, sans que les *tireurs du Pa-*
» *pegault* y puissent former opposition. »

Déjà, nous avions vu, dans Ogée, qu'en 1473, il y avait un canton de vignes dans la paroisse Saint-Nicolas, et qu'on appellait le clos Saint-Nicolas, qui joignait le jardin de la *Butte* ou des *tireurs de l'arc*; jardin qui, déjà fort étendu, fut augmenté, en 1475, par l'addition de plusieurs petits cantons que la ville acheta. Mais nous étions également instruits que, en 1695, M. de la Tullaye, Procureur-général de la chambre des comptes, arrenta le terrain nommé la *Butte* et le céda pour y tirer le *Papegault*; et tout cela nous semblait impliquer contradiction. Nos souvenirs se reportaient sur la tour de l'*Arbalestrie* en Saint-Léonard, et sur, celle dite, la haute tour ou du *Papegault*, à l'angle nord-est de la ville où les jeux s'exerçaient encore au XVII.e siècle, ainsi que nous le fait connaître Travers, page 682. « Les Chevaliers du Jeu
» royal de l'arquebuse remontrèrent, dit-il, au bureau,
» le 22 mai 1631, que les pères Chartreux se plaignaient
» que, de la grosse tour d'où l'on tiroit le *Papegault*,
» les balles tombaient sur leur maison; les chevaliers
» demandèrent à s'exercer du dedans du fossé de la
» ville, et, à cet effet, l'ouverture de la porte de la ville
» proche la grosse tour, afin que leurs balles pussent
» tomber par ce changement de disposition dans les vignes
» de l'autre côté de la rivière. Le bureau le leur accorda. »

Mis sur la voie de la vérité par les ambiguités et les contrastes apparens qui, non vérifiés ou rectifiés, pourraient en détourner, nous avons, grâces à l'obligeance de M. le secrétaire en chef, consulté les archives mêmes de la Mairie; et, dans le registre du 3 juin 1694 au 15 juin 1696, nous avons trouvé:

1.° — A la date du 11 avril 1695: « La première bannie
» pour prendre à cens de rente foncière le lieu et la

» logement de la Butte avecq le jardin et allée en dé-
» pend, le tout situé en la paroisse de Saint-Léonard,
» borné du reste, vers le levant, la rue Saint-Léonard;
» vers le couchant, joignant les murailles de l'enclos de
» la dite ville, etc..., à la charge de mettre les treilles
» et volières en bon état etc...., et, en outre de souffrir
» les *chevaliers du Papegault* tirer au joyau et faire
» tous les exercices de leur jeu dans la dite *Butte*, et
» d'avoir le magasin de leurs armes à la manière ac-
» coutumée etc., etc., — Opposition des sieurs *chevaliers*
» *du Papegault* et assignation auxdits de venir ré-
» pondre. »

2.° — 5 janvier 1696. « Adjudication du bail à cens et
» à rente foncière, du lieu et logement de la *Butte*
» située en la rue et paroisse de Saint-Léonard, aux
» fins de bannie, etc...., arrenté, adjugé et absolué au
» dit sieur Duplessis (de la Tullais), à la somme de
» trente cinq livres par chacun an, et aux conditions
» ect., etc. »

3.°—15 janvier 1696. « Enregistrement de l'ordonnance
» de M.gr l'Intendant, du 12e du même mois, au pied du
» bail à rente fait des logements de *la Butte*, adjugés
» à M. de la Tullais, procureur général de la chambre
» des comptes, etc. etc. »

Ainsi connue maintenant, la différence de situation des lieux dissipe la confusion qu'avait fait naître l'identité de nom.

Nous avons remarqué, en ces mêmes archives de la ville, que le 5.e jour du mois de mai, « les *chevalliers*
» *du Papegault* sont montés au bureau, et ont re-
» présenté le *Papegault*..... de la quelle représentation
» est acte décerné, et arrêté qu'il sera monté et tiré ainsi
» qu'il est accoutumé. » — Cet oiseau de bois avait eu probablement, d'abord, la forme du perroquet, appelé également autrefois papegai ou papegault. Des témoins oculaires, et il en reste encore beaucoup, disent que, dans les derniers tems, il avait, chez nous, la figure d'une colombe. Il était garni de fer pour le tir à l'arquebuse.

En 1668, la ville était intervenue au procès en soutien de privilége de Guillaume Astier, *Roi du Papegault*, contre les fermiers des imposts et billots qui voulaient s'opposer à la vente en détail de 50 tonneaux

de vins d'Orléans, de Gascogne et autres exempts, en sa faveur, de tous devoirs. Mais la franchise octroyée au noble jeu par les anciens et par les nouveaux souverains, fut-elle maintenue?

« Cependant, observe Travers, les établissements » d'abord florissants déchoient presque toujours de leur » premier état : celui du *Papegault,* establi à Nantes par » les ducs et confirmé par les roix étoit avili, et ne s'exer- » çoit plus que par des gens de la lie du peuple. M. le » mareschal d'Estrées, gouverneur de la province en fit » la réforme en 1726 et en 1727. D'après les nouveaux » réglemens, M. le Gouverneur et les officiers du Chas- » teau étaient à la teste, et les bourgeois qui faisoient » la compagnie du *Papegault* étoient obligés, comme » gens d'expérience aux armes, de les prendre lorsqu'il » y auroit nécessité pour le salut commun. » Aussi, une fois reconstitués, les chevaliers furent-ils mis, de suite, en réquisition pour aller défendre les côtes, alors menacées par les ennemis de l'état. « Arrachés à » leurs familles éplorées, ces guerriers d'élite allèrent, » (comme nous l'avons dit ailleurs), jusqu'au Pouliguen, » et à leur retour, après une campagne de quinze grands » jours sans coup férir, ils suspendirent leurs glorieux » drapeaux aux voûtes de la cathédrale où l'on en a » vu les lambeaux jusqu'en 1790 auprès des enseignes » du ban et de l'arrière ban et de la milice bourgeoise. » Cette dernière, qui ne consistait d'abord qu'en une seule compagnie pour la garde de la Fosse, hors des murs, avait été recomposée en 1723 en quatre autres compagnies pour toute la ville, lesquelles furent progressivement portées à dix-huit. Le Maire en était Colonel.

Les chevaliers du Papegault reçurent une autre réorganisation par ordonnance du maréchal d'Estrées, du 25 novembre 1728 dont l'abbé Expilly nous a conservé les dispositions suivantes. « Un chef, un lieutenant, » un enseigne, portant habit écarlate bordé d'un galon » or; quatre brigadiers, même habit bordé sur les » manches et les poches; cent chevaliers, même habit, » mais simple : tous avec chapeaux bordés d'or, fusils » et épées. » On y joignit, par la suite, un syndic et un aumônier.

Nul doute que ces *gens d'expérience aux armes* n'aient fait partie des grandes levées de 1746; dans

lesquelles nous ne les voyons pourtant pas dénommés particulièrement. Voici comme Travers rend compte de la dernière expédition : « Sur l'avis reçu à Nantes que » les amiraux Lestoc et Anson menaçoient Lorient avec » 56 voiles, savoir : 20 vaisseaux de ligne et 36 de » charge. Cinq cents hommes furent nommés pour aller » où le besoin les appelleroit. La revue s'en fit le 9 » octobre. — Le grand baillif de la noblesse du comté » de Nantes reçut des lettres de M. le comte de Volvire, » en date du 13, de mettre en marche la noblesse et » d'aller prendre M. le comte de Menou, à la Roche » Bernard ou à Quiberon. Le ban et l'arrière ban partirent » de Nantes le 17 pour se porter au rendez-vous. — Le » bataillon des 500 hommes de la milice bourgeoise de » Nantes se mit en marche le 19, muni de 500 fusils, » de balles, de poudre et eau de vie que la ville lui » fournit, pour se rendre à Savenay, et delà à la Roche » Bernard et au Croisic avec ordre de s'y arrêter. — La » ville fut mise en état de défense surtout à Pirmil : on » disait l'ennemi à Bourgneuf. — Tous ces mouvemens » se faisoient un peu après coup et par précaution. Les » Anglais s'étaient retirés de devant Lorient dans la nuit » du 7 au 8 ; mais ils étaient descendus au nombre de » 6000 dans la presqu'île de Quiberon. Ils n'y tinrent » guères plus qu'à Lorient. On les vit paraître du côté » de Ruis, et 500 autres lettres de départ furent dis- » tribuées ; mais le calme reparut peu de tems après, » de manière que le ban et l'arrière ban qui étoit parti » de Nantes le 17 octobre, y rentra au nombre de 189 » maîtres, comme en triomphe et au bruit du canon, » le dimanche 13 novembre, et la milice bourgeoise, » formant un bataillon de 500 hommes qui étoit parti » le 19 octobre, fut de retour le 14 novembre. — La » garde bourgeoise cessa en ville le 14 novembre. » Ainsi, cette célèbre campagne de 1746 ne coûta pas un mois de fatigue à nos divers concitoyens.

Malgré tous leurs nobles et généreux efforts, Messieurs les chevaliers du Papegault ne purent échapper à l'inévitable destruction de toutes les institutions humaines. Ils tombèrent, quand l'autorité ne sentit plus le besoin de les soutenir. Leur compagnie paraît avoir été dissoute ou s'être éteinte d'elle-même vers le milieu du dernier siècle. Ce n'est qu'après une longue interrupture que

les Etrennes Nantoises, reparlent, de 1768 à 1770, de la compagnie du Papegault, et ce ne paraît être que pour citer des titres honorifiques. Les chefs sont le gouverneur de la ville et le commandant du château, et parmi les officiers on remarque plusieurs anciens rois (du Papegault s'entend).

Par l'art. 23 de l'arrêt du Conseil du 19 mars 1766, l'amphithéâtre de Saint-Côme fut établi sur l'ancien cavalier, vis-à-vis de l'église de Saint-Léonard (Butte du Papegault). — Les anciennes écoles de chirurgie étaient rue Sainte-Catherine, ainsi qu'on le voit encore dans Travers, par une note au bas de sa dernière page, 819, où il est dit : « Le 21 et le 22 février 1750, grosse » émeute du peuple à la maison publicque des chirurgiens, » à Sainte-Catherine. » — Nous fûmes nous-même témoin, il y a une cinquantaine d'années, d'un semblable attroupement contre les élèves en médecine que, sous le titre injurieux de *hâte-morts* et la ridicule qualification d'*empocheurs*, on accusait tumultuairement d'enlever les enfans dans des sacs, après leur avoir clos la bouche par des emplâtres résineux : laissons-là ces absurdités.

Mais, revenant à notre sujet, ce qui nous paraît, à présent, bien démontré, c'est que, outre la tour dite la haute tour ou du *papegai*, à l'angle nord-est de la ville, *les chevaliers de l'arc*, *de l'arbaleste et de l'arquebuse* ont eu à Nantes, pour leurs réunions et pour l'exercice de leurs jeux, deux endroits tout à fait distincts l'un de l'autre, quoique sous l'unique dénomination de *Butte* ou *Jardin du Papegault*. Le premier, qui paraît avoir été plus particulièrement destiné aux exercices de l'arc et de l'arbaleste, était une redoute avancée, dite la Motte ou la Butte Saint-Nicolas, dont on voit, en ce moment, les vestiges dans les excavations qui ont lieu au bas de la rue du Calvaire ; le second, qui réunissait l'arquebuse aux autres jeux, près de la tour de l'*arbalestrie*, en Saint-Léonard, était un ancien cavalier intérieur qui a fait place à Saint-Côme, devenu le Muséum d'histoire naturelle, et qu'on appelait également la *Motte* ou la *Butte*, noms communs, dans notre ancienne ville, à toutes les élévations en dedans ou au dehors des fossés qui les avaient produites : mottes ou buttes Saint-Pierre, Saint-André, etc. — Il y avait autrefois à Richebourg, une autre motte ou mont formé dans le VI[e] siècle par

les déblais extraits du canal Saint-Félix et dont Mercœur fit raser les restes à la fin du XVIe siècle, pour démasquer le château de ce côté. C'est de ce massif que parle Fortunat, quand il dit au grand évêque : « La force de votre génie, Félix, donne un meilleur cours à d'anciens fleuves ; vous élevez ici une vallée en montagne, et là vous réduisez une montagne en vallée (à Chésine); vous conduisez, vous détournez les eaux par des collines que vous leur opposez, etc. » — Les Dictionnaires disent au mot *Butte* : maison où les chevaliers de l'arquebuse se rassemblent pour leurs exercices.

Si le lecteur nantais accorde quelque vue d'utilité à cette dissertation particulière, ne sera-t-il pas porté à dire avec nous : Comment se fier à la précision des détails historiques pour les siècles reculés, quand il faut des interprétations et des explications raisonnées pour rectifier, chez nos contemporains mêmes, des indications de localités presque encore existantes sous les yeux.

J.-J. LECADRE.



HISTOIRE DE BRETAGNE
MANUSCRITE
DE DOM BONNARD.

Le *Lycée* du mois d'avril dernier contient, sous ce titre, un jugement qui m'a paru bien sévère et qui n'est point soutenu de preuves. « Cet ouvrage, dit-on, » imprimé, eût été oublié dès sa naissance..... Les per» sonnes qui désireraient un tableau précis des évène» nemens dont leur patrie a été le théâtre, n'auront pas » le désir de recourir à un auteur, qui, en abrégeant tout, » conserve beaucoup trop ; et qui, au lieu de soulager » la mémoire, l'accable au contraire de tant de détails, » qu'il ne lui reste plus de sa lecture, que des dates » et des noms. »

On pourrait croire, d'après cet aperçu, que l'ouvrage de Dom Bonnard a été écrit sur le plan de *l'abrégé chronologique de l'histoire de France*, par le président

Henaut. Cette ressemblance serait un éloge très-avantageux de l'abrégé de Dom Bonnard ; cependant, ce que j'en ai lu autrefois ne m'a laissé que le souvenir d'un précis plein de faits, mais sans sécheresse.

Il ne faut pas perdre de vue que Dom Bonnard ne s'était proposé que de réduire, en un volume in-4°, les deux volumes in-folio de l'histoire de Bretagne de son confrère Dom Morice, qui n'ont qu'un infiniment petit nombre de lecteurs, à cause de leur étendue. Dom Bonnard voulait en rendre la lecture populaire et à la portée de tout le monde. Il n'avait qu'un but très louable d'utilité publique. En s'annonçant comme abréviateur, il ne peut être recherché pour la véracité des faits avancés par son auteur. Celui-ci supporte seul la responsabilité de son ouvrage. Pour qu'on pût juger avec connaissance de cause l'abrégé, il aurait fallu soumettre bon nombre de citations à une discussion publique. En attendant, je vais opposer à la critique du livre de Dom Bonnard, le jugement qu'en ont porté des hommes d'un grand mérite, lors de sa rédaction.

On sait que, dans tous les ordres religieux, les auteurs soumettaient, avant l'impression, leurs ouvrages à leur supérieur en chef, et aux savans de leur congrégation. L'honneur de l'ordre était intéressé à ce qu'il ne parût rien de médiocre sous son nom. Dom Bonnard avait donc envoyé son manuscrit à l'examen des savans historiographes de France, ses confrères, qui demeuraient à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés de Paris. Le résultat de leur examen fut : que l'ouvrage était digne d'éloges ; mais *que sans doute il s'était lassé* ; et que la fin n'avait pas le mérite du reste de cet abrégé de Dom Morice. Ce jugement prouve l'impartialité et la rectitude de l'esprit de critique de ceux qui le portaient. Une grande portion de la seconde partie était l'ouvrage d'un collaborateur que Dom Bonnard s'était adjoint. Il se proposait de la retoucher ; mais les événemens de la révolution ne lui ayant pas permis de faire imprimer son ouvrage, il est resté sans révision.

J'appelle donc du jugement porté contre lui, jusqu'à plus ample information.

P. ATHENAS.

JOURNAL D'UN OFFICIER FRANÇAIS.

Vingt-troisième Extrait (1).

» Le 1.er janvier 1813, le chirurgien-major du régiment vient me voir. Il me panse et enlève les bandes de toile et la charpie qui étaient pourries sur mes blessures. En ôtant les compresses de ma jambe, la peau s'enlève depuis le genou jusqu'au pied. La chair est noire : il en coupe une partie, me bassine avec de l'eau-de-vie camphrée et me recommande de me ménager, régime qui convient peu à mon caractère. Cependant, comme il faut en finir, je promets tout. Après le pansement, je m'habille le plus proprement possible, et, un pied dans une pantoufle, l'autre dans une botte, je me rends chez mon colonel où sont réunis les officiers ; on n'y parle que de la retraite : elle est le sujet de la conversation. Le colonel se désole surtout d'avoir laissé à l'ennemi l'aigle du drapeau. — *Mon colonel a donc oublié*, dis-je aussitôt, *qu'il n'a pas quitté mes épaules depuis Crasnoë ? — Est-il possible ! mon brave capitaine !* s'écrie le colonel en me sautant au cou et en me disant les choses les plus obligeantes. Il me remet ensuite le certificat de mon fait d'armes, signé du conseil d'administration, du général Morand, et du maréchal prince d'Eckmühl. Le lendemain, je lui reporte les insignes du drapeau ; il m'embrasse encore, et il me présente au maréchal et aux officiers-généraux qui m'accablent de complimens et de promesses......

» Nous recevons notre arriéré de solde, et, le 13, nous quittons Thorn, pour nous rendre à Bromberg. Avec quelques autres officiers, je prends une voiture, et nous passons la Vistule sur la glace : une route y est tracée.

(1) Voyez les pages 357 et 427 du 1.er volume du *Lycée* ; 56, 132, 223, 294, 377 et 448 du 2.e volume ; 71, 169, 268, 379, 478 et 608 du 3.e volume ; 162, 243, 357 ; 442 et 568 du 4.e volume ; 92, 177 et 277 du 5.e volume.

» Continuant ma route, j'arrive le 14 février à Mayence où est notre dépôt, commandé par le capitaine Gautron. C'est là que j'apprends qu'une nouvelle guerre est déclarée à la France par la Prusse.

» Le 17 mars, les troupes réunies à Mayence passent une revue générale et partent ensuite. Mes blessures sont en trop mauvais état pour que je puisse partager les périls de notre nouvelle armée, et je suis réduit, à l'aide des bulletins, à suivre sa marche sur la carte.

» Vers la fin du mois de juillet, mes blessures étant cicatrisées, j'assiste à une revue passée par Napoléon, auquel me présente notre major, M. Hervé, comme un des anciens dromadaires de l'armée d'Egypte. A ces mots, il me demande ce que je veux, et, comme à Moscou, le major, se pressant trop de répondre en ne réclamant que la croix d'officier de la légion-d'honneur, qui m'est accordée, je n'obtiens pas ce que je désirais.

» Le 29 juillet, je pars avec le 3.e bataillon du 30.e, pour aller rejoindre le 1.er à Harburg, où nous arrivons le 13 août. Le régiment s'y trouve réuni et fait partie de la division Pecheux, brigade du général Romme, corps d'armée du prince d'Eckmühl.

» Le 20 août, sous les ordres du brave général Pecheux, notre division repousse les cosaques au pont de Zarmsdorf, et nous nous portons sur Westemburg.

» Le 16 novembre 1813, je suis proposé pour chef de bataillon; mais, comme précédemment, cette proposition n'a pas de suite.

» Beaucoup de marches et de contre-marches, mais, dans ce qui me concerne personnellement, rien d'important jusqu'au 4 décembre, où nous entrons à Hambourg, qui est aussitôt bloqué par le général russe Worousow. Cette ville, fortifiée en terre, est entourée d'une foule de maisons de campagne, accompagnées de nombreuses allées boisées; nous les abattons pour démasquer la place. Chaque habitant devant avoir pour six mois de vivres, une grande quantité reçoit l'ordre de quitter Hambourg. Nous travaillons avec activité à l'achèvement d'un pont sur pilotis qui va en ligne droite d'Hambourg à Ratzbourg : il a deux lieues de long.

» Les troupes bloquées à Hambourg s'élèvent à près

de 40,000 hommes, y compris différens corps étrangers, alliés de la France. Nous faisons de fréquentes sorties pendant le mois de janvier 1814, mais avec peu de succès. Le froid devient très-vif. Plus de 20,000 habitans et 5 à 6000 soldats sont employés, jour et nuit, à casser les glaces qui couvrent l'Elbe, du côté des îles, pour empêcher l'ennemi de tenter des surprises.

» Le 9 février, les Russes font une attaque sur plusieurs points, mais partout ils sont repoussés.

» Après de semblables affaires, les troupes rentraient aux quartiers et les officiers se rendaient aux cercles et aux bals où ils étaient invités; car la ville ne paraissait nullement bloquée. Les fêtes y étaient continuelles. Nous avions tous les jours spectacle français et allemand. Lorsque nous arrivions dans quelque société, on nous demandait souvent pourquoi tel ou tel officier invité ne nous accompagnait pas; nous répondions: *il est aux avant-postes*, et cette réponse suffisait pour apprendre à ceux qui nous interrogeaient qu'un de nos frères-d'armes avait fini de la mort des braves.

» Le 17 mars, l'ennemi tente une seconde attaque aussi inutilement que la première.

» Au mois de mai, nous apprenons l'entrée du Roi de France, dans la capitale de ses Etats. Le 20 mai, le général Gérard arrive à Hambourg et prend, au nom du Roi, le commandement de notre corps d'armée, qui est divisé en trois colonnes pour rentrer en France. Le 30.e fait partie de la troisième colonne, commandée par le général Loison. Nous partons le 11 juin. Le 10 juillet nous arrivons à Thionville. J'y suis chargé du casernement. Le 13 juillet, le 30.e reçoit une nouvelle organisation: je passe dans la 2.e compagnie du régiment. La place est commandée par le général Hugo, qui, le 23 septembre, en remet le commandement au général Curto.

» Le 8 février 1815, nous recevons pour major M. Verdier, officier supérieur du plus grand mérite. Ayant fait partie de l'ambassade du général Gardanne, en Perse, il était resté pendant quatre ans, dans cet empire, à exercer aux manœuvres françaises 10,000 Persans de toutes armes et avait été décoré de l'ordre du soleil par le Schah. M. Verdier, outre les langues anciennes,

parle le persan, le turc, l'arabe, l'italien, l'espagnol et l'allemand. A Thionville, on lui dit que j'ai fait les campagnes d'Egypte et que j'ai parcouru, comme captif, diverses contrées de l'Orient. Dès-lors, il me prend en amitié, et nos conversations fréquentes se font souvent en langue turque, que je parle un peu, ainsi que l'arabe, l'allemand, l'italien et l'espagnol. . . . . .

» Le 3 mars, nous partons pour Metz. Le 15, nous recevons l'ordre de nous tenir prêts à marcher contre Napoléon, qui a débarqué à Fréjus. Le 16, nous prenons la route de Montamousson ; mais, le lendemain, nous rentrons à Metz. Le 26, nous retournons à Thionville, et, dans la même nuit, on proclame le changement de gouvernement.

» Du 1.er au 3 avril, il n'est bruit que d'une nouvelle guerre contre toutes les puissances alliées. Nous quittons Thionville le 16 avril, formant brigade avec le 96.e et faisant partie de l'armée de la Moselle, 4e corps commandé par le général Gérard, qui se rassemble à Philippeville. . . . . .

» Le 16 juin, partant du Châtelet à quatre heures du matin, notre division, commandée par le général Pecheux, se dirige sur Fleurus, à marches forcées. Par divers mouvemens, à deux heures de l'après-midi, nous nous trouvons à environ 1200 toises du village de Ligny. A trois heures, le général Pecheux donne l'ordre au général Rommé, commandant la brigade des 30.e et 96.e, de se former en colonne d'attaque et de marcher sur Ligny, qu'occupent les Prussiens. Malgré la mitraille, le 30.e s'avance l'arme au bras, en tête de la brigade. Arrivé à 200 pas des haies, derrière lesquelles sont embusqués des milliers de tirailleurs prussiens, le 30e se forme en bataille en marchant. On bat la charge, et nous franchissons les haies. Le demi-bataillon de gauche, où je suis, descend dans un chemin creux qui se trouve coupé par des abbatis ; nous le traversons après beaucoup de difficultés et sous le feu le plus vif. Enfin, en tiraillant, nous entrons dans Ligny ; mais, parvenus jusques devant l'Eglise, un ruisseau nous arrête, et les Prussiens, cachés dans les maisons, nous font éprouver une perte considérable, tant par leur mousquetterie que par leur artillerie. En un instant, le major Hervieu,

qui commande le régiment, trois chefs de bataillon, huit capitaines, deux adjudans-majors, seize lieutenans ou sous-lieutenans, et près de sept-cents sous-officiers et soldats sont mis hors de combat. Moi, je ne reçois que des contusions légères aux cuisses et à la jambe droite; mais j'écume de rage à la vue d'un semblable désastre, et nous sommes contraints de battre en retraite, en abandonnant nos blessés. Nous nous retirons derrière les batteries de la division qui font un feu terrible sur les Prussiens; et, avec le capitaine Christophe, je rallie les débris de notre malheureux régiment. Malgré un aussi terrible échec, nous avons fait près de 500 prisonniers. Le général Romme nous rejoint et nous donne l'ordre de rentrer dans Ligny. Nous nous élançons au pas de charge vers le village: nous sommes encore repoussés. Nous n'en faisons pas moins une troisième tentative: elle est aussi inutile que la précédente. Alors, le général Romme fait rappeler. Nous rassemblons une nouvelle fois le régiment derrière les batteries de la division. A peine avons-nous rallié 200 hommes, que le général m'ordonne d'en prendre 100, et de tenter un quatrième effort sur Ligny, défendu avec autant de vigueur que nous mettons d'impétuosité à l'attaquer. Mes cent braves sont impatiens de me suivre et me le témoignent par leurs cris. Le feu des Prussiens a beaucoup diminué. Le général Romme s'avance à côté de moi, à la tête de mon peloton, et le 96.e vient derrière nous. Lorsque nous atteignons le chemin creux qui conduit au village, j'ordonne le plus grand silence à mes hommes qui marchent par sections. A l'extrémité du chemin, une compagnie de Prussiens se trouve à moins de quinze pas en face de moi, et l'officier qui les commande n'est pas peu étonné de nous voir si près de lui. Je donne un coup de mon épée sur le nez du cheval du général Romme qui masquait mon peloton; il se range le long du talus du chemin; je me baisse en commandant le feu; les Prussiens en font autant. Quoique, devant ma section, j'aie essuyé à dix pas le feu de leur décharge, je ne suis atteint que par une balle qui vient s'amortir dans le petit manteau roulé que j'ai en sautoir. Sans perdre de tems, j'ordonne à mes braves de foncer à la baïonnette. Les

Prussiens se défendent bien, et le carnage devient affreux de part et d'autre. Entouré de combattans, je me bats avec acharnement, et mon épée se brise en parant les coups qui me sont portés; enfin, je suis renversé et foulé aux pieds. Dans ce moment, le 96.e arrive et les Prussiens fuient. Je suis ramassé par plusieurs soldats qui ne m'ont point abandonné dans la mêlée; soutenu par eux, car, meurtri de tous côtés, je ne puis plus me tenir debout, je me retire auprès du régiment qui est derrière les batteries et je reprends un peu mes esprits. J'ai eu 7 hommes tués et 11 blessés. La balle qui m'a atteint a percé mon manteau de treize trous. Elle a frappé vigoureusement, car elle me fait cracher le sang. Elle est restée dans un pli du drap, où je la retrouve. Je revois le général Romme, qui m'exprime tout le plaisir qu'il éprouve de me savoir échappé à une semblable mêlée.

» Le 17, à la pointe du jour, nous marchons sur Wavres, où se dirigent plusieurs corps d'armée, sous le commandement du maréchal Grouchy, pour s'opposer à la jonction du général Blucher avec Wellinghton. A six heures du soir, nous arrivons à Gembloux. Je suis d'ordonnance auprès du général Pecheux : il est triste, et paraît s'effrayer de la lenteur des divers mouvemens de l'armée qu'il ne trouve point d'accord entre eux.

» Le 18, ce n'est qu'à dix heures du matin que nous quittons Gembloux pour marcher sur Wavres. A une heure, nous arrivons à Walhain, d'où nous entendons une violente canonnade dans la direction de Mont-Saint-Jean et de Waterloo. Nous ne pouvons plus douter que la bataille ne soit engagée. Le 30.e marchait en tête de la colonne. Le maréchal Grouchy nous fait faire halte et semble inquiet sur la route qu'il doit prendre. Doit-il passer la Dyle ? Doit-il se porter vers le lieu où une action générale s'engage ? Il réunit un conseil de guerre, dans lequel prévaut l'avis du général Vandamme, qui est de se porter sur Wavres. A deux heures, nous passons les trois ponts, et nous nous avançons en masse sur Wavres, que nous attaquons. La division Vandamme se rend maître des positions des Prussiens et reste devant la ville. Le feu cesse à neuf heures du soir. Le 30.e, placé en première ligne, établit ses avant-postes vis-à-vis ceux de l'ennemi. Le quartier général est à Limalle.

» Le 19, à trois heures du matin, nos soldats étant couchés par terre, leurs fusils entre les jambes, nous sommes réveillés en sursaut par les boulets qui tombent au milieu de nous. Nous nous levons avec précipitation et nous marchons en avant. Nous surprenons une grande garde prussienne de 300 hommes; nous en tuons une bonne partie à coups de baïonnette : le reste est fait prisonnier. Cette expédition terminée, nous continuons d'avancer en silence. Au point du jour, nous formons une ligne de tirailleurs, et nous envoyons quelques balles aux Prussiens qui se retirent, sans grande résistance, du côté de Wavres et des bois, pour nous attirer. De loin, ils nous crient que notre armée a été anéantie à Waterloo. Bientôt, cette nouvelle se confirme. Dès-lors, nos tirailleurs se reploient sur leurs divisons. Le feu cesse de part et d'autre, et nous rétrogradons.

» Dans la nuit, nous traversons Gembloux. Le 20, à cinq heures du matin, nous faisons halte sur la route de Charleroy à Namur, mourant de fatigue et de faim, suivis de près par les Prussiens. Les sapeurs du 30.e prennent trois bœufs dans une ferme; mais au moment où il vont en faire la distribution, nos généraux apprennent que les Prussiens ont passé la Sambre. Le maréchal Grouchy donne l'ordre au général Bonnemains de se porter rapidement contre eux avec deux régimens de Dragons, et nous nous remettons en marche sur Namur. Le 30.e étant tout-à-fait d'arrière-garde, nous n'avons pas encore quitté le lieu de la halte, quand nous sommes attaqués : nous abandonnons la viande, nous renversons les marmites et nous nous formons en bataille. Les Prussiens s'éloignent en voyant nos mouvemens de défense; mais ils reviennent et nous suivent de près aussitôt que nous nous mettons en marche, et ils nous canonnent, quand nous atteignons les hauteurs à trois quarts de lieue de Namur. Nous leur répondons par une égale canonnade; puis, nous nous formons en carrés, ainsi que le 96.e qui, continuant sa marche sur Namur, nous laisse seuls sur la route. Le 30.e n'est fort que de trois pelotons formés en deux carrés. La cavalerie prussienne nous charge trois fois; elle est repoussée à chaque fois. Je commande le dernier carré. Je marche len-

tement, faisant souvent halte et front, attendant la cavalerie prussienne à dix et quinze pas; puis je l'arrête court par un feu de deux rangs bien nourri. Je parviens ainsi à me rendre sous Namur, où sont les autres régimens de la division. Là, nous sommes relevés, pour soutenir la retraite, par la division Teste. Après différentes manœuvres en colonnes d'attaque, nous entrons dans la ville et nous la traversons, pendant que le général Teste prépare ses moyens de défense pour arrêter l'ennemi aux portes grillées de Namur. Nous bivouaquons sur la route de Dinant. Le 21, nous suivons la route de cette dernière ville à Givet, que nous traversons, pour aller cantonner dans les villages au-dessus de Charlemont; le lendemain, à Rocroix; le 23 au village de l'Echelle; le 24, à Rhetel; le 25, à Rheims; le 26, auprès de Soissons; le 27, au camp de Soissons; le 28, aux environs de la forêt de Villers-Cotterets; le 29, à Meaux; le 30, à Saint-Maur. Le 31, nous entrons à Paris et nous allons ensuite nous ranger en bataille dans la plaine de Grenelle, où nous sommes logés dans des baraques couvertes en paille. Le 2 juillet, à sept heures du matin, notre division prend les armes; à huit heures, nous prenons position à la gauche du village de Ham; à midi, en avant de Sèvres; à 4 heures, après avoir passé Saint-Cloud, nous nous plaçons au-dessus de ce bourg, près du chemin qui conduit à Versailles. Nous passons la nuit couchés le long des murs et dans les chemins creux.

» Le 3 juillet, à trois heures du matin, nous entendons une vive fusillade sur la gauche de Sèvres. Nous prenons les armes et nous nous mettons en marche pour aller reprendre nos premières positions dans la plaine de Grenelle, où les Prussiens descendent et engagent une fusillade avec nos tirailleurs. A neuf heures, un officier Prussien s'avance vers moi, comme parlementaire. Je prends ses dépêches, je lui en donne un reçu, et je les envoie au général Pecheux, par un officier du 30.e, car je commande le régiment. Cet officier n'est pas encore de retour, que le même parlementaire se présente de nouveau et demande à parler à notre général. Je lui fais bander les yeux avec un mouchoir, ainsi qu'à son trompette;

et, avec une escorte de huit hommes, je les envoie au général Pecheux. Une demi-heure après, je reçois l'ordre de faire cesser le feu.

» Le 5, nous quittons la plaine de Grenelle et nous allons bivouaquer à Montrouge. Les jours suivans, nous continuons notre marche pour nous porter derrière la Loire. Le 11, le 30.e est cantonné à Saint-Privé, près Orléans, où nous apprenons la rentrée du Roi dans sa capitale.

» Après avoir plusieurs fois changé de cantonnement, le 30.e se rend à Saint-Flour, où il est licencié, comme tous les autres corps de l'armée. Je pars ensuite pour Angoulême avec le conseil d'administration dont je fais partie.

» Le 16 décembre, M. le comte d'Arband-Jouques, nommé par le Roi colonel de la Légion de la Charente-Inférieure, organise cette légion à Angoulême. J'y suis placé comme capitaine de la 2.e compagnie du 1.er bataillon. »

Le 17 décembre 1816, le capitaine François (1) quitte Angoulême, avec la légion de la Charente-Inférieure, pour se rendre à Toulouse, où il est reçu chevalier de S.t-Louis. Le 23 juillet 1818, il va tenir garnison à Bourbon-Vendée; et, le 9 juin 1819, à Nantes, où nous avons connu cet officier, dont la carrière militaire a été si brillante, que l'on peut citer comme un des plus braves officiers de l'armée française et qui, à toutes les époques, a su mériter l'estime de ses chefs, l'amitié de ses camarades et l'entière confiance de ses soldats, mais qui, cependant, n'a jamais obtenu les récompenses auxquelles il avait droit.

Le 5 août 1824, le capitaine François a été mis à la retraite, avec le grade honoraire de chef de bataillon. (2)

---

(1) Sans y prendre garde nous avons nommé cet officier dans divers passages de son journal, il serait donc inutile de ne le plus nommer, puisque nos lecteurs le connaissent; il nous pardonnera cette indiscrétion involontaire.

(2) Plusieurs personnes nous ayant invités à réunir les divers extraits du journal du capitaine François, nous nous proposons d'en former un volume dans lequel entreront beaucoup de détails qui n'ont pu trouver place dans le *Lycée*.

TABLETTES LITTÉRAIRES.

L'AMOUR.

Voyez-vous cette colline où les rayons du soleil semblent reposer avec complaisance : c'est la demeure de l'objet aimé. En la considérant, le cœur du jeune homme bat avec violence. Il y a d'autres collines semblables sur la terre ; mais, sur aucune, l'air n'est aussi pur, le soleil n'est aussi brillant, les fleurs ne répandent d'aussi doux parfums. Celle-ci est colorée des plus riches reflets de la lumière : toutes les autres sont ternes, sans fleurs, sans émanations embaumées. Quel est donc le pouvoir de l'amour, qu'il donne une ame à la nature elle-même, qu'il fait d'un désert un temple, puisqu'il attache des sentimens moraux à des sons, à des couleurs, à des odeurs, à tout ce qui est matériel ? S'il était un homme assez malheureux pour douter de la nature immortelle de son ame, il faudrait essayer sur lui le pouvoir de l'amour. S'il aimait une fois, il sentirait trop son ame pour en douter. S'il n'aimait pas, il ne serait pas surprenant de l'entendre déclamer contre ce qu'il appelle des préjugés : il est clair que, comme un sourd qui veut parler de musique, cet homme parlerait de choses qu'il ne pourrait comprendre.

Avec l'amour véritable, toute la poësie du cœur se réveille. Il n'y a pas un bosquet qui ne soit un temple, il n'y a pas un souffle dans l'air qui n'amène avec lui un parfum ; les nuages présentent des formes chéries ; les étoiles elles-mêmes, dans leur course silencieuse, semblent laisser tomber du haut du ciel quelque vertu secrète qui porte à aimer et à admirer. L'amant sincère devient religieux aussitôt ; le premier élan de son cœur est pur comme un hymne, et s'il n'associait pas à ses amours cette idée d'un infini qui n'est pas au pouvoir de l'homme, c'est qu'il n'aimerait pas réellement. Il demande l'éternité à ce qui va se flétrir, et ce n'est

qu'en remontant jusqu'à l'être des êtres, qu'il peut mettre en sûreté ses espérances ambitieuses. C'est là le seul sentiment qu'épure l'amour, en même tems qu'il l'agrandit, et c'est à lui seul qu'on reconnaît, des fantaisies de la volupté, les passions immortelles.

L'homme porte le sentiment de l'infini dans toutes ses affections. Est-il malheureux, il ne voit devant lui qu'une éternité de douleur. Est-il heureux, au contraire, il ajoute à la sensation présente toutes les joies anticipées de l'avenir, et le tems ne peut rien sur une félicité qui a devancé son vol et qui n'attend plus rien de lui. L'amour est dans ce cas-là, et voilà ce qui en fait l'ivresse. L'enivrement présent le prolonge dans l'avenir ; la divinité est la seule garantie du tems qui n'est pas encore. On est religieux, parce qu'on aime, et s'il était possible de se considérer, au moment des plus douces jouissances, comme destiné à tomber demain en poussière, on se jeterait peut-être dans la volupté par étourdissement, mais on en sortirait avec des remords comme une ame coupable. L'un devant l'autre, on serait saisi d'une sorte de désespoir, qui causerait un long vertige. On se demanderait si ces yeux humides de volupté vont se fermer demain pour jamais, si ces bras qui vous serrent ne seront plus que des ossemens, et ces images hideuses, associées au plus doux des sentimens, causeraient un effroi semblable à celui qui résulte de l'étude d'un univers où il n'y a point de Dieu, et du délire d'une passion où il n'y a point d'ame.

Deux ames, douées d'un amour véritable, répandent, pour ainsi dire, sur l'univers, l'enchantement qu'elles éprouvent. Où l'une des deux n'est pas, il n'y a plus rien qui vaille la peine d'être admiré : le soleil n'a plus la même lumière, la campagne est devenue plus obscure, le ciel plus rigoureux. Il y a encore des hommes pour la femme délaissée, il y a encore des femmes pour l'homme resté seul, mais il n'y a rien chez celles-ci comme chez les autres qui fasse battre le cœur. Où était la personne aimée, il y avait comme une atmosphère qui la suivait partout et qui faisait aimer l'air même qu'elle respirait. Où elle n'est plus, il n'y a rien de vivant, et c'est en vain que la sagesse dira que ces

regrets sont des illusions, le cœur qui nous parle est plus croyable que tous les censeurs.

Où il n'y a pas une certaine disposition poëtique, il n'y a pas d'amour réel. Il peut y avoir le plaisir de l'union, ce plaisir tranquille qu'on peut trouver même entre les personnes d'un même sexe; mais il n'y a pas ce besoin de se communiquer, ce besoin de vivre dans autrui. La poësie en est le symptôme, parce que tout ce qui est passionné, tout ce qui s'arrache au tems, à l'espace, tout ce qui compte l'intérêt pour rien, mais qui regarde la sympathie comme tout, tout ce qui voit l'éternité dans ses désirs et dans ses sermens; tout cela, de quelque nom qu'on le désigne, provient d'une disposition poëtique. Cette poësie est l'exaltation d'une ame dans une autre, comme la religion est l'exaltation de toutes les ames dans une seule. La source de l'une et de l'autre est la même, et il est très-remarquable que ce sont les ames tendres qui sont le plus portées vers l'une comme vers l'autre, tandis que ce sont les ames sèches qui les critiquent toutes deux.

On demande quelquefois si l'amour platonique peut exister sur la terre. Il peut exister, sans doute; mais il faut demander s'il est durable, et la raison répond que non. La nature se serait trompée, si les individus d'un même sexe pouvaient se passer des individus de l'autre. L'homme seul ou la femme seule ne sont que deux moitiés d'un être. Dans l'un, la force existe seule, sans rien trouver qui la modère; dans l'autre, il n'y a que de la douceur et rien qui la soutienne. Le premier est doué d'un désir sans objet; la seconde, d'une pudeur qui combat contre ce qui n'est pas.

ÉD. RICHER.



SUR LA MORT

DU LIEUTENANT-GÉNÉRAL COMTE D'HÉDOUVILLE.

De tous ses titres à sa gloire,
Le plus cher sans doute à son cœur,
Celui qui doit le plus honorer sa mémoire,
C'est le titre si beau de *pacificateur*.

BLANCHARD-DE-LA-MUSSE.

VINGT-NEUVIÈME REVUE BRETONNE.

DICTIONNAIRE BRETON.

Le monde est une comédie :
Malgré l'intérêt que j'y prends,
Je m'en amuse, et j'étudie
Les ridicules différens.
(FAVART.)

2.e EXTRAIT.

Discours. — Assemblage de lieux communs, d'idées rebattues, de phrases ronflantes, de vérités connues, ou d'éloges outrés. — Thême universel sur lequel travaillent les administrateurs grands et petits, les chefs d'établissemens importans ou inutiles, les présidens de toutes les sociétés savantes, morales, philantropiques, philarmoniques, etc. — Tableau dans lequel l'objet principal n'est qu'un faible accessoire. L'entourage seul en fait tout le prix ; plus ou moins brillant, selon l'importance du sujet et la qualité de l'orateur, il est partout à-peu-près le même et se réduit au développement de ces argumens : amour du bien public, protestation de dévoûment et de franchise, éloge des morts, des hommes en place, et parfois de l'auditoire en masse. — Il y a trois sortes de *discours* en usage : *discours d'apparat, discours d'obligation, discours de remercîmens ;* on les déclame par vanité ou par devoir, on les écoute par habitude ou par complaisance. L'orateur est bien souvent en opposition avec les maximes qu'il veut propager ; l'auditoire ne s'occupe guère de les mettre en pratique, mais il n'oublie jamais de les applaudir. — Cette branche de littérature est très-cultivée parmi nos *Armoricains* : il n'est pas de maires, de juges-de-paix campagnards qui n'aient leurs discours d'apparat dans les grandes occasions. — Matériaux précieux pour les historiens à venir qui, en rassemblant toutes les harangues prononcées dans notre siècle, ne

trouveraient que des hommes en place vertueux, des savans modestes, des philantropes désintéressés, un public éclairé, une population heureuse ; et concluraient de là que nous étions tous des êtres parfaits.

Domestiques. — Affranchis modernes ; classe inférieure, placée au bas de l'échelle de la société et qui donne de la considération à celui qui l'emploie, sans pouvoir en obtenir pour elle-même. — Un bourgeois qui a une cuisinière, est un bon rentier ; un rentier qui a un valet de chambre, est un homme comme il faut ; un homme comme il faut qui a un cocher, est un grand personnage ; ce serait un puissant seigneur chez nous, s'il avait des courreurs, des chasseurs et un suisse.

Dot. — Arrhes d'usage et indispensables du grand marché matrimonial. Quand la compatibilité d'humeur, la sincérité des sentimens forment un poids trop léger dans la balance, on y jette la *dot*, et l'équilibre se rétablit : c'est le représentant de l'amour, l'arbitre des convenances, le complément de la félicité conjugale. Que de maris touchent les arrhes sans savoir si le marché est avantageux. — Nos gens du peuple marient leurs filles sans dot, nos marchands font des avantages ; nos commerçans accordent des intérêts, nos riches propriétaires font des rentes, quelques-uns donnent de l'argent comptant. — Une femme sans dot doit avoir toutes les qualités ; avec dix mille francs, on exige de l'esprit et des talens ; avec vingt mille, quelqu'amabilité ; avec quarante, un peu d'usage ; avec cinquante, rien. — Il y a des dots qui forment du superflu, il en est qui sont des dédommagemens.

Empiriques. — Charlatans privilégiés en province. — Vampires du petit peuple dont ils épuisent la bourse et la santé. Grâces à leurs remèdes secrets et infaillibles, ils déciment avec impunité la population de la campagne, et la crédulité des malades égale l'impudence des assassins.

Enseigne. — Muséum des rues, à l'instar des expositions en plein vent de la capitale. — Grande avant-scène d'un petit théâtre. — L'école nantaise est encore loin de l'école parisienne et nous ne sommes pas rendus aux tableaux d'histoire ; mais les idées d'am-

bition fermentent dans la tête de nos bourgeois, et bientôt ils délaisseront nos *Croutons* pour avoir des *Gérard*.

Epoux. — Réunion de deux êtres assortis par le hasard, les convénances ou la sympathie; enchaînés par l'amitié, le devoir ou l'habitude. — Couple timide, soumis encore aux préjugés de la province, esclave de l'opinion, mais se dédommageant en particulier de la contrainte qu'il s'impose en public. — Le souvenir des mœurs patriarcales se perpétue chez nos Bretons; la liste des bons époux y est encore assez nombreuse; toutefois, il est à remarquer qu'elle diminue à mesure que la civilisation augmente, et le tems n'est peut-être pas très-éloigné où, prenant pour modèles leurs confrères de la capitale, nos époux soulèveront le joug, auront leurs appartemens, leurs sociétés, leurs plaisirs à part, et se rencontreront dans le monde comme d'aimables connaissances.

État. — Grade qu'on obtient ou qu'on achète en entrant dans le grand corps social, et qui vous donne droit à la répartition générale des profits et des dangers, des honneurs et des tourmens, de la considération et des disgrâces. — Du choix d'un état dépend la destinée humaine; mais trop souvent l'intérêt fait voter le candidat contre sa conscience. — La marine, le commerce, la médecine, le barreau, la cléricature, sont les cinq routes ouvertes aux jeunes Armoricains qui entrent dans la vie. On rencontre au bout de la carrière plus de profits que de gloire; mais il n'y a ni gloire ni profit pour celui qui reste en chemin; et c'est ce qui arrive assez souvent: demandez plutôt aux commis à huit cents francs, aux médecins honoraires, aux avocats stagiaires, aux notaires de campagne.

Etats de Bretagne. — Ancien théâtre de gloire de tous nos gentilshommes bretons; voici comment M.me *de Sévigné* en traçait le tableau:

« Ne demander que ce que veut le Roi; n'y pas dire un mot de plus.... Quarante mille écus pour le Gouverneur ', le double pour la réparation des chemins qui n'en sont que plus impraticables. Quinze à vingt grandes tables, un jeu continuel, des bals assommans, des comédies estropiées, cinquante bas-bretons dorés jusqu'aux

yeux, trente femmes chamarrées se disputant le pas; des laquais vêtus à neuf, craignant de tacher leurs livrées et s'entortillant dans les queues; des ris, des murmures, des caquets, des dédains, des courbettes... voilà les États.»

Esprit. — Éloquence du cœur. Beaucoup de gens s'imaginent la reconnaître à l'élégance des expressions et à l'arrangement des mots. — Brevet que les badauds accordent à ceux qui les amusent. — *Homme d'esprit*: titre que la foule distribue aux intrigans qui la dupent, et aux logiciens qu'elle ne comprend pas; un *homme d'esprit* peut quelquefois ne pas être un honnête homme, ni même un homme raisonnable. — *Moyen de se faire la réputation d'homme d'esprit en province*: Ayez une grande facilité d'élocution, quelques talens de société, une critique qui effleure sans approfondir, une ample provision de jeux de mots, invitez-vous à tous les bals, fréquentez les établissemens publics, parlez haut et long-tems, amusez vos amis présens aux dépens de vos amis absens, pillez les feuilletons parisiens, parlez de la capitale, donnez six déjeûners par mois, et faites-vous un grand protecteur, vos succès sont certains. Les amateurs de Paris, qui exploitent la partie en grand, n'ont pas d'autre recette.

Estomac. — Un bon estomac est, après un esprit insinuant, le don de la nature le plus indispensable pour réussir dans le monde; car nos dîners ont leur influence morale, et la gastronomie fait partie de la philosophie du siècle.

Flatteur. — Métier peu productif en province, les bénéfices se bornent à quelques dîners, des places en espérances et une considération d'emprunt.

Figurans. — Accessoires dramatiques, qui sont sur le théâtre ce qu'est le petit peuple sur la scène de la vie; célébrant toutes les circonstances et restant impassibles au milieu des révolutions qui se déroulent à leurs yeux.

Garde national. — Ex-bourgeois-guerrier en retraite, moderne Cincinnatus qui a délaissé le fracas des armes, les honneurs du commandement, l'appareil des revues, et les plaisirs du corps-de-garde, pour rentrer paisiblement dans le cercle monotone de la vie privée.

Habitué. — Homme qui fait, pour la vie, élection de

domicile dans un établissement public. — Les cafés, les promenades, le spectacle, ont leurs habitués. Pensionnaires exacts et fidèles, ils se permettent rarement des excursions hors du domaine adopté ; il faut une circonstance extraordinaire pour les en arracher tout à fait. Bien différens des volages Parisiens qui voient partout le plaisir, nos habitués ont pris cette ancienne devise d'un de nos preux : *je meurs où je m'attache.*

Imitateur. — Petit esprit qui n'ose soulever le joug de la maîtresse des arts. Le poëte, l'acteur, l'artiste trop souvent sont imitateurs, il ne faudrait qu'un homme courageux pour prouver que le feu créateur n'est pas éteint dans nos contrées.

Jeu. — Trafic avoué par la bonne société : on l'appelle amusement ; ce n'est au fond qu'une spéculation qui a remplacé, dans nos bals, la danse et la galanterie.

Lettres. — *Belles-lettres.* Branche d'industrie que nous exploitons en cachette : les littérateurs bretons sont comme de faux monoyeurs, ils craignent de mettre en circulation des pièces qui n'ont point de cours dans le pays.

Ménage. — Petit théâtre où se rassemblent toutes les scènes de la vie ; paradis pour les uns, enfer anticipé pour les autres. Si l'on pouvait pénétrer dans l'intérieur de tous les ménages, y aurait-il plus de damnés que d'élus ? Se mettre en ménage, c'est se constituer volontairement prisonnier, ou rentrer au port après la tempête : là, on risque son indépendance, ou on retrouve le repos.

Métromanie. — Maladie d'esprit peu fréquente en province et nullement contagieuse ; les remèdes qu'on emploie pour la détruire sont le ridicule et les caquets : il est peu de malades qui résistent à ce traitement.

Paris. — Tyran dont le provincial adore les décrets, envie les faveurs, souffre les dédains. — C'est le temple de Delphes pour nos politiques qui prennent ses journaux pour des oracles ; c'est le terrain des auteurs, des solliciteurs, des spéculateurs, des charlatans, et la fabrique générale des modes, des usages, des réputations, de la gloire et des talens. L'esprit national et un noble enthousiasme pourraient seuls nous soustraire à cette domination tyrannique.

Percepteur. — Une des autorités de nos petits cantons ; elle forme avec le maire et le notaire le triumvirat communal.

Province. — Résumé général de toutes les folies de la capitale, avec quelques manies de plus et quelques vices de moins.

Spectacle. — Établissement fondé pour corriger les mœurs, et qui n'a fait que détruire quelques ridicules. — Délassement de nos hommes d'affaires, ressources des oisifs, amusement du peuple. — Là, comme dans toutes les assemblées du monde, on trouve un parti d'opposition et un centre, qu'une masse applaudissante vient renforcer tous les dimanches. — Ces jours-là exceptés, les membres sont presque toujours les mêmes.

Surnuméraire. — Administrateur en perspective ; placé à l'entrée de la route des honneurs, il n'y peut entrer qu'autant qu'un des voyageurs veuille bien en sortir, il se permet seulement quelques excursions sur ce territoire, grâce aux intérim.

Surnumérariat. — Tems d'épreuves. — Noviciat pénible. — Premier échelon du marche-pied des grandeurs, le tableau de la vie d'un pauvre surnuméraire vaudrait tous les systèmes d'économie domestique.

Voisin. — Ami donné par le hasard, censeur perpétuel, souvent incommode, auquel on doit des égards, des visites, et un compte détaillé de ses actions journalières. Un homme peut dérober son caractère dans la foule, il ne saurait le cacher à son voisin.

Visites.—Cérémonial adopté pour prouver son dévoûment, sa reconnaissance ou son attachement. — Echange mutuel de cartes, de complimens, de phrases insignifiantes.

On multiplie les visites de protecteurs, on abrége les visites de solliciteurs, on redoute les visites de créanciers, les visites de cérémonie font bailler, les visites de parens font dormir.

De toutes les visites, celles des médecins sont les plus avantageuses ; car, si elles ne produisent rien à celui qui les reçoit, elles rapportent beaucoup à celui qui les fait.

LE JEUNE FLANEUR.

CLISSON.

En offrant aux lecteurs du *Lycée* un dessin lithographié du château de Clisson, nous avons pensé qu'il ne serait peut-être pas sans intérêt pour quelques-uns d'entre eux de retrouver ici une analyse rapide des événemens dont ce lieu, si riche de souvenirs, a été pendant long-tems le théâtre. Nous devons l'avouer, toutefois, ce sujet a déjà été traité et même épuisé, dans le charmant voyage de M. Richer et dans l'intéressante notice de M. Lemot. On n'y peut rien ajouter. Aussi, cette esquisse, tracée à la hâte, n'est-elle, à bien dire, qu'un extrait imparfait de ces deux ouvrages. Puisse-t-elle inspirer le désir de recourir aux sources où nous avons puisé.

Olivier I.er, surnommé le Vieux, bâtit, en 1223, à son retour des croisades, le château de Clisson, sur l'emplacement occupé par l'ancien manoir de sa famille. Sa position sur un rocher, au confluent de deux rivières, la Sèvre et la Moine, était regardée comme très-forte. Le sire de Clisson, l'entoura de fortifications si savamment combinées, qu'elles font encore aujourd'hui l'admiration des gens de l'art. Son arrière petit-fils Olivier IV, connétable de France, y ajouta de nouveaux ouvrages.

Cet homme célèbre, l'un des plus grands capitaines de son siècle, était né à Clisson en 1336. Nous ne nous occuperons point de son histoire ; sa passion pour la guerre, sa haine contre les Anglais, les devoirs de la charge éminente dont il était revêtu, l'empêchèrent de séjourner long-tems dans ses domaines. Il mourut en 1407, au château de Josselin, sans laisser d'enfans mâles. En lui s'éteignit un nom puissant, et sur lequel sa valeur avait jeté un nouveau lustre.

Ses grands biens avaient été partagés, avant sa mort, entre ses deux filles mariées, l'une au vicomte de Rohan, l'autre au comte de Penthièvre, fils de Charles-de-Blois. La seigneurie de Clisson entra dans la part de la première. Pourtant, en 1420, elle était possédée



Vue de Clisson

s
l'
Sa
la
Le
mer
mir
IV,
vrage
Ce
de son
occupe
guerre
charge
séjourn
1407,
mâles. E
sa valeur
Ses gra
entre ses
Rohan, l'a
de-Blois. L
de la premi

par les Penthièvre. On connaît l'attentat commis par l'ambitieuse Marguerite et par ses fils, sur la personne de Jean V. S'étant rendus maîtres à l'aide d'une coupable trahison, de ce malheureux prince, ils l'enfermèrent dans le château de Clisson, où on lui fit subir durant cinq mois de captivité les traitemens les plus indignes.

Cette perfidie des Penthièvre leur coûta cher. Toute noblesse s'arma contre eux; les états s'étant assemblés, les condamnèrent à perdre la tête, et prononcèrent la confiscation de leurs biens. Jean V, sorti sa prison, disposa de Clisson en faveur de son frère hard-de-Bretagne. Cette place tenait encore pour omte de Penthièvre, mais bientôt elle capitula, et iard, en ayant pris possession, y établit sa résidence. omaine resta dans la maison de ce prince jusqu'au de François II, qui en forma l'apanage de es d'Avaugour, son fils naturel.

maison d'Avaugour posséda cette antique demeure nt deux siècles et demi, de 1474 à 1746, époque passa dans la famille de Rohan Soubise. Enfin, 7, la caisse d'amortissement la mit en vente. mme dont le nom seul est une éloge dans ces s, M. Lemot, en fit l'acquisition, et sauva ainsi lle ruine du vandalisme cupide des spécula- la bande noire.

III.e au XVII.e siècle, le château de Clisson a rôle important dans les annales de notre Il était regardé alors comme le boulevard de ne, du côté du Poitou. Plusieurs armées it devant ses murailles. Le duc Jean-Le-Roux, ulu réprimer la rebellion d'Olivier I.er, vint siége devant cette forteresse, et fut obligé de avec perte; et, long-tems après, pendant les la ligue, Henri IV et le duc de Mercœur t tour-à-tour à s'en emparer sans succès.

iposans souvenirs se réveillent à l'aspect de féodal, aujourd'hui en ruines! Richard-de-mourut. François II, son fils, y reçut le ros de Bovines, Philippe Auguste, s'arrêta rs en 1205. Vingt-cinq ans plus tard, ils aint roi Louis IX, et la reine Blanche, sa

mère. Louis XII, alors duc d'Orléans, vint y chercher un asile contre les persécutions de M. de Beaujeu. Charles VIII et la duchesse Anne, son épouse, y donnèrent, lors de leur voyage en Bretagne, des fêtes splendides, à la noblesse accourue de toutes parts sur leur passage. On cite encore, parmi les illustres voyageurs qui ont visité ces beaux lieux, le politique et superstitieux Louis II, le chevaleresque François I.er, Charles IX, Catherine de Médicis, enfin le bon Henri, Louis XIII et Louis-le-Grand.

François II affectionna singulièrement le séjour de Clisson. Il en fit sa résidence favorite. Ce prince réunissait autour de lui une cour nombreuse et galante. On conserve encore la mémoire de ces tournois brillans, où le monarque lui-même ne dédaignait pas de prendre part. Ces joutes chevaleresques avaient lieu sur les bords de la Moine, dans un emplacement qui a gardé depuis le nom de *prairie des Guerriers*.

La passion du duc pour Antoinette de Villequier, fit mourir de douleur sa première femme. Trois ans après, il épousa dans la chapelle du château de Clisson Marguerite de Foix, fille du roi de Navarre.

Ces jours de splendeur furent les derniers. Sous les barons d'Avaugour, Clisson perdit peu à peu sa célébrité. La réunion de la Bretagne à la France lui ôta presque toute son importance comme place de guerre. Il n'en est plus fait mention depuis les troubles de la ligue.

Une partie du donjon s'était écroulée au XVII.e siècle. Mais le reste des appartemens était encore intact et habité au commencement de la guerre de la Vendée, quoique les fortifications fussent en dégât. La révolution a détruit ce que les orages du temps auraient respecté : la flamme a tout consumé, hors les murs extérieurs et quelques autres constructions, qui sont seuls restés debout.

L'armée de Mayence, s'étant emparée de vive force de ces débris, y établit une place d'armes : un crime horrible y signala sa présence.

De malheureux habitans s'étaient réfugiés dans les souterrains du château ; ils furent découverts. Les Vendéens savaient mourir, ils ne demandèrent pas la

vie ; mais leur supplice fut atroce. J'abrége les détails ; on connaît le puits funeste où ils furent tous ensevelis.

Parmi ces infortunés, un pauvre homme avait caché avec lui une pièce de toile. La rapacité de ses assassins égalait leur rage. On veut lui ravir cette proie. L'instinct de la propriété s'éteint le dernier dans le cœur de l'homme. Il se roule dans les plis de l'étoffe : il s'y cramponne avec la force du désespoir. Dans cette lutte inégale, on le pousse, on l'entraîne vers le gouffre fatal. La résistance est inutile, le pied lui manque, il disparaît.... Mais dans sa chute, on n'a pu lui faire lâcher prise. Sa toile, qu'il tient toujours embrassée, suit le poids de son corps et se déroule sur l'abyme. Les bourreaux voient leur butin prêt à leur échapper. Ils ont arrêté l'étoffe flottante, et l'attirent péniblement vers eux. La malheureuse victime se sent remonter avec elle. Les meurtriers l'ont aperçue ; et, soit indifférence, soit pitié ; que leur rage fût assouvie, ou que le remords pénétrât dans leur ame, ils n'ont fait aucun mouvement pour l'arrêter.... Peut-être échappera-t-il? Déjà il va toucher le bord du puits, il avance la main.... Froid contemplateur de cette scène d'angoisse, un cannibale, ce n'était pas un homme, a saisi son sabre !... Il s'élance.... Acheverai-je ? Non. On entendit un cri, une chute, et puis rien. Il y avait un martyr de plus !

Trente années se sont écoulées, le tems amortit les haines, efface les souvenirs ; la religion commande le pardon, l'horrible puits a été comblé. Un arbre funéraire, monument de douleur et d'expiation, s'élève à sa place. Ce lieu est devenu sacré. On n'en approche qu'avec respect ; et quelquefois la bonne paysanne des environs vient, dans son langage, expressif et simple tout à la fois, *prier le bon dieu*, pour son enfant malade, sur le *puits des Vendéens*.

Mais écartons de si tristes images. Clisson, ses antiques souvenirs, son architecture élégante et mauresque, ses beaux sites, ses ombrages mystérieux doivent inspirer des idées moins sévères. Cependant, on ne peut s'y défendre d'une vague et inexprimable rêverie. Cette grande ruine, apparaissant à l'horizon au milieu d'un paysage riant et tranquille, semble, à l'œil étonné une vision magique du passé, et domine de sa masse imposante,

les toits élégans des maisons de la ville, qui s'enfuient dans le lointain. Ici, l'émotion naît du contraste, de profondes réflexions viennent s'emparer de notre ame; on se dit : ces murailles n'offrent maintenant qu'un vain simulacre de leur splendeur passée; la nature seule, toujours vraie, toujours belle, toujours uniforme, ne change pas. Elle se reproduit sans cesse; et, si elle meurt, c'est pour renaître. Mais l'homme, l'homme, que reste-t-il après lui de sa gloire et de sa puissance? Où sont, brave Clisson, tes guerriers, tes trésors, tes illustres trophées? Qu'est devenu le glaive fleurdélisé qu'un roi de France te mit dans les mains, et cette pesante hache d'armes, encore trop légère pour ton bras : la rouille doit-elle la ronger? Que te reste-t-il de tant de gloire? un nom; mais ce nom, qui fit pâlir les Anglais, ne fait pas trembler un enfant. Tes superbes remparts sont déserts, les oiseaux de proie habitent tes murailles, tes appartemens ont disparu; la destruction est partout...... Il faut le dire, la mort est une leçon sublime : que de vanités elle revèle? Malheur à qui ne voit rien en elle qu'un tombeau!

La mobilité des sensations naît de leur rapidité. En face de ces débris prophétiques, l'imagination s'exalte, elle les anime, elle les peuple, pour ainsi dire, une seconde fois. On croit entendre les pas des guerriers retentissant sous les voûtes sonores, les hommes d'armes s'entrechoquant sur les remparts, le tumulte d'une attaque, la joie bruyante d'un festin; on croit, aux approches de la nuit, voir briller, au sommet du donjon, comme une lampe suspendue dans les airs, ce fanal salutaire, qui, dans des tems anciens, servait à guider le pas du voyageur, et à montrer, aux jours du danger, le chemin de la forteresse aux nobles alliés accourus à son secours. L'ame s'égare avec délices dans la contemplation du passé : on voudrait vivre de cette vie errante et agitée, qui fait qu'on se dérobe à soi-même. On regrette, on envie ces mœurs fières et galantes des anciens chevaliers, leur existence aventureuse, leurs héroïques exploits, et jusqu'à leurs périls. Comme voilà bien l'homme avec ses rêves et ses illusions. Le présent seul l'attriste et l'effraie, c'est qu'il pèse sur lui de tout le poids de la réalité.

En sortant de Clisson, l'on trouve, sur la route de Chollet, la petite chapelle de Toute-Joie; elle fut brûlée pendant la guerre. Une fille du pays, pauvre, sans parens et vivant presque d'aumônes, entreprit de la faire rebâtir. Tous les jours elle s'asseyait à la porte de l'édifice en ruines, implorant en faveur de son pieux dessein, la dévotion et la charité des passans. La Providence seconda sa persévérance. Elle forma peu à peu, un petit trésor : le denier de la veuve et les épargnes du laboureur le grossirent lentement. Enfin, la chapelle fut rebâtie; et, pour toute récompense, la pauvre fille demanda, comme une grâce, d'y être enterrée après sa mort. Son vœu a été exaucé.

Cette anecdote, étrangère par sa nature, au sujet de cet article, nous a paru trop touchante pour ne pas être rapportée ici. On nous pardonnera, peut-être, d'avoir cédé au désir de la raconter.

Dans une notice entièrement consacrée au château de Clisson, il serait superflu de parler des rivages délicieux de la Sèvre et de la Moine, ou des bois charmans de la garenne : les descriptions d'ailleurs sont souvent froides ou incomplètes. C'est sur les lieux qu'il faut étudier la nature. On ne la comprend, on ne l'admire bien que là.

C'est une chose digne de remarque, que ces lieux ravissans et célèbres soient restés si long-tems inconnus. De nos jours, ils furent, si l'on peut s'exprimer ainsi, découverts par MM. Cacault. Jusque-là ils n'avaient pas été appréciés. L'admiration de la foule a besoin d'être avertie ; elle ne s'éveille pas d'elle-même ; il faut qu'on la provoque.

Passionnés pour la nature et pour les beaux arts, MM. Cacault crurent retrouver les sites de l'Italie dans cette retraite où ils s'établirent au sortir de la révolution. Ils y vécurent trop peu pour le bien qu'ils comptaient faire ; assez, cependant, pour avoir rendu des services réels à ce pays. Le plus grand, peut-être, est d'y avoir amené M. Lemot. Ce grand artiste a consacré l'influence de son talent et de sa fortune à l'embellissement et à la prospérité de ces contrées. Un tel exemple est rare : celui-là a été compris, secondé, imité. Tout respire aujourd'hui à Clisson, un air de propreté, d'élégance et de goût, qu'on chercherait vainement hors de ce

rayon privilégié. Les obstinations de la routine ont été vaincues ; les préjugés de l'ignorance se sont évanouis : ceci est encore l'ouvrage de M.r Lemot. C'est ainsi qu'on s'avance vers la postérité, escorté des bénédictions d'une population reconnaissante, avec un nom qui ne périra point, avec une gloire qui ne coûte point de larmes !

La maison de M.r Lemot va s'élever bientôt en face du vieux château, sur la rive opposée de la Sèvre. C'est une idée heureuse de toutes manières d'avoir placé ainsi le XIII.e et le XIX.e siècles en présence. Désormais, on visitera, avec une égale curiosité, quoiqu'avec des impressions bien différentes, et la demeure imposante du vindicatif et terrible connétable, et la tranquille retraite du bienfaiteur de ces contrées, du sculpteur justement célèbre que la France range avec orgueil au nombre des artistes dont elle s'honore le plus. J.



L'ALBUM D'UN BRETON.

➻ La science chez les femmes doit aussi avoir sa pudeur : la modestie rehausse leur talent comme elle embellit leur visage : une jeune personne surtout doit apprendre pour s'instruire, et non pour faire parade de son instruction. (*Dupaty.*)

➻ Les femmes n'écrivent guères que par une espèce d'inspiration ; la réflexion les rend timides, et leur fait sentir le besoin de conseils éclairés.

(*La comtesse de Rœdern.*)

➻ De certaines gens blâment parfois le beau sexe ; mais c'est en vain : sûres du pouvoir de leurs charmes, elles se rient des sarcasmes de leurs détracteurs. Celui-là même qui se plaint le plus d'elles ne fait que mieux prouver leur puissance, puisqu'il n'y a que ceux qui sont dans les fers qui tâchent de les briser. (*Farquhar.*)

➻ L'amour suggère un art imposteur au cœur des femmes ; quand une flamme criminelle les embrâse, elles dédaignent d'employer les paroles que l'ame peut inspirer : elles convainquent par le secours des larmes.

(*J. B. Gomes.*)

... moyennes de la mer. — *Baromètre réduit à la température de la glace fondante.*

AVRIL 1825.

JOURS DU MOIS.	Phase de la Lune.	MATIN, à sept heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hygr. à chev.	Vents.	SOIR, à six heures. Barom. métriq.	Barom. ordin.	Therm. centig.	Therm. de Réau.	Hygr. à chev.	Vents.	ÉTAT DU CIEL DURANT LE JOUR.
		mèt.	p. l.					mèt.	p. l.					
1		761	28.1,5	+ 5	+ 4	60	n. e.	761	28.1,9	+10	+ 8	48	n. n. e.	Ciel levé, soleil, vent.
2		763	28.2,3	+ 6.5	+ 4.5	54	n. e.	763	28.2.3	+12,5	+10	48	n. e.	*Idem, idem, idem.*
3	☉	764	28.2,8	+ 7,5	+ 6	55	n. n. e.	764	28.2,8	+11,2	+ 9	51	n. e.	*Idem idem*, brume le matin.
4	6 h. 16'	763	28.2,3	+ 7,5	+ 6	58	n. e.	760	28.1	+15	+12,5	50	n. e.	*Idem idem*, soleil tout le jour.
5	matin.	760	28.1	+10	+ 8	52	n. e.	759	28.0,4	+15	+12,5	54	n. e.	*Idem, idem, idem.*
6		760	28.1	+ 8,1	+ 6,5	56	n. e.	759	28.0,4	+17,5	+14	48	n. e.	*Idem, idem, idem.*
7		760	28.1	+11,2	+ 9	50	n. e.	759	28.0.4	+18,6	+15	45	n. e.	*Idem*, absence de nuages.
8		762	28.1,9	+10	+ 8	48	n. e.	762	28.1.9	+17,5	+14	43	n. n. e.	*Idem idem.*
9		762	28.1,9	+10,7	+ 8,5	48	n. e.	762	28.1,9	+18.6	+15	40	n. e.	*Idem idem*, quelques nuages.
10	☾	763	28.2,3	+12.3	+10	41	n. e.	763	28.2,3	+17,5	+14	45	sud	*Idem idem idem.*
11	5 h. 2'	764	28.2,8	+13,6	+11	49	s. s. o.	763	28.2,3	+18,6	+15	47	sud	*Idem idem*, brume le matin, nuages.
12	matin.	763	28.2.3	+10,7	+ 8,5	50	n. o.	763	28.2,3	+15	+12	52	ouest	Brume le matin, couvert, soleil, nuageux.
13		764	28.2.8	+12,5	+10	53	n. o.	764	28.2.8	+17,5	+14	54	o. s. o.	Brume le matin, nuageux, soleil.
14		765	28.3,2	+13,6	+11	50	sud	765	28.3.2	+15	+12	58	o. s. o.	Brume, nuages, soleil.
15		766	28.3.6	+11,8	+ 9,5	58	n. e.	765	28.3.2	+17,5	+14	55	nord	Forte brume le matin, soleil.
16		764	28.2,8	+13.6	+11	55	e. n. e.	764	28.2,8	+17,5	+14	48	n. e.	Ciel levé, soleil, vent.
17		764	28.2,8	+11.2	+ 9	65	nord	763	28.2.3	+15	+12	50	n. e.	Forte brume le matin, nuages, soleil, vent.
18	●	762	28.1.9	+ 8,1	+ 6,5	51	n. e.	761	28.1.4	+12,5	+10	42	n. e.	Nuageux, soleil, vent.
19	9 h. 13'	762	28.1.9	+ 7.5	+ 6	45	n. e.	761	28.2.3	+11.2	+ 9	40	est	*Idem idem idem.*
20	matin.	764	28.2.8	+11.2	+ 9	42	nord	764	28.2,8	+12,5	+10	45	ouest	Brumeux, couvert, nuageux.
21		762	28.1.9	+12,5	+10	51	s. o.	758	28	+15	+12	58	ouest	Couvert, brumeux, pluvieux, vent.
22		753	27.9.9	+15	+12	58	sud	747	27.7	+15	+12	60	s. o.	Brumeux, nuageux, soleil, vent.
23		745	27.6.3	+13.6	+11	58	sud	743	27.5.4	+13,6	+11	62	n. o.	Brumeux, nuag. orageux, petite pluie, tonnerre, vent.
24		742	27.5	+13.6	+11	64	s. o.	744	27.5.9	+15	+12	60	o. s. o.	Couvert, pluie, grêle, tonnerre le matin, soleil.
25		750	27.8.6	+15.6	+12,5	62	sud	751	27.9	+17,5	+14	58	n. o.	Brumeux, nuageux, petite pluie.
26	☽	747	27.7.2	+13,6	+11	60	n. e.	748	27.8	+16,2	+13	63	e. s. e.	*Idem* couvert, vent.
27	h. 31'	741	27.4.5	+14.4	+11,5	67	s. o.	744	27.5.9	+15	+12	62	s. o.	*Idem, idem.*
28	matin.	748	27.5	+13,1	+10,5	66	sud	745	27.6	+15	+12	66	s. s. o.	*Idem idem.*
29		743	27.5.4	+16.2	+13	76	sud	747	27.7.2	+12,5	+10	65	s. o.	Variable, pluie, vent, nuages, soleil.
30		751	77 8 6	+13,6	+11	65	sud	754	27.10	+16,2	+13	65	sud	Nuageux, soleil, vent.

RECAPITULATION *jusqu'au 30 avril 1825.*

Baromètre.... { Plus grande élévation. . . . . = 28p 3,6 lg. = 0,766 mill.
Moindre élévation. = 27 4,5 » = 0,741 mill.

Thermomètre. { Plus grand degré de chaleur le 11 à 3 heures. + 18,5 Réaumur. = + 23,1 centigr.
Moindre degré de chaleur. . . . . = 4 Réaumur. = — 5 centigr.

Hygromètre à cheveux. { Plus grande humidité. . . . . = 67 degrés.
Moindre degré. . . . . = 40 degrés.

Jours dont le vent a soufflé.		Nombre	
Du N.	3	de beaux jours	21
N.-E.	11	de couverts.	9
E.	3	de pluie.	8
S.-E.	1	de grêle	1
S.	5	de vent	20
S.-O.	3	de gelée	2
O.	2	de tonnerre.	2
N.-O.	2	de neige [petite].	0
		de brouillard.	14

Il est tombé 0m 31 mill. de pluie sur la plate-forme de l'Observatoire, du 1.er au 3.
Eau en évaporation exposée au soleil — 0m 171 mill.

HUETTE, *Opticien.*

ceux qui ont quitté la terre (1). Mais peut-être existe-t-il à l'ouverture de cette rue des obstacles invincibles?

Ce fut encore à-peu-près à l'époque ci-devant rappelée, que MM. Mellinet et Duparc firent bâtir, dans les marécages desséchés de la Chézine, le vaste édifice connu sous le nom d'*Entrepôt des cafés*, ce qui a donné naissance au quartier de l'Entrepôt, un peu négligé depuis lors et pas assez élevé pour le mettre à l'abri de l'invasion des grandes eaux. Ce local, jusqu'à présent peu important, deviendra très-précieux quelque jour, si jamais le commerce maritime de Nantes parvient à obtenir une grande prospérité. On y construira sans doute de nombreux magasins; le terrain étant voisin des quais de déchargement et de niveau avec eux. Le *voiturage* des marchandises du quai au magasin, et du magasin au quai, serait de la plus grande facilité et peu dispendieux, avantage immense pour les marchandises destinées à la réexportation.

Le seul reproche fondé qu'on puisse faire au quartier de l'Entrepôt est l'excès d'humidité causée par le débordement des eaux de la Loire, et quelquefois par celles du torrent de la Chézine qui se repandent et séjournent dans les cavités qu'on a laissé exister çà et là (2). Mais il est

---

(1) Je n'ai pas trouvé d'autres locutions pour exprimer ma pensée. Si j'avais dit : *pour conduire les corps morts au cimetière*, c'eût été une sottise, car on n'y porte pas les corps vivans. C'eût été une plus grande sottise encore de dire, *les corps des morts*, car celui dont le corps mort est enfoui dans la terre pour y subir sa décomposition sans nuire à la santé des vivans, vit toujours et d'une vie meilleure que, lorsque caché sous le masque humain qui servait à le faire distinguer des autres individus de son espèce, il était condamné à modérer et régler les appétits désordonnés de son enveloppe, ce qui à en juger par soi-même n'est pas une besogne très-aisée. *Capiat qui capere potest.*

(2) Le terrain où l'on a construit l'Entrepôt, était primitivement, c'est-à-dire à l'époque où la Loire roulait un volume d'eau trois ou quatre fois plus considérable que celui qu'elle nous présente aujourd'hui, une bouere ou boire, qui s'étendait par la vallée où coule la Chézine jusqu'à la Bouvardière et même au-delà. M. Le Cadre, dans l'article inséré dans le *Lycée Armoricain*, mois de février 1825, nous parle de la largeur du lit de la Chézine, lors de la bataille livrée sous les murs de Nantes aux Normands, par le duc Alain-Barbe-Torte, mais c'était plutôt les eaux de la Loire que celles de la Chézine qui remplissaient ce marécage. Ce qui en est une preuve

facile de remédier à cet inconvénient, en exhaussant convenablement le terrain et en creusant un lit profond et large à la Chézine et en droite ligne, depuis son embouchure dans la Loire jusqu'au pont de Gigant. Il serait même très-utile de prolonger ce canal jusqu'au pont qui est en face de la maison de M. Marion de Procé sur le chemin des Dervalières. Sur ses bords suffisamment élevés, on pourrait construire des maisons pour les grands ateliers de l'industrie et pour les fournisseurs de la marine marchande ; et, comme on aurait soin de construire une écluse près l'embouchure de la Chézine dans la Loire, le canal se remplirait d'eau à toutes les syzygies, et serait navigable toute l'année ; en sorte que les fournisseurs de la marine pourraient conduire en bateau jusqu'à bord des bâtimens auxquels ils seraient destinés, les produits de leur industrie. Derrière les maisons de ces chefs d'ateliers, soit dans la vallée, soit sur le penchant des coteaux de droite et de gauche, on alignerait d'autres rues et on y élèverait de petites maisons pour les journaliers et les gens de travail employés dans les ateliers Cet endroit ne pouvant que difficilement entrer dans le plan régulier de la ville.

J'ajouterai que les eaux de la Chézine étant émi-

---

sans réplique, c'est que, de nos jours encore, dans les grands débordemens du fleuve, toute la vallée est couverte de ses eaux jusqu'au bas du côteau des Dervalières, et que même le chemin qui conduit à cette maison de campagne est alors intercepté par elles

Les eaux de la Loire ayant subi une diminution progressive, par deux causes principales : la première, la destruction des forêts qui couvraient le sol de la France sous le gouvernement théocratique des Druides ; la seconde, l'abaissément successif des pics des montagnes d'Auvergne, qui, plus puissamment encore que les forêts, attiraient les nuages chargés d'humidité, ce marécage, abandonné par la Loire, s'est peu à peu affermi, puis desséché, et dans la belle saison il est seulement arrosé, et quelquefois inondé pendant un jour ou deux, par le torrent de la Chézine, à la suite d'un violent orage. Ce ruisseau coule au pied et parallèlement à ce que nous nommons ici, très-improprement le sillon de Bretagne, c'est billon qu'il faudrait dire, car, dans un champ cultivé, le sillon est la partie creusée par le soc de la charrue, et les deux élévations en dos d'âne, que le même soc a formées à droite et à gauche, pour mettre le grain à l'abri de l'humidité, doivent se nommer billons. Dans nos campagnes, on ne connaît pas le mot de billon ; on donne aux parties élevées le nom de sillons, et on appelle raye ou raise la partie creuse qui est le vrai sillon.

nemment savoneuses et rendant au linge qu'on y lave toute sa netteté et sa blancheur, il serait bon d'établir sur les prairies qui borderaient le canal de droite et de gauche des blanchisseries qui seraient d'une grande utilité à cette partie de la ville; mais ce projet est un de ceux que le tems et la nécessité seuls peuvent faire adopter.

Avant de quitter le quartier de l'Entrepôt, je soumettrai à l'administration municipale une idée qu'elle pourra rejeter ou adopter après réflexion.

Il est indispensable d'élever le sol de la rue de Launay, qui est trop basse surtout dans sa partie septentrionale, en lui faisant subir, un exhaussement insensible et graduel, à partir du quai Durbec jusqu'à la rue de l'Entrepôt, et en continuant cet exhaussement dans toute la longueur de celle-ci jusqu'au bas de la rue de Gigant; on pourrait élever cette dernière à un tel point, que son montage jusqu'aux Boulevards, plateau à peu près le plus élevé du coteau sur lequel notre ville est assise, serait en quelque sorte insensible ou du moins très-peu pénible pour les hommes et les animaux chargés du transport des marchandises. Je suis convaincu que le *voiturage* par cette route serait plus facile que par tout autre, et je comprends dans l'exclusion même les rues nouvelles qui remplacent si avantageusement celles connues sous les noms de Flandres et de petite rue des Capucins. Il est même à remarquer que le chemin serait moins long par la rue de Gigant que par celles mentionnées ci-dessus pour transporter aux Boulevards ou dans les autres quartiers très-élevés les marchandises qu'on aurait à extraire des magasins de la rue de Launay ou du quartier de l'Entrepôt. Il en serait de même de celles qu'on aurait à prendre depuis la Piperie jusqu'à la maison Durbec. Cependant, la rue de la Verrerie pourrait offrir pour ces dernières, une route peut-être un peu plus courte, mais plus pénible, si on ne parvient pas à lui faire une pente moins inclinée. L'exhaussement du bas de la rue de Gigant facilitera une autre opération très-utile : ce serait de la prolonger directement par la prairie, en prenant toutefois une petite portion du jardin Lemasne et de la joindre en droite ligne avec celle de la Ville-en-Bois, lieu très-fréquenté par la population nantaise et beaucoup trop

longuement par plusieurs individus; quartier au reste qu'on ne doit pas traiter comme tout à fait étranger à notre commune, parce qu'il en deviendra tôt ou tard partie intégrante, par la seule force des choses et malgré toutes les oppositions. C'est là que commence la belle route de Saint-Herblain, promenade agréable par ses beaux points de vue, ainsi que par le bon air qu'on y respire, et d'autant plus fréquentée qu'elle se lie avec la vallée de Chantenay et les quais de la Fosse par plusieurs chemins qui traversent des campagnes bien cultivées. Je terminerai cet article par une observation importante.

Tout le monde sait que l'administration municipale a acheté le bois des Coulées dans l'intention d'y faire une promenade. Cependant, le bruit s'était, depuis quelque tems, assez généralement répandu que ce projet était abandonné. J'en fus d'abord bien aise, parce que je regardais ce local comme propre à un autre établissement que je crois d'une nécessité indispensable dans ce quartier ou dans son voisinage. Mais un plus mûr examen m'ayant convaincu que le bois des Coulées ne convenait point à mon projet, je regrettais que celui de la promenade eût été abandonné. Heureusement ce bruit, comme tant d'autres qu'on se plait à répandre, n'est pas fondé, et je suis bien aise d'apprendre à nos lecteurs que M. Bernard des Essards, maire par *interim*, et chargé d'ailleurs par ses attributions, comme adjoint de la direction des travaux publics, m'a donné l'assurance que le bois des Coulées deviendra décidément une jolie promenade en amphithéâtre, genre entièrement nouveau pour nous. Cette promenade donnera un grand relief au quartier de l'Entrepôt et lui attirera des habitans, qui y seront encore appelés par l'exhaussement, et par conséquent par l'assainissement du sol et encore par le voisinage de la nouvelle église succursale de Saint-Louis. P. GRÉLIER.



BIOGRAPHIE NANTAISE.

BOAISTUAU.

Boaistuau ou Boistuau (Pierre), surnommé Launai, reçut le jour à Nantes dans le commencement du XVI.e

siècle. Il passa pour un des hommes les plus savans de son tems. « Il a été, disait Lacroix du Maine, homme » très-docte et des plus éloquens orateurs de son siècle, » lequel avait une façon de parler autant douce, conso- » lante et agréable qu'autre duquel j'aie lu les écrits. »

Il composa, d'abord en latin, puis en français, un ouvrage qu'il intitula : *Théâtre du Monde discourant des misères humaines et de l'excellence et dignité de l'Homme*, qui eut un succès si prodigieux, qu'il fut imprimé plus de vingt fois, à Paris, à Lyon, à Anvers, à Rouen, etc.

Il commença la traduction des histoires tragiques de Bandello ; mais il ne put traduire que les six premières ; les suivantes le furent par François Belleforêt, comingeois. Cette traduction est rarement lue maintenant, car le langage a bien changé depuis que Boistuau et Belleforêt écrivaient. Nous pouvons cependant avancer que le style du premier était beaucoup plus pur que celui du dernier. Belleforêt peu favorisé de la fortune, travaillait pour avoir du pain. Il en était bien autrement de Boaistuau, qui soignait ses ouvrages avant de les publier. Nous pouvons nous en fier à Lacroix du Maine, qui n'étant pas éloigné de l'époque où vivaient ces auteurs, était juge compétant. Voici comme il s'exprime : « Les six » premières histoires sont si excellentes et traduites si heu- » reusement, que quand l'on sort de sa traduction pour » entrer dans celle de Bellcforêt, le changement est » étrange ; car le premier avait rendu son œuvre bien » poli et limé. »

Belleforêt fit en l'honneur de Boaistuau, seigneur de Launay, le sonnet suivant :

Celui qui sanglamment a chanté les erreurs
Des humains, et a fait tristes les plus joyeux,
Et qui des bien vivans a humectez les yeulx,
De riz, d'ennui, de dueil, en liesse et frayeurs,
Celui qui de l'amour exprime les fureurs
Soubs le nom des amans fortunez, malheureux
S'en vient plus hardiment, sanglant et furieux
De ces amans chanter les mortelles horreurs,
Et quoique des saincts vers des Grecs, Latins on die,
Et qu'on loue, sans prix, d'eux tous la tragédie,
La prose de Launay nonobstant les surmonte.
Car espandant le sang, privant d'ame le corps,
Il accorde si bien des nombres les discors,
Que sa prose tragique, aux vers tragiques faict honte.

Boaistuau mourut en 1566.

Ses ouvrages sont :

1.° *Théâtre du Monde discourant des misères humaines et de l'excellence et dignité de l'Homme*, la meilleure édition est de Paris, 1598, 6 vol. in-16.

2.° Une partie de l'*Histoire de Nicéphore*, Paris, Marnef et Cavelat.

3.° L'*Histoire de Chelidonius Tigurinus sur l'institution des Princes Chrétiens*, traduite du latin, Paris, 1557, in-8.°

4.° *Histoires prodigieuses extraites de plusieurs excellens auteurs Grecs et Latins*, Paris, 1561, in-8.°, et 1575, 6 vol. in-16. C'est de cet ouvrage que La Fontaine à tiré le sujet du *Paysan du Danube*.

5.° *Les Amans Fortunez*, Paris, 1558.

6.° *Histoire des Persécutions de l'Eglise Chrétienne*, Paris, 1572.

7.° *Les six premières Histoires tragides de Bandello, traduites de l'Italien*, Paris, 1568. Belleforêt a continué cette traduction dans l'édition qu'il a donnée en 1571, et qui est en 7 vol. in-16. Le dernier est de 1595.

Guimar lui attribue encore un *Traité des Pierres Précieuses*, et une traduction de *la Cité de Dieu de Saint Augustin*. J. LE BOYER.

ERRATA. A l'article *Biographie nantaise*, page 418, on a mis que Le Pays mourut en 1690, *à cinq heures*, lisez à 54 ans.



14.° LETTRE D'UN ARMORIQUE. (1)

Depuis quinze jours, je préparais en silence les matériaux du discours que je comptais prononcer à notre quatorzième séance. La société du Poëte et de l'Antiquaire m'avait rendu assez audacieux pour en prendre les matériaux dans ma tête. Quel changement dans deux années s'était opéré en moi ! Je les entendais parler alors de Buffon et de Linné sans rien com-

(1) Voyez les pages 187 du 1.er volume du *Lycée* ; 61, 104, 226, 339, 415 et 550 du 3.e volume ; 16, 124, 208 et 406 du 4.e volume ; 15 et 339 du 5.e volume.

prendre aux éloges qu'ils accordaient au premier, et à la critique qu'ils faisaient du second. S'il m'avait fallu composer un morceau d'apparat sur cette matière, j'aurais épluché tous les discours prononcés par nos professeurs en ce genre au commencement de chaque année scolastique, et, à force de m'extasier sur les lieux communs répétés avant moi, je serais venu à bout d'une composition assez régulière pour obtenir les honneurs de l'impression. Mais, aujourd'hui, quelle différence! Persuadé que la science est comme la lumière du soleil qui s'aperçoit par tous ceux qui ont des yeux, je n'avais voulu en croire que moi, et je commençais à répéter ce que j'avais écrit pour m'échauffer de ma propre verve; je récitais pompeusement mon épigraphe :

Que l'univers se taise et m'écoute parler.

A l'instant, un éclat de rire, parti de l'escalier, me déconcerta complétement. J'ouvre la porte, et je vois mes deux amis qui montaient doucement, et sur la pointe du pied, dans mon cabinet.—Quoi! Mériadec, me dit le Poëte, vous avez donc oublié ce que vous nous aviez promis à la fin de la dernière séance, puisque vous voilà rempli d'une nouvelle composition : vous voulez donc que les étoiles du ciel, ou les grains du sable de la mer ne puissent égaler en nombre les productions de votre plume.

L'Antiquaire.—Ce n'est pas seulement par le nombre de ses écrits, que notre ami veut se signaler, c'est aussi, à ce qu'il parait, par leur sublimité. Quelle épigraphe a-t-il choisie aujourd'hui?

Moi. — Vous me plaisanterez une autre fois, si vous le voulez bien. Le tems est précieux : écoutez-moi. Le Poëte veut que notre voyage en Bretagne retrace, avec les aspects des lieux, les impressions de notre ame. Mais les aspects d'une nature tour-à-tour riante ou majestueuse ne sont pas les seules choses qui soient en harmonie avec nous. Il se passe à côté de nous des phénomènes plus intéressans. La vie, qui parait refusée à cette nature muette, prend sous nos yeux toutes les formes. Les êtres qui nous environnent, sont, en quelque sorte, les compagnons de notre exil : ce sont des compatriotes assis à la même table, puisqu'ils partagent avec nous les produits de notre

sol, de nos forêts et de nos rivages. Ils respirent la même atmosphère que nous, et les gaz qui sortent de nos poumons sont aspirés par les leurs, comme si nous ne faisions que leur passer la coupe.

Le Poëte. — Vous le prenez de bien haut : si je traduis ceci en français, vous voulez dire que l'histoire naturelle de la Bretagne doit en accompagner la description pittoresque.

Moi. — Sans doute, et croyez-vous que je me serais donné la peine de composer un discours entier pour attirer votre attention sur des niaiseries ?

L'Antiquaire. — Lisez-nous ce discours, Mériadec : si j'en juge par ce que vous venez de dire tout-à-l'heure, vous avez considéré l'histoire naturelle sous un jour tout-à-fait nouveau.

— *Moi.* Je vous le lirai bientôt. Pénétrez-vous, auparavant, de l'importance du sujet qui nous occupe. Il n'y a qu'un homme utile et vrai dans le monde : c'est le naturaliste. Il n'y a qu'une étude qu'il soit utile de connaître quand on veut décrire sa patrie, c'est l'histoire naturelle. Et, en effet, mes chers amis, quelle utilité retirons-nous de nos autres sciences, qui servent toujours à rendre les hommes vains et orgueilleux, en guerre de préséance les uns avec les autres ! Quelle vérité y a-t-il dans ces mêmes sciences, puisque, comme l'a si bien dit Pascal, une chaine de montagnes ou un fleuve suffit pour qu'on dise d'elles : *vérité en-deçà, erreur au-delà ?*

L'Antiquaire. — Vous voilà encore dans vos exagérations, Mériadec ! vous outrez toujours les choses !

Moi. — Vous voilà bien, vous aussi ! Pour avoir le plaisir de vous montrer modéré, il vous convient de dire que je suis outré. Et en quoi donc, s'il vous plait ? Tout homme qui se voue à l'étude, renfermé dans son cabinet, au milieu de ses livres, ne promène ses pensées que dans la pensée de ses semblables. Il ne sent plus, il lit. Il n'imagine plus, il copie. Sous peine de passer pour niais, il ne faut plus qu'il montre ici cette admiration spontanée que fait éprouver le spectacle de la nature. Il lui faut un sentiment mélangé qui fait toujours du mal; car, quand l'ame n'est pas toute entièr dans ce qu'elle sent, elle se trouve à la gêne. Le sentiment dont je veux parler, c'est cette approbation mêlée de critique que donne le commerce des hommes. Les ouvra-

ges sur lesquels il blanchit, ne contiennent que l'exposition des doutes des sages qui l'ont précédé ou les mensonges des poëtes. Des fables artistement conçues; des exagérations sous le nom d'odes ou d'épopées; des annales où l'on attribue des actions douteuses à des noms contestés, où l'on blâme, d'un mot hasardé, la conduite de toute une vie que l'on n'a pas su débrouiller; des traités élémentaires où l'on apprend à l'homme à parler et à penser symétriquement, comme si la nature n'avait pas donné de l'éloquence aux passions; des critiques qui font admirer la causticité de l'esprit et rougir de la candeur de l'ame : voilà tous vos livres; voilà, dans vos cabinets, la nourriture trompeuse d'un esprit avide d'émotions. Le grand livre de la nature disparaît là totalement, et celui qui veut y lire, au lieu de la page originale, n'y voit jamais que celle de l'interprète.

Le Poëte. — C'est bien, Mériadec! vous avez raison. J'en suis, comme vous, pour la nature. D'où vient notre Antiquaire avec ses objections?

Moi. — Loin de ces bouquins poudreux, le naturaliste est arrivé sur le théâtre de ses observations. Quel calme dans son ame! quelle logique dans ses idées! C'est la nature qui lui inspire tout cela. Il a honte de s'agiter en présence de ce spectacle si régulier et si magnifique; il rit de ses anciennes idées, en étudiant les plans du grand architecte. Il sait que là il peut admirer sans craindre de se compromettre, et étudier l'ouvrage sans rougir pour l'auteur. Il était comme à l'étroit au milieu de ces livres qui se combattent sans cesse. Ici, chaque partie de l'ouvrage contribue au tout, et le tout confirme le moindre détail. Il était prêt à mépriser l'espèce humaine en la voyant si petite dans ses ridicules ouvrages; à présent, il ne méprise plus : son ame est trop élevée pour qu'un sentiment de cette nature ait accès auprès d'elle. Comme l'enfant revenu au toit paternel et qui appuie son cœur sur le sein d'un père, il s'appuie sur la nature, et il en éprouve ce que disait Montaigne de *l'incuriosité* : « Que c'est un doux oreiller pour une tête bien faite. »

L'Antiquaire. — Allons, Mériadec, il n'y a pas moyen de vous parler tranquillement. Vous voilà lancé : je ne sais plus quand vous redescendrez sur la terre auprès

de nous. On ne peut pas toujours être avec la nature, et il faut quelque fois revenir....

Moi. — Laissez-moi donc finir, vous verrez après ce que deviendront vos objections. Quel que soit le lieu qu'il habite, ne trouvera-t-il pas partout des merveilles à explorer, des productions à décrire? Sous l'humble toit que protège l'ombre hospitalière de la forêt, sous le simple châlet du hardi montagnard, dans la cabane isolée du garde-côte, ou même sous la guérite du douanier qui avoisinent le vaste Océan, partout il pourra être abandonné ou oublié des hommes, mais il sera environné de la nature.

L'Antiquaire. — Mais, encore un coup....

Moi. — Eh! qu'a-t-il besoin de ses semblables, s'il sait se suffire à lui-même, si le spectacle qui lui est offert lui offre une merveille pour chaque jour, une énigme à deviner pour chaque minute, et une paix sans regrets pour chaque soir! Le spectacle de la société ne lui présente que l'homme luttant contre l'homme. Tout se passe avec confusion sous ses yeux. Il aperçoit mille et mille mouvemens dont il n'ose deviner les motifs, de peur de perdre du respect qu'il conserve encore dans son ame, comme ces illusions qu'on craint de détruire en y regardant à deux fois. Il a peur que la science ne le conduise au désespoir. Avec la nature, au contraire, tout est changé. Là, tout obéit avec ordre et en silence; tous les mouvemens aussi sont des énigmes, mais le mot de chacune est un hymne de reconnaissance, et c'est par l'admiration qu'on est conduit au savoir. On ne voit point là celui qui commande, mais on s'imagine le sentir plus près de soi, et on est tenté de se croire protégé par cette main invisible qui dirige l'hirondelle volant vers d'autres climats, ou qui conduit la sardine, en colonies régulières, des glaces du pôle jusqu'aux rivages des tropiques. Il est une idée grande qui s'empare alors de l'homme assez hardi pour s'y livrer. Celui qui a fait l'oiseau pour voler, le poisson pour nager, qui a tout donné aux êtres pour l'élément auquel ils étaient destinés, a sans doute organisé les choses pour l'élément qui nous est propre. Or, notre élément, c'est la pensée; et sur quoi l'exercer, si ce n'est sur les merveilles qui nous entourent? Spectateurs

d'un moment au théâtre de la vie, qu'y a-t-il d'aussi ridicule que de penser que tout y a été arrangé pour nous, puisque nous sommes les seuls qui osions applaudir ou siffler le décorateur. Mes amis, il est un instinct religieux qui repose dans nos cœurs, pour nous avertir que nous ne sommes pas seuls, qu'il existe une source invisible d'où provient la pensée et dans laquelle elle va se perdre; comme il existe un océan d'où sortent les nuages qui alimentent les fleuves, qui retournent à leur tour d'où il sont partis, il est un instinct religieux qui nous démontre que l'homme qui ne s'est rien donné n'a pu produire l'intelligence, et cet instinct, qui se change en philosophie chez les sages, en sentiment chez les simples, qui attendrit les ames en même-tems qu'il les rend plus fières, cet instinct, dis-je, ne se fait jamais mieux connaître qu'à celui qui s'est identifié avec la nature.

Le Poëte. — Mais, Mériadec, voilà votre discours, si je ne me trompe?

Moi. — Pas encore, mon ami. Vous savez qu'il est convenu de prendre un ton plus calme, plus froid, dans un discours de tribune; vous savez qu'il ne faut s'y passionner que par momens; aussi, comme je prends assez bien, dieu merci, les diverses allures de nos hommes de lettres, vous ne verrez rien de semblable dans le mien..... Mais revenons à notre sujet. Il y a des gens qui se disent embarrassés de leur tems, que ne se livrent-ils à l'étude de l'histoire naturelle? Jamais leur curiosité ne serait satisfaite: toujours en haleine, et cependant toujours calmes, parce que les objets sont là et qu'ils y seront encore après nous, ils ne feraient pas une observation qui ne se liât à une observation antérieure, ou qui ne fut confirmée plus tard par une nouvelle. Eh! quel spectacle vaudrait celui qui leur serait offert! La mousse leur présenterait le secret de sa fructification sans fleurs; les zoophytes, celui de leurs ramifications vivantes. Parmi les sites les plus agrestes, ils découvriraient ces plantes dont les sucs salutaires rendent la santé à l'homme infirme, dont les parfums ont été longtems les seuls dons offerts par l'amour, la piété et l'enthousiasme. Quelquefois, ils arrêteraient leur pensée sur les formes variées des corolles qui ont été le sujet de

tant d'emblêmes et qui sont encore celui de tant de réflexions. Mais un champ plus vaste s'ouvre à leurs regards : de l'étude des plantes, ils passent à celles des insectes. Ici, trois existences dans une seule, une foule d'organes destinés à toutes les fonctions vitales au milieu de tous les élémens, de tous les produits de la matière et offrant le modèle de tous les instrumens dont l'homme s'est servi jusqu'à présent pour s'assujettir la nature et ceux qu'il dira avoir inventés un jour, comme si l'homme inventait quelque chose, et s'il n'imitait pas ce qu'il croit créer ! Que de merveilles sans nombre s'offrent à leurs yeux à mesure qu'ils montent dans l'échelle des êtres, et qu'ils passent de la classe la plus bornée à la plus parfaite ; de la sèche, dont les flots se jouent comme de l'écume qui se forme sur leur crête, jusqu'à l'homme qui se croit le maître du monde, et qui est à son tour le jouet des passions, plus mobiles que les flots, plus redoutables que la tempête! Et à mesure qu'ils approchent de l'homme placé au sommet de l'échelle comme leur pensée se trouble, comme la science de l'observateur se change nécessairement en celle du métaphysicien, à la vue de ces actions qui supposent un raisonnement, de ces regards qui font croire à l'intelligence, de ces sens conformes aux nôtres, de ces organes dont les formes et la destination sont les mêmes que chez nous, de cette vie qui se perd avec le sang comme celle de l'homme, et de tant de similitudes qui ont fait dire à nos songecreux qu'il y avait moins de distance d'un éléphant à tel homme, que de cet homme à Newton, tant il est vrai qu'il n'y a que notre doctrine qui dise ce que c'est que l'ame, et que la science des autres hommes est une pure rêverie.

Le Poëte. — En effet, mon cher Mériadec, comment ne pas douter d'une progression dans la nature, en voyant le minéral commencer par *la forme*, la plante joindre *la forme* à un certain *mouvement*, l'insecte réunir *le mouvement* à *la vie*, les animaux supérieurs *la vie* à *la volonté*, l'homme *la volonté* à *l'intelligence*? Le sens du toucher, un des sens les plus profonds, n'est-il pas plus exquis chez l'homme, parce que celui-ci est plus nu ? En effet, vous voyez, chez les polypes, l'animal enveloppé d'une croûte pierreuse ; chez les in-

sectes, cette enveloppe fait place à une sorte de boîte osseuse ; en remontant chez les annimaux invertébrés, les parties osseuses qui étaient en-dehors restent en-dedans, mais l'extérieur, où réside le toucher, se couvre d'écaille chez les poissons et les reptiles, de plumes chez les oiseaux, de poils rudes chez les mammifères, et ne se montre à nu que chez l'homme. Voyez aussi quelle progression dans le sang ! Les insectes n'en ont point et n'offrent qu'une sanie colorée ; les poissons et les reptiles en ont, mais il est froid ; enfin, il n'échauffe l'être animé que dans les classes supérieures. Voyez encore cette gradation dans les classes intermédiaires ! Voyez-vous les reptiles commencer par l'état de poissons, puisqu'ils sont munis, comme ceux-ci de queues et de branchies !...

Moi. — Des systêmes, mon cher Poëte, des systêmes ! et c'est vous qui y ajoutez foi ! vous partagez les êtres suivant les degrés du sentiment. Mais qui vous dit que la nature suit ces gradations-là ? Vous dotez les quadrupèdes de raisonnement et de volonté ; mais que veulent dire ces actions motivées que nous examinons chez les insectes ? Croyez-vous définir ce qui les anime en recourant à cet instinct obscur, à cette ame universelle dont parle si poëtiquement Virgile ? Croyez-vous que, semblables à ces marionnettes qu'on monte comme une horloge et qui marchent tant que la chaîne court, ils ont été montés dès le commencement du monde par le grand ouvrier, et que lui seul a la clef qui les fait mouvoir ? Il faut l'avouer, mon ami, la nature montre l'intelligence partout où elle montre le mouvement ; mais, placés en-dehors d'elle, nous la jugeons comme un sauvage qui voudrait expliquer une montre en en voyant seulement le cadran. Nous la voyons se cristalliser en minéral, se déployer en chêne, ramper en insecte, rugir en lion, bondir en léviathan au fond des mers ; mais nous ne voyons que les formes ; et, avec toutes nos causes finales, nous ne pouvons rendre raison de leur diversité. On nous dit qu'il faut que le vautour déchire, et que la colombe lui serve d'alimens ; on dit que la fécondité naît de la destruction, on dit que la nature sacrifie les individus pour conserver les espèces ; que, semblable à un spéculateur qui se retire en grand,

elle consent à perdre ici pour gagner là-bas ; on nous répète jusqu'à satiété, que le mal partiel contribue à l'harmonie générale, et Pope consacre cette absurdité dans ses beaux vers ! Les insensés qu'ils sont, avec leurs auteurs classiques et leurs noms célèbres, devant lesquels ils baissent la tête sans mot dire ! Votre Dieu n'est donc pas assez puissant, puisqu'il n'a pu faire qu'un pareil ouvrage ! Vous entendez de tous côtés des cris plaintifs, et vous appelez cela une musique délicieuse ! La vie ne peut s'alimenter sans sacrifier une autre vie, le sang ne peut conserver sa chaleur sans demander du sang, et vous croyez que ceci s'accorde avec les idées que vous vous formez d'un Dieu à qui l'univers n'a rien coûté et qui, par conséquent, pourrait faire quelque chose de mieux !

L'Antiquaire. — Arrêtez-vous, Mériadec; encore une fois, arrêtez-vous ! Si nos procès-verbaux venaient jamais à être parcourus par quelques-uns de ces lecteurs superficiels qui n'y voient pas plus loin que le bout de leur nez, ils prendraient pour des blasphêmes ce qui n'est réellement qu'une objection à la philosophie matérialiste, à laquelle on ne peut répondre que par notre philosophie toute religieuse, comme chacun sait. Laissez le troupeau dans la plaine, et n'essayez pas de conduire le bœuf lourd et pesant sur les rochers, qu'escalade le léger chamois. Vous avez très-bien répondu à une des objections du Poëte : passez les autres en revue.

Moi. — J'en reviens encore une fois à mon sujet. Vos gradations dans le toucher, mon cher Poëte, sont bien ridicules, puisque les mollusques nus, placés au bas de l'échelle, sont plus nus que l'homme, et que chez eux le toucher, comme vous savez, est nul ou presque nul. Que faites-vous, d'ailleurs, des diptères et des hymenoptères, dont le corps, j'espère, est nu comme le nôtre et dont le toucher est si obtus que la mouche, à qui vous coupez adroitement une patte, continue sa route sans se détourner et sans s'en apercevoir ? Quant à la chaleur du sang, n'est-il pas clair qu'il doit se mettre en rapport avec la température du milieu dans lequel l'animal est plongé, et le milieu fait tant que c'est à lui qu'il faut attribuer aussi les queues et les branchies des *têtards*, et de quelques autres reptiles qui vivent

dans l'eau. Mes chers amis, l'étude des sciences naturelles est une étude qui se convertit toute en sensations, et vous voulez en faire une série d'abstractions. Vous n'avez donc pas éprouvé ce plaisir ineffable de se laisser instruire par la nature, et de ne pas mettre nos idées à la place des siennes? Ces parfums de la fleur dont je parlais il n'y a qu'un moment, si vous en jouissez en amant de la nature, que trouvez-vous de plus délicieux! si c'est en physicien, vous n'y découvrez que des gaz delétères. Dans la coupe de la corolle, vous admirez l'intention de la nature, qui a taillé ces parties comme des reverbères à facette, pour renvoyer sur le pistil et les étamines la chaleur solaire; dans la couleur des pétales, vous découvrez les mêmes intentions, et vous trouvez des teintes qui réfléchissent les rayons solaires et d'autres qui les absorbent, selon que la fleur s'épanouit dans des lieux ou dans des saisons qui exigent différens degrés de chaleur. Vos botanistes systêmatiques vous diront, au contraire, que ces couleurs que vous admirez ne sont que la livrée de la mort, et que la vie abandonne les corolles si diversement nuancées, comme les feuilles qui jaunissent dans les bois avant de tomber. Si vous passez d'un régne à l'autre, du régne végétal au minéral, que d'absurdes hypothèses! On vient enfin de s'apercevoir depuis peu, que géologue et fou étaient synonimes, et on a substitué à ce terme celui de géognoste; mais demandez donc à celui-là, qui s'appuie toujours sur l'expérience, la raison d'un fait bien simple : Pourquoi toutes nos landes sont-elles formées, jusqu'à une certaine profondeur, de petits cailloux de quartz tout brisés? Qui s'est amusé à les casser? Il y a quelqu'un qui a dit que, par suite de la précession des équinoxes, toutes les parties du globe avaient été tour-à-tour pôles et équateurs, et il prétend que c'est quand elles étaient pôles que le froid y a brisé toutes les pierres. Mes amis, je vous en conjure, laissez-là tous les livres et n'étudiez que la nature.

L'Antiquaire. — Mais, mon cher Mériadec, je vous objecte que l'étude de la nature n'empêche pas celle des livres, puisqu'il n'y a, au bout du compte, que ceux-ci qui nous transmettent les observations des sages.

Moi. — Si les observations des sages sont écrites, elles

ne disent rien de plus que la nature, et c'est un très-mauvais service que nous rendent nos auteurs, que de nous mettre en main des livres qui nous empêchent de voir par nous-mêmes : il n'y a rien de plus ridicule que les ouvrages de tout genre qui dispensent l'homme de faire usage de ses qualités naturelles. Il y en a d'autres qui ne renferment ni observations ni systêmes, et ceux-là, qui sont les plus mauvais de tous, fourmillent aujourd'hui : ce sont les nomenclateurs. Ils font croire que la science consiste dans des noms; et, comme chacun veut avoir l'honneur de faire une nomenclature à soi, on change aujourd'hui celle qui était reçue hier, et, parce qu'on a substitué des noms grecs à des noms français, on s'imagine avoir changé la science de face. Je me rappelle qu'étant au collége, un de mes amis, me montrant des antonnoirs de fourmillions ou formicaleo, comme vous voudrez, m'inspira le désir de connaître ces ingénieux insectes. De ce désir-là je passai à un autre : je relevais toutes les pierres que je trouvais dans mes promenades, j'enlevais toutes les vieilles écorces; j'allais butiner sur les fleurs, dans les mares d'eau, partout où il y avait des insectes. J'appris l'entomologie avec Geoffroy, dont j'étudiai la nomenclature. Quand je fus plus âgé, j'eus connaissance du livre de Fabricius, et je crus être devenu un très-grand homme, parce que j'avais changé les noms anciens pour des nouveaux. Je souriais de pitié quand j'entendais un naturaliste citer devant moi ces noms surannés : je le considérais comme un homme qui n'était plus au niveau de son siècle, et je jetais sur lui un regard de travers, pareil à celui d'un fat qui passe à côté d'un homme affublé d'une redingotte ou, comme on dit à Nantes, d'une *roquelaure*, taillée depuis deux ans. La nomenclature de Fabricius fut suivie d'une autre, après laquelle je courus bien vîte; celle-ci fit place à une quatrième; une cinquième était déjà en vogue, quand je fis réflexion que les noms avaient beau changer, la nature restait toujours la même : dès ce moment, je jetai mes livres au feu, et je ne gardai que Réaumur pour les insectes, et, vous le dirai-je, Buffon pour les quadrupèdes.

Le Poëte. = Comment, Buffon tombé aujourd'hui dans un si grand discrédit !

Moi. — Oui, mon ami, Buffon, tout rêveur qu'il est quelquefois. Mon système est, comme je vous l'ai dit bien souvent, que les livres sont dangereux ; mais, puisque dans notre état social c'est un mal nécessaire, puisque nous ne pouvons pas rester seuls en présence de la nature, du moins devons-nous choisir, pour nous guider, ceux qui élèvent notre ame. Mes amis, retenez bien ce mot profond : c'est que plus on s'élève, plus on approche de la vérité, parce qu'un élan de l'ame, quand il est vrai, arrive toujours à la source suprême. De petites gens vous diront qu'en s'élevant, on court les risques de se perdre dans les nues : vous le savez, mes amis, les petites gens nous font sourire, et nous ne faisons pas plus attention à leurs critiques que le faucheur ne fait attention à le cigale cachée dans les herbes. Ce que j'admire dans Buffon, ce ne sont pas, bien entendu, ses systêmes. Il y a des systêmes placés autour de toutes les sciences humaines, comme il y a des échaffaudages placés autour de tous les édifices en construction ; mais, dieu merci, la nature n'est pas en construction : c'est un édifice achevé, et, quand il tomberait en ruines, ce n'est pas nous qui sommes chargés de le reconstruire. J'admire dans Buffon ses grandes idées, son éloquence, non pas cette éloquence vide de choses et qui ne vise qu'à l'effet, mais cette éloquence qui provient de la vérité des impressions qu'elle a reçues. M. de Fontanes a dit, en parlant de ce grand homme, que le tems, dans ses vicissitudes connues, n'offrait pas de spectacle plus magnifique que ce tems inconnu, dont la seule imagination de Buffon a créé des prodiges. Cette phrase a produit un effet merveilleux sur la foule des écrivassiers ; mais, n'en déplaise aux mânes du grand maître, c'est une pure redondance. Le triomphe du génie est d'approcher de la nature, et *les Époques de la Nature* de Buffon ne sont, à mes yeux, que son plus faible ouvrage. J'avais parmi mes livres le *Systema Naturæ* de Linné : personne n'apprécie mieux que moi ce grand homme ; je sais qu'il a fait pour l'histoire naturelle ce que Le Nôtre a fait pour le parc de Versailles : c'est à lui que l'on doit les chemins frayés dans le champ si vaste

de la nature; mais il a eu le tort d'avoir de sots imitateurs, d'avoir commencé à créer pour l'histoire naturelle une langue barbare, de n'étudier que les formes des êtres, sans indiquer leurs rapports; en conséquence, ne voulant ni le garder par la crainte de la contagion, ni le jeter au feu par respect pour son génie, je l'ai donné à l'Antiquaire.

L'*Antiquaire*. — C'est vrai, et moi qui ne suis pas si tranchant dans mes jugemens, et qui d'ailleurs aime beaucoup les livres, je garde précieusement celui-ci; mais, pour revenir à notre sujet, je vous dirai, Mériadec, que si vous détruisez la plupart de mes objections, il en reste une qui provient de ce ton décidé avec lequel vous mettez une science au-dessus de l'autre. Vous dites que les sciences ne servent qu'à rendre les hommes vains et orgueilleux : qu'est-ce que celle-ci a donc de plus que les autres?

Moi. — Pour cela, c'est une autre affaire, et vous allez me faire remonter sur mes grands chevaux. Le spectacle sublime qui s'est développé aux regards du naturaliste est toujours présent à sa pensée. A chaque instant il se représente cette vaste chaîne dont tous les anneaux vont par degrés depuis la matière jusqu'à la vie, depuis la vie jusqu'à l'intelligence. En présence de la nature et de l'être qui la dirige, peut-il encore songer aux petites passions académiques? Non, sans doute. Affranchi de ces bagatelles auxquelles les esprits désœuvrés attachent tant d'importance, il ne voit, il n'accueille, il ne comprend dans la foule que les hommes attachés, comme lui, aux mêmes études; il forme avec eux une société dans la société. Pour la première fois qu'il les voit, il les comprend. La fortune, la puissance, tous ces accidens du sort divisent en vain les membres de la grande famille; à ses yeux, il n'y a que deux classes d'hommes, ceux qui étudient la nature et ceux qui n'en ont jamais compris le langage.

L'*Antiquaire*. — Je me rends à vos raisons : néanmoins je n'ai pas tort sur tous les points, et c'est une petite consolation pour moi de vous faire remarquer que vous avez interprété d'une manière très-inexacte un dicton populaire. Vous avez dit que vous alliez monter sur vos grands chevaux, et vous n'avez parlé ni avec hauteur, ni avec colère.

Moi. — Regardez donc le Poëte qui rit de manière à vous montrer toutes les dents.

L'*Antiquaire.* — Qu'avez-vous à rire ainsi, notre Poëte ?

Le Poëte. — C'est que vous êtes dans une erreur complète, mon vénérable antiquaire. Mériadec vient de citer une expression proverbiale dans sa véritable acception, et vous la comprenez à contre-sens, parce que vous consultez votre dictionnaire. *Monter sur ses grands chevaux* signifiait primitivement s'étayer de ses grands raisonnemens; mais ce dicton est comme la plupart des étymologies, il a bien changé sur la route. Vous savez que j'ai fait des recherches immenses sur le sens caché des proverbes, et celui-ci est du nombre de ceux que j'explique, à ce que je crois, le plus heureusement. Le cheval, chez les anciens orientaux, était l'emblême de l'intelligence. Vous savez que, chez ces peuples, la *science des correspondances*, science inconnue des modernes, était portée très-loin : voilà pourquoi nous ne comprenons plus rien aux hiéroglyphes qui nous restent d'eux. Il était si vrai que le cheval était l'emblême de l'intelligence, qu'Apollon, le dieu des vers, était traîné par quatre chevaux ; que Pégase, le cheval ailé, était la monture des poëtes ; que ce fut un *cheval de bois*, inventé par le sage Ulysse, qui prit la ville de Troie ; que le cadeau que fit Neptune, le dieu de la mer, au peuple navigateur, le plus spirituel de l'antiquité, c'est-à-dire aux Athéniens, fut un cheval ; que vous voyez, dans les poësies sacrées mêmes, les chevaux jouer un rôle dans les visions des prophètes, témoin le cheval blanc dont il est parlé dans l'Apocalypse. J'entrerais dans de plus longs détails, si c'en était ici le lieu; car vous savez que j'ai passablement étudié cette science des correspondances, dont je vous parlais tout-à-l'heure. Mais, telle qu'elle est, mon cher antiquaire, voici une explication nouvelle, sur laquelle vous pouvez compter en toute assurance, et il vous est permis, sans courir les risques d'être contredit, de donner un démenti formel à tous nos dictionnaires européens. Pour en revenir brusquement au sujet qui nous occupe, actuellement que vous êtes lassé d'avoir affaire à un aussi rude athlète que Mériadec, je vais l'entreprendre à mon tour. Je n'ai

qu'un mot à lui dire, mais il est péremptoire. Vous applaudissiez dernièrement, mon cher Mériadec, à mes idées sur la théorie pittoresque, par laquelle on parvient à retracer si bien la physionomie des lieux; d'où vient que vous paraissez l'oublier aujourd'hui pour donner la préférence à l'histoire naturelle ?

Moi. — Vous ne disconviendrez pas que celui qui veut retracer exactement la physionomie de sa patrie, doit avant tout en connaître les habitans. Il n'y a pas de poëte qui ne trouve, en Amérique ou à la Chine, une dune, une falaise, un bosquet, enfin un clair de lune ou une tempête, qui ressembleront parfaitement à ce que nous voyons chez nous dans ce genre. Mais les êtres ne sont pas les mêmes dans deux portions du globe : il y a dans leurs habitudes je ne sais quel mystère local qu'il faut approfondir; il y a dans leur forme, dans leur structure, je ne sais quel autre mystère moral digne d'absorber l'attention du sage. Vous nous parliez dernièrement du charme qu'on trouve à s'identifier avec la nature ; mais, combien cela n'est-il pas vrai surtout de celui qui étudie la nature vivante, et qui ne se borne pas, comme un auteur de *voyage pittoresque*, à admirer la nature muette? Je ne veux point, mes amis, que nous portions nos méthodes scolastiques dans cette étude sublime ; mais je veux qu'au lieu de ces élans sans but que nous ressentons à la vue d'un paysage, nous nous livrions à cette méditation profonde que les différentes classes naturelles peuvent seules exciter dans notre esprit. Comme la pensée s'agrandit devant ce spectacle magnifique ! Il n'y a que les ames sèches auxquelles la nature ne dise rien ; et les sarcasmes de ces sortes d'ames ne nous font point de mal ; car elles ne portent plus sur nous. L'étude à laquelle nous nous sommes voués est comme un bouclier sur lequel s'émoussent tous les traits. Nous plaignons ceux qui ne partagent pas notre enthousiasme, je dirais presque notre croyance; car la nature est une religion aussi elle, et elle inspire, comme la religion véritable, une douce compassion pour ceux qui la méconnaissent. Là, on n'a point à rougir de son culte : toute la chaleur que nous manifestons est employée à persuader de ce qui est beau, de ce qui est vrai, de ce qui est utile, et nous avons aussi nous, dans nos cœurs, la petite satisfaction

de nous dire que nous n'avons pas vécu en vain. Peut-être, en prônant l'étude de la nature, avons-nous rallumé, dans un cœur flétri par les croyances désolantes, le rayon de l'espérance prêt à s'éteindre ; dans une société frivole ou corrompue, nous avons rappelé au bonheur, par la vue des plans éternels de la suprême sagesse, cet homme superficiel qui ne soupçonnait rien de plus beau dans le monde que ces arts sur lesquels nous disputons sans nous entendre. Là, nous procurons des plaisirs sans remords, un enthousiasme sans illusion ; nous donnons des alimens inépuisables à cette disposition mystérieuse de notre esprit qui cherche un Dieu dans l'univers et qui tend sans cesse à découvrir le but de la création et la raison des choses......

Le Poëte. — Ah ! mon cher Mériadec, il est malheureux que vous soyez forcé à rire de tems en tems comme nous ; car, si vous donniez carrière à la disposition de votre esprit, vous iriez bien loin.

Moi.—Bien des gens parlent de l'étude de la nature sans savoir ce que c'est. Ils en étudient l'extérieur, et, satisfaits de la petite vanité qui leur dit qu'ils connaissent quelque chose dont leurs voisins n'ont jamais entendu parler, ils s'en tiennent là. Ils en agissent avec la nature comme certains poëtes, avec leur lyre : ils demandent à celle-ci des coquillages et des papillons éclatant de mille couleurs, comme les autres n'exigent de leur complaisant instrument que des madrigaux éblouissant d'antithèses. Oh ! les niais ! ils voient couper devant eux un polype, dont chaque tronçon forme un animal complet, sans en penser plus long. On leur donne des causes finales sans qu'ils cherchent à se tirer de cet imbroglio. Ils vont se prosterner sur le pavé aux funérailles d'un grand, tandis qu'ils ne font pas attention à ce moucheron qui bourdonne autour du cortège funèbre et qui a conservé la vie que celui-là n'a pu retenir. Tantôt, ils font un systême d'optimisme, où tout est bien calculé, excepté le naufrage d'un homme vertueux qui gît là sur le sable. Ils descendent dans des houillères où ils trouvent, à douze cents pieds de profondeur, les palmiers de la Zône Torride, et les voilà, là dessus, supputant les années, recourant à des systêmes chronologiques, comme si la

nature ne pouvait pas exister sans leurs chiffres. Ils ne savent pas qu'il faut de la méditation et de la poësie pour comprendre la nature ; mais leur poësie est dans un *Almanach des Muses*, et leurs *contemplations* dans un Bonnet relié en veau dans leur bibliothèque : s'ils se sentent, en présence des choses, saisis par ces deux instincts de l'ame, ils passent les doigts dans leur toupet, et les voilà tranquilles comme s'ils étaient débarrassés d'un petit mal de tête.

L'Antiquaire. — Votre disposition à les critiquer se montre partout, Mériadec ; mais c'est dommage que vous n'ayez pas vécu plus tôt. D. Taillandier, qui regrettait si bien de ne pouvoir terminer par l'histoire naturelle de la province le vaste monument que lui avaient légué ses prédécesseurs, vous aurait mis au nombre de ses collaborateurs, et la Bretagne peut-être aurait aujourd'hui un bon ouvrage de plus.

Le Poëte. — Je n'ai qu'une objection à faire à tout cela : c'est que les nomenclatures changent si promptement, que notre travail, fut-il parfait, ne sera, au bout de deux ans, qu'une vieille gazette, qu'on ne lira plus que comme on lit aujourd'hui le manuscrit du président Robien, si en arrière des connaissances du siècle.

Moi. — Il y a un moyen, mon cher ami, d'éviter ce reproche : c'est de remplir notre travail d'observations relatives aux mœurs, aux habitudes des animaux ; c'est d'écrire à la Réaumur, plutôt qu'à la Fabricius ; et, avec cela nous serons immortels malgré les commentateurs. Voilà, mes chers amis, l'étude que je propose, et vous sentez qu'en enrichissant votre ouvrage d'observations scrupuleuses, vous ne ferez plus un livre pour amuser les poëtes, mais pour instruire les philosophes. Vous ne saviez pas, mon cher Antiquaire, quand vous parliez dernièrement de ces chasses entomologiques, que notre ami entremêle si heureusement à ses promenades sentimentales, que ce serait pour moi un trait de lumière.

L'Antiquaire. — Il faut avouer, en effet, que ces nouvelles études sont bien dignes de terminer notre grand ouvrage, et d'honorer notre carrière.

Moi. — Les richesses véritables d'un pays, ce-

sont les productions naturelles : indiquez-les, et votre livre ne renfermera que des notions vraies, qui seront consultées dans tous les tems. J'ai dans l'idée que nous trouverons dans la Bretagne un théâtre tout nouveau pour les recherches de ce genre. On n'admire que ce qui vient de loin, et c'est très-souvent ce qu'il y a de plus près de nous qui est le plus rare. Nous envoyons des naturalistes dans les quatre parties du monde, et les richesses de nos propres rivages sont encore ignorées. Je me rappelle que, quand je commençai à me livrer à l'étude des crustacées, je fus très-étonné de trouver, dans les filets de nos pêcheurs, une idotée, que Fabricius indique comme particulière à la mer des Indes. Mon étonnement cessa bientôt, quand j'eus étudié sérieusement, et que j'eus découvert un grand nombre de genres qui n'avaient pas encore reçu de noms.

Le Poëte. — Je me souviens effectivement, mon cher Mériadec, que vous avez trouvé une idotée ressemblant à l'idotée linéaire de Fabricius, espèce de la mer des Indes, mais qui se rapproche plus de l'oniscus hecticus de Pallas; seulement, vous placez parmi les crustacées, ce genre qui est compris dans les arachnides.

Moi. — Qu'importe la place qu'il occupe aujourd'hui! Vous verrez que dans huit jours il sera ailleurs.

Le Poëte. — Vous avez aussi découvert une espèce du même genre, encore inédite, une cymothoa, également inconnue; une pénée, différente de celles décrites; deux petits crustacées vivant sur le zostera marina et devant former, au rapport d'un grand naturaliste, deux nouvelles espèces du genre alphée; un petit crabe gris, qui doit également former un nouveau genre avec le *cancer granarius* d'Herbst.

Moi. — Nous parlerons de cela une autre fois. Figurez-vous quelle société charmante nous formerions : l'antiquaire serait armé d'une loupe, d'un barreau aimanté, d'une bouteille d'acide nitrique, d'un marteau et d'un briquet, équipage indispensable pour un minéralogiste. Le poëte aurait son fusil, et une grande boîte de ferblanc en bandoulière, l'un pour tuer des oiseaux, l'autre pour recueillir des plantes. J'aurais en valise des boites de carton, garnies de lièges, pour y

piquer des insectes. Que nous plaindrions ces heureux du siècle, voyageant en chaise de poste pour ne rien voir, et courant bien vîte pour être moins long-tems avec la nature, ne connaissant d'un pays que les hôtelleries, et toujours embarrassés de leurs tems sitôt qu'ils l'ont tout à eux. Pour eux, si le voyage est une corvée, pour nous, c'est une jouissance. Le soleil ne nous trouve pas deux jours de suite dans le même endroit. Nous allons de vallées en vallées, de boccage en bocage; nous nous reposons sous l'ombre d'un chêne, dont le mélampyre des bois tapisse la base. Nous nous arrêtons, dans la chaleur, sur le bord d'un ruisseau dont Cassini ne nous dit point le nom, mais qui n'en est pas moins agréable à nos yeux, car les noms ne font rien à l'affaire, et trop souvent, comme l'a dit je ne sais qui, l'histoire du maître gâte l'histoire du paysage. Penchés sur l'écume solitaire, tandis que le Poëte attire avec sa canne des ulves et des coroserves, que l'antiquaire mesure des yeux l'écartement des deux rives et remonte, en physicien, au tems où ce ruisseau, si humble aujourd'hui, se répandait d'une rive à l'autre, j'examine la marche des fourreaux grillés, des larves de frigane, et je songe s'il ne serait pas possible de suivre cette indication, ainsi que celle que donne la bulle d'air, avec laquelle une certaine araignée descend au fond de l'eau, pour perfectionner la cloche du plongeur. La chaleur passe, et nous nous remettons en route. Habitués à nous servir de nos jambes, nous ne dépendons point du caprice de nos valets, nous partons quand nous le voulons, nous prenons le pas qui nous fait plaisir et nous restons dans chaque endroit autant de tems que cela nous convient. Electrisés par les merveilles qui nous entourent, nous avons un but à notre marche; et, chez nous, la peine que nous prenons se change partout en plaisir. Notre route n'a pas besoin d'être battue par des pionniers : bien loin de là, nous fuyons les grands chemins, où il n'y a que de la poussière en été, et de la vase en hiver. Nous nous dirigeons suivant les airs de vent qui nous plaisent, et, comme ces ruisseaux qui coulent emprisonnés en ligne droite dans les parcs des grands, et qui font mille détours quand ils sont en rase campagne, de même, abandonnés à notre caprice, nous allons et

revenons sur nos pas, sans calculer si nous allongeons ou si nous abrégeons notre route. Nous avons du tems et de bonnes jambes : voilà deux trésors qu'on n'a pas dans les diligences, ou du moins qui n'y servent de rien. La route que font les bestiaux de la ferme pour aller à l'abreuvoir, est la nôtre. L'ouverture que l'enfant a faite à la haie pour chercher un nid est notre portail ; nous ne craignons pas de nous y aventurer ; car, exempts des préjugés de toute espèce, nous n'avons pas celui de dépendre de nos habits, et le vêtement le plus simple et le moins embarrassant, est celui que nous adoptons de préférence. Nous ne faisons donc pas comme les habitans des villes, qui mettent leur amour-propre à avoir des souliers bien cirés quand il y a de la boue dans les rues, comme s'il n'était pas naturel que leurs souliers portassent les traces de cette boue, puisqu'ils ont marché dedans. Nous pouvons ainsi faire entrer sans affectation, dans notre vie errante, ce que Diogène essayait dans la sienne, et nous n'avons pas besoin, comme lui, de voir un enfant boire dans sa main, pour savoir qu'une tasse nous est inutile. Levés avec l'aurore, couchés quand la lumière du soleil nous quitte, nous voyageons en philosophes ; et, ce qui plus est, en hommes bien portans et toujours d'excellent appétit.

L'Antiquaire. — Comme le loup de La Fontaine, je vous dirai que je me forge, à la pensée d'un tel voyage, une félicité qui me fait pleurer de tendresse. Quoique mes émotions ne soient plus aussi vives, je ne me rappelle jamais sans être ému le plaisir que j'ai éprouvé dans votre société sans sortir de notre pays. Vous souvient-il de ce jour, où, assis sur des rochers, penchés sur de petites nappes d'eau, que la mer laissait en se retirant, nous admirions les évolutions rapides des calmars dans ce cristal limpide, où ils faisaient éclater, aux rayons du soleil, les reflets si riches de leur peau molasse? Retroussés jusqu'aux genoux, nous allions, comme des pêcheurs, retirer les arénicoles de la vase, les bullées des grèves sablonneuses ; nous jetions un grain de sel sur le petit entonnoir du solen, qui sortait aussitôt de sa demeure. Vous souvient-il des curieuses conjectures que nous formions sur l'existence d'un petit carabe que nous trouvions assez abondam-

ment sur un îlot de rocher, à quelque distance du rivage, et baigné presque entièrement par chaque marée. Vous avez un peu oublié tout cela, mon cher Mériadec; mais je me rappelle encore, comme si j'y étais, les premiers mois de votre sortie du collége. J'étais alors votre instituteur : votre mémoire était assez heureuse, et vous preniez les noms que je vous donnais, pour de la science. Dans votre candeur, vous alliez partout chercher de nouveaux objets. On cite l'exclamation de Jean-Jacques, quand il vit la pervenche pour la première fois; mais, qu'était-ce, comparé à la joie naïve qui vous transporta, quand vous aperçûtes l'agile nébrie arénaire. Vous n'aviez vu jusques-là que des carabes d'une couleur foncée; alors, vous en trouviez de presque blancs, et votre imagination, s'allumant en même tems, vous remarquâtes que cette couleur, si toutefois le blanc, qui réfléchit tous les rayons lumineux, en est une, était la couleur des phaléries, des talitres, des lygies, et même des flustres et des fucus, quand ils étaient jetés sur la côte. Vous crûtes alors que cela provenait du gaz muriatique oxigené qui se dégage des substances marines. Voyez comme vous aimiez les systêmes aussi, tout en vous moquant alors, comme aujourd'hui, il faut en convenir, de ces pauvres savans de Paris, qui n'étudient nos productions marines que dans l'esprit-de-vin, qui ne voient la nature que dans les livres de leurs devanciers, et qui font les leurs avec nos propres observations......

Le Poëte. — Ajoutez : Qui ne composent des livres que pour arriver aux honneurs et à la fortune, et qui préfèrent peut-être, comme tel que chacun nomme, le titre de ministre ou de conseiller-d'état à celui de naturaliste. La nature, qu'ils abandonnent pour de pareilles bagatelles, n'est-elle pas en droit de leur dire : *Et toi, Brutus, aussi!*

L'Antiquaire. — Mais, si nous avons tant trouvé, sur une étendue presque imperceptible de la Bretagne, que sera-ce donc quand nous la parcourrons tout entière!

Moi. — Comme l'Emile de Rousseau, nous ne passerions pas auprès d'un rocher, sans l'écorner; auprès d'une rivière, sans y pêcher; d'une prairie, sans herboriser. Nous verrions tout, et le crayon enregistrerait

tout au fait et à mesure. On nous verrait, tantôt à pied gravissant les rochers; tantôt à cheval, parcourant les collines arides; tantôt en bateau, tenant la ligne suspendue, tandis que le pêcheur nous détaillerait les noms vulgaires que portent les poissons de son pays.

Le Poëte. — Vous touchez-là un point important. La réunion de tous ces noms vulgaires serait très-utile pour constater l'identité des espèces sur divers points; mais, il faudra le dire dans notre préface, car je vous assure qu'on ne s'en douterait pas du tout dans notre ville. J'avais composé jadis un mémoire sur l'histoire naturelle d'une baie très-renommée par ses pêcheries; les noms vulgaires se trouvaient partout, et il y eut un bel esprit qui pensa que je n'avais accumulé ces noms que pour montrer combien étaient ignares les habitans de ce pays, puisqu'ils ne savaient pas un seul mot de français. Écrivez donc pour des lecteurs de ce genre!

Moi. — Oh! les barbares! Laissons-là ces niaises critiques et revenons à mon plan. Croyez-vous que les siècles futurs ne trouveront pas des renseignemens innombrables dans nos voyages? Vous parlez de la Bretagne sous le rapport descriptif; mais ceci n'est rien encore. Quelles richesses dans tous les genres! Ici, les mines de plomb du Helgoat et de Poullaouen; là, la mine d'argent de Pontpéan; ailleurs, la mine d'étain de Piriac, le fer de Rougé, l'aimant de Saint-Nazaire, le titane siliceo-calcaire de Saint-Herblain. Nous descendrons dans les houillères de Montrelais, nous ramasserons les produits pseudo-volcaniques de Poligné, nous interrogerons les grèves du Mont-Saint-Michel, nous étudierons les marais de Dol, les tourbes de Montoire; la forêt marine découverte en 1812, par M. de la Fruglaye. Nous rencontrerons peut-être quelque nouveau bassin calcaire qui fournira des amendemens à l'agriculture, ou quelque mine qui nous enrichira tous; si on ne nous conteste pas notre découverte, comme on l'a fait à ceux qui ont découvert la mine d'étain de Piriac. Croyez-vous que nous ne trouverons pas dans ces bassins calcaires quelques mollusques conchylifères dont la coquille est là enfouie depuis des siècles et dont les analogues vivans n'existent plus? N'y a-t-il pas là un sujet de méditation pour le philosophe, de description

pour le voyageur-naturaliste ? Songez bien qu'avec de nouveaux êtres dans notre patrie, il y avait une nouvelle température, des productions inconnues produites pour la nourriture de ces êtres ou formées de leurs débris. Un genre de plus ou de moins dans la nature, entraîne nécessairement la création ou la disparition d'une foule d'autres genres avec lesquels celui-ci était dans des rapports essentiels et harmoniques. Je ne fais que vous indiquer cette idée.

Le Poëte. — Nous la saisissons assez bien pour voir que, d'un trait de plume, nous pouvons tracer l'histoire anté diluvienne de notre pays, sous le rapport de l'histoire naturelle, comme l'Antiquaire trouvait, dans sa philosophie et dans ses souvenirs, le moyen de nous donner des annales bretonnes qui remontaient bien au-delà de cette époque.

Moi. — Pensez-vous que l'ornithologie de nos rivages ait été faite ? que l'ichtyologie en soit connue ? N'y a-t-il pas sur nos flots infréquentés quelque oiseau voyageur que les savans ne connaissent encore pas, quelque poisson qui n'ait jamais paru sur leurs tables ?

L'Antiquaire. — Eh ! parbleu, Mériadec, ne vous souvient-il pas que le Poëte a trouvé et indiqué chez nous l'ortolan de neige, que Buffon donne comme un oiseau particulier à la Suède et qui se répand tout au plus, selon lui, jusqu'en Pologne ? Faisant, à son tour, le rôle de nomenclateur, n'a-t-il pas replacé parmi les pluviers, le pluvier gris que Buffon confondait avec les vanneaux ? Enfin, n'a-t-il pas indiqué un petit pluvier que ce grand naturaliste n'a pas connu et que nos paysans désignent sous le nom de *courette ?* Dans la nombreuse famille des palmipèdes, si multipliés sur nos côtes, il a indiqué une hirondelle de mer un tiers plus gros que le *pierre-garin* que Buffon regardait comme la plus grande des hirondelles de mer, et il est le premier qui ait décrit cet oiseau. Edwards, naturaliste anglais, avance gratuitement que le pingouin reste engourdi comme la marmotte pendant le froid ; notre Poëte lui donne un démenti formel, puisque cet oiseau se montre en hiver sur nos côtes.

Le Poëte. — Ah ! mon respectable ami, croyez-vous,

que nous oublions que c'est à vous que la science est redevable de l'indication d'une plie très-commune sur nos tables, mais que ni Bloch, ni Lacépède n'ont décrite? N'avez-vous pas démontré que c'est l'apparition d'une lophie baudroie qui avait répandue des bruits si merveilleux, en 1761, que le *Mercure de France* d'alors annonça ce poisson comme un homme marin. N'avez-vous pas le premier fait connaître une espèce inédite de gobie, qui vit dans la vase des marais salans? Si vous faisiez une ichtyologie de nos rivages, au lieu de donner, comme M. de Lacépède, l'histoire de votre femme à l'occasion d'une raie qui porterait son nom, vous feriez faire des progrès réels à la science.

Moi. — C'est assez, mes amis. Nous savons que tout est à faire encore, et ce que nous avons découvert jusqu'à-présent n'était que pour essayer nos forces. Qui sait même s'il n'y a pas des crustacées et des insectes qui, depuis cinq mille ans, portent des noms vulgaires sur nos côtes, et que, dans la capitale, on regarde comme non avenus parce qu'ils n'ont pas reçu de noms grecs? Croyez-vous qu'il n'y a pas dans quelque gorge oubliée ou sur quelque dune écartée une plante inconnue qui fleurit depuis le commencement du monde sans avoir attiré les regards d'un botaniste. Et puis, dans une presqu'île comme la nôtre, coupée de tant de bois, où se jettent tant de rivières, de caps avancés, sur lesquels les marées d'équinoxe amènent toujours quelque production étrangère, qui sait si, autour d'un rocher nous ne trouverons pas plusieurs poulpes crakens de 600 pieds de long, qui tiendront accroché dans chacun de leurs bras, un vaisseau de ligne; comme ceux dont parle M. de Montfort dans son histoire des mollusques, qui ont fait périr en pleine mer une flotte entière. N'a-t-on pas trouvé près de Saint-Brieux, en 1813, soixante-dix cétacées d'un coup, et pourquoi ne serions-nous pas aussi heureux, comme l'histoire naturelle en rapporte maint exemple? Mes amis, si j'en crois mes pressentimens, nous avons de quoi faire changer l'histoire naturelle de face. Nous serons les Linné et les Buffon de l'Armorique. Quelle gloire! Et comment tant de génie peut-il entrer dans trois cerveaux?

Le Poëte. — Et l'utilité, cette pierre de touche qui éprouve la valeur des choses, l'utilité qu'on retirera de nos voyages, vous n'en parlez pas! Nous nous serons d'abord rendus utiles à nous-mêmes par une étude qui élève l'ame et donne la santé au corps; mais, ensuite, que de renseignemens nouveaux nos semblables ne retireront-ils pas de nos excursions! En étendant l'idée qu'émettait tout-à-l'heure Mériadec, à la seule inspection des armes offensives et défensives des insectes, à l'aspect des organes qui leur servent à fendre, à percer, à scier, à broyer, n'aurons-nous pas les indications naturelles avec lesquelles on peut perfectionner tous les arts et tous les métiers?

Moi. — Oui, mon cher Poëte, pour l'individu, l'histoire naturelle habitue l'esprit à une rectitude de jugement dont l'exercice influe sur la conduite de la vie; mais quels services innombrables ne rend-elle pas à la société! c'est à elle qu'on doit l'exploitation de nos richesses métalliques....

L'Antiquaire. — Mes amis, il y a long-tems que nous sommes d'accord là-dessus, et vous tombez aujourd'hui dans les lieux communs.

Moi. — Et si je vous disais que ce sont les couleurs et les dessins variés des coquillages qui récemment ont servi de modèles aux manufactures de poteries anglaises.

L'Antiquaire. — Nous voilà tout à fait électrisés.... Votre discours, Mériadec! Nous sommes maintenant dans la disposition la plus convenable pour vous entendre.

Moi. — Et moi je suis dans la meilleure disposition possible pour me reposer. Vous m'avez fait assez parler aujourd'hui.... N'êtes-vous pas effrayés comme moi de l'excessive longueur que nous donnons actuellement à nos procès-verbaux?

Le Poëte. — J'ai appris avec vous à ne plus m'étonner de rien. Dans les commencemens, quand j'avais accouché d'une phrase, que je la répétais tout glorieux comme une conquête, qu'à celle-là j'en ajoutais une seconde et que je venais ainsi à bout d'une page entière, je la gardais un mois en porte-feuille avant d'en commencer une autre; je la répétais à tous mes amis, fier d'avoir tant produit et cependant assez sot pour croire que mon esprit, si je

le voulais, n'en ferait pas de suite autant: je croyais vraiment avoir épuisé mon intelligence pour une pareille production; une sorte de défiance de moi-même faisait que je n'osais mettre la plume à la main. J'avais été tant applaudi pour ma page, qu'il n'était pas possible que je fisse aussi bien sans donner du relâche à mon esprit, car le sublime n'est pas une chose de tous les jours.

L'Antiquaire. — Ajoutez à cela qu'on nous dit sans cesse dans les écoles d'aller lentement pour aller mieux; comme si l'inspiration avait une marche, comme si son vol n'était pas plus rapide que la transmission du fluide électrique. Ensuite, on nous fait si bien accroire, que c'est en faisant peu qu'on arrive à la perfection! comme si l'histoire de l'esprit humain ne prouvait pas le contraire; comme si tous les génies que nous connaissons n'avaient pas été tous féconds! Il y a des auteurs médiocres qui ont été également féconds. Parbleu, le beau miracle! Il y a bien des imbécilles qui font autant de chemin, pour se promener, que les gens d'esprit. La différence qu'il y a, c'est que les uns retirent toujours quelque fruit de leurs promenades, et que les autres reviennent à vide. Quand un homme de lettres produit aujourd'hui un petit in-18 relié en veau, il se croit sur le rang des auteurs. Qu'il aille donc mettre son petit tome à côté des volumineux ouvrages de Plutarque! Un peintre de la campagne en a assez fait pour sa gloire, quand il a barbouillé un tableau qui orne l'église de sa paroisse. S'il en faisait un second, les notables du lieu diraient que c'est un étourdi qui ne se donne pas la peine d'achever ses compositions; qu'ils songent donc à tout ce qu'a fait Raphaël, mort si jeune. En musique, les plus féconds de tous les compositeurs en sont aussi les deux plus célèbres, Mozart et Haydn.

Moi. — Il y a un tems, notre ami, où vous vous exprimiez différemment. Moi-même je n'ai pas toujours pensé comme cela. Nos procès-verbaux forment un singulier corps d'ouvrage: nous nous y montrons non pas tel qu'il est convenu de se montrer, mais tels que nous sommes, c'est-à-dire modifiés aujourd'hui d'une manière, demain d'une autre, et plus d'accord avec la conscience et la vérité, dans cette allure vagabonde, que si nous nous imposions l'obligation de parler tou-

jours à froid de ce que nous ne sentons pas. Je suis persuadé, mes chers amis, qu'il n'y a d'homme vrai que l'homme variable et inconstant. La fixité n'est pas plus accordée à la nature humaine qu'au baromètre.

Le Poëte. — Vous faites ainsi de l'homme une vraie machine.

Moi. — Dans toute l'acception du mot pour ce qui tient à ces opinions puisées dans sa mémoire, inspirées par l'exemple, à ces opinions fantastiques qui gouvernent la société, mais j'en fais un être plus fixe que l'étoile polaire pour ce qui provient des inspirations du cœur. Nous ne sommes pas fixes relativement à la place où nous nous mettons par rapport aux objets; mais nous ne varions pas dans les sentimens que ces objets nous inspirent. Actuellement, comme quand nous avons commencé nos séances, nous sommes remplis du même enthousiasme pour la patrie, du même amour pour les beaux-arts, du même dégoût pour les lieux communs, de la même indifférence pour ce qui est arbitraire; actuellement, comme autrefois, nous ne changerions pas notre indépendance pour tous les trésors de la terre, nous n'abandonnerions pas le spectacle de la nature pour admirer des marionnettes; nous ne rougirions pas d'applaudir le beau et le sublime partout où il se trouve; mais de même que l'aimant qui se détourne toujours un tant soit peu quand quelque morceau de fer passe dans son voisinage, et qui reprend sa direction naturelle quand il est livré à lui-même; ainsi, mes chers amis, nous pouvons bien détourner la tête quand les hommes ou les choses défilent à côté de nous; mais, dans la solitude, ou dans cette solitude intérieure qu'on appelle la conscience, nous reprenons aussitôt le sentiment de nous-même.

Le Poëte. — Bien, Mériadec! vous avez expliqué aujourd'hui tout ce que j'ai senti. La séance n'est pas trop longue; je me joins à l'Antiquaire pour vous supplier en grâce de vouloir bien nous expliquer la nature.

Moi. — Je vais envoyer mon discours à lire à mon médecin qui, comme vous le savez, est un homme très-versé dans les sciences physiques et métaphysiques, tout à la fois, réunion très-rare et qui, seule, constitue

l'homme profond. Quand il m'aura fait le plaisir de me le rendre, s'il ne se perd pas dans ses papiers, comme cela arrive souvent chez lui, je vous le communiquerai. Jusqu'à ce moment, vous vous en passerez. Je termine la séance de suite, sauf à insérer une réclamation, s'il y en a, dans le procès-verbal de la prochaine séance.

MÉRIADEC,
Habitant de la Cornouaille Bretonne.

RAPPORT

FAIT A LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE NANTES, AU NOM D'UNE COMMISSION, PAR M. J. LE BOYER, SUR LA FILATURE DE M. GUILLEMET.

Messieurs, vous nous avez chargés MM. Bertrand-Fourmand, Testier et moi, de vous faire un rapport sur l'établissement que dirige Mr. Guillemet. Nous nous y sommes rendus avec M. le président, qui a bien voulu nous accompagner. Nous avons tous les quatre examiné cette belle filature dans tous ses détails. On y reçoit le coton brut tel qu'il nous vient des colonies ; on l'y netoie, on l'y file et on en forme des tissus. Toutes ces opérations se font avec tant d'économie, que les produits s'en vendent à un prix trois fois moindre qu'anciennement, quoiqu'ils soient supérieurs en qualité.

Le moteur des machines à nettoyer le coton, à le carder et à le filer, est une machine à vapeur qui ne présente rien de nouveau, parce qu'elle est construite sur des principes connus depuis long-tems (1). Elle mérite cependant l'attention par la précision de son exécution et par la sûreté qu'elle présente au moyen d'un manomètre et de soupapes de sûreté. C'est d'Angleterre que M. Guillemet a tiré cette belle machine ; elle lui a été fournie et montée par M. Spiller ; mais

(1) Ceux de Watt et Bolton.

c'est M. Travier qui a dirigé les travaux de l'intérieur de l'établissement, et M. Graton, architecte de cette ville, tout ce qui tient à l'architecture. Votre commission leur doit des éloges pour l'ordre et la disposition de tout l'ensemble.

Il se présente ici une réflexion affligeante. Pourquoi sommes-nous obligés de tirer la plupart des pompes à vapeur de l'étranger ? Et pour celles que nous fabriquons, pourquoi sommes-nous forcés d'en tirer au moins les matières premières ? Il paraît que la cause en est dans la mauvaise qualité de nos fontes. Espérons qu'on parviendra à les améliorer ; déjà il s'est formé sur la côte Saint-Sébastien un établissement qui a eu quelque succès : il faut l'encourager.

Mais revenons à M. Guillemet. Si son moteur est étranger, nous avons eu la satisfaction de trouver au moins que les métiers et les détails des mouvemens particuliers qui se rattachent au moteur général, sont fabriqués à Nantes. Les engrainages, les roues et ce qui forme les renvois des mouvemens sort en grande partie des ateliers de M. Bertrand-Fourmand ; c'est aussi de ses ateliers que sortent ces navettes volantes qui accélèrent la confection des tissus. Mais n'oublions pas que c'est à un autre des membres de cette Société, M. de Tollenare, que nous en devons l'introduction à Nantes.

M. Guillemet a bien mérité de notre ville en formant, à grands frais, cette manufacture qui nous mettra dans le cas de soutenir la concurrence avec les autres villes de France, et même peut-être avec cette Angleterre qui nous fournit une grande partie de nos machines. Il sort des ateliers de M. Guillemet, toutes les semaines, 2,000 livres de coton filé, et il emploie régulièrement, tant pour la filature que pour les tissus, 300 ouvriers. La perfection des produits qui sortent de chez lui, lui ont mérité, en 1819, une mention honorable de la part du jury central de Paris, pour ses molletons de coton, une citation pour ses basins, une autre mention honorable pour ses draps communs. Il a encore obtenu en 1823 une mention honorable pour ses coutils bleus et ses flanelles.

Nous ne pouvons nous empêcher de signaler ici un préjugé d'autant plus nuisible, que ce n'est pas seulement parmi le peuple qu'il se propage, mais qu'il est

artagé par plusieurs personnes de la classe élevée, et qui ont d'ailleurs de l'instruction. L'introduction des nétiers à filer et le tissage économique du coton seaient-ils cause qu'on emploie moins d'ouvriers, et qu'il n reste sans travail? Pour répondre à cette quesion, Messieurs, il me suffira de citer un fait. Avant 'introduction des premiers métiers, il y avait, suivant a statistique de Huet, 2,000 ouvriers employés à filer t à tisser le coton à Nantes et dans sa banlieue; on n compte à présent plus de 10,000. Ainsi, l'introducion de ces machines, loin de laisser plusieurs ouvriers sans occupation, comme l'assurent inconsidérément quelques personnes, en fait employer cinq fois plus. Prouvons maintenant que cela doit avoir lieu, et que plus on fera d'économie dans les filatures et dans les tissus, plus on emploiera d'ouvriers.

Autrefois, les moyens dispendieux dont on se servait en France pour ces confections, nous empêchaient de soutenir la concurrence avec les étrangers, qui, malgré les droits de douanes, remplissaient la France de cotons manufacturés chez eux. La France, alors, tirant la plus grande partie de ces produits du dehors, n'y pouvait faire travailler qu'un petit nombre d'ouvriers. Ce n'est que depuis l'introduction des moyens économiques que, non-seulement elle ne tire plus de l'étranger, mais qu'elle exporte, ce qui exige beaucoup plus de bras.

Ce que je dis de la France en général, par rapport aux étrangers, je le dirai de Nantes, par rapport aux autres villes du royaume. Une fois que les métiers ont été introduits dans plusieurs de ces dernières, Nantes était forcée, par le bas prix, d'en tirer tous ses tissus. Ainsi, notre ville, loin de fournir aux autres villes les produits de ses travaux, ne les employait même pas pour son propre usage, parce qu'ils lui coûtaient moins ailleurs. Elle en tirait donc presque tout ce qui servait à sa propre consommation. De là, la nécessité d'avoir moins d'ouvriers occupés au coton. Aujourd'hui que Nantes peut donner ses cotonnades au même prix et peut-être à un prix inférieur, elle fournira aux villes circonvoisines (1) et à sa propre consommation. La

(1) On pourrait même ajouter aux villes éloignées; car M. Guil-

consommation sera encore augmentée par le bas prix de ces objets. Déjà les ouvriers et la basse classe s'habillent plus proprement qu'autrefois ; on n'a plus la vue blessée par ces misérables haillons dont ils se couvraient : ils sont remplacés par nos beaux tissus de coton. Il doit donc s'en fabriquer beaucoup plus qu'anciennement. On concevra aisément que si la consommation est seize fois aussi grande, quand même les moyens d'exécution seraient quatre fois plus expéditifs, il faudrait encore quatre fois plus de bras. Ainsi, on se trompe beaucoup, quand on avance que les moyens mécaniques, employés pour accélérer les tissus de coton, laissent des ouvriers sans travail.

Ici, Messieurs, nous ne pouvons nous empêcher de témoigner nos regrets de voir préférer le coton qui nous vient du dehors, à nos laines indigènes. Pourquoi ne s'emploie-t-on pas aussi de tous ses moyens à en économiser les fabriques ? Nous devons cependant vous dire que la commission a aussi eu la satisfaction de voir que M. Guillemet s'en est occupé. Il a des métiers pour carder la laine, il en a quelques-uns pour la filer ; mais nous désirerions qu'ils fussent plus nombreux. Espérons qu'il augmentera ses ateliers en ce genre, et que nos laines seront autant employées que les cotons dans nos usages domestiques.

Nous terminerons ce rapport par vous dire que, si nous n'avons rien trouvé de nouveau chez M. Guillemet sous le rapport de la mécanique (à l'exception pourtant de quelques perfectionnemens toujours utiles dans ces sortes d'établissemens) ; nous avons été très-satisfaits de la manière dont tout est organisé. Nous avons encore vu avec plaisir que tout, à l'exception du moteur, a été fabriqué à Nantes, et nous pensons que M. Guillemet a rendu un service important à notre pays, en formant son établissement.

Nous proposons, en conséquence, à la Société, d'inviter son président à lui écrire, pour le féliciter sur les succès qu'il a obtenus, et l'engager à persévérer. Les éloges, les félicitations et les recommandations à l'autorité sont les seuls encouragemens que nous pouvons donner.

---

lemet en fait passer à des villes qui sont à plus de cent lieues de Nantes.

SIXIÈME NOTE EN ITALII

Qui, en arrivant à Rome, pourrait songer
du voyage? Qui pourrait se défendre d'un
fièvre en se voyant pour la première fois d
des Scipion, des Empereurs et des Pontife
sommes à peine débottés, que nous avons
avec un *cicerone*, pour le tems de notre sé
en vain qu'il nous offre son officieuse assist
les détails de notre installation personnelle d
trop émus pour donner attention à de sembl
nous ne savons que lui demander à être c
Capitole, au Vatican, au Colysée, au Janicu
les lieux classiques.—Vous allez être obéis, nous répond notre guide; mais le Vatican est au-delà du Tibre, le Capitole et le Colysée sont à l'autre extrémité de la ville; le Janicule est encore plus éloigné : la chaleur est excessive, cependant......— En ce cas, menez-nous sans délai au Panthéon, au Forum. — Vous commandez; *Caëtano* doit répondre, partons. Quoique le Forum et le Panthéon soient fort distans l'un de l'autre, quoique l'heure du dîner approche, *Caëtano* ne connaît plus d'objections, quand il s'agit de vous montrer son zèle. — Eh bien, souple *Caëtano*, au plus voisin.— C'est le Panthéon.— Au Panthéon, soit. — Nous sortons.

Quel est ce vaste palais en face de notre logis?—C'est celui du prince Canino, frère aîné de Napoléon. Dans l'équipage qui y entre, est la princesse de Wurtemberg, reine déchue de Westphalie.—Rome est accoutumée à voir des rois dans la disgrâce.

Où conduit ce perron magnifique ? — Au mont *Pincio*, sur lequel vous voyez l'obélisque du cirque de Salluste et l'église des Minimes français de la *Trinité-du-Mont*. Cet escalier, le plus beau de l'Europe, a 100 pieds de large et autant de hauteur; il fut construit du produit d'un legs d'Etienne Gueffier, votre compatriote; une

(1) Voyez les pages 73, 163, 249, 369 et 436 du 5e volume du *Lycée*.

inscription de 1725 porte qu'il fut amélioré par les soins du roi de France. Voici au pied, une fontaine du cavalier Bernin, qui ne manque pas d'une certaine réputation, la *barcaccia*.— Puissent les eaux qui assaillent cette barque de marbre, la submerger tout à fait! c'est puéril ou ignoble.

Qui vous retient, Messieurs, devant cet édifice étendu, mais sans mérite? — C'est le cartouche : *Propagande de la foi.* Ici étaient commencés depuis long-tems les travaux scientifiques et religieux dont s'occupent à présent nos modernes sociétés asiatiques, africaines, polyglottes et bibliques. Ici sont réunis les matériaux typographiques qui, après avoir servi à étendre la foi chrétienne chez les peuples barbares, serviront encore à faire découvrir si les langues tonguse et madecasse, italienne et patagone, huronne et bas-bretonne, sont ou non des dialectes d'un langage primitif et commun. Que n'avons-nous ici nos étymologistes armoricains! ils ne passeraient pas outre, comme nous le faisons.

Arrêtons-nous un moment. Est-ce donc ici la demeure urbaine d'un Dieu des Fleuves? Cette riche façade corinthienne, qui s'élève sur un amas de roches sauvages et d'où s'élancent des torrens de cristal liquide, n'est-elle point celle du palais où descend le Dieu, quand il veut jouir des plaisirs de la capitale? — C'est l'*Acqua Vergine*, ou la fontaine de *Trevi*, dont la source fut indiquée par une jeune fille aux soldats altérés d'Agrippa, l'an 19 avant J.-C., ainsi vous l'explique le bas-relief. — Les architectes du siècle d'Auguste eussent fait une façade d'un style moins théâtral; mais, au fait, l'ensemble est d'une grande majesté. Il est fâcheux que cet établissement n'occupe qu'un simple carrefour.

Nous ne demandons point quel est le monument qui décore cette place, où nous voyons que se réunissent encore les musards de la ville, comme ils le faisaient il y a 1500 ans; nous reconnaissons la colonne *Antonine*, avec son ordre un peu bâtard et ses reliefs historiques dégénérés. — Elle a 116 pieds de haut : elle est composée de 28 blocs de marbre; la statue de Saint-Paul la couronne et la sanctifie. Lisez sur le piédestal qu'elle est *ab omni impietate expurgata*. — *Expurgata!* C'est pourtant en l'honneur du sage et religieux *Marc-*

Aurèle qu'elle fut érigée. N'importe, rendons grâce à Sixte-Quint qui, après l'avoir restaurée, a embelli d'une fontaine et de nobles palais le terrain qui l'environne.

Vous voilà sur l'emplacement de l'ancien *Champ-de-Mars*; voyez ici près le *Monte-Citorio*, où s'assemblaient les centuries pour l'élection des magistrats : on y rend à présent la justice. Passons derrière la douane, que déjà vous savez être l'antique temple de Mars; on célèbre en ce moment un service pour le Saint-Père, dans l'église de *Saint-Ignace*; vous serez bien aises de jeter un coup-d'œil sur la magnifique cérémonie qui y attire la foule. — C'est bien la moindre chose que les jésuites rendent un hommage éclatant au pontife qui n'a pas craint de braver le reproche de versatilité en rétablissant leur ordre que le bref de 1773 avait supprimé *à jamais*. — Ce n'est pas Pie VII, c'est Clément XIV qui avait prononcé cette suppression. — Soit, mais ces contradictions, dans des décisions émanées d'une même source spirituelle, ne fournissent-elles pas des armes aux ergoteurs contre l'infaillibilité professée chez vous ? Ne pouvait-on, pour sauver les apparences, créer un nouvel ordre sur un système propre à réorganiser le combat que les jésuites soutenaient contre les nouvelles doctrines ? — Les missions ne fructifiaient plus, l'éducation publique dépérissait depuis la disparition de la *compagnie*. — On trouve, en effet, des traces très-marquées des travaux apostoliques des jésuites dans les peuplades du nouveau monde; ils y ont fait consacrer le principe de la liberté civile des natifs. J'ai vu dans le Brésil, qu'on les y regrettait, parce qu'ils portaient l'abondance aux lieux où leurs remplaçans ne font que mendier. Cependant, il ne me paraît pas qu'ils eussent très-bien semé, car j'ai rencontré après eux plus de mimes que de bons chrétiens, et le tableau de la prise d'armes des missions du Paraguay peut bien encore faire froncer le sourcil aux monarques de nos jours. Quant à leur système d'éducation, il a sans doute produit des hommes habiles; mais Diderot et Voltaire sont aussi sortis de leurs mains. En considération de ces anomalies et des souvenirs qu'elles réveillent, n'était-il pas prudent de décharger la nouvelle compagnie d'un héritage

litigieux, d'une solidarité pesante, en changeant son inquiétante dénomination, tout en la reconstituant pour la défense de l'église et des trônes ? Au reste, nous retrouvons, dans ce temple, de vrais amis des arts. Cette coupole, peinte par le P. Pozzi, est une belle composition dont toutes les parties se lient parfaitement. Les quatre pendentifs, représentant des actes de vigueur tirés des Saintes Ecritures, sont de fort bons tableaux, et je n'y vois pas de fondement à l'accusation qu'ils préconisent le régicide (1). Cette chapelle de Saint-Louis-de-Gonzague joint la richesse au bon goût. *Caëtano*, vous nous ramenerez ici quand il y aura moins de monde. — Oh ! je vous montrerai de plus belles choses à l'église du *Jésus*.

Cette église que je vous ai fait traverser pour éviter la chaleur, est *Santa Maria sopra Minerva*. — Singulière dénomination pour une église chrétienne ! Et, cependant, la liaison d'idées n'est pas tout à fait rompue, car la consolatrice des affligés est bien aussi l'organe de la sagesse. Peut-être que les hiéroglyphes gravés sur cet obélisque que supporte un éléphant, en face du portail, expliquent la doctrine de l'emblématique *Isis*, la bonne mère. S'il en est ainsi, l'adjonction que les papes ont faite de ce monument au temple de la reine des cieux, pourrait encore ne pas offrir un contre-sens. Mais j'aperçois les armes des Médicis sur ces tombeaux : voilà celui de Léon X, sous le pontificat de qui éclata la réformation ; plus loin, celui de Clément VII qui vit l'église anglicane se séparer de sa communion. Que de douleurs ces pasteurs ont dû éprouver en voyant se disperser leur troupeau ! — Ils sont ici sous la garde des enfans de Saint-Dominique, à qui appartient le couvent de la Minerve. — Quoi, nous sommes chez les miliciens de l'inquisition ! Tenons-nous donc sur la réserve dans nos discours. Le vaisseau de la basilique est immense ; le style gothique qui y règne, à l'exclusion cette fois du goût italien, inspire beaucoup de recueillement. Ce mausolée de Benoit XIII me paraît bien conçu ; la religion

(1) Dans le procès des jésuites, on voulut arguer de ces quatre tableaux contre leur doctrine. Ils représentent Judith tuant Holopherne, David tuant Goliath, Samson tuant les Philistins, et Jaël tuant Sisara.

et l'humilité accompagnent la statue du pontife. Oublions qu'il confirma la fameuse bulle *unigenitus*. — Mais voilà un *ecce-homo* en marbre que nous avons vu copié bien des fois dans nos voyages. Pourquoi le répéter ainsi ? — Ne vous en étonnez pas, il est de Michel-Ange.

Les églises sont ici les unes sur les autres : quelle est encore celle-ci ? — Saint-Malo. — Ah ! un saint de Bretagne ! Entrons. — Mais, Messieurs, si vous vous arrêtez ainsi à chaque pas, nous n'arriverons jamais. — Pourquoi aussi nous donnez-vous du Michel-Ange et des saints d'Armorique. Savez-vous ce que c'était que Saint-Malo ? — Je l'ignore. — Eh bien, chemin faisant, nous allons vous en instruire.

Caëtano, qui a eu la coquetterie de nous faire faire un détour, pour se pavaner de la fontaine de *Trevi* et des autres monumens que nous venons de mentionner, jouit enfin de la surprise qui nous coupe la parole : il nous a conduits sur la place du *Panthéon* ou de la Rotonde.

Ce temple est le mieux conservé de tous ceux qui nous restent de l'antiquité, et il est du beau siècle des arts. Agrippa l'avait édifié pour le consacrer à Auguste, son empereur et son beau-père ; sur le modeste refus de celui-ci, il fut dédié à Jupiter-Vengeur. Il est aujourd'hui sous l'invocation des Saints-Martyrs.

Le portique est considéré comme un type de la perfection architecturale. Seize colonnes corinthiennes, de 40 pieds, d'une seule pièce et placées sur deux rangs, en supportent l'entablement et le plafond sur un développement de 103 pieds, que couronne un admirable fronton au cinquième de hauteur. On lit sur la frise l'inscription qui y fut placée il y a 1848 ans, cette même inscription qu'ont également, de leurs propres yeux, lue Auguste et Constantin, Saint-Pierre et Grégoire VII, Théodose et Genseric, Saint-Augustin et Saint-Bernard, Charlemagne et Othon, Horace, Pétrarque, Milton, la tourbe des écrivains, des voyageurs, et nous ; point de contact auquel on trouve un certain charme : les caractères semblent tracés d'hier. Au fond du péristyle est le *Pronaon*, ou porche, en marbre de Paros ; à droite et à gauche, deux profondes niches où étaient la

atue d'Auguste et celle de son gendre. On entre dans
temple : c'est une rotonde de 137 pieds de diamètre (1)
uverte en entier par une coupole de même di-
ension, et aussi de 137 pieds de hauteur, à partir du
ivé. La lumière, le vent et la pluie pénètrent par une
nette de 27 pieds, qui empêche la coupole de se fermer :
ille autre ouverture que celle-là et la porte ; aussi, le
ur est il aérien. Le dôme était jadis incrusté de bronze
ie les papes ont fait enlever pour le baldaquin de
iint-Pierre ; mais on l'a revêtu de caissons. Les huit
itels qui occupent le pourtour sont décorées de colonnes
: porphyre et de jaune antique. Ils recevaient les sta-
es d'autant de divinités, ce qui avait fait donner à
édifice le nom de Panthéon : on y a substitué des
iages chrétiennes. Du reste, aucun changement ca-
tal n'a été fait dans ce monument qui conserve ainsi
ute sa noblesse et sa pureté primitives. — Le Pan-
iéon couvre à peine 36000 pieds carrés, et paraît
pendant, dans son ensemble, d'une très-vaste étendue.
i nous cherchons à nous expliquer ce bel effet, nous
oyons en trouver la cause, d'abord pour ce qui concerne
intérieur de l'édifice, dans l'absence de toute prétention
la hauteur verticale, dimension ambitieuse que l'œil
pprécie mal et sur laquelle il se fait illusion le plus fa-
lement ; dans la forme circulaire, d'où l'architecte,
ui voulait occuper l'imagination plutôt que le compas,
banni tous ressauts capables d'aider aux comparaisons ;
ans la disposition qui éloigne le papillotage des croi-
ées et la complication des ordres superposés ; enfin,
ins cette condition que toutes les parties concordent si
ien entre elles, que le raisonnement et le goût ne
euvent consentir à la suppression d'aucune d'elles,
'où naît immédiatement le sentiment de l'unité : or,
unité est ce qu'il y a de plus grand, puisque tout ce
ui n'est pas elle n'est que partie. Quant à l'extérieur,
i dimension du portique paraît assez évidemment
grandie par la belle proportion du fronton qui en
ouvre toute la largeur ; peut-être par l'espace des en-

(1) Ce diamètre est celui de la coupole de Saint-Pierre. Le dôme
es Invalides a 80 pieds, celui de Sainte-Geneviève, 70 ; la coupole
: Brunelesco, à Florence, 65 ; celle de Saint-Paul de Londres, 94,
celle de Sainte-Sophie de Constantinople, 105.

e—colonnemens qui est de plus de deux diamètres, ndis que nous sommes habitués à n'en mesurer qu'un demi; certainement par la profondeur mystérieuse ne lui donnent le second rang de colonnes et le *proanon*. - Des artistes passent ici des mois entiers à copier les tails de ce monument classique; et, tandis que la sculpre des chapitaux, les profils de l'entablement et les oulures des bases leur fournissent les élémens des lois u'ils porteront aux bords de la Seine et de la Néva, s découvrent que, dans le grand siècle, on s'est joué è ces mêmes lois qu'ils croyaient immuables; en effet, ontre les règles aujourd'hui admises, l'entre-colonneient du milieu est un peu plus large que les autres, sans ue ce soit sensible à l'œil. Grande victoire pour les omantiques qui disent avec raison que, dans la littéature et dans les beaux arts, le génie ne connaît d'autre njonction que celle de se faire comprendre et de plaire.

Quoi qu'il admire, l'homme se plaît toujours à déoser quelques grains d'encens ou de résine sur l'autel le la critique. Avant de quitter le Panthéon, nous efusons notre estime à la fontaine et à l'obélisque qui l'avoisinent, et, considérant de nouveau la façade, ious demandons : Pourquoi deux frontons? celui de lerrière est inutile (1). Pourquoi l'entablement du ortique et celui de la rotonde ne sont-ils pas sur le même lan? pourquoi, encore, des baraques adossées à ce el édifice? pourquoi ces deux campaniles hors d'œuvre? — Celles-ci sont modernes, nous dit-on. — Tant pis pour les modernes.

Après une excursion accompagnée de tant de complications, l'esprit aurait besoin de recueillement, et le corps de tranquillité; mais nous avons des épines sous les pieds et de la fermentation dans la tête. Nous trouvons pénible une heure de repos troublée par l'impatience; il nous faut en hâte faire avancer une voiture pour nous rendre *au Vatican*, à l'illustre église de *Saint-Pierre de Rome!*

Dans notre trajet, nous passons devant le palais *Borghèse*, nous croisons les équipages des cardinaux

(1) On répond que le portique a été fait après coup et qu'avant sa construction, l'édifice avait déjà un fronton qu'on n'a pas voulu détruire. — Ne nous donnez donc pas pour type le produit de deux pensées successives.

et des ambassadeurs, que les obsèques du Pape et l'approche du conclave agitent d'une autre manière que nous; nous gagnons les bords du Tibre, dont les eaux bourbeuses coulent dans un lit sans quais et sans noblesse; nous le traversons sur un pont assez beau, parce qu'il est orné de statues, mais sans mérite remarquable comme pont. Nous atteignons les bastions du formidable *Château Saint-Ange*, jadis élégant *mausolée de l'Empereur Adrien*. Des marbres précieux revêtissaient cette énorme tour de 600 pieds de circonférence; des colonnes et des statues sans nombre en embellissaient les plans successifs; mais Bélisaire, qui y était assiégé, jeta colonnes et statues à la tête des Goths pour se défendre. On n'y voit aujourd'hui que des canons et un Saint-Michel colossal, de bronze, armé d'un glaive. C'est là que se réfugia Clément VII, pendant que le connétable de Bourbon mettait Rome à feu et à sang; c'est là que sont déposés les trésors de l'église; c'est là que sont enfermés les prisonniers d'état; c'est de dessus la plate-forme que s'élance dans les airs la brillante girandole des réjouissances publiques. Une galerie de 600 toises permet de se rendre du Vatican au château de Saint-Ange, en cas d'alerte.

On nous dépose enfin au pied d'un obélisque de 74 pieds, d'une seule pièce de granit oriental, au centre d'une enceinte de 300 colonnes, dont l'entablement supporte un peuple de statues de 16 pieds; nous sommes en face de la *basilique de Saint-Pierre*; le vaste palais du *Vatican* est sur notre droite, deux fontaines bruissent à nos côtés comme deux fleuves en courroux.

Voilà donc ce temple célèbre dans toute sa splendeur: ses abords ont une magnificence qui surpasse tous les efforts de l'imagination. Voilà la plus grande, la première église du monde! — D'où vient, qu'au lieu de nous précipiter vers le portique, nous restons presque froids et ne cherchons des émotions qu'en nous rapprochant des deux bassins d'où s'élancent des gerbes d'intarissables flots? C'est que la façade de Saint-Pierre n'a pas une intention prononcée : ce fronton est maigre; ces nombreuses croisées annoncent un palais plutôt qu'un temple; l'effet de la coupole

est nul du point où nous sommes : nous ne saisissons pas l'intention de l'attique ; tout cela n'est pas en harmonie avec le caractère grandiose de la place et de sa colonnade. — Cependant, nous approchons. De nobles rampes en marbre nous ont conduits au péristyle. Ces colonnes qui le soutiennent et que nous estimions à 40 ou 50 pieds, viennent de croître comme des géants, quand nous nous trouvons à leur base : elles ont au-delà de huit pieds de diamètre et s'élancent à 86 pieds. Le vestibule semble n'avoir pas de limites ; les statues colossales de Constantin et de Charlemagne n'y marquent que comme nature aux deux extrémités. — Avant de soulever la tenture qui va nous donner accès dans la nef, nous voulons considérer les belles portes de bronze qui la closent pendant la nuit, mais, nous sommes fachés de le répéter au monde chrétien, nous reconnaissons, dans les arabesques d'ornement, les monstrueux amours de Jupiter et de Léda. — Enfin, nous entrons.

Nous éprouvons une sorte de saisissement en pénétrant dans le sanctuaire le plus vénéré du christianisme, en approchant du tombeau de son premier apôtre ? Nous avançons lentement, nos yeux errent à l'aventure sur des richesses sans nombre ; nous gardons le silence : les pensées qui nous assiègent prennent le caractère le plus grave.

Des sages apparaissent dans la profondeur des siècles. Par leurs méditations, ils s'affranchissent des erreurs du polythéisme, aberration dont l'origine se perdait dans des siècles encore antérieurs. Ils devinent l'être intelligent; mais cette simple lueur les éblouissant, ils en empreignent le monde matériel et tombent dans le panthéisme. *Anaxagoras* sépare l'intelligence, cause, et le monde, effet ; c'est un grand pas, ce n'est cependant encore qu'une idée purement spéculative. *Pythagore*, sent le besoin de la rapprocher des hommes, il tente de la combiner avec la réumération des actes de la vie et n'invente que la fiction des métempsycôses. *Socrate* dit que les méchans seront punis, il en déduit l'immortalité de l'ame ; nouveau progrès. Cependant, sa doctrine ne se popularise pas ; il ne démontre pas assez rigoureusement les rapports de l'homme à Dieu, et les sophistes ont prise sur lui. Tandis que *Platon* découvre de

nouvelles voies dans le domaine vaporeux du spiritualisme, les disciples de *Zénon*, dans l'impatience des non-applications, osent se flatter d'élever le stoïcisme humain à la hauteur même de la divinité : c'est une forte entreprise, mais elle est téméraire, elle échoue : ce n'est pas la nature, ce n'est pas la vérité. Les *nouveaux platoniciens*, au contraire, exaltent la puissance de l'intelligence au point d'anéantir l'humanité et le monde matériel ; ils planent dans les régions sublimes ; mais nul autre que le philosophe transcendant et sans liens dans le monde, ne peut les y suivre ; car le créateur a placé l'homme avec des rapports réels avec la terre.

De tous ces brillans travaux de l'esprit humain soutenu dans sa marche par la gloire, par de vrais talens natifs et par des vertus, quels résultats positifs pour la société ? Rien qui puisse guider le vulgaire, rien qui vienne consoler le simple dans son adversité. Le bienfait des doctrines n'atteint que quelques ames privilégiées, et le peuple continue de marchander avec son fétiche : donne-moi, lui dit-il, les biens et la santé, et je te donnerai une hécatombe.

Cependant, du fond d'une province asservie, sans illustration dans l'état ; loin des débats des savans penseurs d'Athènes, de Rome et d'Alexandrie, surgit, d'abord inaperçue, une doctrine toute nouvelle.

Elle n'explique aux hommes ni l'origine des choses, ni les causes finales ; elle recommande l'humilité d'esprit, et les hommes, quoique blessés dans leur orgueil ou leur curiosité, prêtent l'oreille.

L'auteur de la nouvelle science se présente à la demeure de l'artisan : il le distrait des pompes d'un culte qui flattait au moins ses yeux et ses habitudes, et l'artisan étonné cède à la séduction d'un culte exclusivement moral et spiritualisé.

Cette innovation sera-t-elle secondée par le jeu des passions, par un appel à l'insurrection contre d'illégitimes oppresseurs ? Non, dit le divin fils de Marie, tu souffriras l'injure, tu ne tireras pas le glaive, mon royaume n'est pas de ce monde : tu rendras à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, et les disciples se rangent autour de lui.

Il établit sa morale sur l'étonnante abnégation de l'exigeant moi terrestre. Il ne dit pas seulement : Abstenez-

vous du mal; il ajoute : Faites le bien, faites-le, non pour votre satisfaction personnelle, mais pour l'amour de mon père qui est aux cieux et qui tiendra compte du verre d'eau offert dans le silence à son intention.

La bienfaisance avait été de tout tems une vertu; mais il développe une qualité plus sublime encore, la charité de pensées, de paroles et d'actions, la charité qui dépend de tous les hommes, quand la bienfaisance n'est praticable que par quelques-uns.

Les rapports du ciel et de la terre sont établis, et ce n'est plus sur des subtilités métaphysiques; c'est sur l'inébranlable base d'une morale active, morale qu'avaient à peine soupçonnée les sages des siècles précédens, malgré leurs glorieux efforts.

Cet évangile s'étend comme la goutte d'huile adoucissante au sein d'une société agitée, d'ailleurs éblouissante de lumières. Il pénètre sans le secours des doctes académies, il n'a point pour appuis les grandes notabilités du tems; ce sont des hommes obscurs qui le propagent à travers les préjugés et les persécutions, qui le portent à la mystique et voluptueuse Asie, à la pointilleuse Grèce, dans le centre de l'impérieuse Rome, en face du trône des Césars. Ah! sans doute il devait ces succès à son mérite propre, à une cause toute céleste.

Le christianisme est fondé; l'organisation civile va changer. Ne parlez plus des législations de Lycurgue et de Solon; elles ne consacraient la liberté de quelques-uns que sous la condition de l'esclavage de beaucoup. Désormais, au nom du Christ, tous les fers doivent tomber, et la liberté individuelle va recouvrer ses insprescriptibles droits. Le captif et le maître s'approchent égaux du nouveau tribunal, le riche ne possède que sous l'obligation de partager avec le pauvre; les premiers sont les derniers; le roi, le noble et le sujet sont sur le même rang au pied de la Croix.

De la prédication, ces doctrines passent bientôt dans les mœurs; les puissans de la terre n'ont plus d'empire sur les croyances, et c'est par la bouche des lévites que la divinité s'adresse aux fidèles. Les peuples et les chefs reçoivent du sacerdoce chrétien les plus utiles leçons comme la plus douce assistance. Celui-ci voit croître son influence de tout ce que les vertus,

la science et surtout une haute mission, peuvent donner de considération. Constantin le place enfin près de son trône, et les rois viennent faire bénir leurs couronnes par les mains des prélats soumis au vicaire de Dieu sur la terre.

Cependant, autant le soin de l'ame est au-dessus des soins terrestres, d'autant s'accroît la prééminence du chef de l'église. Cette vérité spéculative va passer dans les constitutions sociales, et nous trouvons dans l'histoire un moment où les pontifes sont près de régir à jamais les intérêts généraux des nations, parce que tous se confondent dans celui du salut. Ils avaient reçu quelques fiefs; ils disposent des couronnes, brisent les sceptres, donnent la pourpre. Les mauvais princes sont des pécheurs : les papes ont action contre tous les pécheurs... Moins d'ambition humaine chez quelques-uns d'entr'eux, et la monarchie chrétienne universelle nous régissait sans obstacle.

Telles et plus graves encore sont les pensées qui accompagnent nos premiers pas dans la basilique du Vatican. Ici, est en effet le point central de la grande régénération religieuse, politique et philosophique, qui modifie aujourd'hui tous les actes de notre vie; d'ici, partent les foudres qui vont frapper les potentats (1), les anathêmes qui vont suspendre chez les peuples les relations qu'ils entretenaient avec le ciel. Ici, la foi lutta contre les bourreaux et les vainquit; ici, coula le sang des martyrs (2). Sous cette pierre enfin, repose l'humble pêcheur, l'illustre apôtre à qui le Christ confia immédiatement le dépôt de cet évangile qui devait changer la face du monde. Quand, tout émus, nous

---

(1) La bulle de Pie VII qui, le 5 mai 1809, excommunia Napoléon, est ainsi rédigée : « *Que les souverains apprennent encore une fois qu'ils sont soumis par la loi de Jésus-Christ à notre trône et à notre commandement; car nous exerçons aussi une souveraineté, mais une souveraineté bien plus noble, à moins qu'il ne faille dire que l'esprit doit céder à la chair, et les choses du ciel à la terre.* » Malheureusement, pour l'explication de cette doctrine, il ne s'agissait alors dans le bref comminatoire, que de griefs temporels, de l'occupation militaire de Bénevent, de Ponte-Corvo, etc.

(2) Saint-Pierre est bâti sur l'emplacement des cirques de Néron et de Caligula.

nous dirigeons vers son tombeau, devant lequel brûlent sans cesse 92 lampes ardentes ; quand nous approchons de cette mystérieuse retraite souterraine qui porte ici le nom de *Confession de Saint-Pierre*, nous y trouvons en oraison un cardinal, un roi détrôné (1) et un mendiant. Ils représentent les principales conditions de l'homme sur la terre, tandis que nous y comparaissons de nos personnes, comme pour compléter le tableau, en figurant la masse des pèlerins accourant des contrées étrangères pour déposer un respectueux hommage au berceau du christianisme, à la source des consolations.

Ce n'est pas au premier coup-d'œil que la vaste étendue de la basilique de Saint-Pierre est appréciée dans l'intérieur. Cet effet, qui retient le premier choc d'admiration, a été signalé par tous les voyageurs ; nous le remarquons comme eux. On ne voit d'abord qu'un monument élégamment décoré et correct, dont le plan semblerait avoir été conçu sur la vue d'un très-riche édifice qu'on aurait considéré, pour l'agrandir, à travers une loupe, ou dont on se serait borné à étendre indéfiniment les dimensions, en conservant tous les rapports des premières proportions données. On cherche si cette conception est vraiment un trait de génie, puisqu'elle semble n'avoir extraordinairement exigé que plus de bras et plus d'argent pour remuer de plus forts et de plus rares matériaux. On est tenté de se demander si l'art n'offre pas d'autres ressources pour tirer avantage d'un espace hors des mesures habituelles, quand, du reste, pour le disposer, les trésors sont donnés sans compter.

Cependant, peu à peu, ce que ne disait pas l'ensemble s'explique par les détails. Les proportions humaines viennent s'offrir comme un mètre qui rend à chaque chose sa dimension réelle. Voyez ce lévite, qui passe à cinq cents pieds de nous : il se perd comme un point dans l'espace, en s'enfonçant dans des issues plus éloignées encore. Ce concours de plusieurs centaines de personnes assemblées autour du mausolée, du pape n'y

(1) C'est Jérôme Bonaparte, accompagné de sa femme et de ses enfans, que nous trouvons au tombeau de *Saint-Pierre*.

marque que comme un faible groupe. Nous approchons de ces statues enfantines qui se jouent gracieusement sous les coupes des bénitiers; puisque leur taille est au-dessus de la nôtre, quoique nous ne les ayons jugées que de deux à trois pieds, il faut bien que ce qui les entoure soit également hors des rapports ordinaires. Cette simple chapelle latérale où les prêtres du chapitre psalmodient solitairement les hymnes de la mort, a cent pieds sur soixante; la coupole en a cent vingt-cinq : elle ferait seule une église remarquable, et il y a un grand nombre de chapelles semblables ; cependant du milieu de la grande nef, qui a quatre-ving-tdeux pieds de largé et cent quarante-quatre de haut, on ne les prend que pour des oratoires. Le baldaquin de bronze qui couvre le maître-autel, s'élance à cent vingt-deux pieds, c'est de dix pieds plus haut que les voûtes de la cathédrale de Nantes ; néanmoins, cette éclatante décoration ne va qu'au tiers de la hauteur de l'imposante coupole qui la couronne : elle s'y dessine sur un vide sans fin (1). C'est ainsi que les dimensions gigantesques de la basilique de Saint-Pierre finissent par se faire

---

(1) *Dimensions comparatives, réduites en pieds français, pour faire apprécier les étendues.*

	Saint Pierre de Rome.	Sainte-Geneviève de Paris.	Saint-Paul de Londres.
Longueur intérieure de la grande nef	575	238	469
Idem de la nef transversale	428	238	235
Hauteur de la coupole dans l'intérieur	369	209	320
Hauteur des grandes voûtes	144	78	130

L'église du Vatican couvre environ 200 à 220 mille pieds carrés ; c'est à peu près la surface du grand cours de Nantes. Sainte Sophie de Constantinople, 88 à 90 ; Saint-Paul de Londres, 70 à 72; Notre-Dame de Paris 60 à 65; Sainte-Geneviève de Paris, 55 à 56 ; Saint-Pierre de Nantes, 19 à 20.—Le Vatican avec la place de la colonade, non compris le jardin et les palais, occupe 20 arpens ou 800 mille pieds carrés.

Hauteur de la coupole de Saint-Pierre 411, suivant d'autres 444 pieds ; de Saint-Paul 319; de Sainte-Geneviève 255; des tours de Notre-Dame 204 ; de celles de Nantes 170; du clocher de Strasbourg 445 ; de la grande pyramide de Gizet 466.

La boule de bronze qui supporte la croix et dans laquelle on nous a introduits, a 8 pieds de diamètre. Seize personnes y tiennent à l'aise.

Les fameuses paroles : *Tu es Pierre et sur cette pierre j'édifierai mon église*, sont inscrites sur la frise au-dessous de la coupole en dedans. Vues d'en bas, les lettres paraissent n'avoir que 6 pouces de hauteur; on trouve, quand on est auprès, qu'elles ont 4 pieds 8 pouces.

ɛntir dans leur pompeuse réalité, et que des compaɪisons, d'abord peu prochaines, mais qui insensibleɪent deviennent plus frappantes, revêtent d'un caracèɪe splendide des parties qui n'avaient paru que riches ɪu simplement soignées.

Tous les objets qui s'offrent à nos regards se trouent donc entourés d'une pompe que nous n'en pouvons ɪlus désormais séparer.

Le fauteuil dans lequel s'asseyait, dit-on, Saint-Pierre, quand il exerçait son pontificat, est exhaussé dans une gloire au fond de la grande nef. Renfermé dans un immense appareil de métal doré, aussi façonné en fauteuil, il est soutenu par quatre colosses de bronze représentant quatre docteurs de l'église. C'est un ouvrage très-noblement conçu et dont l'allégorie est bien exprimée.

En outre, de nombreux tableaux exécutés en mosaïque d'après les plus grands maîtres et parmi lesquels il faut distinguer la transfiguration de Raphaël, le Saint-Jérôme du Dominiquain, le Saint-Michel du Guide, et le Saint-Erasme du Poussin, tous disposés avec un goût exquis; en outre d'une multitude de statues capitales, de bas reliefs, de groupes d'anges supportant des clefs (1) des tiares et d'autres attributs, ornemens toujours placés à propos, sans confusion, sans clinquant, et parce que l'emplacement les réclamait; en outre d'une foule de décorations en marbre, en albâtre, en bronze, en porphyre, partout variées sans cesser d'être en harmonie avec le reste de l'édifice; vingt tombeaux de la plus haute magnificence attirent successivement l'attention et la captivent sans la fatiguer. Ces tombeaux sont, en grande partie ceux de pontifes illustres; quelques-uns couvrent les cendres de personnages couronnés.

Nous nous arrêtons avec intérêt devant ceux de Grégoire XIII réformateur du calendrier, il y a deux siécles et demi, et d'Innocent VIII, qui s'employa si ardemment pour prévenir l'envahissement des Turcs

---

(1) Les deux clefs en sautoir sont répétées partout et s'appliquent au 20e chapitre de l'évangile de Saint-Jean. A Saint-Pierre de Nantes c'est une clef croisée par un glaive, parce que l'église est dédiée à Saint-Pierre et à Saint-Paul.

en Europe. Celui du comasque Innocent XI est le chef-d'œuvre d'un artiste français, Etienne Monort; il y déploya tout son génie, quoique ce pontife eût passablement molesté les Français au tems de Louis XIV. Le tombeau d'Alexandre VII est digne de la magnificence dont, durant sa vie, ce prince aima à s'entourer, et forme un véritable poëme. Le sculpteur avait à y faire entrer le personnage de la vérité et l'avait représentée comme pour un lieu profane: on a faiblement corrigé cette licence. Urbain VIII, admirablement modelé en bronze, a près de lui des statues de la charité et de la justice, qui reconcilient avec le Bernin dont les compositions inégales impatientent quelquefois: la charité surtout, avec l'enfant qui dort sur son sein, est de l'effet le plus touchant. Paul III, qui se montra l'ami de notre François Ier, et qui dota si lucrativement ses enfans aux dépens du Saint-Siége, a pour mausolée un ouvrage de Michel-Ange, dans lequel le fougueux goût des arts a fait introduire une prudence et une justice d'une beauté parfaite, mais absolument nues. Le scandale que causaient ces deux figures, *portraits*, dit-on, d'une femme que chérissait le pontife et prise à deux âges différens; le scandale, dis-je, était devenu si fort, qu'il a fallu les voiler d'une légère draperie en bronze, qu'on enlève quand, les artistes étrangers le désirent. Le savant et aimable Benoît XIV est représenté au moment où il se lève pour donner sa bénédiction. Le sculpteur eût commis un anachronisme, en lui donnant un maintien plus grave et plus posé; il a rencontré juste en l'animant par une action bienveillante, et en plaçant près de lui la statue du désintéressement. C'est *Canova* qui a fait le tombeau de son successeur, Clément XIII, autour duquel il aurait pu grouper bien des soucis. Cet ouvrage, digne du Phidias de nos jours, est bien heureusement placé là pour le soin de sa gloire, car un peu plus loin se trouve un autre mausolée de lui qui fait peu d'honneur à son ciseau; c'est celui que les *Brunswick* d'Angleterre viennent de lui faire ériger pour les derniers *Stuarts*. Il est d'un plat relief si froid, qu'on ne le croirait tracé que par le dédain qui se cache sous de fausses politesses. Deux autres tombeaux de souverains

:lèbres, mais moins dramatiques cependant que les .uarts, ont mieux inspiré les artistes du XVII[e] siècle: : premier est consacré à la comtesse Mathilde, dont les endres ont été transportées de Mantoue ici; le seond couvre les restes de la reine Christine de Suède. .'un et l'autre renferment de grandes beautés. La comesse est représentée assistant à l'acte d'humiliation de 'empereur Henri IV devant le vigoureux Grégoire VII, ι Canosse, et la reine, au moment de son abjuration ι Inspruck. C'est un Français, Jean Teudon, qui a 'ait le beau bas relief de ce dernier monument.

Sous le rapport de la perfection de l'art, il y a sans doute un choix à faire parmi ces magnifiques sépultures; mais toutes ont un cachet de fermeté et de noblesse qui répond au grandiose de l'édifice qu'elles décorent. Le même cachet se retrouve dans les ornemens de toute espèce qu'on y a répandus à profusion, de sorte que, dans son ensemble, comme dans ses détails, cette basilique est la plus somptueuse, la plus considérable et la plus richement disposée de toutes celles de la chrétienté. Sa réputation est colossale, et sitôt qu'on y a passé quelques heures, on reconnaît qu'elle est méritée. Presque aussi élevée que la grande pyramide de Gizeh, et à coup sûr moins mesquine dans son but; plus grande qu'aucun des temples laissés par les Romains, et aussi riche d'architecture; d'une étendue qui, en y comprenant ses nobles avenues, le cède de peu aux magiques édifices de Philœ et d'Eléphantine dont l'antique Egypte se fait gloire; mais d'un goût plus pur, plus harmonieux, surtout d'une exécution plus hardie par l'implantation de sa vaste coupole, sur un soubassement de 160 pieds de hauteur; renfermant, dans une même enceinte couverte, le plus considérable volume d'air qu'on connaisse; appartenant enfin à nos siècles modernes, elle nous paraît digne d'être appelée la merveille de notre âge, et d'être considérée comme le plus remarquable résultat des combinaisons humaines, appliquées aux édifices.

Cette impression, que nous emportons en sortant de l'église de S.t-Pierre, nous frappe à présent d'autant plus que nous étions loin de le pressentir en entrant.

Nous disons à dessein qu'il s'agit d'une combinaison humaine ; c'est qu'en effet, l'humanité vient encore y faire remarquer sa faiblesse et son imperfection. Sous le point de vue matériel, de graves défauts sont reconnus : la coupole a fait un effort, dont il a fallu prévenir les progrès, en la ceignant de six énormes cercles de fer, de 600 pieds de développement ; les deux tours, où sont les horloges, n'ont pu supporter les clochers dont on voulait les couvrir ; il a fallu se contenter des campanilles ; la substitution du plan de Michel-Ange à celui de Bramante, et l'adoption du dessin de Malderni, qui a converti la croix grecque en croix latine, a laissé des incorrections à la jonction de la grande nef. — Sous le rapport spéculatif, nous trouvons dans l'édifice, trop de lumière, trop de distractions, et moins de solennité que dans nos églises gothiques. Les insignes de la Papauté y élèvent sans doute la pensée à de hautes et sérieuses considérations ; mais celles-ci sont plutôt d'une nature mondaine ou politique, que liées aux profondes émotions religieuses.

Toutefois, que les habitans de Rome se glorifient de posséder le monument le plus hardi et le plus considérable que l'architecture ait jamais tenté, et qu'ils se persuadent avec nous qu'il n'est pas au pouvoir des hommes d'élever des temples qui répondent pleinement à toute l'étendue des inspirations qu'éprouvent les ames éminemment pieuses. En effet, cette accumulation de chefs-d'œuvre est encore bien peu de chose près des merveilles de la création, et l'action de consacrer trois cents millions à l'érection de tant de colonnes, au façonnage de tant de marbres, est un mode de culte moins agréable à l'Eternel, que l'once de baume versée par le Samaritain sur les blessures du voyageur délaissé, ou la prière solitaire, à portes closes, recommandée par le Christ lui-même. (1)

(1) Saint-Matth., chap. 6., v. 6.

DES LANGUES, DE LEUR INFLUENCE SUR LES SOCIÉTÉS ET DE DEUX HOMMES REMARQUABLES

PAR LEUR BIZARRE DESTINÉE, LEURS TALENS ET LEURS INFORTUNES.

La tour de Babel a dispersé les peuples sur la terre, et c'est encore la différence des langues qui les sépare le plus fortement. S'il y avait, parmi les sociétés civilisées, un peuple dont aucun autre peuple n'entendît le langage, il serait entièrement isolé sur la terre : ses coutumes, sa religion, ses mœurs, lui seraient particulières et n'éprouveraient jamais de modifications. C'est principalement par cette cause que les Chinois conservent leurs mœurs primitives depuis un tems immémorial. L'extrême difficulté de la langue chinoise enveloppe la Chine d'un voile presque impénétrable. On connaît les erreurs sur la religion de ce pays, dans lesquelles l'ignorance de la langue a fait tomber des missionnaires qui l'étudiaient depuis plus de vingt ans. Le gouvernement n'avait pas besoin de s'armer de sévérité contre la curiosité de l'Europe : ce coin de l'Asie lui eût été toujours étranger par les seuls signes de ses idées, si l'on n'avait pas eu d'autre objet en vue que la simple curiosité et que, pour y parvenir, on n'eût pas mis en jeu d'autres ressorts plus puissans et plus indépendans que la parole.

Ainsi, lorsque les différens peuples de l'Europe ne savaient que leur propre langue, il ne pouvait y avoir de communication entre eux : les mœurs, le gouvernement, les lois restaient constamment les mêmes dans chaque état, et le peu de bon qui se trouvait dans quelqu'un d'eux, était perdu pour les États contemporains.

La similitude des langues réunit et mélange les peuples, comme leur diversité les sépare et les isole. Les différentes peuplades de l'Italie, qui avaient à peu près la même langue, avaient en même tems les mêmes mœurs, la même littérature et presque la même forme de gou-

vernement. Par la même cause, les habitans des trois royaumes de l'Angleterre, quoique soumis chacun à un souverain indépendant, semblaient ne faire qu'un seul peuple, comme ceux de la France avant la réunion des grands fiefs en un seul empire.

Ce n'est que depuis le milieu du XVII.e siècle que les différens peuples de l'Europe ont entré en commerce de leur langue et de leurs connaissances respectives. L'Angleterre, un des pays les plus riches en productions spirituelles, a paru tard sur la scène : Voltaire est le premier qui nous en ait fait connaître la littérature. Familier avec la langue du pays, il apprécia avec autant de justesse que de goût le génie mâle et hardi de ses écrivains. Son imagination ardente et forte s'empara sans peine de ces richesses étrangères. Il avait ouvert la mine ; il inspira le désir de la fouiller. Les traductions se multiplièrent, et il se fit un changement remarquable dans notre littérature : le théâtre eut plus d'action, l'histoire plus de philosophie, la métaphysique plus de clarté, l'économie politique plus de principes ; la poësie surtout retira de grands avantages de ces nouveaux trésors littéraires ; les beaux modèles du siècle de Louis XIV étaient abandonnés ; la plume de la plupart de nos écrivains ne traçait plus que des niaiseries sonores ; les traductions de Shakspeare, de Milton, d'Addisson, de Pope, dégoûtèrent de cette fade redondance de mots qui revenaient perpétuellement à l'oreille sans aller au cœur ni à l'esprit. Blasés sur nos bons auteurs, il fallait l'attrait de quelques nouveautés étrangères pour réveiller l'attention : les muses anglaises piquèrent la curiosité. De tous les écrivains qu'elles avaient inspirés, Pope était celui qui se rapprochait le plus de notre goût ; il fut notre introducteur sur le parnasse breton dont il était alors le plus bel ornement. Grand poëte, profond penseur, ses vers harmonieux et pleins d'images expriment tour à tour les méditations de la philosophie et les oracles du goût. Quand on réfléchit qu'à 22 ans il avait publié un poëme sur la critique, aussi admirable par le jugement que par le style, on est étonné d'une pareille réunion dans un âge aussi tendre. Dans ce poëme, donné sous le modeste titre d'*Essai*, le jeune poëte fait paraître devant son tribunal les ouvrages et les auteurs ;

apprécie les uns et donné des leçons aux autres avec autant de justice que d'élégance.

La poësie de Pope passa facilement dans notre langue parce qu'elle avait un autre mérite que celui de la versification, et qu'en otant les inversions, la mesure et la rime, on y trouvait non-seulement l'inspiration d'un poëte, mais encore les observations d'un penseur. Cette dernière qualité est en général commune aux poëtes anglais, trop souvent, il est vrai, à l'exclusion de l'autre; ils ne sont pas tous inspirés par Apollon; mais il en est peu dont la poësie soit dépourvue d'idées. Les premiers peuvent toujours dire :

Nos vers sont durs, d'accord, mais forts de choses.

A la vérité, ces choses sont quelquefois bizarres; mais le pire de tous les défauts est, ce me semble, d'écrire sans idées, ce que Voltaire appelle plaisamment mâcher à vide. La folie peut amuser au moins un instant; l'insipidité est d'un éternel ennui.

C'est cet échange de richesses littéraires, facilité par l'étude des langues et la multiplicité des traductions, qui a principalement contribué à en augmenter la masse. Cette masse lumineuse est maintenant concentrée dans l'Europe, et le foyer parait en être fixé en France et en Angleterre. C'est dans ces deux états que brillent avec le plus d'éclat les sciences, les lettres et les arts. Il serait peut-être difficile, même à des juges désintéressés et impartiaux, de décider auquel des deux appartient la supériorité.

Comme c'est l'égalité des connaissances et la conformité des goûts qui lient les hommes, les Français et les Anglais seraient les deux peuples le plus intimement unis si aucun obstacle ne s'y opposait; et malgré la rivalité de commerce et de puissance, ce sont encore les deux peuples qui se touchent de plus près et par le plus de points : même élévation et même force d'ame, même orgueil national, même philosophie dans la classe des gens instruits. Si les Anglais étaient, dans le dernier siècle, à la piste de nos modes, nous les avons imités depuis cette époque dans des sujets bien plus graves : leur législation criminelle a servi de modèle à la nôtre; nous avons adopté leur constitution à quelques changemens près, relatifs à notre

territoire, à notre population et à nos mœurs; nous avons pris leurs clubs politiques, qui ont heureusement dégénéré bientôt en sociétés de causerie et de jeu, leurs heures de dîner, enfin, plusieurs mots de leur langue, tels que *toast*, *budget*, *désappointement*, *etc.* On remarque une chose bien singulière dans ces rapprochemens, c'est qu'ils ont eu lieu dans le tems où les gouvernemens s'étaient juré la guerre la plus implacable. L'histoire présente plusieurs autres exemples de cette singularité : dans le tems que les Romains soumettaient les Grecs, ils rendaient hommage à leurs savantes institutions, aux monumens de leur génie, à la supériorité de leurs connaissances. Les vainqueurs étudièrent la langue, devinrent les disciples et s'efforcèrent d'être les émules des vaincus. On vit la même chose, lorsque les Tartares eurent fait la conquête de la Chine.

A quoi doit-on attribuer les témoignages d'admiration que donnèrent les Romains et les Tartares aux peuples assujettis ? N'est-ce pas au haut degré de civilisation de ces peuples ? Nous ne sommes pas, sans doute, à l'égard de l'Angleterre ce qu'étaient les conquérans de la Grèce et de la Chine, à l'égard de ces deux pays. Mais ce sont les mêmes causes qui placent plus près l'une de l'autre la France et l'Angleterre, en dépit de tous les obstacles de la politique.

Il existe deux autres peuples en Europe auxquels nous avons payé autrefois un pareil tribut d'estime : ce sont les Espagnols, sous le règne de Charles-Quint, et les Italiens, dans le XVI.e siècle, époque de la renaissance des lettres.

Ces deux peuples étaient alors l'objet de l'admiration de l'Europe; et comme il est plus facile d'imiter les défauts que les beautés, lorsque les lettres eurent franchi les Alpes et les Pyrennées, et passèrent en France, elles y apportèrent les *concetti* de l'Italie et l'enflure de l'Espagne. Voiture, Balzac, le grand Corneille présentent encore plusieurs exemples de ces défauts.

La gloire de ces nations est effacée. Les sciences, la littérature, les arts ont abandonné cette belle Italie, deux fois l'objet des hommages de la terre. Déjà veuve du peuple-roi, elle l'est encore de ses poëtes et de ses artistes. De grands souvenirs, de longs regrets attristent la pensée du voyageur contemplant les mo-

numens, en ruine du génie, qui consolaient cette terre ntique de la perte de sa puissance. Les hommes qui ont fait ces grandes choses n'ont pas laissé de posérité.

Les lettres grecques et latines étaient connues en France long-tems avant la littérature italienne et espagnole. Mais la seule plante de la terre classique qui fût cultivée en sa première apparition, et qui fleurit avec un bien faux éclat, en fut la plus défectueuse, la philosophie. Les écoles ont trop long-tems retenti des hommages rendus à celle d'Aristote. On ne peut expliquer la préférence qu'obtint alors le plus absurde abus de la métaphysique sur les chefs-d'œuvre de l'éloquence et de la poésie, que par la barbarie où la France était plongée. Les rêveries des Grecs sur le système du monde et sur la physique avaient la même facilité à se répandre et à s'accréditer, que les oracles sybillins en avaient eu dans les premiers tems de la république romaine. Il fallait quelques connaissances pour goûter les littératures d'Athènes et de Rome, et les yeux furent éblouis par les faux brillans de la moderne Italie avant d'apercevoir la belle lumière de l'ancienne.

Bacon fut pour toute l'Europe le père de la vraie philosophie, comme Malherbe, Paschal et Corneille ont été en France les restaurateurs de la saine littérature. La langue anglaise, dans le tems où vivait le chancelier, n'étant presque pas connue hors des limites de sa patrie, ses ouvrages auraient été pendant long-tems inutiles au progrès des sciences, s'il ne les avait pas écrits en latin, et l'apparition des deux premiers philosophes de l'Allemagne et de la France eût peut-été retardée de plusieurs années.

Ce sont les progrès d'une littérature nationale dans chaque pays qui y ont aboli peu à peu l'usage de la langue latine. La France étant, après l'Italie, la première contrée qui ait eu une littérature originale, reconnue excellente par les autres contrées de l'Europe, est aussi celle où la langue latine a été le plus tôt remplacée par la langue du pays. Tous les ouvrages savans de Milton sont écrits en latin; mais il composa dans sa langue son poëme du *Paradis Perdu*, et ce n'est guère qu'à cette époque que l'anglais devint la langue

du gouvernement. L'Allemagne est la contrée où la littérature a été le plus tard cultivée; aussi, c'est celle où la langue latine a régné le plus long-tems; c'est peut-être aussi la raison pour laquelle la langue allemande est encore si imparfaite.

La littérature de l'Europe n'est plus ce qu'elle était dans les belles époques du Tasse, de Milton, de Corneille, de Bossuet, de Racine. Mais il ne faut pas méconnaître l'avantage qui lui reste; cet avantage est l'esprit d'observation, d'analyse et de critique sur les événemens, les hommes et les écrits de tous les tems. Les siècles antérieurs ont produit une foule de beaux monumens dans tous les genres, qui sont exposés aux yeux de celui où nous vivons. Leur tâche est achevée, la nôtre est de comparer et de juger. Dans le XVII.e siècle et la première moitié du XVIII.e, les auteurs étaient communs, les juges assez rares. C'est maintenant tout le contraire; la scène littéraire est presque entièrement dépourvue de bons acteurs et encombrée de spectateurs. Incapable de s'illustrer par de nouvelles productions, on cherche à se distinguer par de nouvelles critiques; et, pourvu que l'on parvienne à flatter l'ineptie qui est aujourd'hui en si grande majorité, on est sûr de réussir, quelque absurdité que l'on débite. C'est cet abus qui a un peu discrédité la littérature; mais, parce qu'elle est infectée de Zoïles, il ne faut pas proscrire les Aristarques.

Parmi les critiques du XVIII.e siècle, on doit distinguer Samuel Johnson, auteur du meilleur dictionnaire anglais et de la vie des poëtes célèbres de l'Angleterre. Dans ce dernier ouvrage, il parle de l'homme autant que de l'écrivain, et apprécie les qualités du citoyen ainsi que les talens de l'auteur. Cette manière de considérer les hommes de lettres lui est commune avec tous les biographes anglais: ils ne séparent pas l'esprit social de l'esprit littéraire. C'est là ce qui rend si volumineuse l'histoire de leurs écrivains célèbres. Les plus petits détails relatifs à la vie civile ou domestique occupent autant de place que ceux qui concernent le mérite des écrits.

Il est vrai que les gens de lettres jouissent en Angleterre

l'une réputation qu'on ne leur accorde pas quelquefois lans les autres pays : non-seulement on ne croit pas que leurs talens pour la littérature ou pour les sciences loivent les exclure de l'administration ou du gouvernement ; on est au contraire persuadé que ces talens sont des titres irrécusables de capacité pour les hautes fonctions de la société. L'expérience a prouvé en faveur de cette opinion : le premier des philosophes modernes, Bacon, acquit un nouveau genre de gloire dans la place de chancelier ; Newton remplit la place de grand maître des monnaies avec autant de supériorité que celle d'astronome ; Addisson, dans le poste de secrétaire d'état, ne mérita que le reproche d'une extrême timidité, défaut attaché quelquefois aux plus grands talens ; on connait le brillant ministère de Bolingbroke ; Prior fut plénipotentiaire à la cour de France et se fit remarquer de Louis XIV. On voit, dans l'abbaye de Westminster, les noms des écrivains célèbres parmi ceux des Rois et des grands hommes de guerre ou d'état.

Les hommes de lettres que Johnson à inscrits dans sa collection, jouissant d'une célébrité plus ou moins brillante, sont tous connus plus ou moins avantageusement hors de l'Angleterre, à l'exception d'un seul qui m'a paru mériter aussi de l'être, biens moins cependant par l'éclat de ses talens que par la bizarrerie de sa destinée ; cet homme singulier nommé Sauvages, fut un rare mélange d'esprit et d'ineptie, de bassesse et de fierté, de noblesse et de crapule : le courage et la gaieté qui l'accompagnèrent jusques dans la plus profonde misère, sont les seules qualités qui ne se démentirent jamais en lui. Je vais tracer un précis de la vie de ce personnage, qu'il n'est peut-être pas inutile de faire connaître comme une des plus déplorables victimes de l'intempérance et du dérèglement.

En 1697, la comtesse de Macclesfield, vivant depuis quelque tems fort mal avec son mari, imagina qu'une déclaration publique d'adultère serait le moyen le plus facile et le plus expéditif d'obtenir sa liberté. En conséquence, elle annonça que l'enfant dont elle était enceinte appartenait au comte Rivers. Cette déclaration, comme il est naturel de le croire, rendit son mari aussi impatient qu'elle d'être separé ; et, cherchant

à remplir ce projet de la manière la plus complète, ce ne fut point aux cours ecclésiastiques qu'il adressa sa demande de divorce, mais au parlement, pour en obtenir un acte qui cassât son mariage et déclarât illégitimes les enfans qui naîtraient de sa femme. Après la délibération d'usage, il obtint cet acte, désapprouvé cependant par plusieurs membres de cette cour, qui pensaient que le mariage était uniquement du ressort ecclésiastique; la séparation fut prononcée, et la femme rentra aussitôt en possession d'une fortune considérable.

Quelques mois après, elle mit au jour un fils que le comte Rivers parut regarder comme le sien propre; car il lui servit de parrain et lui donna son nom, qui fut inscrit à sa demande sur le registre de la paroisse, circonstance qui ne laissa plus aucun doute sur la sincérité de la déclaration de la mère. Mais, malheureusement, il l'abandonna aux soins de cette mère, qu'il supposa pénétrée d'une vive tendresse pour un enfant qui avait contribué avec tant de succès à la délivrer de l'objet de son aversion.

Cependant, son fils ne fut pas plus tôt né, qu'elle annonça le projet de le désavouer; en conséquence, elle le livra aux soins d'une pauvre femme, qu'elle chargea de l'élever comme s'il était son propre enfant et à qui elle défendit de l'instruire de ses véritables parens.

La mère de cette marâtre pourvut seule aux besoins de son petit-fils; elle le plaça dans une école, où il reçut les premières leçons propres à son âge, et ensuite dans un collége, où il acheva ses études avec beaucoup de succès. Cette bienfaisante grand'-mère le laissa néanmoins ignorer sa naissance, et il avait atteint l'âge de 16 ans, qu'il se croyait toujours et que ses maîtres et ses condisciples le croyaient également l'enfant de la pauvre femme à qui il avait été abandonné dès sa naissance.

Long-tems auparavant, le comte Rivers avait été attaqué d'une maladie qui, au bout de peu de jours, l'avait conduit au tombeau. Il avait souvent demandé des nouvelles de son fils, et chaque fois on l'avait bercé de réponses évasives et trompeuses; mais, persuadé qu'il

touchait à sa dernière heure, il se crut obligé de lui assurer un sort : en conséquence, il exigea qu'on lui rendît compte de sa situation avec tant d'importunité, qu'il n'y eut plus moyen d'éluder. Sa mère, ne pouvant alors différer de s'expliquer clairement, prit le parti de lui fermer d'un seul mot tout accès à la fortune que l'occasion lui offrait ; elle déclara qu'il était mort. Voilà, peut-être, le premier exemple d'un mensonge, inventé par une mère, pour frustrer son fils d'un héritage qui lui était destiné, sans aucun espoir d'en jouir elle-même.

La scélératesse resta donc triomphante, parce qu'on ne put en soupçonner la réalité, et le comte, n'imaginant pas qu'il existât une mère capable de ruiner son fils, avait disposé en faveur de quelques autres personnes des 6000 livres sterlings (150,000 fr.), qu'il avait eu l'intention de léguer à Sauvages.

La barbarie qui avait porté cette marâtre à déshériter son enfant, lui inspira, quelque tems après, un autre projet aussi atroce ; elle s'occupa de le faire déporter en Amérique, confondu avec des criminels, afin de se délivrer pour toujours de la crainte d'en être reconnue.

Mais, n'ayant pu réussir à le jeter sur une terre étrangère, elle conçut bientôt ensuite le dessein de l'ensevelir dans la plus profonde obscurité, au sein de sa propre patrie. Ce n'était plus la distance des lieux, mais celle des conditions qui l'aurait éloigné d'elle pour jamais ; il devait être relégué au fond de la boutique d'un cordonnier, qui, après le tems d'épreuve ordinaire, se le serait attaché en qualité d'apprenti.

Ce projet fut exécuté, et Sauvages fut employé pendant quelque tems à tirer l'alène. Le lecteur jugera, après avoir achevé de connaître cet homme, si, non-seulement pour son propre intérêt, mais encore pour celui de la société, il n'eût pas mieux valu qu'il eût continué toute sa vie de faire des souliers. Un événement imprévu lui fit quitter cette occupation.

La femme qui passait pour être sa mère, étant venue à mourir, il fut appelé à l'inventaire de ses effets ; il trouva, parmi quelques papiers, des lettres qui l'instruisirent de sa véritable naissance et des motifs qu'on avait eus pour la cacher.

Cette découverte l'indigna contre l'état qu'on lui avait

fait prendre, et, prétendant avoir des droits à la fortune de la femme dont il venait d'apprendre qu'il avait reçu le jour, il s'attacha à ses pas, et mit tout en usage pour réveiller sa tendresse. Mais elle ne fut touchée, ni de ses lettres, ni de l'intercession des amis que lui avait procurés son infortune; elle persista dans l'abandon de son enfant, quoiqu'elle ne pût le méconnaître plus long-tems.

Réduit au dernier degré de l'indigence, Sauvages fut contraint de chercher quelque moyen de subsistance; et, par orgueil, autant que par paresse, la nécessité le rendit auteur.

Comme ses besoins étaient des plus pressans, il débuta dans la carrière littéraire par se mettre aux gages de Richard Steele, journaliste, qui travailla avec le célèbre Addisson, aux feuilles du *Spectateur* et du *Gardien*. Tandis qu'il était occupé à ce triste métier, il fut témoin d'une scène singulière.

Steele invita un jour à dîner plusieurs personnes de la première distinction, qui furent étonnées du grand nombre de gens de livrée qui entouraient la table. Après le dîner, lorsque le vin et la gaieté eurent affranchi les convives du joug de la cérémonie, un d'eux demanda à sir Richard, comment il conciliait ce nombreux domestique avec sa modique fortune; le journaliste avoua franchement que le plus ardent de ses désirs était d'en être débarrassé. Pressé de dire pourquoi il ne le congédiait pas, il leur apprit que ces prétendus laquais étaient autant de sergens qui s'étaient présentés chez lui, une sentence à la main, et que, n'ayant pu les renvoyer en les payant, il avait trouvé plaisant de les décorer d'une livrée, afin qu'ils pussent rétablir son crédit, pendant le tems qu'il serait forcé de les garder.

Ses amis, après avoir beaucoup ri de l'expédient, payèrent ses dettes et le débarrassèrent de ses serviteurs, en lui faisant promettre de ne plus s'entourer d'un cortége aussi fastueux.

Ce n'était pas avec un pareil compagnon que Sauvages pouvait prendre des leçons de prudence et d'économie; et peut-être les malheurs qui l'accablèrent en différentes circonstances, faute de connaître ces vertus, proviennent-ils d'avoir eu devant les yeux, en entrant dans le monde, un aussi mauvais modèle.

La générosité de Steele était peu commune ; il ne se proposait rien moins que de faire la fortune de Sauvages, en le mariant avec sa fille naturelle, qu'il aurait dotée de mille livres sterlings. Mais il conduisait ses affaires de manière qu'il lui était toujours plus facile de prodiguer les promesses que de les tenir. Aussi, le mariage fut différé, parce qu'il ne fut pas en état de réaliser la somme qu'il avait offerte. Dans l'intervalle, un officieux ami étant venu lui apprendre que Sauvages le tournait en ridicule, il fut tellement indigné de cette ingratitude qu'il cessa, dès ce moment, de lui donner aucun secours et qu'il refusa constamment de le voir davantage.

Sauvages retomba donc dans les bras de la providence, sans autre ressource que la bienveillance d'un comédien nommé Wilks. Cet homme, quel qu'ait été son talent comme acteur, mérite bien mieux encore que l'on garde le souvenir de ses vertus. Il n'est aucune classe, dans la société où l'humanité, la candeur, la générosité ne soient dignes d'une haute estime. Mais combien ces qualités sont admirables lorsqu'elles s'allient avec une profession qui rend presque tous ceux qui l'embrassent, fiers, insolens, gonflés d'amour-propre et d'arrogance.

Wilks était un de ces hommes que le malheur n'implora jamais en vain. Il s'empressa de servir de protecteur au talent dans l'indigence, et non-seulement il le secourut dans sa détresse, mais il fut son ami jusqu'au dernier moment de sa vie.

Ce fut par sa médiation que Sauvages obtint enfin cinquante livres sterlings de sa mère et une promesse de cinquante autres. Mais le sort de cet infortuné était d'être bercé de promesses presque toujours illusoires : sa mère, infectée de tant de vices, l'était encore de la folie générale du commerce de la mer du sud ; et le profit qu'elle espérait de ses actions s'étant évanoui, elle refusa d'effectuer la promesse des 50 livres sterlings qu'elle n'avait faite, sans doute, que dans l'attente d'une grande opulence.

Contraint de recourir encore à l'amitié de Wilks, il devint un des plus assidus habitués du théâtre. Cette assiduité lui procura la connaissance de plusieurs acteurs, et, entre autres, de la célèbre Oldfield, qui trouva tant de charmes dans sa conversation, et fut si touchée de

son infortune, qu'elle lui assura une pension de 50 livres sterlings, qui lui fut régulièrement payée pendant tout le tems qu'elle vécut.

Les regrets qu'il donna à sa mort furent renfermés dans les bornes d'une respectueuse décence; il porta son deuil comme de la mort d'une mère, mais il s'abstint de la célébrer par des écrits; il savait qu'un éloge public n'aurait servi qu'à rappeler les faiblesses de sa bienfaitrice, que l'amour de la vérité ne lui aurait pas permis de pallier, et qu'une juste reconnaissance lui ordonnait d'ensevelir dans un éternel silence.

Grâces à l'amitié de Wilks, il reçut plusieurs autres marques distinguées d'intérêt et de bienveillance. Le duc de Dorset dit même un jour qu'il fallait le regarder comme un gentilhomme injustement offensé, et que, dans son opinion, c'était un devoir pour la noblesse de saisir toutes les occasions de lui assurer un état honorable. Mais il eut le chagrin d'apprendre que sa mère était occupée à le priver des effets de cette faveur, et qu'elle ne cessait d'employer tous les moyens de lui ôter celui de vivre; elle ne réussit que trop bien dans ce cruel projet auprès des personnes que les liens du sang ou de la fortune lui permettaient d'influencer. Cependant, quelques-uns de ceux qu'elle avait animés contre son fils, eurent honte de leur faiblesse; ils se vantèrent même d'une générosité à son égard dont ils étaient fort loin d'être coupables.

Cependant, les secours qu'il obtenait de la bienveillance étaient insuffisans; et les augustes connaissances qu'il avait faites, au lieu d'augmenter sa fortune, n'augmentaient que sa dépense, ce qui l'obligea d'avoir encore recours au théâtre; car il avait déjà débuté dans cette carrière, sans succès à la vérité, mais peut-être plutôt faute de subsistance que de génie.

La tragédie qu'il composa, si l'on considère les circonstances dans lesquelles il s'en occupa, offre un exemple peu commun de force d'esprit, de tranquillité d'ame et de vigueur d'imagination.

Pendant une grande partie du tems qu'il employa à cet ouvrage, il fut sans logement et souvent sans pain; il travaillait dans la campagne ou dans les rues. C'est là qu'en se promenant il faisait parler ses personnages; et,

lorsqu'il avait achevé quelque scène, il entrait dans une boutique, demandait, pour un moment, une plume et de l'encre, et l'écrivait sur le chiffon de papier qu'il avait trouvé. Quand le tems était doux, il couchait en pleine campagne; et, s'il faisait froid, sur les cendres d'une verrerie.

Lorsqu'après avoir franchi tant d'obstacles, il eut fini sa tragédie, resta la difficulté de la faire jouer, difficulté très-grande pour un homme ennemi de l'intrigue, peu connu et n'inspirant qu'un faible intérêt. Après une foule de contrariétés, il parvint enfin à faire représenter son drame, mais dans l'été, lorsque les premiers acteurs, retirés, eurent abandonné le théâtre à la doublure qui l'exploitait pour son propre compte.

Sauvages, admis dans ce tripot, fut obligé de prendre un rôle dans sa pièce, qui ne contribua ni à son succès, ni à la célébrité de l'auteur. La nature, suivant les apparences, ne l'avait pas destiné à l'état de comédien; car il n'avait ni la voix, ni la taille, ni la figure qu'exige cette profession.

Néanmoins, les bénéfices cumulés de la représentation, de l'impression et de la dédicace se montèrent à cent livres sterlings, somme considérable pour le famélique auteur.

Son nom, déjà signalé par son infortune, commença dès ce moment à faire quelques progrès dans l'estime publique, lorsque son honneur et sa vie furent compromis par un événement bien funeste.

Il revenait de Richemond, où il s'était retiré pour travailler avec plus de tranquillité aux corrections de sa tragédie, lorsqu'il rencontra deux jeunes gens de sa connaissance, nommés l'un, Marchand, l'autre, Grégoire. Il entra avec eux dans un café; et, comme il était inoui qu'il eût été jamais le premier à se séparer de ses amis, il resta à boire jusqu'à la nuit dans leur société. Il aurait volontiers couché dans la maison; mais il ne se trouva point de lits vacans, et ils convinrent de se promener dans les rues jusqu'au retour du jour.

En passant près d'un autre café, ils aperçurent de la lumière, et sur le champ ils y entrèrent. Marchand, d'un ton brusque, demanda une chambre; on lui dit qu'il y avait un bon feu dans le salon, et que dans

» jurés; mais, MM. les jurés, ne serait-ce pas une chose » affreuse, MM. les jurés, que M. Sauvages, à cause » de cela, eut le droit de vous tuer, vous et moi, » MM. les jurés? »

Sauvages, indigné qu'on calomniât ainsi sa défense, que l'on irritât contre lui par d'odieuses comparaisons les hommes qui devaient prononcer sur son sort, déclara d'un ton ferme que sa cause n'était pas exposée loyalement; et il récapitula ce qu'il avait déjà dit relativement à sa position, et à la nécessité qu'elle lui imposait de se dérober aux frais d'un emprisonnement. Mais le président lui ayant ordonné plusieurs fois de se taire, et toujours en vain, le fit sortir de la salle d'audience.

Un des juges fit alors observer au jury que le bon naturel du prévenu qui, dans un cas douteux aurait pu incliner la balance en sa faveur, n'était absolument d'aucun poids contre l'évidence positive; que si, lorsque deux hommes se battent, la mort de l'un d'eux doit être qualifiée seulement de délit, il n'en est pas ainsi quand des deux combattans il y a un agresseur qui tue son adversaire, comme dans l'affaire qui lui était soumise : la loi, suppose alors que l'action, quelque soudaine qu'elle ait été, est commise avec une intention coupable. Les jurés délibérèrent après cette observation, et leur avis fut que Sauvages et Grégoire étaient coupables d'assassinat, et Marchand, qui n'avait pas d'épée, d'un simple délit.

Ainsi finit cette triste affaire, après huit heures d'audience. Sauvages et Grégoire furent reconduits en prison; ils y furent resserrés plus étroitement et chargés de chaînes du poids de cinquante livres. Quatre jours après, on les ramena devant la cour, pour entendre leur sentence. Alors Sauvages prononça le discours suivant :

« Mylords, le tems prescrit pour présenter nos moyens » de défense est écoulé; et nous n'avons plus à attendre » de vos seigneuries que la sentence qu'en qualité de » juges la loi vous ordonne de prononcer. Mais nous » sommes persuadés que, hors ce ministère de rigueur, » vous êtes trop humains, trop susceptibles de douces » affections, pour ne pas compatir au déplorable sort » des infortunés contre lesquels la loi est seule capable

» de vous armer. Il est hors de doute que vous con» naissez la distinction qui existe entre le crime pré» médité, qui provient de l'habitude du vice ou de l'im» moralité, et ce mouvement irréfléchi, résultat aussi » triste qu'irrésistible d'un violent accès de colère et d'une » entière privation de raison. Nous espérons donc que » vous emploierez tout votre pouvoir pour nous obtenir » la grâce que le jury a daigné accorder à M. Marchand, » à cet homme qui, en admettant les faits allégués » contre nous, nous a précipités dans l'abyme où nous » sommes. Je me flatte qu'en manifestant cette idée, on ne » supposera pas que nous cherchions à inculper M. Mar» chand pour nous justifier, ou que nous croyions notre » infortune d'autant plus affreuse qu'il n'en partage pas » l'horreur; non, mylords, car pour moi, personnellement, » je déclare que la seule chose capable d'adoucir mon » malheur, serait d'être seul à le supporter. »

Sauvages n'avait plus désormais d'autre espérance à la vie que dans la grâce du souverain : ses amis la sollicitèrent ardemment; et, ce qu'on aura peine à croire, sa mère fut la seule à s'y opposer.

Elle commença par prévenir la reine contre lui, en employant un incident que je n'ai passé sous silence à la date où il eut lieu, que pour ne pas le séparer du projet qu'il devait favoriser. Aussitôt que Sauvages eût découvert sa naissance, il désira parler à sa mère, qui l'évita toujours en public, et lui fit refuser l'entrée de sa maison. Un soir, qu'il se promenait dans la rue où elle demeurait, il vit sa porte ouverte, il entre, et, ne trouvant personne sur son passage, il monte l'escalier de son appartement. Elle l'aperçoit avant qu'il ait pénétré jusqu'à elle; aussitôt elle pousse de grands cris, les domestiques accourent, et elle leur ordonne de mettre à la porte ce misérable qui avait forcé l'entrée et qui voulait l'assassiner.

Sauvages avait d'abord cherché à appaiser sa colère par les excuses les plus tendres et les plus respectueuses : mais, en l'entendant soutenir une aussi horrible calomnie, il crut prudent de se retirer, et l'on pense bien que, depuis, il ne tenta jamais de lui parler.

Cependant, quelqu'indigné qu'il fût d'une pareille imposture, il supposa que son seul but, en l'imaginant,

avait été de se délivrer de ses persécutions; il fut surtout loin de soupçonner qu'elle songeât à faire de cette fable un instrument de barbarie pour l'avenir, et qu'elle l'accusât d'un attentat chimérique contre sa vie, afin d'avoir un prétexte de lui ravir un jour la sienne.

Mais lorsqu'on demanda sa grâce à la Reine, elle répondit que, quelles que fussent les circonstances susceptibles d'atténuer le crime pour lequel il avait été condamné, elle ne pouvait regarder comme un sujet digne de la grâce du trône, un homme qui avait pénétré la nuit dans la chambre de sa mère avec l'intention de l'assassiner.

Ainsi périssait cet infortuné sur les dépositions d'une fille publique, de la maîtresse d'une maison de débauche, et d'un suppôt de cette maison, si la providence ne lui eût envoyé un défenseur d'un rang trop distingué pour qu'on refusât de l'entendre, et d'une vertu trop pure pour que sa voix n'obtînt pas la confiance. Ce fut la comtesse de Hertford, qui, ayant été instruite de son mérite et de ses malheurs, embrassa son parti avec toute la tendresse de la pitié, et tout le zèle de la générosité. Dans une audience qu'elle eut de la Reine, elle lui exposa le tableau de toutes les cruautés de sa mère, lui représenta l'improbabilité d'un meurtre sans aucun fruit, et la convainquit que sa conduite antérieure était bien loin de justifier la rigueur extraordinaire de son jugement.

La médiation de cette dame eut un tel succès, que Sauvages fut admis à donner caution, et quelques jours après il obtint le pardon royal.

On rechercherait vainement les motifs qui excitèrent la mère de Sauvages à le persécuter avec tant d'acharnement, à déployer toutes les ruses de la méchanceté, tous les ressorts de la calomnie pour arracher la vie à son propre fils, dont elle n'avait reçu ni la moindre offense, ni le moindre obstacle à son bonheur, à s'efforcer de le perdre par un mensonge qu'un instant d'examen devait anéantir, un mensonge qui ne pouvait obtenir de crédit qu'en donnant lieu d'observer que cette marâtre prouvait, par sa conduite, qu'on peut quelquefois commettre les plus grands crimes, sans y être poussé par aucun motif apparent.

Durant le tems de sa prison, où il resta sous le coup de la sentence de mort, Sauvages conserva toujours une égale fermeté d'ame, et mérita par son courage l'estime populaire. On imprima, dans le tems, un précis des principales circonstances de sa vie, dont il fût répandu plusieurs milliers d'exemplaires dans quelques semaines. L'intérêt s'accrut tellement en sa faveur, qu'il fût en état, par les présens qui lui furent prodigués, non-seulement de pourvoir à son entretien, mais encore de secourir Grégoire dans sa prison; et, lorsqu'il eut obtenu sa grâce et sa liberté, il eut la satisfaction de voir qu'il n'avait perdu aucun de ses amis.

Quelque tems après qu'il eût recouvré la liberté, il rencontra dans la rue la prostituée qui avait déposé contre lui avec tant de méchanceté. Cette malheureuse, en lui apprenant qu'elle était dans le besoin, lui demanda l'aumône avec un ton d'assurance difficile à pardonner. Cependant, au lieu d'insulter à la misère d'une infâme qui l'avait mis dans le plus grand danger de perdre la vie, il se contenta de lui reprocher doucement son mensonge, l'exhorta de son mieux à rentrer dans le sentier de la vertu; et, changeant la seule guinée qu'il possédait, il lui en donna la moitié.

On conviendra que cette action peut, sans exagération, être citée comme l'effet d'une rare réunion de grandes et belles qualités: il secourait tout à la fois l'indigence, s'efforçait de corriger le vice, triomphait du plus juste mouvement de vengeance, et pratiquait la plus admirable charité.

C'est cette douce charité qui surtout a distingué Sauvages. Jamais il n'entra dans son caractère de tirer avantage de la faiblesse, d'attaquer l'homme sans défense, d'opprimer le malheureux. Quiconque se trouvait dans la peine, pouvait compter sur toute sa bienveillance. S'il n'avait aucun moyen de l'aider à en sortir, il tachait du moins de l'adoucir par l'intérêt le plus compatissant.

Il jouissait de la liberté; mais il se trouvait, comme auparavant, sans autre moyen de subsistances que la faveur de quelques protections fort précaires. Ces sources-là étaient tantôt très-abondantes, et tantôt entiè-

rement desséchées, de manière qu'alternativement dans la disette et dans l'opulence, il passait sa vie à tendre la main ou à faire de folles dépenses.

Le désordre de sa conduite était entretenu par d'indiscrets amis qui, pour s'amuser de son esprit, le régalaient à la taverne, et l'accoutumaient à des jouissances qu'il n'était pas en état de se procurer et dont il ne pouvait plus se passer. Le plaisir d'une seule nuit ne lui paraissait pas trop payé par des angoisses d'une semaine entière de froid et de faim.

Tous ces désagrémens le déterminèrent à tenter encore d'obtenir de sa mère le revenu nécessaire à son entretien, non plus par des prières tant de fois infructueuses, mais par un moyen bien plus imposant. Les traits multipliés de la barbarie de cette marâtre avaient long-tems combattu son tendre attachement pour elle; mais, lorsque les derniers ressorts qu'elle employa pour sa destruction lui eurent acquis la triste preuve que, non contente de le voir d'un œil tranquille se débattre dans l'abyme de l'indigence, elle cherchait encore avec ardeur toutes les occasions de combler sa misère, il avoua qu'alors il était forcé de la regarder comme une implacable ennemie qui le poursuivrait jusqu'au tombeau: il la menaça, en conséquence, de l'exposer au mépris public en imprimant un récit détaillé de sa conduite, si elle ne consentait pas à lui faire une pension: c'était la seule condition à laquelle il la déroberait à l'infamie.

Cet expédient réussit; soit que la honte survécût dans le cœur de cette femme à la vertu qui y était éteinte, soit que ses parens fussent plus soigneux de sa réputation qu'elle-même, soit enfin qu'ils craignissent que les traits lancés par la satire ne retombassent sur eux, lord Tyrconnel, allié à sa famille, reçut Sauvages dans sa maison, le traita comme son égal, et s'obligea de lui faire payer une pension de deux cents livres sterlings, sur sa promesse toutefois, de renoncer au projet de publier les cruautés de sa mère.

Ce furent là les jours dorés de Sauvages. Dès ce moment, élevant sa dépense à proportion de sa fortune, il fut recherché par les gens de haut parage qui couraient après la réputation de beaux esprits et caressé par ceux qui croyaient la posséder; tant le talent a

d'ascendant, quand il brille de quelques rayons d'opulence ! On s'empresse alors de rendre à la fortune l'hommage qui n'est dû qu'au mérite ; et l'on saisit avec plaisir l'occasion de satisfaire sa vanité, en paraissant s'acquitter d'un devoir.

Ce fut vers ce tems-là qu'il publia un panégirique de sir Rober Walpole, qui le gratifia de vingt guinées. Il paraît qu'il y avait alors en Angleterre un tarif en argent monnoyé pour les éloges et les dédicaces, qui variait suivant la valeur de la louange, et la fortune ou la générosité du personnage à qui elle était adressée : l'auteur recevait le prix de son encens comme l'acquit d'une dette ; et le patron, avare ou sourd aux doux accens des muses, aurait encouru l'animadversion publique ; ainsi, dans ce pays de commerce, la louange était tout naturellement une denrée à vendre comme tant d'autres. Cet usage, qu'on y voit encore quelquefois, n'existe pas en France. Les auteurs dédient bien leurs livres à des princes, à de grands seigneurs, à des ministres, à des gens riches, rarement à leurs amis, surtout s'ils sont pauvres. Ces dédicaces sont ordinairement payées par des places, des pensions, des présens de bijoux ; on cherche dans cet échange à sauver les apparences d'un ignoble trafic. Que la chose soit la même au résultat, on conviendra du moins que la forme orne et cache en quelque sorte le fond. Un honnête homme acceptera le présent d'une bague, d'un portrait, d'une tabatière, d'une montre ; mais il n'y a qu'un laquais qui, comme le garçon tailleur du *Bourgeois-Gentilhomme* puisse tendre la main et recevoir quelques louis en échange de ses flagorneries.

Il était loin d'approuver la conduite ministérielle de Robert Walpole ; mais il était dans la dépendance de lord Tyrconnel qui, étant partisan du ministre, lui avait ordonné, sous peine de disgrâce, d'écrire en faveur du gouvernement. Il n'avait pas eu le courage de sacrifier les douceurs de l'opulence, au stérile mérite de la vérité.

C'est à cette misérable situation qu'il faut attribuer la plupart de ses inconséquences : il répugnait à son caractère de se plier aux goûts d'autrui, et il fut presque toujours contraint de se soumettre à la disposition de ses protecteurs. Si quelquefois ses malheurs furent une

suite de ses fautes, ses fautes dérivèrent aussi souvent de ses malheurs.

Cet homme, balotté sans cesse par la fortune, jouissait constamment de la plus grande tranquillité d'ame, si l'on peut en juger par les vers suivans, qu'il adressa à l'un de ses amis :

De la ville et des champs tranquille spectateur,
Je cherche dans quel lieu croit l'arbre du bonheur.
Le plus affreux désert fleurit sous son ombrage,
Et ses fruits les plus doux mûrissent dans l'orage.
Ainsi l'adversité nous forme et nous instruit,
Et la peine de l'ame est un bien pour l'esprit.

On va voir quelle instruction Sauvages tirait de l'adversité.

Quoiqu'admis à la table de lord Tyrconnel, il avait conservé l'habitude d'aller tous les jours à la taverne, d'y boire les vins les plus cher avec les premiers venus, et de se trouver sans argent, lorsqu'on lui présentait la carte. Si, comme il arrivait assez souvent, les convives payaient son écot, l'affaire se terminait sans suite fâcheuse; mais, s'ils étaient récalcitrans, c'était alors son hôte, lord Tyrconnel qui payait du meilleur vin de sa cave, celui qui avait été bu au cabaret.

Ce grief n'était pas le seul que ce lord eût à reprocher à Sauvages : il lui avait donné une collection de livres précieux, marqués de ses armes. Il eut le chagrin d'en voir peu de tems après plusieurs exposés en vente à la porte d'une boutique. Dès que Sauvages manquait d'argent, les livres étaient aussitôt portés à vendre.

Lord Tyrconnel employa tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour retirer Sauvages de cette habitude crapuleuse, et lui faire adopter une conduite plus décente; mais le poëte, jaloux de ce qu'il appelait sa liberté, et qui n'était que la liberté du désordre, rejeta impatiemment ses leçons, et finit par prendre en aversion celui qui s'obstinait à les répéter.

Banni de l'hôtel du lord, il retomba à la merci de la Providence. Personne ne plaignit sa disgrâce. Il apprit alors, que lorsque l'indigence est occasionnée par la vertu, on doit la respecter; la plaindre, si elle est l'effet de l'infortune; mais, que si elle est celui du vice, elle s'attire une punition plus amère que la faute qui l'a produite.

Sauvages fut peu sensible au mépris que cette disgrâce lui attira de la part des personnes qu'il n'estimait pas. S'il fut plus touché de l'inconstance de celles dont l'amitié lui avait été précieuse, il reprit bientôt sa tranquillité en réfléchissant que ces prétendus amis n'étaient que des esclaves de la fortune, dignes tout au plus de sa pitié.

Il eut recours à l'arme ordinaire des poëtes offensés; à la Satire. Mais Lord Tyrconnel n'entendit pas raillerie; suivi de plusieurs de ses domestiques, il se rendit à un café où il comptait le trouver pour lui faire un mauvais parti; il en était heureusement sorti.

Quelque extrêmes que devinssent les besoins de Sauvages, on ne l'entendait jamais se plaindre : il paraissait né pour supporter le malheur avec courage, plutôt que pour jouir de la prospérité avec modération. Cependant, ses premiers chagrins, causés par la barbarie de sa mère, se renouvelèrent avec sa misère, et il les exhala dans un poëme intitulé : *Le Bâtard*, où, en étalant les illusoires avantages d'une naissance illustre, il fait le récit des trop cruelles infortunes que lui faisait éprouver le crime de cette marâtre.

Par une barbarie non moins cruelle et plus raffinée; il dédia cet ouvrage à cette même mère qui était aux eaux de Bath. Toutes les circonstances susceptibles de donner un grand éclat à ce poëme se réunirent pour accabler cette femme de l'indignation publique; elle ne put la braver long-tems et courut se cacher à Londres. Quel raffinement de cruauté, et quel excès de bassesse dans cette vengeance! Elle justifie en quelque sorte la destinée de ce malheureux.

Il dit dans ce poëme du *Bâtard*, que : « Jamais la tendresse d'une mère n'a veillé sur son berceau, ni la main d'un père écarté sa jeunesse des sentiers du vice. » Sa conduite ajoute en effet aux nombreuses preuves de ce que devient le meilleur naturel abandonné à lui-même sans éducation.

L'indigence le lança dans la carrière des aspirans au laurier doré du gouvernement; mais n'ayant pas obtenu le suffrage du Lord qui le décernait, il s'adressa à la Reine qui, touchée de sa misère, lui accorda une pension de cinquante livres sterlings.

La mort de cette princesse le priva bientôt de ce se-

cours. Sa brouillerie avec lord Tyrconnel lui avait déjà fait perdre la pension qu'il n'avait obtenue de sa mère que par la médiation de ce lord. Ainsi, il se trouva réduit à vivre comme il avait fait plusieurs fois, aux dépens du premier venu dont il faisait connaissance au cabaret.

Sans pain et sans lit, il fut bientôt aussi sans habit. Un de ses amis, compatissant à ce dernier besoin, le plus pressant de tous, puisqu'il l'empêchait d'aller quêter son dîner à la table des joyeux convives de tavernes, s'empressa d'y pourvoir en faisant porter un habillement complet dans un café qu'il lui indiqua par une lettre anonyme. Mais, quoique cette manière d'obliger fût pleine de délicatesse, Sauvages, offensé de je ne sais quel manque de forme, refusa le présent, et s'abstint même d'aller à ce café jusqu'à ce qu'on en eût retiré l'habillement qui y était déposé.

Ce mélange de gaieté, d'insouciance, d'originalité, relevé par une naissance distinguée, d'éclatans malheurs, beaucoup d'esprit et un grand caractère d'indépendance lui avait fait et lui conservait beaucoup d'amis. Ils lui offrirent une rente annuelle de cinquante livres sterlings, s'il consentait à quitter Londres et à se retirer dans la province de Galles, pour y vivre strictement renfermé dans les bornes de ce revenu.

Sauvages accepta cette offre avec plaisir. On lui compta six mois d'avance et il partit. Mais, arrivé à Oxford, à 40 milles de Londres, il rencontra dans un café de cette ville une société de soi-disant amis des muses, qui ne l'étaient en effet que de la vie oisive et licencieuse. Son nom leur était déjà connu comme celui d'un homme instruit, beau parleur et rempli d'aimables qualités. Celle qui charma surtout ses nouvelles connaissances, tous assez pauvres hères, fut d'être généreux convive. Il eut tant de plaisir à leur en donner des preuves, et se trouva si bien avec de pareils compagnons qui payaient leur écot par des louanges si flatteuses, qu'il termina là son voyage, et dépensa à les régaler non-seulement tout son argent, mais encore huit guinées qu'il emprunta au maître du café.

Les promesses de s'acquitter furent plusieurs fois renouvelées et toujours éludées. A la fin, ce créancier, las de tant de vaines espérances, fit arrêter et conduire

en prison son débiteur. Il écrivit alors à un de ses amis pour lui apprendre cet événement, en le priant de ne se mettre en peine ni en dépense pour sa liberté. « Mes » entretiens avec les muses, dit-il dans sa lettre, sont » plus fréquens que jamais ; et si, quoique rossignol » en cage, je puis unir mes accens aux sons de la lyre » d'Apollon, je vous proteste qu'aucun oiseau dans les » airs, n'aura été plus libre et plus heureux que moi » dans ma prison. »

Ainsi, il réunissait les deux facultés qui, suivant l'opinion d'Epictète, constituent éminemment le sage : savoir jouir de la fortune et savoir s'en passer. On a connu d'autres personnes qui, toutefois avec une conscience parfaitement pure, étaient plus heureuses dans une maison d'arrêt que chez elles. Les luttes de l'ambition, les pointilleries de l'amour-propre, les tracasseries de tant d'espèce qu'on rencontre dans la société ont fait quelquefois trouver tranquille et douce la clôture qui mettait à l'abri de ces peines. C'est par là qu'on peut expliquer la plupart des vocations pour la vie cénobitique parmi celles qui ne sont pas décidées par une vraie dévotion.

Le secret de se faire aimer devait être bien puissant dans Sauvages, puisqu'il attendrit jusqu'à son geolier. Cet homme lui prodigua non-seulement les soins les plus attentifs, mais il offrit encore, pour sa liberté, tout ce qu'il possédait, sans avoir pu l'obtenir de son inexorable créancier. Ce trait de générosité, peut-être unique dans l'histoire, aurait mérité qu'on eût gravé sur la tombe de son auteur : *Au geolier compatissant*, comme autrefois on avait écrit sur celle d'un vertueux publicain : *A l'honnête maltôtier.*

La mort vint enfin mettre un terme à la bizarre destinée du prisonnier : il expira à l'âge de 45 ans, dans les bras de son dernier ami, le geolier, qui fit les frais de son enterrement.

Il existait en France il y a quelques années un autre homme, dont la destinée, également bizarre, n'est peut-être pas aussi sans quelque intérêt.

J.-J. Leuliette était né d'un pauvre serrurier à Boulogne-sur-Mer, le 30 novembre 1767.

Les facultés physiques et intellectuelles de cet homme

furent tellement entravées jusqu'à l'âge de 15 ans, qu'il ne put apprendre à lire, et que, pour le nourrir, on était obligé de lui mettre les alimens dans la bouche. A cet âge, il se fit tout à coup dans cet automate ambulant une révolution qui tient du prodige : de lui-même et sans maître, il apprit non-seulement à lire et à écrire, mais, outre sa langue par principes, les langues latine et anglaise ; et, ce qui met le comble au merveilleux, c'est qu'il s'appropria ces différentes instructions en faisant mouvoir d'une main le soufflet de la forge, et de l'autre, tenant son livre qu'il étudiait à la lueur du charbon; car, soit par indigence, soit qu'on n'espérât aucun succès de son travail, on ne lui fournissait pas de lumière pour s'y livrer. Les étonnans progrès du jeune serrurier restèrent long-tems ensevelis dans l'atelier de son père ; il avait 22 ans, qu'on ne le croyait encore capable que de manger seul et de lire dans ses heures.

Cette marche, peut-être unique dans le développement des facultés humaines, annonçait évidemment un sujet peu commun. L'acte le plus éclatant d'une révolution qui devait produire parmi nous des fruits aussi vénéneux que son modèle en avait porté de salutaires dans le Nouveau-Monde, donna le premier essor à ses talens. Le jeune Leuliette, assistant à cette fédération de tous les ordres et de tous les états, qui eut lieu dans toute la France, parut tout à coup plongé dans une profonde méditation ; on le crut retombé dans sa première stupidité. Mais quel fut l'étonnement général, lorsqu'après avoir demandé et obtenu la parole, on entendit sortir de sa bouche le discours le plus éloquent peut-être et certainement du moins le plus extraordinaire de tous ceux qui furent prononcés à cette occasion ! l'impression en fut arrêtée par acclamation ; il fut aussitôt répandu à Paris, traduit en anglais, et cité avec le plus grand éloge dans les journaux de France et d'Angleterre.

Les écrivains jacobites de la capitale, qui se croyaient appelés à régenter, ou à détrôner les rois, virent dans le jeune serrurier le germe d'un nouveau Démosthènes, et s'empressèrent de l'attirer près d'eux. Si, en arrivant à Paris, il était tombé sous la main de quelque digne mentor qui eût achevé de développer ses talens naturels

en eût bien dirigé l'emploi, il est probable qu'il se rait placé un jour parmi les hommes qui sont la gloire : leur siècle et de leur pays. Mais ses vils protecteurs employèrent successivement dans les bureaux du ministre Roland, et à la composition de différentes feuilles ériodiques qui, dans ces tems déplorables de mauvais goût t de mauvaise morale, tombaient et périssaient les unes ur les autres, presqu'aussitôt après leur naissance. Son aractère était heureusement au-dessus de ses talens ; l s'était fortifié à l'école du maître qu'il avait choisi lès qu'il eut appris le latin, et aux principes duquel il était fermement attaché, de cet homme qui sut allier la plus sévère probité au plus vaste génie. Mais, de toutes les sciences que possédait Cicéron, la politique était celle où Leuliette avait fait le moins de progrès. Le respect dû à la vérité oblige même d'avouer que sur cette matière il fut toute sa vie un enfant. Cependant, s'il adopta, sur les bases de l'édifice social, les fausses idées des insensées démagogues dont il était entouré, il eut toujours horreur de leur funeste résultat. Son esprit pouvait être égaré ; mais sa probité, son humanité étaient à l'epreuve de toutes les séductions, ainsi que de toutes les menaces. Témoin de tant de naufrages, il lui eût été facile, comme à une foule d'autres, de profiter de leurs débris ; sa pauvreté, à la fin de la révolution, atteste suffisamment la pureté de sa conscience et la fermeté de sa vertu.

Pour conserver sa place et sa plume il lui fallut opter entre la vérité et le mensonge, le juste et l'injuste, la sagesse et la déraison : il n'hésita pas, perdit l'une et l'autre et tomba dans la plus profonde misère. Il serait mort de faim au coin d'une borne, si la providence ne lui eût envoyé un de ses compatriotes qui eut toutes les peines du monde à le reconnaître, tant le chagrin et le besoin d'alimens l'avaient défiguré. Cet homme estimable recueillit le jeune infortuné dans sa maison, et partagea avec lui sa très-modique fortune. Enfin, lorsque le naufrage des pirates prétendus politiques fut consommé, on reprit, dans les jours de calme qui le suivirent, ce projet d'instruction publique tant de fois formé, reformé et aussi souvent abandonné. Des écoles centrales furent établies dans chaque dépar-

tement. Alors, la personne à qui il devait une seconde fois la vie, aidée de quelques amis, obtint pour Leuliette la chaire de professeur de littérature fixée à Versailles pour le département de Seine-et-Oise. Il en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle et de talent; mais on ne peut dissimuler qu'il lui manquait quelque chose pour celui de la parole: un défaut naturel d'articulation rendait son élocution pénible; cependant ce défaut n'était remarquable que dans les premiers momens; bientôt le charme de ses idées et de son style en faisait disparaître le désagrément.

Quoique ses travaux fussent très-nombreux et très-assidus, non-seulement dans l'enceinte de l'école, mais encore au-dehors où il donnait plusieurs leçons, il trouva le tems de composer successivement pour le concours des prix proposés par l'Institut, deux discours qui obtinrent une mention honorable (1).

Après la suppression des écoles centrales, il ouvrit chez lui un cours de littérature qui fut suivi avec empressement. L'instruction qu'il répandait, convenait à tous les âges, et les gens du monde n'eurent pas moins de plaisir à l'entendre que ses jeunes élèves de l'école.

Ces écoles centrales furent remplacées par des lycées. La voix publique y appela Leuliette à la même chaire de littérature; mais la voix du peuple ne fut pas, dans cette occasion, la voix de Dieu. Par plusieurs raisons il méritait la place; par quelques considérations il ne l'obtint pas; il s'en consola, en disant comme un ancien philosophe: « Il est heureux pour la patrie qu'elle » possède, non pas de meilleurs citoyens, mais des » hommes plus éclairés que moi. »

La cessation du travail de professeur lui laissa la liberté de donner plus de tems aux travaux du cabinet, et il mit la dernière main à son cours de littérature. Tandis qu'il était livré à cette occupation, l'athénée de Paris lui offrit sa chaire de belles-lettres; il l'ac-

(1) Le sujet de l'un de ces discours est: *Quelle a été l'influence de la réformation de Luther sur les lumières et la situation politique des différens états de l'Europe?* Et celui de l'autre: *Comment l'abolition progressive de la servitude en Europe a-t-elle influé sur le développement des lumières et des richesses des nations.*

epta, et, pendant les deux derniers mois de 1808 que urèrent ses séances, il présenta un tableau de la ttérature en Europe depuis le XVI.e siècle jusqu'à a fin du XVIII.e, qu'il composa par parties détachées ans l'intervalle d'une séance à l'autre.

Leuliette était nommé pour professer à l'athénée le ours entier de 1809. Son discours d'ouverture était ait; il était allé à Paris pour le prononcer. C'est du aut de cette chaire illustrée par les Deparcieux, les 'ourcroi, les Garat, les La Harpe, les Chénier, que e répandaient des connaissances profondes dans tous es genres, mis à la portée des esprits les moins apables de réflexion. Tout ce qu'il y avait à Paris le personnes distinguées dans les deux sexes et de tous es pays, s'empressait de venir aux leçons de ces maîtres, 'instruire en s'amusant. Le jour consacré à la littéature était particulièrement le beau jour. Long-tems avant le commencement de la séance, l'amphithéâtre et surtout les premiers gradins étaient remplis de femmes brillantes de parure, plusieurs de jeunesse et de beauté.

Toutefois, celles qui avaient renouvelé leur abonnement, ne l'avaient fait qu'à la condition que M. Leuliette ne fût pas conservé pour professeur. On désirait bien entendre son cours, mais par l'organe d'un autre lecteur; le littérateur déplaisait autant que sa littérature était agréable; ni sa belle ame si expansive, ni sa douceur, ni sa modestie si sincère et si rare n'avaient fait disparaître à leurs yeux son défaut de prononciation, son regard louche, sa grosse et lourde tête et la gaucherie de toutes ses manières. Leuliette n'avait pas été prévenu de la condition exigée. Qu'on se figure l'étonnement de cet homme qui jouissait déjà en idée du plus brillant succès, lorsqu'un des administrateurs l'arrêta dans le salon qui précède l'amphithéâtre pour le prier de lui donner son manuscrit, en lui déclarant, le plus poliment possible, qu'un autre allait en faire la lecture. Il sembla comme frappé tout à coup d'une violente commotion électrique; il ne vit plus rien, n'entendit plus rien, et sortant brusquement sans répondre, il franchit l'escalier, les rues avec rapidité, et, jusques bien avant dans la nuit, il courut, il erra, l'esprit égaré, bouleversé par le plus sanglant

outrage dont on eût pu l'accabler. Le hasard le porta épuisé, hors d'haleine, dans la rue de l'Odéon, au moment où la comédie venait de finir, et où il fut forcé de s'arrêter par la foule qui en sortait.

Lorsqu'il jouissait de toute sa raison, il était toujours tellement distrait et absorbé par ses idées, qu'il lui arriva un jour d'aller à Saint-Germain, croyant aller à Paris, et qu'il ne fut tiré d'erreur que par un habitant de cette première ville à qui il demanda le chemin du Palais-Royal. — Du Palais-Royal! Et où donc croyez-vous être? — Mais à Paris. — A Paris! Vous lui tournez le dos; vous en êtes à quatre lieues.

On peut juger, par ce trait, de l'état de sa tête à la suite du terrible désapointement qu'il venait d'éprouver: elle était entièrement perdue, et il allait se précipiter sous les pieds des chevaux, lorsqu'il fut tiré par les passans hors de la file des voitures. Mais à peine est-il sauvé de ce danger qu'il court pour traverser une rue et tombe écrasé entre une borne et la roue d'un carosse. Il resta étendu sur le pavé, jusqu'à ce qu'un bon et honnête cocher de fiacre, l'ayant aperçu, arrêta sa voiture, descendit de son siége; et, secondé par le domestique qui était derrière, le transporta dans une maison voisine où il expira quelques momens après.

Outre les ouvrages cités ci-dessus, Leuliette a publié un tableau de la littérature chez les Grecs et une traduction de la vie de Richardson. Il a laissé plusieurs manuscrits, dont il est à désirer qu'on fasse jouir le public, et surtout le cours de littérature qu'il devait professer à l'athénée de Paris. Ce cours est d'autant plus intéressant qu'il traite de la littérature étrangère et qu'il peut par conséquent servir de suite à celui de La Harpe.

Quel que soit le jugement que l'on porte sur le mérite littéraire de Leuliette, on ne peut lui refuser un grand fond de connaissances. Et comment ne l'aurait-il pas eu? Tout son tems était consacré au travail; il n'en perdait aucune partie, pas même celle qui lui était nécessaire pour se transporter d'un quartier de la ville à l'autre: on l'a souvent vu, dans ces courses, un livre à la main qu'il lisait sans la moindre distraction. Les

rues spacieuses de la ville de Versailles qu'il habitait, et le petit nombre de voitures qui y circulaient, lui rendaient cette habitude facile et exempte de dangers. Il joignait, au vaste fond des connaissances que lui avait procurées cette passion pour l'étude, une mémoire prodigieuse. Jamais il n'oublia rien de ce qu'il avait lu une seule fois. Ses premières lectures faites vingt ans auparavant, lui étaient aussi présentes que celles du jour; les noms, les faits, les dates, tout était classé avec exactitude et netteté dans son esprit. C'est ainsi que, sans livres dans son humble laboratoire, et sans avoir même pris de notes de ceux qu'il avait lus et qu'il avait empruntés aux bibliothèques publiques ou à quelques amis, il a composé plusieurs ouvrages d'une grande érudition.

Etranger a tout ce qu'on appelle amusement de société, il l'était pareillement un peu trop aux formes et aux usages de cette société. Ce manque de courtoisie, d'élégance, d'urbanité a été plus d'une fois le sujet de reproches qui lui ont été faits par ses meilleurs amis: c'est là peut-être ce qui a le plus nui à sa fortune. Nous ne sommes plus au tems de la renaissance des lettres où l'on n'exigeait des savans que de la science, parce qu'ils ne vivaient qu'avec leurs livres; on veut aujourd'hui que la science soit parée, et que les émules de Cicéron et de Tacite soient, à l'exemple de ces grands hommes, aussi aimables dans le monde que profonds dans leur cabinet. Un homme de lettres a besoin de la société, même pour ses propres travaux, et ce n'est que d'une application trop continue à l'étude que sont résultées cette tension et cette roideur qui se rencontrent trop souvent dans le style de Leuliette. Mais, dépourvu de toute espèce d'éducation, et contraint de vivre long-tems comme un simple mercenaire, pouvait-il, dans la maturité de l'âge, reformer le pli de la nature et de l'habitude? En sacrifiant aux grâces, ne les aurait-il pas effarouchées? Au reste, il compensait amplement par le fond, ce qui lui manquait par les formes. Sa candeur, ses connaissances, l'égalité de son ame, son imperturbable gaîté étaient chers à ses amis; son extrême obligeance précieuse à tous ceux qui avoient besoin du secours d'une plume exercée. Dans quelque moment

et pour quelque affaire qu'on vînt l'interrompre, on n'essuya jamais de refus. Tous ses services, de quelque nature qu'ils fussent, étaient gratuits; on pouvait oublier impunément les obligations qu'on lui avait : sans craindre de l'importuner, eut-on plusieurs fois recours à lui, on était toujours sûr de son zèle ainsi que de sa discrétion.

Livré tout entier au travail de la lecture ou de la composition, Leuliette était de la plus grande incurie pour sa personne et ses affaires domestiques. Les économies qu'il avait faites pendant plusieurs années de sa chaire de professeur à l'école centrale, lui furent enlevées par les différentes personnes qui l'avaient servi. Si, dans les derniers tems de sa vie, la respectable veuve de ce digne compatriote qui l'avait si généreusement secouru, n'avait pas pris soin de lui, il se serait souvent trouvé sans vêtement et sans pain. Ce n'était pas le seul trait de ressemblance qu'il eût avec le bon La Fontaine : sa générosité égalait son insouciance; on était obligé de le traiter comme un enfant et de ne pas laisser d'argent à sa disposition, parce qu'il l'aurait aussitôt distribué aux premiers pauvres qu'il aurait rencontrés. Ne possédant plus rien, il donnait ce qu'il espérait posséder un jour : peu de tems avant sa mort, il apprit qu'on allait conduire en prison un malheureux ouvrier de sa connaissance pour une dette de deux cens francs qu'il ne pouvait acquitter; il courut aussitôt l'arracher des mains de ses créanciers, en promettant de payer cette somme sur le produit d'un de ses ouvrages, qui était alors à l'impression.

Venu au monde dépourvu de tout, il semblait insensible à plusieurs besoins de l'humanité. On l'a vu travailler sans feu durant les grands froids de l'hiver, dans l'appartement délabré qu'il occupait. Ce ne fut pas lui qui parut ressentir le premier les rigueurs de la saison, mais cette femme qui avait si bien hérité des vertus de son mari, et qui, aussi modeste que charitable, aurait cru sa bienfaisance profanée, si on avait dévoilé son nom. Elle prit le tems qu'il était à Paris, pour faire monter dans son cabinet d'étude, une provision de bois avec un petit poële, qu'on venait allumer tous les matins, sans qu'il s'en aperçût.

Ces voyages de Versailles à Paris, qui étaient assez fréquens, soit pour donner des leçons, soit dans ces derniers tems, pour ses séances à l'Athénée ; c'était toujours à pied, sa tête chauve, découverte, qu'il les faisait, par quelque tems que ce fût. Jamais de sa vie, peut-être, il n'est entré dans une voiture.

Cette manière de voyager tournait encore au profit de son travail ; il employait le tems de ces courses pédestres, à lire ou à méditer.

La mort de cet homme extraordinaire fut une perte pour la morale publique. L'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, l'amour de ses concitoyens, la bienveillance envers tous les hommes, ces immuables fondemens de toute société, étaient profondément gravés dans son cœur.

Plusieurs de ses élèves, répandus en différens pays, ont occupé de hautes places, soit civiles, soit militaires; quelques-uns ont honoré leur patrie, et il n'en est aucun qui ne lui ait dû en partie son courage dans l'infortune, ou sa modestie dans la prospérité. Combien, dans ces tems d'oscillation, après la tempête révolutionnaire, où la boussole des mœurs était si vacillante, on aime à reposer sa pensée sur le souvenir d'un de ces vrais philosophes qui, sans être ébloui par l'éclat de la fortune ou du pouvoir, n'accordent jamais leur estime qu'au mérite, et leur admiration qu'à la vertu !

La mort de cet homme, passionné pour les lettres, est également une perte pour la littérature. Le prix qu'il avait continuellement devant les yeux, est celui qui produit les grands hommes dans tous les genres, la gloire. Plusieurs ouvrages roulaient dans sa tête, pour lesquels il avait déjà fait un ample répertoire de lectures. Ce n'était pas du pain et des spectacles qu'il lui fallait, mais du pain et sa plume; et, sans doute, celle-ci eut beaucoup profité, si l'autre avait été plus assuré.

On ne peut guères comparer les deux hommes que je viens d'essayer de faire connaître. Une belle ame, de l'esprit, et surtout un fond inaltérable de courage et de gaîté dans l'infortune : voilà les seuls traits de ressemblance entr'eux. Mais quelle différence dans l'emploi de leurs bonnes qualités !

L'un, né avec tout l'orgueil d'une haute naissance,

s'était persuadé qu'on lui avait dérobé la fortune que la nature lui avait destinée. Cette opinion le disposait à recevoir les bienfaits comme l'acquit d'une dette, et il était tout étonné qu'on criât à l'ingratitude, si, quand on les lui retirait, il s'en plaignait comme de la privation de son propre bien.

Il ne devait sa réputation d'agréable et beau parleur, qu'il s'était faite dans les cafés et les tavernes, qu'à ce genre d'esprit, le plus facile de tous, l'esprit de satire, de dénigrement, exercé envers les hautes classes de la société qu'il avait fréquentées; et ce n'était pas le moindre mérite pour ceux qui l'écoutaient que d'en être issus. L'amusement qu'il procurait à ses auditeurs lui était ordinairement payé par de bons dîners où il se distinguait encore par la qualité de grand buveur. La tradition l'a comparé à ce sujet à notre Chapelle; la vérité est qu'il n'a eu de commun avec notre charmant voyageur, que la paresse et le goût pour la table; et quelle différence encore entre l'aimable ivresse de l'épicurien français, et la gaîté souvent caustique de l'anglais! Son exemple peut apprendre que rien ne remplace la prudence, et que les connaissances sont quelquefois en pure perte et les talens méprisables.

Leuliette fut aussi malheureux et aussi gai dans son infortune; mais personne ne fut plus sobre, ne perdit moins de tems, n'eut des mœurs plus pures, et ne remplit mieux tous ses devoirs. Les productions qu'il a laissées ne parviendront peut-être pas plus à la postérité que celles de l'insulaire: les unes et les autres auraient eu plus de succès, si leurs auteurs avaient eu plus de tems à leur consacrer. Il était impossible que l'ouvrage ne se ressentît de la détresse de l'ouvrier. Si, pour l'intérêt des mœurs, il eût été à désirer que Sauvages ne fût jamais sorti de son premier état de cordonnier, on ne peut faire le même souhait à l'égard de Leuliette, qui donna toujours de bons exemples et d'utiles leçons; mais, pour son propre bonheur, il eût été sans doute mieux favorisé par la providence, s'il avait eu la capacité et le goût de manier toute sa vie la lime et le marteau; et c'est de quoi il était absolument incapable. Son inaptitude physique était générale et incorrigible, comme sa structure et son organisation desquelles elle dépendait.

J. M.

TABLETTES LITTÉRAIRES.

LA PUDEUR.

S'il était de la nature de l'homme d'aller nu, comme la physique démontre qu'il pourrait le faire sans inconvéniens, pourquoi en aurait-il honte? Il y a dans la pudeur une raison secrète qui défie l'analyse et qui cependant est dans la nature, puisque celle-ci la conserve malgré nos institutions changeantes. Nous n'avons honte de rien de ce qui dénote en nous la créature intelligente, et nous rougissons de tout ce qui, nous rapprochant de la brute, fait de l'homme un animal : les parties du corps où se trouvent les organes nécessaires à l'intelligence sont à découvert ; les organes utiles à nos besoins matériels sont cachés.

Qu'on ne dise point que les nations ont créé une sorte de point d'honneur sur cet article, et qu'elles ont voulu que partout on considérât l'homme comme un dieu qui n'était pas soumis aux besoins de la brute. Ce serait la première fois que l'orgueil se trouverait d'accord avec l'innocence, les préjugés avec la raison. L'homme rougit de tout ce qui lui fait souvenir de la vie animale, parce qu'il était destiné à vivre de la vie céleste. Créé pour la vie intellectuelle, il a honte de tout ce qui n'est pas elle, et l'homme en qui nous voyons de la pudeur est comme un ange qui se voile les aîles à la vue d'un spectacle indigne de lui.

La pudeur est principalement l'apanage de la femme, parce que la femme ne vit pas complètement sans amour : il faut qu'elle aime d'une manière ou d'une autre, et la pudeur est chez elle le combat nécessaire qui a lieu entre l'amour moral et l'amour physique. Sollicitée par celui-ci, elle ne s'y rend pas sans regretter l'autre, et ce regret la fait rougir à ses propres yeux. Cela est si vrai, que les jeunes personnes au-dessous de l'âge nubile n'ont qu'une pudeur d'habitude, inspirée par l'éducation, et que l'instant où la pudeur se déclare chez elles, est toujours celui où elles deviennent femmes. S'il

n'y avait qu'une nature dans l'homme, on n'y trouverait pas de pudeur, parce qu'il n'y aurait pas de contradictions dans l'ame.

Si la femme n'avait que de l'amour, elle pourrait flatter l'une des deux natures de l'homme, mais l'autre la considérant avec insouciance ou avec sâtiété, il s'ensuivrait que l'homme, destiné à aimer par le cœur autant que par les sens, ne trouverait pas dans la femme la compagne de sa vie. La pudeur jete sur l'amour ce voile mystérieux dont la nature couvre tous les sentimens, pour nous y attacher davantage. Elle fait naître ces refus que l'on considère quelquefois à tort comme de la coquetterie, et qui produisent un effet plus sûr que la coquetterie, parceque, quand on en découvre le motif, au lieu d'y voir l'effet du caprice, on y trouve une vertu de plus. C'est en ne refusant rien à ses désirs qu'on arrive au dégoût; c'est en les combattant qu'on les rend plus vifs. La pudeur établit sans cesse une lutte charmante entre le refus et le désir, et cette lutte qui tient toujours le cœur occupé, est précisément ce qui le charme et ce qui l'attache.

On peut remarquer que l'homme s'attache plus aux personnes d'un caractère mobile et inconstant, qu'à celles qui ont un caractère fixe. Celles-ci, n'agitent point par la crainte de les perdre; les autres tiennent toujours l'ame dans ce point indéterminé où la jouissance est mêlée de crainte et le découragement d'espérance. Une caresse ramène à elles celui qui s'en éloigne, et c'est à l'instant où l'on se croit le plus près de rompre pour toujours avec une personne de ce caractère, qu'on est le plus disposé à ne jamais s'en séparer. Certaines femmes retiennent leurs amans dans leurs fers par ce manége, et il faut observer que ce manége ne leur réussit que parce qu'elles imitent ainsi, très-souvent sans s'en douter, un sentiment qui est dans la nature humaine. Ce sentiment, qui veut et qui ne veut pas, qui désire et qui refuse, est la pudeur. Sans lui la jouissance ne conduirait qu'à la satiété. Il n'y aurait aucun intervalle entre le désir et la volupté, et celle-ci n'ayant rien de moral, il n'y aurait plus d'amour véritable. C'est lui qui fait un ange de la femme qu'on aime, et c'est à lui qu'il faut attribuer l'horreur qu'inspire une prostituée. Dites-donc à présent, que dans l'amour il n'y a que le physique qui soit bon.

ED. RICHER.

LA TOUR DU FOUR.

2.e *Article* (1).

LE CALME APRÈS LA TEMPÊTE.

Toute la matinée fut orageuse ; souvent des nuages épais couvraient la face du soleil, des torrens de pluie descendaient du Ciel, et ramenaient au milieu du jour l'obscurité de la nuit. Cependant le calme se rétablissait peu à peu ; la mer, plus tranquille, respectait ses limites et ne faisait plus entendre qu'un faible murmure. Enfin, le soir, le ciel s'éclaircit ; un léger vent d'est dissipa les nuages, *et le soleil couchant parut à l'horizon*. Tout semblait renaître à son aspect ; parés de couleurs plus vives, les rivages de la mer brillaient d'un nouvel éclat ; l'air était plus pur ; les mouettes et les goëlands, étendus sur le rivage, secouaient leurs ailes humides, et semblaient se réjouir de la présence du flambeau vivifiant qui anime toute la nature. Descendant lentement dans son lit, il versait à l'occident des torrens de pourpre et d'or, et ses rayons, décomposés au sein des nuages, comme à travers un prisme, nuançaient de mille couleurs les masses amoncelées autour de lui. Les unes, d'un rouge de feu, ne paraissaient plus briller d'un éclat emprunté ; les autres, ne laissant pénétrer à travers leurs flancs noircis que quelques reflets argentés, se coloraient sur les bords d'une légère teinte de rose et de blanc. Leur forme et leur couleur, variant sans cesse, offraient à l'imagination les objets les plus bizarres et les plus pittoresques. Souvent il me semblait voir, auprès des murs d'un château fantastique, un chevalier errant, portant en croupe la dame de ses pensées ; le seigneur châtelain s'avançait pour le recevoir, tandis qu'au sommet du donjon, le nain donnait du cor

(1) Voyez le 1.er article, page 428 du 5.e volume du *Lycée*.

pour annoncer l'arrivée du voyageur. D'autres fois, une forêt majestueuse semblait s'élever devant moi et balancer sa tête antique, légèrement agitée par la brise du soir, ou bien, à travers les précipices et les rocs sourcilleux d'une montagne escarpée, je voyais gravir un chasseur poursuivant le daim et le chamois (1). Ainsi la scène changeait sans cesse, jusqu'à ce que le soleil disparût entièrement, lançant encore des faisceaux de lumières, qui rompaient l'uniformité qu'offraient à la vue le bleu foncé des mers, et l'azur tendre des cieux.

Au même instant, la lune élevait sa face pâlissante à l'autre bout de l'horizon, et sortant de derrière les villages de Koalet et de Rafia, répandait sa lumière vacillante sur le cristal des eaux. Les étoiles paraissaient peu à peu dans le ciel, à mesure que la lumière du soleil s'affaiblissait au couchant, et toute cette voûte resplendissante se réfléchissait dans le miroir mobile que j'avais sous les yeux. Au moindre choc de l'onde contre les rochers, des milliers d'étincelles jaillissaient de son sein, et semblaient de nouvelles étoiles, ajoutées pour un instant au firmament; tandis qu'au milieu de ce tableau mouvant, brillait l'image du phare, dont la lumière rougeâtre paraissait une comète à la chevelure ardente. Tout reposait dans la nature, tout était calme; le silence n'était interrompu que par les cris plaintifs des barges et des courlis, ou le bruit monotone des rames, que l'on entendait, dans le lointain, frapper la mer à intervalles égaux. Quel contraste entre cette tranquillité universelle et l'agitation de la nuit précédente. C'est

(1) . . . . Combien je préfère
Cette pompe du soir dont brille l'hémisphère;
Ces nuages légers qui d'un monde nouveau
Montrent aux yeux surpris le magique tableau.
Là, traversant l'éther et sa vague étendue,
Le char ailé d'un dieu vient s'offrir à ma vue.
Ici, c'est un monarque entouré de sa cour,
Qui s'assied triomphant sur le trône du jour.
Là, s'étendent au loin des forêts inconnues;
Des palais de saphir brillent au sein des nues;
Mille géans armés se heurtant dans les airs,
De leurs glaives d'azur font jaillir les éclairs.
(Michaud. — *Printems d'un Proscrit.*)

la création qui succède au cahos. Quel calme répand dans l'ame le spectacle d'une belle nuit! avec quelle volupté pure l'on respire l'air frais d'un beau soir! malheur à l'homme insensible à ces jouissances paisibles; il faut que son ame soit bourrelée de remords, ou agitée par des passions bien viles: il n'est pas né pour la vertu. La douleur même, quand elle est pure, trouve un charme secret à gémir pendant la sérénité d'une belle nuit; calmé par cette tranquillité de la nature, le chagrin le plus amer devient une mélancolie douce, qui oppresse le cœur sans le déchirer.

C'est un phénomène singulier que cette influence qu'exercent sur notre esprit, les changemens qui surviennent dans l'atmosphère. Frêle machine que la nôtre, les variations du baromètre indiquent souvent la situation de notre humeur. « Ses flux et reflux sont si irré-» guliers, qu'on ne peut les soumettre au calcul; moins » reglés que ceux de l'Océan, peut-être cependant dé-» pendent-ils des mêmes causes? Souvent du moins ce » ne serait pas nous faire injure que de le supposer; » quant à moi, je proteste que, dans bien des circons-» tances, j'aimerais mieux entendre dire que j'ai été » influencé par la lune, ce qui n'entraînerait ni honte, » ni blâme, que de voir imputer mes actions à ma » seule volonté, ce qui pourrait m'exposer à l'un et à » l'autre. (1) »

Quel est l'homme qui n'a pas éprouvé ces variations d'humeur, aussi subites qu'involontaires. Au milieu des tempêtes, lorsque les vents et la foudre retentissent avec fracas dans l'obscurité de la nuit; lorsque la voûte des cieux est ébranlée, et que tous les élémens bouleversés semblent annoncer la dissolution prochaine de l'univers, notre ame est agitée comme la nature; susceptible de tous les sentimens exagérés, elle passe de la faiblesse à la force, de la bassesse à la grandeur, du délire du désespoir à une magnanimité stoïque. De même, c'est au sein des orages politiques que l'on voit naître les grands crimes et les grandes vertus. Au contraire, lorsque, dans une belle nuit, la lune promène au haut des

(1) A sentimental journey by Yorick. The monk.

airs son char silencieux, lorsque tout dort dans l'univers, et que les vents reposent dans leurs grottes profondes, l'ame se laisse aller à de douces rêveries; le calme de la nature se communique aux sentimens du cœur. Ce n'est plus cette agitation tumultueuse qui fait que nos pensées se succèdent avec autant de rapidité que les vagues soulevées par les vents; c'est une paisible mélancolie, calme comme l'eau d'un lac tranquille. On sent le bonheur d'exister. C'est alors que l'on soupire après la félicité de partager son existence; c'est alors surtout que l'on éprouve le besoin d'aimer et d'être aimé, et de s'épancher dans le sein d'un ami ou d'une tendre amante.

Je vois d'ici de malins lecteurs s'égayer à mes dépens, et dire qu'avant de m'aborder il faut consulter le baromètre. Mais doit-on s'étonner qu'attachée à ce corps fragile, notre ame en partage les infirmités. Soyez de bonne foi, Messieurs, et vous surtout, Mesdames, et vous conviendrez que si votre humeur n'est pas toujours égale, si vos nerfs sont parfois iritables, l'influence du tems y est pour beaucoup; et je gage que tel rit de mon systême, dont la gaîté dépend d'une bonne digestion, et qui doit ses saillies les plus heureuses à un verre de vin de Champagne, ou à une tasse de café.

Au reste, qu'on en plaisante à loisir, je n'en persiste pas moins dans mon opinion; et j'avoue que mon séjour à la tour du Four, m'y a confirmé de plus en plus. Autant mes pensées étaient sombres et agitées la première nuit, autant elles furent douces et paisibles la seconde. Elles étaient calmes comme la mer qui m'environnait, et vagues comme tout ce qui s'offrait à ma vue. La lune répandait un jour douteux sur tous les objets; l'on distinguait à peine les côtes éloignées dont les bords vaporeux se confondaient avec l'horizon, et ressemblaient à un tableau couvert d'une gaze transparente. Cette lumière incertaine, laissant dans le vague tout ce qu'elle éclairait, prêtait merveilleusement aux illusions. Aussi, suppléant ce que ma vue ne me permettait pas de distinguer, mon imagination achevait les parties du tableau laissées dans l'ombre. Quelquefois je prêtais aux rochers des formes fantastiques; souvent, je croyais voir des fantômes légers traverser l'air, emportés par la

brise du soir. Bientôt l'illusion devint complète : je distinguais leurs formes aériennes ; je les voyais voltiger autour de moi, se poursuivre et s'éviter, rentrer et disparaître dans leur palais de nuages. Peut-être, me disais-je, ce sont les ombres des malheureux qui ont péri sur cet écueil fameux par les naufrages. Ils viennent gémir autour du rocher qui causa leur infortune, et chercher les trésors que les flots ont engloutis. Mais non, le moment qui dissout notre corps mortel, dissipe toutes les illusions de la terre ; désormais insensibles à ce qui jadis excitait leur cupidité, ils viennent sans doute donner aux vivans des avis salutaires, et leur ouvrir les voies à la véritable vie (1).

Dans tous les siècles, les apparitions des morts ont été l'objet d'une croyance générale pour le vulgaire ; mais d'où proviennent ces terreurs que témoignent la plupart des hommes à l'idée de rencontrer l'ombre des personnes qui leur furent chères ? Ah ! s'il était permis aux morts de briser les liens du tombeau pour converser avec les vivans ; si leur ame épurée pouvait descendre du séjour éternel, ce ne serait point pour nous effrayer par de vaines apparitions : ils viendraient éclairer notre ignorance ; ils viendraient nous entretenir de la grandeur du Très-Haut, et nous dévoiler les mystères de l'autre vie. Ceux qui nous ont aimés sur la terre, voudraient-ils nous nuire après leur mort, et se jouer de la faiblesse attachée à cette condition mortelle qu'ils ont partagée avec nous. Ah ! venez, tendres amis que j'ai perdus, et vous surtout ombres chéries des auteurs de mes jours. Paraissez avec tout l'appareil lugubre que vous prête la superstition vulgaire, et votre aspect me comblera de joie. Mon ame ne sera point agitée de terreur, mon corps ne témoignera point de faiblesse ; je ne songerai qu'au bonheur de vous revoir et de converser avec vous. Avec quel ravissement je reconnaîtrai vos traits ; avec quelle avidité j'écouterai vos leçons ! Vous qui pendant la vie avez pénétré si avant dans les voies de la sagesse ; quelle sera la sublimité de vos dogmes ; maintenant que, dépouillés de votre enveloppe terrestre, vous contemplez l'Eternel face à face, et puisez à la

(1) Notas mihi fecisti vias vitæ. Ps. 15. 11.

sortir. — Eh Bien, je vais tenter l'entreprise : il sera glorieux pour moi de pouvoir transporter une jeune habitante du XIX.e siècle aux tems des *Conan*, des *Mériadec*, des *Alain*; je ne vous promets pas de transformer en héros de roman ces Messieurs, fort braves, sans doute, mais très-peu galans; car malheureusement, dans ces tems d'ignorance, ils étaient loin d'apprécier le mérite des femmes. Quoi qu'il en soit, allons les visiter, et avec l'aide des historiens, annalistes, commentateurs et compilateurs bretons, contemplons le théâtre de leurs exploits et entourons-nous de leur gloire.

— Fort Bien! commençons : nous voici sur la *place Royale?* — Eh! non, Madame, c'est la *motte Saint-Nicolas*; c'est au pied de cette colline, couverte de vignes, et qui s'étend sur les bords de la Loire, que vous voyez s'élever ces remparts tant de fois assiégés par les rois de France, les Huns, les Normands, les Anglais. Voici la porte Saint-Nicolas et les tours qui défendent l'entrée de la ville; tout auprès est le cimetière de la paroisse. Ici, ce n'est plus *la halle aux blés*, *la rue Sainte-Catherine*, c'est le territoire des Templiers, de ces malheureux chevaliers qui, à la scène, vous ont arraché d'abondantes larmes. Le décret fatal, lancé par Philippe-le-Bel, vient de les frapper; leurs biens sont enlevés; ils fuient avec douleur ces lieux où leur nom est désormais proscrit; ils vont chercher un asile sur la terre étrangère, et protestent de leur innocence, en s'éloignant, tandis que le grand-maître, sur son bûcher, assigne le roi de France et le pape à comparaître devant le tribunal de Dieu. Ne vous semble-t-il pas voir leurs ombres vengeresses se lever autour de ce temple pour confondre leurs accusateurs, et emprunter le langage de M. Raynouard, leur digne interprète? — Hélas! mon cher Monsieur, j'ai beau regarder, je ne vois qu'un jeu de paume au lieu d'un temple, et des marchands de grains et de vieilles ferrailles, qui ne ressemblent pas du tout à vos chevaliers. — Un peu d'enthousiasme, Madame; écartez loin de vous ces objets vulgaires. Traversons la rivière d'Erdre, que l'évêque Saint Félix fit joindre à la Loire, et arrêtons-nous avec respect devant ce mémorable château du *Bouffay*. — Mais que

trouvez-vous de respectable dans cette masse informe et gothique qui attriste un si beau quartier ? — Eh quoi ! vous ne sentez pas tressaillir votre cœur en contemplant ce monument, sur lequel neuf siècles ont déjà passé. Oui, je le vois, ce château, jadis flanqué de quatre tours, et si fatal aux ennemis de notre cité ; je la revois, cette antique demeure de nos ducs : c'est là qu'ils ont établi leurs cours et ce tribunal suprême, d'où sortaient des arrêts immuables ; cette enceinte, entourée d'arbres qui forment l'avenue du château, devient le théâtre de grands événemens : j'entends la sentence de mort prononcée contre ces illustres brigands réfugiés à Oudon qui inondaient le pays de fausse monnaie fabriquée dans leur infame repaire, et assassinaient le voyageur égaré dans leurs domaines.

Ecoutons ! les trompettes se font entendre, les héraults d'armes annoncent un combat, un peuple immense entoure cette enceinte, le duc de Bretagne paraît avec toute sa cour ; les lices sont ouvertes, deux combattans s'élancent : c'est Beaumanoir et Tournemine. Quel silence effrayant règne dans toute l'assemblée ; on n'entend que le cliquetis des armes et le hennissement des chevaux. L'accusé succombe : soudain, mille acclamations frappent les airs, et le vainqueur triomphe au milieu d'un peuple transporté. — Vous êtes heureux de voir de si belles choses sur cette place ; je vous avouerai, moi, que votre vieux château ne m'offre qu'une prison d'un aspect lugubre ; au lieu de vos combattans, je n'aperçois que des marchands de volailles et de légumes. — Ne m'interrompez pas, Madame, je suis en verve... Pour arriver sur le port Maillard, il fallait jadis traverser un petit pont couvert et jeté sur des fossés. — Fi, l'horreur ! un pont ! des fossés ! que cela était loin de valoir nos superbes quais ! — Un moment, Madame, ce pont va nous conduire au célèbre château de Nantes. Quels souvenirs vient rappeler à mon esprit cette formidable citadelle, tant de fois assiégée ; il me semble que ces murs vont s'ouvrir, que je peux évoquer les ombres des hommes illustres qui les ont habités. Entendez ces accens d'allégresse : quelle fête se prépare ! Le mariage de notre duchesse Anne, avec le roi de France Louis XII. Quel est ce monarque devant lequel s'abaisse le pont-

levis ? Le compagnon de Bayard, le restaurateur des lettres; c'est François I.er, près de son épouse Eléonore, qui marche sous un dais magnifique porté par quatre habitans; trois groupes de jeunes-gens, aux livrées de la reine, du Dauphin et de la ville, les précèdent, et notre brave milice bourgeoise, armée de l'arquebuse, ferme la marche. Le cortége s'est arrêté à chaque carrefour pour voir jouer les *mystères*; la reine a reçu les présents offerts par la ville, entr'autres une belle lamproie d'argent avec un plat de même métal, et c'est dans cette enceinte que le Roi va proclamer l'union de la Bretagne à la France... Toute cette pompe s'est évanouie; mais une autre fête non moins brillante, non moins animée se prépare: aux acclamations si franches de ce peuple enivré, je ne puis m'y méprendre; c'est le Béarnais, qui fait son entrée dans notre ville; je l'entends qui s'écrie, en apercevant le château de nos ducs: *Ventre saint-gris ! les ducs de Bretagne n'étaient pas de petits compagnons*. Il est escorté des sept compagnies de notre milice portant ses couleurs, et j'aperçois auprès de lui la *charmante Gabrielle* d'Estrées; elle reçoit avec une douce affabilité les présens offerts par la ville: vingt livres de soie, cent livres de confitures, six canariens, etc. J'entre dans le château, avec le vainqueur d'Ivry; je le vois rendre ce mémorable édit qui assure la liberté de conscience. En quittant le bon Henri, nous retrouverons dans les vastes salles, le brave Duguesclin, son frère d'armes Clisson, et l'ambitieux duc de Mercœur. Voyez le fameux cardinal de Retz, qui se laisse glisser le long des bastions: il s'élance sur un cheval et fuit à toutes brides, pendant que, non loin de là, l'attention d'une foule de peuple se porte sur un moine qui semble se noyer tout exprès pour laisser échapper l'illustre captif. C'est le farouche Machiavel, qui dévoile au cardinal d'Amboise les ressorts de sa sombre et tortueuse politique. C'est l'infortunée Marie-Stuart, qui doit regretter le tant doux pays de France. L'aimable Sévigné embellit aussi ces lieux de sa présence. Sur ces créneaux, sous ces voûtes solitaires, dans ces vastes appartemens, que de combats, de supplices, de fêtes se succèdent; que d'images imposantes et variées, douces et terribles, se déroulent à mes yeux ! — Eh bien, vous

l'avouerai-je, je ne vois là qu'une cour déserte et silencieuse, des appartemens dévastés, des fortifications en ruine, et quelques soldats, seuls habitans de ce brillant séjour; j'oserai même dire qu'un groupe d'édifices semblables à ceux qui ornentnotre quai Brancas, ferait tout aussi bien en cet endroit que vos bastions, vos tours et vos créneaux du X.e siècle : pardonnez cette réflexion et surtout retenez votre colère. Je vais vous suivre dès ce moment sans vous interrompre.

Alors, Madame, daignez jeter un coup-d'œil sur le rivage opposé, autrefois une vaste prairie, et remonter au tems où les farouches enfans du nord étaient en possession de notre ville. Vous allez voir apparaître le brave *Alain-Barbe-Torte*: à la tête de sa petite armée, il vient délivrer sa patrie du joug des barbares. Je pourrais bien vous faire le récit de la bataille; mais, comme les exploits de nos pères ne peuvent exciter votre enthousiasme, je laisserai mon héros aux prises avec les Normands : nous le retrouverons plus tard. Admirez, du moins, ce canal qui sépare la prairie de Mauves de celle de la Magdeleine, et payez encore un juste tribut d'élogesà Saint-Félix, qui fitexécutercette belle entreprise. Faut-il rassembler sous vos yeux nos galères armoricaines, dont les proues magnifiques s'élevaient majestueusement au-dessus des flots ? Signalerai-je la flotte de César ? Ferai-je arriver les Normands dans leurs bateaux de claies revêtus de peaux? Non, vous préféreriez j'en suis sûr à tout cela, nos bateaux à vapeur et nos légers canots: je vais donc continuer mon excursion. — Ah ! nous voici sur notre *Cours*. — Ce n'est plus en ce moment une promenade; ce sont des fossés entourant les remparts de la ville: nous sommes en 453. Les Huns sont campés sous les murs de Nantes, ils vont s'en emparer ; les habitans sont consternés. Tout-à-coup, au milieu de la nuit, on voit une procession sortir de l'église de Saints Donatien et Rogatien ; elle s'avance en silence vers une autre procession venue de l'église Saint-Similien. Cette apparition frappe de terreur les ennemis qui lèvent le siége et s'enfuient en désordre. — Tout cela est sublime, mais, de grâce, rendez-moi ma belle promenade, nos jolies femmes, nos modernes édifices qui valent tout autant à mes yeux que vos fossés, vos Huns et votre procession.

— Puisque nous voici auprès du palais épiscopal, nous pouvons assister à l'entrée de nos premiers évêques. Le prélat sort de l'hôpital de Saint Clément, où il a passé la nuit; il paraît sur un cheval blanc, richement enharnaché; une chaise l'attend à la porte Saint-Pierre; il s'y place, et il est porté jusqu'au grand autel de la cathédrale par les quatre premiers barons du comté Nantais. Après la cérémonie, un repas splendide attend ces nobles seigneurs qui se dédommagent de la fatigue qu'ils ont éprouvée, en enlevant très-respectueusement, selon l'usage, tout le service de la table épiscopale. Saluons maintenant notre antique cathédrale, tant de fois incendiée et pillée par les brigands du Nord; contemplons Alain Barbe-Torte, qui vient, vainqueur de ces hordes barbares, rendre grâces à Dieu du succès de ses armes, et écarte avec son épée, les ronces qui obstruaient l'entrée du temple abandonné. Plus tard, assistons à la reconnaissance des reliques de Saint-Donatien et Saint-Rogatien, à la consécration de cette cathédrale par Saint-Félix, admirons la splendeur dont elle brillait alors, ces lampes nombreuses qui réfléchissaient l'or et l'azur de toutes parts, ces lambris ornés de lames d'étain, et gémissez en voyant tous ces trésors devenir la proie des farouches Normands, qui égorgent, au IX.e siècle, toute la population de la ville et des environs réfugiée dans cet asile sacré. Arrêtons-nous encore: Henri IV reçoit en grande cérémonie l'Ordre de la Jarretière que lui envoie la Reine Elisabeth. Ecoutons: les échos semblent redire les accens de Saint-Bernard, de Fléchier.

Suivez-moi maintenant dans la rue Notre-Dame, et visitons l'hôtel de la Suze. Quoi! vous ne frémissez pas?.. Songez donc que ce fut la demeure de ce fameux Gilles-de-Retz, de ce grand coupable, qui, sous le nom de *Barbe-Bleue*, vous a tant fait trembler dans votre enfance. Accusé de crimes odieux, il marche à la mort: le bûcher qui doit consumer son corps s'élève sur la prairie de la Magdeleine. Ce maréchal de France a terni la gloire de ses armes; mais au moment suprême, les passions funestes qui s'agitaient dans son sein disparaissent, le remords fait entendre sa voix terrible; il avoue ses forfaits, implore le pardon du ciel et des

hommes; la mort vient arrêter sa voix suppliante, et la flamme du bûcher le dérobe aux yeux des spectateurs. Voici l'hôtel de Briord, qui ne vous offrira pas des souvenirs aussi effrayans. Construit par ce fameux Landais qui paya de sa tête le dangereux honneur d'être le confident et le ministre absolu d'un prince, il fut honoré souvent de la présence des rois de France, des ducs de Bretagne, du connétable Duguesclin, de la célèbre reine Marguerite de Navarre, cette agréable et spirituelle conteuse, la Sévigné du tems. Plus loin, nous trouvons vis-à-vis l'hôtel Rosmadec, autrefois l'hôtel de Drouges, qu'ont habité les descendans de l'illustre Alphonse de Goulaine, qui s'acquit l'estime de la France et de l'Angleterre, en apportant sa médiation dans un traité de paix entre les deux puissances.

Et tous ces palais sont maintenant occupés par des bourgeois! Là c'est un magasin de draps, ici une école primaire. Il y a de quoi éteindre l'enthousiasme le plus prononcé. — L'ancien hôtel-de-ville, du moins, a conservé sa gloire intacte; on aime à parcourir la longue liste des magistrats qui se sont distingués dans son sein, et à honorer la mémoire de tant d'administrateurs sages et éclairés, du vertueux Dubetil, entr'autres, qui s'opposa courageusement au massacre des calvinistes, malgré les ordres du gouverneur.

N'oublions pas, avant de quitter ce quartier, de jeter nos regards sur l'ancien théâtre des exploits de nos ancêtres: c'est la tour de l'Albalestrie que notre musée a remplacée; là se rassemblaient les braves chevaliers du Papegault. Un de mes grands oncles y fut deux fois vainqueur, et je possède son portrait chez moi: il est représenté dans son grand costume, habit écarlate, bordé d'un galon d'or. Nommé porte-enseigne dans la fameuse expédition de 1726, il a fait souvent à notre famille le récit de son voyage au Pouliguen: après une campagne de quinze jours, nos guerriers rentrèrent en triomphateurs et suspendirent leurs drapeaux aux voûtes de la cathédrale; toutefois, il manqua quelque chose à leur gloire: ils n'avaient pas vu l'ennemi.

Traversons le port Communeau: c'est là que s'élevait un fort qui dominait toute la ville; il offrait l'aspect

d'une montagne, au milieu de laquelle était une caverne. — Oh! passons bien vîte; je n'aime pas ces vieilles citadelles que nos pères transformaient en palais. — Vous ne refuserez pas du moins de saluer la célèbre église de Saint-Similien, en vous rappelant son fondateur, convertissant à la religion chrétienne Saint-Donatien et Saint-Rogatien, martyrs, ainsi que lui; vous ne dédaignerez pas aussi de jeter les yeux sur cette épaisse forêt qui entourait tout ce quartier, et surtout sur la chapelle de Miséricorde, élevée en mémoire d'un événement remarquable, la destruction d'un monstre effrayant, qui désolait les environs, et que trois des premiers barons de Nantes osèrent attaquer. Malgré votre aversion pour les citadelles, je suis obligé de vous montrer celle du Marchix : elle était très-redoutable; un général appelé Marchill, qui campa dans ces lieux au V.me. siècle, lui donna son nom. Nous voilà sur le fameux pont de Sauvetout, défendu par deux forts placés à l'entrée et par deux tours énormes; c'est dans cette étroite enceinte, devenue un asile inviolable, que se réfugiaient les malheureux poursuivis par la justice. Car de même que Londres, notre ville avait son alsace, lieu de franchise et de liberté ainsi que vous avez dû le voir dans un ouvrage de Walter-Scott: delà le nom de sauvetout.

Attention, Madame, nous voici sur la colline où s'arrêtèrent les troupes d'Alain-Barbe-Torte, après qu'elles eurent été repoussées par les Normands. Tous ces braves soldats, épuisés de fatigue, cherchent en vain à étancher la soif qui les déchire. Aucune source ne s'offre à leur vue; ils vont périr sous les murs de la cité qu'ils veulent délivrer; soudain, Alain se jette à genoux, implore la Vierge céleste; à peine sa prière est-elle finie, qu'on voit, du sein de la terre, jaillir une fontaine d'eau vive et pure; les combattans se désaltèrent et, pleins de courage, ils s'élancent sur les ennemis, les mettent en fuite, et entrent en vainqueurs dans la ville. — Quoi! toutes ces belles choses se sont passées sur cette place Bretagne, abandonnée maintenant aux marchands de bœufs et de moutons, aux fripiers et aux saltimbanques. — Oui, Madame, et la fontaine miraculeuse se voit dans la cour qui porte encore le nom de Sainte-Marie, bienfaitrice de nos soldats. —

Je voudrais alors que la source divine ne restât pas ignorée, et qu'un monument attestât ce grand événement. — J'appuierai de tout mon pouvoir la proposition, et tous nos savans armoricains suivront mon exemple. Nous nous en occuperons plus tard. — Si vous n'êtes pas trop fatiguée, Madame, je vais vous conduire sur la Fosse; et, vous transportant au XV.me siècle, je ne vous montrerai qu'une grêve que baignait jadis un marais fangeux, transformé en canal par Saint-Félix. Avançons: on n'aperçoit que quelques cabanes éparses; c'est la demeure des pauvres pêcheurs et des bateliers. Voici le fameux coteau de l'Hermitage, séjour vraiment enchanteur: parvenus au sommet, nous voyons la Loire couler à nos pieds; un immense horizon se déploie devant nous, et toute la ville s'élève en amphithéâtre. C'est sur ce rocher que la plupart des vieux marins, retirés du service, ont fixé, en tout tems, leur séjour. Mais, si je vous disais que ce petit pays fut jadis un royaume, et que, dans cette caserne de douaniers, il exista jadis un palais? — Un palais? — Oui, Madame, c'est là, que le roi *Baco*, assez semblable au roi d'Ivetot, tenait sa cour. L'histoire de ce monarque-bourgeois est racontée dans le vieux manuscrit que j'ai trouvé. — Vous pourrez, dans le prochain numéro du *Lycée*, l'offrir à vos lecteurs. — Très-volontiers. — Vous trouverez bon, maintenant, que nous terminions ici notre promenade; plus tard nous pourrons en faire une autre, si cela vous amuse; et je vous promets des événemens plus curieux encore. — J'accepte votre proposition, mon cher conducteur, et je vous remercie bien sincèrement de m'avoir mise à même d'apprécier dignement notre respectable cité; car je vous avoue que, malgré mon titre d'observateur, j'avais la bonhomie de me promener comme le peuple, et de ne jamais sortir de mon siècle; mais, grâce à vous, mes promenades vont prendre une teinte romantique et scientifique. L'aspect d'une vieille muraille va me faire tressaillir et je voue à nos monumens tout le respect qu'a droit d'exiger un savant de l'Armorique. — Fort bien, Madame, et puissiez-vous quelquefois, dans vos excursions, penser à votre compagnon de voyage.

LE VIEUX CONTEUR.

LETTRE SUR LE THÉATRE ET LA MUSIQUE.

Tu te plains de mon silence, mon cher Émile; cependant, de bonne foi, que reste-t-il à dire des pièces nouvelles après les nombreux articles que leur consacrent journellement les feuilles parisiennes ? C'est, en vérité, une tâche trop fastidieuse, et dont tu ne retirerais aucun fruit, puisque mes lettres ne te parviennent le plus souvent qu'après les journaux de la capitale. Mais je n'ai pas la même excuse à te donner pour nos débutans, et je vais essayer de te les faire connaître. Toutefois, avant de passer en revue les acteurs qui composent la nouvelle troupe du Théâtre de Nantes, je te dirai quelques mots de notre orchestre. C'est vainement qu'on y cherche l'observation de ces nuances intermédiaires, sans lesquelles la musique est dépourvue d'expression. *Forte* et *piano*, voilà toute la poëtique de la masse des exécutans, et c'est inutilement que quelques artistes d'un vrai talent, au nombre desquels se montre notre premier violon *solo*, voudraient faire sentir tous ces contrastes, qui, ménagés avec soin, donnent tant de charme aux compositions des grands maîtres : tous leurs efforts ne peuvent rien contre l'indolence générale. Il faut pourtant que ceux qui cultivent la musique instrumentale, habitués jusqu'à ce moment à ne voir jamais la critique s'occuper d'eux, songent que nous sommes arrivés à une époque où les bons principes sont généralement répandus.

OPÉRA.

M.me LECOUVREUR, *première chanteuse*. — Que te dirai-je de cette cantatrice ? Jamais débutant ne m'a plus embarrassé. Dans un même morceau, ou plutôt dans une même phrase musicale, on trouve tour-à-tour à louer et à critiquer. Sa voix, sonore dans les tons graves, voilée dans le medium, gênée dans les cordes hautes, tantôt fait entendre des éclats qui retentissent dans toute la salle, tantôt s'affaiblit au point qu'elle ne laisse plus échapper que des notes grêles et sourdes.

Souvent ses intonations sont plus que douteuses, par les efforts qu'elle fait pour suppléer à des moyens insuffisans; soit que sa poitrine soit trop faible; soit qu'elle veuille dépasser le diapason de sa voix, qui est un *contralte;* et tu sais que l'égalité de la voix est indispensable pour bien chanter. On en est donc réduit à conjecturer que M.me Lecouvreur, qui a, dit-on, remporté plusieurs prix de chant au Conservatoire, et qui, par conséquent, a dû avoir une excellente méthode, plus tard se sera abandonnée à sa facilité, aura négligé ses premières études, et n'aura pu conserver cette méthode sûre, correcte, pure, qu'on ne perfectionne qu'avec un travail non interrompu, guidé par le goût. Éloignée des bons modèles, livrée à elle-même, égarée peut-être par ces applaudissemens que la multitude n'est que trop souvent disposée à accorder aux traits brillans qui la séduisent ou qui l'étonnent, M.me Lecouvreur aura oublié les conseils de ses premiers maîtres. En effet, elle commence un *cantabile* avec expression; on l'écoute avec intérêt; on se prépare à l'applaudir, en croyant qu'elle va continuer comme elle a commencé; mais c'est dans l'instant où on s'y attend le moins qu'elle fait succéder, à un trait purement et gracieusement rendu, un trait ridicule et d'autant moins excusable qu'en l'exécutant elle ralentit presque toujours la mesure. M.me Lecouvreur *phrase* très-bien, disent quelques musiciens. Mais, d'abord, qu'est-ce que phraser? « C'est » présenter la période musicale avec élégance et no» blesse, l'orner de tous les agrémens inspirés par le » goût et prescrits par l'école qu'elle peut admettre, » et la conduire avec art *depuis son début jusqu'à sa* » *conclusion.* » Maintenant, qu'on juge. — Dans les morceaux d'ensemble, M.me Lecouvreur ne fait entendre que des sons confus, qui arrivent par intervalle à l'oreille de l'auditeur, et sa partie ne concourt nullement à l'effet. Est-ce négligence, est-ce la crainte résultant d'un accueil peu encourageant? — Je me décide avec peine à continuer de te parler de M.me Lecouvreur; car je dois t'avouer que ses deux premiers débuts m'avaient tout-à-fait prévenu contre elle, et peut-être, sans le vouloir, deviendrais-je trop sévère à son égard. Je serais tenté d'être de l'avis d'un amateur

qui, blâmant à-la-fois et les enthousiastes, et les détracteurs de M.me Lecouvreur, parodiait ainsi deux vers de Corneille :

Elle a chanté trop bien pour en dire du mal,
Elle a chanté trop mal pour en dire du bien.

Quant à son mérite comme actrice, il est presque nul : elle paraît s'être peu occupée de l'art du comédien, qu'elle a, sans doute, regardé comme inutile dans l'opéra. Les personnes qui s'intéressent à elle devraient néanmoins l'engager à se défaire de ces minauderies, de ces mouvemens continuels de la tête et des bras, qui accompagnent sans cesse son chant. Ces mouvemens causent au spectateur une fatigue telle, qu'on peut, sans y penser, confondre les défauts de l'actrice avec les qualités de la cantatrice. En définitive, pour être juste, on dira que M.me Lecouvreur a un talent très-inégal, mais on ne pourra dire qu'elle n'a pas de talent.

M. BOUSIGUES (1), *premier chanteur*, à un jeu sage, même trop sage, joint l'aisance que donne l'habitude de la scène et des intentions dramatiques bien senties; doué d'un physique très-avantageux, il soigne sa mise, qui est toujours élégante. Comme chanteur, dans l'état actuel de l'opéra en France, M. Bousigues ne serait que très-difficilement remplacé. Le timbre de sa voix ne manque pas de charme, et, s'il mettait moins de mollesse dans son chant, il réduirait presque la critique au silence.

M.me BOUSIGUES (2), 2.e *première chanteuse*. — Riche de tous les dons extérieurs que la nature peut prodiguer à une femme, les embellissant encore par l'expression de son jeu, M.me Bousigues est une cantatrice agréable, qui a de l'ame, de la sensibilité. Mais cette belle actrice n'est point appréciée du public comme elle devrait l'être, et tu n'en devinerais jamais la raison? C'est parce qu'elle a eu la complaisance de descendre à des rôles au-dessous de son talent : on a eu alors l'injustice de lui en faire un crime. Cependant, on trouvera en France cinquante premières chanteuses, dites *à roulades*, qui, accumulant les notes sur les notes, ne montreront que la facilité de leur gosier, et on ne trouvera pas dix actrices qui, comme M.me Bou-

---

(1-2) Voyez les pages 636 et 637 du 3.e volume du *Lycée*.

signes, concourront en même tems aux succès du poëte et du compositeur. Mais.... car il faut mettre des restrictions à tout éloge, M.me Bousigues manque des moyens nécessaires pour chanter certains rôles. Il faut donc, lorsqu'elle sort de son emploi, qu'elle apporte une grande attention à ne se charger que des rôles qui lui conviennent.

M. GOYON (1), *second premier chanteur.* — Aimé du public, il entend bien la scène et soigne tous ses rôles; il est bien placé dans ceux créés par Gavaudan et Huet, qui, comme tu le sais, ne brillent pas sous le rapport du chant.

M. HIPPOLYTE - GABRIEL, dans les *colins*, chante très-agréablement. Sa voix, sans être étendue, a du charme et de l'expression; mais qu'il ne se fasse pas une habitude de prodiguer ces prétendus ornemens qui ne dénotent que le défaut de goût du chanteur. — En remarquant combien cet emploi est rare en province, il faut se féliciter de cette acquisition: puissions-nous la conserver! M. Hippolyte est déjà en faveur auprès du public, et véritablement il le mérite, en apportant dans son jeu de la gaîté, de l'abandon, d'excellentes intentions.

M. FOIGNET (2), tenant l'emploi de *Martin*, est un excellent musicien, dont la voix est facile et étendue. Il ne peut manquer d'obtenir des succès durables, avec le double talent de comédien et de chanteur. Toutefois, il serait bon qu'il se tînt en garde contre une manie qui pourrait lui devenir funeste, celle de remplacer par des grimaces, le comique naturel qu'il doit apporter dans plusieurs de ses rôles. — Je joins à ma lettre une romance nouvelle, dont la musique est de M. Foignet.

M.me RICHARD-MUTÉE, *première Dugazon.* Comédienne aimable, toujours en scène, elle cherche trop parfois à produire de l'effet. Chanteuse agréable, quoique sans méthode précise, elle y supplée par le goût naturel; mais on lui reproche des fautes graves contre ce qu'on peut appeler la première règle du langage musical, la justesse, cette condition essentielle et rigoureuse de toute cantatrice. Excellente dans le vaudeville, elle dit parfaitement le couplet. Une vivacité qui anime tou-

(1-2) Voyez la page 638 du 3.e volume du *Lycée*.

jours la scène, une prononciation pure, correcte, de la sensibilité et des intentions toujours finement exprimées, sont des qualités qu'on ne peut refuser à M.me Richard-Mutée.

M.lle BOUSIGUES(1), *jeune première Dugazon.* — Quelle charmante actrice que M.lle Bousigues! C'est, avec M.me Legrand, l'ornement du théâtre de Nantes. Il me semble impossible d'unir une amabilité plus spirituelle, sans y songer peut-être, à une ingénuité plus séduisante, et de mieux comprendre cette expression qui fait ressortir les plus légères nuances d'un rôle. Dans chaque scène elle excite l'intérêt des vrais amateurs par ces inspirations soudaines qui dévoilent le talent dramatique. C'est sans études, sans recherches, mais par une de ces révélations qui font les grands acteurs, qu'elle donne à chacun des personnages qu'elle représente un caractère prononcé. Partout on reconnait l'instinct comique qui la guide; jamais elle ne parait avoir appris de mémoire ce qu'elle débite; elle a l'air d'exprimer naïvement ce qu'elle pense. Des mots qui, quelquefois, sembleraient hardis dans une autre bouche, ne le sont jamais dans la sienne, parce qu'elle dit tout avec une vérité, une simplicité, qui séduisent. *Mais*..., car ce maudit mot vient toujours dire qu'il n'est rien de parfait ici-bas, *mais* si M.lle Bousigues est excellente dans le vaudeville et les rôles ingénus de la comédie, elle est peu à sa place dans les opéra qui exigent des moyens qu'elle n'a pas, qu'elle ne peut avoir.

M. BATISTE, *première basse-taille*, promet de tenir modestement son emploi, s'il continue de chanter aussi sagement qu'il l'a fait dans *Felix*. Il a néanmoins besoin, et dans le chant et dans la diction, de modérer une vivacité qui l'entraîne presque toujours hors des limites.

M. DUCHAUME, *seconde basse-taille*, est un bon comédien, qui a de la verve comique, de la rondeur; mais dont la voix tant soit peu fatiguée, ne répond pas toujours aux efforts du chanteur.

M.me LOUIS est une des meilleures *duègnes* qui aient paru sur la scène nantaise. Son jeu est plein de

(1) Voyez la page 639 du 3.e volume du *Lycée*.

verve, d'esprit et de vérité, soit qu'elle parle, soit qu'elle écoute. Son chant n'a rien de désagréable.

M. LEFÈVRE (1), dans les rôles de *Laruette*, a le talent de plaire au public, et, avec ce talent-là, on est toujours sûr d'obtenir des applaudissemens.

M. ASTRUC, dans les *Trial*, chante agréablement. Comme *second comique*, il montre toujours une gaîté vive et pétulante; mais, visant trop à l'effet, cet acteur manque souvent de ce naturel, sans lequel toute illusion est détruite à la scène.

M. ADOLPHE JEAULT, doublant M. Astruc, a tout ce qu'il faut pour réussir dans les *comiques*, s'il joint le travail à ses dispositions naturelles. Son physique est extrêmement avantageux pour jouer les Jocrisses.

Mlle. JOSÉPHINE COUSIN, entraînée par une louable ambition, a quitté les rangs des figurantes pour jouer quelques rôles secondaires. Elle a de la voix, et une qualité précieuse, celle de chanter *juste*. Avec de la persévérance et du travail, elle tiendra fort bien l'emploi de *mères-Dugazon*. Le public a encouragé ses essais.

COMÉDIE.

M.me LEGRAND-ROCHE (2), *première actrice*.— J'ai épuisé toutes les formules d'éloges en te parlant de M.me Legrand: je n'ai donc plus rien à t'en dire, sinon qu'elle a joué dernièrement le rôle d'*Elmire* (dans *Tartufe*) avec toute la décence qu'il exige, et ce rôle est un des plus difficiles que je connaisse : je ne me rappelle pas d'avoir vu la scène de la table mieux rendue. — Tout en saisissant les moindres nuances d'un rôle, M.me Legrand n'en néglige jamais l'ensemble; c'est avec un naturel enchanteur qu'elle jette, dans le dialogue, ces mots heureux qu'il est donné à si peu d'acteurs de bien prononcer. Son jeu se fait constamment remarquer par un ton décent sans affectation, élégant sans manière, et, chez elle, la finesse n'exclut jamais le naturel. Je ne crains pas de le dire, parce que je ne me laisse jamais influencer par les réputations, M.me Legrand est, après M.lle Mars, la meilleure actrice qui se soit montrée sur le théâtre de Nantes.

M. MAINVIELLE (3), *premier rôle*.— Cet excellent comédien, que le public apprécie chaque jour davantage, n'a

---

(1-2-3) Voyez les pages 641, 632, 631 du 3.e volume du *Lycée*.

peut-être qu'un défaut essentiel, dont il parviendra difficilement à se corriger, c'est de ne pas assez modérer cet excès de chaleur qui l'emporte souvent hors des bornes. Mais, pour établir la compensation, que de qualités qui naissent de ce défaut même! M. Mainvielle est éminemment doué de cette énergie sans laquelle on ne peut exprimer les grandes passions; de cette chaleur communicative, qui est à la fois le résultat d'une sensibilité profonde et d'études bien dirigées; de cette intelligence raisonnée, qui saisit un rôle tout entier, et de cet esprit d'analyse qui en rend tous les détails. Il est une observation que le talent de M. Mainvielle devrait me faire passer sous silence, mais sur laquelle certaines personnes ont insisté trop fortement devant moi, pour que je ne t'en fasse pas part: c'est que M. Mainvielle, oubliant les préceptes de Talma, néglige beaucoup trop ses costumes.

M.me FAUVET-LÉON, *jeune-première*, en faisant bien comprendre les intentions de ses rôles par une diction juste, n'a peut-être aussi qu'un seul défaut marquant; mais ce défaut, indépendant de sa volonté, rend inutiles tous les conseils qu'on pourrait donner à M.me Léon, tant qu'elle conservera l'emploi de *jeune-première*.

M. ROCHE, *jeune-premier*, a un jeu spirituel et animé et un bon ton de comédie; mais qu'il prenne plus de confiance en lui-même. Il doit aussi particulièrement soigner son jeu muet: savoir écouter est une des qualités essentielles d'un acteur, s'il veut sortir des rangs de la médiocrité. M. Roche dit bien les passages brillans d'un rôle; mais il méconnait encore cet art de tirer parti d'un vers, d'un hémistiche heureusement prononcés.

M.lle ANAÏS-BEAUPRÉ, *ingénuité*, est douée d'une jolie figure qui, si elle ne donne pas de talent à l'actrice, donne du moins de l'indulgence au public. Elle a montré de l'intelligence unie à beaucoup de naturel. Ce n'est que l'habitude de la scène qui lui dévoilera tous les secrets d'un art dans lequel les dispositions naturelles ne suffisent pas. Elle peut au moins, dès-à-présent, s'attacher à adoucir, sans les affadir, certains tons de sa voix qui manquent de charme. M.lle Anaïs-Beaupré a près d'elle un modèle qu'elle ne retrouvera peut-être jamais en province: qu'elle l'observe donc chaque jour avec attention, qu'elle l'étudie, non pas

pour l'imiter, mais pour se rendre compte de tous les détails d'un rôle et parvenir à l'analyser après en avoir médité l'ensemble. C'est après un semblable examen que, s'identifiant avec son personnage, on peut sans crainte se livrer à toutes ses inspirations. Elle apprendra alors à exprimer avec vérité les mouvemens de l'âme par le jeu de la physionomie, par l'accent, par le geste.

M. BAYLE, *père-noble*, est un de ces comédiens qui se contentent de contribuer à l'ensemble des pièces, sans jamais s'y faire remarquer. Si à un débit quelquefois trop emphatique, M. Bayle substituait une diction sage, ferme, il ne provoquerait peut-être pas les *bravo* de la foule, mais il obtiendrait les suffrages des gens de goût.

M.me GOYON(1), *mère-noble*. Un très-bon ton de comédie, une diction annonçant qu'elle conçoit parfaitement ses rôles, sont des qualités rares parmi les actrices qui tiennent cet emploi, et ces qualités mettent toujours M.me Goyon à-même de contribuer à l'ensemble des pièces dans lesquelles un rôle lui est confié.

M. BERTHAULT, *premier comique*, a de l'aplomb, de la vérité, de la franchise; on lui désirerait plus de nerf, plus de force comique. Il a un excellent ton, une bonne tenue; mais ces qualités, si essentielles pour les premiers rôles, le sont moins pour les *valets*. Ce qu'on exige principalement dans cet emploi, c'est cette abandon, cette verve, cette mobilité de physionomie, cette diction animée qui font ressortir tout le comique d'un rôle demandant plutôt à être *fouetté* (expression de coulisse) qu'à être raisonné. — On remarque dans M. Berthault une attention qui n'avait point son prédécesseur, celle de prendre des intonations en harmonie avec le débit des autres acteurs.

M.lle ASTRUC, *soubrette*, est une très-jolie élève du Conservatoire qui, après de brillans débuts, sous le nom de M.lle Fitzellier, au Théâtre Français et ensuite à l'Odéon, a obtenu à Rouen des succès non moins brillans, sous le nom de M.me Astruc. Douée d'une figure agréable et spirituelle, d'une profonde intelligence, on s'aperçoit que cette actrice a été formée à la bonne école; mais, détaillant trop ses rôles, elle ne veut

(1) Voyez la page 636 du 3.e vol. du *Lycée*

laisser échapper aucun trait, et c'est souvent le mot qu'elle joue, plutôt que la scène. Qu'elle s'attache donc à embrasser un rôle dans son ensemble, à le caractériser par ces grands traits qui lui donnent tout d'un coup la physionomie qui lui est propre, à n'être jamais la même dans les pièces d'un genre opposé, mais à se mettre à la place du personnage qu'elle représente. Son débit, qui a beaucoup de charme, est d'une grande justesse, mais il a besoin d'être plus animé. Ses intentions sont finement exprimées, mais elle manque souvent de cette verve comique qui doit provenir de l'inspiration. Elle a de l'aplomb, de l'assurance; mais, dans certains vaudevilles, ses manières sont plus que communes, et, cependant, avec un talent comme celui de M.me Astruc, il est facile de concilier avec la décence théâtrale quelques situations un peu vives, quelques détails un peu lestes. On lui reproche (et ceci pourrait aussi s'adresser à M. Astruc) d'ajouter à ce qui est écrit par l'auteur et de répéter les derniers mots prononcés par ses interlocuteurs: il est, en effet, désagréable, lorsqu'un seul acteur doit parler, d'en entendre deux à-la-fois.

M. POLLIN (1), *raisonneur*, unit à un jeu sage et intelligent, une bonne tenue et le grand mérite d'être toujours en scène. Après lui avoir reproché une *déclamation chantée*, dont le travail pourrait le corriger, il ne méritera, à peu de chose près, que des éloges. On s'aperçoit qu'il a profité des conseils qui lui ont été donnés à cet égard; car, déjà, il varie mieux ses intonations et prolonge moins la fin de chaque phrase.

M. LOUIS, *financier*. — De la rondeur, un rire franc, et, par conséquent, une gaîté entraînante, que faut-il de plus pour réussir complétement? J'ajouterai que M. Louis paraît posséder les bonnes traditions, qu'il a beaucoup d'aplomb et une diction généralement juste; mais il faut qu'il s'étudie à réprimer des éclats qui ne sont point en harmonie avec cette diction; il doit aussi, dans les rôles sérieux, prendre une physionomie moins ouverte: il y a une opposition bien marquée entre *Orgon*, du *Tartufe*, et *Lisimon*, du *Glorieux*.

M.lle FLEURIET (2), *seconde jeune-première*, a beau-

[1-2] Voyez les pages 635 et 641 du 3.e volume du *Lycée*.

coup d'intelligence, dont elle donne des preuves, quand une timidité, qui paraît insurmontable, ne paralyse pas ses bonnes intentions. Malheureusement, au théâtre, comme dans le monde, l'intention n'est pas réputée pour le fait. Il ne faudrait que quelques encouragemens et quelques conseils donnés à-propos à M.lle Fleuriet pour en faire une actrice très-agréable.

M.lle DÉRICOURT, *seconde jeune-première*, est d'une timidité qui ne la laisse pas libre de montrer son talent, ou d'un talent trop faible pour qu'elle n'ait pas de timidité.

M.lle GOYON (1), *seconde ingénuité*, n'a point fait de progrès depuis l'année dernière : peut-être est-ce parce qu'elle ne joue pas assez souvent.

M. ROLAND-ROCROIX, qui est, dit-on un excellent *régisseur*, n'a pas des qualités très-remarquables comme acteur; cependant il a cette connaissance exacte des effets de la scène, à l'aide de laquelle il se montre, dans des rôles d'un caractère totalement opposé, sinon avec talent, du moins de manière à ne pas nuire à l'ensemble. Son organe lui est très-défavorable; mais l'expérience nous a appris que ce défaut, chez un acteur, s'oubliait à mesure qu'on s'habituait à l'entendre.

M. ET M.me MERIEL, *grandes utilités*. — Tout semble être commun entre ces deux époux : ils ont tous deux de l'intelligence, mais beaucoup d'intelligence pour des *utilités*! Un peu moins de prétention dans le débit ne leur nuirait pas.

Je ne te parle pas d'une foule d'autres sujets *utiles* qui figurent mieux sur *le prospectus* que sur *la scène*, et j'arrive au *ballet*, dirigé par M. Sallesses, venant de Bordeaux, et, dit-on, élève de M. Blache : jusqu'à présent, il ne nous a pas donné de grandes preuves de son talent comme chorégraphe. — Peu initié aux mystères de *la chorégraphie*, je t'invite à ne pas trop t'en rapporter à mes jugemens sur nos artistes dansans.

M. CASTILLON, ex-*premier danseur* du théâtre de Marseille, a de la grâce, de la légèreté, de l'aplomb; ses pas sont d'une précision et d'une justesse parfaite; tous ses mouvemens ont cette élégance et cette harmonie qui constituent la belle danse.

M. GIREL, *premier danseur comique*, excite l'étonnement à chaque fois qu'il paraît. A un vrai comique, qui

---

[1] Voyez la page 636 du 3.e volume du *Lycée*.

appelle le rire sans effort, il joint une légèreté merveilleuse, une souplesse incompréhensible. Pour faire son éloge en deux mots, c'est *notre Mazurier*. Il promet, ainsi que son rival, d'attirer la foule, surtout si, comme on le dit, il doit se montrer dans les rôles créés par le héros de la Porte-Saint-Martin, *Polichinelle*, *Jocko*, etc., etc.

M.lles BLONDIN, ainsi que M. Castillon, nous viennent de Marseille, où elles étaient *premières danseuses*. — M.lle Blondin cadette a de la vivacité, de la légèreté; elle exécute les pas les plus difficiles avec beaucoup d'aisance; mais elle paraît ignorer que ce n'est pas assez de bien danser avec les jambes, et qu'il faut encore danser avec les bras. — M.lle Blondin aîné a moins de vivacité que sa sœur; mais sa danse a de la précision. Comme *mime* elle s'est fait connaître avantageusement dans le rôle de Louise, du *Déserteur*; elle y a mis une expression vraie et bien sentie.

M.lle LEROUX, *première danseuse*, a plu généralement: elle possède ce qui, selon Noverre, constitue le véritable talent dans la danse, l'art de lier de la même chaîne les pas, les gestes et l'expression de la figure. Peut-être manque-t-elle de cette vigueur qui étonne plus qu'elle ne séduit; mais tous ses mouvemens ont une grâce, un moëlleux, une douceur qui enchantent. Elève de l'Académie Royale de Musique, elle sort d'une bonne école, celle de M. Coulon, et elle paraît avoir profité des leçons de son maître.

M. PISSARELLO est un danseur agréable, qui met de la régularité dans ses pas, et qui ne peut que gagner, surtout lorsqu'il aura moins de roideur dans les bras.

M. BARBERY a de la vigueur, du brillant; mais il se borne à faire des pas sans soigner ses attitudes. Ses mouvemens de tête sont d'un effet désagréable: il semble toujours regarder l'endroit où ses pieds vont se poser.

M.lle. LECHATEUX n'a pas encore débuté.

Voilà les principaux soutiens de la difficile entreprise de M. Bousigues aîné. Si un zèle infatigable, des efforts constans suffisent pour réussir auprès d'un public devenant plus exigeant à mesure qu'on satisfait davantage ses désirs, M. Bousigues n'a que des succès à attendre.

FRANCIS.

Nantes, 24 mai 1825.

LES COSMOPOLITES ET LE PÊCHEUR; PAR MÉRIADEC. (1)

En attendant que nous rendions compte de cette nouvelle et originale production de l'auteur des *Lettres d'un Armorique*, nous croyons qu'il suffira d'en copier la *table*, pour exciter la curiosité de nos lecteurs :

Société des Cosmopolites : but de leur réunion ; composition de cette société ; questions soumises à son examen ; résultat présumé de ses travaux ; 1.re séance. — *Portrait du Président.* — *Discours du Président* : de l'inutilité des discours d'ouverture, et de la nécessité de les abolir. — *Délibération de l'Assemblée* pour la continuation de l'usage établi. — *Discours d'un littérateur Napolitain* : approbation de l'opinion du président ; abus de l'usage d'en appeler à la majorité. — *Discours d'un philosophe Génevois*, en faveur des deux coutumes que veulent proscrire les préopinans. — *Discours d'un membre de l'Université de Paris*, sur les deux questions qui occupent l'assemblée. — *Discours d'un lettré de la Chine* : contre les discours d'ouverture ; sur la manie de parler sans nécessité ; éloge du silence ; contre l'usage d'en appeler à la majorité ; demande de la suppression des discours inutiles. — *Discours d'un ambassadeur Vénitien* : éloge de la parole ; de l'utilité des discours des présidens ; de la nécessité d'aller aux voix pour s'assurer de la vérité. — *Discours d'un montagnard de la Suisse* : contre le bavardage ; contre l'usage de soumettre son jugement à celui de la foule. — *Objections d'un juif Portugais* : contre les assertions du préopinant. — Réclamations d'un Mexicain, d'un Japonais, d'un Paria et d'un habitant de la terre des Patagons. — Tumulte. — *Discours d'un Suédois*, pour ramener l'attention de l'assemblée sur le sujet qui doit seul l'occuper, le travail. — *Discours d'un Grec d'Athènes* : de l'effet de la vérité ; de la sagesse des proverbes ; de la nécessité de recueillir l'opinion de chacun pour découvrir la vérité ; de l'inutilité de voter ; du travail. — *Nouveau discours du Président* : éloge du travail. — *Discours d'un médecin Prussien* : contre le discours du président ; du travail, tant physique que moral. — *Discours d'un Quiétiste Espagnol* : à l'appui de l'opinion du préopinant ; de la fausse activité de l'homme. *Discours d'un Derviche* : sur l'activité sans résultat des Européens. — *Discours d'un poëte Italien* : de l'erreur venant à la suite du travail. L'ignorance est-elle un mal ? *Discours d'un économiste Breton* : des dangers de la vie oisive ; de la nécessité du travail. — *Discours d'un naturaliste Hollandais* : des erreurs dans le discours du préopinant ; la nature produit sans le secours de l'homme ; les biens véritables sont ceux que nous tenons

(1) Un vol. in-12 ; prix : 2 fr. 50 ; à Nantes, de l'imprimerie de Mellinet-Malassis, et à sa librairie ; à Paris, chez Raynal, libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs.

de la nature. — *Discours d'un membre du parlement d'Angleterre* : contre le discours du naturaliste Hollandais qui, en étudiant la nature extérieure, a négligé d'observer la société ; de la nécessité absolue du travail dans l'état actuel de la société. — *Discours d'un Quaker de la Nouvelle Angleterre* : le travail est un mal pour celui qui le supporte ; du travail servant l'ambition et le luxe. — *Enthousiasme excité par le discours du Quaker.* — *Discours d'un professeur de Gœttingue* : de la modération dans les discussions ; de l'ennui provenant de l'oisiveté. L'homme est assujetti au travail par sa nature même. — *Discours d'un savant d'Edimbourg* : du repos regardé comme but du travail ; de l'ambition et de l'intérêt personnel, considérés comme mobiles de tous les travaux. --- *Discours d'un Encyclopédiste parisien* : contre les partisans de l'oisiveté. --- *Fureur du peuple contre l'Encyclopédiste.* --- *Observation d'un Sénateur Russe*, sur les discussions qui ont troublé la société et sur les moyens d'y ramener le calme. --- *Suite du discours de l'Encyclopédiste parisien* : de la satisfaction que procure le travail ; sans le travail, l'espèce humaine resterait toujours dans l'enfance. --- *Discours du Sénateur Russe* : le travail est une condamnation, et par conséquent un mal. Observation d'un Brame. Quel est l'état de repos qui nous convient. --- *Discours d'un professeur de rhétorique d'un collège de Bourgogne* : de la nécessité de prendre une conclusion. --- Séparation de l'assemblée sans aucune délibération. — Dissolution de la société des Cosmopolites.

Habitation du Pêcheur. Sa bibliothèque : Rousseau, Voltaire, la Bible, Plutarque, Homère, Virgile, Bernardin de Saint-Pierre et Saint-Martin. De l'inutilité de la lecture pour l'acquisition de la science. Eloge de la vérité. De la niaiserie d'admirer les ouvrages de l'art, au lieu d'admirer la nature. Boileau. Les Romantiques. Des réputations. L'éducation. L'imitation. De la poésie descriptive chez les Egyptiens, les Grecs, les Latins, les nations Européennes au moyen âge. La renaissance des lettres. Malherbe. Siècle de Louis XIV. La vie pastorale. L'abbé Jarry couronné par l'académie Française. Pope. Delille et Saint-Lambert. Buffon. Les *Méditations Poëtiques*. La *Mort de Socrate*. *Le génie de l'Homme*. De la manie d'écrire. *Le génie du Christianisme*. Le Classique et le Romantique. Des livres. La véritable poésie. Avantages des Académies. Du danger de la retraite.



GRAVURES DE M. CHOLET.

M. Cholet vient de mettre au jour deux gravures d'après M. Picou. Ce sont deux sites du *Bocage*. Des tailles pleines et bien suivies, les divers plans sentis avec talent, des masses où la lumière se projette sans manière et où les ombres font ressortir sans diffusion les demi-teintes ; voilà ce que nous avons vu dans les pay-

sages de M. Cholet. Nous avons trop peu d'occasion de signaler les ouvrages de cet artiste formé à la bonne école, pour ne pas faire remarquer qu'il est du petit nombre de graveurs qui ne sacrifient pas à ce brillant si fort à la mode à présent et qui produit tant de mauvaises gravures. Le ton rigoureux du burin de M. Cholet est ménagé dans les lointains : peut-être y est-il un peu détaillé; mais, toujours pur et correcte, il rend bien le transparent des eaux et du feuillage.

Il est à regretter que les grouppes de ces compositions soient négligés : serait-ce à dessein ? Nous ne le pensons pas, car M. Picou a assez de talent pour n'avoir pas besoin d'avoir recours aux contrastes pour produire de l'effet.



JOURNAL DE MÉDECINE.

La deuxième livraison du *Journal de la Section de Médecine de la Société Académique du département de la Loire-Inférieure*, vient de paraître (1). Elle se compose du *Bulletin des séances de la Section*; d'un *Relevé des maladies observées dans les prisons de Nantes, pendant le 4.e trimestre de l'année* 1824, par M. Sallion, D.-M; d'une *Note sur la composition chimique d'une matière produite par une espèce de kyste situé au genou de la nommé Louise Arviant*, par M. Le Sant, pharmacien; de diverses *Observations* par MM. les docteurs Lafont, Priou et Legouais; et, enfin, d'un article qui sera lu avec intérêt non-seulement par les médecins, mais encore par les gens du monde, et qui est intitulé : *De l'équilibre considéré dans la station, etc., suivi de quelques remarques sur les mouvemens de la rotation de la tête, chez l'homme*, par M. Mareschal, D.-M. — Cette livraison, précédée des secondes listes des membres de la Section et des souscripteurs, est terminée par une *Revue des journaux de médecine*.

(1) Ce journal paraît tous les trois mois, par cahier de 32 à 100 pages in-8.° ; le prix est de 4 fr. par an. — On souscrit chez l'éditeur du *Lycée*.

L'OISELEUR,

PAR M.lle S.-U. DUDRÉZÈNE.

Pour recommander ce roman à nos lecteurs, il nous suffira de dire, en attendant que nous lui consacrions un plus long article, que l'auteur est notre compatriote. Au reste, M.lle Dudrézène se recommande assez elle-même par plusieurs autres ouvrages qui annoncent autant de fécondité, dans l'imagination, que de facilité dans le style, entr'autres *Henri ou l'Homme Silencieux, la Forêt de Woronetz, Frédéric Brak, Rodolphe et Marie, la comtesse de Kiburg, Agnès et Bertha, la Petite Harpiste.*

L'ALBUM D'UN BRETON.

Parmi les philosopes qui ont écrit sur les femmes, il en est peu qui aient su se préserver à leur égard d'un dédain ou d'un enthousiasme également puérils. Tantôt nous regardant comme des créatures incapables d'une pensée sérieuse, et par conséquent d'une grave destination, ils nous ont placées au-dessous du rang qui nous est dû, et leur méprisante indifférence a prêté secours aux froides railleries de ceux qui ne jugent que par épigrammes. Tantôt, professant une admiration que soutenait l'éclat de quelques exemples, on les a vus relever nos qualités, nos penchans et jusqu'à nos faiblesses, au point d'en faire des vertus et de proposer qu'on abandonnât à elle-même une nature dont ils exagéraient l'excellence; justifiant ainsi l'engouement romanesque des flatteurs de notre sexe. Rarement on nous a mises à notre véritable place; rarement on a songé à ne voir dans une femme qu'un être sensible, raisonnable et borné, la compagne de l'homme et l'ouvrage de Dieu.

(*M.me la comtesse de Rémuzat.*)

JOURNAL D'UN OFFICIER FRANÇAIS.

ERRATA.

Page 476 du 5.e volume du *Lycée*, 27.e ligne, lisez *huit* colonnes au lieu de *trois*. — Page 482, du même volume, 16.e et 21.e ligne, lisez *Charente* au lieu de *Charente-Inférieure.*

CHAMPS,

re de Nantes,

ricain.

ssis,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]